

Sommaire

Éditorial p. 3

Ils nous ont quittés ... Hommages p. 7

- Pierre-Yves Genty

Pierre-Yves GENTY (1944-2005), un agent de l'État au service de l'intérêt collectif (Jérôme Kotarba)

Bibliographie de Pierre-Yves Genty (Jérôme Kotarba)

Je me souviens ... Ruscino, fin des années 1970, début juillet (Jean-Pierre Comps)

Pierre-Yves GENTY et les stages d'Elne (1983) (Georges Castellvi)

Pierre-Yves Genty et le dépôt archéologique des P.-O. (Jean Abélanet)

Visite guidée, fa temps (Partice Alessandri)

Pierre-Yves GENTY, sa participation à la mise en valeur du site d'Augéry (Camargue, Bouches du Rhône)

(Jérôme Kotarba)

Extrait de l'hommage rendu lors des obsèques de Pierre-Yves Genty (Annie Pezin)

- Françoise Claustre

Françoise Claustre : l'archéologie pour mémoire (Michel Martzluff)

Bibliographie de Françoise Claustre (Sabine Nadal)

Françoise Claustre, archéologue en Afrique (Cyr Descamps)

Françoise Claustre en Vallespir et dans la vallée de la Roma (Georges Castellvi, Sabine Got Castellvi)

Un bout de fibule (Guy Ibergay)

Hommage à Françoise Claustre (Sabine Got Castellvi)

La dame des grottes (Valérie Porra-Kuteni)

Archéologie préventive, fouilles programmées, sondages, prospections p. 41

Notices

-Angoustrine : *La Coume Pairounell*

-Bages : *Puig d'en Maso*

-Baillestavy, Finestret, Valmanya, La Bastide : *Mines et fonderies préindustrielles des P.-O.*

-Bolquère : *Pla de la Creu*

-Canohès : *Manresa*

-Claira : *RD83, partie sud*

-Corneilla-del-Vercol : *Camp del Pou*

-Fenouillet : *Château Saint Pierre*

-Le Boulou : *La Rourède*

-Llupia : *RD612*

-Montesquieu-des-Albères : *Craps, lotissement Escarmant*

-Montesquieu-les-Albères, Le Boulou : *Aménagement de la D618*

-Palau-del-Vidre : *Place de l'église*

-Perpignan : *Chemin de Torremilà*

-Perpignan : *Couvent Saint-François*

-Perpignan : *Ancien couvent des grands Carmes*

-Perpignan : *Rue des remparts - Caserne Dagobert*

-Pia : *Les Estanyols*

-Port-Vendres : *Anse Béar*

-Rodès, Tarerach, Bouleternère, Ille-sur-Tet, Montalba : *Prospections dans les zones brûlées*

-Rodès : *Village médiéval déserté de Ropidère*

-Saint-Cyprien : *Chapelle Saint Etienne de Villerase*

-Saint-Génis-des-Fontaines : *Mas Frère, parcelles Grégorius et Basilien*

-Tresserre : *RN9, Saint-Jean-Pla-de-Corts, Le Boulou, Tresserre*

-Villemolaque - Banyuls-dels-Aspres : *RN9*

-Villeneuve-de-la-Raho : *Église Saint Julien*

-Vinça, Arboussols (Marcevol), Tarerach, Rodès, Montalba, Ille : *Recherche de chemins anciens*

Articles **p. 89**

Michel Martzluff : *Entre Pebble Culture, bifaces et érosion, le « Tautavélien » des terrasses quaternaires en Roussillon*

Yves Blaize, Martie Blaize, Louise Blaize : *Préhistoire récente à Tarerach : le site néolithique du Planal. La station de la fin du Bronze ancien du Mas d'en Colom*

Florent Mazière : *Les indigènes et la mort. L'exemple du Languedoc occidental au milieu du premier âge du Fer*

Jérôme Kotarba, Céline Jandot : *Quelques nouveaux éléments sur les activités potières du site antique du boulevard Kennedy (Perpignan)*

Jean-Luc Fiches : *La station routière d'Ambrussum (Viletelle, Hérault). Fouilles 2000-2005*

Céline Jandot : *Hameau de Sainte-Colombe à Salses-le-Château (Roussillon, P.-O.) : sur les traces du cimetière*

Michel Martzluff : *La Cova del Peix (grotte de Sirach, Conflent, P.-O.) : une originale carrière d'extraction « d'albâtre oriental (calcite) » pour vitraux d'église au « Siècle d'or »*

Conférences et sorties 2006 **p. 161**

Sur la route du fer et des retables baroques (M. Martzluff)

L'ensemble épiscopal d'Egara (Terrassa, province de Barcelone) (A. Catafau)

L'exposition sur le verre dans l'Antiquité à Gérone (J.-P. Comps)

Naufrages dans l'Antiquité. Bilan de 40 ans de fouilles sous-marines (Port-Vendres) (G. Castellvi)

Une expérience de réduction de minerai de fer dans un bas fourneau à Baillestavy (P. Campmajo, D. Crabol)

« Images d'enfants, de la Préhistoire à nos Jours ». Exposition au Château-Musée de Bélesta (P. Porra-Kuteni)

L'A.A.P.-O. en Syrie (T. Kuteni)

Divers **p. 182**

Fenêtre sur le Sud (compte-rendu d'A. Basso)

Compte-rendus de lectures, soutenances de diplômes

Néandertaliens et Cro-Magnons : Une toute récente contribution du Professeur André Debénath à l'Histoire de nos origines (par M. Martzluff)

Carme Olivera, Esther Redondo, Jérôme Lambert, Antoni Riera Melis, Antoni Roca : *Els terratrèmols dels segles XIV i XV a Catalunya* (par A. Catafau)

Soutenance de Thèse d'Histoire : *Olivier Passarius : Vilarnau, étude archéologique d'un village et d'un cimetière paroissial en Roussillon (IXe-XVe siècles)* (par A. Catafau)

- Les nouveautés de la bibliothèque par G. Eppe
- Composition du bureau et du Conseil d'administration
- Conférences et sorties pour l'année 2007
- Présentation des journées d'étude sur les zones brûlées
- L'A.A.P.-O. c'est...

Archéo 66 :
goigs, montjoies i misteris

Par respect pour ceux qui ne comprennent pas encore le catalan, et pour tous ceux qui se sentent un peu perdus dans le dédale de mon discours fractal, je dois d'entrée de jeu fournir ici quelques explications pour ce titre. Rien de bien compliqué pour le premier segment : nous avons voulu donner à cette publication périodique un intitulé plus facile à manipuler dans les bibliographies. À l'opposé de la nostalgie *sixty six* dans les grandes plaines de l'Ouest, notre parcours en Pyrénées-Orientales intègre donc la modernité en reprenant le sigle de notre site Internet et exprime en réalité la même chose : fournir au public une information digne de lui sur l'actualité de la recherche de terrain, sur l'appui nécessaire à la conservation du patrimoine et sur la diffusion des connaissances. Mais nous reviendrons là dessus.

Moins évident pour le lecteur est probablement ce qui suit en catalan. Dans la langue de Molière, *Goigs* (du pluriel latin *gaudia*) signifie joies. Mais n'allez pas croire une seconde qu'il s'agit chez nous d'une simple jubilation cartésienne. Les *Goigs* sont surtout des prières que répercutent ces typiques chants sacrés de Catalogne et qui s'attachent à une allégresse intense, primaire, celle d'un vœux vital exaucé après beaucoup d'inquiétude. Cette liesse est donc inscrite dans une démarche propitiatoire, une joie en quelque sorte donnée comme gage de foi à la Vierge Marie et, plutôt qu'au Tout Puissant lui-même, donnée pour preuve de confiance en des Saints protecteurs, chacun dans sa spécialité.

Vous l'avez compris, c'est bien cette joie-là qui est la nôtre et je m'empresse ici de l'exprimer. Évidemment, nous n'avons jamais invoqué *Sant Galdric* pour faire tomber la pluie sur nos champs de fouilles, nous aurions plutôt tendance aujourd'hui à le prier de rester tranquille lors de nos recherches, mais nous avons sollicité l'aide du Conseil général et de l'État pour bâtir un service départemental d'archéologie. Il est en route. Si nous sommes donc radieux de savoir que notre association a perdu un précieux collaborateur, c'est bien parce qu'Olivier Passarius est désormais chargé d'instruire le dossier d'une archéologie au service de la collectivité publique locale dans son bureau des archives départementales. Hip hip hip ... ! Nous n'allions pas boudier cette primale réjouissance, pensez : il y a bientôt un quart de siècle que nous nous battons pour cela. Que le président du Conseil et les élus qui ont pris en charge ce projet et l'ont concrétisé par leur vote, reçoivent ici l'expression de notre rayonnante gratitude. Bravo !

Mais poursuivons dans le sens de cette joie sacrée et si humaine des *goigs*, car elle est ancestrale et sans doute païenne dans le sens du transport triomphal que provoque la réussite de grandes entreprises, aujourd'hui bien souvent réduites au délire des stades, jadis trop souvent liées au sort des armes, hélas ! Pour exprimer ces transports, il existe aussi en catalan le mot *joia*, un mot placé chez nous dans le *Montjoie*, terme désignant au Moyen Âge un tertre sépulcral, ou d'anciens tombeaux se trouvant le long des voies antiques, à la croisée des chemins menant à Saint-Jacques de Compostelle ou d'autres voies très anciennes. La *Montjoia* catalane, dont il existe deux exemples, l'une au *Cap Creus*, l'autre dans la vallée du Carol en Cerdagne, toutes deux placées le long de voies de transhumances animales et humaines à travers les Pyrénées, est de cet ordre, alors que d'autres graphies désignent parfois une colline ou une meule de gerbes (*Montgoi*, *Montgai*).

Ces graphies dériveraient pour certains du francisque *mundgawi* avec un sens de protection du territoire et pour d'autres proviendrait de l'Antiquité romaine, avec le culte rendu à la puissance ouranienne de Jovis, désignant Jupiter. Ainsi le regard porté vers un ciel masculin et guerrier est associé à celui tourné vers le tombeau, c'est-à-dire vers la mort, mais aussi vers le renouveau de la terre nourricière où plongent nos racines. Quoi qu'il en soit, la curieuse désignation de ces structures archéologiques mi-masculines mi-féminines, plus tard remplacées par des croix ou des oratoires, montre au moins une chose, comme l'a révélé Jean Abélanet dans son analyse de l'art schématique protohistorique : venus du fond des âges, ils sont profonds les liens qui relient les cheminement de la vie et de la mort avec les espoirs des hommes dans la joyeuse allégeance aux rayons d'un ciel triomphant et à la fertilité d'une terre génitrice.

Vous me voyez venir et vous avez vu juste : la joie que j'exprimais au nom de tous est, dans la même ambivalence, pareillement mêlée à notre peine, celle d'avoir perdu deux collègues qui ont compté pour nous. Cela pourrait donc expliquer la fin du titre, mais ne la justifie pas. En effet le sens ancien de *misteri* est celui d'un culte secret. Ces rites cachés pour apprivoiser l'explicable se sont reportés au Moyen Âge vers le peuple tout entier dans la mise en scène mystique de la mort et de la résurrection, sur le parvis des églises. À Perpignan, ce théâtre religieux reste aujourd'hui associé à la Passion du Christ dans la spectaculaire procession pascale de *la Sanch*. Mais pour nous ici, pas de théâtre, pas de mystique, car la disparition de Pierre-Yves Genty et celle de Françoise Claustre, si elles affligent nos sentiments dans le domaine de l'intime, nous impose de leur rendre publiquement les honneurs pour répondre à l'indispensable devoir de mémoire. Que la terre vous soit légère, chers disparus ! Ainsi s'exprime respectueusement

Cyr Descamps quelques pages plus loin, à l'instar des Romains ou du peuple *wolof*. Et certes, nous resterons tête basse car les humiliantes réalités de l'existence savent toujours en ces occasions se rappeler à notre orgueil, mais nous voudrions que nos humbles regards vers la poussière du sol plongent encore plus loin vers nos racines. Ainsi, que personne ne s'of-fusque si j'invoque à cette occasion - parfois trop vive-ment peut-être, mais c'est la passion - le désir que soit garanti dans le futur la fertilité de notre sous-sol.

C'est pourquoi nous avons insisté sur l'œuvre de Françoise Claustre en Roussillon, sur les deux musées qu'elle laisse derrière elle, avec un poste créé à Céret grâce au soutien de la municipalité, car - pour avoir déjà publiquement parlé de l'inertie concernant *Ruscino* en ce domaine - nous savons que cela n'a pas été une tâche facile, s'ajoutant aux autres. Puisque cette œuvre reste en partie inachevée, nous espérons que les publications monographiques de ses grands chantiers, qui étaient en cours, seront rapide-ment conduites à leur terme par ses collaborateurs. Nous formons aussi des vœux pour que notre collègue Valérie Porra, en charge du Château Musée de Bélesta, selon le souhait de Françoise, puisse rapide-ment disposer des moyens professionnels indispen-sables pour valoriser cette structure dans l'arrière-pays, en passant par une nécessaire synergie avec le musée de Tautavel. Mais dans une symbiose qui ne soit pas à sens unique, c'est-à-dire d'une autre nature biologique et, par conséquent qu'elle puisse - à terme - disposer d'un statut qui fasse respecter ses préro-gatives muséographiques. La balle est actuellement dans le camp du Conseil général et de la DRAC et nous ne saurions trop à quel saint nous vouer en la matière.

Quant au bon serviteur de l'État qu'était Pierre-Yves Genty, le coup de chapeau que notre association a tenu à lui rendre plus loin, montre à quel point l'archéologie départementale lui est redevable de sa vitalité. Pour ma part, je dirai que notre implication dans des prospections collectives, mais aussi notre dévouement bénévole dans la conservation des archives du sol au dépôt départemental, étaient en grande partie assis sur la rigueur qui était la sienne dans la gestion de la carte archéologique, avec comme perspective qu'elle soit utile. Et elle le fut. Grâce à son prosélytisme pour épauler nos efforts sur le terrain et les rassembler dans une œuvre au servi-ce du bien public, il a su établir des liens de confiance et d'amitié durables entre nous et les services de l'É-tat. Jeunes, nous avons déjà compris avec lui que le respect du travail de chacun allait dans le sens de la bonne productivité scientifique.

Force nous est de constater que cette confiance s'est peu à peu émietlée. De grosses lézardes ont même fissuré nos relations avec le Service régional de l'Archéologie au cours de l'expé-rience vécue en direct depuis les débuts de ce nou-veau millénaire, malgré notre vif désir d'en colmater les béances et notre compréhension des problèmes nouveaux, ceux qui ont surgi du fait du désengage-

ment de l'État, ceux des biais introduits dans l'admi-nistration par les rivalités politiques exacerbées entre collectivités locales, les deux ne pouvant se séparer. Nous le regrettons amèrement. On ne saurait donc imputer toute notre déception au fait que le Service public, dramatiquement désargenté, soit sur la voie de ne plus conserver qu'une capacité d'ordonnance et de contrôle. Nous sommes d'ailleurs de ceux qui défen-dons cette capacité, mais elle inclut aussi le seul pou-voir de nuire, dont fait d'ailleurs partie la simple force d'inertie. Nous souhaitons simplement voir réappa-raître une générosité et un bon vouloir de ce côté-là ; le nôtre a toujours existé, au-delà même du raison-nable.

Dans le registre du devoir de mémoire, citons par ailleurs le décès de deux personnes dont il convient, pensons-nous, de garder le souvenir, même si l'on peut penser que leur rôle en archéologie a été peu signifiant. Il s'agit d'abord de Roger Rigail, mort l'an dernier. Cet instituteur était fort connu d'un public intellectuellement curieux, tout comme des jeunes scolaires du Roussillon et des Aspres, pour ses publi-cations manuscrites réalisées au calame et aussi pour sa « Maison du passé » de Camélas (Centre d'accueil et musée de l'Histoire), où il les recevait avec patien-ce et gentillesse pour les instruire sur l'histoire et l'ar-chéologie de ce territoire. Une fois rassemblée la documentation le concernant, nous voudrions faire mieux connaître dans un futur bulletin cet homme très discret, mais très actif dans la défense du patrimoine. De Maurice Mottes, décédé cette année à l'âge de 86 ans, nous retiendrons surtout les deux petites vitrines où ce collectionneur présentait au public, dans la cour du Muséum d'Histoire naturelle de Perpignan, quelques *pebble-tools* de la terrasse de Cabestany, pendant les années 1970. Cet ancien mineur du Conflent, dont la carte de visite stipulait qu'il était l'in-venteur de la grotte d'En Gornier, a participé dans l'après-guerre, avec d'autres amateurs de spéléologie - dont le bouillant André Lachambre, un autre mineur - aux premières aventures archéologiques dans les grottes du synclinal de Villefranche-de-Conflent. Cependant, l'expression utile de ces recherches a été réalisée par Robert Lapassat, enseignant à Prades, qui a su rassembler ces travaux souterrains désordon-nés autour de la revue Conflent, qu'il créa pour leur donner un peu plus de méthode et de publicité. Or, à la fin de cet été, nous avons appris par la presse qu'il s'était créé un musée municipal d'archéologie dans la ville de Prades pour exposer une partie de ces collections. Bien que nous n'ayons jamais entendu parler des compétences archéologiques de ses pro-moteurs officiels, bien connus par ailleurs, ce qui peut faire craindre la production d'un avatar du passé local et non la satisfaction des exigences actuelles du public en matière de restitution scientifique du patrimoine, nous souhaitons un bon vent à cette entreprise.

Revenons maintenant au bilan de l'année écoulée. Avec notre joie première pour le recrutement d'Olivier, restent aussi nos espoirs pour la suite car il serait peut-être envisageable, justement, ne pas les cantonner pour vingt ans de plus dans la rubrique des

vœux pieux. Nous comptons sur l'engagement du Conseil général et sur son président. Et ce n'est pas chanter des louanges de dire qu'ils font déjà un gros effort pour la culture, car nous n'ignorons rien des lourdes charges et des responsabilités sociales prioritaires qui pèsent désormais sur notre collectivité. Mais rappelons ici ce qui fut présenté à la journée des « nouveaux catalans », organisée par ce même Conseil et à laquelle nous avons activement participé cet automne. Le CG « (...) travaille actuellement à la préfiguration d'un nouveau pôle d'archéologie départementale (...) » dont les objectifs sont « d'assurer la réalisation des opérations d'archéologie préventive sur les projets dont le département assure la maîtrise de l'ouvrage (tracés routiers, bâtiments ...), de participer à la recherche et la promouvoir, de suivre les études du futur Centre archéologique départemental, de gérer, aux côtés des agents de la Direction régionale des Affaires culturelles, des collections archéologiques départementales, de conseiller et d'accompagner les activités locales et les associations ».

Il est évident que réaliser cet ambitieux programme lié à l'agrandissement du bâtiment des Archives départementales, implique déjà qu'un service d'archéologie préventive du CG reçoive l'agrément du Ministère de la Culture. Nous pourrions d'ailleurs soutenir cette activité, comme nous le faisons déjà avec l'INRAP, qui ne s'en plaint pas. Or, cette autorisation préalable tarde à venir. Sans doute faudrait-il entonner de concert un *goig* à *San Martí*, patron de l'équité, pour que ceux qui ont en charge ce dossier en viennent à considérer que le projet du Conseil général n'est pas fondé sur du sable et qu'il aurait besoin d'un petit coup de pouce, comme cela a pu se faire - avec cette confiance-là et avec raison d'ailleurs, vu le sérieux du travail par la suite - pour l'entreprise privée de notre collègue David Maso ? À ce stade des projets, comment ne pas évoquer la création de l'EPCC (Établissement public de coopération culturelle) qui doit bientôt remplacer, dit-on, l'association CERP de Tautavel avec l'appui principal du Conseil régional et de notre Conseil général. Vous croyez peut-être qu'il s'agit de pérenniser l'existant sur le site, chose pour laquelle le consensus est très large, y compris parmi nous ? Mais non ! Nous avons affaire là à un vrai *Misteri*, mais d'un genre nouveau. Il s'appliquerait fort bien aux mises en scène accompagnant la transmutation de la science préhistorique européenne locale en science mondiale dans un contexte où les puissances démographiques moyennes sont, au contraire, en train de regrouper leurs laboratoires d'élite dans des économies d'échelle pour garder la masse critique face aux géants du savoir. C'est pourquoi nous n'avons rien d'autre à dire qu'à souhaiter longue vie au talentueux créateur de cette fabuleuse galaxie aussi près d'un trou noir. Nous voyons mal en effet comment elle arriverait à garder sa cohésion dans l'univers, et avec elle la cohérence de la mise des fonds contribuables, si la loi de la gravitation personnelle dont il a le secret venait malencontreusement à disparaître avec lui. Ceux qui nour-

rissent des espoirs contraires avec l'envie de briller bientôt dans ce firmament stellaire, et ils sont assez nombreux, n'ont d'abord probablement pas très bien compris le fond du problème, parfois trop concentrés sur la satellisation de leur esprit autour du nombril, et ils ignorent ensuite le bon vieil adage de chez nous qui veut que *bramens de burros no pugin cap al cel*. Car toutes les prières ne vont pas au ciel, en effet, *goigs* obligent.

Ce que nous espérons, c'est que le projet ambitieux et exemplaire du Conseil général de rassembler aux Archives, dans un même service public de qualité, la mémoire liée aux objets du sous-sol et celle des sources historiques de ce département, arrive à son terme sans être pollué et anéanti par la mégalomanie contagieuse qui s'attache à un célèbre fossile. Le projet du Conseil général est sans doute ambitieux, mais suffisamment exemplaire en France pour qu'on ne le mette pas en balance avec d'autres, tout aussi dispendieux, sans le mettre en péril. Puisque nous avons décidé de rester sur terre près de nos *Montjoies*, sachons que ce n'est pas à Perpignan que sera décidé le sort de ce qui compte vraiment à Tautavel pour le futur, c'est-à-dire le gisement archéologique d'où est issu ce fameux fossile. Mais c'est ici et maintenant qu'est en train d'être fondé le Service départemental d'Archéologie et c'est dans ce foyer-là que cet outil sera correctement forgé ou pas.

Parlons maintenant de nos engagements pour dire qu'ils ont été parfois rudes, mais toujours jubilatoires. J'en retiendrai quelques-uns au passage. Le premier se passe à Villeneuve-de-la-Raho, près de l'église Saint Julien, dans la fournaise du mois de juin dernier. Au fond des tranchées de ce diagnostic INRAP dirigé par Céline Jandot, s'activent les bénévoles de notre association et l'une de mes étudiantes parmi les plus courageuses, grattant le sol qu'un soleil écrasant a cimenté, nettoyant une sépulture, fouillant un silo ... Bravo ! Résister à des conditions aussi dures dans le cadre professionnel très exigeant du préventif mérite notre respect et me laisse croire que la bonne volonté dans le travail de base peut encore compter dans notre discipline pour un peu plus que de la bricole. Il faut croire qu'il y a aussi du plaisir à prendre dans le partage de cet effort pour la connaissance. C'est ce que je constate dans les regards malicieux que je croise lors des travaux de nettoyage et de remontage que réalise la petite équipe réunie tous les jeudis au dépôt départemental. Merci à eux.

Dans ce même printemps caniculaire, autre exemple, nous avons tenu à soutenir Annie Pezin dans la lutte qu'elle a menée, à la tête d'une équipe de jeunes archéologues en situation précaire mais compétents et motivés, auprès des administrations de l'Inrap et de l'Etat pour faire valoir l'importance du site d'Amélie-les-Bains et la nécessité de trouver les moyens adéquats pour l'appréhender dans de bonnes conditions. La journée porte ouverte sur un chantier où

nous étions nombreux avec d'autres publics, fut un réel succès, couplé avec le suivi de nombreux médias nationaux. Nous avons été ravis d'apprendre par la suite qu'il en avait été tenu compte lors de nouvelles prescriptions. Il y a quand même un nouveau genre de *Misteri* dans le pouvoir magique des médias, vous ne trouvez pas ?

Un autre engagement fort de l'A.A.P.-O. se concrétisera très bientôt dans vos bibliothèques sous forme d'une *bibliographie archéologique roussillonnaise* dont les Archives départementales ont accepté de co-éditer le manuscrit. Nous en sommes très fiers. Pour ce qui est des zones brûlées, autre engagement de l'an passé et du début de cette année sur le terrain, le stade actuel du rapport augure bien des rencontres pluridisciplinaires à venir à l'Université autour de ce thème au printemps prochain, avec un bon livre en perspective. Mais de tout cela et de plus encore, témoigne ce nouveau numéro de notre bulletin, le 21ème du nom et le 1er sous les auspices d'une véritable archéologie départementale qu'inaugure cet *Archéo 66*. Notons que le lecteur peut se reporter à notre site informatique homonyme pour consulter les anciens numéros en ligne.

La publication que vous avez sous les yeux fait donc aussi partie des engagements lourds de notre association auprès du public pour la diffusion des connaissances. L'aventure débute dès septembre pour finir sur les chapeaux de roue fin novembre par un travail collectif de relecture. Sa réalisation repose d'abord sur une bonne collaboration avec de très nombreux chercheurs, tous fort contents du résultat jusqu'à présent et qui en redemandent, ce qui nous ravit. N'en déplaise aux chagrins qui trouvent indignes d'eux les indispensables revues locales, mais dont on cherche parfois vainement les grandes œuvres par ailleurs, notre petite production est diffusée bien au-delà des bornes de ce territoire et se retrouve en rayon de bibliothèque des institutions européennes avec lesquelles nous l'échangeons pour alimenter celle du dépôt départemental. Laquelle, entre échanges et achats, continue ainsi de s'enrichir sous l'œil réjoui de Guillaume Eppe, son gestionnaire. Notre bulletin commence même à être apprécié fort loin, puisque nous recevons des commandes de librairies spécialisées. Nous cherchons d'ailleurs un *Goig* adapté à la bonne Clio pour qu'elle fasse que ça dure !

Mais cette réalisation repose aussi et surtout sur l'investissement technique de Sabine Nadal et ce n'est pas une mince affaire ! Grâce lui soit rendue pour les compétences acquises et son esprit d'initiative. Merci également à tous ceux qui ont donné de leur temps pour maintenir, voire améliorer la qualité de l'ouvrage. Vous trouverez donc au fil de ces pages un assez bon reflet de la recherche archéologique de terrain, toutes périodes confondues et, au-delà des Pyrénées, quelques échos de la recherche catalane au Sud. Vous y verrez le fidèle reflet de nos activités auprès du public, et vous y lirez aussi des contributions nombreuses à notre science, toutes périodes mobilisées également. Oui, il est possible de faire de la recherche, et même pas trop ringarde, en tout cas utile, hors de la proximité immédiate d'un microscope électronique à balayage. Qu'on se le dise !

Parlons des employés maintenant. Leur contrat aidé par l'État finissait en septembre et notre association a cassé sa tirelire pour les salarier jusqu'à la fin de cette année. Elle ne pourra plus le faire dès janvier. Sans doute pourrions-nous trouver une solution pour ne pas les perdre, avec l'aide active du Conseil général, mais comment ne pas être meurtri d'avoir à instruire des demandes de dérogation auprès des pouvoirs publics parce que ces personnes, aussi qualifiées soient-elles, ne peuvent même plus prétendre rentrer dans le nouveau statut de précaire ? Puisqu'il s'agit d'appuyer le service public et de favoriser la recherche, mendier ne nous répugne pas, sauf que nous ignorons encore où le CG et la DRAC vont placer leurs priorités dans la pérennisation des emplois en archéologie ces prochaines années. Nous avons depuis longtemps un contrat moral avec la collectivité départementale et avec l'État. Nous l'avons honoré par ce que l'on pourrait appeler un seuil maximal de rentabilité patrimonial et scientifique, compte tenu du travail bénévole investi. Avant que l'usure ne nous mette hors service et pour que notre joie réelle demeure fondée, nous avons besoin de recevoir du ciel républicain les signes plus clairs d'un engagement concernant le statut de ces employés.

Michel Martzluff, président de l'A.A.P.-O.

PIERRE-YVES GENTY

**Pierre-Yves GENTY (1944-2005), un agent de l'État
au service de l'intérêt collectif**

Jérôme Kotarba

Pierre-Yves Genty nous a quitté à la mi-décembre 2005. Notre association a souhaité lui rendre hommage dans ce bulletin car il a été notre collègue et notre ami, et aussi parce que l'archéologie de notre département lui doit beaucoup.

Pierre-Yves Genty était un agent du Service de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, embauché en 1970 comme agent technique contractuel. Il finira sa carrière en 2004 comme technicien contractuel. C'était un homme aux multiples compétences.

D'abord d'un point de vue chronologique puisqu'il était tout aussi à l'aise avec les industries du Paléolithique supérieur qu'il avait étudiées et fouillées dans l'Allier, son département d'origine, qu'avec les différents faciès du Néolithique régional. Il connaissait aussi fort bien notre Âge du Fer méditerranéen pour avoir participé à plusieurs fouilles. Son domaine de prédilection était toutefois l'époque romaine du sud de la France, avec notamment une approche très fine de la chronologie basée sur une connaissance pointue des céramiques fines. Il a aussi beaucoup travaillé sur le Moyen Âge et sur les faciès céramiques qui permettent de jalonner cette longue période. Son champ de compétence chronologique s'arrête, si l'on peut le dire ainsi, avec l'étude d'un camp militaire de la seconde guerre mondiale.

Ses aptitudes techniques étaient aussi nombreuses et diversifiées, tout d'abord dans le domaine du dessin qui fût la raison première de son embauche en 1970. Il était capable de dessiner une planche de silex et une de sigillée sud-gauloise, ou bien de lever le plan ou l'élévation d'un bâtiment d'époque romane. Sur la fouille, il était un archéologue minutieux au niveau des observations à faire et à retranscrire pour comprendre un terrain, et pour démonter à l'envers, avec une méthode rigoureuse, la stratigraphie la plus compliquée. Il pouvait alors tout aussi bien prendre part à une équipe pour la dynamiser, que prendre en charge totalement un secteur, et bien plus encore prendre à son compte la direction d'une fouille. Ce fut le cas pour la nécropole romaine d'Aramon (Gard), pour des fouilles urbaines à Nîmes, pour la fouille d'un atelier de potier gallo-romain à Aspiran (Hérault), tout comme cela avait été le cas antérieurement sur des stations paléolithiques et des sites de différentes périodes des bords de l'Allier. D'une sensibilité très aiguisée, il était à l'aise pour établir les micro-différences typologiques d'une forme de plat en sigillée. Il était alors un chercheur insa-

table des logiques et des gestes techniques qui font évoluer un profil d'amphore vers un autre ou un service de vaisselle de table vers le suivant.

Bien au-delà de son emploi de technicien, il était un chercheur à part entière. Il a ainsi écrit différents articles scientifiques, et validé en 1984 avec la mention très bien un D.E.A. à l'Université de Provence sous la direction de Christian Goudineau et Paul-Albert Février sur la sigillée d'Italie et du Sud de la Gaule. Pour lui qui n'était jusque là titulaire que d'un B.E.P.C., c'était là une façon de faire reconnaître auprès de ses pairs une partie de ses compétences. Il n'ira pas, en revanche, au bout d'une thèse sur le même sujet. Bien qu'aillant parcouru tous les dépôts de la région pour y recueillir une documentation très fournie et toujours avec une méthode implacable, il était perfectionniste à outrance si bien qu'il n'a pas su ou plutôt pas pu mettre un point d'arrêt à ce travail colossal. Comme le montre un peu les fascicules typologiques sur cette céramique qu'il a publiés dans les *Courriers de l'ADAL* dans ce milieu des années 1980, il était allé très loin dans la typologie de cette céramique, dans son évolution typo-chronologique. En Roussillon, il avait particulièrement travaillé sur le dépotier du site de Peyrestortes *Les Sedes* qui a livré un très grand nombre de vases en sigillée sud-gauloise et dont il se servait pour placer chronologiquement la diffusion des sigillées marbrées particulièrement représentées dans cet ensemble. Souhaitons vivement que ce travail de dépouillement colossal qu'il a pris le soin de transmettre avant son décès à des personnes spécialisées trouvera prochainement un aboutissement publié.

Si Pierre-Yves a fortement marqué l'archéologie régionale c'est de façon sûre par son souhait sans cesse répété de former et de mettre au point des techniques ou des documents utilitaires qui permettent à chacun d'être plus performant. Cette volonté de formation s'est exercée au niveau des associations locales qui émaillaient alors fortement le territoire régional. Souvent créées par un érudit local ou par un petit groupe souhaitant structurer l'activité archéologique et les recherches historiques de leur aire géographique, ces associations ont trouvé en Pierre-Yves un appui de qualité pour les aider à collaborer efficacement à des grandes entreprises lancées par l'État, comme l'élaboration de la Carte Archéologique Nationale. Il leur proposait alors de prendre en charge le recensement de leur patrimoine, de manière objective, en le décrivant, en le positionnant sur des documents cadastraux, et en faisant un inventaire des mobiliers vus ou collectés. Cette prise en charge se faisait dans le cadre strict d'une autorisation de prospection et était validée par la remise d'un rapport.



Cette volonté de formation, elle existait aussi de manière forte dans la période où il dirigeait des fouilles, tant par les demandes et directives qu'il pouvait avoir sur le terrain que par des points réguliers avec les responsables d'équipes qui travaillaient avec lui pour établir les avancées du jour et fixer les objectifs à suivre le lendemain. Elle existait aussi avec le plus débutant des fouilleurs pour bien lui expliquer les gestes à faire et leurs raisons. Il avait profondément en lui cette volonté de transmettre le savoir acquis, comme il en avait fait l'expérience émouvante pour lui en 1968 sur le chantier de Pincevent. Bien que se considérant alors tout en bas de l'échelle sociale, il avait été pris en charge et écouté par André Leroi-Gourhan à l'égal de l'un de ses étudiants et comme un homme à part entière. C'est après cette expérience qu'il considérait avoir acquis l'assurance nécessaire pour diriger des fouilles.

Cette connaissance chronologique transversale et son exigence d'un travail de qualité, il l'a principalement mis à profit, dans la seconde partie de sa carrière, dans un domaine particulier de la connaissance archéologique qui est celui de la prospection et de la gestion de la Carte Archéologique.

En 1982, dans le cadre de son activité au sein du Service Régional de l'Archéologie, il commence à s'impliquer dans l'élaboration de cette Carte Archéologique. En effet, depuis plusieurs années, le Ministère octroie des moyens aux différentes régions, principalement sous la forme de contrats qui transitent par l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales pour renseigner un fichier normalisé. Ce travail géré à Montpellier consiste principalement à renseigner des fiches pré-imprimées. Ces dernières sont parfois remplies par les archéologues eux-mêmes qui collaborent bien volontiers à cette entreprise de grande ampleur. D'autres sont ouvertes à la suite de dépouillement bibliographique. En 1983, Pierre-Yves prend conscience que les coordonnées Lambert, calculées à partir des cartes d'État Major sont souvent fausses ou très approximatives, ce qui interdit de connaître les recouvrements éventuels d'information, pour les centres urbains notamment. Un report sur un fond de carte effectué sur la commune d'Eine lui permet de constater que le pointage précis des lieux de fouille du centre urbain s'éclate, en fait, à partir des coordonnées contenues dans les fiches, en une multitude de points dans la campagne environnante. La méthode associant une documentation sommaire et des coordonnées approximatives n'est donc pas la méthode satisfaisante pour construire une banque de données fiables. Il propose de la remplacer par des notices de découverte, associées à un extrait cadastral sur lequel l'endroit précis de découverte est reporté, et si cela est possible, à un inventaire du mobilier qui permet de bien préciser le champ chronologique du site en question. Cette méthode est expérimentée lors d'un stage de formation aux méthodes de prospection organisé avec le concours de notre association à la fin de l'année 1983 dans notre département. Elle sera ensuite diffusée lors d'autres stages de révision organisés par Pierre-Yves, avec la collaboration d'autres personnes, en Lozère, dans le Gard à Uzès, dans l'Hérault à proximité de Béziers. Elle sert aussi de base à différents stages de formation destinés aux membres d'associations locales et aux archéologues de l'A.F.A.N.

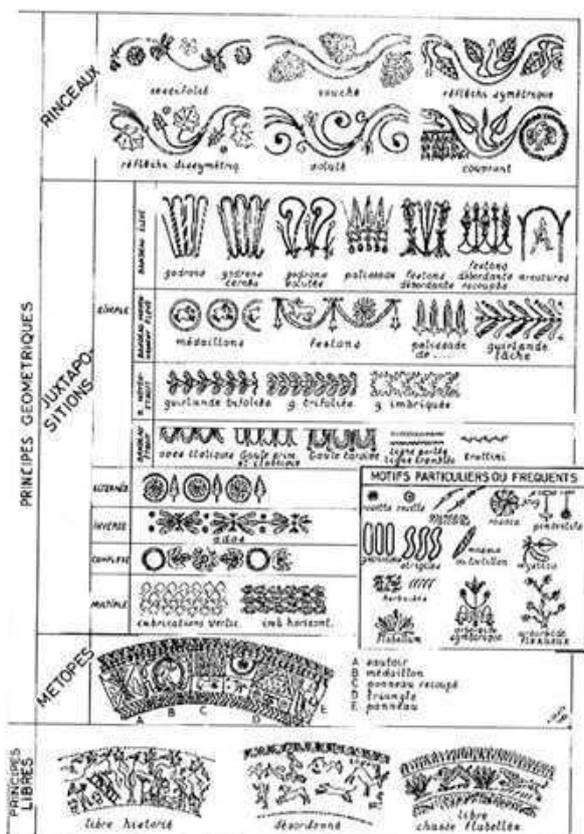


Planche de décors moulés sur sigillées
(Cahiers de l'ADAL n° 27, 3ème partie)

EXEMPLE TYPE DE NOTICE DE SITE ARCHÉOLOGIQUE
(CIRCONSCRIT. ARCHÉOLOGIQUE DE SAINT-MAMERT-DU-GARD - 1960)

NOTICE DE SITE ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ÉPOQUE ROMAINE

Département : GARD
Canton : SAINT-MAMERT
Lieu dit rural : Le Viala
Nom donné au site : Le Viala
N° d'inventaire archéol. : 80.281.011 II
(par la Circulaire de 1959)

SOURCES : M. Yvonne Goussard a signalé à M. Jean-Michel Pons, en Décembre 1953, au cours d'un déplacement lié à la visite de plusieurs sites qu'il connaissait, un nouveau site archéologique compris au territoire de St Mamert. Ce site avait été oublié dans la liste des sites connus par A. Clarmond (1945) dans le cadre de la création de l'Inventaire archéologique du canton de St Mamert.

EQUIPE DE PROSPECTION : Une prospection méthodique a été effectuée par J.-M. Pons, L. Vidal et P. Gouy le 16 janvier 1960, au cours d'une journée de terrain destinée à reconnaître plusieurs autres sites sur le canton de St Mamert.

RESULTATS ARCHÉOLOGIQUES : Le site a été reconnu avec difficulté, il était au pied d'un bosquet et se répartit sur 4 parcelles cadastrées : 81-134-Sud, 81-339, 81-345, 81-346. La prospection a duré 1 h 30 et a concerné un territoire s'étendant largement autour du site archéologique. Les parcelles étaient propres et gérées en vigne.

- 81-335 - Fiche non prospectable légèrement enterrée par rapport au site.
- 81-347 nord - Vigne peu, bosquet total de vigne.
- Terrain à l'ouest des parcelles 344 et 339, au long d'une route située de l'autre côté du chemin bordant le site : absence de mobilier.
- Les parcelles prospectées signifient notamment un mobilier très abondant dispersé dans des limites de pléno et des zones de galea alluviales (139-91). Ce mobilier est presque uniquement constitué de pièces courantes (céramiques et bronzes) et de débris de fours de tuilleries romaines. Nombreuses sont les monnaies d'argent vitellie, les pièces bronzées et dérivées, les bragues de fours. Curieusement les céramiques sont absentes sur toute la zone des découvertes, sans peut-être sur les parcelles 344 et 345 où la villa romaine en liaison avec les ustiles pouvait éventuellement se situer. Le mobilier y est très fragmenté en surface (vigne très ancienne), seuls quelques petits fragments de

céramique y ont été observés. Aucun mobilier n'a été récolté au cours de notre visite de reconnaissance.

La zone correspondant au site est actuellement herbueuse ; elle est calcaire vers l'ouest et le lieu de terrain nivelé de 2 à 4 m. La hauteur vers les parcelles 339 et 346 est matérialisée par la présence d'un mur de soutènement à la fois vertical et de construction soignée ; l'appareillage pourrait être passé par endroits à un travail remontant à l'époque romaine. Pour compléter la connaissance du site il serait important de pouvoir prospecter au jour la parcelle 338 pour savoir si la villa pouvait s'y situer. Vers l'est l'absence de potiers est liée par le ruisseau des Lèzes.

Manifestement on est en présence d'un atelier de tuilleries qui comportait aux jours de leur site, vigne, et dont l'exploitation de l'habitat reste actuellement hypothétique ; la datation qui peut être donnée est l'époque romaine au sens large, en l'absence de mobilier datable.

LOCALISATION GEOGRAPHIQUE : L'atelier est implanté au fond d'un vallon, à l'endroit où ce dernier pénètre par un fossé défilé dans les pentes caennaises de la garrigue du Quis des Lèzes. Le site est ainsi placé au long du ruisseau des Lèzes et regarde vers le Sud-Est. Il est localisé à 970 m au Nord-Ouest de l'Église centrale de St Mamert du Gard. Il se situe au pied Est de la côte des Cambons.

COORDONNÉES LAMBERT III : (Coord. des. sur carte (25000-1963) : x = 345,108 y = 3178,620 ; z = 110 m.

NOM DONNÉ AU SITE : Nom proposé par A. Clarmond : néant
Nom sur carte (25000) : Les Tinelles (au pas au Sud)
Lieu dit cadastal : Le Viala
Lieu dit officiel : Le Viala

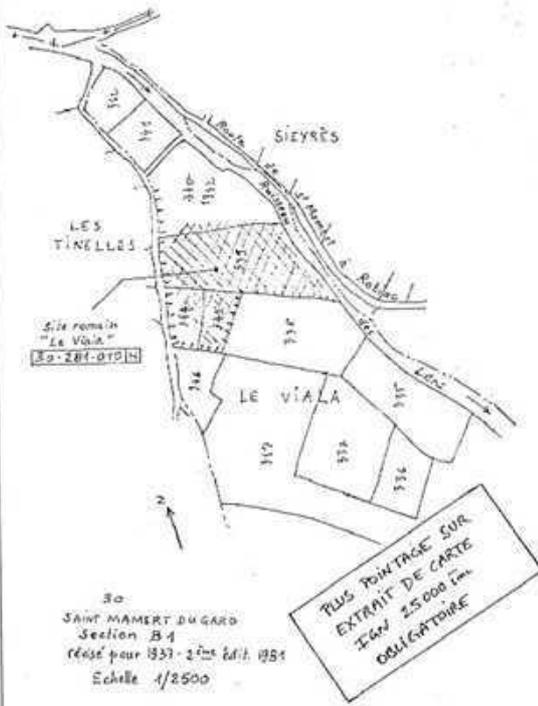
SYSTEME DE MARQUAGE : Néant, aucun mobilier n'ayant été recueilli à ce jour.

INTERET PATRIMONIAL ET RISQUES DE DESTRUCTION : Les parcelles 344 et 339 ont fait l'objet d'un défrichage récent et d'un passage au rotovator (broyeur). Les niveaux de sols antiques risquent donc d'avoir été gravement endommagés par ce type de travaux effectués avant charriage.

Les parcelles 345 et 346 comportent des vignes très vieilles permettant receler des vestiges peu endommagés ; elles mériteraient d'être surveillées de façon à ce que des travaux de fouille puissent être entrepris avant charriage.

Exemple de notice de site. Extrait d'un dossier établi pour un stage de sensibilisation de personnel de l'O.N.F. au patrimoine archéologique et historique dans le midi méditerranéen

NOTICE A RENVOYER AU
SERVICE REGIONAL DE PATRIMOINE
5 bis Rue de la Salle - L'évêque
BP 2051
34 026 MONTPELLIER



N° DRACAR		FICHE DESCRIPTIVE DE SITE ARCHÉOLOGIQUE		SIGES/DRACAR (E.-H. 1973)	
N° siges	Adresse	Nature de l'opération	Nature du site	Échelle	Opérateur
Mobilier					
Site (Bosquet) : Type [] Culture [] Vég. [] Commerce []					
Localisation :					
Commune principale :					
Communes secondaires :					
Nom de site et adresse :					
Statut administratif :					
Cadastre : Adresse [] Section et parcelles []					
Surface : m ² [] ha []					
Altitude : m []					
COORDONNÉES LAMBERT : précises [] approximatives []					
Fiches : X [] Y [] Z []					
Mobilier : X [] Y [] Z []					
Céramique : X [] Y [] Z []					
Monnaies : X [] Y [] Z []					
Instruments : X [] Y [] Z []					
Céramiques égyptiennes : X [] Y [] Z []					
Statut de conservation : X [] Y [] Z []					
Date de prospection : X [] Y [] Z []					
Profil de terrain : X [] Y [] Z []					
Profil de terrain : X [] Y [] Z []					
Opérateur : X [] Y [] Z []					
COORDONNÉES LAMBERT : précises [] approximatives []					
Grande période 1 : X [] Y [] Z []					
Mobilier : X [] Y [] Z []					
Grande période 2 : X [] Y [] Z []					
Mobilier : X [] Y [] Z []					
REDACTION DE LA FICHE					
Assés de prospection de la fiche : Assés :					
Dr 1 []					
Dr 2 []					
Dr 3 []					
Dr 4 []					
Dr 5 []					
Dr 6 []					

À gauche, exemple de notice de site (recto de la fiche au dessus)
À droite, fiche descriptive de site archéologique (modèle DRACAR)

Les méthodes enseignées reposaient sur une méthodologie de terrain bien définie, destinée à se repérer de façon certaine sur le terrain, à délimiter les vestiges présents, à apprendre à les décrire et à les caractériser selon les critères les plus objectifs possibles, et à décider la façon d'échantillonner les vestiges pour rapporter une partie qui servira à discuter les éléments de chronologie présents.

Au fur et à mesure des stages, du fait d'une sensibilité croissante de l'équipe qui gravitait autour de Pierre-Yves, et notamment d'une bonne connaissance diachronique des artefacts, ce que Pierre-Yves appelait les "indices chronologiques de l'humanité" (terme qui couvrait les productions de l'Homme de l'outillage taillé le plus ancien à la brique mécanique du XXe siècle), les méthodes d'approche se sont affinées. Elles visaient notamment à prendre en compte les époques peu marquées en vestiges, mais aussi à expliquer les grandes zones avec du matériel diffus. Les outils principaux de cette méthode, dite Rapatel (du lieu-dit proche de Garons où elle fut mise en place) était le pointage au réel des artefacts observés, et la réalisation de tests de collecte. Leurs buts étaient pour la première d'offrir une représentation visuelle en plan de la façon dont se répartissent les vestiges archéologiques à la surface d'une parcelle, pour la seconde d'apporter une information chiffrée sur le nombre et la nature des indices présents sur une surface de référence (100 m²). Ces deux outils permettaient ensuite de discuter une interprétation à partir de données objectives. Nombreux sont sans doute ceux qui se souviennent avoir passé une longue heure à ramasser à quatre pattes en écartant les sarments les moindres petits indices, ou bien ceux qui ont le souvenir d'avoir travaillé tard le soir pour reporter sur un fond de carte les points colorés symbolisant les différents mobiliers observés à la surface d'un terrain lors d'une prospection "au réel". Les stages organisés par Pierre-Yves étaient comme cela, d'une grande exigence mais aussi d'un apport certain. Les étapes de collecte d'information étaient toujours ponctuées par la rédaction d'un rapport, d'une notice car chaque acte devait laisser une trace écrite. C'était pour lui la seule façon de construire un édifice solide et surtout ouvert aux autres, à une éventuelle critique ou bien encore à une nouvelle lecture avec des critères plus affinés.

Dans notre département, Pierre-Yves avec l'aide de différentes personnes regroupées au niveau de l'A.A.P.-O. toute jeune, organisa 3 stages de formation. Le premier, installé à Elne durant l'été 1983, était consacré au marquage et à l'inventaire de séries anciennes du dépôt d'Elne et de Perpignan. Le second, durant les vacances de Noël 1983/1984 se tint aussi à Elne, était lui tourné vers la prospection et notamment la révision de sites déjà connus avec leurs inventeurs ou bien sur des indications transmises par eux. Le troisième, durant l'été 1984 eut lieu à Château-Roussillon, et était consacré aussi au marquage et à l'inventaire de collections anciennes du dépôt de Perpignan. Le travail fait fut considérable, il permettait pour la première fois d'individualiser des séries de mobilier conservées dans les collections publiques avec des sites clairement vus sur le terrain. Un premier ordre se mettait ainsi en place au niveau du dépôt départemental de Perpignan. Par la même occasion, les sites vus pou-

vaient être datés. De la même façon, il devenait possible d'avoir une première approche de l'évolution des céramiques dans notre département. La machine était lancée et ne pouvait maintenant que faire émulation. Notre association, bien consciente de l'importance de ce travail de fond, a repris à différentes reprises, en fonction de ses possibilités, ces tâches collectives. Ce fut le cas en 1985-86 avec un emploi jeune-volontaire chargé de réaliser des prospections et de continuer les traitements de collections anciennes. Ces investissements permirent de réaliser quelques années plus tard, avec l'investissement fort de Pierre-Yves, le déménagement du dépôt de l'enceinte du Palais des Rois de Majorque vers sa destination actuelle. Notre association continua son investissement dans le domaine de la prospection et du recensement des sites en 1997 en missionnant ces employés sous contrat emplois-jeunes à y participer dans un premier temps (1997 et 1998), puis à en prendre la direction (1999 à 2001). Elle investit aussi du temps de ses salariés dans un rangement de grande ampleur du dépôt et en mettant en place l'informatisation des collections. Ces investissements sont bien restés dans la lignée de ce qui avait été lancé sous l'impulsion de Pierre-Yves presque 20 ans auparavant. Ces travaux de fond ont structuré notre vie associative, créé un cadre pour que les jeunes archéologues, qu'une partie d'entre nous étions en ce début des années 1980, puissent croître et mettre en place leur problématique de recherche. Sans cette émulation, il est difficile de savoir où l'archéologie de notre département en serait aujourd'hui. Je pense que Pierre-Yves en était bien conscient et c'est sans doute en partie pour nous assurer de son soutien qu'il était venu participer en 1993 aux festivités organisées par notre association pour ses dix ans autour des fouilles en cours sur le barrage de l'Agly.

Dans notre département à la fin des années 70 et au tout début des années 80, Pierre-Yves est venu à plusieurs reprises, en tant que technicien du Service Archéologique, participer à l'encadrement des fouilles de *Ruscino* alors sous la direction de Guy Barruol son chef de service. C'était pour lui une participation obligée, qui était alors l'occasion de faire partager son approche bien singulière d'une fouille stratigraphique complexe. Il s'est ensuite investi en Roussillon en tant que chercheur dans l'étude des sigillées italiennes et sud-gauloises.

Il avait déjà étudié au milieu des années 1970, avec Jean-Luc Fiches les sigillées des collections anciennes de *Ruscino*. Il a ensuite pris à sa charge l'étude de cette céramique sur de nombreux autres sites de notre département, travaux qui devaient être exploités dans le cadre d'une thèse qui malheureusement ne verra jamais le jour. En 1999, suite aux fouilles menées sur le site du Petit Clos, il est venu faire un enregistrement fin des formes et associations présentes, m'aidant ainsi à proposer les datations du courant du Ier siècle de notre ère. À peu près dans les mêmes dates, il vint à plusieurs reprises travailler sur Perpignan pour compléter ses inventaires et notes sur la collection exceptionnelle de sigillée sud-gauloise de Peyrestortes suite à l'acquisition par la ville de Perpignan des collections de Georges Claustres. Pierre-Yves était aussi présent en 2001 au colloque organisé par notre association en hommage à Jean Abélanet pour présenter en compagnie d'Annie Pezin une communication

sur les estampilles sur vases en sigillée présentes dans le dépôt de Peyrestortes. Cette communication détaillée et minutieuse ne sera, bien à regrets, pas suivie d'un article dans le recueil des actes.

À la fin de sa vie, Pierre-Yves voyait, je pense, avec beaucoup de bienséance le travail réalisé dans notre département et y trouvait un motif de satisfaction en constatant que le flambeau mis en place par lui continuait à se transmettre. Par contre, il était beaucoup plus pessimiste sur les volontés de son ancien service et restait avec le goût amer que l'intérêt collectif n'était pas toujours la première vertu mise en avant.

Pierre-Yves était par nature un classeur insatiable, toujours prompt à définir une nouvelle catégorie de céramique et à en établir une première classification. Très compétent dans une approche chronologique fine, il était tout de suite apte à distinguer deux phases chronologiques. D'une approche méthodique rigoureuse, souvent basée sur une quantification, il faisait partie des personnes qui sentent avec beaucoup de finesse les moments de transition, les évolutions typologiques et donc qui vont développer une approche souvent trop en avance par rapport à la connaissance du moment. Si les écrits qu'il laisse peuvent tout de même paraître assez nombreux, notamment pour une personne dont le rôle au sein de son service administratif était et malheureusement est resté celui d'un technicien, ce n'est vraiment que la partie immergée de l'iceberg qui a été ainsi rendue accessible. Il a touché tout au long de sa carrière à énormément de sujets, en allant souvent très loin, mais par manque de confiance en lui n'arrivant pas à produire le dernier effort permettant de les publier. Quel dommage pour nous tous et pour lui aussi. Pierre-Yves était de cette nature des gens qui ont une sensibilité exacerbée, propre à sentir très tôt l'intérêt d'un site ou d'une série, d'une évolution typologique. Il a su aussi mettre sa sensibilité au profit de l'intérêt collectif, par exemple en réalisant des entretiens oraux avec des érudits qui connaissaient bien leur terroir, assurant ainsi une certaine pérennisation de leur savoir. Son investissement durant de nombreuses années pour l'élaboration et la révision des informations de la Carte Archéologique s'inscrit aussi totalement dans cette démarche de défense de l'intérêt collectif.

Pierre-Yves au printemps 2005, alors qu'il savait ses jours comptés, voyait avec recul son existence et ses investissements professionnels. En mangeant ensemble des pommes de terre bouillies agrémentées de beurre et d'ail sur sa table de cuisine en formica rouge, comme nous l'avions fait à bien des reprises des années auparavant lorsque je travaillais avec lui, il développait le sentiment que, malgré les difficultés de la vie, il avait essayé de faire de son mieux pour servir un idéal collectif. Sans faire de prosélytisme, je crois fermement que sa venue en Languedoc-Roussillon au début des années 1970 aura été très profitable au développement de cette discipline dans la région. De nombreux archéologues intervenant aujourd'hui de façon professionnelle ou bénévole ont beaucoup appris à ses côtés, notamment à travailler avec rigueur et objectivité, ce qui n'est pas toujours une chose facile dans une science liée à l'Humanité et à son Histoire.

Les enfants de Pierre-Yves et sa famille, au-delà de la considération importante témoignée par ses collègues et amis lors de ses obsèques, peuvent être sûrs que sa façon si particulière de vivre sa passion accompagne au quotidien bon nombre d'entre nous. C'est en utilisant et améliorant les méthodes de travail élaborées, et aussi en continuant de réfléchir sur leur fiabilité, que nous porterons au mieux l'ambition collective qui était la sienne.

Bibliographie de Pierre-Yves Genty

Jérôme Kotarba

(établie avec lui-même en juin 2005 et complétée ensuite)

1967

Abauzit Pierre, Genty Pierre-Yves, Pic Gaston. Récoltes intéressantes sur les plages de l'Allier aux alentours de Moulins (Allier) note 1, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, LXIV, n° 6, 1967, p. CLXX-CLXXVI.

Genty Pierre-Yves, Abauzit Pierre. Note sur une incinération gallo-romaine à Gavroches (Allier), *Revue Archéologique du Centre*, 22, 1967, p. 119-131.

1971

Genty Pierre-Yves, Genty Roseline. La station magdalénienne des Forts, commune de Thionne (Allier), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 68, 1971, fasc. 1, p. 333-344.

1972

Genty Pierre-Yves. Un type de gobelet en verre bien représenté dans le centre de la Gaule, *Revue Archéologique du Centre*, 41-42, 1972, p. 69-75.

1973

Abauzit Pierre, Genty Pierre-Yves. Sépulture à incinération des Champs d'urnes à Beaulon (Allier), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 70, 1973, fasc. , p. 244-252.

Nickels André, Genty Pierre-Yves. L'ensemble thermal gallo-romain de Tavel (Gard), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, VI, 1973, p. 233-252.

1974

Nickels André, Genty Pierre-Yves. Une fosse à offrandes du VI^e siècle avant notre ère à la Monédière, Bessan (Hérault), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, VII, 1974, p. 25-57.

Genty Pierre-Yves. L'habitat gaulois et gallo-romain du domaine des Chenaux, commune de Chavroches (Allier) ; Résultats des fouilles de l'année 1973, *Revue scientifique du Bourbonnais*, 1974, p. 147-159.

1975

Genty Pierre-Yves. Observations sur l'habitat lié aux ateliers de potiers gallo-romains d'Aspiran (Hérault), *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de Sète*, VI-VII, 1974-1975, p. 45-65.

1976

Genty Pierre-Yves, Abauzit Pierre, annexe de Duday Henri. Deux nouvelles sépultures par incinération, d'époque gallo-romaine, sur la commune de Gavroches (Allier), *Revue du Gévaudan*, 22, 1976, p. 71-104.

1977

Genty Pierre-Yves. Stations du Paléolithique récent et de l'Époque tardiglaciaire de la Sologne bourbonnaise, dans : de Sonneville-Bordes Denise (dir.), *La fin des temps glaciaires en*

Europe. Chronostratigraphie et écologie des cultures du Paléolithique final, colloque international du C.N.R.S., Talence 24-28 mai 1977, C.N.R.S., n° 271, p. 587-600.

Genty Pierre-Yves. Stations préhistoriques de la Sologne bouronnaise, *Revue scientifique du Bourbonnais*, 1977, p. 108-131.

1978

Genty Pierre-Yves, Guthertz Xavier. Une sépulture du Premier Âge du Fer à Cornillon (Gard), *Ecole Antique de Nîmes*, n° 11, 12, 13, 1976, 1977, 1978, p. 57-70.

Genty Pierre-Yves. Découverte d'une citerne du XVI^e siècle dans la cité d'Agde, *Etudes sur Pézenas et l'Hérault*, IX, n° 3, 1978, p. 3-8.

Genty Pierre-Yves, Fiches Jean-Luc. L'atelier de potiers gallo-romain d'Aspiran (Hérault), synthèse des travaux de 1971 à 1978, *Figlina*, 3, 1978, p. 71-92.

1979

Genty Pierre-Yves. Sauvetage d'un ensemble gallo-romain à mosaïque géométrique, rue F. Pelloutier à Nîmes, *Ecole Antique de Nîmes*, n° 14, 1979, p. 85-98.

1980

Genty Pierre-Yves. La production d'amphores gauloises. Une activité industrielle à l'époque romaine, *Archéologia*, n° 146, septembre 1980, p. 52-63.

Genty Pierre-Yves, Olive Christian, Raynaud Claude, Roux Jean-Claude. Recherches sur l'habitat romain à Nîmes, les fouilles de la rue Saint-Laurent (1978), *Ecole Antique de Nîmes*, n° 15, 1980, p. 111-131.

Fiches Jean-Luc, Genty Pierre-Yves. La céramique sigillée de *Ruscino* : estampilles et formes estampillées, dans : *Ruscino*, *R.A.N.*, supplément 7, p. 271-301.

1981

Genty Pierre-Yves. Une fosse augustéenne à comblement homogène rue Saint-Laurent à Nîmes. Analyse du mobilier et apports dans le contexte régional, *Ecole Antique de Nîmes*, n° 16, 1981, p. 101-115.

Genty Pierre-Yves, Guthertz Xavier. Découverte d'une nouvelle tombe au Premier Âge du Fer au lieu-dit Camper (Cornillon, Gard), *Ecole Antique de Nîmes*, n° 16, 1981, p. 172-173.

Genty Pierre-Yves, Guthertz Xavier. Etat de la recherche archéologique en Languedoc-Roussillon, dans : *Comité Archéologique du Languedoc-Roussillon, assises régionales de l'Archéologie*, (Montpellier, 26 et 27 septembre 1981), Montpellier, 1981, p. 13-33.

Guthertz Xavier, Genty Pierre-Yves. Le service public en archéologie : responsabilités de l'Etat et des collectivités publiques, dans : *Comité Archéologique du Languedoc-Roussillon, assises régionales de l'Archéologie*, (Montpellier, 26 et 27 septembre 1981), Montpellier, 1981, p. 87-91.

1982

Genty Pierre-Yves, Roux Jean-Claude. Recherches sur l'urbanisme romain à Nîmes : rempart, voie et habitat de la clinique Saint Joseph, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, XV, 1982, p. 187-221.

Genty Pierre-Yves. Nîmes. Dans : *Archéologie urbaine. Actes du colloque international de Tours*, 17-20 novembre 1980. Tours : Sous-direction de l'Archéologie ; Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, 1982, p. 583-588.

1983.

Depeyrot Georges, Genty Pierre-Yves. Les trouvailles monétaires de Nîmes (Gard), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 6, 1983, p. 127-134.

1984

Genty Pierre-Yves. La sigillée d'Italie et du sud de la Gaule, I, *Courrier archéologique, B. de l'ADAL*, n° 17, 1984, 8 p., 3 fig. hors texte.

1986

Genty Pierre-Yves. La sigillée d'Italie et du sud de la Gaule. II-Techniques de décoration, typologie des formes à décor moulé, *Le Courrier Archéologique du Languedoc-Roussillon*, n° 26, 1986, 15 p., 2 fig. hors texte.

Genty Pierre-Yves. Notice "Aspiran", dans : C. Bémond (dir.), J.-P. Jacob (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine*, *DAF* n° 6, Paris, 1986, p. 113-116.

1986-1987

Genty Pierre-Yves. La sigillée d'Italie et du sud de la Gaule. III-Théorie de la décoration moulée et essai de chronologie, *Le Courrier Archéologique du Languedoc-Roussillon*, n° 26, 1986-1987, 16 p., 1 fig. hors texte.

1990

Genty Pierre-Yves. Technique, vocabulaire et petite histoire de la céramique en Languedoc, *Le Courrier Archéologique du Languedoc-Roussillon*, n° 38, 1990, 19 p.

1994

Genty Pierre-Yves. Mortiers Nord : une petite ferme médiévale complète de la seigneurie de Montferriand (Saint-Jean-de-Cuculles), *Archéologie du Midi Médiéval*, tome XII, 1994, p. 197-203.

Genty Pierre-Yves. Le Manse de Cairol, une exploitation minière médiévale des XIII^e-XIV^e siècles, près de Montpellier, *Archéologie du Midi Médiéval*, tome XII, 1994, p. 188-197.

1995

Genty Pierre-Yves, Feugère Michel, avec les contributions de Gardeisen Armelle, Janin Thierry et Richard Jean-Claude. Aramon (Gard). La nécropole du I^{er} siècle avant notre ère, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 18, 1995, p. 143-195.

2002

Genty Pierre-Yves, Schneider Laurent. Mormelicum (Puech des Mourgues), Saint-Bauzile-de-Montmel (Hérault), dans : J.-L. Fiches (dir.), Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon, *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, 13, tome II, Lattes 2002, p. 656-664.

Pion Patrick, Genty Pierre-Yves. Pain Pita pain gaulois : un four domestique laténien du genre Tannur à La Ferté-Hauterive (Allier), actes du XX^e colloque de l'A.F.E.A.F., *Mémoire de la Société Archéologique Champenoise*, 2002, n° 16 (1), p. 209-230.

Il s'y ajoute de nombreux rapports de fouilles, de prospection et de sondages, déposés au Service Régional de l'Archéologie d'Auvergne et au Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon. On trouvera aussi dans les *BSR (Bilan scientifique régional)* de la région Languedoc-Roussillon de nombreuses contributions de Pierre-Yves Genty liées aux prospections et à la gestion de la Carte Archéologique Nationale. Elles ne figurent pas dans sa bibliographie car il trouvait incongru d'y faire apparaître ces écrits à faible contenu scientifique. Il en est de même pour les pré-actes du colloque de 2001

tenu à Perpignan, où il apparaît dans deux résumés, mais dont les études n'ont pas été rendues pour être publiées dans l'ouvrage paru en 2005 (Genty P.-Y., Pezin A., *Potiers sur sigillée vers 60-65/75 ap. J.-C. à Peyrestortes (P.-O.)*, p. 18 ; et Puig C., Mazière F., Genty P.-Y., *Approche historiographique et méthodologique des prospections en Roussillon*, p. 45, dans : Pré-actes du colloque *Roches Ornées, Roches Dressées – Recherches en pays catalan, hommage à Jean Abélanet*, A.A.P.-O., Université de Perpignan, 24-26 mai 2001). Il faut aussi citer ici de nombreux documents de stage, de formation, ou techniques, en totalité inédits, et dont l'état de l'archivage au sein du S.R.A. Languedoc-Roussillon ne nous est pas connu.

En 2005, de son vivant, Pierre-Yves Genty a redistribué à de nombreux chercheurs et étudiants investis dans la recherche régionale, ses archives scientifiques de façon à ce que ses très nombreuses études non abouties puissent être terminées de la meilleure façon qu'il soit. Certains de ces travaux devraient aboutir à des articles cosignés avec lui, d'autres s'insérer dans des recherches de plus grande ampleur. Il en a laissé une liste exhaustive largement distribuée à ces différentes personnes. À ce jour, je ne sais pas préciser si certains de ces projets ont été publiés ou bien sont sous presse où à paraître.



Pierre-Yves et Annie Pezin
lors du colloque en hommage à Jean Abélanet en 2001
(cliché J.-P. Comps)

Je me souviens...

Ruscino, fin des années 1970, début juillet

Jean-Pierre Comps

Une vingtaine d'apprentis archéologues sur le site, des étudiants pour la plupart et quelques adultes, répartis sur plusieurs « carrés ». De la pelle, de la pioche, de la brouette, rarement de la truelle car la charrue a tout « boulégué ». Des lambeaux de murs, des fantômes de murs épierrés, trop de murs, dans tous les sens, à des niveaux différents. On n'y comprend rien, on se rabat sur les leçons ici et là.

--Pierre-Yves, qu'est-ce que c'est ?

Pierre-Yves est toujours de service car toujours prêt à expliquer : sur le terrain, pendant les repas, au dépôt de l'époque, quelques salles sinistres du Palais des rois de Majorque. À la demande, car tous veulent apprendre, il improvise de véritables conférences, dessine, montre, démontre. La sigillée italique, la sigillée sud-gauloise, les amphores, on engrange les connaissances, c'est notre paye des journées de travail sous le soleil.

C'est le premier souvenir, et la première leçon, qui me viennent à l'esprit : la passion de transmettre, en toutes occasions, la générosité.

Ces années *Ruscino*, décevantes dans un premier temps sur le terrain (en fait Rémy Marichal a réussi, malgré les difficultés de la fouille, à comprendre et la stratigraphie et le plan des maisons romaines), se sont révélées à l'usage extrêmement fécondes. Elles ont créé des liens qui ont permis la création de l'Association Archéologique et l'apparition d'une nouvelle génération d'archéologues. Dans ce processus de renouveau, l'apport de Pierre-Yves a été capital, disons mieux : irremplaçable. Il a soudé cette nouvelle équipe autour d'une entreprise commune, la prospection et l'enregistrement des sites. Il l'a fait de la bonne façon, en prenant en compte les apports de tous les prédécesseurs, avec beaucoup d'attention et d'humilité, alors qu'il était de bon ton à cette époque de vilipender les procédés et les résultats antérieurs. Ce qui nous a évité une fracture entre générations, désastreuse à tous points de vue. Il l'a fait avec la passion qu'il mettait en toutes choses, passion nécessaire à la réussite. Pierre-Yves faisait preuve d'un total dévouement à la discipline pratiquée, qu'il s'agisse de l'archéologie, de la botanique, de la pétanque ou de la pêche à la ligne.

À présent il est là, dans notre mémoire, avec ses cheveux en bataille, ses clopes, son café, son pastis, son regard sombre et son sourire généreux. Dans le quartier de Ruscino, il a rejoint Jean Benoît et André Nikels qui lui ont fait un peu de place, chacun dans son « carré », chacun avec sa spécificité, Jean avec son goût de la provocation, André avec son humour plus discret et Pierre-Yves avec sa passion et sa générosité. Dans ce monde où tout se compte, il donnait sans compter, il donnait à perte. C'est ce qui nous le rend si précieux.

Pierre-Yves GENTY et les stages d'Elne (1983)

Georges Castellvi, étudiant en maîtrise d'archéologie médiévale en 1983



*Les années Ruscino.
Ici en compagnie de Rémy Marichal, à gauche
et Guy Barruol (derrière lui)
(cliché J.-P. Comps)*



*À Ruscino, Pierre-Yves entouré des stagiaires. Au dessus
de lui, Yves Guallar
(cliché J.-P. Comps)*

Dans les années 1980, Pierre-Yves, « PYG » comme parfois on l'appelait en référence aux initiales utilisées pour signer les notices de « déclaration » ou de « révision de site », était très loin d'avoir cette prestance d'enseignant à l'université ou ce côté PLS (« Père la Sagesse ») de celui qui sait les choses. Il fonctionnait à la cigarette, au café mais beaucoup au don de soi ... Il aurait pu s'accommoder du travail d'archéologue-gestionnaire, employé au service de la « Direction des Antiquités Historiques » du Languedoc-Roussillon, au 5 bis, rue de la Salle-l'Evêque, à Montpellier. Mais non, l'archéologie était pour lui plus qu'un métier, c'était une passion, une passion dévorante au détriment parfois des siens et de sa santé. Une passion, cependant, tournée au service du public, une passion de Service Public ... En charge de la Carte archéologique régionale des sites historiques – et plus tard aussi des sites préhistoriques, après fusion des deux « directions des Antiquités », Historiques et Préhistoriques en un même Service Régional des Antiquités –, Pierre-Yves Genty a été l'initiateur au début des années 1980 d'une politique de révision des sites déclarés. Pour cela, il mit en avant le besoin de retourner sur le terrain, de pointer exactement la localisation du site aux coordonnées Lambert III sur carte IGN, de délimiter l'étendue du gisement (site véritable ou épandage) sur un relevé cadastral au 1 / 2 500e, de procéder éventuellement à une nouvelle collecte d'artéfacts et de revoir les anciennes collections déposées dans les dépôts archéologiques régionaux, en présence si possible des inventeurs.

Sous la houlette de Pierre-Yves, le département des Pyrénées-Orientales devint ainsi dans les années 1982-87 un laboratoire d'expérimentation de cette révision des sites archéologiques. Laboratoire pilote qui s'appuyait sur une équipe pluridisciplinaire et départementale d'archéologues de bonne volonté, presque exclusivement bénévoles, réunis au sein de la seule association archéologique départementale de la région, l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, fondée en 1982 autour d'anciens (Roger Grau, Louis Bassèdes, Jean Abélanet, Pierre Ponsich...), de rares acteurs liés à l'archéologie professionnelle (Rémy Marichal, Françoise Claustre, Yves Chevalier, Lucien Bayrou) ou à son enseignement (Cyr Descamps) et des « amateurs » (1) (Jean-Pierre Comps, Jean-Marcel Mascla, Pierre Campmajo, Denis Crabol,... et les étudiants Annie Pezin, Jérôme Kotarba, Pierre Guérin, Philippe Coutures, Yves Guallar, Sylvie Candau, Michel Martzluff, Georges Castellvi ...). Pourquoi d'abord les Pyrénées-Orientales ? Peut-être parce que c'était un territoire à part dans le Languedoc-Roussillon, en dehors de toute emprise de recherche d'équipes universitaires ou du C.N.R.S., cependant prêt à collaborer avec l'Administration à toute opération d'inventaire et de développement de l'archéologie. Le terrain était là, réuni au sein de l'A.A.P.-O., et Pierre-Yves connaissait bien les acteurs ou du moins ces « jeunes » qui ne demandaient qu'à participer à des opérations collectives et formatrices.

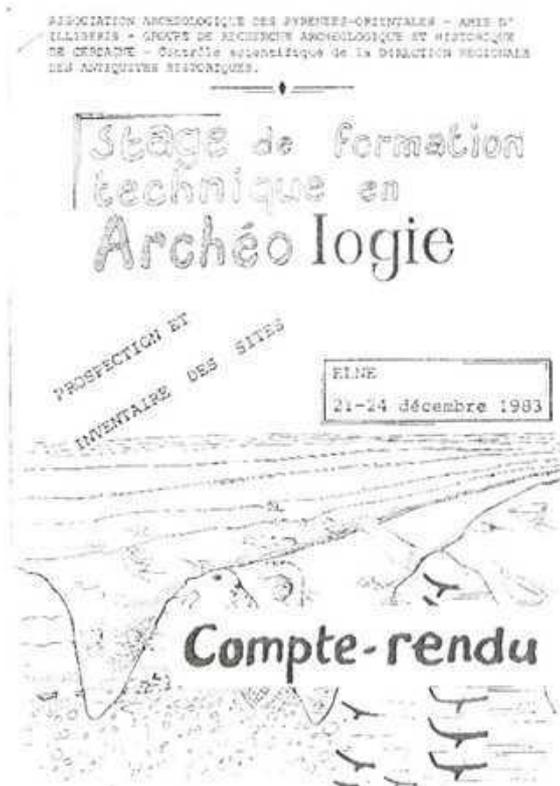
Deux stages de « formation technique en archéologie » eurent lieu à Elne, en 1983, en collaboration entre la « Direction des Antiquités Historiques » d'une part et d'autre part l'A.A.P.-O., les Amis d'Illibéris et le Groupe de Recherche Archéologique et Historique de Cerdagne. Le premier stage (du 25 au 31 août 1983) eut pour objets le classement, le marquage et l'inventaire des collections archéologiques des dépôts du palais des rois de Majorque (alors dépôt archéologique) et des Amis d'Illibéris (« Le tessonnier » d'Elne) ; le second (du 21 au 24 décembre) concerna la prospection et l'inventaire des sites. Avec le premier stage, commencèrent les « recollements » des collections ou séries collectées par Pierre Ponsich, Roger Grau et Louis Bassèdes, Jean Abélanet, Georges Claustres, Jacques Llado, et un tri des séries importantes comme les céramiques communes de *Les Sedes* (Peyrestortes) ou les céramiques de table à décor vert et brun, bleu ou doré (XIVe-XVIe s.) d'Elne. A cette occasion le marquage numérique fut systématiquement utilisé : n° du département, suivi de celui de la commune (n° INSEE) puis du site dans la commune ; ainsi 66.136.- correspondait aux sites de la commune de Perpignan, 66.137.- à ceux du Perthus, etc., une deuxième ligne pouvant être réservée au n° de l'unité stratigraphique (US) et au n° de l'objet. Pour le second stage, des équipes de prospecteurs, sous la direction conjointe d'un « historien » et d'un « préhistorien » sillonnèrent la plaine du Roussillon, passant en revue les sites déclarés auprès du service archéologique. Une fiche de révision de site était à chaque fois remplie par l'équipe, sur le modèle d'une fiche établie par Pierre-Yves, et souvent la prospection se doublait d'une

enquête orale auprès de la population ou de la mairie. À cette occasion de nouveaux sites furent signalés par les différents interlocuteurs ou trouvés par les équipes formées à la détection visuelle.

Au nom de l'Administration, Pierre-Yves confia la continuité de la révision des sites historiques à l'A.A.P.-O., Jérôme Kotarba assurant pour une bonne part les sites historiques (2) et Sabine Got et Patricia Pons bon nombre de sites préhistoriques signalés par Jean Abélanet ou d'autres chercheurs comme Henri Salvayre...

Pierre-Yves ayant formé les archéologues en herbe des P.-O. à la prospection et à la mise en fiches des déclarations de sites, le nombre de sites pointés dans le département doubla en peu de temps ... Toujours dans cet esprit d'inventaire des sites, l'A.A.P.-O. prospecta quelques dimanches de 1986 sur l'emprise du futur barrage d'Ansignan-Caramany, mettant en œuvre toutes les techniques de prospection, de collecte et d'enregistrement des données.

Les stages d'Elne se déroulaient dans une ambiance de travail consciencieux et professionnel qui se continuait à chaque soirée par la présentation d'un stagiaire de ses propres thèmes de recherche. Ainsi dans ces soirées entre stagiaires se préparaient les comptes-rendus et les conférences de plus tard : Annie Pezin sur les sigillées sud-gauloises, moi-même sur les mottes castrales du Roussillon ... Nous apprenions à partager nos savoirs, à rendre lisible au public ce que le domaine public nous apportait en matériaux bruts, prêts à étudier (archives, tessons, lecture de terrain ...). Nous apprenions



Compte-rendu du stage de formation technique en archéologie à Elne en 1983-1984



Pierre-Yves rêvassant (cliché S. Got-Castellvi)

aussi à être le plus honnête possible, en reconnaissant le travail de ramassage et de description de nos aînés, et en signant, en équipes, de nos noms ces fiches de révision des sites. Nous étions les « archéologues aux pieds nus » de l'Indépendant.

En fin de journée, nous étions aussi épuisés que Pierre-Yves, à crapahuter, à plier le dos, à ramasser, à trier, à laver, à pointer, rédiger, marquer ... Pour nous ça durait une semaine, mais pour lui c'était devenu une forme de travail régulière, dans les P.-O. ou en Lozère où il avait exporté ce type de stage ... Pierre-Yves était si précis et exigeant dans ce travail d'inventaire au service de la *res publica* qu'il en délaissait son propre travail de recherche sur les sigillées sud-gauloises, la plupart de ses travaux étant restés inédits à ce jour ...

Merci donc à Pierre-Yves Genty qui a su être dans les années 1980 un catalyseur de bonnes volontés au service de l'archéologie nord-catalane.

(1) - Aujourd'hui je dirais plutôt des « professionnels bénévoles »

(2) - Voir Kotarba J., Pezin A : Prospections de surface : buts et méthodes, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 3, 1986, p. 46-58. Les auteurs reprennent dans cet article tous les enseignements de P.-Y. Genty quant aux conditions, aux méthodes et aux intérêts de la prospection de surface.



Au dépôt archéologique départemental situé au Palais des Rois de Majorque
(cliché A.A.P.-O.)

Pierre-Yves Genty et le dépôt archéologique des P.-O.

Jean Abélanet

C'est en décembre 1983 puis au printemps 1984 que Pierre-Yves Genty, technicien à la Direction régionale des Antiquités, s'est trouvé en rapport rapproché avec les archéologues du département des Pyrénées-Orientales. L'Association Archéologique des P.-O. (A.A.P.-O.) venait d'être créée (avril 1982) et l'archéologie départementale était en train de prendre un nouvel essor grâce au dynamisme de ses jeunes membres. Des stages d'initiation aux méthodes de prospection ainsi qu'à l'identification et à l'inventaire du matériel archéologique recueilli venaient d'être organisés à l'initiative et sous la direction de Pierre-Yves (Elne, août 1983 ; Ruscino, juillet 1984), stages suivis par une vingtaine de membres de l'A.A.P.-O. Quant à moi, j'ai travaillé avec Pierre-Yves au recensement du matériel provenant de la soixantaine de sites préromains et romains découverts lors de mes prospections anciennes et à la rédaction des fiches techniques les concernant. Cela se passait à l'ancien dépôt archéologique que nous avons créé, Pierre Ponsich et moi, au Palais des Rois de Majorque, dans les appartements du Roi non encore restaurés et où les pigeons, par les carreaux cassés, pouvaient venir nicher et déposer leurs présents indésirables sur les portoirs à tessons fournis par l'ancienne « Direction régionale des Antiquités ». De nombreuses séances ont été nécessaires à l'achèvement de ce travail : c'est là, parmi la poussière et les gravats, que j'ai pu apprécier Pierre-Yves Genty, son esprit d'organisation, son dynamisme et sa compétence. J'ai appris, grâce à lui, à reconnaître et à dater les plus humbles débris des céramiques antiques : sigillées sud-gauloises, claires A ou B, italiques, africaines ou paléo-chrétiennes, tessons d'amphores Dressel 1A ou 1B, italiques gauloises, espagnoles, Almagro ou Pascual. Il jonglait aisément avec toutes les formes et survolait les siècles ! J'admirais la sûreté de son diagnostic. Il nous a été plusieurs fois nécessaire d'aller sur le terrain pour localiser plus précisément tous ces gisements, pour en apprécier l'étendue et la durée dans l'occupation antique (c'est là que nous nous sommes rendus compte que la majorité des gisements que j'avais prospectés dans la moitié nord du département ne dépassaient jamais le IIIe s. de notre ère).

Lors de la journée départementale de l'archéologie, organisée par l'A.A.P.-O., le 8 juin 1985, le Président du Conseil général, Guy Malé, s'était engagé à trouver un local pour y aménager un dépôt archéologique digne de ce nom et un centre de travail pour les archéologues. Ce n'était pas promesses en l'air. En décembre 1989, nous inaugurons les nouveaux locaux au 4 bis de l'avenue Marcellin Albert à Perpignan, avec des salles de stockage équipées d'échelles et de portoirs, un espace de nettoyage et de séchage pour le mobilier archéologique, des salles de travail et du matériel de bureau (tables à dessin, armoires, etc ...).

Grâce au travail accompli en amont par Pierre-Yves et les bénévoles de l'A.A.P.-O., les collections ont pu être transférées méthodiquement et sans risque de confusion depuis le Palais des Rois de Majorque jusqu'au nouveau dépôt archéologique départemental, au cours de l'année 1990.

Visite guidée, fa temps

Partice Alessandri

Un jour, j'ai décidé d'être archéologue. J'ai étudié, j'ai gratté avec d'autres qui savaient, puis j'ai eu besoin de gratter en endossant la responsabilité de mon travail, c'était pour Nidolères. J'en ai mis du temps pour rédiger ma première demande d'autorisation de fouille, adressée à Monsieur Genty, des Antiquités Historiques, précédé d'une réputation d'homme intègre et attentif, croisé déjà sur les lieux de rencontre où sa présence bonifiait les initiatives locales, Elne, *Ruscino*, portant dans tous les cas un regard vigilant sur la mise en valeur du Patrimoine archéologique en général et celui de notre département en particulier. Le document officiel signé de Monsieur Genty est revenu très vite, trois volets, rose, vert et jaune, un à garder, un à donner à la Mairie, un à la gendarmerie. Formalités bouclées dans la matinée du lendemain, avec enthousiasme et assurance. Puis j'ai eu l'homme de terrain en face de moi, sur site. Moi déjà moins assuré devant mes murs qui s'enchevêtraient et lui, sans réponses mais serein, plein d'interrogations, si évidentes, si pertinentes que mon savoir universitaire tout frais, et en béton, s'est évanoui d'un seul coup d'un seul.

Leçon 1 : la loi du terrain, ouvrir les yeux, bien grand. Il est parfois plus difficile de comprendre ce qu'on voit que ce qu'on lit. Repas rapide et frugal (pas pour moi) et disparition de Pierre-Yves pendant une bonne heure, retour avec un sourire lumineux et le verbe calme, un brin narquois, me cernant l'emprise au sol du village, sa période probable d'occupation, la présence de chemins sans doute anciens et m'incitant à y regarder de plus près avec le mas tout proche et la rive opposée du Tech.

Leçon 2 : l'archéologue travaille grand champ, l'église ce n'est pas qu'un vocable, une architecture distinctive ou une date de consécration ; et c'est pareil pour tout ce qu'on trouve en fouille. Ensuite j'ai écrit pour rendre compte, un rapport lu, bien jugé dans l'ensemble, mais... oui, c'est vrai, je n'ai pas montré le mobilier aux collègues, ni comparé les résultats avec ce qui s'est fait sur des sites semblables.

Leçon 3 : l'archéologie est une science humaine qui se partage. C'est bon, ça y est, j'y suis, paré pour la suite. Au revoir, et grand merci.

Pierre-Yves GENTY, sa participation à la mise en valeur du site d'Augéry (Camargue, Bouches du Rhône)

Jérôme Kotarba

Au milieu des années 1980, dans le cadre d'une archéologie préventive balbutiante, notre association s'est investie dans les travaux de fouilles menés en Camargue, sur la commune d'Arles, pas la nôtre en bordure de Tech, mais sur sa grande sœur bordée par le Rhône. L'investissement de notre association y était d'abord humain puisque différents de ses adhérents y étaient partie prenante : Patrice Alessandri, Annie Pezin et moi-même, et aussi Jean-Paul Brulé, Claire Esson, Sabine Got, David Maso et Patricia Pons, en tant que personnel salarié, et bien d'autres en tant que fouilleurs bénévoles. Elle y avait aussi un rôle administratif en servant de relais pour la fourniture de matériel. Ceux qui ont bonne mémoire se souviendront que nous nous étions alors équipés d'un camion et d'un complet outillage de fouille comprenant aussi un groupe électrogène, une pompe qui nous ont servi ensuite sur bien des opérations roussillonnaises.

La découverte de ce site de Camargue, situé sur le tracé de l'autoroute reliant Nîmes à Arles, doit beaucoup à Pierre-Yves Genty. En voici les raisons.

À l'automne de 1985, je quittais mon emploi de "jeune-volontaire" auprès de l'A.A.P.-O. pour prendre en charge les recherches historiques sur le tracé de cette autoroute. La prospection pédestre réalisée en octobre et novembre avait permis de découvrir de nombreux sites archéologiques et aussi de noter la présence de vestiges plus épars. Parmi ces derniers se trouvaient un lot de tessons médiévaux : une dizaine de fragments à la surface d'un champ de blé, qui avaient attiré mon attention parce qu'ils avaient été péniblement récoltés dans une parcelle située en Camargue, en bordure du Petit Rhône. Le caractère singulier de cette découverte, dans un contexte de terres très limoneuses et sableuses, attira aussi l'attention de Pierre-Yves qui suivait de près les résultats des prospections menées sur cette opération. Il me proposa de participer au diagnostic. Ce fût chose faite par une grise journée de décembre 1985. À cette époque, les diagnostics ne se pratiquaient pas avec le confort actuel, il me fallut bien de la persuasion pour convaincre l'aménageur et le S.R.A. Languedoc de faire acheminer un tractopelle en pleine Camargue, obtenir l'accord du propriétaire du terrain de nous laisser pratiquer des petites tranchées que nous allions reboucher dans la journée. Il est certain que c'est pour partie l'intérêt qu'avait montré Pierre-Yves à cette poignée de tessons qui me motiva à ne pas lâcher l'affaire en cours de route. Mais, je ne savais pas encore que je n'étais pas au bout de mes peines.

La journée de diagnostic se fit sous la pluie et la neige, portées à l'horizontale par un fort mistral. Le tractopelle s'enfonçait largement dans les limons peu porteurs et le propriétaire était collé à nos souliers, à la fois intrigué et curieux, mais aussi soucieux de l'état dans lequel nous allions lui rendre son terrain. Les tranchées, en fait des sondages de quelques mètres carrés, se succédaient et pas une pierre, pas un mur digne de ce nom à se mettre sous la dent, pas une tuile non plus. À plusieurs endroits

des traces grises, plus foncées que le terrain encaissant, traces parfois circulaires et plus souvent linéaires et à tendance sinueuse. La base du niveau labouré drainait les eaux de pluie superficielles et donc les observations possibles étaient furtives avant que le fond de tranchée ne se transforme en pataugeoire. À deux endroits, où ces terres plus sombres livraient quelques ossements et de très rares poteries, un creusement plus profond à la pelle permit de fouiller, ou plutôt de trier le sédiment non encore envahi par l'eau. Ces terres étaient bien archéologiques et appartenaient à un site bien difficile à appréhender, qui de plus se dispersaient sur une très grande surface. Quel intérêt fallait-il accorder à ces vestiges vus pour la plupart de manière furtive ? Comment monter une opération de fouille et convaincre les différents décideurs et financeurs du bien fondé des objectifs poursuivis et des financements à mettre en place ? Les photographies prises étaient quasi-inexploitables et montraient des nuances de gris au fond d'une tranchée recouverte par de l'eau. Heureusement qu'il y avait un petit lot de mobilier, presque exclusivement des céramiques à pâte kaolinique que Pierre-Yves connaissait bien à la suite de nombreuses prospections dans la région d'Uzès et d'une étude méthodique qu'il venait d'en faire pour mettre en valeur son évolution chronologique. Il était catégorique, tant au niveau des rebords que des décors à la roulette, sur l'homogénéité de l'ensemble et pour une attribution antérieure au Xe siècle, sans doute même carolingienne. Son engouement d'alors pour un site inattendu, ne répondant pas aux critères de caractérisation habituels, et en plus d'un Moyen Âge ancien, fut essentiel dans les négociations préalables à la mise en place des fouilles. Il sût si bien être convainquant que ce site, avec un habitat du Néolithique de la plaine de Vistre à proximité de Nîmes, passa comme site majeur du tracé. Il est certain que sans lui, je ne me serais jamais lancé dans une telle entreprise, ni n'aurais su trouver l'argumentation pour y prévoir une fouille de grande importance.

La fouille démarra en avril 1987 pour 5 mois à une dizaine de personnes rémunérées par les Autoroutes du Sud de la France et une moyenne de 5 personnes bénévoles. Elle fut prolongée de 2 mois jusqu'à la fin octobre pour prendre en charge une partie importante du site qui se trouvait dans une parcelle en vigne non testée durant le diagnostic. Le site d'Augéry était traversé par l'autoroute sur plus de 500 m de long. Les structures nettoyées et fouillées partiellement se comptaient par centaines. Les datations obtenues par l'étude des mobiliers, mais aussi par différentes dates radiocarbone confirmèrent son existence entre l'époque carolingienne et l'an Mil. Toutes les structures bâties, tant des bâtiments, que des murs de séparation des espaces habités étaient en terre crue, sans doute mise en œuvre selon la technique de la bauge. Cette particularité donnait à l'ensemble une allure singulière.

Toutefois, il me faut bien reconnaître que l'histoire de cette grande entreprise de fouille se termine pour l'instant sur un gros point négatif qui est l'absence de publication exhaustive. L'originalité très forte de ce site, l'absence de découverte depuis de sites similaires, ont rendu cette réalisation plus difficile faute de comparaison. Très avancée, éclairée par de nombreux apports de spécialistes, étudiants à l'époque, et bien souvent chercheurs aujourd'hui au C.N.R.S. ou à l'Université, cette étude finira par voir le jour. D'un point de vue pragmatique, cette opération qui participait aux débuts de l'archéologie préventive dans notre région, a servi à son échelle de creuset à bien des jeunes archéologues aujourd'hui professionnels.

Lors de cette fouille qui ne fut pas toujours facile, entre des tracés administratifs bien nécessaires, les moustiques, des pluies qui transformaient la fouille en lac, ou bien du mistral à décorner les taureaux, Pierre-Yves passa nous voir à plusieurs reprises. Il nous a délivré des conseils sur les choix techniques ou de fouilles pris, il a exprimé ses idées sur la nature de ce site si particulier, regardé les séries de mobilier et confirmé ses premières datations. Surtout il ne fut pas avare d'encouragements, ceux qui réchauffent le cœur et l'âme et aident à aller de l'avant. Merci à toi pour tout cela.

**Extrait de l'hommage rendu lors des obsèques de
Pierre-Yves Genty**

Annie Pezin (décembre 2005)

C'est du fond de mon cœur que je m'adresse à toi, Pierre-Yves, tous ceux qui t'ont aimé, et en particulier à Etienne et Isabelle. L'archéologie t'a passionné et porté une grande partie de ta vie, et elle a probablement souvent privé ta famille de ta présence.

Si vous n'en êtes pas sûrs encore, je veux vous dire que Pierre-Yves a été, sur le terrain, un des archéologues les plus extraordinaires que j'ai rencontré...

Passionné, et passionnant ... Intuitif à l'extrême, mais aussi en permanence acharné à ramener les preuves rationnelles de ses intuitions ... C'était un chercheur génial, brillant, une intelligence vive et exigeante ...

Je pense très sincèrement en avoir rencontré peu de cette envergure. À l'inverse de beaucoup, il ne s'est jamais enfermé dans une spécialité ou un domaine de prédilection. Au contraire, il a touché à une multitude de sujets, au-delà de l'archéologie d'ailleurs, avec un égal bonheur et une égale excellence.

Et tout cela avec le souci permanent de partager ses connaissances, aussi bien avec le public qu'avec les collègues, tout cela avec une qualité précieuse, c'est la volonté de rester dans un discours accessible, quelque soit son interlocuteur.

La transmission de la connaissance, des acquis de ses recherches, le service public, le souci citoyen de responsabiliser chacun face à la destruction accélérée du patrimoine, qu'il soit archéologique ou naturel, sont restés jusqu'au bout ses priorités.

Il t'aura manqué, cher oncle Archibald, la reconnaissance, le respect, ou le soutien sans faille de certains de tes pairs. Mais je suis certaine, je veux en assurer ses enfants, que cela viendra, même un peu tard. Et je suis certaine que l'on parlera encore beaucoup des travaux signés de ce si joli nom de famille qui est aussi le leur et dont ils peuvent être fiers.

Et puis Pierre-Yves, je ne peux en parler sans évoquer ses colères, ses souffrances, son repli douloureux sur lui-même, son exigence envers ses proches ... Et aussi, son sentiment aigu des injustices de notre société, au delà de l'archéologie, injustices dont il a pâti parce qu'il n'a pas cédé grand chose de ses convictions.

C'est lui qui a éveillé cette conscience-là chez moi, et aussi je pense chez nombre d'entre ceux qui l'ont cotoyé, et cela restera peut-être comme une des choses les plus importantes qu'il nous ait laissées, avec tout ce qu'il portait en lui de passion, de ténacité, de sincérité, de générosité, de fidélité ... Et je regrette ces dernières années où nous n'avons pas été plus

nombreux à lui dire notre tendresse et notre amitié, et où lui de son côté n'a pas su toujours nous démontrer la sienne ou dire sa détresse.

Enfin, je voudrais rappeler un tas d'images hétéroclites, qui feront sourire certains, j'espère.

Le sucre croqué à côté de la tasse de café, les prospections dans le bartas ou dans les vignes, le bandeau dans la tignasse, les omelettes servies sur la table en formica rouge, la « clope », les éclats de rire, la carpe qui attend dans la baignoire d'être prête à passer au four, les parties de tarot jusqu'à plus soif et le seul grand schlem auquel j'ai jamais assisté !, les matins difficiles, les bras d'honneur aux bien-pensants ...

Les deux textes qui suivent, complémentaires dans leur forme, reflètent bien la rigueur d'analyse de Pierre-Yves, son souci du bien collectif, et son acharnement à faire naître une prise de conscience chez les responsables politiques qui gèrent le territoire et les richesses patrimoniales, archéologiques, historiques ou naturelles, qu'il peut receler.

Il était logique que notre association ouvre les pages de son bulletin à ces derniers messages de Pierre-Yves, rédigés il y a un peu plus d'un an avec le soutien de sa famille, pour publication dans de grands quotidiens nationaux (ces articles n'ont pas été publiés).

Annie Pezin

**Adressé au journal « Le Monde »
Halte à la destruction accélérée des vestiges en
Languedoc-Roussillon**

J'ai été responsable et gestionnaire de la banque de données informatiques de la carte archéologique du Languedoc-Roussillon pendant une dizaine d'années, formateur et récipiendaire des rapports de prospection. Outre le rôle de gestion de la carte archéologique du L.-R. pendant longtemps, j'ai effectué quatre grosses opérations de prospection dont un dernier coup de loupe sur le grand Montpelliérais, dans l'Hérault, l'un des cinq départements de la région. Cette opération très soignée, de 1994 à 1997, a décrit tous types de sites autant en élévation qu'enfouis, de l'histoire et de la préhistoire, avec quelques fois des statuts de protection CLMH (Classement Monuments Historiques) ou ISMH (Inscription à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques). Avec ce double rôle peu courant, j'ai été un témoin tout à fait privilégié du devenir des sites dans une région française. C'est ainsi que j'ai pu observer moi-même en quelques années de multiples cas de figure allant de la conservation partielle (rare), à la menace de destruction, voire même à l'éradication des sites. Par contre, je n'ai jamais constaté, dans mon secteur de prospection, le Grand Montpelliérais (100 km² couvrant environ un cinquième du département de l'Hérault) de cas de conservation complète avec restauration bien intégrée dans l'espace paysager, alors que les vestiges y sont nombreux et parfois très bien conservés. Au cours de mes travaux, j'ai établi une liste complète des sites en élévation dont

aucun n'a bénéficié d'une quelconque mise en valeur. Il faut de surcroît préciser que ces vestiges visibles représentent moins de 10% de l'ensemble des sites archéologiques.

Voici quelques exemples de vestiges très mal conservés, voire menacés ou même éradiqués tout d'abord dans le département de l'Hérault.

Un cas typique d'éradication, la ville de *Sextantio* (aujourd'hui Castelnaud-le-Lez) a été entièrement recouverte de lotissements après seulement quelques fouilles médiocres. De même, la tour du Mas du Juge (St-Gély-du-Fesc), la tour de Goiraume (St-Georges-d'Orques) et la tour de Bouzenac (St-Clément-de-Rivière) ont entièrement disparu bien que présentes sur la carte de Cassini en 1770. Elles ont sans doute été détruites récemment pour la plupart en raison de l'installation de carrières ou de constructions. Plus nombreux encore sont les sites très gravement menacés ou ayant perdu tout intérêt touristique, principalement par emprisonnement dans un lotissement, par la proximité d'une carrière ou par une réfection non agréée par un service d'Etat. A St-Gély-du-Fesc, dans la banlieue montpelliéraine, la tour de l'Homme Mort et à Prades-le-Lez, les ruines médiévales de Baillarguet ont été complètement encerclées par des habitations récentes qui auraient pu facilement être construites ailleurs au profit du rachat d'un ensemble patrimonial et de sa colline boisée. Deux autres lieux sont directement menacés par d'énormes carrières : le site médiéval et préhistorique du grand Devès à Guzargues et Castries inscrit à l'ISMH ainsi que celui de Cayrol (mentionné dès 1155) qui non seulement conserve une tour-donjon en élévation et des bâtiments, mais a fait l'objet d'une publication précise.

J'ajouterais à cette liste probablement incomplète un nouvel exemple d'endommagement grave. Les caves des Crotasses à St-Jean-de-Cuculles, véritable grange d'inière et mentionnées dans les actes à partir du XIII^e siècle, ont été défigurées par de récentes restaurations et transformées en local de chasseurs. Aux abords du coup de loupe du Grand Montpelliérais, dans l'Hérault je note aussi que la ville romaine de Murviel-lès-Montpellier a subi tous ces cas de figure, de la fouille précise à l'envahissement par des constructions. Vu les exemples précédents, les cas de vestiges avec leur paysage environnant à protéger et racheter disparaissent de plus en plus vite.

Les exemples de destructions et de menaces du patrimoine archéologique en Languedoc-Roussillon dans les quatre autres départements sont également nombreux. Ce sont plus particulièrement dans les P.-O., le site de *San Roma*, ville romaine supposée (Llupia) et celui de Taxo d'Avall, village médiéval classé M. H. (ce qui n'a pas empêché les constructions de se multiplier tout autour et même jusqu'au pied des remparts). Dans le Gard, le Serre de Brienne (ville romaine et protohistorique) à Brignon et Villevielle (oppidum protohistorique et ville romaine) ont été fouillés soigneusement mais très partiellement au milieu de la multiplication des lotissements. A également été démoli par des travaux d'engins mécaniques, l'oppidum de Roquecourbe à Marguerittes. Dans l'Aude, la ville romaine de Gaujac à Lézignan-Corbières a été

presque totalement détruite tout dernièrement par un lotissement et une usine. Le château de Leucate, mis à mal pendant longtemps par des fouilles clandestines, n'a été repris que très récemment pour effectuer une fouille organisée. En Lozère, j'ai également recensé des cas de figure de sites protohistoriques très malmenés tels celui de Cazeduc, dit le « point sublime » à Saint-Georges-de-Levejac, très endommagé par des aménagements touristiques, et celui du Truc de Roussac à Sainte-Enimie, touché par d'énormes travaux forestiers et agricoles.

Hormis, à ma connaissance, le cas de l'oppidum de Nages, dans le Gard, presque intégralement racheté par l'Etat, et les châteaux de Lastours mis en valeur par les communautés territoriales, les cas de réussite comprenant un aménagement pratiquement complet sont très rares. Au vu de ce qui se passe en Languedoc-Roussillon, il y a fort à parier que de nombreuses autres régions françaises se trouvent dans une situation identique.

Pour le cas du Grand Montpelliérais, exemple emblématique de la situation actuelle, plusieurs sites méritent un rachat immédiat : la tour de Vias aux Matelles, tour de vigie de la seigneurie de Montferand bardée de meurtrières avec sa longue croupe ; la tour de Mont Redon sur la commune de Grabels, tour de la même seigneurie avec toute sa colline ; le long massif du Pic Saint Loup avec son célèbre château de Montferand à l'est, ses deux tours à l'ouest, et au centre le Pic Saint Loup côtoyant la chapelle de *Sancti Lupi* (plusieurs communes concernées) ; le hameau médiéval de Casismalis à St-Jean-de-Cuculles ; les tours de Salles à Valflaunès et leur montagne boisée ; le Roc de Pampelune à Argelliers, oppidum tardoromain ; le Puech des Mourgues avec ses ruines, sa croupe et ses falaises à St-Bauzille-de-Montmel ; les ruines du château d'Aumelas et leur large environnement, et enfin le château de Mirabel à Pompignan.

Tous ces sites, une fois rachetés, pourraient être aménagés progressivement. Il faudrait y effectuer d'abord une maintenance des ruines, puis des panneaux explicatifs du patrimoine mis en valeur, réaliser le balisage d'un ou plusieurs sentiers menant aux vestiges, établir –si on le désire– une aire de jeux pour enfants loin des ruines, ainsi qu'un parking. Un rachat très rapide n'est absolument pas antinomique avec un urbanisme actuellement en plein développement dans le département de l'Hérault. Il va de soi que derrière ces aménagements assez peu coûteux, d'autres infrastructures d'hébergement et de restauration pourraient voir le jour. Le tourisme que je propose répond à l'intérêt sans cesse croissant du public, un tourisme popularisé par des brochures, alliant vestiges et nature dans l'arrière-pays, proche de la côte méditerranéenne. Le département de l'Hérault a réalisé, quant à lui, par son ODAC (Office Départemental d'Action Culturelle) quelques rachats d'anciennes fermes à rentabiliser rapidement telles les Baumes, le mas de Roussières, le Mas Neuf, Restinclières... qui ne renferment généralement pas de vestiges du passé, mais hélas pour l'instant il n'a pas pensé à faire des rachats riches en sites archéologiques et paysagers, tels que je le propose.

Je ne prétends pas résoudre une situation inquiétante et souhaite, néanmoins, que se mette en place, par exemple, une commission « Vestiges et Nature » au sein du Conseil Régional, voire même à l'intérieur des Conseils Généraux, structures qui disposent de moyens financiers. Une autre solution pourrait être entrevue : la mise en place d'archéologues chargés de monter les dossiers au sein des nouvelles chartes intercommunales pour les déposer à l'une de ces commissions.

NB : Pour plus d'informations : Charlotte Britton, doctorante, Aix-en-Provence ; le site internet Loupic coordonné par Luc Perrey (www.loupic.com) sur le Pic Saint Loup et les villages alentour.

Pierre-Yves Genty

**Adressé au journal « Libération »
Destruction sans cesse croissante de la nature et
des vestiges en Languedoc-Roussillon**

Contrairement à ce que l'on pourrait supposer, au troisième millénaire, on détruit plus que jamais notre patrimoine archéologique et naturel. Ces dernières années, en effet, beaucoup de sites et paysages ont perdu tout intérêt patrimonial par leur disparition au milieu des lotissements contemporains.

Dans la zone au nord de Montpellier, de nombreux vestiges ont subi des dégradations au cours de ces dernières années, voire ont été totalement détruits, alors qu'ils auraient pu être sauvés. Citons entre autres sites qui ont été détruits la tour du Mas du Juge, la ville romaine de *Sextantio*, la tour de Goiraume et la tour de Bouzenac. Les vestiges fortement endommagés comptent la cave des Crotasses et l'agglomération gallo-romaine de Murviel-lès-Montpellier, ainsi que, la tour de l'Homme Mort et l'église de Baillarguet, emprisonnés dans un urbanisme rampant. Enfin, le Grand Devès et Cayrol sont mis en grand danger par des carrières.

Depuis 1994, je constate qu'environ la moitié des sites qui ont survécu en élévation plus de mille ans (sites médiévaux), voire deux mille ans (sites gallo-romains) ont été détruits ou défigurés. Bien évidemment, ceci est sans compter un grand nombre de sites enfouis qui ont été rayés de la carte.

En regardant plus largement la Région, dans les quatre départements autour de l'Hérault, on voit que les vestiges mis à mal sont également extrêmement nombreux (Gaujac dans l'Aude, *San Roma* de Lllupia dans les P.-O., Roquecourbe dans le Gard et le Truc de Roussac en Lozère pour ne citer que quelques exemples) et il y a de fortes chances que ce soit le cas dans beaucoup d'autres régions françaises.

Paradoxalement, les Journées du Patrimoine attirent de plus en plus de monde au fil des années, ce qui démontre un véritable engouement du public pour la nature et les vestiges. Cet état de fait est pour le moins ambigu au vu des destructions actuelles du patrimoine bâti : on s'intéresse de plus en plus à des vestiges qui disparaissent de plus en plus vite.

Il faut sans doute se tourner vers les municipalités, qui peu éveillées à la notion de patrimoine et ayant du mal à mener une véritable politique de sauvegarde à long terme, ne peuvent résister à la pression des lotisseurs. Par ailleurs, les rares cas de préservation des vestiges bâtis que je connaisse dépendent toujours, non pas des décisions collectives, mais de la volonté d'une personne (archéologue, bénévoles, homme politique...), citons par exemple le cas de l'oppidum de Nages, remarquable restauration et mise en valeur.

Devant ce constat alarmant, la mise en place d'une structure décisionnelle, par exemple une commission régionale, départementale ou intercommunale, chargée d'instruire les dossiers de construction, me semble indispensable pour aider les municipalités à préserver leur patrimoine historique et touristique. Le rachat des terrains concernés par une collectivité territoriale est la seule solution viable d'autant plus que les espaces et vestiges en danger dans le Languedoc Central sont souvent des propriétés privées non constructibles et boisées, ayant peu de valeur foncière, mais menacées par les stratégies des aménageurs. Citons entre autres vestiges qui méritent leur rachat ainsi que les terrains environnants : le massif du Pic Saint Loup avec le château de Montferand et les tours de Tourrière, la tour de Vias, le Roc de Pampelune, la tour de Montredon, et celles de Carremaule et des Salles, le Puech des Mourgues, le château d'Aumelas et celui de Pompignan.

De mon point de vue, la remise en état des sites verrait un plan de réaménagement progressif : consolidation des vestiges, mise en place de panneaux explicatifs, tracé de chemins d'accès fléchés aux ruines à partir d'un parking. Ceci pourrait être complété par une aire de jeux à distance suffisante du site. Cette proposition s'intégrerait parfaitement avec une politique d'aménagement touristique mettant en valeur les vestiges archéologiques, souvent ignorés des habitants de la commune et en particulier des écoliers.

Dans ces conditions, le patrimoine local étant préservé, l'aménagement foncier en dehors des sites peut continuer à se développer.

Pierre-Yves Genty

Françoise Claustre : l'archéologie pour mémoire

Michel Martzluff

Ce titre est en gros celui d'un article que notre association fit paraître dans la presse locale après le décès de notre collègue et amie, et c'est aussi le sens des deux longues pages que Jean Guilaine vient de rendre publiques et qu'il a intitulées : « Françoise Claustre (1937-2006), archéologue » (*Archéologia* n° 438, Faton éd., Dijon, novembre 2006, 6).

Pourquoi donc avoir choisi de préciser qu'il s'agit d'Archéologie à propos d'une éminente préhistorienne, directrice de recherches au CNRS (qui reçut d'ailleurs la médaille de cet organisme lorsqu'elle prit sa retraite en 2002) et qui est ici connue de tous par ses travaux de terrain, ses publications et ses réalisations muséographiques ? Tout simplement parce que sa carrière fut à tout jamais marquée par une irruption non voulue dans l'histoire événementielle du XX^e siècle lorsqu'elle fut capturée au Tibesti et retenue trois ans prisonnière dans le désert tchadien entre 1974 et 1977. Si elle eut à souffrir dans sa chair de cette dure captivité, son intégrité morale en pâtit aussi, une fois sa libération négociée et obtenue, du fait du déchaînement médiatique qu'avait suscité ce fiasco de la dernière expédition militaire directe de la France en Afrique, si l'on oublie le raid réussi sur Kolwezi (présidence Giscard d'Estaing).

Pour doper son tirage, la presse de l'époque – et pas simplement la plus mauvaise, hélas ! - avait en effet promptement revêtu Françoise Claustre d'une couverture d'ethnologue et mis entre guillemets son métier et sa personne en surfant délibérément sur le goût prononcé du public pour l'aventure qu'incarna si bien Lawrence en Arabie. Peut-être aussi fallait-il jouer sur l'intérêt de nos compatriotes pour ce qui s'attachait encore au sort de nos ex-colonies depuis le drame algérien, encore tout proche. Mais les harcèlements dont elle fut l'objet n'étaient pas simplement motivés par le parfum romantique des affabulations orientales ou par le pathos des douloureux épisodes de notre histoire, car ils venaient surtout de cette lucarne dite étrange où la curiosité malsaine du public laisse toujours filtrer un arrière-goût de poubelle qui soulève le cœur.

Il va sans dire que sa disparition a remis en selle cette partie de sa vie auprès des médias. Rien d'anormal du reste, puisqu'un personnage historique rentre forcément dans ce jeu, mais ce fut là l'occasion d'une nouvelle maltraitance de notre mémoire collective. Bien sûr, ce n'est pas la colonisation rampante de notre quotidien le plus menu par le mercantilisme ambiant qui pourrait actuellement sauver le journalisme de la tentation d'en remettre une couche pour refaire son beurre des mêmes sous-entendus lucratifs, mais quand même !

Françoise restera donc sans doute pour longtemps une archéologue « à réhabiliter », ce qu'a d'ailleurs voulu faire Jean Guilaine dans l'article que je vous invite à lire. Pour notre part, dans nos communiqués de presse, nous avons insisté sur trois points. Tout d'abord sur le fait que nous l'avons très vite adoptée lorsqu'elle est arrivée en Roussillon, en 1979, parce qu'elle s'est efforcée de jouer un jeu collectif, plaçant d'emblée son expérience au service du développement de l'archéologie départementale. D'autres ne l'ont pas fait. Ensuite, qu'elle a tout autant mérité notre gratitude pour les exigences scientifiques qui étaient les siennes dans son métier. D'autres ne les ont pas eues. Enfin, pour dire que le Roussillon fut loin d'être une sinécure, car elle a largement pris de son temps pour diffuser ses connaissances auprès du plus large public sans ôter une once de rigueur scientifique à ses recherches. Et ce n'est pas tout, elle a su développer des liens courtois et amicaux avec quasiment tous les acteurs de l'archéologie départementale, sans chercher à phagocyter systématiquement le travail des uns ou des autres, ce que sa notoriété aurait pu lui permettre et dont ne se privaient pas certains.

De sa carrière intellectuelle avant sa venue en Roussillon, et plus particulièrement de sa trajectoire africaine, nous ne connaissions pas plus que ce qu'elle en disait, c'est-à-dire fort peu de choses, tant elle était discrète sur sa vie. Cyr Descamps nous parle plus loin avec précision de son travail dans cette Afrique noire qu'il connaît si bien et c'est là un témoignage éloquent, émouvant aussi. Je retracerai donc ici très rapidement les grandes lignes de sa carrière en suivant le texte de Jean Guilaine, même s'il est assez démoralisant de se relire après s'être placé dans le sillon de cette plume.

Née dans la bourgeoisie industrielle du Nord, Françoise Treinen a fait de brillantes études à Paris et les a poursuivies au Musée de l'Homme après sa Licence. Alors que son mémoire de Maîtrise porte sur la céramique pré-colombienne d'Amérique centrale, elle participe déjà, au côté de Gérard Bailloud, aux fouilles des sites néolithiques d'El Kiffen (Maroc) et des Conquettes (Hérault). Stagiaire au CNRS dès 1966, son intérêt pour les civilisations d'outre-mer se porte désormais sur l'Afrique où elle participe à des missions. Mais c'est finalement l'Europe qui l'emporte encore à cette époque dans ses choix de recherche avec la céramique campaniforme et le Chalcolithique en France, objets d'une thèse préparée sous la direction d'André Leroi-Gourhan, soutenue en 1968 à la Sorbonne et publiée en 1970 dans *Gallia Préhistoire* (cf. bibliographie).

Rattachée au laboratoire d'Ethnologie et d'Archéologie tchadienne et camerounaise en 1968, elle est nommée attachée de recherches au CNRS. C'est ainsi qu'elle prospecte le Cameroun et le Nigéria à la recherche de sites préhistoriques, puis dirige ses

recherches au Tchad où elle bénéficie de l'appui de l'Institut national tchadien pour les Sciences humaines. Quelques-un d'entre-nous se rappelleront au passage la conférence sur l'Âge du Fer en Afrique sahélienne qu'elle fit dans le cadre des activités de notre association vers le mitan des années quatre-vingt, et dans laquelle elle nous fit partager pour la première fois cette partie finalement très méconnue de sa carrière.

En 1972, elle épouse Pierre Claustre et c'est au printemps 1974, alors que sa vie s'était accomplie jusque-là sous les meilleurs auspices, que sa passion pour l'archéologie africaine subit ce revers du sort qui lui fera définitivement tourner la page de ce terrain de recherches. Après sa libération, Jean Guilaine l'accueille à Toulouse dans son laboratoire du Centre d'anthropologie des sociétés rurales. Malgré la galère physique et morale, le calvaire médiatique, armée de sa seule passion - restée intacte - pour la Préhistoire, elle élabore avec lui un programme de recherche : d'abord publier la riche moisson de ses travaux africains - ce qui sera fait en 1980 et 1982, relancer ensuite son activité de terrain sur ce continent par des chantiers de fouilles, dans le midi de la France et au Portugal. Très vite, elle co-dirige dans ce pays les recherches sur le mégalithisme de l'Alentejo au début des années quatre-vingt. On trouvera dans les actes du Colloque en hommage à Jean Abélanet que nous avons édité en collaboration avec l'Université de Perpignan en 2005, l'un de ses tous derniers articles où elle expose en détail les spectaculaires résultats de sa fouille du dolmen d'*Os penedos*.

Parce qu'elle a besoin de « calme et de sérénité » pour « se reconstruire », elle choisit fin 1977 le Roussillon pour y vivre avec son mari et ils y font bâtir une maison sur les coteaux de l'Aspre, à Montauriol. Ils ont pour voisins immédiats le chanteur catalaniste Jordi Barre et un préhistorien très actif en Roussillon et en Cerdagne, notre collègue Pierre Campmajo. La greffe avec le pays catalan va prendre rapidement. Comme nous l'avons souligné, c'est essentiellement grâce à la volonté d'être active au plus haut niveau dans sa discipline. Mais c'est aussi parce qu'elle a toujours maintenu l'équilibre entre une discrétion à laquelle elle aspirait pour se protéger - cette discrétion d'oiseau blessé qui lui fit choisir sa dernière demeure dans un tout petit cimetière inconnu de montagne, face aux sommets des Pyrénées - et sa volonté de participer à notre vie collective, malgré sa crainte des polémiques et autres fâcheries que pouvaient alimenter dans notre petite tribu les ébullitions du sang méditerranéen, les joutes idéologiques du temps ou les traits infantiles toujours attachés au comportement de l'archéologue, pour le meilleur de l'invention ou la pire des jalousies.

Ainsi s'est-elle très vite attelée à d'importants chantiers de fouilles en Roussillon, avec l'appui du laboratoire du CNRS de Toulouse. Dès 1980, dans la grotte de Montou à Corbère-les-Cabanes, elle met en lumière une longue stratigraphie des temps néolithiques et protohistoriques. Sous une sépulture de l'Âge du Bronze, mais aussi sous la seule sépulture collective connue du Néolithique moyen, elle découvre l'un des rarissimes habitats néandertaliens des

Pyrénées méditerranéennes. Ayant succédé sur ce site à Pierre Ponsich, elle publie avec lui le riche mobilier des recherches menées avant-guerre par ce dernier. Avec d'autres investigations moins lourdes, par exemple à la *Cova del Mayet* de Nohèdes ou celle du dolmen de *la Siureda* près de Céret, elle a dirigé les fouilles d'une nécropole à incinération du premier millénaire avant notre ère, à *Villanova*, toujours à Céret. Mais c'est à la *Cauna de Belesta*, fouillée dès 1983 et jusqu'en 1999, que ses recherches ont été les plus importantes. Ses travaux ont renouvelé nos connaissances sur le Néolithique moyen, en particulier grâce à l'étude et à la publication d'une sépulture groupée de la culture « Montbolo ». Elle a également mis au jour dans cette grotte une stratigraphie couvrant une occupation de 6 millénaires, l'une des principales séquences de référence pour le Néolithique et les Âges des métaux de l'Occident méditerranéen.

On le voit, sur près de trente années de labeur, Françoise a donc apporté à ce département bien plus qu'une célébrité tapageuse dont elle se serait bien passée. Ses nombreux chantiers et ses publications ont renouvelé le cadre de la Préhistoire récente et dynamisé les recherches dans la région. Pour être trivial, disons qu'elle n'a pas volé les deniers de l'État, c'est-à-dire les nôtres. Elle a disparu sans avoir pu achever la publication de tous ses travaux, certains étant très près de pouvoir paraître. Souhaitons que ses collègues du laboratoire de Toulouse puissent rapidement conclure cette œuvre.

Archéologue reconnue par ses pairs grâce à des recherches fructueuses réalisées en Préhistoire depuis 1966, elle aura touché l'archéologie du Nouveau Monde pendant ses études, puis investi une bonne partie de ce terrain dans l'Ancien Monde, que ce soit notre berceau africain ou l'Europe méditerranéenne. Du reste, elle a toujours fait porter son regard au-delà des horizons bornés. C'est ainsi qu'avec son mari, également pilote, elle aimait à s'évader dans les airs. Mais si les Claustre ont sillonné le ciel d'Occitanie et des Pyrénées catalanes, ce n'est pas simplement pour satisfaire une coûteuse passion. Ils se sont aussi lancés sur la piste de l'archéologie aérienne dans le cadre d'un projet de recherche que Françoise dirigeait avec Jean Vaquer. Les résultats ont été très positifs. Cet appétit pour de nouveaux horizons l'ont pareillement entraîné à entreprendre, lorsque c'était possible, des voyages vers les civilisations orientales lointaines qui la fascinaient : Océanie, Inde, Chine, Vietnam, Laos, Cambodge ... En vérité, nous ne savons pas grand-chose de plus que ce qu'elle exposait parfois à l'issue de ces périple lors d'une solide conférence présentée dans le cadre des activités de notre association. Mais c'était déjà beaucoup et j'avoue y avoir appris à peu près tout ce que je sais aujourd'hui sur le Néolithique d'Extrême Orient.

Et justement, sur le rôle qu'elle a tenu dans l'archéologie départementale je voudrais à présent revenir, car elle a placé d'emblée son dynamisme et son expérience dans le creuset d'une archéologie locale en pleine ébullition. Elle était à nos côtés dès 1982, pour fonder l'Association archéologique des P.-O. dont le premier président fut Philippe Rosset, direc-

teur des Archives départementales. L'objectif était de créer et d'animer un dépôt départemental de fouilles digne des archives de notre sous-sol, avec les emplois nécessaires pour en assurer le sérieux et le suivi. Avec Jean Abélanet, alors conservateur du Musée de Tautavel et qui devint notre président, mais aussi Cyr Descamps, tout comme elle africaniste et fraîchement nommé à l'université de Perpignan, elle participait à cette époque à notre Conseil d'administration, témoignant avec eux de l'investissement bénévole des rares préhistoriens institutionnels œuvrant sur cette terre catalane où elle avait choisi de vivre et travailler. Et elle nous honora de sa présence jusqu'à ces dernières années, lorsque sa maladie nous priva de cette assiduité. Cependant, Françoise ne s'est pas contentée de participer à l'existant. Si elle fut l'un des piliers du Centre d'études préhistoriques catalanes (C.E.P.C.), dont l'action éditoriale est à l'origine de la création d'une riche bibliothèque mise à la disposition du public à l'actuel dépôt archéologique départemental, elle a par ailleurs fondé et présidé le Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres (G.P.V.A.) qui servit de base pour de nombreuses activités.

Le second volet de cette implication locale concerne la restitution des recherches au public. Enseignante à l'École des hautes études en Sciences sociales de Toulouse, elle aurait pu se contenter de ce haut niveau didactique dans sa discipline. Or, elle n'a jamais rechigné de prendre sur son temps pour faire partager ses découvertes au plus grand nombre. Avec rigueur, elle a présenté ses travaux de terrain au grand public en publiant ses résultats, en réalisant des plaquettes (celle présentant le musée de Céret dans le contexte d'une Préhistoire départementale récente est un modèle du genre), en organisant des expositions (qui a oublié celle intitulée *La fouille et après ?*), en animant des conférences avec des chercheurs de talents (qu'elle seule pouvait décider à venir dans ce bout d'hexagone) et en organisant même de très originaux « rallyes archéologiques » en Vallespir.

Mais surtout, elle a créé des structures pérennes. La Maison de l'Archéologie à Céret en est une et ce très chic petit musée est désormais installé dans la tour d'Espagne de la vieille cité. Là, elle n'eut de cesse d'appuyer la création d'un emploi stable pour animer cette maison et – avec l'aide la municipalité – elle y aura réussi. Bravo ! nous savons que c'est loin d'être évident. Mais surtout, il y a Bélesta. Qui d'entre nous a pu résister au plaisir d'amener ses amis visiter le Château-Musée dans notre arrière-pays ? Elle y a créé, avec un goût très sûr, ce lieu de mémoire original où elle insista pour que sa collaboratrice, notre collègue Valérie Porra, en soit la conservatrice, sans avoir pu aboutir à la création d'un poste stable, hélas !

Dans ce même numéro, Sabine Nadal complète ces éléments biographiques en présentant la liste des publications de Françoise et Cyr porte témoignage de sa carrière africaine, puis prennent la parole ceux qui ont voulu lui rendre hommage en participant à cette édition par le récit de souvenirs personnels et d'anecdotes diverses ou par les détails peu connus de son action, toutes choses qu'il nous a semblé bon de recueillir avant qu'elles ne se diluent dans l'oubli.



Françoise et Jean Abélanet lors d'une exposition d'archéologie à Céret en mai 2001 (cliché A.A.P.-O.)

D'aucuns, parmi ses plus proches collaborateurs, ne se sont pas sentis capables de s'exprimer de cette façon, dans ce trop bref délai de leur peine. Nous les comprenons.

Pour finir et puisque l'anecdote est permise, je voudrais vous livrer celle-ci : il y a peu, voulant justifier mon absence à une réunion de co-propriétaires, j'invoquais ce papier à boucler de toute urgence, tout en pointant du doigt l'écran de mon ordinateur pour preuve de ma bonne foi, face à la jeune personne venue frapper à ma porte. Étonnée qu'on pût oser se soustraire à cet importantissime cénacle, celle-ci me demanda, le sourcil haut : « Qui c'est, Françoise Claustre ? ». Tout plongé dans mon affaire et pour le coup déstabilisé, je me suis entendu bredouiller : « Heu ! c'est une célèbre archéologue venue travailler chez nous ». Et elle : « Ah bon !, vous la connaissez ? ». Moi : « oui, enfin un peu ... comment dire ? je parle de tout ce qu'elle a fait, de ce qui est important pour nous, voyez-vous ». Déception sur le seuil : « Ah bon ! vous ne parlez pas d'elle alors ? ».

Cette ingénue avait raison. Que voulez-vous, il ne m'est pas facile d'évoquer cette personnalité en écrivant pour tous, d'autant que mon atavisme culturel et le sien, bien plus d'ailleurs qu'une confrontation de nos caractères et de nos idées, n'étaient pas faits au départ pour nous rapprocher. De ses inquiétudes, parfois irritantes, il me souvient aussi. Je les avais prises au tout début pour la manifestation d'un esprit chagrin et timoré. Or, c'est bien aux antipodes de ce qu'était cette dame, pleine d'allant et d'audaces. Mais il fallait le découvrir. Les prudences et les doutes qu'elle s'imposait par honnêteté intellectuelle étaient surtout l'ex-

pression d'une exigence qui voulait conduire vers le meilleur. Aussi, quel plaisir et quelle fierté de l'entendre me dire à l'occasion d'un article signé en commun ou après la parution de la revue du C.E.P.C. : « Tiens, ce n'est pas trop mal ce que nous avons fait là ! ».

Et c'est ainsi qu'au fil des ans, nous avons - les uns et les autres - pu découvrir en Françoise Claustre un être de qualité. Finalement, le bon sens d'un pays ancré dans son vignoble nous fait savoir que ce passage amélioré par l'épreuve du temps reste la vertu essentielle des crus qui tiennent la route. Et l'on oublie vite les piquettes, pour ne regretter que ceux-là. Que dire enfin de plus sans craindre la vaine confiance, sinon que c'était une femme qui avait de la classe et qui n'en abusait pas, une délicatesse pour autrui encore plus rare sans doute ?



Le 17 septembre 2004
Après la soutenance de Thèse de Françoise Avantin,
(cliché M. Martziuff)

Bibliographie de Françoise Claustre

Sabine Nadal

Je connaissais peu Françoise Claustre. En fait, c'est lorsque j'ai adhéré à l'A.A.P.-O. en 1995, et surtout lorsque j'ai été salariée par l'Association archéologique que, derrière un nom, j'ai découvert une grande dame (je la connaissais à travers les médias et ses travaux archéologiques mais pas de manière personnelle).

Un jour pluvieux de l'été 1999, j'ai eu le privilège de faire visiter à cette travailleuse infatigable et curieuse de tout, le chantier de *Vilarnau*, dirigé par mon collègue Olivier Passarius avec qui je travaillais. Le Moyen Âge ne faisait pas partie de sa spécialité, et pourtant, c'est avec beaucoup d'attention qu'elle écouta mes explications, et se montra même admirative de la capacité dont faisait preuve notre équipe pour gérer la fouille d'un ensemble funéraire aussi important. Je reconnais aujourd'hui ma fébrilité face à elle et à une partie de son équipe de fouilleurs qui l'accompagnait (elle travaillait alors à Bélesta), tous certainement beaucoup plus aguerris que moi en matière d'archéologie. Pourtant, mes explications parfois hésitantes ont suscité de sa part des encouragements et des félicitations inespérés. Elle avait cette capacité, que peu de gens ont, de mettre en valeur le travail accompli.

Quelques années plus tard (en 2002-2003), elle confiait au dépôt archéologique départemental une grosse partie du mobilier archéologique mis au jour à Montou. J'étais alors en partie chargée du rangement et de l'inventaire des collections. C'est avec une grande joie qu'elle découvrit que les objets déposés avaient été correctement conditionnés, rangés et surtout informatisés. Devant tant d'enthousiasme de sa part, je lui proposai alors une version papier de cet inventaire et elle la reçut comme un cadeau, heureuse et satisfaite.

Il est difficile de parler des gens que l'on a peu connus, encore plus d'écrire un texte les concernant. C'est avec sa bibliographie (la partie qui concerne les P.-O. est extraite de *la Bibliographie archéologique des P.-O. (1980-2003)*, à paraître en collaboration avec les A.D.P.-O.), que j'espère contribuer aux hommages qui lui sont rendus.

BIBLIOGRAPHIE AFRICAINE

1965

TREINEN Françoise. Harpons en os dans un gisement Sao de la région de Fort Lamy, République du Tchad, *C.R.S.M. de la S.P.F.*, 8, p. 267-268.

1971

TREINEN Françoise, LAQUAY R. Découvertes préhistoriques dans la région de Fort Lamy (Tchad), *Notes Africaines*, 130, p. 20-41, 16 fig.

1975

TREINEN Françoise. La nécropole de Nemra, région de Koro-Toro, Tchad. Ibadan, *West African Journal of Archeology*, 5, p. 53-79.

1977

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Quatre vases peints protohistoriques du Nord Tchad, *Objets et Mondes*, 17 (4), p.187-192.

1978

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Nouveaux éléments de datation absolue pour l'Âge du Fer de la région de Koro-Toro (nord du Tchad), *L'Anthropologie*, p. 82 (1) et p. 103-109.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Eisenzeitliche Fune aus dem Nord Tchad, Sahara -1000 Jahre zwischen Weide und Wüste, *Ausstellungskatalog*, Köln, p. 330-333.

1980

LEBEUF J.-P. et A. M. D., TREINEN-CLAUSTRE Françoise, COURTIN J. Le gisement Sao de Mdaga, Fouilles 1960-1968, *Société d'Ethnographie*, Collection Afrique ancienne, Paris, 214 p.

1981

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Les tombes de Namanamassou (Tibesti) et leur contexte céramique et lithique, *Préhistoire africaine, Mélanges offerts au Doyen Lionel Balout, Recherches sur les grandes civilisations*, synthèse n°6, Paris, A.D.P.F., p. 59-68.

1982

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Sahara et Sahel à l'Âge du Fer, Borkou, Tchad, *Mémoire de la Société des africanistes*, Paris, 215 p.

BIBLIOGRAPHIE EUROPÉENNE

La bibliographie européenne de Françoise Claustre est présentée en 3 parties :

1-Les articles et ouvrages

2-Les notices archéologiques (principalement publiées dans les bulletins de l'Association Archéologique des P.-O. et le Bulletin Scientifique Régional)

3- Les rapports de fouilles (RAPO suivi de 4 chiffres, correspond à la référence du rapport au S.R.A.).

1- Les articles et ouvrages

1970

TREINEN Françoise. Les poteries campaniformes en France, *Gallia Préhistoire*, XIII-1, p. 53 à 108 (Thèse soutenue en Sorbonne en 1968).

TREINEN Françoise. Les poteries campaniformes en France. II. Groupe géographiques et éléments culturels campaniformes, *Gallia Préhistoire*, XIII-2, p. 263 à 332 (suite de la thèse soutenue en Sorbonne en 1968).

1980

TREINEN-CLAUSTRE Françoise, GUILAINE Jean, VAQUER Jean. *Le Néolithique de Catalogne nord. El Neolític de Catalunya nord*, Taula rodona de Montserrat. Publicacions de l'Abadia de Montserrat, p. 209-225.

1981

GONÇALVES Victor, TREINEN-CLAUSTRE Françoise, ARRUDA Ana Margarida. Anta dos Penedos de São Miguel (Crato), Campanha 1 (81), *Clio-Revista do Centro de Historia da Universidade de Lisboa*, 3, p. 153-164.

1982

ABÉLANET Jean, CLAUSTRE Françoise. La grotte de la Combe Janicot, P.-O. *Gallia Préhistoire*, 25, t. 2, Paris, p. 468.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Découverte d'un vase à triple ouverture dans le Fenouillèdes (Pyrénées-Orientales). *B.S.P.F.*, 79, 5, p. 148-150.

1983

GUILAINE Jean, VAQUER Jean, TREINEN-CLAUSTRE Françoise, BARBAZA Michel, GASCÓ Jean, COULAROU Jacques, ZAMMIT Jean. Des sociétés de chasseurs aux sociétés d'agriculteurs dans le sud de la France (environnements, économies, cultures). *Bulletin de la Société Méridionale de Spéléologie et Préhistoire*, 33, p. 21-44.

1983-1984

GONÇALVES Victor, TREINEN-CLAUSTRE Françoise, ARRUDA Ana Margarida. Anta dos Penedos de São Miguel (Crato), Campanha 2 (82) *Clio-Archeologia, Revista da Uniarch do Centro de Historia da Universidade de Lisboa*, 1, p. 225-228.

GONÇALVES Victor, TREINEN-CLAUSTRE Françoise, ARRUDA Ana Margarida. Anta dos Penedos de São Miguel (Crato), Campanha 3 (83) *Clio-Archeologia, Revista da Uniarch do Centro de Historia da Universidade de Lisboa*, 1, p. 229-230.

1984

TREINEN-CLAUSTRE Françoise, BLAIZE Yves, ZAMMIT Jean. Une sépulture collective du Néolithique moyen dans la grotte de Bélesta (Pyrénées-Orientales). *B.S.P.F.*, p. 167-169, 3 fig.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Nouveaux éléments pour le Néolithique ancien du Roussillon. *L'Anthropologie*, 88, 3, p. 449-456.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Préhistoire récente dans les Pyrénées-Orientales. *Bulletin de la Société Méridionale de Spéléologie et Préhistoire*, p. 65-92.

1985

BLAIZE Yves, CLAUSTRE Françoise, ZAMMIT Jean. La Cauna de Bélesta. *Conflent*, 138, 6, p. 19-23

CLAUSTRE Françoise, PONS Patricia. *La Préhistoire du Roussillon. Le musée de Céret*. Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, Céret, 2ème éd. en 1989, 65 p.

CLAUSTRE Françoise, VAQUER Jean. Recherche d'Archéologie aérienne en Languedoc. *Archeologia*, 198, p. 34-39.

CLAUSTRE Françoise. Les enceintes en pierres sèches des Corbières et du Roussillon. *Archeologia*, 198, p. 38-39.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise, ZAMMIT Jean, BLAIZE Yves. La plus ancienne sépulture collective du Midi. *La Recherche*, 163, p. 250-252.

1986

TREINEN-CLAUSTRE Françoise, RANCOULE Guy. Deux occupations de l'Âge du Fer à la Cauna de Bélesta (Pyrénées-Orientales). *Vie C.I.A.P., Protohistoria catalana*, Puigcerdà, 1984, p. 29-45.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Le groupe de Montbolo dans son contexte Pyrénéen. *Le Néolithique de la France, Hommage à G. Bailloud*, (dir.) J.-P. Demoule et J. Guilaine. C.N.R.S., Picard, p. 217-232.

1987

CLAUSTRE Françoise, PONS Patricia. *La fouille archéologique ... et après*. Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, 46 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Fouilles récentes à la grotte de Montou (Corbère-les-Cabanès, Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*, p. 83-91.

1988

CLAUSTRE Françoise, PONS Patricia. *Le dolmen de la Siureda (Maureillas) et les mégalithes du Roussillon*. Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, 32 p.

CLAUSTRE Françoise. La grotte de Montou à Corbère-les-Cabanès. *D'Ille et d'ailleurs*, 12, p. 8-11.

TOSTI Jean, PIECHON L., CLAUSTRE Françoise, POISSON Olivier. Deux villages, une histoire : Corbera. *D'Ille et d'ailleurs*, 12, 72 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Une occupation du Bronze final à la caune de Bélesta (Pyrénées-Orientales). *Vlle Col·loqui Internacional d'Arqueologia De Puigcerdà, Prehistòria i arqueologia de la Conca del Segre, Homenatge al Prof. Dr. Joan Maluquer de Motes*, p. 103-112.

VAQUER Jean, CLAUSTRE Françoise. Prospections aériennes dans le piémont pyrénéen oriental : Préhistoire et Protohistoire, Le point sur la prospection aérienne. *Journées d'Archéologie aérienne*. A.P.A.M.A. Midi-Pyrénées, Université de Toulouse, p. 79-128.

1989

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *L'évolution des campaniformes, Le temps de la Préhistoire*, 1, S.P.F., éd. Archeologia, p. 409-412.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise, COULAROU Jacques, GUILAINE Jean et alii. La céramique campaniforme décorée de Médor. Thèmes décoratifs et Catalogne, Ornaisons, Médor. Archéologie et Écologie d'un site de l'Âge du Cuivre, de l'Âge du Bronze final et de l'Antiquité tardive, *Centre d'Anthropologie des Sociétés rurales*, Toulouse-Carcassonne, p. 143-159.

1990

BRIOIS François, CLAUSTRE Françoise, DONÈS Christian, DONÈS Serge. Industrie chasséenne et circulation des matières premières en Roussillon : l'exemple de Villelongue-dels-Monts. *Travaux de Préhistoire Catalane*, 6, p. 123-127.

CLAUSTRE Françoise, PONS Patricia, DELCOS Christine, GUISSSET Jean. Mégalithisme en Vallespir : un dolmen découvert à Maureillas (P.-O.). *Travaux de Préhistoire Catalane*, 6, p. 129-142.

CLAUSTRE Françoise, PORRA Valérie, DELCOS Christine, NOELL Franck, PONS Patricia. La Grotte de la Coma del Mayet (Nohèdes, Pyrénées-Orientales). *Travaux de Préhistoire Catalane*, 5-6, p. 143-149, 9 fig.

PONSICH Pierre, TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Le gisement néolithique de la galerie close de la grotte de Montou en Roussillon, *Autour de Jean Arnal* (Jean Guilaine et Xavier Guthertz dir.), Laboratoire de paléobotanique, U. des sciences et techniques du Languedoc, Montpellier, p. 101-121.

1991

CLAUSTRE Françoise. Bélesta préhistorique. *D'Ille et d'ailleurs*, 23, p. 9-10.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Rapports entre le groupe de Montbolo et le Chasséen. *Identité du Chasséen*, Actes du colloque international de Nemours 1989, Mémoires du musée de Préhistoire d'Ile-de-France, 4, p. 39-43.

1991-1992

CALVET Marc, CLAUSTRE Françoise, RANCOULE Guy. Les tumulus du Madres. *Travaux de Préhistoire Catalane*, 7, p. 95-100.

1993

BOCQUENET Jean-Philippe, CLAUSTRE Françoise, GOTCASTELLVI Sabine, LOIRAT Denis, PETRASCH Marcel, PONS Patricia, PORRA Valérie, RIGAUD Lucien. *Le champ d'urnes de Céret (Pyrénées-Orientales)*, Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, 12 p., 17 fig.

CLAUSTRE Françoise, ZAMMIT Jean, BLAIZE Yves (dir.). *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*. Éditions C.N.R.S./E.H.E.S.S., Toulouse, Château-Musée de Bélesta, 286 p.

CLAUSTRE Françoise, DELCOS Christine. Chrono-stratigraphie de la Caune de Bélesta. *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*, p. 255-284.

CLAUSTRE Françoise. L'identité du groupe Montbolo dans l'espace et le temps. *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*, p. 225-253, 7 fig.

CLAUSTRE Françoise, PONS Patricia, LAUR Françoise. Le mobilier funéraire. *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*, p. 103-145, 5 fig., 19 ph.

CLAUSTRE Françoise, PONSICH Pierre, PONS Patricia. Le poteries néolithiques de Bélesta et de Montou. *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*, p. 149-184.

ZAMMIT Jean, CLAUSTRE Françoise, BLAIZE Yves. La sépulture collective Montbolo de la salle VII. *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*, p. 47-100.

BLAIZE Yves, CLAUSTRE Françoise, PORRA Valérie. Le poids d'une découverte. *La Cauna de Bélesta, une tombe collective il y a 6000 ans*, p. 23-43, 43 fig.

CLAUSTRE Françoise, RANCOULE Guy. Les nécropoles sur terrasses de galets : couvertures et signalisations. Couvertures et signalisations des sépultures protohistoriques du Midi, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 17, p. 55-58.

1994

BROCHIER J. E. et CLAUSTRE F. Le parage des bovins et le problème des litières du Néolithique final à l'Âge du Bronze dans la grotte de Bélesta. XXIVe Congrès préhistorique de France *Habitats, économies et sociétés du Nord-Ouest méditerranéen de l'Âge du Bronze au premier Âge du Fer*, Carcassonne, p. 27-36.

ROSCIAN S., CLAUSTRE F., DIETRICH J. Les parures du Midi méditerranéen du Néolithique ancien à l'Âge du Bronze : origine et circulation des matières premières, *Gallia Préhistoire*.

1995

CLAUSTRE Françoise, KOTARBA Jérôme, LOIRAT Denis. L'abri de la porte de fer, Céret (Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises*, XIII, p. 33-38.

CLAUSTRE Françoise, VAQUER Jean. Grotte ou plein-air : acquis et perspectives pour le Néolithique nord-pyrénéen. *Xe Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà, Cultures i Medi de la Prehistoria a l'Edat Mitjana, Homenatge al Professor Jean Guilaine*, p. 221-239.

1996

CLAUSTRE Françoise, BOCQUENET Jean-Philippe. Une fosse Néolithique à Ansignan (Pyrénées-Orientales). *Travaux de Préhistoire Catalane.*, 8, p. 31-34, 5 fig.

CLAUSTRE Françoise. Le Bronze ancien en Roussillon. *Cultures et Sociétés du Bronze ancien en Europe*, Actes du 117^e C.N.S.S. (Clermont-Ferrand), éd. C.T.H.S., p. 387-399, 7 fig.

1997

CLAUSTRE Françoise. L'Âge du Bronze en Roussillon, évolution des recherches. Archéologie récente en Roussillon. Hommage à Georges Claustres. *Etudes Roussillonnaises*, XV, p. 19-40, 10 fig.

PONSICH Pierre, CLAUSTRE Françoise. Le dolmen n°1 du Serrat d'en Jacques (Caixas) et les anses à poucier en Roussillon. Archéologie récente en Roussillon. Hommage à Georges Claustres. *Etudes Roussillonnaises*, XV, p.41-50

1998

BROCHIER Jacques-Elie, CLAUSTRE Françoise, HEINZ Christine. Environmental impact of neolithic and bronze age farming in the eastern Pyrenees forelands, based on multidisciplinary investigations at la caune de Bélesta (Bélesta cave), near Perpignan, France. *Vegetation History and Archaeobotany*, 7, p. 1-9.

CLAUSTRE Françoise, DONAT Richard. Le dolmen de Ribes Rojes, Taulis (Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises*, XVI, p. 21 à 26.

CLAUSTRE Françoise, MAZIÈRE Florent. La céramique campaniforme du Roussillon. *B.S.P.F.*, 95, 3, p. 383-392.

CLAUSTRE Françoise. Monuments mégalithiques et grottes sépulcrales en Roussillon, *La France des dolmens et les sépultures collectives (4500-2000 av. J.-C.)*, Ph. Soulier dir., Paris, Errance, p. 159-174.

1999

CLAUSTRE Françoise. Le monde paysan avant l'histoire, les premiers producteurs. *Nouvelle Histoire du Roussillon*, Editorial Trabucaire, Perpignan, p. 35-44.

2000

BROCHIER Jacques-Elie, CLAUSTRE Françoise. Le parage des bovins et le problème des litières du Néolithique final à l'Âge du Bronze dans la grotte de Bélesta. Actes du 24^e Congrès Préhistorique de France (Carcassonne, 1994), *Habitats, économies et sociétés du nord-ouest méditerranéen de l'Âge du Bronze au premier Âge du Fer*, p. 27-36.

GASCÓ Jean, CLAUSTRE Françoise (dir.). *Habitats, économies et sociétés de l'Âge du bronze au premier Âge du fer en Méditerranée occidentale*. Actes du XXIV^e Congrès Préhistorique de France, Les civilisations méditerranéennes, Carcassonne, 26-30 septembre 1994, 224 p.

2001

CLAUSTRE Françoise, MARTZLUFF Michel, ABÉLANET Jean, DONAT Richard, TEILHOL Virginie. La Coma de Janicot, Salses (Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises*, XVIII, p. 63-78.

CLAUSTRE Françoise, PONSICH Pierre. Compléments à l'étude de la céramique Néolithique de la galerie close de Montou en Roussillon. *Etudes Roussillonnaises*, XVIII, p. 79-96.

GUILAINE Jean, CLAUSTRE Françoise, LEMERCIER Olivier, SABATIER P. Campaniformes et environnement culturel en France méditerranéenne. *Bell Beakers today : Pottery, people, culture, symbols in prehistoric Europe*, Actes du Colloque International de Riva del Garda, Trento, Italie, p. 229-275.

CLAUSTRE Françoise, GONÇALVES Victor, ARRUDA Ana-Margarida, ZAMMIT Jean. Le dolmen Os Penedos de São Miguel, Crato, Alto Alentejo, Portugal. *Roches ornées-Roches dressées. Pré-actes du colloque en hommage à Jean Abélanet*, A.A.P.-O., Université de Perpignan (mai 2001), p. 37.

2003

CLAUSTRE Françoise, BRIOIS François, VALDEYRON Nicolas. Culture matérielle, économie et commerce du Néolithique final à l'Âge du Bronze sur le versant nord des Pyrénées méditerranéennes. *XII^e Col.loqui Internacional d'arqueologia de Puigcerdà, Pirineus i veïns al 3^r mil.lenni AC. De la fi del Neolític a l'edat del Bronze entre l'Ebre i la Garona*, p. 323-343.

VALENTIN Frédérique, DONAT Richard, CLAUSTRE Françoise. La gestion de l'espace sépulcraire Néolithique moyen de la grotte de Montou (Pyrénées-Orientales) : un essai d'interprétation. *Les pratiques funéraires Néolithiques avant 3500 av. J.-C. en France et dans les régions limitrophes*, Table ronde de la S.P.F., Mémoire XXXIII de la S.P.F., p. 301-313.

2005

CLAUSTRE Françoise, GONÇALVES Victor, ARRUDA Ana-Margarida, ZAMMIT Jean. Le dolmen Os Penedos de São Miguel, Crato, Alto Alentejo, Portugal. *Roches ornées-Roches dressées. Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet*, Martzluft M. (dir.), A.A.P.-O., Université de Perpignan, P.U.P., Collection Études, 2005, p. 119-138.

2- Les notices archéologiques**1984**

TREINEN-CLAUSTRE Françoise, BLAIZE Yves, ZAMMIT Jean. Bélesta, Caune de Bélesta. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 1, interventions réalisées en 1984/1985, p. 11.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanès, Grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 1, interventions réalisées en 1984/1985, p. 12.

1986

ABÉLANET Jean, CLAUSTRE Françoise. Saint-Féliu d'Avall, Pla de Rella. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 3, interventions réalisées en 1985/1986, p. 10.

BLAIZE Yves, CLAUSTRE Françoise. Bélesta, Caune Ouest. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 3, interventions réalisées en 1985/1986, p. 8.

CLAUSTRE Françoise, PORRA Valérie, NOELL Franck. Nohèdes, Grotte de la Coume del Mayet. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 3, interventions réalisées en 1985/1986, p. 13.

CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanès, Grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 3, interventions réalisées en 1985/1986, p. 7.

1987

CLAUSTRE Françoise, BAYROU Lucien. Bélesta : Une maison du patrimoine à Bélesta. Projet de salles d'exposition d'archéologie dans l'ancien château. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 4, p. 31-34.

1990

CLAUSTRE Françoise. Bélesta, Caune de Bélesta. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 5, interventions réalisées en 1987/1990, n. p

- CLAUSTRE Françoise. Céret, Vilanova ou Mas Villanove. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 5, interventions réalisées en 1987/1990, n. p.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 5, interventions réalisées en 1987/1990, n. p.
- CLAUSTRE Françoise. Maureillas-las-Illas, dolmen de la Siureda. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 5, interventions réalisées en 1987/1990, n. p.
- TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Caune. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 6, interventions réalisées en 1990/1991, p. 23.
- 1991**
- TREINEN-CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, Grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 6, interventions réalisées en 1990/1991, p. 21.
- 1992**
- CLAUSTRE Françoise. Ansignan, sondage. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 7, interventions réalisées en 1991/1992, p. 15.
- CLAUSTRE Françoise. Céret, Vilanova ou Mas Villanove. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 7, interventions réalisées en 1991/1992, p. 19.
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin Scientifique Régional 1991 du Languedoc-Roussillon*, p. 88.
- CLAUSTRE Françoise. Céret, Mas Villanove. *Bulletin Scientifique Régional 1991 du Languedoc-Roussillon*, p. 88.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, Grotte de Montou. *Bulletin Scientifique Régional 1991 du Languedoc-Roussillon*, p. 89-91.
- 1993**
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin Scientifique Régional 1992 du Languedoc-Roussillon*, p. 100.
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, la Caune. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 7, interventions réalisées en 1991/1992, p. 15.
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, la Caune. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 8, interventions réalisées en 1992/1993, p. 38-40.
- CLAUSTRE Françoise. Céret, Mas Villanove. *Bulletin Scientifique Régional 1992 du Languedoc-Roussillon*, p. 101-102.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 8, interventions réalisées en 1992/1993, p. 40-42.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 7, interventions réalisées en 1991/1992, p. 16.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, Grotte de Montou. *Bulletin Scientifique Régional 1992 du Languedoc-Roussillon*, p. 103.
- 1994**
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 9, interventions réalisées en 1993/1994, p. 41-44.
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin Scientifique Régional 1993 du Languedoc-Roussillon*, p. 134.
- CLAUSTRE Françoise. Céret, Abri de la Porte de Fer. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 9, interventions réalisées en 1993/1994, p. 49-50.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, Grotte de Montou. *Bulletin Scientifique Régional 1993 du Languedoc-Roussillon*, p. 139-140.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, Grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 9, interventions réalisées en 1993/1994, p. 38-40.
- 1995**
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 10, interventions réalisées en 1994/1995, p. 8-10.
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin Scientifique Régional 1994 du Languedoc-Roussillon*, p. 159-160.
- CLAUSTRE Françoise. Céret, l'abri de la Porte de Fer. *Bulletin Scientifique Régional 1994 du Languedoc-Roussillon*, p. 165.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, Grotte de Montou. *Bulletin Scientifique Régional 1994 du Languedoc-Roussillon*, p. 166-167.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, Grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 10, interventions réalisées en 1994/1995, p. 11-13.
- 1996**
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 11, interventions réalisées en 1995/1996, p. 11-13.
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin Scientifique Régional 1995 du Languedoc-Roussillon*, p. 137.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 11, interventions réalisées en 1995/1996, p. 9-11.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, grotte de Montou. *Bulletin Scientifique Régional 1995 du Languedoc-Roussillon*, p. 140-141.
- 1997**
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Cauna. *Bulletin Scientifique Régional 1996 du Languedoc-Roussillon*, p. 167.
- CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Caune. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 12, interventions réalisées en 1996/1997, p. 10-12.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, grotte de Montou. *Bulletin Scientifique Régional 1996 du Languedoc-Roussillon*, p. 168.
- CLAUSTRE Françoise. Corbère-les-Cabanes, grotte de Montou. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 12, interventions réalisées en 1996/1997, p. 7-9.
- 1998**
- CLAUSTRE Françoise, DONAT Richard. Taulis, Dolmen de Ribes Rouges. *Bulletin Scientifique Régional 1997 du Languedoc-Roussillon*, p. 128-129.

CLAUSTRE Françoise. Bélesta, la Cauna. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 13, interventions réalisées en 1997/1998, p. 11.

CLAUSTRE Françoise. Bélesta, la Cauna. *Bulletin Scientifique Régional 1997 du Languedoc-Roussillon*, p. 120.

1999

CLAUSTRE Françoise. Bélesta, la Cauna. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.*, 14, interventions réalisées en 1998/1999, p. 14-16.

CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Caune. *Bulletin Scientifique Régional 1998 du Languedoc-Roussillon*, p. 151.

2001

CLAUSTRE Françoise. Bélesta, La Caune. *Bulletin Scientifique Régional 2000 du Languedoc-Roussillon*, p. 164.

3- Les rapports de fouilles

1980

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00313, 12 p.

1981

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00314, 6 p.

1982

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00315, 10 p.

1983

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00316, 17 p.

VAQUER Jean, CLAUSTRE Françoise. *Archéologie aérienne en Languedoc-Roussillon et Midi-Pyrénées*. Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, n. p., 12 fig.

1984

CLAUSTRE Françoise, VAQUER Jean. *Archéologie aérienne en Languedoc-Roussillon*. Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 9 p., 9 fig.

1985

CLAUSTRE Françoise, VAQUER Jean. *Archéologie aérienne en Languedoc-Roussillon et Midi-Pyrénées*. Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 10 p., 27 fig.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00235, 16 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00317, 20 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La Caune de Bélesta*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00236, 14 p.

1986

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00237, 17 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Coume del Mayet, Nohèdes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00409, n. p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Dolmen de la Siureda*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00402, n. p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00319, 25 p.

1987

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00238, 20 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Dolmen de la Siureda*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00403, n. p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00320, 5 p.

1988

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00239, 8 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La Balma de Montbolo*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00406, n. p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00321, 5 p.

1989

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00240, 7 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Champ d'umes de Villanove, Céret (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00306, 10 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Champ d'umes de Villanove, Céret (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00308, 6 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00322, n. p.

1990

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00241, n. p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Champ d'umes de Villanove, Céret (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00307, n. p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00323, 6 p.

1991

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00242, 7 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00324, 5 p.

1992

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00243, 8 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-les-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00325, n. p.

1993

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00244, n. p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00326, n. p.

1994

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00245, 15 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00327, n. p.

1995

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00246, 11 p.

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *La grotte de Montou, Corbères-Cabanes (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00328, n. p.

1996

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00247, n. p.

1997

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00248, 7 p.

1998

TREINEN-CLAUSTRE Françoise. *Caune de Bélesta (66)*. Rapport, D.R.A.C.-S.R.A.-L.R. RAP00249, 7 p.

Françoise Claustre, archéologue en Afrique

Cyr Descamps

Je n'ai vraiment connu Françoise qu'à mon arrivée en Roussillon, en 1982. Elle m'y avait précédé de cinq ans. Mais elle aimait évoquer notre première rencontre au Musée de l'Homme, au début des années 1960. Nous avions le même patron, André Leroi-Gourhan, et faisons des projets d'avenir, avec l'Afrique en point de mire. Je n'ai suivi que de loin son parcours africain ; nous avons pris contact avec le continent noir presque en même temps, moi-même en janvier 1964 à l'occasion de mon service militaire et Françoise en mars de la même année, en participant à une mission conduite par le professeur Jean-Paul Lebeuf. Mais elle était au Tchad et moi au Sénégal : trois mille kilomètres nous séparaient.

Je dois beaucoup des informations qui suivent à Pierre Claustre, que je remercie pour ses confidences souvent très personnelles. Et l'article très complet que vient de publier Jean Guilaine dans *Archéologia* (1) met en perspective les travaux qu'elle a menés dans le continent noir.

La carrière africaine de Françoise a duré dix années (1964-1974) avec une prolongation de trois années dont elle se serait bien passée (2). Françoise s'est très tôt tournée vers la période des âges les plus récents de la Préhistoire, Néolithique et Âge des Métaux, et son premier contact avec l'Afrique se situe au Maroc, quand elle participe à la fouille du site néolithique d'El Kiffen, près de Casablanca, que dirige Gérard Bailloud. Mais son « terrain » va très vite se déplacer plus au sud et plus à l'est. Elle fréquente le laboratoire d'ethnologie et d'archéologie tchadiennes et camerounaises, que dirige Jean-Paul Lebeuf, et effectue une première mission au Tchad en mars 1964, où elle prend contact avec la civilisation sao en fouillant la butte de Mdaga, au nord de la capitale Fort-Lamy (rebaptisée plus tard N'Djaména). Sa première publication concerne une série de harpons en os recueillie lors de cette opération.

Stagiaire au CNRS en 1966 puis attachée de recherches en 1968, année où elle soutient sa thèse de troisième cycle (sur la poterie campaniforme en France), elle va intensifier ses missions africaines car elle a pour objectif un doctorat d'Etat sur la protohistoire du Tchad intitulée : « Archéologie du Bahr-el-Ghazal, du Néolithique aux temps historiques ».

Ses prospections, guidées par un sens très sûr du terrain et aussi parfois des indices inattendus (comme cet enfant d'El Amadji en train de se curer les dents avec une pointe de flèche en silex ...) la mettent en possession d'un abondant matériel préhistorique antérieur à la culture sao, qu'elle publie dans les *Notes Africaines*, revue de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire (IFAN) de Dakar.

Malgré les risques encourus, et munie de toutes les autorisations nécessaires, Françoise va étendre son action vers le nord du pays. D'abord dans le Djourab (secteur de Koro-Toro), là où Yves Coppens avait découvert *Tchadanthropus uxoris* (et où, quarante ans plus tard, l'équipe de Michel Brunet mettra au jour *Sahelanthropus tchadensis*, le déjà célèbre « Toumaï »). Françoise fouille la nécropole de Nemra, avec des conséquences inattendues sur sa vie privée. Elle a confié une caisse dans laquelle sont soigneusement rangés de fragiles ossements à un chauffeur de la Mission de Réforme Administrative (M.R.A.), volet civil de l'aide consentie par la France au régime vacillant du président Tombalbaye. La caisse est acheminée sur Fort-Lamy et remise au directeur de la M.R.A. comme venant d'une « archéologue allemande ». Quelques semaines plus tard, Françoise arrive dans la capitale et demande à être reçue par le directeur pour récupérer sa caisse. Au bout de quelques phrases, celui-ci ne peut s'empêcher de lui dire : « pour une Allemande, vous parlez rudement bien le français ! ». C'est ainsi que Françoise a connu Pierre Claustre et rencontré le bonheur ... Elle épousera Pierre un an plus tard, en 1972.

Les missions de Françoise sont maintenant annuelles et de longue durée. Et son aire d'activité s'est étendue encore plus au nord, dans le Borkou méridional (région de Faya-Largeau). Elle a peu de moyens (une seule Land-Rover ...) dans un secteur particulièrement inhospitalier où les drames sont fréquents (3), mais déploie une grande énergie. Et les découvertes s'accumulent. Elle étudie particulièrement une civilisation de l'Âge du Fer moyen, dénommée par Coppens le *Haddadien*, dont le « fossile directeur » est une élégante céramique peinte rouge et noire à décor géométrique (4) et met en évidence de lointaines (1 500 km) influences égypto-nubiennes.

En 1974, profitant d'une opportunité, Françoise se rend dans le Tibesti, à l'extrême-nord du pays, pour vérifier si l'aire culturelle qu'elle a définie dans le Borkou s'étend jusque là. C'est à Bardaï, au cœur d'une région montagneuse (l'Emi Koussi, point culminant du massif, est à 3 415 m) et particulièrement inhospitalière qu'elle sera prise en otage, le 21 avril, par des rebelles qui ne soupçonnaient même pas sa présence. Ceux-ci la déplacent dans différentes cachettes. L'archéologue ne sait pas encore que sa captivité va durer presque trois ans. En octobre et novembre, elle se trouve dans la petite oasis de Namanamassou, à 73 km au sud-est de Bardaï, et remarque la présence de tombes protohistoriques de type tumulus ou *chouchet* (construction cylindrique de faible hauteur à sommet plat). Aidée par ses geôliers, elle entreprend des fouilles, interrompues au bout de quelques semaines car les habitants de la palmeraie disent que ça va leur porter malheur ... Françoise a pu mettre ses collectes et son carnet de fouilles dans une cantine en fer qu'elle a confié à un cousin de Goukouni Weddeï, futur président de la République. Après sa libération en janvier 1977, celui-ci (le cousin) fera parvenir la cantine à l'ambassade d'Allemagne à Tripoli, et un Transhall déposera celle-ci à Bonn ... Françoise

récupérera ainsi ses documents et, en 1981, elle pourra publier un important article, bien illustré, sur ces fouilles, en ne mentionnant pudiquement que les « circonstances défavorables » dans lesquelles elles ont eu lieu. Et elle a publié en 1982 un ouvrage de plus de 200 pages intitulé *Sahara et Sahel à l'Âge du Fer*.

Françoise n'est plus retournée en Afrique, non parce qu'« on » le lui avait interdit, ni parce qu'elle ne le souhaitait pas. Mais, comme l'écrit Jean Guilaïne : « après 1977, Françoise convint pourtant peu à peu que la page africaine était tournée et que son avenir scientifique se jouerait sur les rives nord de la Méditerranée ». C'est un fait que sa carrière européenne, qui a duré presque trente ans, a été bien remplie. D'autres que moi sont plus qualifiés pour le dire.

Mais Françoise n'a jamais oublié l'Afrique, d'où probablement le lien très fort qui nous unissait. Et si elle n'a pu venir à Dakar en décembre 2004, où je l'avais invitée à participer à un colloque, elle avait prévu de se rendre en 2006 en Tanzanie, pays des lions du Ngorongoro et de l'*Homo habilis* d'Olduvaï ... Le destin ne l'a pas permis. Que la terre ariégeoise, où elle repose en paix, lui soit légère.

(1) - Françoise Claustre (1937-2006), archéologue. *Archéologia*, 438, nov. 2006, p. 14-15.

(2) - Ce n'est pas mon propos de commenter la captivité de Françoise (1974-1977) sur laquelle beaucoup de contre-vérités ont été dites ou écrites. L'ouvrage de Pierre Claustre *L'affaire Claustre ; autopsie d'une prise d'otage*, publié en 1989 (éditions l'Harmattan) constitue une mise au point que beaucoup de « commentateurs » n'ont manifestement pas lue.

(3) - Le fils de son guide Alaïouza Cherdimi est mort de soif en allant à la recherche de chameaux égarés.

(4) - Le Musée du quai Branly à Paris expose, dans sa section « Art des Saos », un de ces vases étiqueté : Mission française Claustre 1972-1974 (71-1979-37.1).

Françoise Claustre en Vallespir et dans la vallée de la Roma (1)

Georges Castellvi
Sabine Got Castellvi

Eléments biographiques

Françoise TREINEN, épouse de Pierre CLAUSTRE (Paris, 8 février 1937 - Montauriol, 3 septembre 2006).

D'abord spécialiste de Préhistoire et de Protohistoire africaine, Françoise Claustre fut cooptée au CNRS. en 1966 à Paris, où elle devint attachée de recherche au laboratoire d'archéologie et d'anthropologie tchadienne et camerounaise, ce qui l'amena à partir en Afrique.

Au Tchad, elle fut durant près de trois ans (1974-1977) la captive de chefs de tribus rebelles, suite à un raid mené par ces nomades. Libérée en même temps que son mari Pierre qui l'avait rejointe, elle pût à nouveau se donner pleinement à la Préhistoire. Elle intégra alors l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (E.H.E.S.S.) de Toulouse, dirigée par Jean Guilaine. Elle participa ou dirigea de nombreuses fouilles (Portugal, Midi-Pyrénées, Pyrénées-Orientales). Elle termina sa carrière comme directeur de recherche émérite au CNRS.

Administration, chantiers de fouilles et espaces muséographiques

Nous avons fait connaissance avec Françoise Claustre quand, quelques mois après son retour du Tchad, fin 1977, elle s'est installée avec son mari Pierre dans les Pyrénées-Orientales. Elle devint rapidement membre du conseil d'administration des deux principales associations d'archéologues du département : l'A.A.P.-O. et le C.E.P.C. (2).

Au début des années 1980, Françoise devait entamer deux fouilles programmées importantes pour les périodes du Néolithique et de l'Âge du Bronze, d'abord à Montou (Corbère-les-Cabanes) puis à Bélesta. Dans ces deux sites, l'équipe qu'elle dirigea mit notamment en évidence le faciès de Montbolo – Néolithique Moyen (v. 4000 – 3500 av. J.-C.) – identifié plus tôt par Jean Guilaine dans la grotte éponyme du Vallespir.

Françoise dirigea quelques fouilles autour du Boulou et de Céret. En 1986 et 1987, ce fut d'abord la fouille exemplaire du dolmen de *la Siureda* (Maureillas), puis, de 1989 à 1992, la fouille du champ d'urnes de *Vilanova* (Céret) et, en 1994, de l'abri de la *Porte de Fer* (Céret).

Elle fut à l'origine de la création du Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres (G.P.V.A.) dont le siège social est à Céret, à la Maison de l'Archéologie, noyau du petit musée très instructif que l'on peut visiter depuis une dizaine d'années déjà.

Françoise partageait aussi le mérite d'être à l'origine du musée de Préhistoire de Bélesta.

Françoise était, comme son mari, un pilote émérite et ce fut aussi la première archéologue en Roussillon à mener des prospections aériennes systématiques, doublées en même temps d'une couverture photographique (3). Encore, en 2004, suite aux relevés du dolmen des Cluses, elle survola le site pour prendre une série de photographies.

Les rallyes archéologiques et les liens entre les deux associations : G.P.V.A. et AS.PA.VA.ROM

En 1996, animée par l'équipe du G.P.V.A., elle organisait le 1er rallye archéologique autour de Céret. Cette opération devait connaître, dès l'origine, un succès certain auprès de membres de l'A.A.P.-O., du G.P.V.A. et de l'AS.PA.VA.ROM (4). De 1997 à 2001, ces deux dernières associations collaborèrent aux éditions suivantes qui permirent, à chaque fois, de faire découvrir des sites ou des monuments du Vallespir, des Albères ou de la vallée de la Roma. Chaque édition se terminait par un banquet champêtre où la convivialité s'exprimait autour de grillades, à l'ombre des platanes d'un stade, d'un ermitage ou d'une église rurale.

Françoise, en tant que présidente du G.P.V.A., avait beaucoup d'amitié pour notre petite association patrimoniale (AS.PA.VA.ROM). C'est aussi avec plaisir qu'elle avait accepté, le 3 mai 1996, de présenter, pour nos membres et sympathisants, une conférence intitulée « *Rites de mort dans la Préhistoire, dans le Midi de la France* », dans la salle de projection du Musée du Liège (Maureillas).

Il est bon de signaler également que Françoise faisait partie, dans les années 1990, du Comité Scientifique de la Fondation des Pays de France – Crédit Agricole. À ce titre, elle avait appuyé notre demande de subvention en 1995-96 pour la réalisation du mur d'informations de l'*Aire de la Roma* (Les Cluses) sur la RN 9 / D 900.

Travaux sur les dolmens de la vallée de la Roma

Dolmen de la Siureda (Maureillas)

Signalé à F. Claustre par G. Borrat en septembre 1985. Fouillé par les membres du G.P.V.A., sous la direction de Françoise, de juin 1986 à 1988. Il s'agit d'une chambre presque carrée de 1,60 x 1,70 m, ouverte au sud-est. Les dalles sont en gneiss local. Le dolmen est entouré d'un tumulus constitué de pierres et de terre. Les quelques éléments retrouvés appartiennent surtout au Bronze final (1100 – 700 av. J.-C.), quelques uns peut-être au Chalcolithique ou au début de l'Âge du Bronze (v. 2000 – 1800 av. J.-C.).

Dolmen des Cluses

Reconnu par les chercheurs locaux (J. Tocabens, A. Basso), ce dolmen a été identifié en septembre 2001, à la suite de l'incendie qui avait ravagé ce secteur. Nous l'avons visité (F. et P. Claustre, G. Castellvi) avec G. Peyre (G.P.V.A.) en novembre 2002, puis il a été relevé, avec accord des propriétaires, par Françoise et Pierre Claustre, Richard lund, et nous deux, en mai 2004. Comme le dolmen de *la Siureda*, c'est un petit dolmen de type « chambre pyrénéenne » dont les exemples bien datés datent du Néolithique final tardif ou du Chalcolithique récent (seconde moitié du III^e millénaire) et ont perduré jusqu'à l'Âge du Bronze (II^e millénaire). Il avait été pillé et vidé depuis la nuit des temps.

Dolmen du Boulou

Ce dolmen a été identifié en décembre 2004 par M. et D. Wohleber, H. et V. Bazia (du Boulou / AS.PA.VA.ROM). Nous l'avons reconnu et étudié tous deux, Sabine et moi, aidés des riverains (familles Bazia, Eldin), rejoints en cela par R. lund et V. Porra (G.P.V.A.). Françoise n'avait pu se joindre à notre groupe étant malade et sous traitement. En octobre 2005, nous l'avons cependant accompagnée avec Pierre sur le site. Elle fut très enthousiaste et, pendant de longues semaines, nous avons espéré qu'une autorisation de fouilles nous serait délivrée, à l'un ou l'autre (Sabine, Françoise, Richard, Valérie ou moi) mais le Service régional de l'archéologie a préféré « geler » le site. Françoise était fort intéressée par ce nouveau dolmen nord-catalan, totalement. C'était sa dernière visite dans la vallée ...

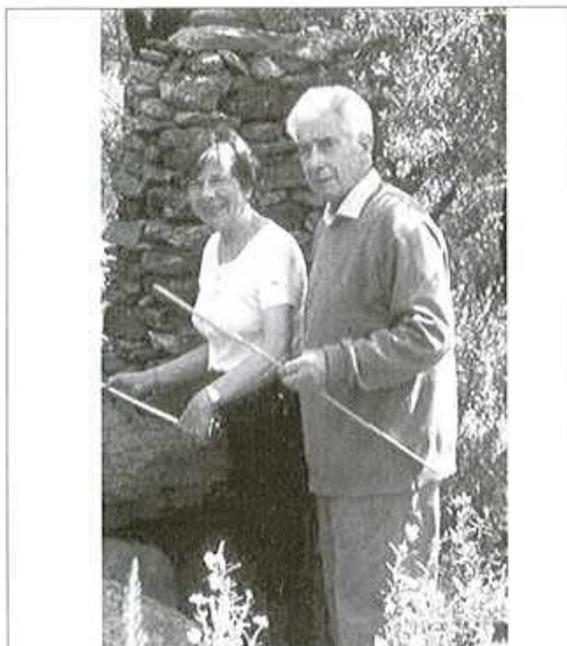
Nous proposons de présenter l'étude de ces deux derniers dolmens dans les futurs *Hommages* qui pourraient être publiés par la communauté scientifique en hommage à Françoise Claustre. Outre son travail de chercheur, sa gentillesse et son humanité nous manqueront beaucoup au milieu de ces paysages du Vallespir et des Albères.

(1) - Ce texte a été écrit initialement pour *Les Cahiers de la Rome*, n°15, qui paraîtront en déc. 2006-janv. 2007. Nous avons enlevé ici la bibliographie spécifique des travaux de Françoise dans le Vallespir, les Albères et la vallée de la Roma.

(2) - A.A.P.-O. : Association Archéologique des P.-O., siège social initialement aux Archives départementales ; C.E.P.C. : Centre d'Études Préhistoriques Catalanes, siège social initialement à l'Université de Perpignan. Aujourd'hui ces deux associations ont leur siège social au Centre archéologique départemental, 4 bis avenue M. Albert à Perpignan.

(3) - Les premières photographies aériennes à but archéologique ont été réalisées, dans les P.-O., par Max Guy, dans les années 1950-60 (secteur de la voie domitienne et du parcelaire orienté à 45° par rapport à celle-ci, entre Salses, Rivesaltes, l'Agly et la mer).

(4) - G.P.V.A. : Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres ; AS.PA.VA.ROM : Association pour le Patrimoine de la Vallée de la Rome. Sabine étant au bureau de ces deux associations, c'est tout naturellement qu'elle aida à la mise en place du 1^{er} rallye. Ensuite, Françoise proposa à l'AS.PA.VA.ROM de partager conjointement l'organisation des rallyes suivants.



*Françoise et Pierre Claustre en action pour relever les mesures du dolmen des Cluses
Mai 2004 (Cliché Georges Castellvi).*

Un bout de fibule

Guy Ibergay

Il y a une vingtaine d'années, archéologue néophyte...de 45 ans, je m'inscrivis à la campagne de fouilles de la grotte de Bélesta que dirigeait Françoise, et comme de juste, les premiers temps je fus le préposé au tamis.

Nous étions en août. Pendant que deux des « gratteurs » se faisaient bronzer au projecteur dans la fraîcheur de leur « trou », je tamisais, je tamisais..., à l'extérieur de la grotte, ruisselant de sueur.

Un matin, je crus apercevoir au fond du tamis comme un éclair métallique. Je posai le tamis, pris l'objet terreux et le grattai un peu avec l'ongle : c'était du métal.

« Françoise, j'ai trouvé une pointe ! » criai-je. Françoise vint, pris l'objet et le gratta encore...

« Viens que je t'embrasse ! »... Et j'eus droit à une bise claquante sur la joue gauche.

« Guy a trouvé un bout de fibule !, Guy a trouvé un bout de fibule ! dit-elle en se précipitant au bord du « trou » des deux « gratteurs » qui levèrent la tête. Puis les deux « gratteurs » se regardèrent d'un air coupable :

« C'est pas moi c'est lui ! »

« C'est pas moi c'est elle ! »

« Vous voyez que le tamisage ça sert », dit Françoise. Quant à moi je retournai à ma besogne, plus enthousiaste que jamais, comme celui qui aurait découvert le trésor des Scythes.

Je tamisai..., je tamisai...

Hommage à Françoise Claustre

Sabine Got Castellvi

Alors jeune bénévole sur les chantiers de fouilles d'Henri Bailis, j'ai commencé à fréquenter assidûment les conférences de l'A.A.P.-O. et c'est là que, pour la première fois, j'ai croisé Françoise Claustre. C'était en 1982.

Deux ans plus tard, je rejoignais l'équipe de Jean Guilaine pour des fouilles dans l'Hérault et entamais un diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Toulouse. Nous multiplions nos rencontres. Après Perpignan le samedi après-midi, Toulouse, le mercredi.

Après, tout c'est passé très vite : sur les mêmes lieux, j'ai rencontré Patricia Pons et Valérie Porra qui travaillaient avec Françoise de façon plus constante sur ses différents chantiers (Montou, Bélesta, le dolmen de *la Siureda*). Par leur intermédiaire et celui de Jean Guilaine, j'en suis venue à intégrer son équipe et son association, le Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres (G.P.V.A). Mon aide sur les chantiers était ponctuelle car Françoise faisait appel à moi pour des travaux hors saison : fins de fouilles, relevés stratigraphiques, tamisage de certains déblais, aide aux relevés de terrain, vérification de la stratigraphie de Montbolo ... Le tout, entrecoupé de petits pique-niques à l'ombre ou à l'abri mais toujours simples et conviviaux autour d'une bonne bouteille de vin.

Aussi, quand Françoise a entrepris la fouille du champ d'urnes de Céret, a-t-elle fait appel à moi pour la fouille et « l'après-fouille », notamment la fouille des urnes en laboratoire à la Maison de l'archéologie de Céret. J'ai retrouvé là Patricia, Valérie et Marcel Pétrach ... Le dégagement du site *Vilanova* était un peu rude et Françoise se moquait gentiment de nous : il fallait déblayer la surface à la pioche mais dessous se cachaient les galets du Tech. Nos pioches rebondissaient sur ces galets, comme dans certains dessins animés, provoquant de grandes ondes dans les bras qui nous laissaient engourdis pendant quelques minutes. Heureusement, Françoise, pour nous reconforter, nous amenait parfois dans un bon restaurant de Céret, et assis à une bonne table, nous discussions ...archéologie. Cela a été le seul chantier que j'ai suivi en continu avec elle et les souvenirs en demeurent inoubliables.

Françoise était, pour moi à l'époque, un professeur, un modèle ...

Nos relations ont évolué, quand, après mon mariage avec Georges (qui la connaissait mieux que moi) et la naissance de nos enfants, nous nous sommes revues. Il n'y avait plus de rapports hiérarchiques car j'avais quasiment abandonné la Préhistoire. Elle venait nous voir ou nous téléphonait avec toujours une petite attention pour les enfants.



De gauche à droite : J. Abélanet (président de l'A.A.P.-O.), Patricia Pons (étudiante), Christiane Guilaine, Valérie Porra (étudiante), Jean Guilaine (Professeur au Collège de France) et Françoise Claustre (Directrice de Recherches au CNRS).

Nous parlions de choses et d'autres comme auraient pu le faire des amies de longue date. En 2004, on nous avait mis sur la piste d'un dolmen dans les Albères que nous sommes allés voir et relever ensemble, en famille. Aussi, quand j'ai appris ses premiers ennuis de santé, j'en ai été très peinée. Nous nous appelions alors : je lui demandais des nouvelles, elle me répondait que cela allait beaucoup mieux et « qu'elle s'en sortirait ». Je savais qu'elle faisait de fréquents séjours à l'hôpital, mais je voulais y croire. Le 2 janvier 2006, elle m'a appelée, c'était son dernier coup de fil, pour me souhaiter une bonne année avec plein de découvertes archéologiques. Je savais par ailleurs la gravité de sa maladie mais je fis comme si de rien n'était. Elle me parla d'un dolmen que nous avions récemment découvert au Boulou et où Georges l'avait amenée avec Pierre, son mari, et combien il lui tardait de revenir pour voir l'avancée des fouilles, qui ne se feront pas pour le moment.

Quand Cyr Descamps a téléphoné, un soir, en me disant « je t'appelle pour une triste nouvelle », je savais ce qu'il allait m'annoncer : le décès de Françoise ... Nous l'attendions car elle était dans le coma depuis quelques temps déjà, sans espoir de rémission.

Aussi, lors de nos derniers congés en pays ariégeois, durant les congés de Toussaint, il nous a semblé important d'aller lui dire « adieu ». Nous avons fait quelques kilomètres sur des routes sinueuses de montagne par un froid glacial, mais dans une belle lumière automnale et dans paysages grandioses, pour arriver enfin où elle repose maintenant. Le cimetière fut facile à trouver, aménagé en terrasses, à l'abri d'une vieille église pyrénéenne. Nous avons trouvé là son dernier refuge, un simple caveau de granit brut portant son prénom, son nom, les deux dates de sa vie, en toute simplicité. J'ai compris que dans la vie, comme dans la mort, Françoise avait voulu demeurer en toute tranquillité et en toute simplicité, tout en étant toujours proche des siens.

La dame des grottes

Valérie Porra-Kuteni

Françoise s'est éteinte le 3 septembre 2006, emportée par une longue maladie.

Le grand public retiendra les gros titres des journaux, les amateurs d'archéologie se référeront à ses publications scientifiques, et ses amis et collègues se rappelleront de sa bonne humeur, de sa convivialité et de son sourire. Mes souvenirs à moi seront le résumé d'une relation professionnelle et amicale de 20 ans, autant dire ineffaçable. C'est en 1985, alors étudiante en Archéologie à Toulouse avec Jean Guilaine, que celui-ci me proposa de participer aux fouilles de F. Claustre qui lui demandait des étudiants originaires de Perpignan, davantage susceptibles d'être fidèles au chantier de Bélesta. Seule catalane à ce moment, il me vanta l'intérêt scientifique de ce site du Néolithique en grotte. Je ne savais pas qu'en acceptant de prendre part à ces recherches, ma vie professionnelle allait être attachée si fortement à Bélesta et à Françoise ...

Sans la voie rapide de Perpignan à Ille/têt, il fallait plus d'une heure pour arriver dans le petit village de Bélesta-de-la-Frontière sur son promontoire de calcaire. Une demi-heure de marche en pleine garrigue amenait à l'entrée de la grotte où Françoise attendait la petite équipe d'alors. Souriante et accueillante, elle me fit visiter la grotte sépulcrale, et nous entamions par un premier sondage, les fouilles de l'habitat des bergers des périodes historiques puis préhistoriques, étés après étés... jusqu'en 1999. Tout de suite le « courant est passé », sa gentillesse était bien sûr très agréable, mais j'appréciais sa rigueur et sa méthodologie, et j'admirais son courage de femme passionnée qui évoluait dans un milieu archéologique préhistorique plutôt très machiste (du moins à cette époque).

Si Bélesta était mon chantier de référence, Françoise m'entraîna sur d'autres fouilles dont elle avait la responsabilité scientifique : de 1986 à 1991 à Corbère-les-cabanes, où la grotte de Montou offrait une vraie similitude d'occupation avec Bélesta ; en 1988 c'était à Nohèdes à la *Coma del Mayet*, où des chasseurs de l'Âge du Bronze moyen avaient organisé un campement régulier (belles poteries en place et foyers) ; de 1989 à 1991 à Céret je participais aux fouilles de la nécropole à incinération de *Vilanova* où, en compagnie de Sabine Got et Patricia Pons, nous avons exhumé, puis fouillé et dessiné un grand nombre d'urnes funéraires.

Son caractère enjoué et convivial, faisait merveille auprès des fouilleurs (en général de jeunes étudiants) qui trouvaient là un réconfort mérité après des journées entières passées dans la grotte humide et froide, à genoux sur des planchettes (pour ne pas endommager les sols préhistoriques) où encore le nez dans les tamis à scruter la moindre petite graine ou le minuscule petit fémur de microfaune. L'ambiance était

si bonne que longtemps après la saison de fouille, les liens amicaux perduraient et elle m'informait des lettres reçues de fouilleurs, venus plusieurs années en arrière.

Ses recherches sur le terrain ont donné matière à des sujets de mémoires de maîtrise ou de DEA, et j'inaugurai en 1987 cette nouvelle activité pour elle, en la sollicitant comme directeur de mon mémoire de maîtrise sur « la céramique de l'Âge du Bronze final de la grotte de Montou » à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (lieu de rattachement de son laboratoire CNRS à Toulouse). Françoise donna ensuite plusieurs autres sujets d'études concernant ses deux grands sites du Roussillon Montou et Bélesta, et elle encadra avec la même rigueur pédagogique plusieurs étudiants à ma suite (Nathalie Delcos, Richard Donat, Denis Loirat, Laure Lagarrigue, et bien d'autres).

Nous aimions beaucoup nous rendre ensemble à des colloques ou des séminaires. Françoise plus assidue que moi à ce genre de déplacement, appréciait ces occasions de rencontrer ses collègues nationaux et internationaux, et y participait souvent par des communications. Sa curiosité intellectuelle et sa grande ouverture d'esprit trouvaient là de grandes satisfactions.

Mais le lien privilégié qui nous unissait, s'était renforcé au moment de la conception et de la réalisation du musée de Bélesta. M. Louis Bailis, maire de Bélesta en 1983 et l'un des acteurs de l'invention du site de « *la Cauna* », avait souhaité dès la découverte du site, conserver le mobilier sur place. Françoise avait tout de suite adhéré à l'idée de l'aménagement d'un musée pour ces découvertes dans le château médiéval du village. Elle dépensa son temps et son énergie sans compter pour mener à bien ce projet. Et c'est ainsi qu'elle pensa à moi pour l'aider dans l'écriture et la vulgarisation des textes de la muséographie, le choix et l'inventaire des objets à présenter, ainsi que la direction des reconstitutions des salles sépulcrales, carrés de fouilles et autres dioramas. La médiation entre les scénographes et l'archéologue, fut des plus enrichissantes car elle obligeait la scientifique à se mettre à la portée du grand public par une réflexion permanente. Nos réunions à Paris avec les muséographes étaient l'occasion de se voir dans un autre contexte, renforçant encore notre complicité. Quelle fierté quand le musée ouvrit enfin au public en juillet 1992 ! Les scénographes parisiens avaient créé un bel espace théâtralisé où les vestiges préhistoriques étaient valorisés pour exprimer au mieux leur potentiel pédagogique, scientifique et parfois esthétique. Elle me proposa comme archéologue chargée de la conservation, et n'eut de cesse de me soutenir dans les fréquentes péripéties d'ordre économique que traversa le Château-Musée de Bélesta ces dernières années.

Cette belle aventure de Bélesta lui plut tant qu'elle se lança à nouveau dans un autre projet muséographique avec les mêmes scénographes

d'Artland, dirigés par Alain Batifoulier. *La Maison de l'Archéologie* de Céret naquit en 1995, pour abriter les collections du site éponyme de *Montbolo*, les vestiges de la nécropole de l'Âge du Fer de *Vilanova* à Céret et d'autres trouvailles locales. Cette belle réalisation dans la tour d'Espagne servit de siège à son association du Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres.

Ce goût pour la médiation vers le grand public l'incitait à accepter de nombreuses demandes de conférences pour des associations culturelles ou non (Vielles Maisons Françaises, Université du temps libre, Soroptimist, etc.) toujours prompte à communiquer sa passion de l'archéologie, qu'elle exerçait par ailleurs avec toute la rigueur et l'honnêteté scientifique que d'autre que moi ont déjà loué.

Si les premières années de sa carrière se sont déroulées sur un autre continent dont on l'avait obligée à se détourner (cf contribution de Cyr Descamps), elle avait adopté avec bonheur la terre catalane et c'était lancé avec un vif intérêt dans des périodes proches de son sujet de thèse (les sociétés campaniformes) : le Néolithique, l'Âge du Bronze et les mégalithes. Par goût elle préférait le soleil, la chaleur et les grands espaces, mais le destin l'avait entraîné dans d'autres lieux plus sombres, humides et faussement clos : les grottes. Et c'est ainsi qu'elle passait tous ses étés dans les cavités catalanes de Montou et Bélesta, poussée par son insatiable curiosité intellectuelle. Lorsque le Club Alpin Spéléologique découvrit les vestiges de la *Coma del Mayet* à Nohèdes, elle fit la connaissance de Maryse Deprauwe (présidente du CAS) : une amitié profonde se noua, et l'incita à visiter sous sa houlette les galeries souterraines de Ria. Maryse nous éclaira aussi de ses conseils cavernicoles avisés lors des prospections dans la *Balma de Montbolo* avec Jean Guilaïne.

Attachée à vivre dans le présent, elle étudiait le passé par passion et ne se retournait que très rarement sur son propre passé. Françoise était très positive et ne parlait que des bons moments passés. Elle gardait toujours dans son cœur un petit coin d'Afrique qu'elle révélait pudiquement par une grande affection des grands fauves ou encore de ces beaux boubous colorés qu'elle arborait lors des dîners de fin de chantiers de fouilles ... Le portrait de Françoise ne serait pas complet si l'on oubliait d'évoquer son élégance en toute circonstance, sur un terrain de fouilles ou pour une conférence ... y compris le dernier jour où je l'ai revue, déjà très affectée par la maladie. Toujours coquette et souriante mais moins vive, les derniers mois de sa vie elle culpabilisait de perdre ce temps

précieux pour les études en cours. Lors de ma dernière entrevue en avril 2006, juste avant de la quitter, elle me parla des céramiques de Bélesta du deuxième sondage qui attendaient toujours « mais Françoise, elles vous ont attendu 6000 ans elles peuvent bien attendre encore ... » lui rétorquais-je doucement, et dans un beau sourire triste elle me répondit « peut-être, mais quand même ». Consciencieuse jusqu'au bout !

D'autres que moi auraient pu prendre la plume pour tracer ici des traits encore différents de la personnalité de Françoise, mais ils m'ont assuré que leur pudeur et la proximité de sa disparition ne le leur permettait pas ... Richard Donat, Maryse Deprauwe, Nathalie Delcos, Aïcha Hanif, Laure Lagarrigue, autant d'amis et bien d'autres encore se joignent à moi dans des prières silencieuses pour qu'elle repose en paix dans la lumière des Pyrénées, si proche, si lointaine ... Les personnes ne disparaissent vraiment que lorsqu'on ne parle plus d'elles, alors Françoise, soyez assurée de votre longévité dans le cœur de vos amis...



Françoise Claustre et Valérie Porra-Kuteni lors de l'inauguration de l'exposition permanente dans le hall de la mairie à Villeneuve-de-la-Raho (2002)
(cliché M. Martzluff)

Notices :
Archéologie préventive
(diagnostics, fouilles),
fouilles programmées,
sondages,
prospections

Archéologie préventive (diagnostics, fouilles), fouilles programmées, sondages, prospections

Commune : Angoustrine

Intitulé de l'opération : La coume Pairounell

Type d'intervention : Opération de fouille

Responsable : Pierre Campmajo (1)

Équipe : Denis Crabol (2), Élisabeth Bille (3), Claude Raynaud (4), Marie-Pierre Ruas (5), Gilles Parent (6), Christine Rendu (7)

Résultats

Un atelier de traitement de fer sur le site du haut Moyen Âge à la Coume Pairounell à Angoustrine (P.-O.). Premiers résultats

En 2005 un sondage de 1,5 m² sur le site n°5 avait donné une stratigraphie qui s'étagait en 6 couches pour une puissance de 60 cm. Dans la couche 6 une large tache de terre brun rouge rubéfiée correspondait à l'empreinte d'un feu. Un vase écrasé en place se trouvait sous des ardoises provenant de la toiture (Campmajo *et alii* 2005). C'est sur ces indications que nous avons élargi la surface de fouille à toute la structure. Elle nous a permis de mettre au jour un ensemble de 4 espaces séparés par des murs.

Dans l'espace 1, celui dans lequel nous avons fait le sondage, deux foyers, une sole en terre cuite, une cuve (?) et un plan de travail constituaient les principaux aménagements (fig 1 et 2).

Le foyer 1, d'un diamètre moyen de 60 cm, est entouré par un cercle de pierres ouvert à l'Ouest qui le met en relation avec la sole en terre cuite. La fouille a révélé que ces deux éléments ont fonctionné ensemble et qu'ils ont été utilisés à plusieurs reprises.

Dans les premières utilisations le fond du foyer présentait un profil concave qui n'est pas sans évoquer la forme des scories récupérées dans l'espace 4. Le foyer 2 pourrait être alors un feu secondaire directement lié au fonctionnement de cet ensemble.

Serions nous alors dans une configuration de bas fourneau ? La question reste posée.

Par la suite, le foyer a été comblé et recouvert par des petites dalles, aplanissant la surface en la rendant plus propice à une utilisation de forge.

La fouille a mis au jour par endroit des dalles plates qui à l'origine auraient pu former un dallage. Ces pierres reposent sur une terre très dure de couleur blanchâtre, presque cendreuse. Malgré les rares fragments d'ardoises peu significatifs, trouvés dans le carré F 19, nous pensons, comme nous l'avons déjà dit, que cet espace était soit à ciel ouvert, soit couvert en matériaux périssables.

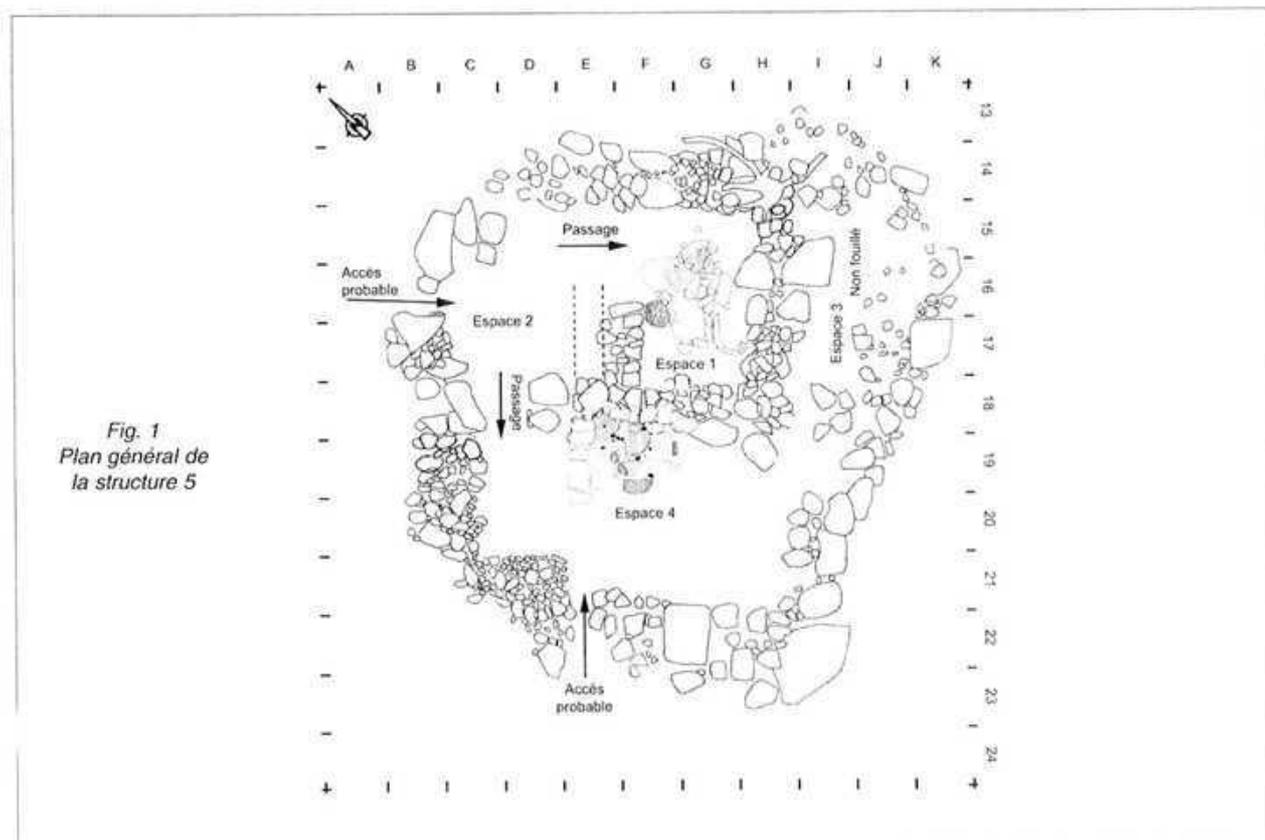




Fig. 2 : Le sol de l'espace 1 en cours de fouille et après enlèvement des ardoises. L'espace 4 couvre une surface rectangulaire d'environ 15 m². (photo P. Campmajo)

De nombreux fragments de scories ont été trouvés sur toute la surface avec une forte concentration dans les carrés E-F/19 et 20 (fig 1). Cette zone, partiellement aménagée, est bordée au niveau de la travée E 19 par un alignement de pierres plates qui vient faire un angle droit avec le mur mitoyen de l'espace 1, travée 18. Ce réduit a livré 35 Kg de scories que l'on pourrait isoler en deux types : les scories lourdes contenant du silicate de fer qui pourraient provenir de la réduction de minerai de fer dans un bas fourneau et des scories plus légères qui pourraient être des déchets de forge.

Treize fragments de tuyères en terre cuite d'un diamètre intérieur oscillant autour de 30 mm ont été trouvés au milieu des scories. Souvent collés aux scories, ils font partie des éléments remarquables mis au jour sur le site. Indifféremment employées dans des bas fourneau ou dans de foyers de forge, ces pièces étaient inévitablement cassées et devaient être remplacées régulièrement. Mélangés aux résidus de forge, de nombreuses graines et des charbons de bois ont pu être récupérés. La détermination faite par Marie Pierre Ruas montre que ce sont les mêmes variétés (orge vêtue et seigle) que celles trouvées dans les concentrations mises au jour dans l'espace 1.

Le mobilier archéologique

La céramique (fig. 3).

Les quelques formes mises au jour sur le site trouvent leurs standards à *Ruscino* et sont datées de la fin du VIIe, début VIIIe siècle (collectif C.A.T.H.M.A. 1993).

Ainsi le n° 57 d'Angoustrine peut être comparé au tesson n° 7 de *Ruscino* (fig 90, p 210), le n° 26 avec le 11 (fig 92, p 212), le n° 86 avec le 14 (fig 92, p 212), le n° 50 avec le 37 (fig 92, p 212). La présence d'une coupe n° 65 ne doit pas étonner, même si elle reste minoritaire comme il se doit à la toute fin de l'Antiquité. L'intérêt des céramiques d'Angoustrine est de donner d'autres éléments que ceux de *Ruscino*, longtemps restés isolés. Comme à *Ruscino*, la prédominance observée des bords incurvés peut désormais être considérée comme un trait régional ce en quoi le versant Nord-Pyrénéen et la Cerdagne se distinguent du Bas-Languedoc. Sur le versant Sud-Pyrénéen le site de *Puig Rom* à Roses (Pere de Palol 2004), possède un vase figuré sur la figure 129 (n° 1, p.98) qui trouve son pendant avec le vase 16 d'Angoustrine, montrant combien les contacts transpyrénéens ont ici leur place.

Le verre (fig. 4)

Trois fragments de verre ont été découverts. Le fragment (fig. 4 n° 7) correspond au type 21 de Danièle Foy (Foy 1995) daté du VIe siècle. Il peut être également comparé au fragment de *Ruscino* trouvé dans une fosse, avec un abondant mobilier céramique et deux boucles de ceinture lyriformes en bronze, l'ensemble est daté de la fin du VIIe siècle ou du début du VIIIe (C.A.T.H.M.A. 1993 fig 93, p.213).

Le morceau (fig 4 n° 8) appartient à un pied torsadé comme on en connaît sur le site de *Ruscino* (C.A.T.H.M.A. 1993, fig 93 n° 1 à 5, p. 213).

Le mobilier en fer. (fig. 4)

Parmi les nombreux objets en fer mis au jour sur le site se trouvent sept éléments de couteaux dont trois sont entiers (fig. 4 n° 1 à 3). Ils appartiennent tous au modèle à soie plate et extrémité du dos arquée, qui couvre la période comprise entre le VIe et le VIIIe siècle. On les retrouve couramment dans toutes les nécropoles mérovingiennes et dans de nombreux habitats. Dans ce mobilier figure également un fragment de lame en fer à double tranchant qui s'apparente plus à une pointe de lance ou d'épée qu'à celle d'un couteau (fig. 4 n° 4).

Une tôle enroulée (fig. 4 n° 5) de forme conique pourrait être l'embout inférieur d'un bâton ferré ou d'une hampe.

Fragment de plaque-boucle lyriforme. (fig 4)

Le fragment de plaque-boucle trouvé à Angoustrine (Fig 4 n° 6) appartient au type lyriforme, forme 1 de Ebel-Zepezauer, d'inspiration byzantine mais de production probablement régionale. Le morceau correspond à l'angle supérieur gauche de la plaque et porte

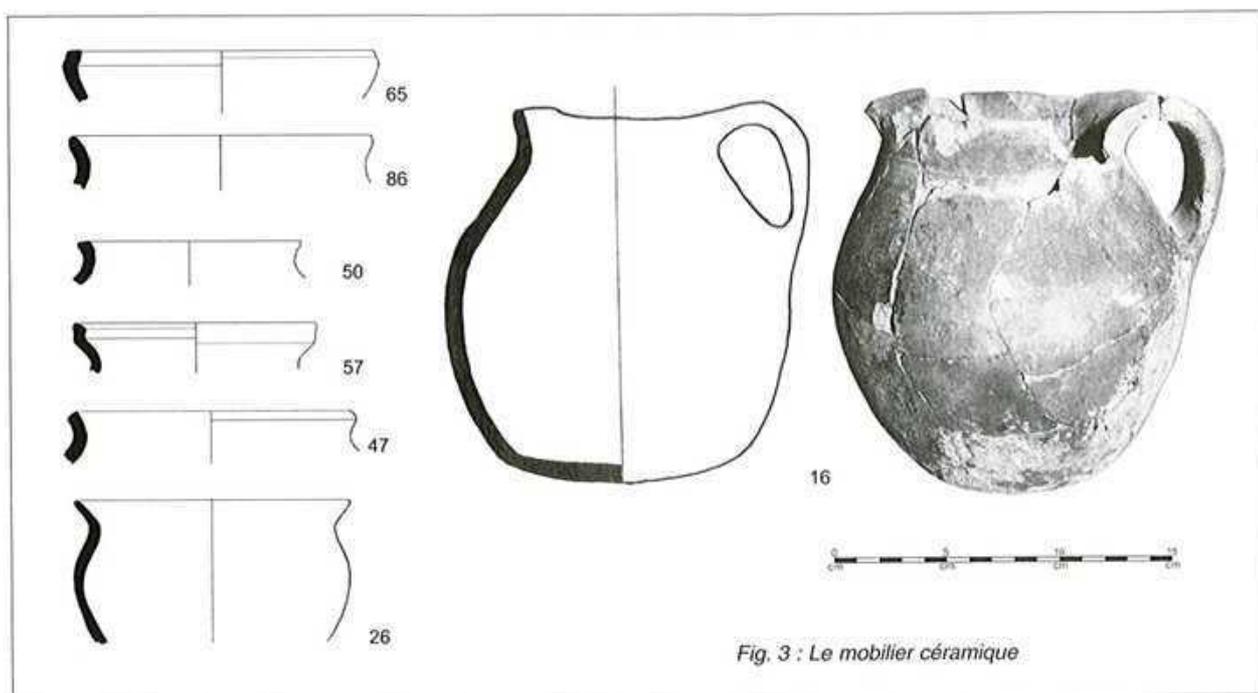


Fig. 3 : Le mobilier céramique

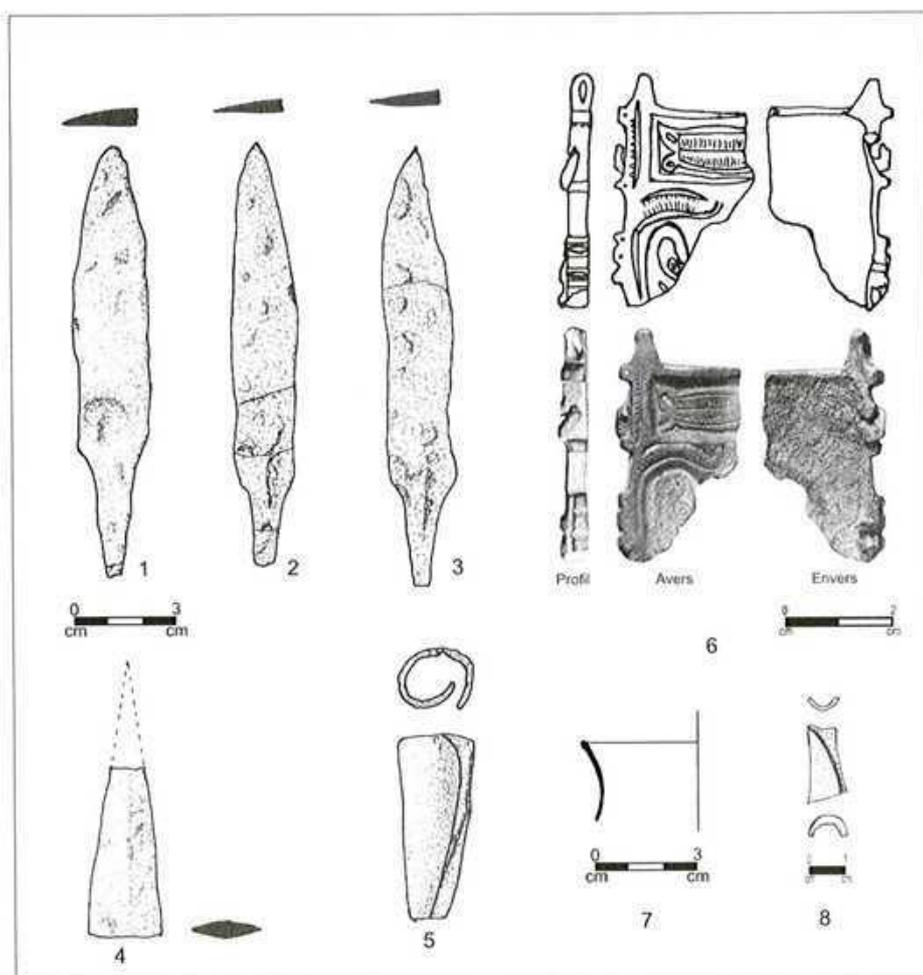


Fig. 4 : Le mobilier non céramique

le métope proximal ainsi que l'amorce d'un motif amygdaloïde. Cette plaque est fondue, son décor a été fait à l'aide d'un micro burin et d'un poinçon. L'observation de la surface au compte-fils ne montre aucune trace de limage.

Ce type de plaque est généralement daté de la fin du VIe ou du début du VIIe siècles, entre 580 et 630, ce qui en fait un bon critère pour la datation du mobilier qui l'accompagne.

Cet exemplaire montre une diffusion de ce type d'objet dans une aire géographique très étendue où la montagne n'est pas absente.

Observations préliminaires des restes carpologiques de la cabane 5, espace 1

(Marie-Pierre Ruas)

La découverte de semences carbonisées lors du sondage réalisé en 2005 dans le niveau d'occupation de la cabane 5 a motivé la mise en place d'un programme de prélèvements systématiques pour la campagne de fouille de 2006. Compte tenu de la nature aérobie du site archéologique, les niveaux contenant des résidus carbonneux susceptibles de renfermer ce type de vestiges ont été privilégiés ; zones de semences concentrées et dispersées ont été prises en compte au moment du dégagement des unités stratigraphiques.

L'étude carpologique a porté sur 510 taxons. Cinq variétés de plantes cultivées ont été reconnues. Il s'agit du seigle, de l'orge vêtue, du millet cf. Italien, du blé nu et des céréales indéterminées. Les autres grains sont des taxons à statut domestique ou sauvage indéterminés.

Le problème des scories trouvées sur le site

La découverte des scories pose la question de savoir si l'on a réduit du minerai de fer dans la cabane 5. A priori rien ne s'y oppose car les scories mises au jour précèdent des opérations physico-chimiques liées au processus de combustion. Les scories lourdes se concentrent toujours à la base du bas fourneau et sont souvent le fait de l'accumulation de plusieurs coulées. Elles forment alors des strates caractéristiques. Leur forte concentration en silicate de fer fait qu'elles ont un poids supérieur aux autres scories plus légères que l'on retrouve autour du massiot de fer et collées aussi sur les parois du four.

L'absence dans les déchets de massiot de fer ou de barres épurées par martelage à la sortie du four tend à montrer qu'ils ont été récupérés dans le cas d'un abandon du site. La seule présence de résidus, qui eux ne sont pas importés car ils n'offrent aucune valeur, favorise la thèse d'une réduction de minerai *in situ*. Cette question doit toutefois rester en suspens dans l'attente d'une étude métallographique.

Il reste aussi à trouver sur le site du minerai brut. L'analyse du sol autour des foyers pour retrouver d'éventuelles traces de battitures reste aussi à faire. Leur présence signifierait alors sans discussion un forgeage des massiots dès leur sortie du four.

Reste aussi l'hypothèse d'un simple atelier de forgeron. Dans ce cas les scories ressemblent à s'y méprendre à celles que les forgerons appellent « gâteau de mâchefer ». Ce sont les résidus de la combustion du combustible qui s'accumulent au fond du foyer de la forge au fur et à mesure de la chauffe des objets à for-

ger. Ces diverses hypothèses nous incitent à voir sur le site une double activité : réduction de minerai et activité de forge, ou encore reconversion de la première vers la deuxième. Notons aussi que nous avons mis au jour plusieurs pierres portant des traces pouvant se rapporter à du martelage. Un gros bloc de quartz aux dimensions imposantes (90 x 80 cm) porte de très nombreuses traces de coups, il pourrait s'agir d'une enclume.

Enfin l'analyse des charbons de bois recueillis autour des foyers et au milieu des scories permettra de connaître les essences employées et d'identifier les zones de charbonnage.

Conclusions

Les résultats obtenus sur la structure 5 du site d'Angoustrine *Pairounell*, avec notamment la découverte d'un atelier de forge et d'un possible bas fourneau, sont exceptionnellement encourageants.

Les résultats de la fouille ne s'arrêtent pas aux seuls apports liés à cette activité. Les recherches ont mis au jour une quantité non négligeable de formes céramiques en stratigraphie bien datée qui rattache le site aux influences culturelles qui dominent au Nord et au Sud des Pyrénées.

La présence de nombreuses graines et notamment du seigle, montre combien cette dernière céréale était développée à cette période de l'histoire.

La découverte d'objets de table en verre et d'une plaque boucle montrent que les habitants de la *Coume Pairounell* étaient bien intégrés à la culture et à l'économie de leur temps.

Les premiers résultats incitent à développer une fouille qui peut éclairer sur le cadre de vie de cette communauté pour laquelle le nombre de structures semble constituer un établissement majeur dans une époque dont il reste encore beaucoup à découvrir.

(1) - Pierre Campmajo : Chercheur associé UMR 8555, C.N.R.S.-E.H.E.S.S., Centre d'anthropologie Toulouse et G.R.A.H.C.

(2) - Denis Crabol : archéologue, Président du Groupe de Recherches Archéologique et Historique de Cerdagne (G.R.A.H.C.)

(3) - Elisabeth Bille : Historienne, chercheur associé, UMR 5136, Framespa, Maison de la Recherche, Toulouse Le Mirail.

(4) - Claudé Raynaud : Directeur de recherche CNRS, UMR 5140, Lattes, Montpellier

(5) - Marie-Pierre Ruas : Carpologue, Chargée de recherche CNRS, UMR 5608, CNRS-Université-Culture-INRAP « Unité Toulousaine d'Archéologie et d'Histoire » (UTAH), Maison de la Recherche - Université Toulouse Le Mirail

(6) - Gilles Parent : Archéologue, géomètre, Bordeaux.

(7) - Christine Rendu : Chargée de recherche C.N.R.S., UMR 5136, Framespa, Maison de la Recherche, Toulouse Le Mirail. Responsable du PCR « Estivage et structuration sociale d'un espace montagnard, la Cerdagne ».

Bibliographie

CAMPMAJO P. *et alii* 2005 - Fouille à la *Coume Pairounell* à Angoustrine. *Bulletin de l'A.A.P.-O.* p. 16-19.

.....

Commune : Bages

Intitulé de l'opération : *Puig d'en Maso*

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Céline Jandot (I.N.R.A.P.)

Équipe : Céline Jandot, Cécile Dominguez (I.N.R.A.P.)

Résultats

Cette intervention sur la commune de Bages se situe en partie sud-est du village, au lieu-dit « *Puig d'en Masó* ». Elle répond à une demande de permis de lotir.

Le *Puig d'en Maso* est dominé par la colline de la Tour de Fabrègues culminant à 51,5 m NGF. Le terrain concerné par l'intervention, au nord-ouest, se situe en contrebas. Sa topographie indique un relief (26 m NGF) du sud-est s'inclinant vers une pente au Nord-ouest, où s'épanouit une dépression en partie basse (21 m NGF).

En partie sommitale, au nord, le sol géologique en place a été atteint à 0,70 m sous le couvert végétal. La formation est constituée par un limon argilo-sableux, compact, portant des traces d'oxydation.

Au démarrage de la pente, à 38 m du début de la tranchée, un dépôt se constitue sur la formation précédente avec des apports de sable et de graviers, l'eau est résurgente à partir de 65 m (suite aux pluies des jours précédant l'intervention).

À 80 m, les colluvions recouvrent les niveaux géologiques en place ; le sondage pratiqué jusqu'à 2,85 m de profondeur n'a pas permis de les atteindre.

Dans la dépression, à 0,80 m sous le niveau de circulation actuel, des éléments de briques et de céramique vernissée sans engobe ont permis de dater la constitution de ces niveaux supérieurs du XVI^e siècle ou postérieurement.

Aucun vestige immobilier d'occupation humaine n'a été détecté.



*Bages, Puig d'en Maso : vue générale du chantier
(photo C. Jandot, I.N.R.A.P.)*

.....

Communes : Baillestavy, Finestret, Valmanya, La Bastide

Intitulé de l'opération : *Mines et fonderies préindustrielles des Pyrénées-Orientales*

Type d'intervention : Prospection thématique

Responsable : Gérard Mut

Équipe : Membres bénévoles : Guy Barnades (recherche d'archives) ; Christian Berbain (archives, minéralogie) ; Francis Dabosi - Professeur émérite I.N.P.T., Associé à l'U.T.A.H. (Étude physico-chimique) ; Véronique Izard - docteur en géographie, (anthracologie, archives, géographie, places charbonnières) ; Jérôme Kotarba - archéologue I.N.R.A.P. (prospections, datation, céramique antique) ; Jean-Claude Leblanc - chercheur associé U.T.A.H. (expérimentation, archéométrie) ; Jean-Gabriel Morasz - chercheur associé U.T.A.H. (prospection, archéologie minière) ; Gérard Mut - chercheur associé U.T.A.H. (responsable du projet, archéologue)

Mission C.N.R.S. (U.T.A.H.) : Béatrice Cauuet (chercheur minier, responsable de l'axe métal à l' U.T.A.H.) ; Calin Tamas (géologue minier, maître de conférence université de Cluj en Roumanie) ; Gabriel Munteanu (moniteur paléologie, géologue minier, en master à Toulouse)

Résultats

L'opération débutée en 2005 s'est poursuivie avec succès en 2006. Le Conseil Régional et le Conseil Général sont venus appuyer le soutien technique, moral et financier du SIPARC (porteur du projet), de l'U.T.A.H., de l'I.N.R.A.P., de la D.R.A.C., de l'A.A.P.-O. et de plusieurs associations culturelles locales (*Mèmorìa de Vallestàvia*, Pays d'art et d'histoire, les Amis de la Route du Fer, Association pour la Sauvegarde du Patrimoine des Aspres).

I - Objectifs et stratégie

On sait à partir de quelle problématique a été lancée cette opération de recherche sur la métallurgie (1) qui a obtenu une prolongation jusqu'en 2007.

L'année 2006 était consacrée à la poursuite de l'étude sur les communes de Finestret et Baillestavy, communes sur lesquelles d'autres sites ont été recensés, mais surtout aux recherches sur la commune de La Bastide, riche en aires à scories, places charbonnières et exploitations minières.

Il fallait aussi aborder la consultation tant attendue des archives nationales de la DRIRE à Alès. C'est chose faite (ou du moins commencée) grâce à l'aide de Christian Berbain que les amateurs de microminéralogie connaissent bien.

Il fallait poursuivre la constitution d'un corpus de scories analysées à l'ENSIACET (2) par Francis Dabosi et débiter, avec Jean-Claude Leblanc, les expérimentations de réduction à partir de minerais locaux. Notre stratégie ne varie pas : Étude géologique, enquête orale, études d'archives, photographie aérienne, cadastres, prospection pédestre, analyses physico-chimiques, expérimentations, étude de mines.

II - Résultats 2006

II - 1 - Figure 1 : Liste des indices étudiés

II - 2 - Panorama par secteurs

Pour le secteur de *Sahilla*, situé à cheval sur les communes de Finestret et Baillestavy, la découverte d'une nouvelle aire à scories, plus en amont vers le *Mas Cugat* montre que la rive droite de la *Lentilla* n'a pas été délaissée par les forgerons, toutes époques confondues. Ce secteur posait un problème quand à l'approvisionnement en minerai. En effet, les principaux sites miniers se situent soit loin en amont (*Rabouillèdes*, *Pixerot*), soit sur la rive gauche (*La Coume*). Au dessus du *Mas Cugat* les prospections ont mis en évidence des restes de minéralisations sur une veine métallique qui pourrait fort bien avoir été vidée de sa substance par ces ferriers. Nous restons convaincu qu'une des conditions du choix des emplacements de forges est la proximité de gîtes, le bois

étant plus facile à transporter. Ce secteur est loin d'avoir livré toutes ses richesses, le chemin de crête allant depuis le col de *Palomère* à *Joch* a livré des monnaies antiques à caractériser (*Serrat del Ginèbre*).

Poursuivant sur l'affleurement calcaire principal qui, depuis le *Puig des Maurous* se prolonge jusqu'à la tour de *Batère*, nous avons pu décrire les principaux travaux d'extraction mal connus de *Rabouillèdes*, constitués de galeries, ciels ouverts et tranchées qui ont systématiquement exploré l'ensemble du piton. Une forge moderne liée à la mine proche nous renseigne sur l'entretien des outils de mineurs. Quelques places charbonnières, marquent ce secteur qui recèle aussi quelques aires à scories nouvelles. Les faildes qui sont nombreuses mériteront une étude plus poussée.

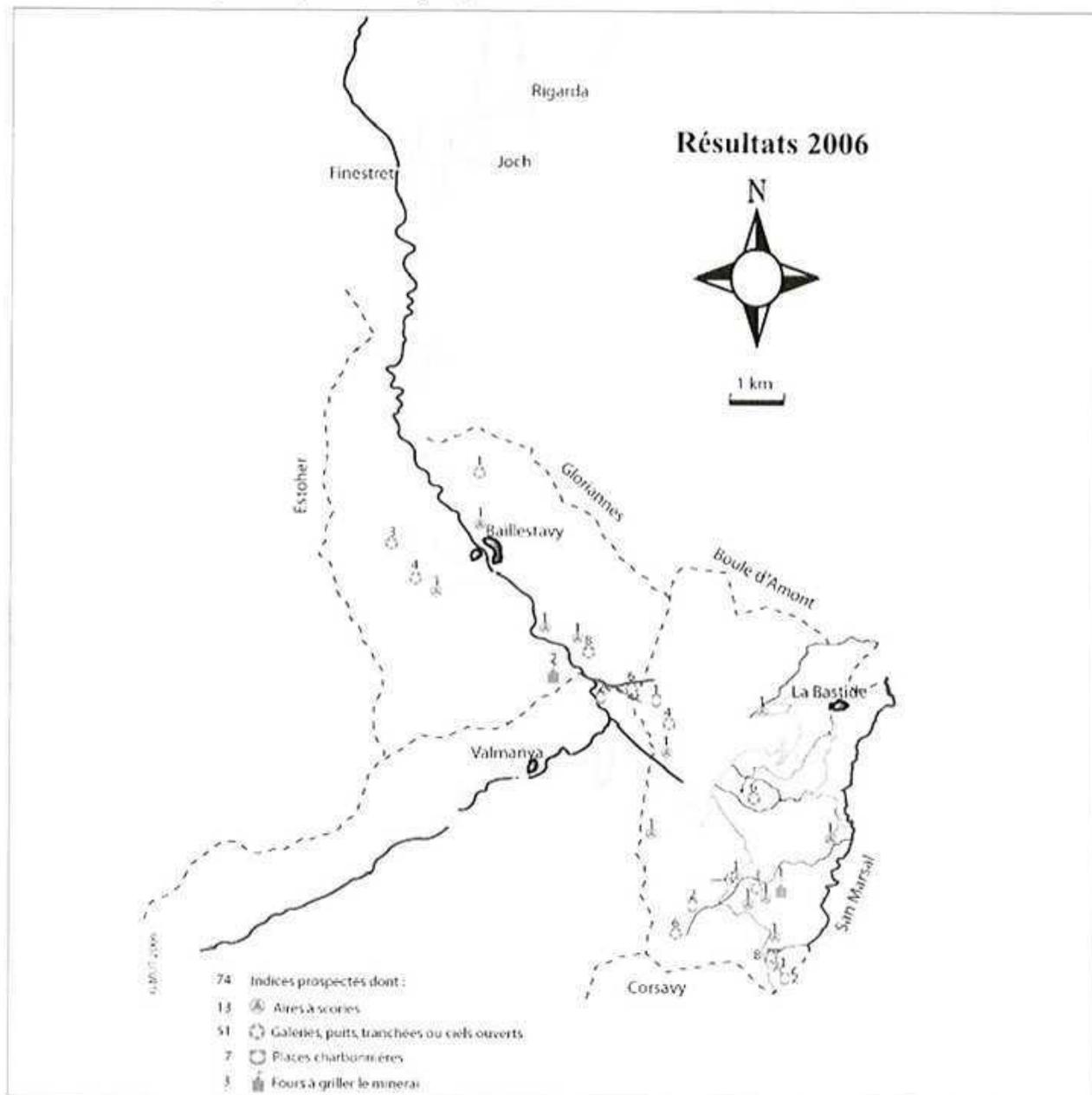


Figure 1 : Prospection thématique « Mines et forges du Canigou »



Fig. 2 : Concession de la tour de Batère (La Bastide). Entrée de galerie appareillée pour faciliter sa fermeture (cliché G. Mut)

Le site de *Pixerot* livre quant à lui des exploitations minières anciennes perturbées par la recherche de Baryte dans les années 1960 et quelques places charbonnières.

Près du *Cortal de Grillère* (commune de La Bastide) il a été impossible de retrouver les anciennes exploitations. Par contre une aire à scories et une place charbonnière témoignent de l'activité sidérurgique dans ce secteur.

Passé le Col de *Palomère*, annonçant les vastes exploitations de *Batère* (commune de Corsavy) que nous prospecterons en 2007, une série de travaux miniers (*Mas Villarem, les Manerots, le Boulet et la tour de Batère*) en partie introuvables en 1985 ont fait l'objet d'une étude minutieuse. Nous y rencontrons pour la première fois une entrée de galerie construite en moellons de calcaire parallélépipédiques (figure 2) et une exploitation à galeries superposées (figure 3).

Les aires à scories se multiplient (*Pla de Dalt, Sainte Foi, Serra Mitja, la tour de Batère 1 et 2*). La plus remarquable, celle du *Pla de Dalt* (Ile et 1er av. J.-C.) déjà signalée par V. Izard (3) a livré comme matériel d'étude des charbons de bois et un orifice de tuyère en argile (figure 4).

Sur la concession de la *tour de Batère* (commune de La Bastide), un ensemble intéressant est constitué par la proximité de deux galeries, d'une place charbonnière, de deux aires à scories et d'un ensemble de constructions en ruine dans un périmètre réduit (moins de 800 m de diamètre).

Sur la rive gauche de la *Lentilla*, dans les secteurs de *La Coume* et du ravin d'en *Carbonnell* (commune de Baillestavy) la découverte de nouvelles exploitations minières (galeries et puits à *La Coume*, ciels ouverts et tranchées près du *Mas Carbonnell*) complètent l'inventaire déjà riche dans ce secteur. Il ne subsiste plus beaucoup d'espace libre, chaque pouce de terrain a été exploité. Si la datation et la mise en phase chronologique restent à faire, le pointage systématique ne devrait plus évoluer (4).



Fig. 3 : La tour de Batère (La Bastide). Configuration peu courante de 2 galeries superposées dans 1 même puits (cliché G. Mut)

Pour ce qui est des aires à scories les dernières découvertes (*Mas Carbonnell d'amunt et Mas Carbonnell d'Adalt*) montrent que le village de Baillestavy est cerné de forges antiques ou médiévales. Cette constatation confirme l'importance des gîtes de la *Penya Blanca* et de *Mas Morer* situés au centre de ces aires à scories, même si leur étude détaillée n'a pas apporté d'éléments nouveaux, les deux galeries ayant été complètement vidées de leur minerai et reprises à l'époque contemporaine.

Le grillage du minerai de fer, lorsqu'il était carbonaté, permettait de réduire son volume et d'augmenter sa teneur en fer. Ces installations de grillage n'ont jusqu'ici fait l'objet d'aucun inventaire ni d'aucune description. Nous avons, en 2005, décrit celui que Firmin Labadié avait établi près des mines de *La Coume* en 1888. Les prospections de 2006 ont permis d'observer les deux fours à griller (figure 5) des exploitations de *Rabouillèdes* (commune de Baillestavy) et celui des *Manerots* (figure 6) (commune de La Bastide). Les premiers fonctionnaient au charbon de bois alors que les suivants étaient alimentés en charbon de terre. Une évolution technique dans la ventilation est apparue avec l'utilisation de l'eau (effet venturi). Nous rencontrerons d'autres fours en 2007 à *Batère* (commune de Corsavy) et à *Crouanques* (Commune de Taulis). Ces constructions en briques et blocs de calcaire mériteraient une plus grande attention dans leur conservation.

II - 3 - Étude des scories :

Les prélèvements d'échantillons (scories, parois de four) se sont poursuivis en 2006. L'étude physico-chimique avait débuté sur 6 aires à scories (5). Elle



Fig. 4 : Aire à scories du Pla de Dalt (La Bastide). Orifice de tuyère et bouchon de fermeture provenant des restes d'un bas fourneau antique (IIe et Ier s. av. J.-C.) (cliché G. Mut)

s'est poursuivie en incluant les scories de 12 aires à scories nouvelles (6). Il s'agit maintenant que nous sommes en possession des analyses pour plus de 20 sites de réaliser une étude comparative. Ces résultats feront l'objet d'une communication distincte.

II - 4 - Étude des mines de La Coume

Comme précédemment les mines de *la Penya Blanca* et du *Mas Morer*, les plus anciens travaux de *La Coume* font l'objet d'un examen approfondi avec relevés précis des travaux, prélèvement et étude minéralogiques. Ces recherches ont pour objectif d'établir une chronologie des travaux.

Ce vaste ensemble sera encore investi en mars 2007, une invitation sera lancée à ceux qui voudront profiter de cette campagne de prospection.

II - 5 - Fond documentaire :

Nous cernons de mieux en mieux l'évolution des travaux d'extractions des mines de *Rabouillèdes* et *Pixerot* (commune de Baillestavy) ainsi que l'histoire des mines de *La Bastide*. Les différentes découvertes d'archives (plans, demandes de concessions et contrats notariaux) sont regroupées en un seul ensemble pour constituer un fond facilement accessible sur lequel il sera plus aisé de revenir.

La richesse du fonds de la DRIRE (Alès) a suscité la réunion, sous l'égide du SIPARC, des chercheurs concernés (7) par la conservation de la mémoire des mineurs et des mines. À cette réunion il est apparu important d'envisager un regroupement régional à Prades de la documentation. Ce fond va s'enrichir de quelques dizaines de mètres de dossiers de concessions reproduits avec l'autorisation de la DRIRE. Cela rendra la documentation plus accessible aux chercheurs.

III - Expérimentations

À Baillestavy, plusieurs établissements antiques et médiévaux ont procédé à la réduction du minerai de fer à des fins commerciales.

Dès le IIe s. av. J.C. ce sont principalement les ferriers de *Saint-André*, de *Sahilla*, du *Mas de la Serre*, puis ceux du *Mas d'En Taix*, de *Las Roucatas*, du *Mas Carbonell* ou du *Moli d'amunt* qui témoignent de cette activité. Au Moyen Âge, dès la fin du XIIIe siècle, les forges de Baillestavy produisent du fer. On ignore la provenance des minerais de fer utilisés au cours des siècles.

L'expérimentation constitue un mode de recherche particulier dont les objectifs sont de reproduire la chaîne opératoire du processus de réduction en utilisant les mêmes techniques que celles mises en œuvre dans l'Antiquité. Commencées depuis plusieurs années à Fontenilles (Haute-garonne) avec le minerai de *Batère* (Corsavy) les expérimentations se sont déroulées à Baillestavy, avec des minerais de *La Coume* les 27 et 28 octobre (8). Les produits de ces expérimentations (massiot, scories, parois de four) sont étudiés en laboratoire et comparés aux résidus prélevés en fouilles ou en pros-



Fig. 5 : Fours à griller de Rabouillèdes (Baillestavy) (cliché G. Mut)

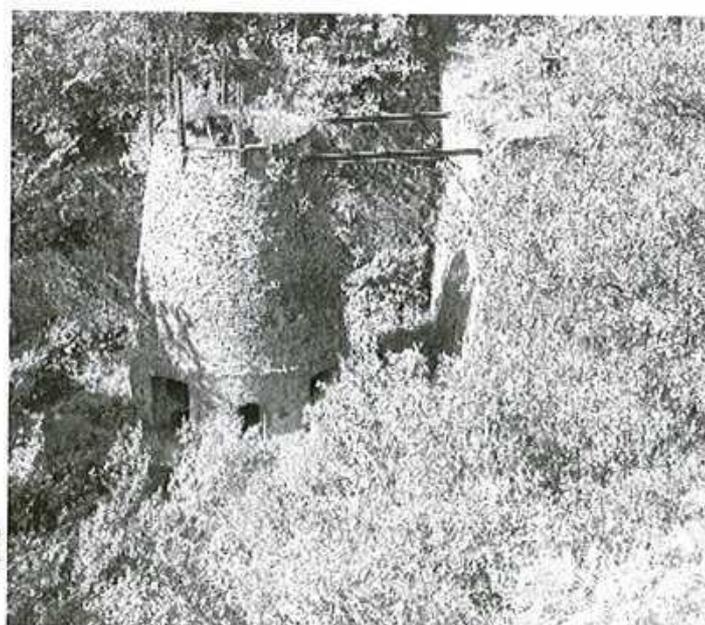


Fig. 6 : Four à griller des Manerots (La Bastide) (cliché G. Mut)

peption, afin de tenter une corrélation entre la mine et la forge. Le site minier choisi est l'un des plus proche de l'aire à scories antique de *Saint-André* de Baillestavy après les sites de la *Penya Blanca* et du *Mas Morer*. D'autres expérimentations auront lieu, à Baillestavy et à Fontenilles en prenant chaque fois un minerai d'origine différente sur des sites proches de certains ferriers.

Conclusion

Le programme va se poursuivre en 2007 en direction d'Arles-sur-Tech. Les ferriers de la région de *San Marsal* occuperont une grande place, ainsi que les mines de *Batère* et de *La Pinouse*. Les données collectées sur trois ans permettront d'établir une comparaison entre les différents ferriers et de mieux localiser les exploitations minières les plus anciennes. Il faudra alors envisager de se tourner vers les flancs nord du Canigou qui, entre Estohér et Mantet recèlent une grande quantité de sites miniers et de ferriers (9). Pour les aires à scories les plus remarquables, des sondages diagnostics devraient par la suite apporter les éléments de datation qui font si souvent défaut pour retracer chronologiquement l'histoire de la métallurgie autour du Canigou.

Notes

- (1) - Mut G. : Notice de prospections sur les communes de Baillestavy, Finestret, Valmanya, La Bastide, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 20, décembre 2005, p. 10-13.
- (2) - École Nationale des Sciences, des Industries, des Arts Chimiques et Techniques.
- (3) - Izard 1999 : Izard V. : *Les montagnes du fer. Eco-histoire de la métallurgie et des forêts dans les Pyrénées méditerranéennes (de l'Antiquité à nos jours). Pour une histoire de l'environnement.* Thèse de Doctorat, Université de Toulouse II, département de géographie. Aménagement UFR SES, Géode Géographie de l'Environnement UMR 5602 CNRS, 1999, p. 122-161.
- (4) - Rappelons cependant que les plus anciennes exploitations sont certainement enfouies sous les colluvionnements et la végétation.
- (5) - *Saint-André, Mas d'en Taix, Mas de Serre, ravin d'en Carbonnell, Roc del Gaïtadou, Las Roucatas.*
- (6) - *Can Carbonnell 2, Mas Banastre, Rabouillèdes, Grillères, Pla de Dalt, Manerots, Serra Mitja, Sainte Foi, la tour de Batère 1, 2 et 3.*
- (7) - A. Rizzi, D. Buisson (SIPARC), V. Molinié (ethnologue C.N.R.S.), R. Gendre (conservatoire de la Mémoire), C. Taurinya (*Mémoria de Sant Andreu de Vallestàvia*), V. Izard (Géode) et G. Mut (U.T.A.H).
- (8) Voir le compte-rendu de P. Campmajo (dans ce bulletin).
- (9) G. Munteanu commence un mémoire de Master sur le sujet.

.....

Commune : Bolquère

Intitulé de l'opération : *Pla de la Creu*

Type d'intervention : Opération de diagnostic

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs : Céline Jandot, Frédéric Audouit (I.N.R.A.P.), Christine Rendu (C.N.R.S.) et Pierre Campmajo (G.R.A.H.C.)

Résultats

Cette intervention de diagnostic s'est faite dans un terrain de près de 2 ha dans une zone au contact entre Superbolquère et Pyrénées 2000. Cette parcelle qui constitue un versant en pente assez douce vers l'est, correspond bien à un terrain de haute montagne, avec une altitude de 1780 m, une végétation de conifères, et un sol couvert de pelouse d'altitude.



Bolquère, Pla de la Creu. L'une des deux places à charbons partiellement décapée et recoupée lors du diagnostic (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

Cette intervention se situe en bordure immédiate d'un site signalé par Monsieur Jalabert, propriétaire et inventeur du site, à Michel Martzluff et Alain Vignaud qui ont tout de suite communiqué cette découverte au Service Régional de l'Archéologie. Les nombreux fragments de poterie qu'ils ont pu voir montraient une occupation tout à fait conséquente du début de l'âge du Fer, remarquable du fait de sa haute altitude et du peu d'usage du mobilier. Préalablement à notre intervention, Christine Rendu et les membres de son équipe ont pratiqué une prospection pédestre du terrain soumis au diagnostic, qui a permis d'orienter au mieux les tranchées à ouvrir.

Il a été étudié sur ce terrain deux places à charbons, non datées actuellement, et d'autres vestiges diffus qui se sont avérés sans grande importance. Le point majeur de cette opération est la découverte d'un site protohistorique sur une surface de plusieurs milliers de m²,

site pouvant être en relation avec celui déjà connu. Les vestiges comprennent : des éléments bâtis conservés juste à fleur de sol, dont un gros mur qui avait été pressenti lors de la prospection pédestre ; à quelques endroits une stratification qui peut atteindre 0,50 m par rapport au sol actuel, ailleurs, un niveau très riche en mobilier correspondant sans doute à un dépotoir ou à un niveau d'abandon. L'échantillonnage fait sur ce dernier a permis de restituer différentes formes dont des écuelles tronconiques et des décors variés qui sont actuellement en cours d'étude par Pierre Campmajo. Il s'y trouvait aussi de nombreux morceaux de terre cuite architecturale, sans doute des morceaux d'un four domestique.

Tant sur les charbonnières que sur le site proto-historique, des prélèvements ont été effectués pour des études anthracologiques, carpologiques et des radiocarbone qui seront exploités par Christine Rendu dans le cadre du P.C.R. qu'elle dirige sur la Cerdagne.



*Bolquère, Pla de la Creu.
Vestiges du mur puissant de l'Âge du Fer
(cliché C. Jandot)*

Commune : Canohès

Intitulé de l'opération : *Manresa*

Type d'intervention : Opération de fouille sur la ligne L.G.V.

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Responsable de secteur : Céline Jandot et Stéphanie Raux (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : Cécile Dominguez, Christophe Durand, Robin Furestier, Roland Haurillon, Eric Henry, Abdel Mezzoud, Jean-Marie Michel, Xavier Milland, Sébastien Pancin, Sylvain Vondra (I.N.R.A.P.) et Antoine Guerrero (bénévole A.A.P.O.)

Autres intervenants : Fred Audouit (topographie), Maéva Fernandez (tri des sédiments) (I.N.R.A.P.)

Spécialistes sollicités : Jean-Claude Aloïsi (Université de Perpignan, pétrologie des grès), Cécilia Cammas (I.N.R.A.P., micromorphologie), Claire-Anne de Chazelles (CNRS, construction en terre), Laurent Fabre (I.N.R.A.P., anthracologie), Vianney Forest (I.N.R.A.P., étude de la faune et des coquillages), Céline Jandot (I.N.R.A.P., étude d'un four), Stéphanie Raux (I.N.R.A.P., étude du petit mobilier et des meules), Marie-Pierre Ruas (CNRS, carpologie), Pascal Verdin (I.N.R.A.P., étude des phytolithes), Alain Vignaud (I.N.R.A.P., vestiges néolithiques), Laboratoire de Lyon (datation par radiocarbone)

Résultats

Découvert lors des diagnostics de juillet 2005 (secteur de Pontella nord pris en charge par K. Raynaud sous la responsabilité de J. Kotarba), ce site a fait l'objet d'une fouille à la fin de l'année 2005. Les études des spécialistes sont aujourd'hui encore en cours et les datations radiocarbone non encore établies.

La fouille menée sur environ 7000 m² a permis de mettre en évidence deux fosses du Néolithique ancien. Toutes les autres structures appartiennent à une occupation du haut Moyen Âge. Les éléments recueillis montrent que le début de l'installation a pu se faire sur une partie du VI^e siècle, mais que la majorité des structures sont en usage dans le courant du VII^e siècle. Ces datations, qui se basent beaucoup sur des comparaisons avec l'occupation tardive de la grotte de Montou, devront être confirmées par plusieurs dates radiocarbone sur charbons de bois et sur ossements.

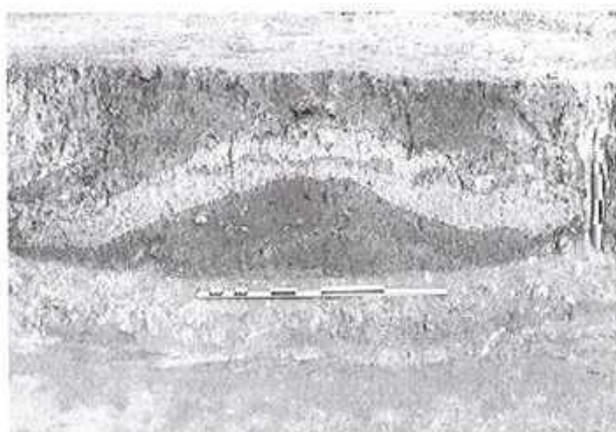
Les vestiges découverts : une cinquantaine de silos, trois puits, un four, quelques fossés, laissent entrevoir un site original bien différencié des petits habitats ruraux attendus pour cette période, du type de celui du Mas Orlina à Perpignan (fouille de A. Bergeret sur RN9 à côté d'Orle). Le grand nombre de silos laisse plutôt entrevoir un site à vocation particulière tourné vers la conservation de denrées, en liaison avec une communauté proche et non connue aujourd'hui, ou bien appartenant à un propriétaire puissant.



Canohès, Manresa. Rejets de boucherie dans le comblement supérieur d'un silo. (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

La fouille méthodique du comblement des silos et des autres structures montre des rejets souvent peu anthropiques, qui semblent donc éloignés d'un lieu de vie intense. Toutefois, les céramiques communes, mais aussi la verrerie, le mobilier métallique, les meules en grès, tout comme les rejets d'ossements d'animaux et de coquillages, indiquent bien l'existence d'une vie domestique sur place. Les tamisages volumineux, effectués sur les niveaux les plus riches en débris, ont permis de recueillir de nombreux restes aujourd'hui en cours d'étude.

La mise en évidence de la fondation d'un mur de terre massive, sans doute de la bauge, et aussi de rejets de terres architecturales dans le comblement de certains silos, ont permis de bien documenter des modes de construction souvent difficiles à observer, surtout dans le cas de sites arasés comme celui-ci.



Canohès, Manresa. Coupe par moitié d'un silo de grand diamètre, avec comblement complexe (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

Commune : Clairà

Intitulé de l'opération : RD83, partie sud

Type d'intervention : Opération de fouille

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs : Jean-Paul Brulé, Tanguy Wibaut, Fred Audouit (I.N.R.A.P.)

Spécialistes sollicités : Patrice Alessandri (I.N.R.A.P., céramique moderne), Jean-Pierre Comps (A.A.P.-O., voies et chemins)

Résultats

Cette opération de fouille menée à l'automne est liée aux travaux de mise à 2 fois 2 voies entrepris par le Conseil Général de ce tronçon de route entre la zone commerciale Carrefour et la desserte de Saint-Hippolyte. Cette fouille ne concernait qu'une petite surface située de part et d'autre de l'axe de la voie domitienne.

Le terrain encaissant correspond encore ici à la terrasse à galets du nord de la Plaine. Il n'y a donc pas eu de recouvrement sédimentaire et le terrain naturel, à la fois caillouteux et sableux, se prête très bien au support d'un chemin sans aménagement particulier.

La fouille, au niveau de l'axe même de la route ancienne, a été limitée à sa moitié ouest car un gazoduc posé au milieu des années 1980 dans son accotement génère une servitude. Sous le niveau de bitume et les épaisseurs de remblais qui le soutiennent, on trouve les vestiges d'un chemin creux plusieurs fois remblayé. Les horizons les plus profonds, creusés dans le terrain naturel, sont marqués par des ornières, mais restent d'époque récente. Ce chemin creux, sans doute encore en fonction au XIXe siècle, aura effacé les éventuels chemins plus anciens. Ce résultat, un peu décevant, montre que l'archéologie des chemins anciens, notamment dans les parties du Roussillon non soumises à un alluvionnement, reste une discipline difficile.

Les terrains explorés de part et d'autre de la voie domitienne n'ont pas livré de vestiges beaucoup plus parlants pour l'époque romaine. Du côté ouest, un défoncement agricole puissant a effacé toute trace dans le sous-sol. De l'autre côté, l'absence de défoncement a permis de découvrir de nombreux trous de plantation, mais en grande partie d'âge récent. Ceux-ci ont des formes variées et ne présentent pas vraiment d'organisation nette. Il est probable qu'ils appartiennent à plusieurs plantations successives. Avant la vigne quasi-systématique actuellement dans ces terrains, on nous a rapporté que cette zone était surtout plantée en oliviers.

Ces recherches du côté sud devraient être prochainement complétées par des travaux du côté nord.

.....



Claira, RD83, partie sud. La moitié ouest du chemin étudié. Au premier plan, les omières creusées dans le terrain naturel. (cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)

Commune : Corneilla-del-Vercol

Intitulé de l'opération : Camp del Pou

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Céline Jandot (I.N.R.A.P.)

Équipe I.N.R.A.P. : Céline Jandot, Tanguy Wibaut

Résultats

Cette intervention sur la commune de Corneilla-del-Vercol se place en partie nord-est du village, au lieu-dit « Camp del Pou ». Elle répond à une demande de permis de lotir. Le diagnostic concerne la parcelle AI n°48/n°12 pp comprenant la partie haute d'une pente encadrée au sud et à l'est par deux voies (route du Parc et celle dit de la clinique Dupré) et une butte végétale à l'ouest. Neuf sondages ont été réalisés pour une évaluation à 11%. Aucun vestige d'occupation humaine n'a été détecté.



Corneilla-del-Vercol, Camp del Pou. Vue générale de la zone diagnostiquée (cliché T. Wibaut, I.N.R.A.P.)

Commune : Fenouillet

Intitulé de l'opération : Château Saint-Pierre de Fenouillet

Type d'intervention : Fouille programmée (2005)

Responsable d'opération : David Maso

Collaborateurs : Thomas Charpentier, Charlotte Hallavant, Lucien Marquillo, Samuel Lorgueilleux, Claire Péquignot, Céline Porcel.

Résultats

Situé au Nord-Ouest du Fenouillèdes dont il constitue le site éponyme, le château Saint-Pierre de Fenouillet, apparaît, selon les textes, comme un centre de pouvoir d'origine carolingienne, siège d'une dynastie vicomtale entre le début du XIe s. et le deuxième tiers du XIIIe s. Sa disparition est liée à la prise de pouvoir capétienne, consécutive au traité de Corbeil.

Situés au sommet d'un éperon dominant le village, encadré par les forteresses proches de Sabarda et Castel-Fizel, les restes du *castrum* couvrent une surface d'environ 10 000 m² dont près de 1500 m² sont occupés par le noyau castral proprement dit. Celui-ci se situe au sommet du promontoire et domine une zone d'habitat déserté encadré par deux lignes de murailles. Protégée par un troisième rempart, la résidence vicomtale conserve encore des vestiges architecturaux denses et complexes.

Entre 1995 et 1999, une série de campagnes d'évaluation archéologique a permis de démontrer l'étendue du site et de mettre en évidence la présence d'une stratigraphie complexe et bien conservée.

Une première opération programmée triennale et son année complémentaire (2000-2003) ont permis de clarifier les différentes fonctions des principales entités architecturales (bâtiments sommital et sud-ouest, église, tour porte) et leur chronologie ; de confirmer la période et les modalités de leur abandon (XIIIe-XIVe s.) et de démontrer l'occupation du site pendant la période carolingienne. Un nouveau programme triennal a débuté en 2005 avec pour objectif d'achever la fouille du bâtiment sommital et de l'église ; d'étudier les terrasses centrales et occidentales perçues comme de potentielles zones d'habitat. Ces espaces sont susceptibles de livrer des informations permettant de connecter les différentes périodes d'occupation ponctuellement identifiées à divers endroits du site : Protohistoire, Haut Moyen Âge, Moyen Âge Central.

Après une mise à jour des relevés topographiques (stage B.T.S. Géomètre-Topographe), une importante phase de terrassements manuels a permis de dégager la zone d'étude. Un chantier associant archéologues professionnels et bénévoles a, d'une part, poursuivi la fouille du bâtiment sommital et de l'église et, d'autre part, débuté celle de l'espace résidentiel.

La moitié sud du dépôt comblant le niveau inférieur du bâtiment sommital avait été partiellement fouillée en 2004. Cette année sa moitié nord a été explorée jusqu'au même niveau. La symétrie stratigraphique de ces sessions a été confirmée. Le mobilier céramique qu'elles ont livré a établi la constitution de ce dépôt à partir du XIe s.



Fenouillet. Vue générale du château Saint Pierre en fin de fouille (cliché D. Maso, ACTER)

La continuation de la fouille du chœur et de l'abside a permis de constater la conservation de plusieurs vestiges antérieurs au dernier édifice et de réévaluer les hypothèses précédemment émises. La chronologie relative des structures mises au jour semble s'insérer entre le Haut Moyen Age et le XIIIe s.

Sur la terrasse centrale, un bâtiment rectangulaire a été dégagé. Ses murs réutilisent ou recouvrent des constructions antérieures. Ses niveaux d'abandon et de démolition (XIVe s.) ont été fouillés. Plusieurs niveaux d'occupation ont été identifiés pour les XIIIe et XIVe s. Dans l'un d'entre eux, le comblement d'une fosse a livré un important ensemble de céramiques antiques et un fragment de gobelet en verre importé de l'Est de la France. L'étude de ce secteur s'est interrompue avec la mise au jour de niveaux et de structures antérieures à la configuration ultime du bâtiment.

L'espace laissé libre entre les trois bâtiments étudiés a été dégagé des couches de gravats. Un feuillet de niveaux de chaux plus ou moins indurés a été mis en évidence. Protégeant efficacement les niveaux d'occupation sous-jacents ils ont été conservés en vue de la prochaine campagne de fouille. Caractérisé par un très net pendage montant depuis la terrasse centrale vers le bâtiment accolé à l'église, ce secteur s'impose comme le principal espace de circulation au sein du site lors de sa dernière phase d'occupation (XIVe s.).

La campagne 2006 s'attachera à préciser le mode de fonctionnement des secteurs les uns par rapport aux autres et son évolution chronologique.

.....

Commune : Le Boulou

Intitulé de l'opération : *La Rouède, construction d'un lotissement municipal*

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable d'opération : Alain Vignaud (I.N.R.A.P.)

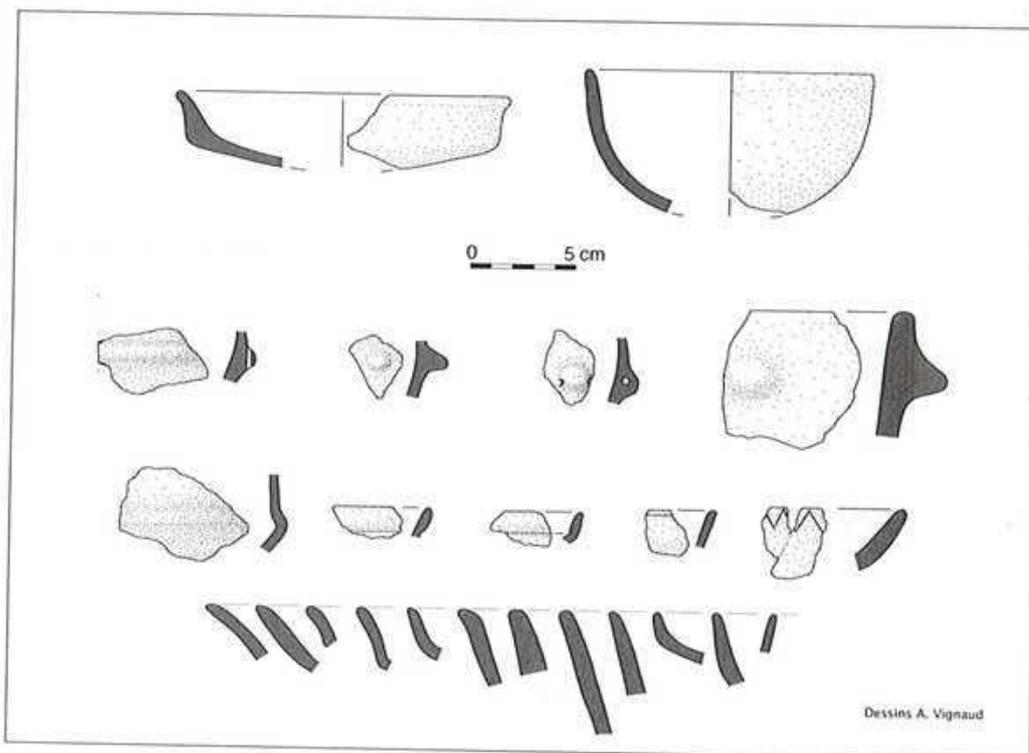
Collaborateurs : Cécile Dominguez (I.N.R.A.P.), Frédéric Audouit (I.N.R.A.P.), Olivier Passarius (A.A.P.-O., détermination, dessin et étude du mobilier médiéval)

Définition du site et datation : occupation lâche du Néolithique moyen et petit habitat médiéval.

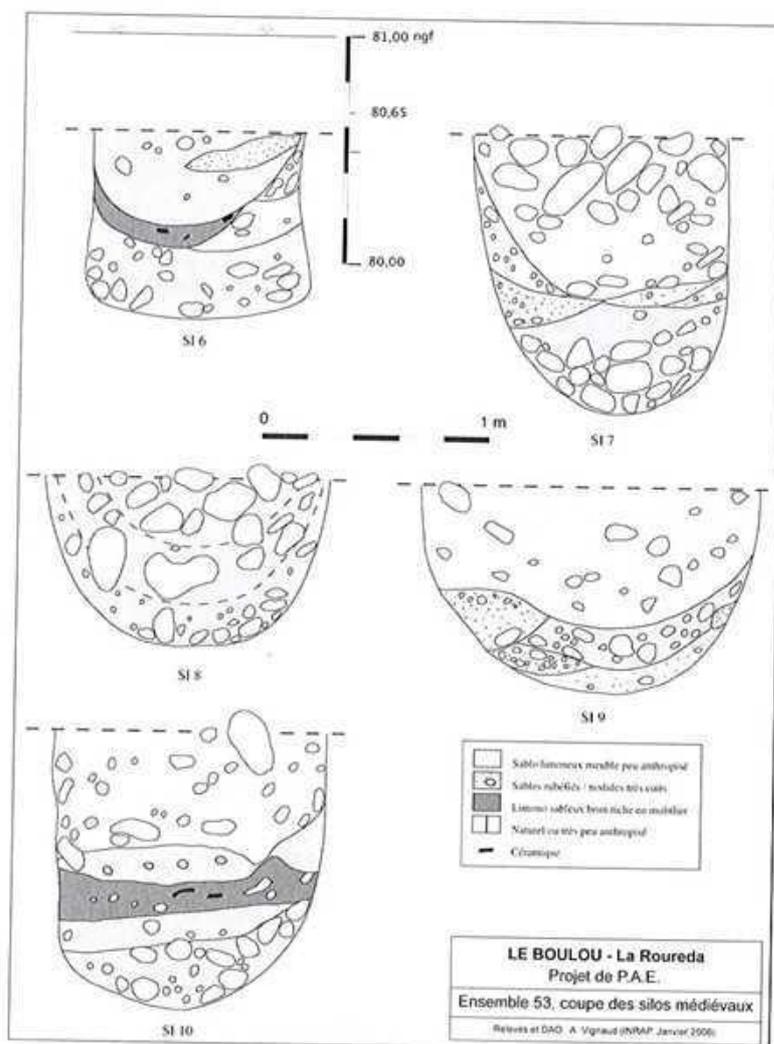
Résultats

La Roueda, au Boulou, lieu-dit partiellement concerné par le projet couvrant une superficie de 46000 m², présente un environnement archéologique dense, attribuable au Néolithique moyen de culture chasséenne. Ce dernier se traduit par la présence, hors projet, d'un grand site au nord-est (*Pradels*), d'un second site à l'ouest (*la Roueda ouest*), et d'un site plus modeste, la *Rouède*, situé sur l'emprise, secteur nord-ouest.

Indépendamment d'une structure de combustion bien éloignée de ce point, les sondages exécutés sur cette dernière zone ont livré un grand silo ampoulaire, isolé, et à une centaine de mètres de cet aménagement, une seconde structure de combustion à galets chauffés. Il faut noter cependant qu'au droit du site potentiel de la *Rouède* inventorié à la Carte Archéologique, malgré la découverte lors de



Le Boulou, La Roureda. Formes remarquables du silo SI 11 (Néolithique moyen de culture chasséenne)



son homologation de plusieurs tessons de céramique modelée et d'outils en silex dispersés à la surface du sol, les sondages n'ont livré aucun vestige.

L'on peut envisager que ces derniers peut-être superficiels, aient été détruits par les labours et les sous-solages. Ces terres anciennement plantées en vigne ont en effet été défoncées profondément à plusieurs reprises. Cette hypothèse est probable, sachant que les anciens sols n'étaient pas plans comme on pourrait le croire au vu des surfaces actuelles, mais, comme c'est souvent le cas, animés par une microtopographie témoignant de cuvettes limoneuses (relativement protégées par l'érosion et les travaux agricoles) ou de petits reliefs en élévation, plus vulnérables, où aurait pu se développer l'occupation. Cet aspect est bien argumenté par le silo SI 11 dont uniquement près de la moitié est conservée sous les labours (0,45 m), alors qu'à l'inverse, la structure de combustion FY 12, (originellement peu profonde), révélée à quelques dizaines de mètres plus à l'ouest sous les labours, est quasiment intacte.

La fouille de ces aménagements a fourni des indices variables. En premier lieu, les foyers comme c'est généralement le cas se sont avérés totalement stériles, et en contrepartie le silo a livré une bonne série de mobiliers, céramique et lithique, caractéristiques du Chasséen, plutôt ancien. Les structures de combustion, isolées ou en batteries, ne sont pas obligatoirement subordonnées à l'habitat. Par contre l'on peut supposer que le silo SI 11 signale une petite unité domestique, de type cabane, dont ne subsiste plus aucune autre trace.

Si l'intervention était en toute logique susceptible de livrer quelques aménagements néolithiques, par contre la mise au jour d'une occupation médiévale, révélée sur un léger replat au centre du projet, était totalement inattendue. Cette dernière comprend 5 silos de bonne taille, concentrés en batterie sur une aire inférieure à 20 m², un trou de poteau bien net, et légèrement à l'écart, au sud-ouest, une fosse oblongue remplie de sédiments très rubéfiés associés à une poche brune, charbonneuse. Cette structure pourrait être interprétée comme les restes d'un four totalement érodé et déstructuré.

L'ensemble caractérise une modeste exploitation, dont on peut estimer au vu du large décapage effectué autour de ces vestiges et des tranchées voisines négatives, qu'il se résume à ces aménagements. Le mobilier, particulièrement pauvre, pourrait signer cette courte occupation des environs du Xe siècle, proposition confortée par le caractère même de l'habitat, rural, isolé, phase contemporaine ou immédiatement antérieure à la fin du Xe s. qui voit l'abandon de ces unités dispersées, au profit de regroupements bien souvent à l'origine de nos villages actuels.

Commune : Llupia

Intitulé de l'opération : Llupia, RD 612

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable d'opération : Alain Vignaud, I.N.R.A.P.

Collaborateurs I.N.R.A.P. : Frédéric Audouit, Jérôme Kotarba (détermination céramique antique)

Définition du site et datation : Mobilier antique et médiéval hors stratigraphie

Résultats

Le diagnostic archéologique mené sur l'aménagement de la RD 612, n'a livré qu'une seule structure archéologique, en l'occurrence un drain sec à galets, d'époque moderne ou contemporaine.

Quelques points intéressants sont toutefois à noter :

En ce qui concerne l'ancienne occupation de ces secteurs, bien attestée par le grand site voisin de *Sant-Roma*, plus au sud-ouest, occupé durant la période républicaine romaine jusqu'au Bas Empire et plus ponctuellement au Moyen Âge (Xe s.), nous en avons quelques résonances à l'est, dans les sédiments bruns colmatant l'ancienne dépression hydromorphe de la *Prade*, ici à son amorce.

Cette relation est attestée par la présence, dans différents niveaux prenant de l'ampleur avec le pendage vers le centre de la cuvette (bien plus éloigné), d'une forte densité de mobilier, essentiellement fragments de tuiles, à rebord ou courbes, associés à des tessons d'amphores ou de céramiques plus fine, cela jusqu'à plus de 2 mètres de profondeur pour la partie sondée. Ces mobiliers de différentes périodes, dont du Haut Moyen Âge, intimement associés aux sédiments bruns comblant la dépression, témoignent, tout au moins sur sa bordure, d'une importante fréquentation ou plutôt aménagement des lieux à ces périodes : sous le drain moderne DR 1, l'on peut observer plus de 1 m de sédiments contenant du mobilier antique et médiéval.

Si cette relation stratigraphique est bien avérée, par contre l'évolution et la mise en place de ces sols reste problématique. S'agit-il d'apports anthropiques destinés à gagner de la surface pour les mises en culture, ou de dépôts naturels, sur la longue durée ? On peut estimer que la première hypothèse soit à privilégier.

Commune : Montesquieu-des-Albères

Intitulé de l'opération : *Craps, lotissement Escarmant*

Type d'intervention : Opération de diagnostic

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs : Céline Jandot, Frédéric Audouit, Christophe Coeuret (I.N.R.A.P.)

Résultats

Cette intervention de diagnostic, menée sur un petit terrain à lotir correspondant à une langue de terre dominant la plaine alluviale du Tech, n'a pas permis de mettre en évidence de vestiges archéologiques. Le terrain naturel, quasi-affleurant, est ici constitué d'anciens niveaux alluviaux aux galets de gneiss totalement pourris.

Références du rapport : J. Kotarba, *Montesquieu-des-Albères, lotissement Escarmant*, Rapport Final d'Opération de diagnostic, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2006, 17 p.

.....

Communes : Montesquieu-des-Albères, Le Boulou

Intitulé de l'opération : *Aménagement de la D618*

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Patrice Wuscher (cdd I.N.R.A.P.)

Équipe I.N.R.A.P. : Jérôme Kotarba (fouille et étude du mobilier), Roland Haurillon, Frédéric Audouit, Christophe Coeuret, Tanguy Wibaut

Collaborateurs : Jean-Pierre Comps (A.A.P.-O.)

Résultats

Le projet d'aménagement de la D618 par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales est à l'origine du présent diagnostic. L'emprise ici traitée, de 122866 m² sur une longueur de 2,8 km, concernait le dernier tronçon du projet entre Montesquieu-des-Albères et Le Boulou. Le nouveau tracé de la route se traduira par un élargissement de la voie actuelle et un certain nombre d'aménagements périphériques, telles que des bretelles d'accès. Du coup, les travaux étaient localisés de part et d'autres de la route actuelle.

Depuis les années 1990, ce secteur a fait l'objet de nombreuses prospections (A.A.P.-O. et A.F.A.N.) et les diagnostics préalables à la construction de la L.G.V. de Perpignan à Barcelone ont un peu mordu sur le tracé de la future D618 (sous direction C. Jandot et J. Kotarba/I.N.R.A.P.).



Vue générale du tracé de la D618 au lieu-dit Trompette-Haute à Montesquieu-des-Albères (cliché P. Wuscher, I.N.R.A.P.)

Un certain nombre d'indices et de sites étaient donc connus au moment de l'intervention. Le contexte géomorphologique assez complexe nous a poussé d'abord à chercher à comprendre la géométrie du terrain, ainsi que la puissance et l'âge des formations sédimentaires pour réfléchir en terme de taphonomie et de paléoenvironnements. Le maillage a par la suite été adapté en fonction de ces premières observations.

Parallèlement à la définition de ce cadre physique, l'insertion du présent diagnostic dans une trame et un maillage humains plus vastes était au cœur de nos préoccupations. Se posait principalement la question de l'histoire du réseau viaire, avec notamment le passage présumé de la Voie Domitienne (*cf* contribution de Comps dans Castellvi *et alii*, 1997), ou du moins d'une route importante au Moyen Âge (communication orale J.-P. Comps/A.A.P.-O.).

Le tronçon est localisé sur une terrasse étagée et sur des cônes de déjection. Après l'incision du Tech, les cours d'eau issus des Albères ont défoncé cette terrasse. Dès lors, ces formations anciennes n'ont plus été recouvertes par des dépôts holocènes, tandis que le fonctionnement torrentiel des tributaires du Tech n'a pas permis de reconstituer leur histoire (difficulté à terrasser dans des dépôts de blocs pouvant atteindre plus d'un mètre). En revanche, une formation intéressante, qui recoupe la terrasse du Tech, a été observée au *Pla de Molas/Le Boulou*. Il s'agit d'une dépression fossile d'une dizaine de mètres de large pour plus d'une centaine de

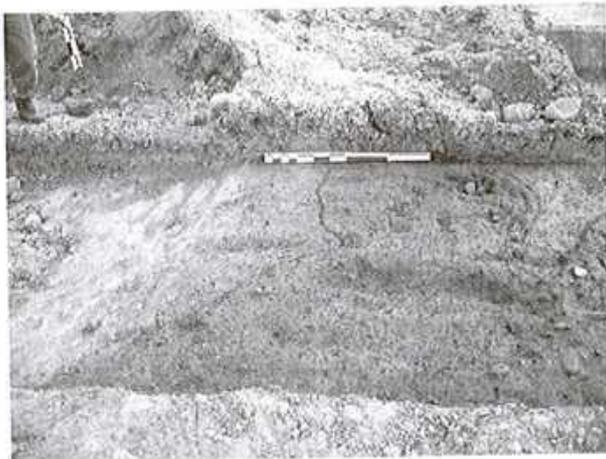
mètres de long, orientée SO/NE. Elle semble avoir été creusée dans les dépôts fins de la terrasse par érosion éolienne lors d'un des épisodes du dernier âge glaciaire. Humide, partiellement en eau, elle a été comblée progressivement par colluvionnement et remblaiement.

Des vestiges diffus et dispersés (épandage de mobilier et fosses à galets chauffés) de la Protohistoire ont été reconnus sur toute l'emprise du tracé. L'indigence du mobilier recueilli ne permet pas de proposer de datation.

Deux sites républicains ont été reconnus. A Montesquieu-des-Albères/Trompette-Haute, il a été découvert une concentration de mobilier dans un horizon pédologique sur une cinquantaine de mètre carré. Il s'agit indiscutablement d'un site, malheureusement complètement « fondu » par la bioturbation et des siècles d'agriculture. Au Boulou/Pla de Molas et Oliu Tort, le site déjà repéré par les prospections évoquées précédemment a pu être appréhendé. Au nord de la route, à l'Oliu Tort, le mobilier est dispersé sur une grande surface (300 m²). Un silo est bien conservé et a été fouillé par moitié. Deux autres structures ont été observées, mais n'ont pas été testées. Leur datation et leur fonction ne sont donc pas assurées (silo et fond de cabane ?). L'essentiel du site semble cependant très abîmé et complètement déstructuré par les labours et la vie du sol. Le mobilier est constitué d'amphores italiques, de céramiques campaniennes et de céramiques fines et communes. La présence de fragments d'une amphore ibérique, d'un fragment d'amphore de Marseille et d'un bord de vase, sans doute de production ibérique semblent pousser vers une datation un peu plus ancienne que -120 (étude J. Kotarba).



Le Boulou / Oliu Tort. Coupe du silo républicain (cliché P. Wuscher, I.N.R.A.P)



Le Boulou / Le Pila. Le four vu de l'ouest (cliché P. Wuscher, I.N.R.A.P.)

Au sud de la route, au Pla de Molas, le remplissage de la dépression évoqué précédemment, constitué de très nombreux fragments d'amphores italiques et de quelques éléments plus anciens, est contemporain de l'occupation de l'Oliu Tort et semble en être la suite. Des anomalies sédimentaires (traces d'une palissade ? trous de plantations d'arbres ?), ainsi que des traces de rubéfaction montrent que cette dépression a été utilisée et aménagée.

Au Boulou, Le Pila, au bord de la terrasse alluviale, ont été mis en évidence plusieurs structures à de très faibles profondeurs (entre 10 et 20 cm), dans un excellent état de conservation. Du coup, le décapage a été très léger, quitte à ne comprendre l'organisation des vestiges. En l'état, trois fosses ont été repérées (fosses d'extraction ?), de vagues alignements de pierre, ainsi qu'un four. Ce dernier paraît grand pour une structure domestique. L'absence de scories ou de ratés de cuisson ne permet cependant pas de trancher clairement pour une utilisation artisanale. La contemporanéité de ces structures n'est pas assurée et peu de mobilier a été recueilli (*tegulae*, une faucille...). Ce dernier semble cependant pousser vers une datation d'époque romaine centrée sur le changement d'ère (étude J. Kotarba).

Enfin, dans un ancien creux topographique au Boulou/Trompette-Haute, des successions de lentilles graveleuses et l'interruption d'un paléosol semblent montrer la présence d'un ancien chemin, très rustique. Si son tracé semble correspondre à celui du chemin du début du XIXe siècle (étude J.-P. Comps/A.A.P.-O.), il n'est pas possible de remonter plus en avant dans le temps.

Intérêts scientifiques et perspectives de recherches

Les vestiges très diffus de la Protohistoire ne peuvent conduire ici à une étude spécifique. Confrontés aux résultats de la fouille de Montesquieu-des-Albères/Trompette-Basse (sous direction d'A. Vignaud/I.N.R.A.P.), ils donnent pour ces périodes, l'image d'un secteur densément occupé et tourné vers un environnement et une économie particuliers.

Le site républicain de Trompette-Haute entre bien dans la catégorie des petits sites qui se développent au pied des Albères à cette période (Kotarba, 1995). La destruction complète de la stratigraphie n'en fait cependant pas un bon candidat pour une fouille. De fait, le site

bien conservé (sous des colluvions anciennes par exemple) de cette catégorie reste à trouver.

Le site de l'*Oliu Tort/Pla de Molas*, semble en revanche bien plus grand. Sa position géographique et sa proximité avec une ancienne dépression humide ouvrent des perspectives historiques, géopolitiques, économiques et paléoenvironnementales.

Le petit site du *Pila* est intéressant à bien des égards. Les sites du changement d'ère sont rares et celui-ci est dans un état de conservation remarquable. Sa fonction et son statut restent à définir.

Hormis à *Trompette-Haute*, cette nouvelle opération n'apporte rien de neuf à l'histoire des chemins et des routes de cette zone. Rappelons, qu'il en allait de même après les autres opérations de diagnostics du secteur, L.G.V. notamment. Si la Voie Domitienne passait bien là, plusieurs raisons peuvent être évoquées. On pensera d'abord à la continuité de cet axe, sous la D618 et dans sa proximité immédiate, là où les obstacles pour terrasser sont nombreux (lignes électriques, téléphone...). Ensuite, l'absence de recouvrements historiques n'aurait pas protégé d'éventuelles structures. L'utilisation de matériaux semblables au substrat (graviers et sables sur sables et graviers) rendrait en outre difficile son identification. De toute manière, ce tronçon devait être moins soigné qu'aux abords des villes (question de prestige) ou en montagne (raisons de sécurité). La fouille et l'étude des sites du *Pila* et de l'*Oliu Tort* donneront peut-être de nouveaux arguments.

Enfin, l'absence de sites, de structures agraires et d'épandage de mobilier (fumure) du Moyen Âge est à souligner. Faut-il y voir une stabilité entre cette période et aujourd'hui et une utilisation particulière de cette zone de piémont qu'il n'est pas possible d'appréhender ici ?

Bibliographie

Castellvi G., Comps J.-P., Kotarba J., Pezin A., 1997. *Voies romaines du Rhône à l'Ebre : via Domitia et via Augusta*. MSH, DAF 61, 304 p.

Kotarba J., 1995. Premières données sur l'occupation humaine du versant nord des Albères durant l'époque romaine et l'antiquité tardive, dans *Cultures i Medi de la Prehistoria à l'Edat Mitjana, 20 anys d'arqueologia pirinenca, Hommenatge al Professor Jean Guilaine* (Xe colloqui internacional d'Arqueologia de Puigcerdà, 10-12 novembre, 1994), Puigcerdà, p. 549-554.

.....

Commune : Palau-Del-Vidre

Intitulé de l'opération : *Place de l'Eglise*

Type d'intervention : Suivi archéologique des travaux d'aménagement

Responsable d'opération : Thomas Charpentier (SARL ACTER)

Collaborateurs : Claire Péquignot, Carole Puig et Céline Porcel (SARL ACTER)

Résultats

Le territoire de Palau-del-Vidre est situé dans le bassin alluvionnaire de la basse vallée du Tech, à 1 km au sud du lit du fleuve et à moins de 10 km à l'ouest de la Méditerranée.

Dès la période gallo-romaine, Palau apparaît placé sur un axe de communication majeur (voie Domitienne). Le terroir se développe essentiellement au Bas Empire puis est, semble-t-il, colonisé dans le contexte de la reconquête carolingienne. Au Xe siècle, le Palatium Rodegarium est mentionné, sans doute en relation avec le pouvoir comtal. Au XIe siècle, Palau devient un castrum appartenant aux comtes du Roussillon. Par la suite, le lieu passe dans les possessions de la milice du Temple puis, après dissolution de l'ordre, il est attribué aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le village se développe durant tout le Moyen Âge, se dotant de fortifications. La période Moderne est marquée par l'essor des faubourgs.

Dans le cadre de l'aménagement de son centre villageois, la municipalité a entrepris des travaux importants sur la place de l'église, au cœur du quartier dit "le Fort". La réfection des conduites pluviales et du revêtement de la place nécessitait le décaissement d'une grande partie de la zone sur près de 0,5 m de profondeur par endroits. Un premier décapage mécanique des remblais supérieurs ainsi que le creusement d'une tranchée pluviale dans la partie ouest, ont été réalisés sous surveillance archéologique. Le reste de la place a été reconnu par le suivi des décapages de surface. Un sondage mécanique profond a été réalisé à l'ouest de la zone. Une analyse sommaire du bâti des éléments en élévation conservés autour de la place a été complétée d'une série d'observations architecturales sur l'église.

Le décapage de la partie ouest de la place a permis de mettre en évidence la présence d'un bâtiment polygonal d'environ 300 m², antérieur à l'église, et qui s'insère à l'intérieur du village médiéval. Les données stratigraphiques obtenues dans le sondage réalisé dans cette structure, confrontées à l'analyse des sources écrites, permettent de l'identifier comme une fortification du Moyen Âge central, voire plus ancienne. La datation du bâtiment pourra être précisée par une série d'analyses (14C).

À l'est de la place, une série de décapages mécaniques ponctuels a mis au jour les vestiges d'anciens habitats des périodes Moderne et Contemporaine. Par ailleurs, une partie des limites d'un ancien cimetière accolé à l'église, et pouvant être identifié comme le cimetière Sainte-Marie mentionné à partir de 1448, a été reconnue.

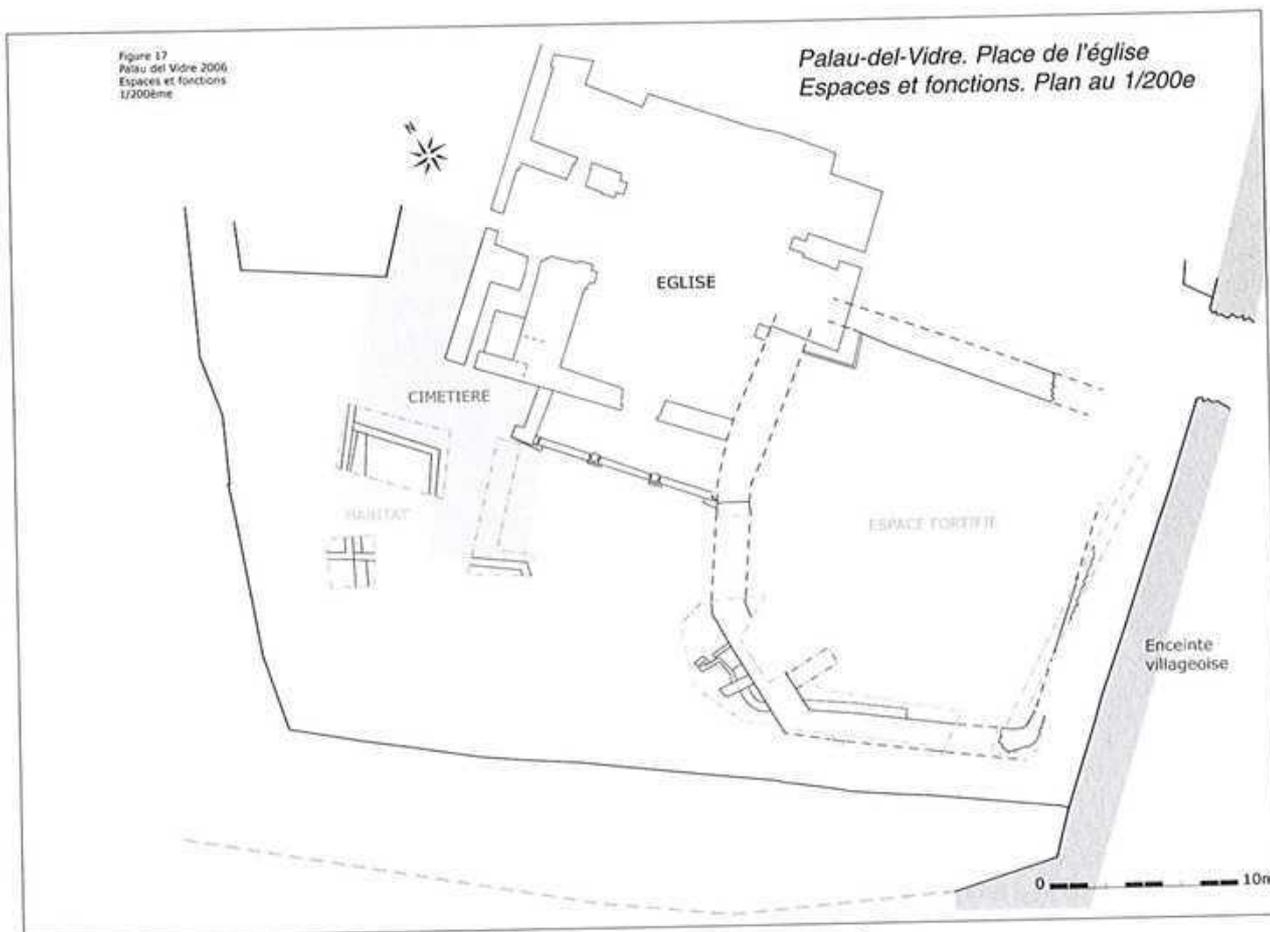


Figure 17
Palau del Vidre 2006
Espaces et fonctions
1/2000ème

Palau-del-Vidre. Place de l'église
Espaces et fonctions. Plan au 1/2000e

L'observation des parties visibles du bâti de l'église a permis déterminer un certain nombre de phases de construction s'étageant entre les XIVe et XIXe siècles. Par ailleurs, il apparaît qu'un bâtiment doté de murs d'une largeur de 2,5 m en moyenne ait préexisté à l'édifice. De par leur nature et leur position, l'hypothèse que ces murs appartiennent au bâtiment mis au jour dans le sondage n'est pas à exclure.

L'opération s'est donc avérée riche en informations et permet d'établir un premier phasage relatif de l'occupation du noyau central de Palau-des-Vidre. La fortification découverte à l'ouest de la zone, dont l'état de conservation, sous le sol actuel semble remarquable, apparaît comme l'élément bâti le plus ancien. Cet édifice doit être mis en relation avec les nombreuses mentions, dans les sources écrites, d'un lieu de pouvoir féodal établi à Palau, notamment celle du castrum de 1172. Les relations topographiques et chronologiques de ce bâtiment avec le lieu de culte apparaissent également des plus intéressantes. Parallèlement, l'évolution de l'habitat au Bas Moyen Âge et durant la période Moderne a été illustrée par une série d'observations concrètes.

Commune : Perpignan

Intitulé de l'opération : *Chemin de Torremilà*

Type d'intervention : Opération de fouille

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs : Jean-Paul Brulé, Christophe Durand, Catherine Bioul (I.N.R.A.P.)

Spécialistes sollicités : Patrice Alessandri (I.N.R.A.P., céramique moderne), Laurent Fabre (I.N.R.A.P., anthracologie), Pascal Verdin (I.N.R.A.P., phytolithes)

Résultats

Cette opération de fouille menée durant l'été 2006 fait suite au diagnostic conduit en début d'année par Annie Pezin. La découverte de vestiges de l'époque romaine républicaine et de traces parcellaires, dans une partie haute du terrain destinée à être bâtie, a motivé la tenue d'une fouille.

Cette petite opération de deux semaines de terrain à trois personnes a permis de décapier un peu plus de 1000 m². Nous y avons étudié 4 creusements quadrangulaires de plus ou moins grande dimension qui correspondent à des zones excavées dont le fond, tapissé de petits galets de la terrasse environnante, semble piétiné. Il n'est pas possible d'aller plus loin dans leur interprétation pour l'instant. Le mobilier qui s'y retrouve est homogène et comprend principalement des amphores italiennes de type Dressel 1A.

Perpignan, chemin de Torremilà.
 Vue générale de la zone décapée. Les parties plus sombre (au premier plan, à gauche) correspondent aux structures antiques
 (cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)



À proximité, un silo a été fouillé. Il est de forme ampoulaire et assez bien conservé, indiquant ainsi qu'il n'y a pas eu d'arasement conséquent de cette terrasse. Son comblement complexe comprend à sa base une petite couche qui pourrait correspondre au pourrissement de végétaux. Cette couche va faire l'objet d'une étude des phytolithes (squelette siliceux des plantes) pouvant s'y trouver. Le mobilier retrouvé dans cette structure est du même type que le précédent. On signalera que le sol acide de cette terrasse, présentant parfois des traces d'hydromorphie, a totalement dissout les ossements rejetés dans ces structures, et fortement dégradé les céramiques, notamment les plus fines ainsi que les modelées peu cuites. Sur ce site dont l'interprétation reste incertaine, mais où l'on verrait bien les restes dégradés d'un petit habitat rural, on signalera l'emploi de dolia à pâte locale et à pâte à dégraissant volcanique, ainsi que de quelques tuiles à rebord importées d'Italie.

Les fossés repérés en diagnostic et un ensemble cohérent de fosses de plantation appartiennent à une mise en culture du secteur à l'époque Moderne, voire un peu plus tardivement encore.

.....

Commune : Perpignan

Intitulé de l'opération : Couvent Saint-François

Type d'intervention : Fouille d'un caveau d'époque Moderne

Responsable : Richard Donat (I.N.R.A.P.)

Equipe de fouille : Richard Donat, Eric Yebdri, Cécile Dominguez, Agnès Bergeret, Patrice Alessandri (I.N.R.A.P.)

Résultats

Les recherches archéologiques réalisées par l'I.N.R.A.P. (1), pendant l'hiver 2004-2005, sur l'emplacement de l'ancien hôpital militaire à Perpignan (avenue Maréchal Foch) ont permis de mettre en évidence les vestiges du couvent Saint-François (XIIIe-XVIIIe siècle) et plus précisément la galerie méridionale du grand cloître ainsi qu'une partie de la nef, et l'ensemble des chapelles latérales occidentales, de l'église majeure de l'établissement. La fouille des chapelles latérales a notamment révélé la présence de nombreuses sépultures dont trois caveaux. L'un d'entre eux (n°2312) n'a pu être exploré que partiellement durant cette intervention ; il a fait l'objet d'une fouille complète (I.N.R.A.P.) à l'automne 2005.

Le caveau 2312 est de forme rectangulaire (2,78 x 2,20 m), pour une hauteur interne de 1,74 m. La maçonnerie met en œuvre des galets et des *cayroux* liés au mortier de chaux. Le mobilier recueilli (céramiques, monnaies, médailles, chapelets...) indique une utilisation comprise entre le XVIe et le XVIIIe siècle.

Au moment de sa découverte, la chambre funéraire était presque entièrement comblée sur toute sa hauteur par différents vestiges.

Au sommet du remplissage, on observe une importante couche d'ossements, mêlés à du sable et des



*Perpignan, couvent Saint François.
Aperçu du niveau sépulcral en cours de fouille, à la base du remplissage du caveau 2312, carrés A-B 1
(cliché R. Donat, I.N.R.A.P.)*

gravats, d'une épaisseur moyenne de 30 cm. Elle est répartie sur presque toute la surface du caveau. Les restes humains, tous déconnectés, se rapportent à un minimum de 127 individus. Les os représentés sont essentiellement des pièces volumineuses (*calvariums* et os longs des membres), attribuables majoritairement à des adultes.

Sous cette couche, se trouve un important remblai, d'1 m de puissance en moyenne, constitué de matériaux divers (sable, mortier, galets, briques en terre cuite). Il ne contenait que de très rares ossements humains.

Enfin, à la base du remplissage, la fouille a mis en évidence un niveau sépulcral, dont l'épaisseur varie entre 20 et 50 cm, comprenant des os déconnectés et des portions de squelettes en connexion anatomique qui forment un ensemble extrêmement complexe. Les restes humains mis au jour appartiennent à au moins 109 individus se répartissant en 32 enfants (0-14 ans) et 77 adultes et adolescents des deux sexes.

Les corps des défunts, déposés dans des cercueils, ont été inhumés successivement dans la chambre funéraire. Les cercueils étaient introduits par une ouverture latérale, située dans la paroi est, et descendus par une rampe d'accès en briques fortement inclinée. Au début de son utilisation, le caveau a principalement accueilli des enfants alors que par la suite on y a préférentiellement inhumé des adultes et des adolescents.

Les lésions osseuses relevées sur les squelettes, notamment ceux des adultes, traduisent essentiellement des phénomènes dégénératifs (arthrose et enthéropathies). En effet, les autres pathologies comme les traumatismes, ou celles d'origine infectieuse, sont dans l'ensemble peu fréquentes. La recherche d'indicateurs non spécifiques de stress (hypoplasies de l'émail dentaire et lignes de Harris) apportera des informations com-

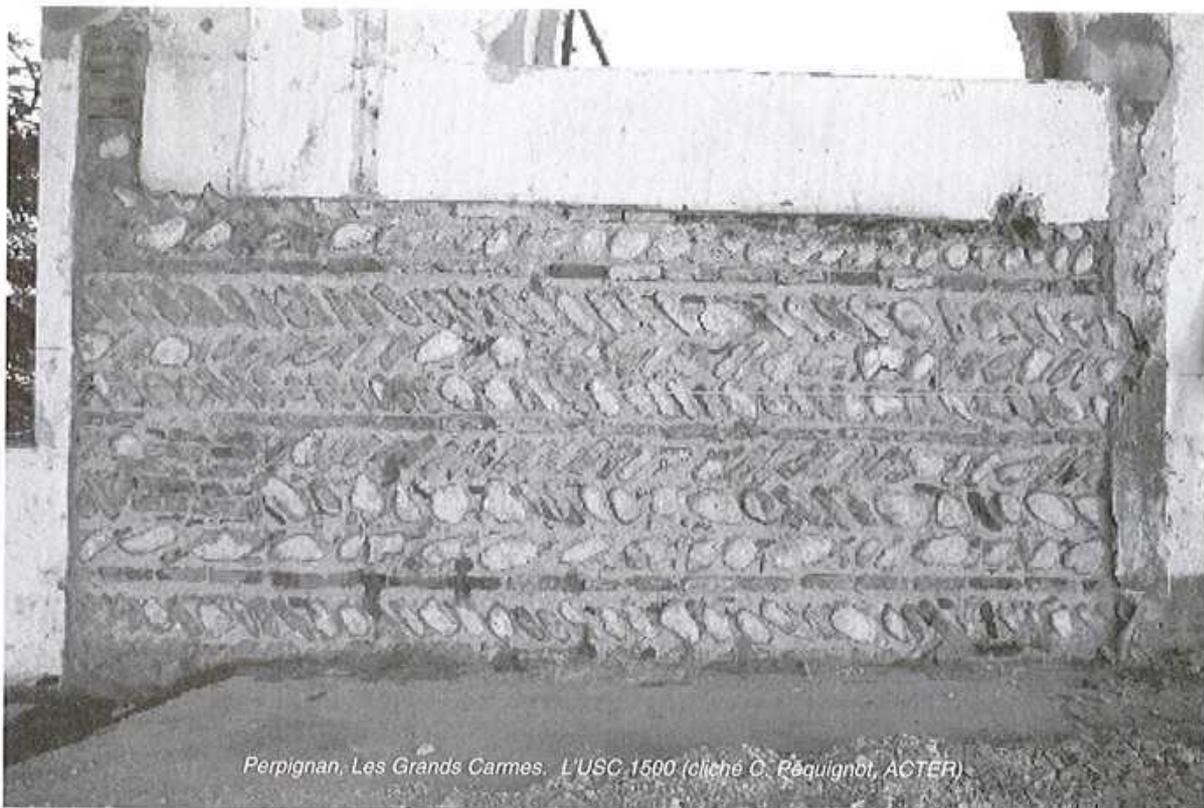
plémentaires sur l'état sanitaire de cette population.

En résumé, les observations recueillies permettent de retracer l'histoire du caveau : après la fin de son utilisation sépulcrale (XVIe -XVIIIe siècle), la chambre funéraire va servir de zone de rejet, recueillant dans un premier temps des matériaux provenant de la destruction de maçonneries, puis des ossements, mêlés à des gravats, issus de la vidange d'un lieu funéraire non reconnu. Ces événements semblent contemporains de la démolition d'une partie des bâtiments du couvent, dont l'église majeure, qui a été effectuée par l'Armée à la fin du XVIIIe siècle afin d'installer un hôpital.

Note

(1) - Le projet de réalisation d'un parking souterrain par le Conseil général des Pyrénées-Orientales, propriétaire du terrain est à l'origine des découvertes (responsable de l'opération archéologique : Agnès Bergeret, I.N.R.A.P.)

.....



Commune : Perpignan

Intitulé de l'opération : Ancien couvent des grands Carmes

Type d'intervention : Opération de fouilles

Responsable d'opération : Claire Péquignot (SARL ACTER)

Collaborateur : Isabelle Commandré (SARL ACTER)

Illustration jointe : Carmes 06

Légende : L'USC 1500

Résultats

L'installation de l'ordre des Grands Carmes à Perpignan est généralement placée au milieu du XIIIe s. Le monastère bénéficia très tôt de la bienveillance des rois de Majorque qui lui accordèrent droits et privilèges. Parmi les bâtiments conventuels, l'église Notre-Dame du Mont Carmel et le cloître s'imposent comme des constructions du XIVe s. L'agrandissement du chevet de l'église marqua incontestablement l'histoire du monastère à la fin du XVIe et au début du XVIIe s. Ensuite, le couvent des Grands Carmes périclita jusqu'à la Révolution. Au départ des derniers religieux en 1791, l'artillerie s'accapara la totalité des bâtiments pour ne les libérer qu'au début des années 1980.

La plupart des informations récoltées au cours de l'analyse des tranchées pratiquées dans l'ancien bâtiment de l'administration et de la fouille des deux terrasses se développant au chevet de l'église participe à la définition de trois phases dans son évolution. La première rassemble les rares vestiges antérieurs à l'établisse-

ment du monastère et au probable élargissement de ses limites. La deuxième s'étale de la seconde moitié du XIIIe jusqu'à la fin du XVIe s. La dernière débute avec la mise en œuvre du nouveau chevet.

L'ancienneté et les grandes dimensions d'un bâtiment défini par le mur séparant les deux terrasses et celui délimitant l'un des secteurs fouillés pour celle intermédiaire suggèrent que cette construction ait été un monument important dans l'organisation de la ville. La détermination de sa fonction reste cependant impossible suite aux transformations et dérasements qu'il a subi. Il semble toutefois que son abandon soit intervenu avant le XVe s. Cette date correspond également à l'ultime temps de fonctionnement d'un autre espace situé à l'angle sud-est de la même zone. Défini par deux murs délimitant une calade, il pourrait matérialiser des dispositions urbaines antérieures. Il s'est également révélé postérieur à une série de piliers et un mur dont les fonctions et datations sont restées indéterminées.

Plusieurs constructions attestent de dispositions sensiblement différentes des bâtiments conventuels avant l'érection du nouveau chœur. Ainsi, l'abside à pans coupés mise au jour en terrasse supérieure correspondait à un édifice connu par un plan ancien (1778) qui à cette époque servait de cave. Ses dispositions particulières attestaient d'une fonction primitive religieuse : chapelle ou oratoire. Cependant, les couches archéologiques susceptibles de préciser la date de sa construction ont vraisemblablement disparu suite à son décaissement. La base du clocher polygonal a pu être également identifiée à l'arrière de la dernière chapelle méridionale de la nef. Dans le même secteur, plusieurs maçonneries sont apparues incorporées aux aménagements engendrés par le nouveau chevet. Enfin en avant et dans l'ancien bâti-

ment de l'administration deux murs témoignent de constructions ne correspondant pas au réfectoire signalé sur les plans anciens. Celui situé à l'extérieur a vraisemblablement été construit entre la deuxième moitié du XIIIe et le XVe s. Enfin, il faut noter que la mise en œuvre de nombreux bacs à chaux en terrasse supérieure a passablement perturbé la lecture des rares niveaux d'occupation pouvant être éventuellement mis en relation avec ces structures.

L'exploration de la terrasse intermédiaire ayant abouti à la constatation de sa fouille antérieure, elle n'a permis que l'observation en berme de niveaux conservés à proximité de la fontaine en limite d'investigations. Un niveau d'occupation, un remblai de destruction et deux structures maçonnées partiellement dégagées induisent très clairement une datation médiévale (XIVe s.) pour cet aménagement souterrain.

Les rares niveaux d'occupation et/ou de circulation qui ont été reconnus en cours de fouille témoignent généralement de la période contemporaine et postérieure à l'agrandissement de l'église au début du XVIIe s. Les comblements des bacs à chaux attestent également de leur abandon peu de temps plus tard. Deux d'entre eux ont été l'objet d'un prélèvement systématique de leur mobilier céramique dont l'étude approfondie a permis de compléter efficacement la connaissance des productions de la deuxième moitié du XVIe au début du XVIIe s.

Le nombre d'éléments attestant de réseaux de circulation d'eau dans le site du couvent des Carmes est important. La connaissance de leur plan d'ensemble est restée très fragmentaire. Il existe notamment une canalisation taillée dans le substrat argileux identifiée dans l'ancien bâtiment administratif. Un simple conduit en céramique inséré dans un creusement comblé d'un remblai a été reconnu dans le secteur s'étendant en avant du bâtiment précédent et a été daté de la seconde moitié du XIIIe s. Plusieurs canalisations se sont révélées appareillées en briques ou en tuiles. D'autres incorporent des conduits en céramiques ou bâtis en briques dans un blocage de galets noyés dans du mortier. Il est impossible de relier chacune de ces techniques à une période précise d'autant que les datations qui leur sont associées correspondent le plus souvent à celles de leur abandon. En revanche, il faut retenir que toutes les canalisations découvertes attestent de l'entretien et du renouvellement d'un réseau hydraulique important, dans les limites de l'établissement carmélite.

Désormais, l'approfondissement de la connaissance du couvent des Grands Carmes de Perpignan devrait s'appuyer sur la consultation des archives espagnoles et romaines de l'Ordre ou la réalisation de sondages complémentaires. Quoiqu'il en soit, il s'impose déjà comme l'un des établissements religieux les plus importants de la ville tant d'un point de vue politique qu'architectural.

.....

Commune : Perpignan

Intitulé de l'opération : *Rue des Remparts-Caserne Dagobert*

Type d'intervention : Opération de diagnostic

Responsable : Roland Haurillon (I.N.R.A.P.)

Résultats

Un projet de construction d'un parking souterrain et d'une école a déclenché une campagne de diagnostic archéologique, effectuée du 25 avril au jeudi 11 mai 2006. Porté par la mairie de Perpignan, ce projet concerne le quartier Saint-Mathieu installé au pied des remparts de Vauban, au nord/nord-est du Palais des Rois de Majorque.

L'intervention archéologique se situe précisément à l'emplacement de l'ancienne caserne Dagobert. L'emprise des travaux couvre une superficie de 3045 m². Elle est délimitée au sud par la rue de remparts, à l'ouest par la rue Jean De Gazanyola, au nord par la rue des Dragons et des Sureaux et à l'est par les bâtiments de la CPAM et de la sécurité sociale. Cette emprise est matérialisée sur trois côtés par un imposant mur de galets de rivière et de briques construit en 1846, quatre ans avant la construction de ladite caserne (1850). Détruite en 2004/2005, la caserne Dagobert a fait place à un parking temporaire.

Deux sondages archéologiques d'une quarantaine de mètres et cinq agrandissements latéraux d'une petite dizaine de mètres ont permis de recenser cent quarante six unités stratigraphiques. Ces dernières sont représentées par un grand nombre de murs et fondations, plusieurs séquences de remblais, deux niveaux de sol, deux murs de terre crue et six structures en creux.

L'état d'arasement des vestiges dans la partie sud est important : les niveaux de recouvrement ont disparu et des murs ne subsistent que les fondations installées à même le *substratum*. L'aménagement d'une partie du secteur en terrasse est à l'origine de ce constat. Cependant, les témoins archéologiques situés dans les trois quarts nord de la surface des futurs travaux sont présents sur presque trois mètres de stratification.

L'étude de fonds cartulaires associée aux premiers résultats de terrain permet de préciser l'origine des structures mises au jour. Dans le secteur nord-est, les vestiges d'un îlot d'habitations, orienté dans le même axe que celui des maisons actuelles du quartier Saint-Mathieu, est déjà matérialisé sur l'*Atlas* de Louis XIV (Perpignan en 1693). La découverte d'une citerne et d'un avaloir trahit la présence de structures masquées par les restes de bâtiments repérés en surface.

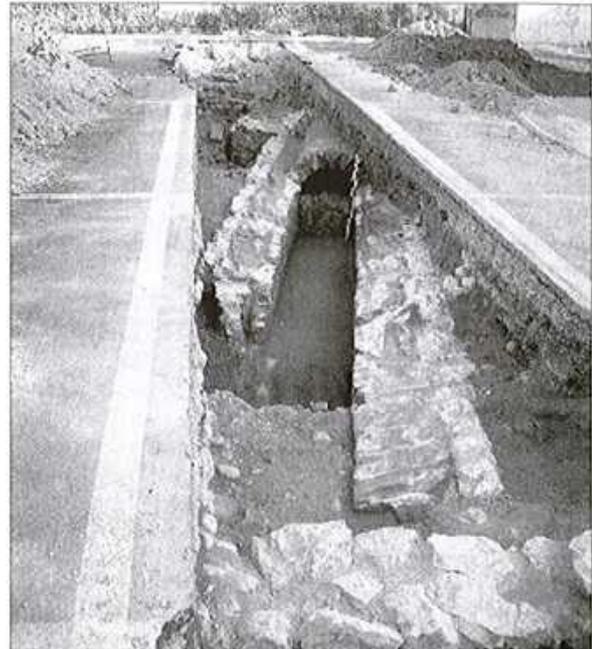
Dans la partie est/sud-est de l'emprise, la plupart des murs de fondation est à mettre en relation avec l'Hôtel des Monnaies et son enceinte (1710) ainsi que la caserne du même nom. Quelques solides fondations semblent cependant antérieures à ces bâtiments.

Dans la partie ouest, outre les murs de la caserne Dagobert, une adduction d'eau partiellement voûtée a été repérée sur presque toute la longueur du sondage 01. Elle semble trouver son origine au niveau du Palais des Rois de Majorque au sud, puis elle disparaît vers les îlots qui forment Saint-Mathieu, précisément à l'endroit où était érigé un corps de garde. Ce dernier est probablement contemporain de l'Hôtel de La Monnaie.

Les sources historiques qui concernent Saint-Mathieu mettent en exergue de nombreux remaniements du quartier. Ce constat explique en partie l'hétérogénéité du matériel céramique récolté dans les divers horizons stratigraphiques. Son étude fait apparaître une occupation qui s'étale sur sept siècles (P. Alessandri). Néanmoins, deux murs en terre crue, quelques structures en creux et plusieurs tessons de marmite et de cruche en pâte réductrice du Roussillon suggèrent une fréquentation plus ancienne, survenant dès le XIII^e siècle.



*Perpignan, Dagobert. Vue de l'intérieur de la citerne
(cliché R. Haurillon, I.N.R.A.P.)*



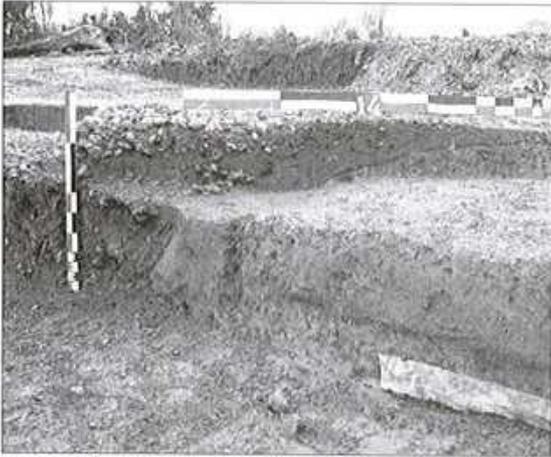
*L'adduction d'eau (vue sud)
(cliché R. Haurillon, I.N.R.A.P.)*

*Vue nord de l'adduction d'eau
(cliché R. Haurillon, I.N.R.A.P.)*



*Vue nord du sondage 02
(cliché R. Haurillon, I.N.R.A.P.)*





*Pia, Les Estagnols. À gauche, vue de la dépression et de la fosse.
À droite, vue d'ensemble, dernier état (clichés C.Jandot, I.N.R.A.P.)*

Commune : Pia

Intitulé de l'opération : Les Estagnols

Définition et datation : Dépression avec fosse du second Âge du Fer

Type d'intervention : Fouille archéologique

Responsable : Céline Jandot (I.N.R.A.P.)

Équipe : Alain Vignaud, Cécile Dominguez (I.N.R.A.P.)

Stagiaire bénévole (A.A.P.-O.) : Philippe Roca

Collaborateurs : Bénézet Jérôme, doctorant (étude du mobilier), Kotarba Jérôme (I.N.R.A.P., étude du mobilier antique)

Résultats

Suite au diagnostic mené par A. Vignaud (I.N.R.A.P.) en 2004 au lieu-dit « Les Estagnols », terrain du futur collège Jean Rous à Pia (aménageur : Conseil Général), une fouille a été prescrite. Le projet, déterminé par le Service Régional de l'Archéologie a concentré l'emprise de fouille sur ce qui était considéré comme un puits, placé au centre d'une dépression. L'objectif principal était de récolter le mobilier, dont les dernières phases de comblement étaient datées de la fin du IIIe-IIIe siècle avant notre ère (étude : Florent Mazière), période peu connue en Roussillon.

Le décapage de la structure dans son extension a permis de révéler une vaste fosse ou dépression de plan ovale, d'une longueur de 8,20 m pour 4,20 m de large, ouvrant en son centre sur le puits présumé, sectionné par le sondage de diagnostic. Le curage et l'approfondissement de cette tranchée initiale, dans une période sèche (à l'inverse des conditions climatiques du diagnostic), ont permis de constater que l'embouchure de ce puits ne se poursuivait pas en profondeur mais se terminait en une simple fosse, profonde de 0,45 m, pour un diamètre d'1,60 m.

La fouille de cet ensemble montre :

- une première période de réalisation, correspondant au creusement simultané de la dépression et de la fosse. Le fond de la fosse, atteignant le plafond de galets de la terrasse alluviale, permettait probablement la remontée de la nappe phréatique. L'emploi serait alors celui d'un point d'eau ou abreuvoir. Dans la phase d'utilisation, sur une durée indéterminée, une couche de limon argilo-sableux avec des charbons épars comble la dépression et la fosse ;

- dans un deuxième temps, la fosse centrale est « curée », et le point d'eau à nouveau réutilisé. Il est ensuite comblé, ainsi que la dépression, par un limon argileux de structure polyédrique, contenant de nombreux fragments de céramique dont de la campanienne (petits récipients) datés de la fin du IIIe siècle apr. J.-C. ;

- dans un dernier temps, vers le changement d'ère, à des fins probables de circulation, la dépression et la fosse reçoivent un comblement volontaire (voir photo) à base de cailloutis et de fragments d'amphores, avec un compactage plus important au niveau de la fosse centrale, dont l'affaissement devait créer un creusement indésirable.

L'étude des données de cette fouille, et le rapport devront se faire en janvier 2007, après l'analyse du mobilier protohistorique par Jérôme Bénézet.

.....

Fig. 1 :
À l'ouest de la
pointe
de l'anse Béar
(cliché M.
Salvat,
ARESMAR)



Commune : Port-Vendres

Nom du site : Anse Béar

Définition et datation : Site d'épaves antiques (Ier s. av. J.-C. / Ve s. ap. J.-C.)

Type d'intervention : Prospection-inventaire (PI)

Financement : SDA, ville de Port-Vendres, FFESSM

Responsables : Michel Salvat (agent du Patrimoine / ville de Port-Vendres, titulaire de l'autorisation de fouilles), Georges Castellvi (enseignant, UMR 154 Lattes, CRHiSM-université de Perpignan).

Équipe de fouille : archéologues-plongeurs de l'ARESMAR (Association pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon).

Chercheurs associés : Sabine Got Castellvi (Musée des monnaies et médailles J. Puig / Perpignan), Michel Amandry (Cabinet de monnaies, médailles et antiques de la BNF), Jean-Paul Barusseau et Raphaël Certain (topographie, université de Perpignan), Pierre Giresse (géologie, université de Perpignan), Jérôme Kotarba (céramologie, I.N.R.A.P.).

Rappel de la campagne 2005 et objectif de la prospection-inventaire 2006 (fig. 1)

Les résultats de la campagne 2005 (Castellvi *et al.*, à paraître) sur les deux secteurs de prospection dans l'Anse Béar ont permis d'enrichir un peu plus la carte archéologique de la rade de Port-Vendres (mise au jour

dans la zone sableuse d'une nouvelle estampille sur Dressel 20 et, dans la zone rocheuse, d'un trésor monétaire) et soulèvent deux problématiques de recherche :

- problèmes de dispersion du mobilier du Ier s. ap. J.-C. : amphores Dressel 20, Dressel 12, Pascual 1. S'agit-il de mobiliers provenant d'une ou de « nouvelles » épaves ou bien de mobiliers dragués à partir de PV 2 ?
- reconnaissance plus large du *fait* du dernier quart du IIIe s. ap. J.-C., (trésor d'imitations de monnaies des années 270-274 ; amphores Dressel 30, Almagro 50, 51C...) avec la question de la présence de mobiliers plus anciens (Dressel 1...).

L'objectif de la campagne 2006 était de réaliser une série de sondages systématiques dans l'environnement du trésor monétaire afin d'en préciser sa présence par l'apport de mobiliers complémentaires (fig. 2).

Description du site

La zone de prospection ciblée autour du gisement des monnaies est localisée dans la partie Nord-Ouest de l'anse, dans le prolongement immergé de l'éperon rocheux de la pointe Béar. Du trait de côte au sud, en direction du chenal portuaire vers le nord, la partie rocheuse s'étale sur environ une quinzaine de mètres jusqu'à une profondeur de -5 m. De nombreuses poches sédimentaires piégées dans les failles schisteuses constituent autant de sondages à exécuter afin d'en estimer leur contenu. Des sondages complémentaires avaient été prévus dans la partie basse vers le chenal – au-delà de la zone rocheuse – pour s'assurer de la présence éventuelle de vestiges de l'épave contemporaine des monnaies, qui aurait pu glisser à la suite du naufrage.

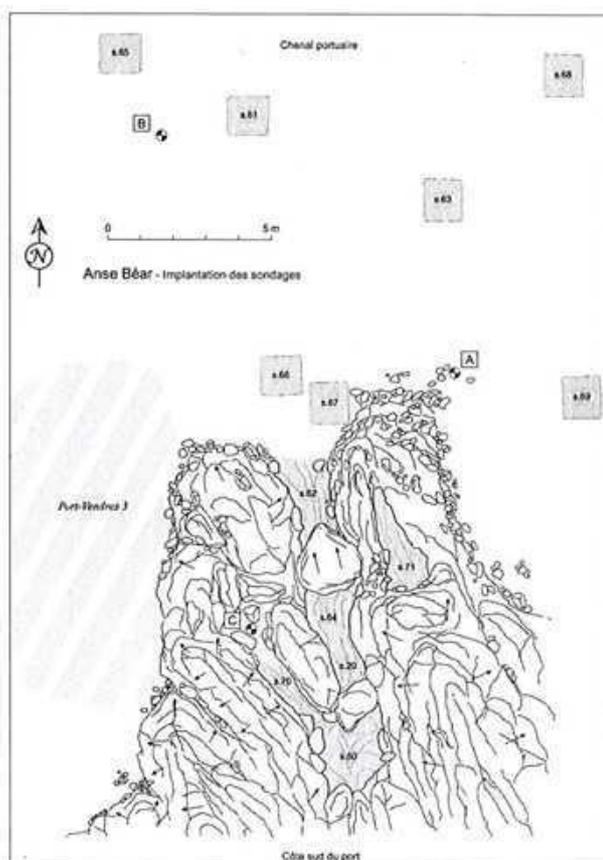


Fig. 2 : Implantation des sondages

Il faut également rappeler la proximité des anciens sites *Port-Vendres 3* et *4* (fouilles Dali Colls, 1977-1989) encadrant la partie rocheuse à prospecter, situation qui a son importance dans l'analyse des mobiliers découverts dans les sondages 2005 et 2006.

La topographie-même du fond a défini tout naturellement deux secteurs de prospection :

- la partie haute, dans la zone rocheuse immergée, définie préalablement par la découverte lors de la campagne de l'été 2005 du trésor monétaire daté du dernier quart du IIIe s. après J.-C.

Dans cet enrochement ont été repérées plusieurs failles schisteuses avec, en de nombreux endroits, la présence de gros blocs de schiste, consécutive à des effondrements naturels de la falaise environnante. L'objectif fixé pour cette zone était de pratiquer des sondages systématiques dans chacun des remplissages sédimentaires accumulés dans les failles et pouvant receler de nombreux vestiges perdus par un navire jeté par la tempête sur ce haut fond. Cinq sondages ont été pratiqués (s. 60, 62, 64, 70 et 71) ; le plus élevé (s. 60), vers la côte, est situé à $-3,80$ m avec un pendage à -4 m vers le chenal. Le s. 62 quant à lui a été implanté en limite basse de la zone, de $-4,70$ m à -5 m.

- sept sondages (s. 61, 63, 65, 66, 67, 68 et 69) ont été réalisés dans le deuxième secteur en partie basse, plus favorable à une conservation éventuelle du bois. Ils sont positionnés à partir du pied de l'enrochement (environ -5 m) en

direction du nord où est implanté, sur le talus de creusement du chenal à $-6,30$ m, le sondage (s. 65) le plus éloigné de la côte.

On rencontre à cet endroit un fond sableux plus ou moins grossier avec, visibles en surface et dans les couches superficielles, des cailloux de schiste d'un module pouvant atteindre jusqu'à 40 cm et nombre de tessons d'amphores concrétionnés dont les typologies reconnaissables (Dressel 20, Pascual 1 ou Dressel 1 B) permettent de les attribuer sans doute aux épaves étudiées précédemment dans le secteur (PV 2 et 4). La matte de posidonie est atteinte sous la couche sableuse à des profondeurs variables de 10 à 50 cm.

Résultats

1. Le mobilier de la zone rocheuse (s. 60, 62, 64, 70 et 71)

Seul un col d'amphore (AB.06.98-64) du type Africaine II D2 (Bonifay, 2004, p. 117), découvert dans le sondage 64, dont la période de circulation court du milieu du IIIe s. au premier tiers du IVe s. pourrait être associé chronologiquement au trésor monétaire du sondage 20 de 2005. Trop peu d'éléments cependant n'apportent d'enseignements sur les circonstances du naufrage, ce qui laisse pour l'instant quelque interrogation sur l'absence de vestiges dans le proche environnement de ces monnaies.

En revanche nous découvrons dans l'ensemble des cinq sondages une forte proportion de mobilier amphorique de la fin de la République, Dressel 1B et Pascual 1 pour l'essentiel, distingué par des cols, anses ou carènes, mais aussi d'autres pâtes italiques et ibériques non identifiées (1). Tout ce matériel peut sans aucun doute être assimilé au gisement de Port-Vendres 4, confirmé par des marques présentes sur des pointes de Pascual 1 ; les mêmes, mises au jour par D. Colls lors de ses sondages.

La fouille de la zone rocheuse a permis de compléter sensiblement l'inventaire du matériel jusqu'ici connu, par la découverte de nouvelles amphores italiques du type Lamboglia 2 non identifiées en tant que telles à l'époque mais dont quelques tessons de pâte semblable avaient été relevés et conservés au dépôt de fouille de Port-Vendres.

Seulement deux clous ont été retrouvés dans le sondage 60 ; ceci s'explique sûrement par une faible profondeur et la nature même du fond peu favorable à une bonne fixation du bois et donc son envasement. La seule trace de bois est repérée au nord-ouest du sondage 62 dans l'extrémité basse de la bande rocheuse. Il s'agit d'un petit morceau de bordé d'une quarantaine de centimètres carrés environ constitué de deux fragments de virures chevillées avec des traces de calfatages sur une des faces, plus probablement attribuables à *Port-Vendres 3* ou *4* (2).

2. Le mobilier de la zone basse (s. 61, 63, 65, 66, 67, 68 et 69)

Il apparaît une homogénéité certaine entre les mobiliers amphoriques de la zone rocheuse et cette zone sableuse, mobiliers attribuables essentiellement au Ier s. av. J.-C. : Dressel 1B, Pascual 1, Lamboglia 2.

Un nouveau type d'amphore dans les eaux de Port-Vendres : la Lamboglia 2

La forme Lamboglia 2 est attestée à Port-Vendres par deux types de pâtes :

a) l'une, assurément de « type italique » avec ses nombreux grains de dégraissant volcanique (façade tyrrhénienne probablement),

b) l'autre, sans présence de ces grains, avec, semble-t-il, de possibles nodules millimétriques d'argile rouge : peut-être la signature d'un atelier de la façade adriatique ?

a) Les Lamboglia 2 à dégraissant volcanique

C'est le type de la série au timbre de *M. Lollius*

Q. f.

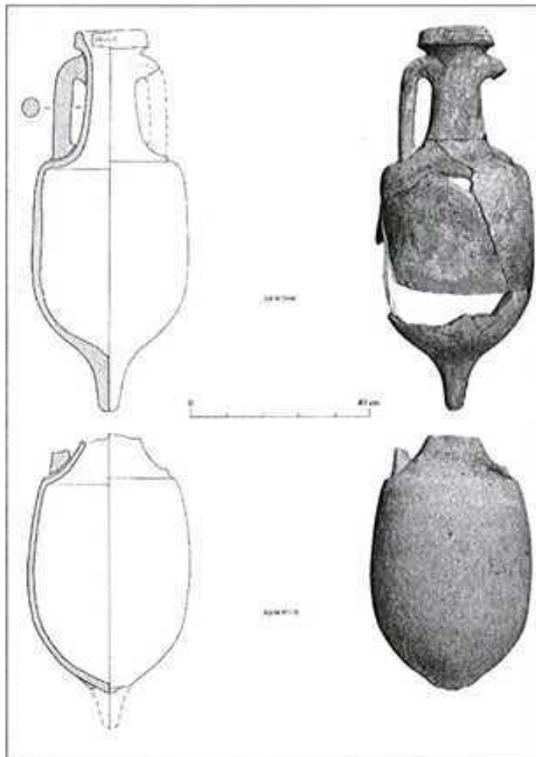
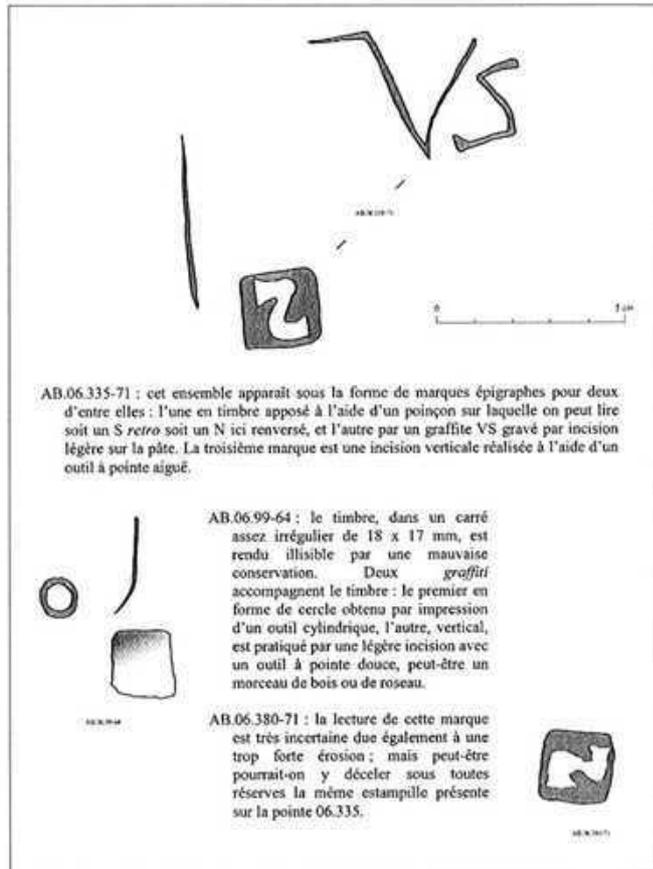


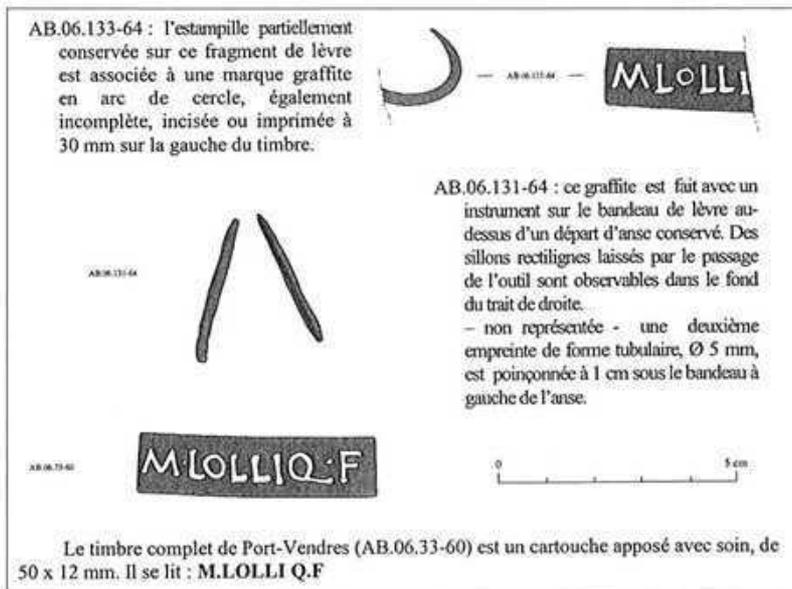
Fig. 2 : Amphores Lamboglia 2



AB.06.335-71 : cet ensemble apparaît sous la forme de marques épigraphes pour deux d'entre elles : l'une en timbre apposé à l'aide d'un poinçon sur laquelle on peut lire soit un S *retro* soit un N ici renversé, et l'autre par un graffiti VS gravé par incision légère sur la pâte. La troisième marque est une incision verticale réalisée à l'aide d'un outil à pointe aiguë.

AB.06.99-64 : le timbre, dans un carré assez irrégulier de 18 x 17 mm, est rendu illisible par une mauvaise conservation. Deux graffiti accompagnent le timbre : le premier en forme de cercle obtenu par impression d'un outil cylindrique, l'autre, vertical, est pratiqué par une légère incision avec un outil à pointe douce, peut-être un morceau de bois ou de roseau.

AB.06.380-71 : la lecture de cette marque est très incertaine due également à une trop forte érosion ; mais peut-être pourrait-on y déceler sous toutes réserves la même estampille présente sur la pointe 06.335.



AB.06.133-64 : l'estampille partiellement conservée sur ce fragment de lèvre est associée à une marque graffiti en arc de cercle, également incomplète, incisée ou imprimée à 30 mm sur la gauche du timbre.

AB.06.131-64 : ce graffiti est fait avec un instrument sur le bandeau de lèvre au-dessus d'un départ d'anse conservé. Des sillons rectilignes laissés par le passage de l'outil sont observables dans le fond du trait de droite. - non représentée - une deuxième empreinte de forme tubulaire, Ø 5 mm, est poinçonnée à 1 cm sous le bandeau à gauche de l'anse.

Le timbre complet de Port-Vendres (AB.06.33-60) est un cartouche apposé avec soin, de 50 x 12 mm. Il se lit : M.LOLLI Q.F

Fig. 3 : audeus : timbres et graffiti sur pointes de Pascual 1

Fig. 4 : à gauche : timbres M. LOLLI Q. F sur lèvres de Lamboglia 2

La pâte présente un aspect sableux, presque rugueux au toucher, dû aux très nombreux grains de dégraissant noirs d'origine volcanique ; elle est orange ou lie de vin clair, recouverte ou pas d'un engobe crème orangé.

b) Les Lamboglia 2 sans dégraissant volcanique

Ce type est attesté par au moins un exemplaire remarquable. Il s'agit d'une épaule (AB.06.321-70) de 365 mm de diamètre et d'un grand fragment de panse (AB.06.322-70).

La pâte est homogène, sonore, de couleur beige clair et présente par endroits de petits nodules d'argile rouge pouvant aller jusqu'à 3 mm. Sur l'épave de Cavalière (Charlin *et al.*, 1978, p. 18), un exemplaire remonté à pâte très claire, jaune pâle, présente de « gros nodules d'argile rouge ». Peut-être est-ce là la trace d'une origine adriatique de ces productions ?

Catalogue des timbres et graffiti recueillis sur les amphores L 2, D 1B et P 1

1.1.2. Les timbres et graffiti

- Timbres et graffiti sur pointes de Pascual 1 (fig. 3)

- Timbres M. LOLLI Q. F sur lèvres de Lamboglia 2 (fig. 4)

Deux timbres au même nom, l'un entièrement conservé (sur AB.06.33-60), l'autre partiellement (AB.06.133-64), ont été identifiés sur deux lèvres de Lamboglia 2 : *M. Lollius Q. f.*

Le timbre complet de Port-Vendres (AB.06.33-60) est un cartouche apposé avec soin, de 50 x 12 mm. Il se lit : **M. LOLLI Q.F**

Transcription : *M(arcus) Lolli(i) Q(uinti) F(ilius)*.

Le personnage est connu de Cicéron (*Verr.* III, 61-63) en 70 av. J.-C., qui le décrit comme « jeune homme » (*adulescens lectissimus*), fils de Quintus, chevalier, âgé de près de 90 ans et propriétaire à *Aetna*, en Sicile (Hesnard, 1998, p. 310 et n. 12-13). Seul héritier du patrimoine familial, *M. Lollius* a dû utiliser les timbres à son nom peu après cette date pour une durée d'au moins une trentaine d'années (années 60-40 av. J.-C.).

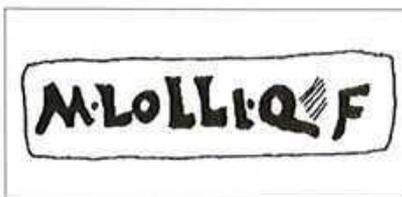


Fig. 5 :
timbre de Tharos



fig. 6 : timbre de la Madrague de Giens

Un timbre à ce nom, assez proche par la régularité des trois L et la queue assez débordante du Q, est répertorié dans les *Travaux du Centre Camille Jullian* n°20 (Blanc-Bijon *et al.*, 1998), p. 66 au n°648 et fait l'objet d'une notice détaillée aux p. 307-312, « *M. Lollius Q. f.* et les amphores Lamb. 2 pompéiennes », sous la signature d'A. Hesnard.

Le timbre référencé n°648 provient d'une lèvre découverte à Tharros (prov. d'Oristano), en Sardaigne (identification : Sotgiu 1987). Le fac-simile ci-dessous présente un cartouche rectangulaire, plus ou moins régulier, de 49 x 13 mm avec la légende (en relief) **M.LOLLI.Q.F** La forme de l'amphore n'est pas précisée mais les auteurs de la notice pensent à une Lamb. 2 (Blanc-Bijon *et al.*, 1998 p. 648) (fig. 5).

Un autre timbre – non représenté – est signalé à la p. 307, provenant de Montlaurès (Aude) (Callender, 1965, n°1133), et attribué à tort, selon A. Hesnard, à une Dr. 1 (Hesnard, 1998, p. 307).

A. Hesnard (1998, p.310) décrit et reproduit un autre timbre identifié à un seul exemplaire sur une des lèvres de Lamb. 2, à pâte italique, constituant la cargaison complémentaire de l'épave de la Madrague de Giens. Le cartouche, de 50 x 11 à 14 mm, ne porte pas le point d'abréviation après le *nomen*, comme sur l'exemplaire AB.06.33-60 de l'Anse Béar (fig. 6).

- Timbres circulaires associés de P. VEVEIVS PAPVS et de NICOLAVS sur carène de Dressel 1 B

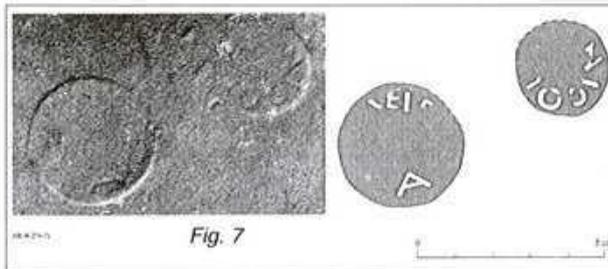


Fig. 7

L'épaule carénée d'une Dressel 1 B (AB.06.276-71) a livré deux timbres associés, de lecture difficile, mais néanmoins identifiables. Il s'agit de deux timbres circulaires, le premier au nom de P. Veveivs Papvs, l'autre de Nicolavs (fig. 7).

Timbre 1 :

Circulaire, ø 34 mm. Position : entre la base du col et le bord de la carène. Texte :

[P.VE]VEI.P.[F / P]A[PI]

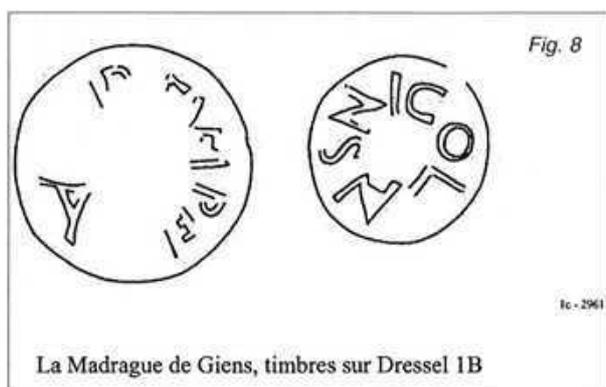
Transcription : *P(ublus) Vevei(i) P(ublus) F(ilius) Pap(i)*.

Timbre 2 :

Circulaire, ø 26mm. Position : entre la base du col et le bord de la carène, à 19 mm à droite du précédent, légèrement en contre haut. Texte :

NICOL[AVS]

L'association de ces deux timbres est identique au fac-simile n° 1c-2961 de deux timbres d'une amphore Dr. 1 provenant de l'épave de la Madrague de Giens (Hesnard, 1978, p. 46, pl. XV) (fig. 8). Nous noterons que les dimensions de ces fac-simile sont identiques aux mesures des timbres de Port-Vendres, contrairement aux mesures données dans le texte, respectivement 35



La Madrague de Giens, timbres sur Dressel 1B

et 27 mm (Hesnard, 1978, p. 36). Cette association a été clairement identifiée à 30 exemplaires sur l'épave de la Madrague (Hesnard, 1978, p. 40, tableau). Les noms des timbres ont été interprétés comme ceux du « propriétaire de la fabrique, du producteur du vin ou du négociant » pour un nom romain portant les *tria nomina*, ici *P. Veveivs Papvs*, et « de l'ouvrier lorsqu'il s'agit d'un nom d'esclave » (ici *Nicolavs*) (Hesnard, 1978, p. 42-43).

- Timbre rectangulaire sur carène de Dressel 1 B

Un fragment de carène de Dressel 1 B (AB.06.119-66) présente, apposé sur le plat de l'épave, un cartouche de forme particulière : rectangulaire à extrémités arrondies de 53 mm x 12 mm. Mais la qualité de l'estampage et l'état de conservation de l'objet ne permettent aucune lecture du texte (fig. 9). Cependant cette forme particulière de cartouche est assez proche de trois cartouches relevés sur des Dressel 1B de la Madrague de Giens (Tchernia *et al.*, 1978, pl. XV).

Essai de datation et de caractérisation de l'ensemble assimilable à PV 4

Les fouilles de la campagne 2006 ont livré essentiellement trois lots de débris d'amphores vinaires des types Dressel 1B (- 100 / - 1), Lamboglia 2 (- 130 / + 25), Pascual 1 (- 50 / + 50).

Les deux premiers types, d'origine italique, sont contemporains et proviendraient, sans nul doute, d'un même naufrage ; le type Pascual 1, à la pâte rouge à dégraissant de grains de quartz millimétriques, est bien caractéristique de la côte catalane de Tarraconaise. Ces trois types d'amphores peuvent provenir de deux naufrages distincts ou encore du même naufrage ; dans cette dernière hypothèse, il faudrait dater cet événement de la deuxième moitié du 1er s. av. J.-C. On notera l'absence de l'autre amphore vinicole de Tarraconaise, la Dressel 2/4 (- 25 / + 100), présente dès l'époque augustéenne, et parfois associée à la Pascual 1.

Rappelons que, hormis l'épave PV 2 (en provenance de Bétique) et PV 3 (partie vraisemblablement de Narbonne), les autres épaves identifiées à Port-Vendres et au large de ses côtes, étaient toutes des bateaux de

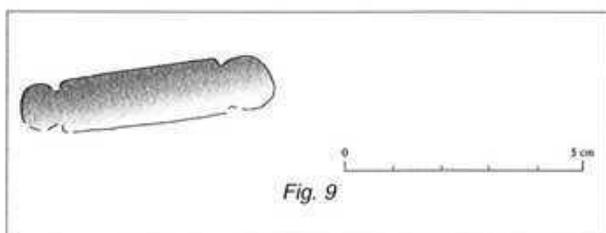


Fig. 9

redistribution en provenance probablement de Narbonne, Empuries ou Barcelone, soit à un jour ou deux de mer. Ces cargaisons étaient pour la plupart hétérogènes, elles associaient deux à trois types d'amphores de régions différentes de l'Empire romain ; certaines ont été datées de l'époque augustéenne ou tibérienne (Castellvi *et al.*, 2006) :

-Cap Béar 3

Chargement d'environ 250 amphores : Dressel 1 B, Pascual 1 et Dressel 12 (salaisons de Bétique). Datation : 2e moitié du 1er s. av. J.-C. (fouilles D. Colls, 1981-87).

-Port-Vendres 4

Identifiée à la suite de la fouille de PV 3 (v. 170). La fouille partielle avait livré des amphores Dressel 1B et Pascual 1, et du *dolium*. Datation : 2e moitié du 1er s. av. J.-C. (fouilles D. Colls, 1983, 1989).

-Port-Vendres 5

Chargement d'environ 200 amphores : 90 % de Pascual 1 (au moins deux séries de pâtes), 5 % de Dressel 2/4. Datation : v. 15-20 ap. J.-C. (fouilles Y. Chevalier, 1987, C. Descamps, 1988-92).

Dans la fouille 2006 dite de l'Anse Béar, deux Lamboglia 2 (sondages 60 et 64) ont livré le timbre de *M. Lollivs Q. f.* et une Dressel 1 B (s. 71) les timbres associés de *P. Veveivs Papvs* et de *Nicolavs*. La présence de ces trois timbres a été signalée sur les mêmes types d'amphores provenant de la cargaison de l'épave de La Madrague de Giens (au large d'Hyères, Var) (Hesnard, 1978 ; 1998) dont la datation avancée en 1978 propose « les environs de 75-30 av. J.-C. avec une préférence pour les années 60/50 » (Tchernia *et al.*, 1978, p. 17). Suite à l'étude de 1998 (Hesnard, 1998) qui identifie *M. Lollivs Q. f.* au « jeune homme » cité comme témoin dans le procès de Verrès en 70 av. J.-C. (Cicéron, *Verr.* III, 25, 63), il nous paraît difficile de conserver la datation « haute » de l'épave de La Madrague de Giens autour des années 75 av. J.-C. (datation avancée notamment par Laubeinheimer, 1990, p. 42).

La datation originelle, large, proposée en 1978 (Tchernia *et al.*, 1978, p. 17) a l'avantage de nous permettre d'associer les Pascual 1 aux deux types d'amphores italiques Dressel 1 B et Lamboglia 2 dans l'hypothèse d'un même naufrage dans l'Anse Béar, soit dans les années 50-30 av. J.-C. Par ricochet, la datation de La Madrague de Giens devrait alors se situer dans la même fourchette chronologique.

Caractéristiques des autres faits

À côté de ce fait du 1er s. av. J.-C., bien caractérisé dans les sondages de la campagne 2006, il reste environ 5 % de petits mobiliers qui relèvent de deux autres périodes distinctes, le IIIe s. et la première moitié du Ve s.

Pour le IIIe s., le peu de mobilier recueilli (un col d'amphore africaine II D2 en s. 64 et un bord de claire B en s. 62) pourrait être rattaché au fait du sondage 20, dégagé lors de la campagne 2005 et dénommé *Port-Vendres 11* par le DRASSM. À part ces rares indices, la fouille de 2006 permet de dire qu'il n'y a pas d'autres artefacts dans l'environ immédiat du sondage 20 qui puissent être mis en relation avec ce fait. Il faudrait donc placer l'essentiel de l'épave – dans l'hypothèse d'un naufrage – plus loin des rochers, probablement dans la zone aujourd'hui draguée et creusée pour le chenal contemporain (au nord du récif, vers le milieu de la

passee). Ce fait va faire l'objet d'une publication, suite à la présentation de la découverte des monnaies en 2005-2006 (Castellvi *et al.*, à paraître).

En ce qui concerne le Ve s., le recoupement chronologique d'au moins 6 fragments date l'ensemble de l'enfouissement de ces pièces de la première moitié du siècle. On retrouve notamment un fragment de couvercle de marmite dont la forme (4 des communes de Méditerranée orientale) a déjà été rencontrée dans la fouille de *Port-Vendres 9* – Redoute Béar. Les autres fragments sont des morceaux de céramiques de table *a priori* d'origine gauloise : luisante, DSP orangée, imitation de DSP grise. Nous n'avons cependant pas identifié de fragments d'amphores de cette période, notamment de la série des LRA, dont les formes ont été mises en évidence dans le dépotoir recouvrant *Port-Vendres 1* et dans *Port-Vendres 9*.

Notes

(1) - En décembre 1983, un nouveau gisement (*Port-Vendres 4*) avait fait l'objet d'une déclaration par Dali Colls et Cyr Descamps, suite à la découverte de mobilier similaire non loin des sites de *Port-Vendres 2* et *3*, alors en cours de fouilles. Des cols et des pointes estampillées de Pascual 1 avec des cols et des panses de Dressel 1B avaient été récupérées de part et d'autre de l'extrémité rocheuse. Rapport de fouilles : D. Colls, *campagne 1983-1989*.

(2) - À environ 5 m à l'ouest de ce morceau de bois (s. 62), M.-P. Jézégou/DRASSM a remis au jour pour étude un grand fragment de bordé en partie reconnu par D. Colls en 1977-1989, et attribué à *Port-Vendres 3*.

Bibliographie

Blanc-Bijon *et al.*, 1998 : V. Blanc-Bijon, M.-B. Carre, A. Hesnard, A. Tchernia, Recueil de timbres sur amphores romaines II, *Travaux du Centre Camille Jullian*, n° 20, Université de Provence, 1998.

Bonifay, 2004 : M. Bonifay, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, BAR International Series 1301, 2004.

Castellvi *et al.*, 2006 : G. Castellvi, C. Descamps, M. Salvat, « Port-Vendres dans l'Antiquité : mouillage entre Gaule et Hispanie », *L'Albera, terre de passage, de mémoires et d'identités*, sous la direction de M. Camiade, Banyuls-sur-Mer (66), 3-4 mai 2005, PUP, Perpignan, 2006, p. 37-47.

Castellvi *et al.*, à paraître : G. Castellvi, M. Salvat, S. Got Castellvi, M. Amandry, « Un trésor monétaire du Ile s ap. J.-C. découvert dans les eaux de Port-Vendres (Pyrénées-Orientales) », *De l'Antiquité à l'époque carolingienne dans les Pyrénées-Orientales et l'Aude*, colloque du CRHiSM, 3 juin 2006, PUP, Université de Perpignan-Via Domitia.

Charlin *et al.*, 1978 : G. Charlin, J.-M. Gassend, R. Lequément, « L'épave antique de la baie de cavalière (Le Lavandou, Var) », *Archaeonautica*, 2, CNRS, Paris, 1978, p. 9-93.

Formenti *et al.*, 1978 : F. Formenti, A. Hesnard, A. Tchernia, « Une amphore « Lamboglia 2 » contenant du vin dans l'épave de la Madrague de Giens », *Archaeonautica*, 2, CNRS, Paris, 1978, p. 95-100.

Hesnard, 1978 : A. Hesnard, « Les amphores », in A. Tchernia, P. Pomey, A. Hesnard, *L'épave romaine de la Madrague de Giens (Var)*, XXXIVe suppl. à *Gallia*, CNRS, Paris, 1978, p. 33-46.

Hesnard, 1998 : A. Hesnard, « *M.LOLLIVS.Q.F.* et les

amphores Lamb. 2 pompéiennes », in V. Blanc-Bijon, M.-B. Carre, A. Hesnard, A. Tchernia, Recueil de timbres sur amphores romaines II, *Travaux du Centre Camille Jullian*, n° 20, Université de Provence, 1998, p. 307-310.

Laubenheimer, 1990 : F. Laubenheimer, *Le temps des amphores en Gaule*, coll. Les Hespérides, éd. Errance, Paris, 1990.

Lattara 6, 1996 : M. Py, dir., *Lattara 6, Dictionnaire des Céramiques Antiques en Méditerranée nord-occidentale*, ARALO, Lattes, 1993.

Salvat *et al.*, 2005 : M. Salvat, G. Castellvi, S. Got Castellvi, *Anse Béar – Port-Vendres (Pyrénées-Orientales), Rapport de contrat d'étude, prospection-inventaire, campagne 2005*, tapuscrit déposé au DRASSM, Marseille, 2005.

Tchernia *et al.*, 1978 : A. Tchernia, P. Pomey, A. Hesnard, *L'épave romaine de la Madrague de Giens (Var)*, XXXIVe suppl. à *Gallia*, CNRS, Paris, 1978.

.....

Communes : Rodès, Tarerach, Bouleternère, Ille-sur-Tet, Montalba

Type d'intervention : Prospections

Responsable de l'opération : Olivier Passarius (A.A.P.-O., Conseil Général des P.-O.)

Programme de Recherche : Sur la montagne brûlée de Montalba-le-Château, Rodès, Bouleternère et Ille-sur-Tet : De l'histoire des paysages à la valorisation des sites.

Responsables : Aymat Catafau (Université de Perpignan), Michel Martzluff (Université de Perpignan), Olivier Passarius (Conseil Général des P.-O.)

Équipe de recherche : Jean-Pierre Comps (A.A.P.-O.), Alain Vignaud (I.N.R.A.P, chercheur rattaché à l'UMR 8555 du Centre d'Anthropologie de Toulouse) Marc Calvet (Université de Perpignan) Guillaume Lacquement, (Université de Perpignan, chercheur associé à l'UMR 5045 du C.N.R.S., Mutations des Territoires en Europe, Université Montpellier III – Université de Perpignan), Majorie Bernat-Gaubert, étudiante en master 1 sous la direction de Guillaume Lacquement), Nicolas Marty (Université de Perpignan, chercheur rattaché au Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés Méditerranéennes), Valérie Porra (Conservatrice du musée de Bélesta). Patrice Alessandri (I.N.R.A.P.), Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.), Danielle Orliac (C.A.U.E – Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement), Johanna Faerber (Université de Perpignan), Peter MacPhee (Université de Melbourne).

Participants : Astrou Anne-Charlotte, Baudry Valentine, Besnier Despontes Anne, Bienfait Sandrine, Canadell Noëlle, Catafau Aymat, Ducar Claude, Coupeau Carine, Ferrer Jeanne, Henric Marcel, Huc Marie, Illes Pauline, Lannuzel Gilbert, Nadal Sabine, Prats Renaud, Roca Philippe, Ternisien Clément, Vila Joseph-Michel.



Incendie dit de Rodès :

*En haut à gauche : des terrasses à perte de vue
(cliché P. Roca)*

*En haut à droite : des terrasses accrochées aux pentes abruptes
(cliché P. Roca)*

*En bas à droite : sur le plateau, les chaos granitiques ont constitué d'excellents abris naturels pour les populations de l'Âge du Bronze (-2000/-800 av. J.-C.)
(cliché O. Passarrius, A.A.P.-O.)*



Résultats

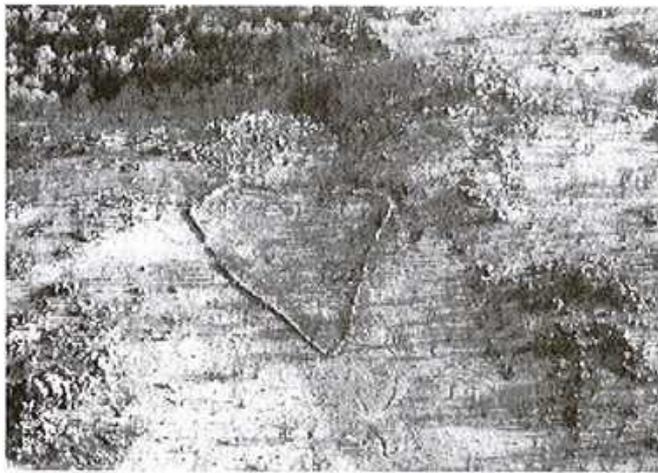
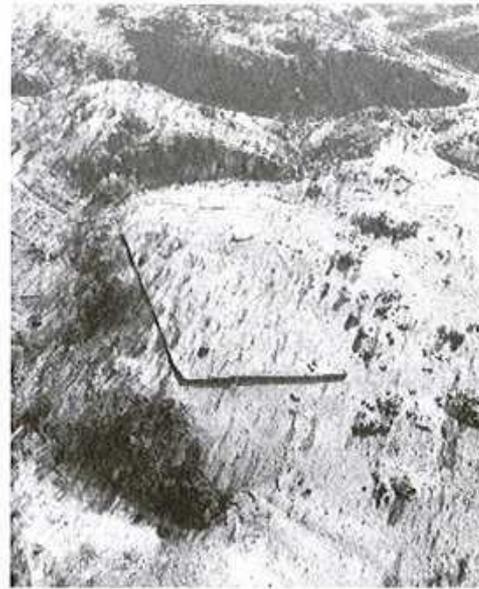
Le feu dit de Tarerach a débuté le lundi 22 juillet 2005, aux alentours de 14h00, en bordure de la RD 47, entre les villages de Montalba-le-Château et de Tarerach. Il n'a été maîtrisé définitivement que le mardi 23 juillet et éteint le jeudi 25, parcourant ainsi près de 1200 hectares de maquis, de landes, de forêts de chênes verts et de chênes liège. La zone brûlée, immense, concerne une grande partie de la rive nord de la Tet (environ 1000 hectares) et est délimitée à l'ouest par le ruisseau de Tarerach et la route départementale 13, au nord par la RD 17, le village de Montalba-le-Château, la RD 2, à l'est par le ravin de la Coume Dardenne et au sud par la Tet (fleuve). Cette zone s'étire sur environ 6 km d'est en ouest et sur 3,5 km du nord au sud.

Le 22 juillet, vers 18h30, le feu a franchi le fleuve, a traversé la Route Nationale 116 à hauteur du Col de Ternère et a enflammé les hauteurs du village de Bouleternère, entre la RD 618 et l'ermitage de Domanova, avant d'être définitivement arrêté. Les territoires communaux de Rodès, Ille-sur-Tet, Tarerach, Montalba-le-Château et Bouleternère ont été touchés, à des niveaux divers, par l'incendie.

Le feu, dont le développement a été très vélocité compte tenu du vent violent de nord-ouest (vitesse de progression évaluée à 1700 m/h), a parcouru rapidement la végétation, ne brûlant pas les arbres en profondeur et

permettant à bon nombre d'entre eux de survivre. Au cœur même de la zone, les vents tourbillonnants ou la présence d'habitations mises en défend par les pompiers, ont préservé certains secteurs boisés comme sur le versant sud-est du massif de la Cougoulère, autour des mas habités ou encore au confluent du ravin d'Al Bosc Nègre et du Bellagre.

En septembre 2005, les premières visites sur place, ont permis d'apprécier rapidement le potentiel archéologique de la zone. Deux villages médiévaux désertés et leur territoire ont été brûlés et « libérés » du maquis : le village de *Ropidère*, sur la commune de Rodès avec son église dite de *Las Cazas* et le village de *Casesnoves* sur la commune d'Ille-sur-Tet, en bordure de la Tet. Le contraste géographique entre, au nord, les plateaux de Rodès et de Montalba, émaillés de cuvettes hydromorphes partiellement humides en hiver, les zones de chaos granitiques qui parsèment cet espace et les reliefs plus escarpés de la bordure du fleuve où le socle est parfois affleurant, laissait supposer un potentiel archéologique aux densités susceptibles d'être en adéquation avec les atouts offerts par les différents territoires : installations humaines riches sur le plateau, élevage, arboriculture et installations temporaires sur les versants, sites défensifs ou de surveillance le long des crêtes dominant la vallée de la Tet.



*En haut à gauche :
une draille (chemin de transhumance)
reliant la plaine au plateau de Montalba et traversant
des espaces jadis mis en culture
(cliché O. Passarrius, A.A.P.-O.)*

*En haut, à droite :
un enclos pour une vigne !
Il est construit pour protéger la vigne des troupeaux
(cliché P. Roca)*

*En bas, à gauche :
enclos à bétail et probable pré de fauche installé dans
un talweg (cliché O. Passarrius, A.A.P.-O.)*

Ces reconnaissances ont également permis de prendre conscience de l'ampleur de l'impact de l'homme sur ce milieu. Peu d'espaces ne sont pas couverts de terrasses, de feixes ou de murs d'épierrement, et la plupart des versants sont constellés de cabanes, de formes rectangulaires avec couverture de matériaux périssables ou de tuiles, ou de forme plus ou moins rondes avec une couverture de dalles de granit disposées en encorbellement.

Sur le plateau de Rodès, occupé en grande partie par des prairies, jalonnées de vastes chaos granitiques, ont été localisées de nombreuses bergeries, mentionnées cortals sur les plans cadastraux napoléoniens, et dont l'architecture garde la trace d'aménagements successifs, peut-être le reflet dans la pierre d'évolutions culturelles durant les deux derniers siècles.

Tels sont les grands aspects du paysage entraperçus lors de la première sortie sur la zone. Ce palimpseste offert par le feu a encouragé l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales à solliciter, auprès du Service Régional de l'Archéologie, une autorisation de prospection-inventaire de l'ensemble de la zone. En parallèle, un projet d'étude diachronique des occupations humaines et de l'évolution des paysages (responsables A. Catafau, M. Martzluff et O. Passarrius) a été mis en place en collaboration avec la mission

archéologique du Conseil Général des P.-O., l'Université de Perpignan et le Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés Méditerranéennes. Ces travaux, menés par une équipe pluridisciplinaire regroupant des chercheurs d'horizons différents ont déjà abouti à l'organisation de deux journées d'études, les vendredi 1er et samedi 2 juin 2007, dont les communications seront publiées dans la foulée.

Cette étude présente, en sus de l'inventaire des sites archéologiques, quelques éléments de réflexion et des essais de synthèse qui seront développés dans le cadre de la publication. Le C.A.U.E – Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement a été associé à ce projet et a pour objectif de valoriser patrimoniallement les résultats de nos travaux afin de proposer aux communes et collectivités concernées des projets d'aménagements de la zone et des mesures de mises en protection des secteurs paysagers les plus remarquables.

Cette opération est à l'initiative de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales qui a assuré la quasi-totalité des opérations de prospection pédestre. La mission archéologique du Conseil Général des Pyrénées-Orientales a pris à sa charge les études du mobilier, l'infographie, la rédaction du document final de synthèse et les études complémentaires.



Une cabane à encorbellement. C'est le casot du XIXe s., celui qui offrait un abri au paysan face aux intempéries (cliché A. Catafau, U. P.)

Les prospections archéologiques pédestres ont été réalisées entre le 10 novembre 2005 et le 6 mars 2006, à raison de deux jours ouvrables par semaine. Un stage de prospection de cinq jours a été réalisé durant les vacances scolaires de Noël, du 19 décembre au 23 décembre 2005 avec la participation d'une dizaine de personnes. Au total, 33 jours ouvrables ont été consacrés aux prospections pédestres et aux collectes de mobilier.

Les reconnaissances préalables ont permis de subdiviser la zone en trois secteurs bien distincts pour lesquels l'investissement était très variable. Sur la partie nord de la commune de Rodès, sur le plateau et à l'ouest du Bellagre, la topographie offre une zone propice aux installations humaines : relief assez doux, abris fournis par les chaos granitiques, dépressions humides et eaux abondantes. Lors de cette première phase, plusieurs sites de la Préhistoire récente ont été découverts ce qui nous a encouragé à mettre en place une prospection

L'équipe à la recherche d'indices d'occupation dans les cendres de l'incendie (cliché O. Passarius, A.A.P.-O.)



systématique et fine de l'ensemble de la zone. Cette approche a consisté à parcourir le terrain en rang serré, espacé tous les 5 à 10 m, en signalant systématiquement à haute voix aux chefs d'équipes la nature et la densité des artefacts observés. Les concentrations de mobilier ont fait l'objet d'une prospection fine avec collecte exhaustive de l'ensemble des céramiques et autres objets présents en surface. Dans le cas d'un site de faible étendue, une localisation GPS a été effectuée au centre de la concentration et une estimation de la superficie a été proposée. Dans le cadre d'un gisement plus vaste, plusieurs points GPS ont été mesurés afin de fournir des coordonnées d'encadrement.

À l'est du ravin du *Bellagre* et sur les versants qui dominent la Tet, l'investissement s'est voulu plus léger. La totalité de la surface a été parcourue mais de façon plus rapide et en rangs moins serrés compte-tenu de la quasi-absence de vestiges archéologiques. Il en est de même pour la partie méridionale du feu, du col de Ternère aux hauteurs de Bouleternère où les aménagements récents (constructions, ouvertures de pistes, replantations au bulldozer) ont profondément bouleversé le paysage.

Lors de ces prospections, une attention particulière a été portée à l'étude du paysage. Plusieurs journées de terrain, entre le mois de mars et le mois de mai ont été consacrées à ce thème particulier. Bien entendu, l'ensemble du territoire incendié n'a pu être pris en compte et l'analyse s'est portée sur une dizaine de secteurs soigneusement choisis pour leur représentativité.

La quasi-totalité des cabanes des XVIIIe-début XXe siècles ont été systématiquement inventoriées sous la forme d'une description succincte, d'une couverture photographique numérique et d'une localisation précise par GPS. Cet inventaire, joint dans cette étude, est susceptible d'être pris en compte dans la Carte Archéologique Nationale si le Service Régional de l'Archéologie le juge opportun.

Un stage de relevé ouvert aux personnes bénévoles et aux étudiants a été effectué sur les ruines du village médiéval déserté de *Ropidère*, sur la commune de Rodès (voir notice jointe dans ce même bulletin). Les vestiges parfois bien conservés des maisons, des infrastructures communautaires (voie, chemins, enceinte) ont été levés sur un plan. Seuls les éléments visibles en surface ont été relevés et aucun affouillement, aucune coupe d'arbre n'ont été pratiquées.

Enfin, la quasi-totalité des constructions (mas, bergeries) portées sur le cadastre napoléonien ont été relevées en plan et parfois en coupe et ont fait l'objet d'une couverture photo numérique. Ce travail doit permettre l'étude architecturale de ces constructions, leur évolution dans le temps et la détermination de la fonction des différents volumes ou pièces qui les composent.

.....

Commune : Rodès

Intitulé de l'opération : *Village médiéval déserté de Ropidère*

Type d'intervention : Prospection et relevé des vestiges

Responsable d'opération : O. Passarius (A.A.P.-O.)

Résultats

Le village médiéval déserté de *Ropidère* se trouve sur la commune de Rodès, au cœur du massif brûlé. Il est installé sur une légère ligne de crête en pente vers le sud, bordée à l'ouest et à l'est par deux ruisseaux intermittents.

Avant l'incendie, les ruines de l'église Saint-Félix et du village qui se trouve accolé au sud étaient envahies par le maquis, rendant toute étude et tout relevé des vestiges difficiles. L'incendie a libéré pour un temps le village de cette végétation laissant apparaître, dès les premières visites sur place, l'ampleur et l'état de conservation de cet habitat. Sur près d'un hectare, c'est un pierrier immense au sein duquel jaillissent des murs, parfois conservés sur 2 m d'élévation. Ces maisons, construites en blocs de granit liés à la terre, s'organisent dans la pente, entre deux chemins qui relient la plaine de Rodès toute proche au plateau situé à 20 minutes de marche plus au nord. L'état de conservation des vestiges a encouragé l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales à réaliser le relevé des ruines visibles afin de dresser le plan de ce village, abandonné au XIV^e siècle. Cette campagne de relevé a été effectuée du 27 février au 3 mars 2006, grâce à la participation de Baudry Valentine, Catafau Aymat, Ducar Claude, Coupeau Carine, Henric Marcel, Illes Pauline, Nadal Sabine, Prats Renaud, Roca Philippe et Vila Joseph-Michel, tous membres de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales.

L'église

L'église dédiée au culte de Saint-Félix est mentionnée pour la première fois en 1204. Elle se présente sous la forme d'une nef rectangulaire achevée par une abside semi-circulaire. Au début du XIV^e siècle, certains documents font état de la présence d'un château, qui correspond en fait à l'église, transformée un temps en donjon par l'adjonction d'une tour massive englobant le chevet. Cette tour d'environ 15 m de hauteur, qui culmine à 8 m au-dessus de l'abside, englobe cette dernière. La fortification de cette église s'accompagne du creusement d'un fossé à l'ouest et au nord dont il subsiste encore une légère dépression d'environ 6 à 7 m de largeur. Au sud et à l'est, le système de protection est renforcé par la présence d'une enceinte qui enserre un enclos accolé à l'église.

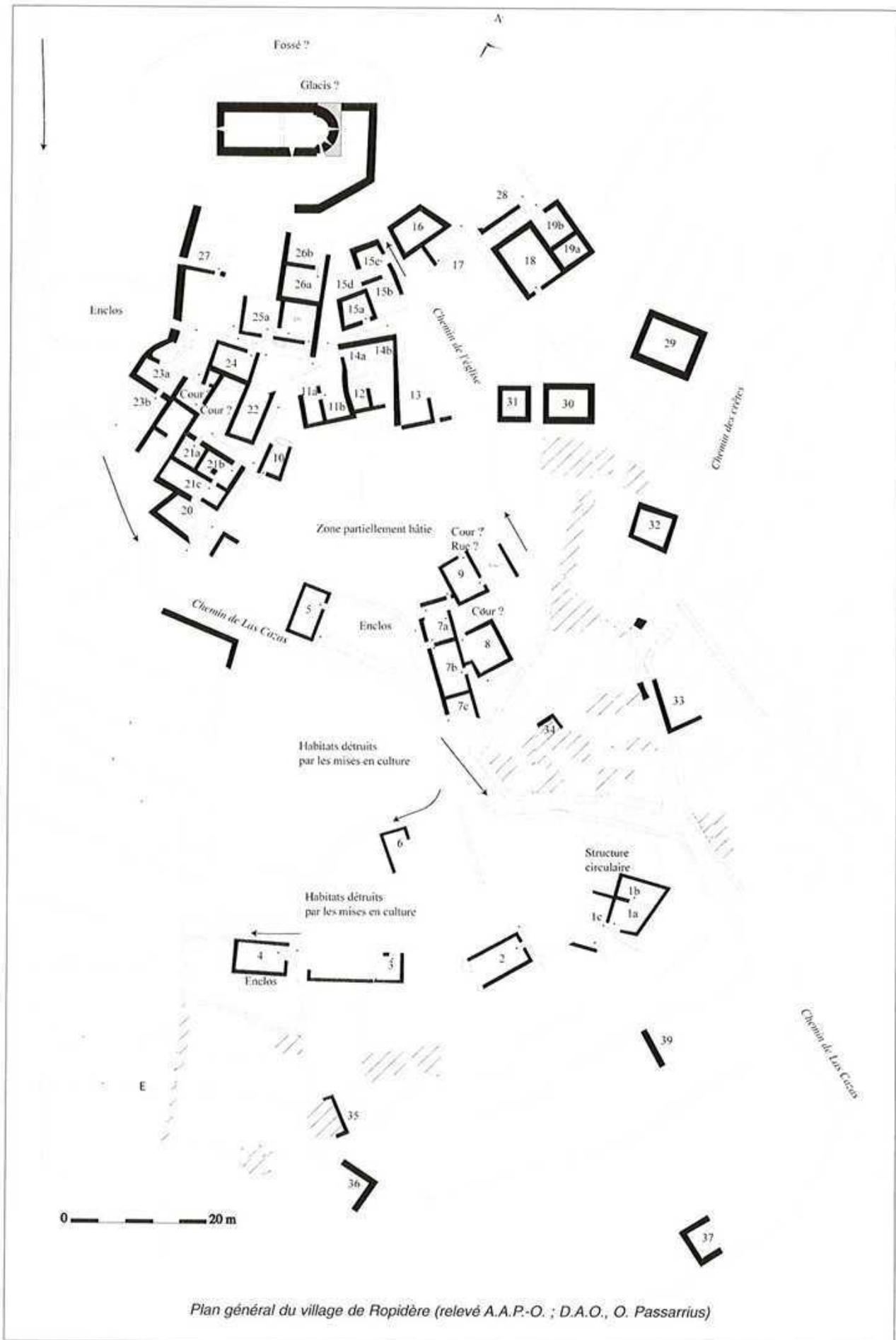
Le village

Le village se déploie sous l'église, au sud, et est installé dans la pente. Les ruines actuellement visibles sont cantonnées à l'ouest par un chemin qui prend naissance au village de Rodès et le relie, via Ropidère, au plateau situé au nord (chemin de Las Cazas). À environ 90 m de l'église, une bifurcation du chemin (chemin de l'église) permet de traverser le village et de se rendre directement à l'église. Plus bas encore, une seconde bifurcation voit la naissance d'un sentier qui longe à l'est le village, traverse le cours d'eau et remonte vers les crêtes qui dominent à l'est le village (chemin des crêtes).

Les maisons et les ruelles qu'ils desservent sont toutes organisées par rapport à ces trois chemins muletiers. Les constructions sont exclusivement situées au sud de l'église Saint-Félix et se déploient sur au moins 200 m, ce qui représente une superficie d'occupation d'environ deux hectares. Au centre, se trouve une zone d'environ 350 m², vide semble-t-il de toute construction ... peut-être une place.

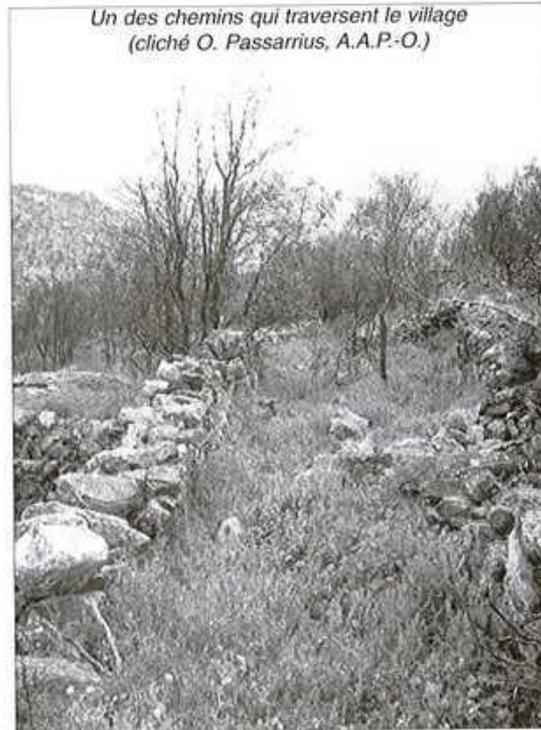
*Vue aérienne
du village de
Ropidère et
de son église
après l'incendie
(cliché O. Passarius,
A.A.P.-O.)*







*Mur d'une maison avec corbeau
(dalles de schiste qui soutenaient un plancher)
(cliché O. Passarius)*



*Un des chemins qui traversent le village
(cliché O. Passarius, A.A.P.-O.)*

Au total 38 maisons ou constructions ont été reconnues dans le cadre de cette étude. Leur analyse fournit des renseignements intéressants quant à la physionomie de cet habitat dont la chronologie, centrée sur le bas Moyen Âge (XIV^e - première moitié XV^e siècle), semble homogène, supposant ainsi un abandon rapide à un moment où le village semble encore densément occupé.

Les maisons

La plupart des maisons sont de grande taille et peuvent atteindre 100m² de superficie au sol, supposant des espaces partagés entre les hommes et les animaux. Parfois, un enclos de 100 à 200 m² est accolé à la bâtisse. Les murs, parfois conservés sur plus de 2 m d'élévation, sont faits de pierres liées à la terre et sont protégés par un enduit de mortier de chaux. Ces maisons étaient couvertes de tuiles et la présence de corbeaux, simples dalles de schiste encastrées dans les murs, suppose l'existence de planchers et donc d'un étage. L'accès à cet étage pouvait se faire par un escalier extérieur. Les ouvertures sont rares et la largeur des portes, fermées par des barres de bois, variait en fonction de l'usage des pièces : jusqu'à 1,60 m pour la bergerie, leur largeur se réduisait à 90 cm lorsqu'il s'agissait d'habitations. Aucune trace de cheminée n'a été observée et il est fort probable que les foyers étaient aménagés à même le sol.

L'ensemble de ces maisons a fait l'objet d'une étude minutieuse et d'un relevé précis complétant notre connaissance de l'habitat villageois au bas Moyen Âge.

.....

Commune : Saint-Cyprien

Intitulé de l'opération : **Chapelle Saint-Etienne de Villerase**

Type d'intervention : Étude de bâti

Responsable d'opération : Jacynth Crozier (SARL ACTER)

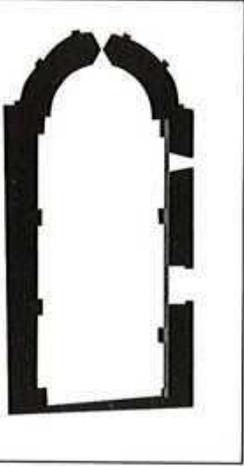
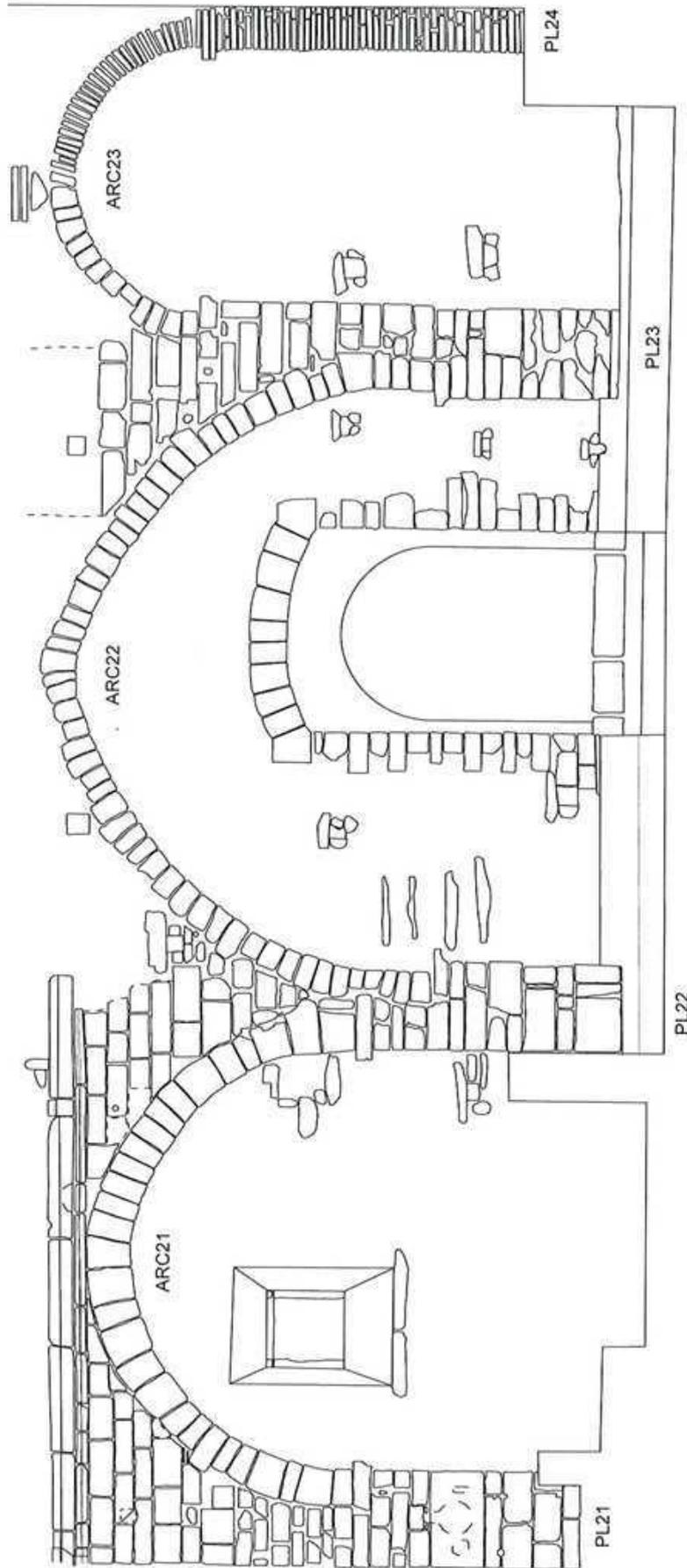
Résultats

Mentionné dès 904, le lieu de Villerase a été occupé par une petite communauté rurale jusqu'au XVI^e s. L'église Saint-Etienne, citée en 928, a fait l'objet d'une consécration par l'évêque d'Elne en 1150. Autrefois établie au sommet d'une petite éminence entre deux rivières, l'église a été progressivement enfouie sous des dépôts sédimentaires. Dans les années 1970, elle a été dégagée et a reçu une importante campagne de restauration au cours de laquelle a été notamment démolie un bâtiment adjacent à la façade méridionale. Durant l'hiver 2006, dans le cadre de travaux de rejointoiement, l'intérieur de l'édifice a été échafaudé. Les parties supérieures étant totalement accessibles, la mairie de Saint-Cyprien, propriétaire du lieu, a commandé une étude du bâti ; étude motivée par ailleurs par la découverte d'une série de poteries prises dans le voûtement et interprétées comme des pots acoustiques.

Saint-Etienne de Villerase est une église rurale à nef unique et à abside semi-circulaire orientée. Son chevet, bâti en assises de galets, est rythmé par cinq arcs en plein cintre s'appuyant sur des lésènes, appareillées dans leurs parties basses en grès et dans leur parties supérieures en granit.

À l'intérieur de l'église, les murs gouttereaux nord et sud sont construits en assises de galets, scandés chacun par trois arcades formées d'arcs en plein cintre

Saint Etienne de Villerase
Elevation interne de MR2



en pierre de taille reposant sur des piliers appareillés. Ils définissent des travées d'élévation et non de plan, les piliers n'étant ni en face les uns des autres, ni reliés par des arcs doubleaux transversaux. Seul l'arc triomphal en plein cintre, formé de claveaux étroits plus longs vers la clef que vers les sommiers, délimite transversalement l'abside. Celle-ci, voûtée en cul-de-four depuis une corniche moulurée en calcaire et en granit, est recouverte d'un enduit récent. La porte méridionale est le fruit d'une reconstruction récente probablement à l'emplacement d'une porte plus ancienne. La façade occidentale bâtie en galets et en briques a été intégralement rebâtie au XIXe s. Elle repose néanmoins sur un soubassement ancien et présente un net désaxement vers le nord-ouest.

L'analyse des maçonneries a permis de mettre en évidence une chronologie relative de la construction de l'édifice, débutant classiquement par l'édification de l'abside et de la travée orientale voûtée. Ce premier ensemble, homogène, est limité vers l'Ouest par une reprise de construction au niveau de la travée centrale. Cette rupture est marquée par l'interruption de la corniche qui court le long de l'abside et de la travée orientale et par la reprise du voûtement marquée, entre autres, par une différence nette au niveau des traces de cintre. Sur les murs gouttereaux nord et sud, une série de grandes pierres horizontales semble correspondre à un chaînage d'attente. En outre, les arcs des travées centrales et occidentales ont un profil légèrement brisé et leur appareil ne présente plus de grès.

Une reprise horizontale dans la partie inférieure du mur gouttereau nord, à hauteur des travées centrale et occidentale, peut correspondre à une reconstruction consécutive à la destruction de bâtiments adjacents dont les arrachements sont lisibles en partie haute de l'élévation extérieure.

L'hypothèse reprise traditionnellement dans l'historiographie supposant que le bâtiment originellement charpenté aurait été voûté au XIIe s semble surtout avoir été émise pour " raccrocher " l'acte de consécration de 1150 à l'architecture par le biais d'une généralisation. Il était tentant de présumer qu'il restait toujours de l'ancien dans cet édifice mentionné dès le Xe s. Du point de vue de la stricte observation de terrain, rien ne contredit le fait que les voûtes soient contemporaines des murs gouttereaux. Les pots insérés dans le couverture en pierre, peuvent avoir été fabriqués entre la deuxième moitié du XIe s et le XIIIe s. Ce terminus *a quo* ne contredit pas l'hypothèse précédente. Pourtant, l'étude des élévations de l'église n'a pas permis le repérage d'indices attestant de l'existence originelle d'une charpente. Quoi qu'il en soit, il apparaît désormais évident que la voûte résulte de deux phases de construction distinctes. Ces réserves étant émises, aucun argument objectif ne permet de clarifier l'hypothèse d'un bâtiment primitif charpenté. Notamment en tenant compte du fait que la non perpendicularité de la façade occidentale est techniquement problématique pour un édifice voûté mais pas pour une église charpentée. Le rejointoiement récent des murs empêche de vérifier si les piliers et les arcs ont été plaqués sur les murs primitifs lors du voûtement de l'édifice.

Par ailleurs, l'édifice étant inondé durant toute la durée de l'étude et les parties basses étant masquée par les protections de chantier et les supports de l'échafaudage, il n'a pas été possible d'observer les nombreux aména-

gements intérieurs ; banquettes, murets, siège, autel... qui sont une des originalités de cette église, ni de s'assurer de la présence au sol de traces d'un édifice antérieur. De même, le moule à cloche dont les restes subsistent dans la travée occidentale n'a pu être étudié.

Commune : Saint-Génis-des-Fontaines

Intitulé de l'opération : *Mas Frère, parcelles Grégorius et Basilien*

Type d'intervention : Opération de diagnostic

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs : Céline Jandot, Frédéric Audouit, Christophe Coeuret (I.N.R.A.P.)

Résultats

Sur la commune de Saint-Génis-des-Fontaines, deux petites interventions de diagnostic ont eu lieu cette année à proximité immédiate de l'établissement rural antique du Mas Frère. Elles ont été prescrites par le Service Régional de l'Archéologie suite à des dépôts de permis de construire. Ces diagnostics montrent que ce site ne s'étend pas sur ce versant est de la colline. Dans une zone basse correspondant à l'endroit de divagation d'un ruisseau, des vestiges d'époque romaine (fragments de *tegula* principalement) et un horizon avec des céramiques modelées éparées ont été mis en évidence.

Références du rapport : J. Kotarba, C. Jandot, *Saint-Génis-des-Fontaines, Mas Frère, interventions sur les parcelles Grégorius et Basilien*, R.F.O. de diagnostic, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2006, 26 p.



Saint-Génis-des-Fontaines. Dans la coupe, le niveau sombre contient des éléments antiques éparés et repose sur un niveau plus caillouteux, sans doute un ancien lit de rivière (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

Commune : Tresserre

Intitulé de l'opération : *Déviation RN 9, 66-Saint-Jean-Pla-de-Corts, Le Boulou, Tresserre*

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable d'opération : Alain Vignaud (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs I.N.R.A.P. : Tanguy Wibaut, Catherine Bioul, Patrice Wurscher

Résultats

Le projet de contournement du Boulou, est à l'origine de notre intervention. Ce projet consiste en la déviation de la RN 9, par la création d'un tronçon, long de près de 6000 mètres, grossièrement orienté nord-est, sud-ouest, qui passera au nord du Boulou, sur les territoires de cette commune. À son extrémité sud-ouest, il empiète légèrement sur la commune de Saint-Jean-Pla-de-Corts, et à l'autre extrémité, à l'Est, sur celle de Tresserre.

Suite à une première phase de prospections pédestres assortie d'une étude documentaire effectuée en préalable à ces travaux (Vignaud 2004, *Saint-Jean-Pla-de-Corts, Le Boulou, Tresserre, déviation de la RN 9, Phase 1, prospections pédestres*, RFO déposé au SRA L.-R. Montpellier), une seconde phase devait être initiée, consistant à l'exploration du tracé par diagnostics mécaniques.

Pour diverses raisons, le phasage initial des interventions prescrites par le S.R.A. L.-R. et effectuées par l'I.N.R.A.P., n'a pu être maintenu. Ainsi, en place du diagnostic mécanique à effectuer sur la totalité de l'emprise de la déviation (230 000 m²), seul a été retenu, dans un premier temps (1ère tranche), un tronçon d'une superficie de 91 000 m², intéressant uniquement la partie est, commune de Tresserre, sur laquelle devrait se construire un important ouvrage (création d'un tunnel passant sous l'Autoroute A9).

Les sondages effectués sur une petite partie du tronçon, pour cause de non maîtrise du foncier (35000 m² d'accessibles en place de 91000 m²), se sont avérés quasiment négatifs. Les seuls vestiges mis au jour sont 2 fossés / drains d'époque moderne ou contemporaine. À noter, que la précédente phase (prospections pédestres), ne prévoyait pas un fort potentiel archéologique pour ces secteurs.

D'un point de vue géologique, ces zones peuvent se scinder en 2 grandes unités : tout le secteur nord, collinaire, bordant la plaine alluviale du Tech, est constitué par d'anciennes terrasses à galets associés à des sédiments rougeâtres (*terra rossa*), parcourus par différents paléo chenaux, plus ou moins marqués. ST 6, en zone centrale, signale l'ancien lit du ravin du *Mas d'en Gaspa*, aujourd'hui canalisé et déplacé vers l'ouest, en limite de 2 grandes parcelles. Vers le sud, aux marges de la plaine alluviale du Tech, sur des sols plans, se développe un secteur plus sédimenté, dont une strate brune évoluant vers l'aval, le *Pla de Nidolères* et le cours d'eau. Elle semble annoncer le colmatage d'une ancienne dépression humide, éolienne possible.

Communes : Villemolaque et Banyuls-dels-Aspres

Intitulé de l'opération : *RN9*

Type d'intervention : Opération de diagnostic

Responsable scientifique de l'opération : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs : Cécile Dominguez, Frédéric Audouit, Christophe Coeuret (I.N.R.A.P.)

Résultats

L'objectif de ce diagnostic était de déterminer le potentiel archéologique sur l'emprise d'une future déviation de la route D37a, permettant la desserte de Villemolaque jusqu'à la RN9 au lieu-dit *els Estanyols*. Ici, un autre rond-point relira cette route à la RN9 et à la desserte de Saint-Jean-Lasseille. De même un peu plus au sud sur la RN9, un autre rond-point à Banyuls-dels-Aspres, sur la D40, était concerné par cette opération. Ces deux endroits se trouvent au contact direct de zones expertisées dans le cadre des opérations L.G.V..

Les diagnostics n'ont pas permis de découvrir de sites et vestiges archéologiques dignes d'intérêts. Les seuls éléments observés se rapportent à des travaux agraires très récents. On remarquera, d'une manière générale, que les terrains concernés par ce diagnostic, très sableux et très meubles en partie sud, puis limoneux et à galets pourris en partie médiane et sud, sont des terrains assez pauvres d'un point de vue agronomique. Comme l'ont montré les travaux tout proches de la ligne ferroviaire, ces terrains semblent avoir été peu propices aux installations humaines anciennes.

Références du rapport : J. Kotarba, C. Dominguez - *RN9- Aménagement de sécurité entre Villemolaque et Banyuls-dels-Aspres (66)*, Rapport Final d'Opération de diagnostic, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2006, 30 p.

.....

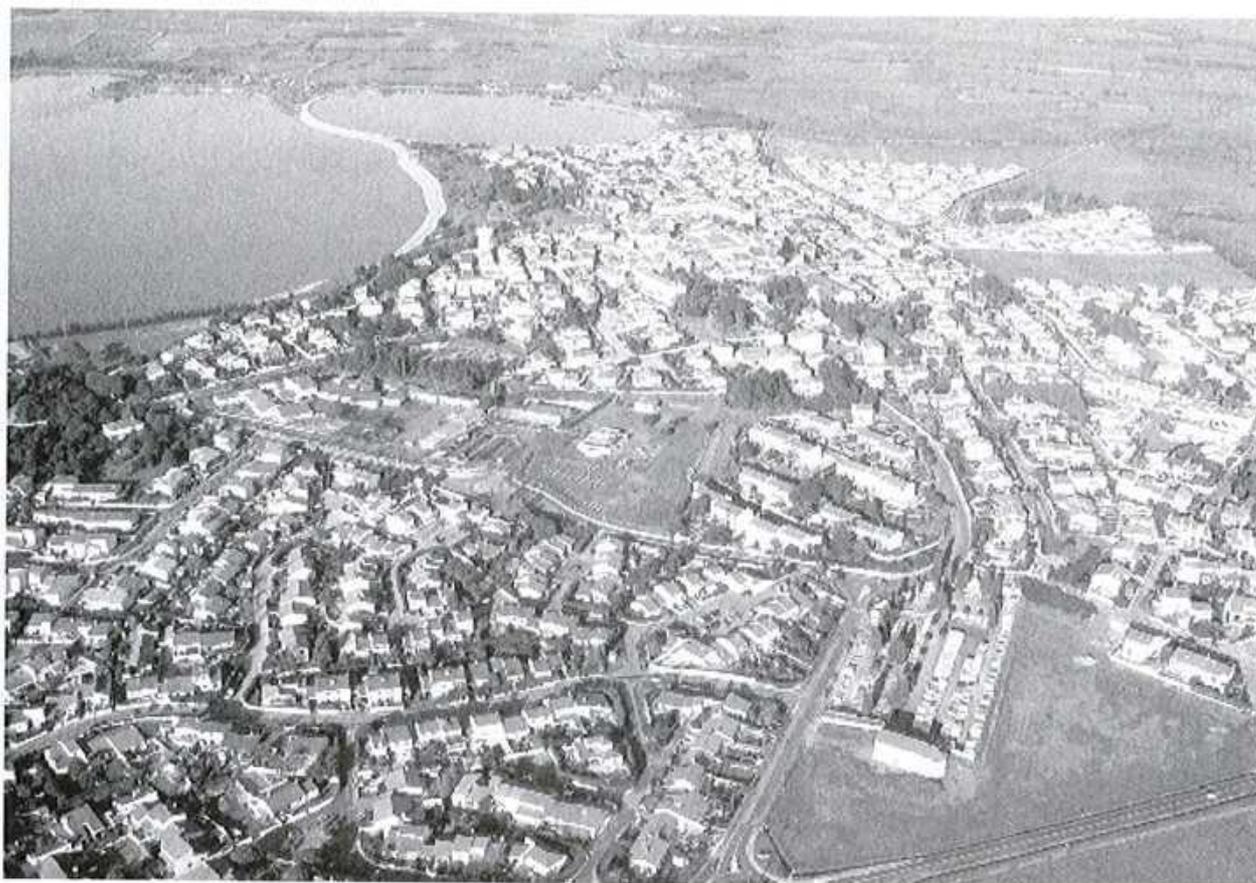


Fig. 1 : Villeneuve-de-la-Raho. Vue aérienne de l'église Saint Julien (en bas, à droite) et de ses abords (cliché O. Passarrius)

Commune : Villeneuve-de-la-Raho

Intitulé de l'opération : Église Saint Julien

Définition et datation : Âge du Fer ; occupation, enceinte et cimetière médiéval

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Céline Jandot (I.N.R.A.P.)

Equipe I.N.R.A.P. : Céline Jandot, Jérôme Kotarba, Frédéric Audouit (topographie), Véronique Lelièvre (infographie)

Bénévoles A.A.P.-O. : Marianne Carrère, Annie Basset, Jean-François Guihard, Denise Lafitte

Collaborateurs : Aymat Catafau (Université de Perpignan, étude des sources écrites), Claire-Anne-de-Chazelles (C.N.R.S., étude de la mise en œuvre de la terre crue), Jérôme Kotarba (I.N.R.A.F., étude sédimentaire), Michel Martzluff (Université de Perpignan, E.H.E.S.S., étude des niveaux anciens, historiographie du site et de ses abords), Olivier Passarrius (Docteur en Histoire, C. G., étude du mobilier céramique)

Cadre de l'opération

Cette intervention sur la commune de Villeneuve-de-la-Raho se situe en partie sud-est de la ville ancienne, autour de l'église Saint Julien, à l'ouest de la départementale D8 menant à Montescot (fig. 1). Elle répond à la demande de la commune d'étendre d'une part l'actuel cimetière sur la parcelle AN244, en partie Nord ; d'autre part de mettre en œuvre un aménagement de la parcelle AN245 pour la mise en valeur de l'espace autour de l'église Saint Julien.

L'opération archéologique s'est faite sous la forme de tranchées sur l'ensemble de la surface concernée, prenant en compte les travaux anciens (sondages Alessandri 1991) et le recouvrement du terrain. Au total, 17 tranchées ont été ouvertes. Les vestiges sont présents dans la totalité des sondages pratiqués. Dans les zones profondément stratifiées, de larges fenêtres ont été mises en œuvre, permettant une mise en sécurité et constituant un palier d'étude à 1,30 et 2,60m. Le temps consacré à l'opération de terrain a duré 9 jours

Résultats (fig. 2)

Une occupation ancienne

En partie ouest, dans la tranchée 115, un niveau ou une surface de circulation caractérisée par un lit de petits graviers associé à quelques céramiques non tournées a été observé, avec un pendage vers l'Est, antérieur à l'occupation médiévale. D'après Michel Martzluff, (Jandot *et alii* 2006) « l'un d'eux comporte un

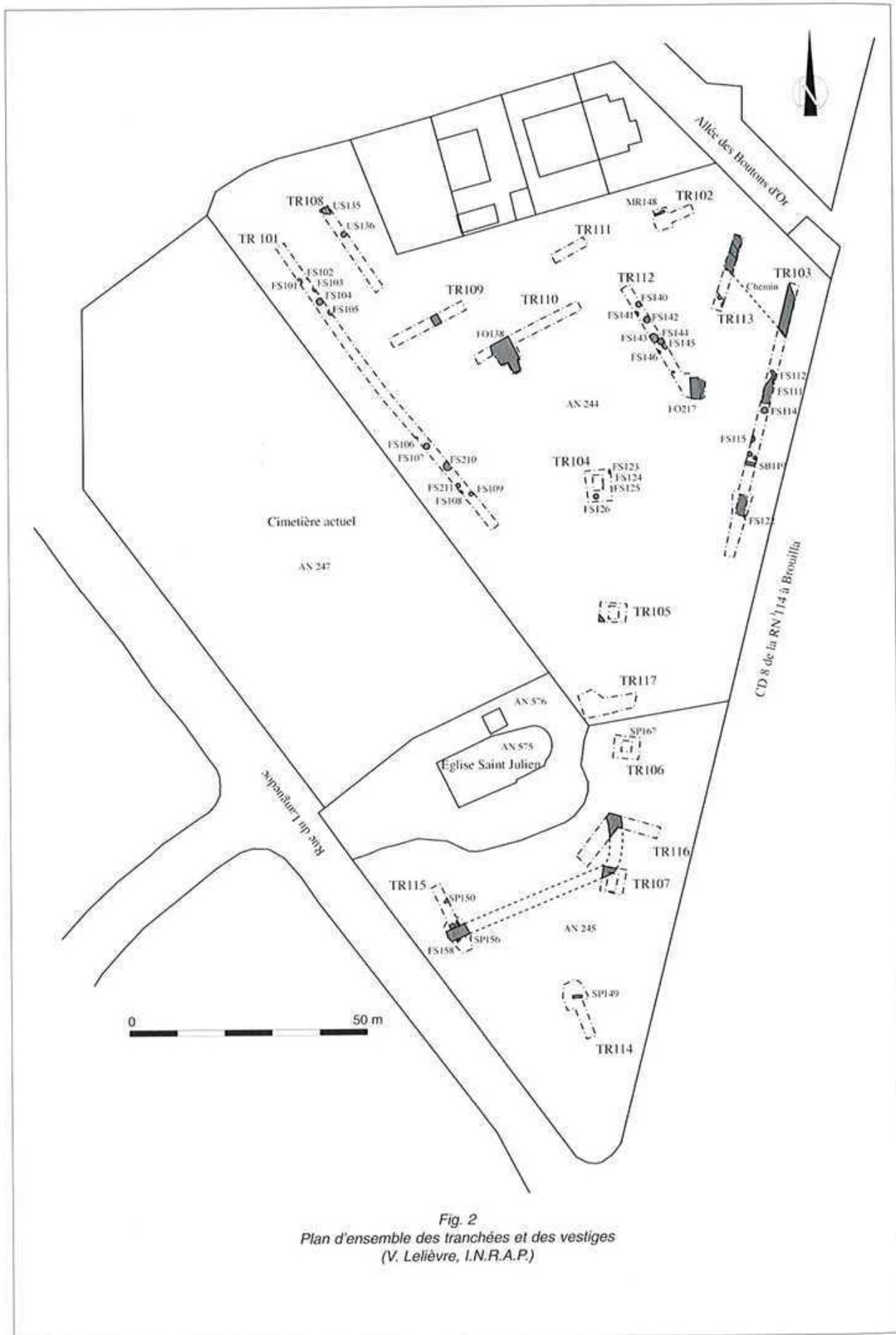


Fig. 2
 Plan d'ensemble des tranchées et des vestiges
 (V. Lelièvre, I.N.R.A.P.)

Fig. 3
 Vue d'ensemble, partie nord
 (cliché J. Kotarba, I.N.R.A.P.)



décor au double trait fait avant cuisson sur la surface externe, décor qui - pour la Protohistoire régionale - est un traceur assez pertinent d'une chronologie comprise entre la phase terminale du Bronze final et les prémices du premier Âge du Fer (avec décors maillhaciens), au début du premier millénaire avant notre Ère (centré sur le IXe siècle) ». Aucun autre élément caractérisant cette occupation n'a été observé dans les autres tranchées.

Zone d'ensilage médiévale (fig. 3)

En partie Nord (parcelle AN244), le résultat des sondages effectués précise l'extension de la zone d'ensilage. Elle vient compléter au sud les découvertes de même type effectués en 1986 (Alessandri *et alii* 1986). D'autre part, elle vient renforcer au sein de la parcelle AN144 la densité de structures au m² initialement sondée en 1991 (Alessandri 1992). Sur la base d'une évaluation à 7,83% dans cette partie du site, le nombre de fosses ou silos évalués sont au nombre de 23. Il reste à mettre un potentiel de 300 structures liées à cette occupation.

Toutefois, il faut bien considérer que cette zone d'ensilage correspond sans doute initialement à un habitat développé mais aujourd'hui totalement arasé et pour lequel des silos creusés dans le sous-sol sont les seuls éléments présents.

Par ailleurs, le contenu des fosses ou silos fouillés a permis de situer la datation de ces ensembles, par les éléments céramologiques, entre le Xe et le XIIIe siècle (détermination O. Passarrius). Associés à ces éléments de céramique commune propres à la vie quotidienne et au stockage, un élément de plaque-foyer amovible, des rejets de faune et de graines complètent bien la documentation sur de l'habitat. Les éléments de construction sont caractérisés dans les comblements par des pierres, du mortier, des tuiles courbes et sans doute de terre crue.

Egalement, de nombreux fragments de terre cuite fondus ou tuiles courbes surcuites ont été mis au jour. Ces découvertes, associées à celles effectuées sur le replat (Alessandri *et alii* 1986) laissent supposer la présence d'une activité de fabrication de terres cuites architecturales. À ce sujet, A. Catafau (Jandot *et alii* 2006) a relevé une mention aux archives départementales qui pourrait confirmer cette hypothèse, pour une date plus tardive (1277).

Enfin, l'extrémité d'une large structure, observée de façon transversale par l'ouverture des tranchées 103 et 113 a orienté l'interprétation vers un chemin creux, observable partiellement. En effet, le report du cadastre napoléonien à cet endroit semble indiquer le passage d'un chemin (Catafau 1998, p. 679).

Occupation médiévale, « cellere » et cimetière

En partie Sud, l'épaisseur stratigraphique est importante. Quatre sondages profonds ont permis d'explorer cet espace, ainsi qu'une tranchée complémentaire, de faible profondeur. L'occupation de cette zone est bien conservée, sur des stratigraphies pouvant atteindre 3 m de profondeur. Trois contextes se dégagent : les éléments d'un habitat, la mise en œuvre d'une enceinte en terre autour du lieu de culte, créant des espaces d'occupation intérieurs et extérieurs stratifiés, la vie et l'évolution d'un cimetière.

Habitat médiéval

Des niveaux d'habitat antérieurs à l'enceinte qui leur succède ont été perçus de façon nette en tranchée 115. Il s'agit de fosses et silos associés à des éléments de terres crues (briques). L'une des fosses échantillonnée a permis la récolte d'un ensemble céramique conséquent, associé à des fragments de torchis (clayonnage), de pains de briques crues (fig. 4), de rejets de faune et de graines (blé ou épeautre, pois, ...). Les prélèvements effectués ont permis de bien documenter cet ensemble et de pouvoir proposer, lors des résultats en laboratoire prévus pour le printemps 2007, une datation au carbone 14 (1) sur une partie des graines triées.

Fig. 4 : brique crue moulée (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)



matérialisée par une semelle de fondation constituant un ancrage large de 0,80 m pour 0,10 m de profondeur. Il s'agit d'une couche massive de terre qui a été travaillée. Elle est composée de limon et de sable, avec du cailloutis, quelques fragments de céramique et de petits charbons. Les mottes de terre imbriquées contiennent également de nombreux éléments de paille.

Contre cette élévation s'appuient et se développent, à l'ouest, vers l'église, de nombreux niveaux de sol étagés les uns sur les autres : l'espace créé par l'enceinte permet le développement d'une vie organisée à l'intérieur de l'enclos, jusqu'à 0,80 à 0,40 m du niveau de circulation actuel.

En tranchée 107 (fig. 6), l'élévation a été observée dans son angle extérieur. À cet endroit, elle est conservée sur une plus grande hauteur. Elle apparaît à 0,45 m du sol de circulation actuel, pour une hauteur conservée de 2,30 m. Le profil n'est pas rectiligne mais plutôt sinueux en partie ouest. Il montre un bombement et se ferme sur une largeur plus étroite vers son arasement, en section Nord. Sa composition et mise en œuvre sont de même nature qu'en tranchée 115. Des prélèvements micromorphologiques ont été pratiqués sur la totalité de la hauteur.

Installation, vie intérieure et extérieure de l'enclos

Stratigraphiquement postérieure à ces niveaux d'habitat, une enceinte en terre a pu être observée en coupe, et sur son tracé en plan.

En tranchée 115 (fig. 5), le mur en terre apparaît à 0,80 m sous le sol de circulation actuel pour une hauteur conservée à cet endroit, d'1,30 m, et une largeur de 2,70 m. Son implantation dans le sol (Us 181) a été

Contre cette élévation, de nombreuses strates viennent buter et former des dépôts stratifiés, conservant un pendage de l'enceinte vers l'extérieur. Cette sédimentation ne correspond pas à celle d'un habitat mais plutôt à des litages provenant de ruissellements d'eau, de stagnation, comme ceux que l'on peut trouver dans le comblement de fossé ceinturant un habitat.

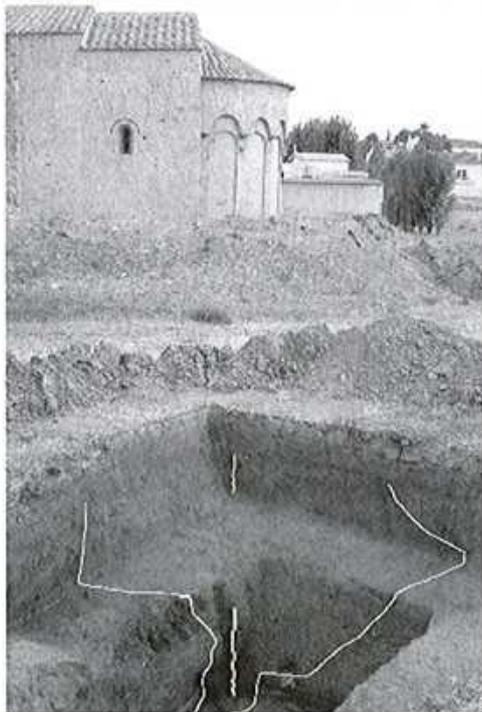


Fig. 6 : le même mur en tranchée 107 (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)



Fig. 5 : mur en terre dans la tranchée 115. Il a été « surligné » avec une ficelle blanche (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

En plan, le tracé de l'enceinte a pu être vérifié par le biais du sondage 116, resté volontairement superficiel (recherche sur la partie supérieure de l'arase). À cet endroit, on peut considérer qu'il forme une large courbure tournant vers le chevet de l'église actuelle.

Vie et évolution d'un cimetière

Cet aspect a pu être abordé de façon partielle. La présence de sépultures en pleine terre a été vérifiée en tranchée 106, à l'extérieur de l'enceinte, jusqu'au moins 2, 50 m de profondeur. Une autre a également été observée en tranchée 115, partie intérieure de l'enceinte, apparaissant à 0, 90 m sous la surface de circulation actuelle. Enfin, une tombe maçonnée (à 1, 75 m sous le sol de circulation actuel) a pu être dégagée, en tranchée 114 (extérieur de l'enceinte), recoupée postérieurement par un silo. Rien ne permet vraiment, en l'absence de fouille, de pouvoir situer ces inhumations dans la problématique du cimetière paroissial.

Des collecteurs et colluvions modernes

Dans le courant du XVIe et du XVIIe siècle, la partie Nord de l'espace anciennement dévolu à l'habitat (déplacé sur la butte) fait l'objet de modifications : les colluvions se déposent en partie basse tandis que des collecteurs strient la pente de la colline pour évacuer les eaux de ruissellement.

Note

(1) - Financée par l'association la PAVE, via la commune de Villeneuve-de-la-Raho.

Bibliographie

ALESSANDRI P., KOTARBA J., PEZIN A., 1986 : Villeneuve-de-la-Raho. Saint-Julien, *Bulletin de l'Association archéologique des P.-O.* n°3, notices de site, p. 22.

ALESSANDRI P., 1991 : *Villeneuve, Saint-Julien extension du cimetière*, A.F.A.N., S.R.A. Montpellier, non paginé : 6 p., 4 fig.

CATAFAU 1998 : *Les celleres et la naissance du village en Roussillon (X-XVe siècles)*. Presses Universitaires de Perpignan, 720p. et ill.

JANDOT *et alii* 2006 : Jandot (C.), avec la collaboration de CATAFAU (A.), CHAZELLES (C.-A. de), KOTARBA (J.), MARTZLUFF (M.), PASSARRIUS (O.) : *Rapport Final d'opération. Diagnostic sur l'extension du futur cimetière, Villeneuve-de-la-Raho, Pyrénées-Orientales (66)*, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2006.

Communes : Vinça, Arboussols (Marcevol), Tarerach, Rodès, Montalba, Ille.

Intitulé de l'opération : *Recherche de chemins anciens*

Type d'intervention : Recherche en archives et prospections sur le terrain

Responsable : Jean-Pierre Comps (A.A.P.-O.)

Équipe de prospection : Monique Formenti, Huguette Grzesik, Gilbert et Marie-Lou Lannuzel (A.A.P.-O.)

Résultats

La recherche se déroule en plusieurs phases : relevé des mentions dans les textes médiévaux ou modernes ; consultation du cadastre « napoléonien » avec essai de repérage et report sur la carte I.G.N ; enfin prospection sur le terrain. Le groupe fonctionne depuis 5 ans maintenant avec une sortie hebdomadaire le mercredi. S'y ajoute la recherche en archives qui bénéficie des indications de plusieurs informateurs bénévoles.

Cette année, la recherche a porté essentiellement sur la zone brûlée par l'incendie d'août 2005 dans les communes de Rodès, Montalba et Ille, en complément du travail effectué par l'équipe d'Olivier Passarius centré principalement sur les sites archéologiques et les paysages. Mais nous avons été contraints d'élargir le cadre de départ dans la mesure où les chemins obéissent à une logique évidemment différente de celle du feu.

Nous sommes donc partis des passages obligés que constituent les points de franchissement de la Tet et nous avons suivi les chemins jusqu'à leur destination. Les passages les plus empruntés pour atteindre la rive gauche étaient les ponts de Vinça, le pont-aqueduc de Saint-Pierre, le pont de Rodès, le pont-aqueduc de Labau, et deux passages desservant Casenovés et Ille.

Les principaux chemins reliaient Vinça-Marcevol, Vinça-Tarerach, Vinça-Montalba (séparés par la ligne frontière entre la Catalogne et la France jusqu'en 1659) ; Rodès-Tarerach, Rodès-Ropidère, Rodès-Montalba ; Casenovés et Ille-Tarerach, Ille-Montalba. Quelques tracés se perdent dans la nature (chemins de desserte rurale, drailles ou tronçons reliés aux villages disparus de Ropidère et de Casenovés).

Quelques-uns de ces chemins sont encore aujourd'hui empruntés par divers usagers mais la plupart sont envahis par la végétation et parfois détruits pour partie par l'érosion très importante sur les pentes ou par les engins modernes dans les zones planes encore mises en culture.

Il faut donc saluer l'initiative de l'Association de Marcevol qui a entrepris de débroussailler le chemin de Vinça au hameau de Marcevol. C'est un chemin historique à plusieurs titres. Chemin d'invasion, il a vu passer les routiers installés à Montalba et Tarerach en 1364 puis la troupe catalane qui les a délogés ; les Huguenots du comté de Foix venus piller à la fin du XVIe siècle

Bouleternère, *Domanova* et *Vinça* ; l'armée française enfin au cours des guerres successives entre royaumes de France et d'Espagne. Chemin de pèlerinage, il était emprunté par des foules nombreuses le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, qui venaient gagner des Indulgences au Pardon de Marcevol. Chemin d'échanges commerciaux enfin, dont le moindre n'était

pas la contrebande, entre villages catalans du Conflent et villages français du Fenouillèdes. Les chemins constituent un riche patrimoine, parfois détruit, souvent oublié, félicitons-nous de ce que celui-ci soit rendu au public.

Vinça / Marcevol : empierrement.

Dans les pentes, l'empierrement était de règle pour limiter les dégâts de l'érosion
(cliché J.-P. Comps, A.A.P.-O.)



Vinça / Marcevol : oratoire qui rappelle le pèlerinage du 3 mai (cliché J.-P. Comps, A.A.P.-O.)

Vinça / Marcevol : sur les replats, la route charretière du XXe s. a remplacé et parfois détruit le vieux chemin (cliché J.-P. Comps, A.A.P.-O.)

Articles

Entre Pebble Culture, bifaces et érosion, le « Tautavélien » des terrasses quaternaires en Roussillon

MICHEL MARTZLUFF

MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN PRÉHISTOIRE, UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN,
MÉDI-TERRA ; CENTRE D'ANTHROPOLOGIE, FRE 2960-CNRS, EHESS, UPS, UTM
MARTZLUF@UNIV-PERP.FR

Introduction

Après avoir parcouru le Roussillon en tous sens depuis un quart de siècle, nous ne pouvons seulement retenir que trois ou quatre outils pompeusement baptisés « bifaces » avec beaucoup de mansuétude typologique pour ce symbole fort de la Préhistoire ancienne. Et ce n'est pas faute d'avoir encombré le dépôt archéologique départemental d'une telle masse de pierres taillées, s'ajoutant à celles récoltées par Jean Abélanet, qu'il fallut à moment donné transférer ces encombrants vestiges au sous-sol afin que les planchers ne cèdent pas. Rappelant la *pebble culture* du berceau africain, ces abondantes industries sur galet de quartz ont une allure globale si archaïque que leur très haute antiquité dans le Paléolithique inférieur ne semble faire aucun doute. Ce diagnostic avait même reçu l'adoubement d'un travail de synthèse réalisé sur le sujet en 1975 et qui restait le seul disponible jusqu'à présent. Or d'importants renouvellements dans la géologie du Quaternaire, nos propres recherches sur les terrasses et les découvertes récemment faites à Tautavel ont rendu obsolète ce premier et précieux travail. Mais encore faut-il le démontrer dans un exposé suffisamment argumenté.

Malheureusement, sur cette épineuse question des terrasses roussillonnaises, il a toujours été difficile de s'y retrouver sans aller voir ailleurs ce qui s'est passé et ce qui s'y passe, ce que nous avons fait ici. De plus, nous n'avons pas donné assez de publicité à nos travaux, prudence oblige, et nous ne pouvions nous passer d'y revenir, hélas ! Même chose pour les recherches réalisées à Tautavel dans un cadre stratigraphique valable, mais sur lequel il est difficile de s'appuyer faute de synthèse publiée. Nous sommes donc retourné aux sources de ce savoir pour nous rendre compte qu'il y avait grand intérêt à en exposer les grandes lignes de façon ordonnée, et sans doute un peu trop événementielle, c'est-à-dire trop longue. Mais tant pis ! Nous espérons que les lecteurs nous suivront. Ainsi avons-nous souhaité que cette mise en perspective soit utile aux chercheurs, mais qu'elle puisse aussi intéresser nos étudiants et, plus largement notre public éclairé. L'exercice n'est pas facile. Il explique certains écarts et les lourdeurs de certaines démonstrations qui irriteront sans doute le spécialiste, mais qui risquent d'intéresser les autres. Qu'on veuille bien me les pardonner.

1. Le contexte historique large des recherches sur les plus anciennes industries

On le sait désormais, dans les années 1829-1834, les naturalistes Joseph Farines, Marcel de Serres, Paul Tournal et Jules de Christol, sont passés bien près de fonder la Préhistoire dans le Midi méditerranéen (Martzluff 2006). Ces occasions manquées tiennent pour l'essentiel dans le fait que ces précurseurs n'ont pas découvert les fossiles humains qu'ils auraient pu mettre en relation avec les faunes « antédiluviennes » des cavernes à « ossements » qu'ils fouillaient à l'époque, mais aussi qu'ils n'ont pu correctement identifier, parmi les fragments de galets en roches locales - quartz et quartzites surtout - les outils de pierre associés à ces restes osseux. C'est particulièrement vrai pour le Roussillon, dans la « grotte d'Argou », à Tautavel, dont les industries les plus copieuses sont en quartz filonien, produisant des galets aménagés par quelques enlèvements et une grande quantité de débris informes, difficilement reconnaissables en tant que témoignage de l'activité humaine encore de nos jours. Quant aux terrasses alluviales des fleuves côtiers où ce type d'industrie abonde, acides et totalement dépourvues de fossiles (azoïques), elles n'ont attiré l'attention des chercheurs qu'à une date récente, comme nous le verrons plus loin.

1. 1. Industries et fossiles humains : un jeu dialectique où l'outil à d'abord « pris la main ».

C'est en effet l'association des faunes disparues avec des « haches de silex », « amandes de Saint-Acheul », « coup de poing » et autres typiques bifaces en silex qui permit à Casimir Picard entre 1828 et 1835, puis à Jacques Boucher de Perthes entre 1846 et 1864, de fonder notre discipline en identifiant de vrais outils taillés dans des ballastières picardes, sur les terrasses de la Somme (fig. 1). Ces découvertes donnaient du poids à la théorie de l'évolution par sélection des espèces, avancée par Charles Darwin en 1859, bien qu'elle eût du mal à s'imposer concernant l'homme. Il manquait à la toute jeune paléontologie humaine (terme créé par Marcel de Serres en 1853) les restes fossiles qui auraient pu assurer à ces outillages archaïques une plus sûre paternité. Après que John Lubbock ait, en 1865, scindé la Préhistoire entre outils taillés (Paléolithique) et polis (Néolithique) et alors même que Darwin publiait en 1871 un ouvrage concernant, pour cette fois, l'ascendance animale de l'humanité, l'association des ossements humains et des industries se fit attendre.

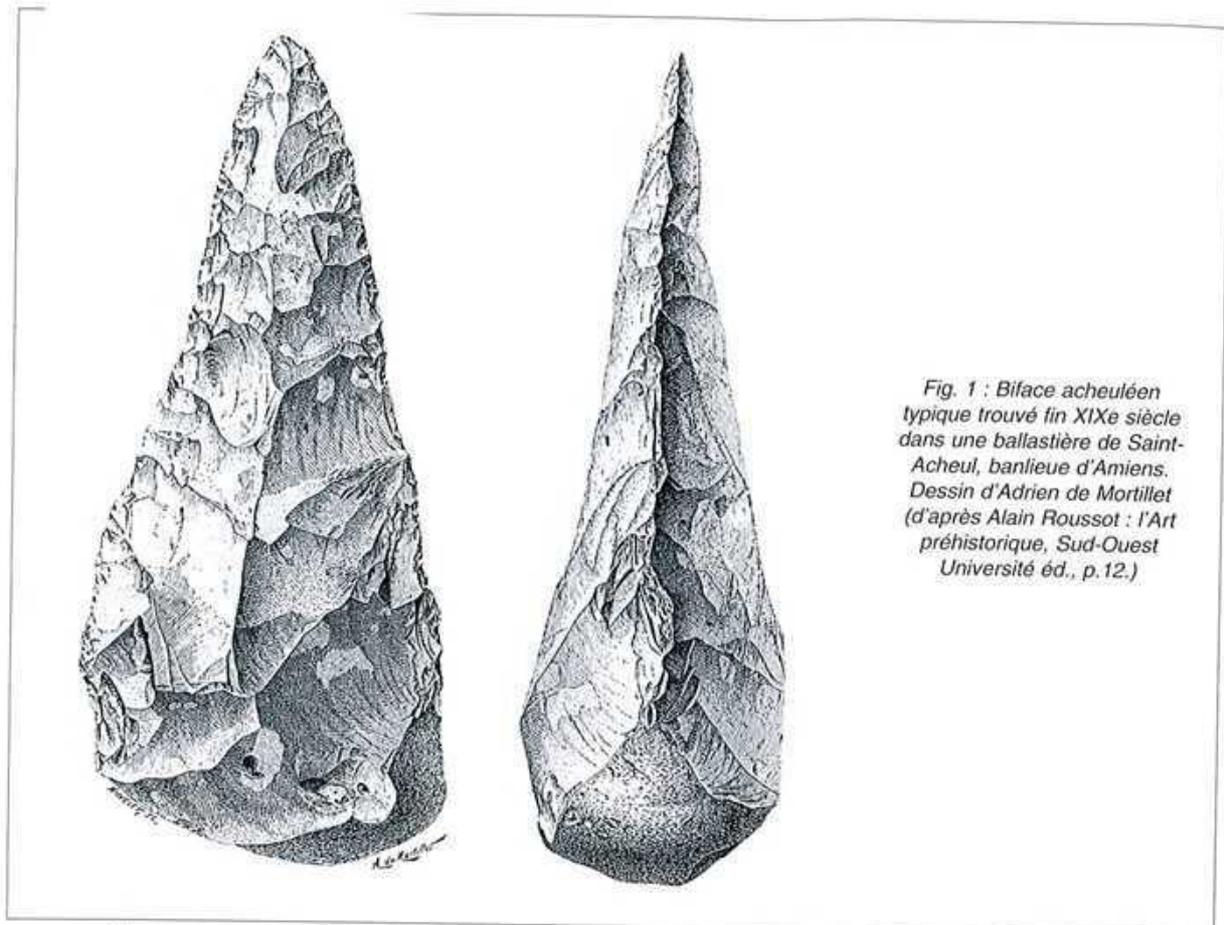


Fig. 1 : Biface acheuléen typique trouvé fin XIXe siècle dans une ballastière de Saint-Acheul, banlieue d'Amiens. Dessin d'Adrien de Mortillet (d'après Alain Roussot : *l'Art préhistorique*, Sud-Ouest Université éd., p. 12.)

Elle se fit attendre faute de reconnaissance, car les témoins d'une humanité disparue existaient bel et bien avec les deux fragments crâniens découverts en 1828-30 à Engis, près de Liège et le crâne en bon état trouvé en 1848 dans la carrière Forbes de Gibraltar, tout comme avec les restes exhumés par des ouvriers en 1856 dans la vallée de Neander, près de Düsseldorf. Mais ils dormaient, et encore pour de longues années, dans des caisses. Pour que l'homme de Neandertal – premier homme fossile reconnu – prenne enfin son identité, il fallut que Gabriel de Mortillet (conservateur du musée de Saint-Germain-en-Laye, fondé par Napoléon III) définisse, en 1869, les industries mises au jour par lui dans un abri de Dordogne comme datant de l'« époque du Moustier », puis qu'une mandibule prognathe dégagée en 1885 dans la grotte de Spy, en Belgique, fasse écrire à Paul Broca : « *C'est le premier fait qui fournisse un argument anatomique aux darwinistes, c'est le premier anneau de la chaîne qui, suivant eux, doit s'étendre de l'homme aux singes* ». Notons au passage que la mandibule néandertalienne de Banyoles, près de Gérone, est publiée par Pere Alsius i Toront peu après, en 1887.

L'identité des premiers ancêtres ne fut définitivement établie qu'au début du XXe siècle. D'abord par Otto Hauser, avec la découverte d'un nouveau fossile bien conservé en 1908, dans l'abri inférieur du Moustier, mais que ce collectionneur suisse peu académique mit en relation avec une « civilisation micoquienne » mêlant l'Acheuléen au Moustérien et qui était déjà fort peu reconnue à l'époque. L'association de Neandertal à un contexte moustérien est par suite assurée en 1912 en

Corrèze, avec « l'homme de la Chapelle-aux-Saints » étudié par Marcellin Boule. Notons encore au passage qu'Hauser, qui finançait à cette époque ses recherches par la vente des collections trouvées en fouille (Wendt 1954), et qu'un caractère orgueilleux et querelleur avait isolé au sein d'une communauté scientifique française fort peu encline, à cette époque, à partager un succès avec les chercheurs germanophiles, voulut donner une plus grande notoriété à son fossile. Il attira paraît-il quelques hommes politiques dans la grotte et leur fit découvrir et dégager le fameux squelette, une pratique innovante réinventée au début de ce millénaire en Roussillon, sur le site de l'Arago lui-même !

En réalité, si l'Europe de la fin du XIXe siècle, plutôt septentrionale d'ailleurs, tenait le haut du pavé dans l'étude de l'homme préhistorique, c'était surtout grâce à la constitution d'un cadre stratigraphique fiable où pouvait s'insérer la prodigieuse quantité des vestiges archéologiques dégagés lors des travaux d'aménagement liés à la société industrielle, principalement autour de son foyer en Mer du Nord, et aussi grâce aux nombreuses fouilles conduites sous l'égide des sociétés savantes partout ailleurs dans les grottes.

Cependant, entre 1837 et 1856, suite aux découvertes de singes anthropoïdes (singés sans queue du genre *Dryopithecus*) que fit Édouard Lartet en Aquitaine dans des strates du Tertiaire, bien des préhistoriens s'égarèrent sur la piste d'industries lithiques semblant provenir de couches du Pliocène ou du Miocène. La question de ces industries très anciennes est finalement réglée à la fin du siècle quand elles furent rangées parmi les géofracts ou les produits de mélanges strati-

Fig. 2 : « Éolites » trouvées en 1878 au contact des strates tertiaires d'Espinaço de Cao (outils moustériens déplacés) et dessinées pour le Congrès de Lisbonne en 1880 par Adrien de Mortillet ; même artefact à gauche en bas, repris par Cartailiac, qui défendait encore leur authenticité

(en encadré).

Ce ne sont pas les reprises qui sont les meilleures !

(D'après H. Le Cleuziou : *La création de l'homme*, 1886 et D Vernau : *L'enfance de l'humanité*, Bibliothèque des Merveilles, 1890).

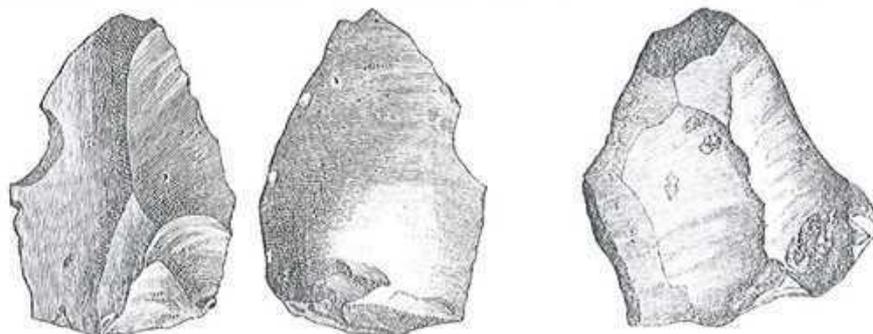
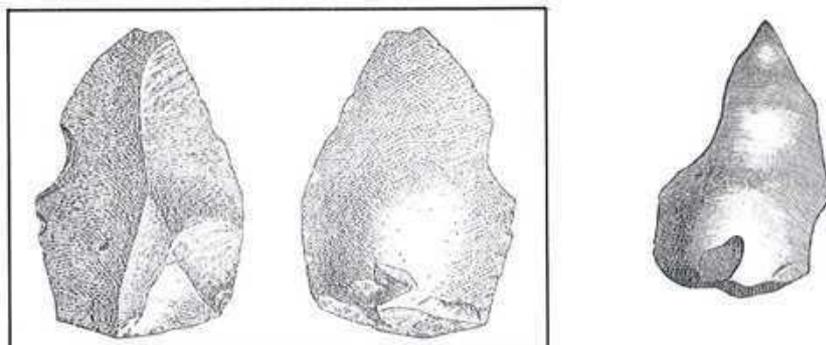


Fig. 70 — Silex taillés avec conchoides de percussion très accentués, trouvés à Otta (Portugal). Collection de l'Académie des sciences de Lisbonne; d'après les dessins de A. de Mortillet.



graphiques (fig. 2). Ces polémiques autour des « éolithes » feront toutefois peser par la suite une forte suspicion sur des trouvailles d'industries faites dans des coupes géologiques d'âge trop ancien, sans qu'elles soient assorties de fouilles archéologiques et de témoignage évident d'autres activités anthropiques (faunes fragmentées) ou celui d'un reste du squelette humain lui-même. C'est ainsi que le biface va rester pour longtemps l'outil typique, le « fossile directeur » du plus ancien Paléolithique, surtout sur les gisements de surface. Bien des industries anciennes qui n'en contenaient pas ou trop peu, restèrent donc ignorées.

Alors que progressait la typologie de ces outillages, une certaine confusion a régné dans l'étude de la philogénie humaine et ce, jusqu'à la seconde guerre mondiale. Les travaux d'Ernst Haeckel sur « *l'Anthropogénie, ou histoire de l'évolution humaine* » (1874) puis, en 1899, la parution de son ouvrage sur « *les énigmes de l'Univers* » où il avance l'idée de l'unité du monde vivant impliquant une transition entre la forme animale et la forme humaine - le *missing link* (chaînon manquant) - connaissent alors un immense succès hors d'Allemagne. Il n'en faut pas plus pour qu'en 1913 se découvre en Angleterre un fossile intermédiaire, « l'Homme de Piltdown » (*Eoanthropus dawsoni*) : un faux grossier associant calotte d'homme moderne et mandibule de singe. Hélas, ce vestige emblématique, à l'origine de bien des disputes, ne fut définitivement rejeté qu'en 1950, grâce au test du fluor sur les deux parties.

C'est exactement le contraire de ce genre d'hybride que l'Afrique australe se met livrer pendant la même période, après que Raymond Dart eut publié en 1925 le premier fossile d'*Australopithecus africanus* trouvé dans la grotte de Taung un an plus tôt, car ce primate dispose d'un cerveau de singe et d'une mâchoire humaine. Quoique Dart ait imaginé qu'une partie des

ossements de faune accompagnant l'Australopithèque étaient des armes, la « culture ostéodontokératique » fit long feu et l'absence d'outillages clairement associés à la floraison de restes d'Australopithèques « graciles » ou « robustes » découverts par la suite en Afrique avait introduit, selon le mot de Donald Johansson, une véritable « pagaille australopithèque » dont il ne ressortait qu'une origine de la bipédie.

1. 2. Les fossiles humains renversent la vapeur et « prennent la main » au XXe siècle

Pour s'y retrouver un peu chez les pré-humains, il fallut donc attendre les datations isotopiques de l'ère atomique, après 1950, en particulier celle du potassium-argon (K-Ar), puis l'étude comparative des abondantes faunes fossiles conservées dans le fabuleux gisement de la vallée de l'Omo entre 1967 et 1977 et où, dans les années 80, Yves Coppens popularisait la découverte de « Lucy » (*Australopithecus afarensis*) tout en élaborant sa théorie tectonique de l'*East-side-story* : une humanité bipède issue de l'assèchement créé à l'est de l'Afrique par le relief volcanique du *rift*. On sait ce qu'il faut en penser aujourd'hui depuis la découverte d'« Abel » (*Australopithecus bahrelghazali*) au Tchad, en 1995 ...

En fait, c'est bien la création de l'homme-singe européen, puis la découverte de singes-humains en Afrique qui avaient, en quelque sorte, différé la compréhension des plus lointaines origines de notre propre rameau. Dès 1891 en effet, la présence de formes humaines ancestrales avait été formellement établie hors d'Europe avec la découverte du *Pithecanthropus erectus* de Java par Eugène Dubois, mais sans que des outils ne soient présents. Seize ans plus tard était dégagée à Mauer, en Allemagne, la mâchoire de l'homme

d'Heidelberg, fort proche de cet « *erectus* », un bipède aux dents humaines.

Mais c'est finalement le *Sinanthropus pekinensis*, identifié dès 1921 dans la grotte de Zoukoudian, près de *Beijing* (Pekin), puis les industries frustrées et plusieurs crânes de ce fossile dégagés lors des fouilles conduites par Theillard de Chardin et Weng Chung Peï entre 1927 et 1937, qui firent émerger cette première humanité entre les deux guerres mondiales. En 1939, la confrontation entre les crânes de l'Homme de Pékin et le « pithécantrophe » de Java permit d'établir les critères attribuables à une même espèce fossile dotée d'outils : l'*Homo erectus*, notre ancêtre. Il est alors plus ou moins bien daté dans la seconde moitié du Pléistocène moyen, vers 300 000 ans (300 KA). Notons que l'industrie en pierre de ces premiers *erectus* asiatiques ne s'accompagnait pas de bifaces, laissant suspecter que partout ailleurs, ces formes d'outillage relativement élaborées se trouvaient finalement dans un stade avancé du Paléolithique inférieur, « rissien » selon la chronologie glaciaire alpine. Le Moustérien commençant alors avec le Neandertal européen typique, vers 150-120 KA, au Pléistocène récent. Cela a bien évolué et l'on sait aujourd'hui que le biface typique fait défaut sur l'aire géographique extrême-orientale.

La mise en évidence d'industries « Pré-Chélléennes » a été laborieuse et se fit hors d'Europe. C'est un géologue du service colonial britannique en Ouganda qui remarqua des *pebble-tools* dans plusieurs gisements, sans que l'on y trouve les bifaces « abbevilliens » ou « micoquiens » qui caractérisaient le Chélléen et l'Acheuléen du Paléolithique ancien et quelques étages du Moustérien, en Europe, comme en Afrique (fig. 3). Wayland publie en 1920 une première typologie de ces galets aménagés où il isole un pré-Paléolithique à *pebble-tools* du Paléolithique à bifaces. La mise au jour en stratigraphie d'une *pebble culture* lors des fouilles conduites depuis 1931 sur le site paléontologique d'Olduvai par le Dr Louis Seymour Bazett Leakey et sa seconde femme Mary, a amplifié ce diagnostic. En 1936, ils dénomment *Oldowan* (Olduvaïen) cette industrie, qui n'a toutefois été bien admise et popularisée qu'après la seconde guerre mondiale.

La « civilisation du galet aménagé » fut une puissante motivation pour relancer les recherches sur les origines du peuplement de l'Ancien Monde. Ce fut encore plus net après 1959, lorsque des fossiles d'hominidés furent dégagés dans les couches les plus anciennes d'Olduvai (beds I et II, entre 2 et 1 millions années). Parmi ces fossiles (Leakey et Lewin 1977-85), celui qualifié de pré-Zinjanthrope, puis d'*Homo habilis* se vit attribuer l'invention de cet outillage archaïque, comprenant de somnolents galets aménagés : choppers (enlèvements unidirectionnels) et chopping-tools (enlèvements bifaces). L'Olduvaïen à galets aménagés d'Afrique de l'Est, mais qui compte aussi des nucléus et des éclats, quelquefois retouchés, est aujourd'hui daté entre 2,2 M.A. à Hadar, 1,8 à 1,6 M.A. à Olduvai (bed I) et 1,5 M.A. à Melka-Konturé. Il est précédé d'un stade plus ancien, daté de 2,2 à 2,5 M.A., et défini par des éclats débités sur des blocs de roches quartzueuses ou volcaniques par des choix d'angles d'attaque pertinents et variables, qui a été qualifié de *Shungurién* sur des sites de l'Ormo.

Les rebondissements dialectiques entre outils

et fossiles humains, entre découvertes d'Afrique et d'Eurasie, ne s'arrêtent pas à ces confrontations. Les datations à près d'un demi-million d'années qui ont été obtenues à Tautavel pour « le plus vieil européen » de la fin les années 1970, rapprochaient une industrie, fortement marquée par les choppers et chopping tools, des découvertes faites dans les années 60 à la grotte du Vallonet, en Provence, où avait été identifiée une *pebble culture* datée de près d'un million d'année (Lumley *et alii* 1963 ; Lumley 1976 c). Les restes de l'*Homo antecessor*, caractérisés dix ans plus tard lors des recherches dans les dolines d'Atapuerca, près de Burgos (Aguirre *et alii* 1976), et datés ensuite de 0,8 millions d'années (Carbonell i Roura 2000 ; voir aussi Martzluff 2004 b), pouvaient justifier, mais *a posteriori*, d'avoir reculé l'âge de la *pebble culture* des vieilles terrasses du Roussillon à la fin du Pléistocène ancien.

Avec les crânes d'*Homo georgicus* du site de Dmanissi (Caucase), publiés au début de ce millénaire et vieux de presque 1,8 millions d'années, il fut admis qu'un de nos ancêtres avait peuplé l'Europe à une date quasiment aussi reculée que la plus lointaine souche humaine du berceau africain. Cela effaça un peu le manque de crédit qui s'attachait à bien des découvertes concernant les outils d'un Très ancien Paléolithique européen, car il n'était guère admis, au début des années 1980, que des outils, fussent-ils mêlés à d'anciennes faunes, pussent dépasser le million d'année pour détrôner les plus vieux *pebble tools* du Vallonet. D'ailleurs, à la fin des ces années là, les artefacts qui avaient paru constituer des « outils possibles » à ceux qui les avait dégagés dans des contextes encore plus anciens, ont suscité un fort scepticisme. En Haute-Loire, certains étaient en effet datés jusqu'à 2,4 M.A. en contexte paléontologique fiable (Bonifay et Vandermeersch 1995). D'autres se voyaient même inscrits dans du Pliocène au sein d'une sablière du Bassin parisien, mais dans un contexte moins sûr qui rappelait par ailleurs les mauvais souvenirs des batailles autour des « éolithes », un siècle plus tôt (Boitel *et alii* 1996). Quelques vieux crânes humains d'érectoïdes découverts aux alentours de l'an 2000, ont donc conduit à ce que plus personne ne doute aujourd'hui que les premiers européens aient pu disperser leurs outils en surface de ce territoire dans les débuts du Quaternaire, vers 2 millions d'années. Mais en retour, peut-on systématiquement attribuer aux outillages archaïques trouvés sur les plus vieilles formations alluviales, une telle antiquité ? Autrement dit, la typologie d'une industrie et la caractérisation géomorphologique d'un dépôt alluvial, suffisent-elles à dater les outils, plus particulièrement en l'absence de faunes fossiles et de chronologie absolue ? Ce sont là ces questions qui sont au centre du problème dont nous allons maintenant débattre concernant le Roussillon.

1. 3. *Pebble culture* et ancêtres de l'humanité en Roussillon

Le retentissement des spectaculaires découvertes sur l'aube de l'humanité que livraient les roches volcaniques du *rift* africain dans les gorges d'Olduvai, avait trouvé un écho en Roussillon dès 1948 auprès d'un amateur d'archéologie, André Creus, qui se mit à par-

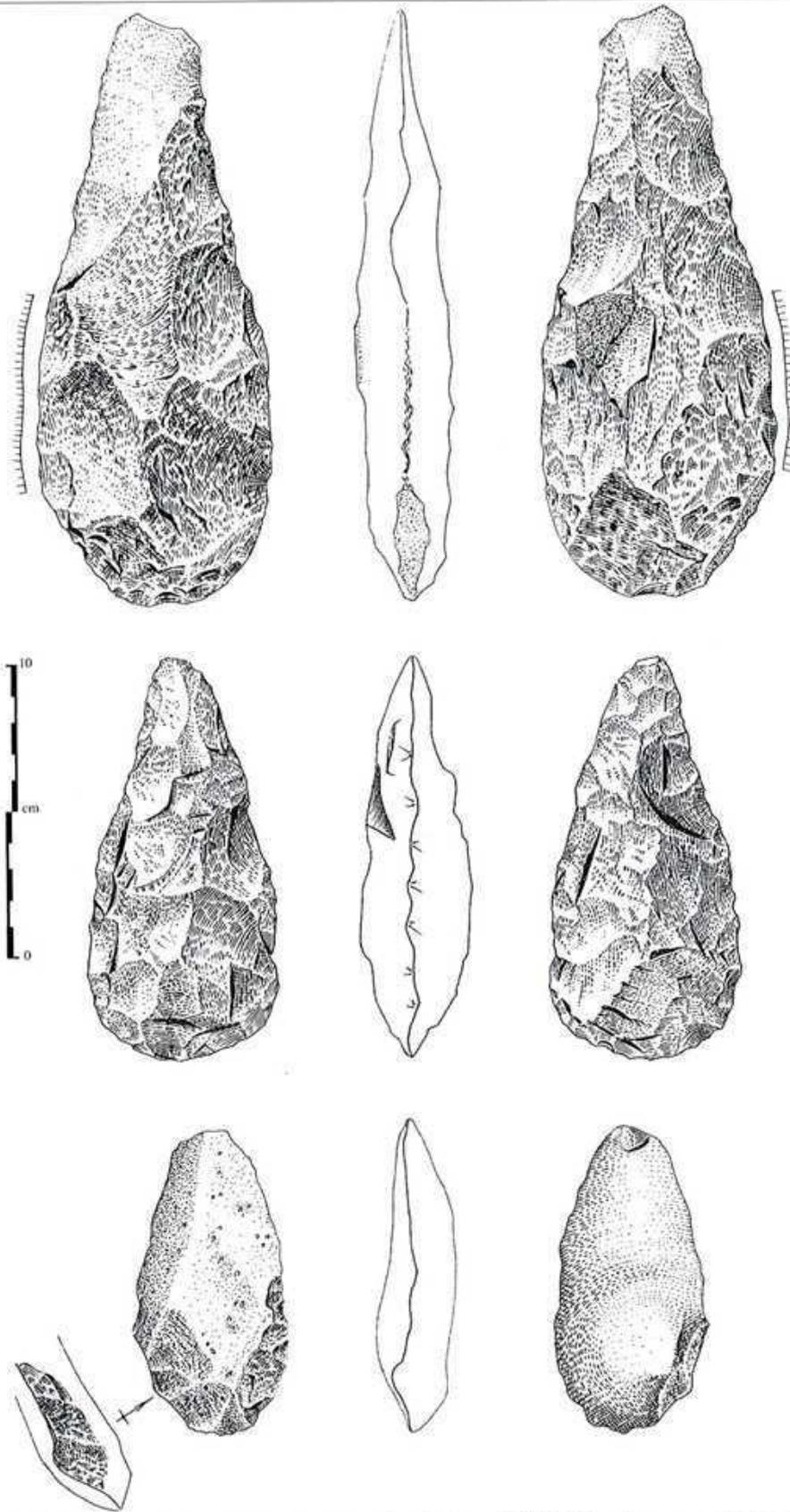


Fig. 3 : Exemple africain de petit biface typique (au centre) et de la variabilité logique dans ce contexte connu pour ses abondantes séries. En haut, biface-hachereau plus nettement éolisé, pièce obtenue sur galet et présentant une fraction du tranchant mâchuré. En bas, éclat à bord distal repris (double patine) par une retouche basale qui peut être associée à la recherche de symétrie de même type que les pièces typiques, souvent obtenues à partir d'éclats. Pièces en quartzite local. Acheuléen L.S. probable, pas de datation. Hadrar mauritanien, El Beyed, décembre 1967. Coll. département HAA, Université de Perpignan. (Dessins M. Martzluff).

courir les terrasses caillouteuses autour de Cabestany, village où il était instituteur, en quête d'outils sur galets (Abélanet 1991). Il constitua une collection, encouragé par l'abbé Breuil, qui revenait des terres africaines australes et qui avait déjà identifié en Aquitaine une industrie d'allure archaïque du type *Oldowan* gisant sur les terrasses alluviales du piémont pyrénéen (Breuil 1937 ; Breuil et Méroc 1950). Attribuées à la *pebble culture*, les trouvailles de Cabestany furent rapidement publiées par leur inventeur (Creus 1950 et 1955), quoique les préhistoriens qui avaient pu les examiner, Georges Laplace entre autres, n'y aient guère accordé de crédit. Tant et si bien qu'en 1953 Louis Méroc pouvait encore déclarer à Jean Abélanet à Toulouse que « la bordure méditerranéenne des Pyrénées » n'avait visiblement jamais été peuplée au Paléolithique ancien (Abélanet 1985).

Les preuves devaient pourtant venir. En 1962, lors de la visite qu'il fit à Henry de Lumley sur le site acheuléen de la Baume Bonne en cours de fouille à Quinson, dans les Alpes provençales. Jean Abélanet alerta ce dernier sur les découvertes d'industries d'allure frustrée, mais indubitablement humaines, qu'il avait faites en 1948 dans les déblais de la Caune de l'Arago à Tautavel. Dès l'année suivante, ils visitent ensemble la grotte où les industries sont authentifiées, puis réexaminent la collection Creus pour constater qu'il s'agit en effet de galets de quartz patinés et simplement carénés par l'éolisation (*dreikanter*). Ces jeux de l'érosion sur les seules roches qu'avaient conservé les terrasses - les autres roches moins dures s'étant désagrégées - signalaient toutefois l'ancienneté des nappes alluviales quaternaires autour de Cabestany.

Après avoir initié les fouilles sur le gisement paléontologique de l'Arago en 1964 (Abélanet et Descamps 1999 et 2003), travaux qui vont rapidement faire apparaître, par le tamisage des déblais, un lien entre les faunes fossiles, les industries lithiques archaïques et quelques restes humains fragmentés, Jean Abélanet se met à prospecter les formations alluviales de la plaine du Roussillon. Il y découvre des sites à vrais galets aménagés, le plus souvent éolisés (Abélanet 1983). En 1967, motivé par ses découvertes et muni d'une autorisation de recherches assortie d'un crédit de la DRAC, il intensifie ses prospections. Elles vont vite se répercuter dans les travaux universitaires sur le Paléolithique ancien et moyen de Méditerranée nord-occidentale (Lumley-Woodyear 1969-1971), puis cette collection formera la base documentaire de la Thèse de Jacques Collina-Girard en 1975.

De son côté, Yves Blaize, instituteur à Vinça, prospecte dès 1968 le bassin moyen de la Têt, en Conflent. Dans la commune voisine de Rodès, il découvre des industries d'allure archaïque (Collina-Girard 1975-1976 ; Blaize 1985, 1987, 1990).

2. Premiers résultats des recherches sur les terrasses dans les Pyrénées catalanes et sur leurs marges entre 1965 et 1985.

Les industries sur galets issues des prospections d'Abélanet et de Blaize des années 1960-1970 ont d'abord été déposées au Fort Saint-Jean à Marseille, puis ont été incluses dans les réserves du musée de

Tautavel avec le fruit de recherches menées par d'autres dans le sillage des fouilles conduites dans la Caune de l'Arago. Quelques-unes de ces pièces ont été exposées au public lorsque le musée fut créé et que Jean Abélanet en devint le conservateur. Certaines le sont encore (biface du Boulou par exemple).

2. 1. Une première conception de la pebble culture régionale : les travaux de Collina-Girard en Roussillon

Il va sans dire que pesait sur ces premières recherches toute la charge idéologique alors associée à l'habile artisan de la pebble culture sur le site d'Olduvai, c'est-à-dire celle d'outils primitifs susceptibles de prouver les origines lointaines du peuplement humain un peu partout, en Afrique, comme en Europe (Collina-Girard 1975 ; 1976 a ; 1976 b ; 1976 c ; Lumley *et alli* 1976 ; Lumley 1976 b). La thèse de Collina-Girard de 1975 n'y échappe pas, mais son intérêt est d'avoir offert la première synthèse sur ces industries et d'avoir proposé leur mise en phase avec la géologie du Quaternaire, alors balbutiante dans la plaine du Roussillon. Bien que ce travail date beaucoup aujourd'hui, il n'y en a pas d'autre équivalent pour la région. D'autre part, ce chercheur a pu commencer à s'appuyer sur la connaissance des industries acheuléennes nouvellement acquise à l'époque sur d'autres sites régionaux et à la Caune de l'Arago (« sol » G et supérieurs, pour l'essentiel).

Les problèmes chronologiques que posaient les dépôts liés aux glaciations quaternaires en Roussillon furent d'abord révisés par Henri Got (Got 1967) puis complétés par Henry de Lumley (Lumley 1969-1971) avec l'apport des nouvelles connaissances sur les « industries archaïques ». Ces travaux portaient essentiellement sur la Têt et sur le cours inférieur de l'Agly. Pour résumer très sommairement ces résultats, on peut dire que les plus vieilles formations reposant sur le Pliocène terminal (hautes terrasses de Millas et nappes de Cabestany) se retrouvèrent calées dans le complexe mindélien. En contrebas et en continuité avec la formation précédente, les terrasses moyennes de la Têt entre La Llabanère et Pia, flottaient dans le Riss tandis que l'épandage de la Crau de Rivesaltes se positionnait dans le Würm.

Ce scénario sera notablement vieilli par Collina-Girard. Ainsi distingue-t-il 9 niveaux de terrasses dont il fournit d'emblée des datations relatives d'après la chronologie glaciaire alpine. Dans ce travail, qui fait encore autorité au musée de Tautavel, la petite butte de *Mata Rodona* (orgues d'Ille-sur-Têt) est attribuée au Donau, les lambeaux alluviaux du Mas Ferréol (près de Millas) et la terrasse de Cabestany au Günz, les terrasses de la Butte du Four (Saint-Estève), de la Llabanère et de Pia au Mindel, celles de Rivesaltes et d'Ille-sur-Tet au Riss et les bas niveaux du littoral (lits majeurs) au Würm. Cette chronologie reposait principalement sur la géométrie verticale des formations, sauf pour la terrasse de Cabestany, en position altitudinale trop basse et décalée sur la rive droite de la Têt. Pour rester cohérente avec son âge supposé très ancien, elle se voit donc affublée d'un « important bombement anticlinal » lié à la néotectonique et tiré d'une extrapolation osée des premiers travaux en sédimentologie marine et terrestre menés à l'Université de Perpignan (Got 1967 ; voir aussi Got 2003).

Mais ces datations reposaient aussi sur la granulométrie et sur une rapide étude de l'altération des sols, de la patine et du degré d'éolisation des quartz. Ainsi il est noté que les galets de quartz du plus ancien témoin alluvial, ceux de *Mata rodona*, ne montrent pas plus de patine que les alluvions néogènes sous-jacentes, absence attribuée à une usure du néocortex, alors que ceux de la terrasse de Cabestany, à profonde patine lie-de-vin, caramel ou orangé, témoignent d'un dépôt rubéfié du Pléistocène inférieur villafranchien qui aurait ensuite subi une phase d'éolisation au début du Pléistocène moyen (Mindel). Sur les maigres restes de la terrasse mindellienne de la Butte du Four, les quartz rouge sombre deviennent très rares au profit des patines orangées. Les sols de cette formation auraient été altérés pendant l'inter-glaciaire Mindel-Riss, à la fin du Pléistocène moyen. Les terrasses de la Llabanère et de Pia se seraient également déposées pendant le Mindel. Les patines sont plus discrètes, simple voile jaunâtre sur les quartz qui ont ensuite été fortement éolisés lors des péjorations climatiques froides du Riss ancien. Les alluvions moins altérées de la formation de Rivesaltes qui ont conservé leurs éléments calcaires, en rive gauche de l'Agly, auraient été charriées pendant l'épisode glaciaire Rissien.

Pour l'essentiel, l'étude typologique porte sur les séries collectées par Jean Abélanet et regroupées par « stations », terme censé représenter une activité préhistorique. Elle s'applique à 778 artefacts en « quartz blanc saccharoïde » (557 galets et 221 éclats). Quelques lots, parmi les plus étoffés, comptent jusqu'à 134 pièces, mais la plupart des stations ne dépassent pas la dizaine d'artefacts, bon nombre ne comprenant que 3 à 5 taxons. Les critères de classement retenus pour l'analyse de l'industrie distinguent 6 groupes à cause de la faible standardisation des types : choppers et chopping-tools, des nucléus élevés au rang d'outils (épannelés, polyèdres, discoïdes) et de simples éclats de débitage, car peu sont porteurs d'une retouche.

L'absence de bifaces vrais, c'est à dire de pièces symétriques en plan et coupe dont le façonnage de la forme est obtenu par des enlèvements bifaciaux couvrants (fig. 1 et 3), n'a pas permis, même en promouvant des galets aménagés ou des nucléus plus ou moins pointus au grade de « bifaçoïdes », de réserver une place particulière à ces outils. Le pourcentage de 6% de bifaces affiché pour certains gisements ne signifie donc pas grand chose, compte-tenu également du nombre total des pièces par site. En réalité, si l'on enlève les « bifaces partiels » et les « unifaces », seules deux ou trois pièces peu typiques, quoique caractéristiques, peuvent prétendre à ce classement sur la totalité de l'industrie présentée (dont le fameux biface trouvé dans un fossé sur le bord de route la nationale au Boulou par Jean Abélanet, *cf. op. cit.*, fig. 65, p. 154).

D'une certaine façon, cette synthèse sur l'évolution typologique des industries va tout autant servir à dater les formations alluviales que la chronologie à l'emporte-pièce de ces dernières va appuyer la datation des outillages (terrasse de Cabestany = industrie du Günz). C'est bien là un problème majeur et récurrent posé en Roussillon par les attentes réciproques des préhistoriens et des géomorphologues concernant l'utilité de leur discipline pour dater ces formations azoïques par les outils

ou, à l'inverse, les outils par les formations : un serpent qui se mord la queue en quelque sorte.

Cette évolution sur le temps très très long aurait donc débuté par un stade quaternaire très ancien (terrasse de Cabestany) où les *pebble tools* de type variés sont peu standardisés et où le débitage est très irrégulier. Le nombre de chopping-tools avoisine celui des choppers. Cette évolution passerait par un second stade (Butte du Four et Llabanère, station du Mas Romeu) dans lequel le débitage anarchique tend à s'organiser autour d'un mode centripète conduisant parfois aux pièces d'allure bifaçoïde, associées aux autres galets aménagés. C'est dans un troisième stade (terrasse de la Llabanère : séries du Coll de la Guille et de Llabanère Ouest) qu'apparaissent plus fréquemment les pièces bifaciales et que diminuent des pièces épannelées, alors que les chopping-tools sont supplantés par les choppers.

Pour ce qui est de leur datation, ces industries sont placées dans un âge archaïque du Paléolithique inférieur européen défini à l'époque par les industries du Vallonet dans le stade paléomagnétique positif de Jaramillo, vers 1 M.A. (Pléistocène inférieur, fin de l'ex-Villafranchien supérieur). Après avoir comparé les artefacts roussillonnais à la *Pebble culture* des bed I et II d'Olduvaï en relevant la profonde similitude des assemblages - en particulier au niveau de la carence en bifaces, remplacés dans les deux cas par des prototypes -, Collina-Girard place les outils dans le Pléistocène inférieur et dans le début de sa phase moyenne, bien avant ceux produits par l'« homme de Tautavel ». En effet, la forte éolisation des plus jeunes industries du complexe mindélien (la Llabanère et Pia) est ici rapportée au Riss ancien, comme l'étaient à l'époque les dépôts éoliens des couches contenant l'industrie « tayacienne » de la Caune de l'Arago. Car tout doit rentrer dans un cadre logique puisqu'aucun cadre n'existe, la fouille débutante de la stratigraphie quaternaire de l'Arago servant de guide, ce qui est bien logique, et la recherche du plus ancien cailloux formant de fond de l'air du temps, ce qui se comprend.

2. 2. Début des recherches au sud des Pyrénées catalanes, vallée du Ter et du Fluvia (Empordà)

Les prospections sur les sites paléolithiques de surface dans le bassin du Ter, près de Gérone, ont démarré en 1972 sous l'impulsion de l'*Associació Archeològica provincial de Girona*, alors que l'archéologie catalane se renouvelait, en cette fin du Franquisme, autour de jeunes étudiants et du mouvement *escursionista*. Le coup de pouce donné à cet élan par l'avancement des travaux préhistoriques en « Catalogne nord », et en particulier autour des fouilles de Tautavel depuis 1964, a été décisif et reste inscrit dans les relations amicales durables établies depuis lors entre préhistoriens des deux côtés de la frontière (*cf. bibliographie*). Les prospections collectives autour de Gérone et dans la dépression de La Selva (Canal, Soler 1976), seront suivies par des sondages opérés sur les terrasses entre 1977 et 1979. Cependant ces recherches, tout autant motivées ici au sud par la quête d'une *pebble culture* ancestrale qu'elles l'étaient au nord de la frontière, furent décevantes et n'ont pas débouché sur des avancées

notables. Sans doute étaient-elles trop cantonnées à des interventions ponctuelles dans ce bassin sur des industries de surface, sans restes de faune et de fossiles humains (et c'est sans doute aussi pourquoi quelques-uns de ces jeunes chercheurs catalans, tel Eudald Carbonell, se sont retrouvés plus tard dans les Asturies à conduire les fouilles d'Atapuerca).

Il ressort toutefois de ces premières études une meilleure connaissance des quatre formations alluviales identifiées près du fleuve. La plus ancienne (T4) ne comporte pas d'éléments détritiques issus du volcanisme d'Olot, daté autour de 110 KA, entre les deux dernières glaciations alpines (Riss et Würm). Par contre, les terrasses 3 et 2 contiennent une notable proportion de galets en basalte, roche dans laquelle les préhistoriques ont aussi taillés leurs outils. Au vu de l'altération très poussée de T4 et de l'absence de laves, cette haute terrasse fut calée dans le complexe mindélien (mais elle pourrait tout aussi bien être rajeunie entre 300 et 150 KA).

Un seul repaire stratifié pouvait servir de référence pour l'occupation de l'homme fossile de cette contrée : la grotte du Cau del Duc, dans le massif calcaire de Montgrí, près de l'embouchure du Ter. Si l'industrie lithique des anciennes excavations réalisées par le Pr Pericot en 1922 avait tout d'abord été rapportée à du Moustérien (Rippoll et Lumley 1965), de nouvelles recherches menées dans les années 1970 par l'*Associació Archeològica de Girona* ont montré que le site avait également été occupé au Paléolithique inférieur et représentait un Acheuléen du Riss, d'après les faunes. Malheureusement, l'abondante industrie exploitant les roches locales, principalement du quartz, ne pouvait pas être replacée dans un contexte stratigraphique fiable à cause de nombreux remaniements dus à l'érosion et aux piochages anciens. On y remarque surtout des galets aménagés, parmi lesquels certains sont appointés : les fameux « pics de Montgrí », qui avaient été envisagés comme des proto-bifaces.

Faute de base stratigraphique qui puisse assurer plus de pertinence à une synthèse sur les investigations de surface, comme c'était le cas en Roussillon, les recherches méthodiques sur le lointain Paléolithique empordanais se sont achevées avec la fouille du Puig d'en Roca (PREX) qu'Eudald Carbonell et Rafael Mora effectuèrent entre 1979 et 1985, le secteur devant être construit (Carbonell *et alii* 1988). Il s'agit d'un gisement de plein air logé sur un versant étalé en contrebas de la plus haute terrasse (T. 4, 130 m) dans des colluvions altérées qui ont été piégées au sein d'un éboulis calcaire, avec des artefacts déplacés. L'industrie est donc en position secondaire, mais paraît relativement homogène. Elle comprend 824 galets aménagés et nucleus, 854 éclats dont 557 retouchés. Le débitage des roches quartzzeuses et porphyroïdiques locales est centripète en vue d'obtenir des éclats courts. Les outils légers sont des racloirs simples en majorité. Ces outils ont été mis en relation avec l'industrie mindélienne ancienne de la Butte du Four, en Roussillon car ils étaient supposés être plus vieux que ceux de la Caune de Tautavel, selon le même principe qui servait à dater les industries du Roussillon. Rien n'est donc moins sûr, comme on le verra plus loin.

Dans le bassin du Fluvia, la fouille ancienne de la grotte de Mollet I, dans les travertins de Serinya, près du lac de Banyoles, a livré des assemblages lithiques en quartz et quartzites où les *pebble tools* abondants sont dominés par les choppers, avec un outillage léger composé de racloirs simples et de denticulés intégrant un faible indice de débitage Levallois estimé d'après le facettage des talons. Cette industrie, mal datée, avait été attribuée au Moustérien typique (Lumley 1969-1971), puis fut rapportée plus tard à un Moustérien archaïque du Pléistocène récent par Julia Marotto en raison de la forte présence de galets aménagés (Maroto *et alii* 1987).

2. 3. Les autres recherches régionales en Aquitaine et en Languedoc des années 1970-80

On sait aujourd'hui que les vieilles industries révélées avant guerre par Breuil et Méroc au sud de Toulouse, sur les rives de la Garonne et ses affluents, comprennent, parmi les vrais outils acheuléens en quartzite, une bonne part d'artefacts néolithiques et en particulier des galets encochés pouvant servir de lests à des engins de pêche. C'est pour dire que les recherches sur les terrasses n'avaient guère avancé au sud de l'Aquitaine depuis les années 1950. D'ailleurs, à peine un peu plus d'une page est consacrée au piémont pyrénéen du versant atlantique dans la synthèse sur la Préhistoire française parue en 1976 (Lumley 1976 a).

Il existait cependant une importante référence stratigraphique pour les industries archaïque de surface en Haute-Garonne dans les grottes révélées par des carrières à Montmaurin. La grotte de la Terrasse est la principale et ne fut fouillée qu'à partir de 1946 jusqu'en 1961 par Louis Méroc et Georges Laplace. C'est sur ce site qu'ils mirent d'ailleurs au point la première méthode de fouille moderne en plan, avec carroyage, dont la publication servira par la suite de modèle aux autres préhistoriens d'Europe de l'Ouest. La thèse soutenue par Danièle Serra-Joulin en 1980 (Serra-Joulin 2001-2002) offre une synthèse sur la question. La base de la stratigraphie est formée d'alluvions sans industries (couches 4 et 3) et la couche 2 d'un dépôt anthropisé dans une phase « tempérée du Riss ». Après des effondrements, la couche 1 de l'avant-grotte représente un mètre d'éboulis qui témoignerait d'une période froide avec quelques traces d'occupation humaine.

L'industrie est rapportée à un Acheuléen final « rissien » qui emprunte beaucoup aux galets de quartzite grossier local et à des lydiennes schisteuses de même origine. Le choix de la matière première locale s'accroît entre les couches 2 et 1, induisant un faciès opportuniste présentant des allures archaïques. Le matériel lourd est caractérisé par une part importante d'outils sur galets, en progression dans la couche 1, et par de rares bifaces. Avec les bifaces typiques, minoritaires (1 seul en couche 2), on note la présence de 3 hachereaux sur éclats en couche 1. Le débitage discoïde est bien attesté et quelques rarissimes produits minces à talons facettés signalent un mode Levallois opéré ailleurs. La part importante d'éclats bruts de taille (52%) est imputable à l'abondance de la matière première sur place. Le petit outillage est marqué par la prédominance des denticulés (40%) sur les racloirs simples, cette tendance se vérifiant dans l'évolution entre les couches 2 et 1.

En contrebas de la précédente, les cavités du Coupe-Gorge et de la Niche, surcreusées par l'enfoncement d'un affluent de la Seygouade dans les gorges, avait fourni les restes d'un neandertalien archaïque dans un contexte marqué par une faune du Riss final, mais aussi par un outillage léger moustéroïde où la part du silex est plus importante, sans indice Levallois et contenant encore plus de denticulés. L'apparition de petits bifaces-raclours à réserve corticale basale est notable. Cette grotte offrirait donc théoriquement un prolongement diachronique à la précédente dans le Paléolithique moyen,

À la même époque, les recherches menées par Alain Tavoso sur les contreforts du Massif central, dans le Bassin aquitain et en Languedoc méditerranéen, ont montré une certaine parenté des vieilles industries avec celles du Roussillon, en particulier sur le site de Labastide-d'Anjou (Aude). Ce chercheur, précocement décédé, butait toutefois sur les mêmes problèmes que Collina-Girard en Roussillon pour qualifier correctement la pebble culture des terrasses d'Aquitaine qu'il était difficile de pousser trop loin en amont dans le Pléistocène moyen. Il qualifiait une partie de ces *pebble tools* d'« outils nucléiformes » et s'interrogeait sur le statut des pièces de tendance bifaciales qu'il trouvait mélangées avec des bifaces vrais et des hachereaux dans le bassin du Tarn. Ces derniers outils, cependant plus nombreux et plus typiques qu'en Roussillon, étaient donc conçus comme forcément plus jeunes (Tavoso 1969 ; 1976 ; 1978-86).

3. Avancée des recherches sur les vieilles industries et les formations alluviales dans les années 1985-1995

Cette période est marquée à la fois par la force d'inertie des conceptions précédentes, qui se fossilise dans les Pyrénées-Orientales autour du Musée de Tautavel où elle existe toujours, mais aussi par des avancées indépendantes sur le terrain en Roussillon. Pendant que la recherche marque le pas dans le bassin du Ter, au sud des Pyrénées et qu'elle ne progresse guère dans le bassin méridional de la Garonne, on assiste à une diversification des prospections en Roussillon. Ces nouveaux apports, concernant plus particulièrement les terrasses de la Tet et du Réart, ne participent cependant que très en marge à la dynamique des recherches géomorphologiques sur le Quaternaire régional, qu'impulsent à cette époque plusieurs chercheurs en Roussillon et en Languedoc.

3. 1. Synthèses régionales sur les industries

Quoique des mélanges d'industries avaient été discrètement signalés dans sa thèse en 1975 (différents degrés d'éolisation, pièces roulées) et que la faiblesse numérique des séries n'autorisait pas d'être aussi catégorique, les conclusions hardies de Collina-Girard sur l'évolution typologique des outils « pré-acheuléens » du Roussillon et leur relation avec l'évolution du contexte géomorphologique sont reprises par lui dix ans plus tard et entérinées dans un « modèle catalan » (Collina-Girard 1986). Avec des calculs statistiques sophistiqués portant sur le même nombre d'artefacts, augmentés de 100

pièces de la série Blaize, à Rodès, on y trouve cependant quelques nuances. L'apparition du type « coup de poing » permet de faire entrer dans une même catégorie les rarissimes vrais bifaces et les pseudo-bifaces : « bifaces partiels, bifaces unifaces, proto-bifaces, pics unifaces ou bifaces, etc. ». Les trois stades évolutifs sont conservés, mais la série ancienne (Cabestany) est un peu rajeunie au début du Mindel (750 KA). Les séries 2 et 3 restent cependant dans un stade ancien du Pléistocène moyen (avant 500 KA) et sont rapprochées de celles de Labastide-d'Anjou (Aude). Au niveau régional, l'Acheuléen du *Cau del Duc*, en *Empordà*, et celui du Tarn, avec leurs coups de poings standardisés, sont toujours envisagés comme plus récents dans le Riss.

Dans l'Empordan voisin, les travaux de sauvetage réalisés autour de Gérone à l'occasion de la construction d'un échangeur d'autoroute, ont amené de nouvelles précisions sur un site paléolithique déjà connu grâce aux prospections et aux sondages des années 1980, *Can Garriga*. Ce site des terrasses du Ter, un temps placé dans le Paléolithique inférieur, a pu être daté entre 128 KA à la base et 87 Ka pour les niveaux récents, ce qui rajeunit les industries à un Moustérien d'allure archaïque, obtenu aux dépens de galets en roches locales : principalement du quartz, des porphyres et des quartzites. Pour le coup, cet assemblage a pu être comparé à celui du *Puig d'en Roca* (cf. *supra*).

En Languedoc central, Paul Ambert rassemble pendant la décennie suivante les matériaux disponibles pour réaliser une synthèse sur la relation entre outils et terrasses quaternaires (Ambert 1993). Il s'appuie sur les datations absolues des complexes volcaniques régionaux (entre 1,6 et 0,6 M.A.), sur les éléments paléontologiques fiables, et sur quelques éléments stratigraphiques qui accompagnent la découverte de certains artefacts. Les séries d'outils sont peu nombreuses et pour la plupart trouvées en surface. Conscient des dangers d'utiliser la chronostratigraphie des formations alluviales ou encore des éléments aléatoires tels que les états de surface (patine surtout), pour dater les industries, conscient aussi qu'il faut entreprendre une réflexion méthodologique plus poussée, il propose une chrono-typologie en adoptant prudemment une fourchette courte, qu'il pense pouvoir être vieillie. L'outil le plus ancien est solitaire et provient du bassin de l'Orb, sur le plateau de Vendres (ferme Patau). C'est un chopper très altéré, éolisé trouvé sur un lambeau de très vieille terrasse qui peut être corrélé à des niveaux datés par le volcanisme de l'Hérault dans le Pléistocène inférieur entre 0,7 à 1 M.A. Pour les séries peu copieuses suivantes, comprenant un couteau à dos « clactonnien » et des galets aménagés, il propose une phase ancienne qu'il place à la fin du Pléistocène moyen (ici déjà compris à la fin du Mindel alpin vers 300 KA et non à la fin du Riss vers 120 KA) en plaçant la phase à choppers plus nombreux dans le Riss ancien. La phase suivante, où sont attestés les pics et bifaces (station d'Aureilles) est calée dans le Riss moyen.

3. 2. Les nouvelles recherches en Roussillon

Alors que Jean Abélanet et Yves Blaize continuaient leurs prospections assidues sur les terrasses de l'Agly et de la Tet, nous commençons les nôtres, systé-

matiques et collectives dans le bassin du Réart, entre Tet et Tech surtout. Ces abondantes et pesantes collections allaient bientôt enrichir (et alourdir) le nouveau dépôt archéologique départemental qui fut créé en 1989 à l'initiative de la Direction des Antiquités du Languedoc-Roussillon, avec l'appui très actif de l'A.A.-P.O., rue Marcellin Albert (Martzluff 2003 b). Dès 1984, à la demande de la DRAC, et plus particulièrement de Pierre-Yves Genty pour la carte archéologique nationale, nous avons accepté de coordonner cet effort de recherche sur les vieilles industries du Roussillon. Il déboucha rapidement sur un rapport collectif assorti des fiches de site. Ce travail a donné lieu à une première synthèse dont on trouve un écho prudent dans ce même bulletin en 1985 et dans d'autres parutions locales (Abélanet 1985 ; Martzluff 1985, 1993 ; Blaize 1985 a et b).

De ce premier jet, avec l'aide d'une typologie volontairement très simplifiée, mais portant déjà sur 1800 artefacts en « quartz saccharoïdal », il ressortait nettement le constat qu'il fallait globalement rajeunir ces ensembles de la plaine centrale vers un Paléolithique qualifié de « rissien » et moustéroïde, ou plus récent, pour ce qui était des éléments les plus abondants ou parfois rares et pertinents, en silex par exemple (2 sur 1000 environ). Il en ressortait aussi que ces industries présentaient des états de conservation très divers et qu'il fallait systématiquement envisager des mélanges, y compris avec des outillages néolithiques sur certains sites. D'où l'intérêt de ne rien laisser de côté. Il en ressortait enfin qu'une partie de la *pebble culture* procédait visiblement d'un segment de chaîne opératoire concernant le débitage d'éclats, et particulièrement celui en faveur de supports corticaux (néocortex, surface de roulement du galet) qui sont de meilleure venue (et tenue à la coupe) dans ces matériaux frustrés. D'ailleurs, ces éléments légers étaient toujours très présents auprès des choppers lorsqu'on y prêtait toute l'attention voulue sans se focaliser sur ce qui paraissait « archaïque », la *pebble culture* en particulier. La dernière constatation était que les industries du Paléolithique supérieur faisaient totalement défaut sur cet espace, ce qui sera confirmé par la suite et jusqu'à présent sur la totalité des terrasses quaternaires de cette plaine, malgré notre volonté aiguë d'en révéler l'existence. Dès lors nous décidions donc de ranger ces industries sur nos fiches avec la mention « Paléolithique ancien-moyen », sans exclusive, ce qu'a parfaitement compris le Service régional de l'Archéologie. Ainsi, nos rapports et nos publications font-ils état de ce vocable unique lorsqu'il s'agit des outillages anciens des terrasses, en attendant mieux, c'est-à-dire un regard vers le sous-sol.

Cette occasion de porter une plus grande attention au contexte sédimentaire se présenta à nous peu après, lors d'une opération de suivi archéologique des travaux de doublement de voie sur la route nationale 114. La responsabilité de cette intervention nous fut confiée par la DRAC en 1989. Or, ce chantier, actuellement inédit, fut surtout productif près du Réart, au Mas Bonète, commune de Perpignan. Les prospections collectives préalables, les larges décapages opérés ensuite par les engins mécaniques sur le plan principal de la terrasse moyenne, ainsi que les coupes dans des fossés, nous ont permis de cibler certains secteurs où

apparaissait la grande complexité du sous-sol. En bordure des cheneaux de ravinement, dont certains ne contenaient plus que de « l'industrie lourde », d'autres une industrie plus légère et moins roulée, nous retrouvions à la fouille les assemblages moustéroïdes déjà observés ailleurs, non mélangés cette fois, mais pas assez copieux pour en tirer un bon enseignement. Dans ce contexte, il nous parut évident que les travaux aratoires auraient dans d'autres lieux souvent vite fait de fabriquer un bien curieux assemblage typologique sur lequel nous appliquerions vainement des calculs mathématiques savants sans produire plus qu'un phantasme (fig. 4).

Ayant d'autre part fondé une association sur notre lieu de recherche (Patrimoine archéologique villeneuvois et des environs, P.A.V.E.) et désirant éditer un petit ouvrage qui soit une monographie grand public synthétisant les connaissances sur ce coin central du Roussillon, nous nous sommes intéressés à la salinité problématique de certaines dépressions fermées, dont celle de Villeneuve-de-la-Raho. C'est pourquoi nous avons testé le modèle d'une transgression marine entre son creusement initial supposé tardi-rissien (sinon la terrasse initiale du Réart de la carte BRGM-SGN l'aurait comblé) et son surcreusement wūmien. Lors du Thyrrénien, elle aurait dû dépasser les 20 m du seuil d'entrée le plus bas, ce qui ne paraissait pas impossible, compte tenu des indices fauniques relevés par les géologues sur la côte, vers Salses. Mais comment expliquer, à quelques encablures du rivage actuel, la présence d'outils indubitablement acheuléens (fig. 5) sur des pointements de vieilles terrasses n'excédant pas les 10-15 m ? Nous en avons conclu (et pensons aujourd'hui que ce raisonnement est encore valable) que l'on ne pouvait théoriser là dessus sans une confrontation interdisciplinaire où la connaissance du terrain et des faits devaient l'emporter à terme sur d'autres considérations. Cette occasion ne s'est pas présentée sur ce problème. Or, notre fouille d'un site du Néolithique ancien, conservé au niveau du fond du lit actuel du Tech, à Elne, devait nous rendre encore plus prudent sur l'approche des paléoreliefs de cette plaine si complexe du Roussillon et nous éviter les brillantes démonstrations généralisantes en la matière. Elles ne résistent souvent pas longtemps au détail qu'une connaissance précise des faits archéologiques nous met devant les yeux.

3. 3. Riffifi sur les terrasses : la dynamique des progrès en géologie du Quaternaire

Les données initiales des travaux de Got et de Lumley (1967-1969) ont été répercutés vingt ans plus tard dans la nouvelle carte géologique de la plaine au 50 000e (feuilles de Perpignan et de Rivesaltes) sans de très importantes modifications sur le fond. L'apport des industries lithiques y était toujours noté comme devant fournir un élément chronologique valable (Clauzon *et alii* 1989, Berger *et alii* 1993). La terrasse ancienne de Cabestany (c'est à dire les lambeaux les plus haut perchés) reste donc logée dans le Mindel, mais avec incertitude et ces réserves tiennent à la complexité de l'espace qu'occupe le bassin du Réart au centre de la plaine roussillonnaise, entre Tet et Tech. En effet, l'interprétation des formations alluviales et des glacis d'érosion de

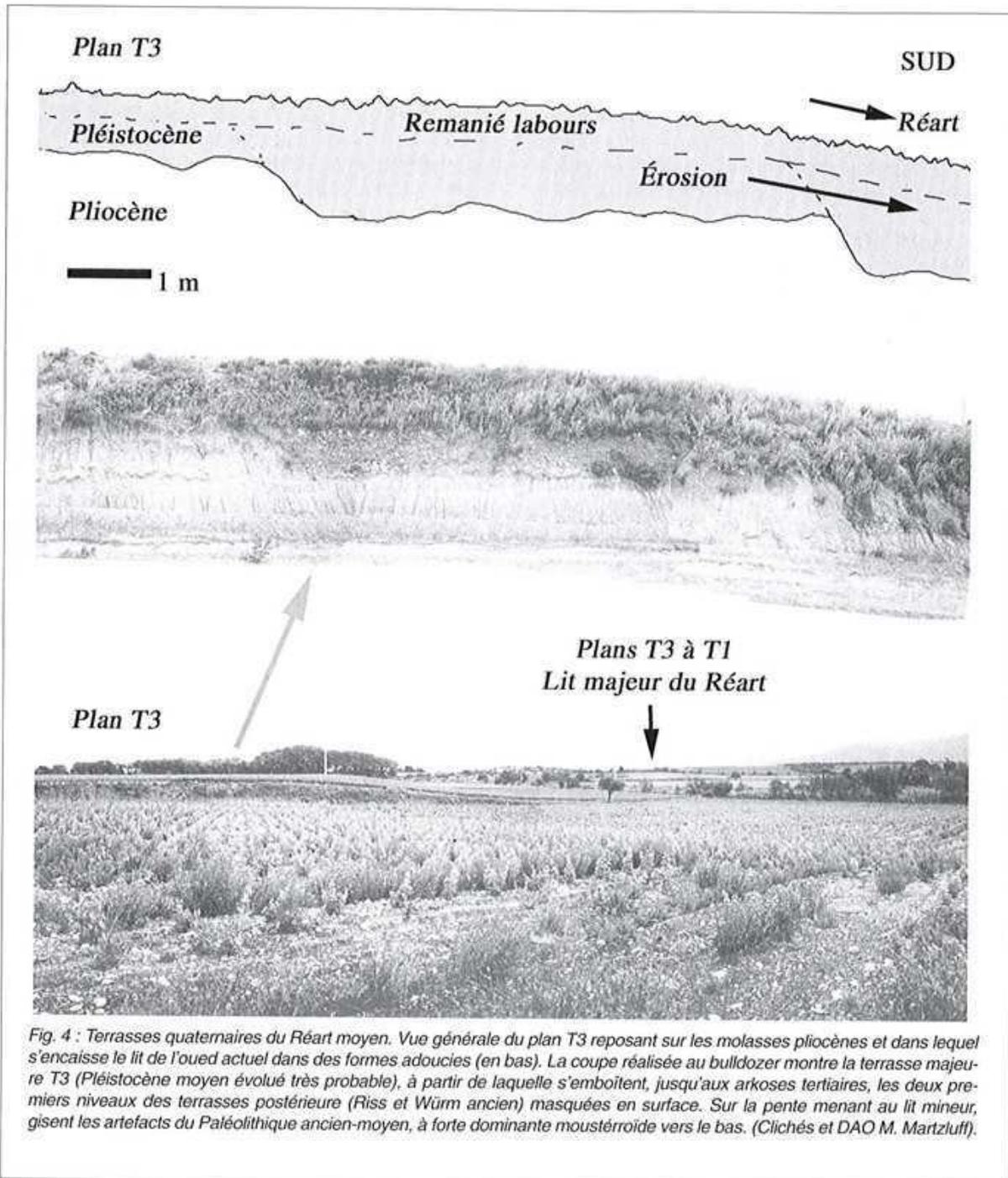


Fig. 4 : Terrasses quaternaires du Réart moyen. Vue générale du plan T3 reposant sur les molasses pliocènes et dans lequel s'encaisse le lit de l'oued actuel dans des formes adoucies (en bas). La coupe réalisée au bulldozer montre la terrasse majeure T3 (Pléistocène moyen évolué très probable), à partir de laquelle s'emboîtent, jusqu'aux arkoses tertiaires, les deux premiers niveaux des terrasses postérieure (Riss et Würm ancien) masquées en surface. Sur la pente menant au lit mineur, gisent les artefacts du Paléolithique ancien-moyen, à forte dominante moustéroïde vers le bas. (Clichés et DAO M. Martzluft).

cette zone comme une seule et même nappe dite « de Cabestany », déformée par la tectonique, est totalement anéantie par les auteurs du livret-guide de la carte de Perpignan. Avec cette mise au point s'effondre l'attribution des industries trouvées dans ce secteur à une période unique et très ancienne, en même temps que pointe l'idée de mélanges possibles, sans que cela soit évoqué bien entendu, faute d'éléments probants que nos analyses des outillages de ce secteur dans leur contexte auraient pu fournir, si elles avaient été connues des auteurs du guide (cf. supra).

Dans cette synthèse cartographique officielle, des précisions élargissent l'attribution chronologique de ces formations à l'ensemble des fleuves côtiers en installant dans un âge rissien froid le dépôt des hautes ter-

rasses du Tech, la terrasse haute du Réart, le cône de déjection du Roboul et en rajeunissant dans le Würm ancien le plan principal de la terrasse du Réart (ce qui sera vigoureusement contesté par Marc Calvet). Ces diagnostics s'appuient aussi sur une dynamique qui est toujours globalement admise et que l'on peut très grossièrement simplifier ainsi pour nos lecteurs : c'est pendant les épisodes froids que les fleuves ont vraisemblablement déposé leur lourde charge d'alluvions grossières dans des chenaux en tressé sur cette étroite plaine. La cause en est l'amortissement rapide sur le piémont des courants très violents, canalisés par les fortes pentes du Canigou et du massif de Madres lors de brusques débâcles printanières et des crues estivales. Pour atteindre la Méditerranée située à plus de cent mètres sous le niveau de l'actuel riva-

ge et bien plus loin vers l'est qu'aujourd'hui, les fleuves ont ensuite creusé d'étroits canyons dans leur bassin terminal (eustatisme). Dans les interstades chauds ou tempérés, les pentes boisées ont freiné l'érosion, et le courant violent des fleuves, moins chargés en éléments détritiques grossiers lors des orages, a incisé les terrasses du piémont. Par contre, du fait des transgressions marines, ils ont alluvioné plus loin, en déposant les sédiments fins dans leurs canyons et sur les basses terres que la remontée des eaux envoyait. L'importance de ces canyons, encaissés dans les argiles et sables pliocènes, pour la constitution du remplissage holocène de la plaine dans sa morphologie actuelle, est très discutée.

À la même époque, le problème du creusement des dépressions fermées, souvent lacustres, qui perforent les plaines littorales du Languedoc-Roussillon (certaines représentent des excavations de 75 à 800 millions de m²) est attaqué de front (Ambert et Clauzon 1992). Après une analyse d'ensemble et la mise à part de quelques signes d'une érosion éolienne ancienne dans le Quaternaire, les principales phases de déflation périglaciaire, liées au vent du Nord et responsables de ces reliefs, seraient tardives en Méditerranée nord-occidentale : une étape à la fin du Riss (la plus violente), une autre au Würm ancien et la dernière au Tardiglaciaire (soit les derniers 150 KA). Pour ce qui concerne la plai-

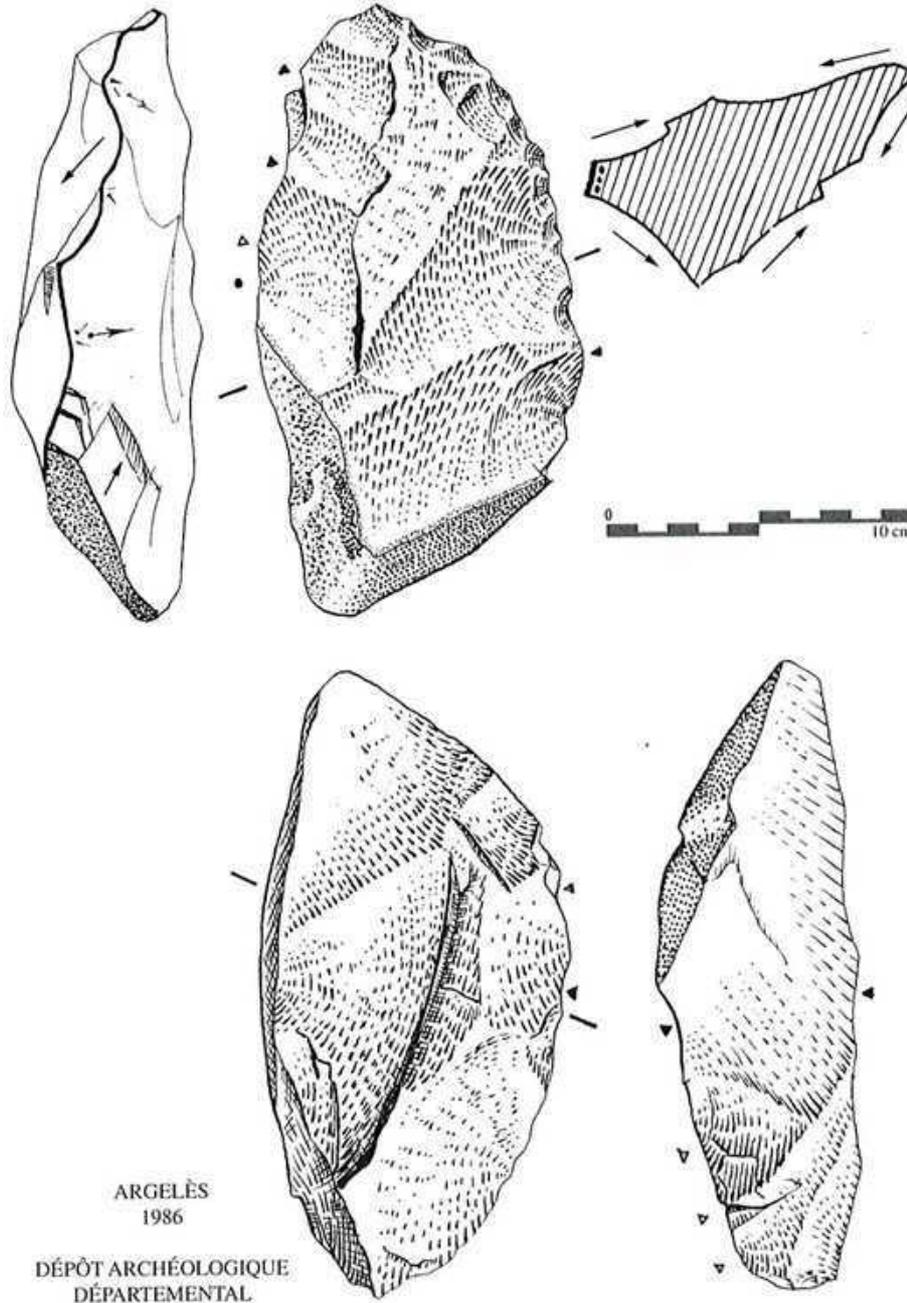


Fig. 5 : Pseudo ou para-biface en quartz saccharoïdal blanc d'une terrasses T3 à proximité immédiate du littoral (alt. 15 m). Ce galet aménagé par des retouches bifaces couvrantes comporte un dos réalisé par une retouche abrupte. Le tranchant convexe principal est régularisé par une retouche courte. L'ensemble a des allures de racloir convexe. L'éolisation est discrète (dessin de l'auteur).

ne centrale du Roussillon, entre Tech et Tet, un modèle est élaboré. C'est donc l'omniprésent substrat molassique du Néogène (arkoses) qui, en milieu steppique, a permis ces excavations de la Tramontane à partir des buttes pliocènes tendres et mal immunisées qui émergeaient des terrasses quaternaires déjà placées. Le remplissage caillouteux de ces dernières offrait une bonne protection des attaques du vent sur les limons silteux du Tertiaire.

Le problème du scénario vient de sa chronologie, car ces dépressions sont mises en relation avec l'âge des terrasses qui les encadrent, sans jamais les remplir, bien entendu. Nous allons voir plus loin que cette chronologie ne fera pas l'unanimité. Ici, la nappe alluviale coiffant les molasses dans un interfluve unique Tech-Tet vers 3,8 M.A., aurait totalement disparu (stade 0). Restent donc en position sommitale quelques lambeaux des épandages mindéliens de la nomenclature alpine, composés des nappes jointives des deux fleuves principaux, nappes tendues entre le piémont du Canigou et la mer (stade 1). L'individualisation du cours aval du Réart est datée du Riss par l'éventuel soutirage d'une cuvette déjà implantée au niveau de l'étang de Canet, tandis que d'autres grandes cuvettes hydro-éoliennes se forment (stade 2). Le Réart s'encaisse au Würm ancien et les dépressions subissent d'autres creusements (stade 3). Un autre encaissement de l'oued dans sa terrasse würmienne correspond aux derniers enfoncements des dépressions pendant le Tardiglaciaire (stade 4).

Dans ce concert, la thèse de Marc Calvet allait faire du bruit. Dans le chapitre 7, intitulé « *Les bassins côtiers et leurs grands piémonts alluviaux hérités* », il propose à la même époque une chronologie quaternaire relative que, prudemment, il ne relie pas systématiquement à la chronologie alpine (Calvet 1994). Il distingue 5 niveaux principaux qui sont différenciés en fonction de critères d'étagement et d'altération, faute de mieux. La formation T1 (Würm) se confond le plus souvent avec le lit majeur holocène, tandis que T5 et T4 représenteraient le Pléistocène ancien sur des buttes relictuelles. Les nappes principales du Pléistocène moyen, les plus étendues (2 km de large pour la formation de la Labanère) sont rapportées aux phases T3 et T2 et peuvent être démultipliées ; 7 niveaux existent localement sur la Tet pour le Quaternaire moyen et récent (T3 à T1), ce qui serait plus en phase avec la chronologie isotopique. La terrasse de Cabestany est scindée en plusieurs unités. La déformation anticlinale de Collina-Girard est jetée aux oubliettes ici encore, car l'étagement de plusieurs nappes alluviales y est manifeste, depuis les lambeaux T5 et T4 des buttes témoins, issus des alluvions de la Tet et du Tech, jusqu'à la nappe principale du Réart, formée par le niveau T3 de Pollestres et reconnaissable « (...) grâce à son intense altération, son enrichissement superficiel en quartz patiné de rouge et d'ocre, sa rubéfaction et son argilification avancée ». Elle est donc notablement vieillie par rapport à ce qui est noté sur la carte géologique. Le niveau T2 n'est individualisé qu'en amont de la basse plaine, entre Trouillas et Terrats, où il s'emboîte dans T3.

Cette plus grande complexité suppose donc une révision complète du rapport entre terrasses et

industries. C'est pourquoi l'auteur, qui avait d'ailleurs visité le chantier du Mas Bonète en 1989, a pu intégrer dans son travail nos recherches menées sur le Réart, en réservant une part de cet ouvrage aux outillages préhistoriques et qu'il a intitulé « *Des éléments de datation disparates et mal répartis : des outillages préhistoriques peu significatifs* ». L'exploitation chronostratigraphique de ces témoins lui paraît décevante pour les raisons principales déjà évoquées dans notre rapport de 1985 et d'autres, qu'il précise ou interprète. D'abord, les gisements sont quasiment toujours superficiels (hors stratigraphie) dans la masse alluviale et ne peuvent donner aux niveaux qu'une limite supérieure pour la mise en place des alluvions. Ensuite, la matière première utilisée, le quartz (ou quartzite) donne un débitage plus difficile à maîtriser (et à diagnostiquer) que le silex, ce qui est propre à masquer le degré technique d'évolution des industries. De plus, les outils d'un *Oldowan* évolué ou pré-Acheuléen peuvent également provenir d'autres périodes, y compris de gisements Néolithiques. Enfin, l'échelle d'éolisation des préhistoriens n'est pas celle du géomorphologue car les pièces dites « bien éolisées » (par nous) offrent un poli net, un toucher éolien caractéristique, mais peu ou pas de facettes concaves, d'arêtes émoussées bien dessinées.

Il note ensuite que des « *gisements moustéroïdes (...) du Réart occupent des positions variées sur T3, sur le talus qui le sépare des bas niveaux, sur les bas niveaux enfin qui, à partir de Pollestres, ne sont pratiquement pas distincts du lit majeur actuel et Holocène (...)* ». D'après lui, l'argument confirme l'absence du Würm dans ce tronçon du Réart et l'âge quaternaire moyen déjà reculé (mindélien) de sa nappe T3. D'autres chercheurs enfin, se sont tournés à l'époque vers la topographie pour tenter de hiérarchiser l'étagement des terrasses. Un « traitement-statistique » des points géodésiques sur les terrasses de la Tet a été entrepris pour vérifier le profil d'équilibre du fleuve (Giret 1995). Il conduisit à proposer 7 niveaux répartis du « Villafrancien à l'Holocène ». Les ruptures affectant la continuité topographique furent mises au compte de la néotectonique. C'est la raison pour laquelle il n'est rien dit du secteur du Réart et de la fameuse terrasse de Cabestany où elles sont légions, mais difficiles à insérer d'un bloc dans le schéma d'une formation alluviale de la Tet sans se replacer dans les errements de 1975.

4. Nouveaux appuis offerts par la poursuite des investigations entre 1995 et 2005

Les recherches de surface ont fortement baissé d'intensité en Roussillon au tournant du millénaire, car à quoi bon accumuler des tonnes d'artefacts dans un dépôt de fouilles déjà surchargé s'il n'en sort pas des connaissances sûres ? Telle fut en tout cas notre position. Cependant les recherches n'en ont pas été abandonnées pour autant, mais elles ont sensiblement réorienté leur angle d'investigation.

Alors que de nouvelles études universitaires furent diligentées depuis Tautavel sur les terrasses pour les dater (Debals 1998) et que ces tentatives d'appliquer une chronologie absolue n'ont pas amené d'éléments décisifs pour emporter l'adhésion, rien n'est venu du sud de la frontière qui puisse bouleverser cette donne, à

notre connaissance du moins. Pendant le même temps, nous encadrons la recherche d'un étudiant que nous avons chargé de reprendre nos travaux sur le bassin du Réart (Riéra 2002). Nous l'avons accompagné à Tautavel afin qu'il puisse se familiariser avec une industrie acheuléenne trouvée en place, ce qui put se concrétiser grâce à l'amabilité de Marie-Régine Merles des Isles et aux bons soins de Gérard Batalla. Qu'ils en soient remerciés.

Au total, les industries examinées dans ce travail sur le Réart représentent 3103 pièces et 443 kg, percuteurs non comptés. La part de la *pebble culture* y est de 1430 artefact, hors typologie (galets aménagés,

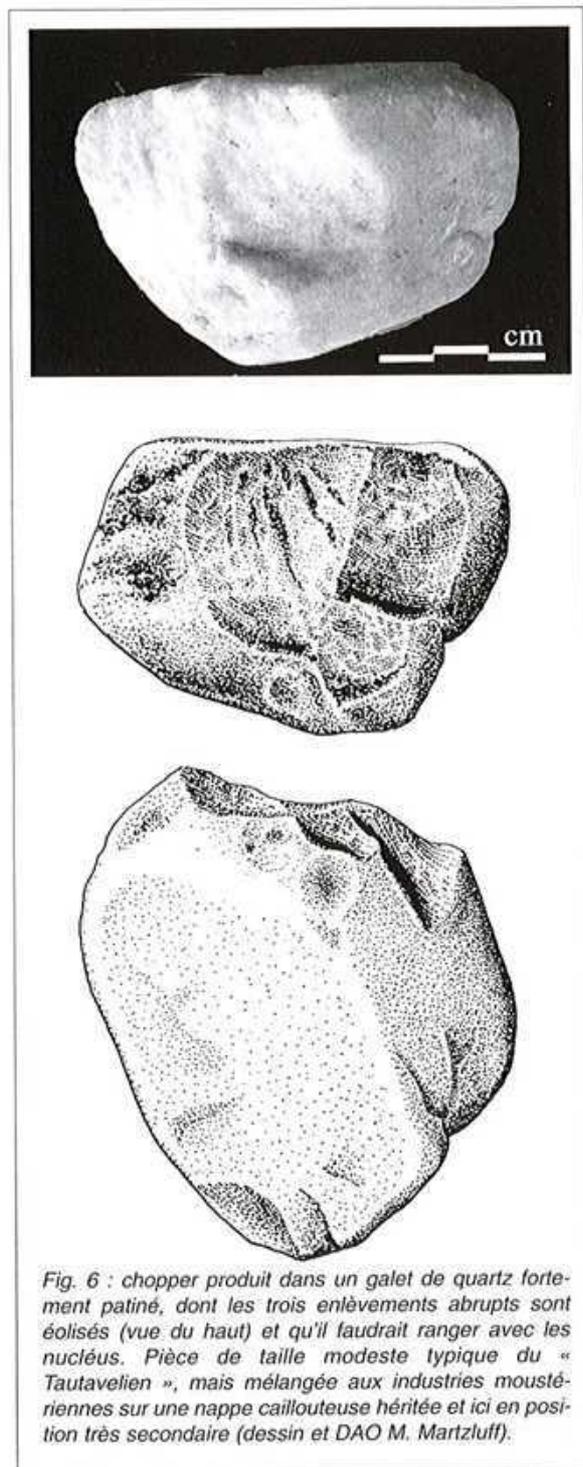


Fig. 6 : chopper produit dans un galet de quartz fortement patiné, dont les trois enlèvements abrupts sont éolisés (vue du haut) et qu'il faudrait ranger avec les nucléus. Pièce de taille modeste typique du « Tautavelien », mais mélangée aux industries moustériennes sur une nappe caillouteuse héritée et ici en position très secondaire (dessin et DAO M. Martzluff).

nucléus) et l'autre comprend 1673 éclats, bien peu étant retouchés. Aucun biface n'a pu être identifié, alors qu'un des sites compte à lui seul plus de 1000 taxons. Ces assemblages ont été classés selon leur degré d'usage en 4 stades pour favoriser le calcul d'un indice et ont été mis en relation avec la pollution archéologique par les industries holocènes. Le rapport masse-nombre et le classement en indice ont permis de classer les sites par rapport à leur degré de mélange, c'est-à-dire à leur proximité avec les formations les plus anciennes. Au total, ce travail basique sur les industries du Paléolithique ancien-moyen de la plaine centrale démontre surtout le télescopage en surface des industries et les liens complexes qu'elles peuvent avoir avec les formations en sous-sol (fig. 4).

Si le travail de terrain ne bougeait pas trop dans l'orbite méditerranéenne, il s'était remis en train le long de la Garonne sur ces périodes et sur ces reliefs. Complétant les références déjà établies lors du Colloque Saint-Riquier en 1989 (Jaubert et Servelle 1995) et avec leur appui, de jeunes chercheurs ont su se mobiliser pour rattrapper ce retard et convaincre d'intégrer leurs recherches aux travaux préventifs de l'INRAP entrepris dans le Toulousain. Cela a conduit à une profonde révision stratigraphique des sites de surface du bassin de la Garonne, dont celui bien connu d'En Jaca-La Sauvegarde sur la moyenne terrasse (Capdeville *et alii* 1997). Ces travaux ont amené une première synthèse (Bruxelles *et alii* 2003) qui nous a fait réfléchir sur la complexité du sous-sol lorsqu'on veut diagnostiquer une évolution des industries acheuléennes sur des terrains aussi difficiles que les terrasses quaternaires et sur la nécessaire pluridisciplinarité que ce travail implique. Fort heureusement, nous avons pu connaître l'un de ces chercheurs (David Colonges) et nous ouvrir sur les problèmes que nous rencontrons en Roussillon sur le site du Petit Clos. Nous parlâmes des travaux toulousains ...

4. 1. Les fouilles du Petit Clos

Cette confrontation nous a vivement encouragé. Nous nous sommes donc mieux impliqué en 2004 dans la fouille du site antique du Petit Clos (commune de Perpignan, fouilles INRAP) où nous avons trouvé, lors des diagnostics antérieurs (largement ouverts sur l'ensemble des parcelles) une industrie éolisée de type *pebble culture* (fig. 6) associée à un nucléus Levallois en silex, très frais et supposé en place dans une nappe caillouteuse, sous les labours (Martzluff 2004). L'ouverture d'une vaste surface a permis de procéder à des repérages stratigraphiques par une longue tranchée et de dégager le sol en plan pour mettre en valeur des niveaux archéologiques. Les études géomorphologiques (Marc Calvet) et typologique sont en cours, mais il est maintenant possible de démontrer que le relief de la zone a été inversé. Ce qui est maintenant une nappe caillouteuse bombée, constituait le fond d'un talweg où se sont accumulées les industries anciennes issues d'une ou de plusieurs terrasses de type T3-T4. C'est cette nappe qui a protégé le sous-sol molassique de la déflation, provoquant un nouveau relief où les flancs du vallon sont devenus des cuvettes hydromorphes. Le Moustérien marque le dernier niveau d'occupation paléolithique dans une paléo-topographie encore héritée

de la phase précédente (inter R-W ?). Mais ce moustérien n'est pas vraiment en place, il a flué avec des coulées boueuses qui ont fait sensiblement migrer cette formation non alluviale au dernier glaciaire sans trop affecter les états de surface de l'industrie (Martzluff *op. cit.*).

4. 2. Les prospections de la ligne LGV et les bifaces de Tresserre et de Ponteilla

Nous avons anticipé les travaux de la ligne à grande vitesse en organisant des prospections collectives sous l'égide de l'A.A.P.-O. et avec l'aide de nos étudiants (Martzluff 2003 a). Bien nous en a pris, car les prospections mises en œuvre plus tard par l'Institut ont utilisé au préalable un engin débroussailleur qui a systématiquement émietté les galets de quartz se trouvant sur son passage ! Ces prospections, plus larges que l'emprise du tracé, ont duré plusieurs mois. Il nous semblait en effet intéressant de faire encore un effort en direction des formations alluviales et de leurs industries, car le tracé ferroviaire entre Perpignan et la montagne frontalière de l'Albère, recoupait les bassins versants du Tech, du Réart et de la Tet et pouvait offrir matière à de sérieuses comparaisons. Par la suite, notre implication dans les diagnostics INRAP a permis de préciser le statut des nombreuses industries rencontrées sur ce parcours. L'étude en cours, donnera lieu à un compte-rendu plus étoffé par la suite. Néanmoins, la complexité du sous-sol se vérifie là encore, alors que la typologie peut amener à préciser (pensons-nous) certaines curiosités géomorphologiques concernant les terrasses du Tech, que nous connaissions mal. À cette occasion,

nous avons pu collecter deux bifaces à peu près conve-nables, dont l'un est présenté ici (fig. 7). L'un des reliefs que nous avons fouillé a livré de bons enseignements sur le déplacement de très vieux sols sur l'ensemble d'un versant après des défrichements médiévaux.

5. Données récentes sur l'Acheuléen du complexe moyen de la Caune de l'Arago

Les industries dégagées depuis une quarantaine d'années dans le contexte stratigraphique du gisement tautavelois constituent un appui incontournable pour la nécessaire comparaison avec les séries livrées par les sites de plein air. On l'a vu, cette comparaison a pesé sur la recherche (en 1975) concernant la *pebble culture* des terrasses, lorsque cette dernière était donnée comme bien plus ancienne que l'occupation de la cavité, d'autant que la découverte de galets de quartz éolisés ramassés et portés dans la grotte par l'« homme de Tautavel », semblait accréditer cette thèse. Ce qui est gênant pour les révisions actuelles, c'est que la bibliographie disponible est dispersée et relativement ancienne. L'absence de synthèse publiée sur les fouilles, sauf dans les revues et médias grand public (Lumley *et alii* 1979, Lumley et Merle des Isles 2000) ou sur les panneaux de présentation dans le musée (Lumley 1992), constitue en effet un vrai handicap. Au côté d'articles de colloques et de nombreux travaux universitaires d'accès mal aisé, quoique disponibles dans la bibliothèque du musée de Tautavel (références assez complètes dans la bibliographie archéologique publiée sur le site Internet de l'A.A.P.-O.), on ne trouve guère que les brefs et épi-

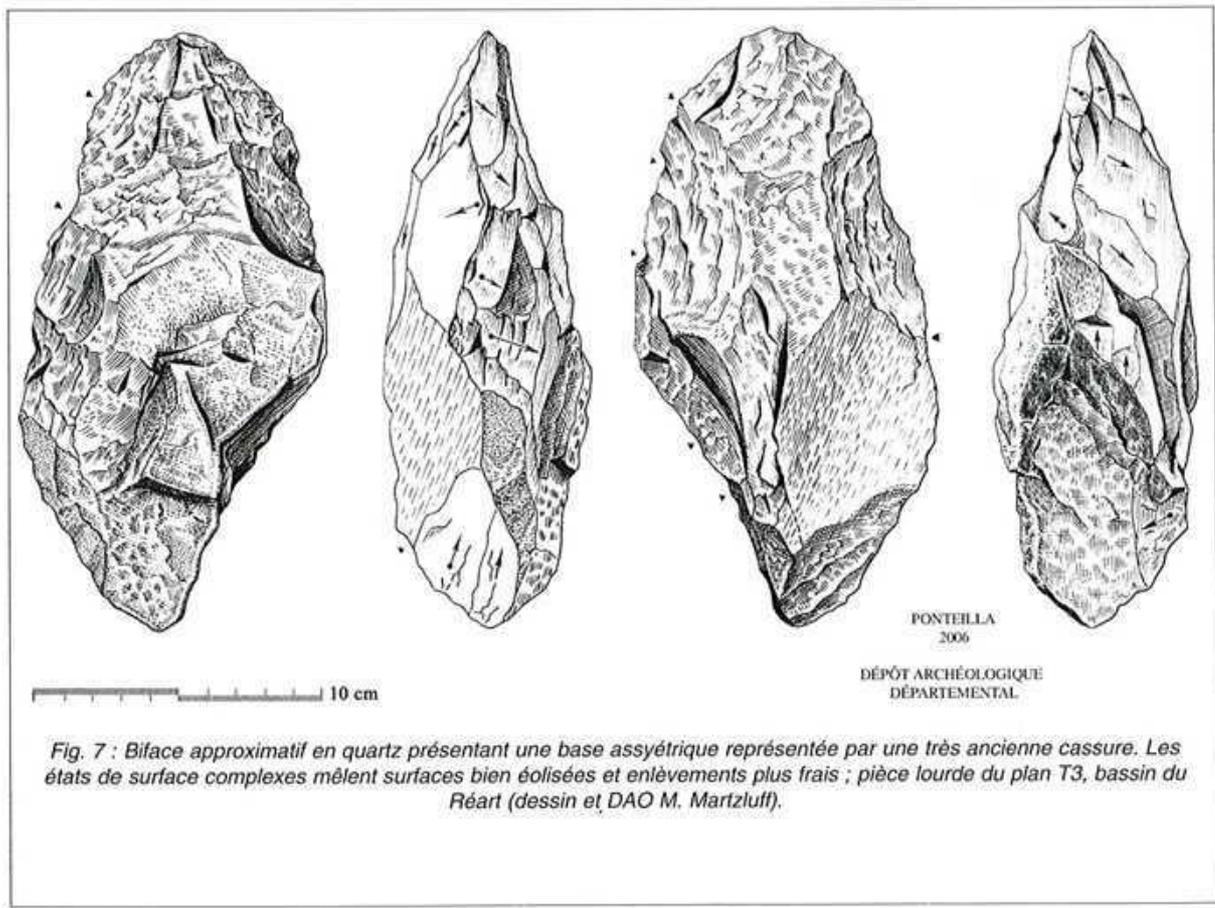


Fig. 7 : Biface approximatif en quartz présentant une base assymétrique représentée par une très ancienne cassure. Les états de surface complexes mêlent surfaces bien éolisées et enlèvements plus frais ; pièce lourde du plan T3, bassin du Réart (dessin et DAO M. Martzluff).

sodiques compte-rendus annuels des fouilles dans le Bilan scientifique Régional du Languedoc-Roussillon (Lumley 1991 et 1998, Lumley 1992 et 1993, Moigne 1999, 2000 et 2001).

Dans la présentation qui suit, et qui devrait faciliter l'approche du Paléolithique régional par nos étudiants, nous nous sommes beaucoup servi d'une thèse de doctorat prenant en compte les récentes avancées de la recherche pour l'analyse typologique des industries acheuléennes dans leur contexte stratigraphique (Byrne 2002). Il s'agit d'un travail qui, par sa qualité, se démarque nettement des autres productions universitaires, souvent répétitives, concernant le même thème pour ce gisement.

5. 1. Données stratigraphiques succinctes

D'après les éléments connus (Lumley 1984, 1992 ; Perrenoud 1993 ; Moigne 2000), la cuvette centrale de la grotte (travée 16) est remplie par 15 m de sédiments (fig. 8). Ce remplissage compte une vingtaine de niveaux archéologiques regroupés dans des ensembles qui forment quatre complexes. Pour l'essentiel, les niveaux d'occupation sont constitués de brèves haltes de chasse, parfois accumulées sur le temps long, tel le « pseudo-sol » G de l'ensemble 3 du complexe moyen. L'évolution environnementale et chronologique (présentée ici en ordre de dépôt, du bas vers le haut) s'appuie sur de très nombreuses études échelonnées sur une trentaine d'années. Malgré l'appui des synthèses déjà réalisées (Byrne, *op. cit.*), il n'est pas facile d'en rendre compte et le lecteur voudra bien pardonner les lacunes inhérentes à ce type d'exercice.

Le « Complexe inférieur », le plus ancien, n'est connu que par des carottages dans des dépôts argileux jusqu'à 6 m de profondeur. Quoique des signes d'occupation humaines y soient attestés (Niveaux R.S.T.U., etc.), il représente surtout un appui chronostratigraphique cohérent pour les niveaux supérieurs. Les datations absolues (résonnance de spin électronique, ESR) ont d'abord donné 470-450 KA, puis 730-530 KA (moyenne à 630 KA) et finalement 830-690 KA avec une moyenne à 760 KA. Le plancher stalagmitique de base est daté vers 690 KA (stade isotopique 17). Les données paléoenvironnementales rattachent ce remplissage aux stades 16 et 15 (660 à 570 KA), c'est à dire au Pléistocène médian (ex. « complexe mindélien »).

Le « Complexe moyen » est formé de dépôts sableux qui se développent également sur 6 m de puissance et qui sont divisés en trois ensembles, pareillement compris dans le Quaternaire moyen jusqu'au « Niveau D de l'Ensemble 3 ». Il s'agit d'une longue séquence où les couches ont subi une importante flexure « synclinale » (subsidence due au soutirage karstique) et une notable dégradation par évolution géochimique dans une poche de dissolution des phosphates, diagénèse imputable à un dépôt de guano de chauve-souris et favorisée par l'ouverture du plafond de la grotte entre 92 et 10 KA.

« L'Ensemble 1 », en cours de fouille, est mis en relation à sa base (niveaux « INF » des « Niveaux Q.P.O.N.M. ») avec le stade isotopique 14 (570-530 KA) d'après les associations paléoenvironnementales

froides (microfaune, pollens), ce que tendent à confirmer les dates absolues centrées vers 550 (ESR et racémisation des acides aminés). Certains niveaux ont été occupés par les fauves et recèlent des bauges d'ours avec leurs squelettes.

Au sein de « l'Ensemble 2 », les « Niveaux J.I.H. » s'échelonnent autour du demi million d'années (stade isotopique 13, vers 530-480 KA). Globalement, ces longues périodes sont marquées par des oscillations froides à plus tempérées (microfaunes), des espèces forestières (cerfs et daims) et les pollens d'une sylve méditerranéenne indiquant une tendance au réchauffement climatique.

« L'Ensemble 3 », développé sur 4 m d'épaisseur, est celui qui a livré les plus nombreuses informations. Il atteste d'oscillations climatiques en contexte froid, avec la présence d'animaux rupicoles liés au relief de l'environnement immédiat (Thar, caprin de climat rigoureux, aujourd'hui attesté dans l'Himalaya), mais aussi un étonnant mélange dans les grandes faunes (rennes, cerfs) au sein des niveaux d'occupation les plus épais (« Niveau G »). D'abord calé dans l'interglaciaire Mindel-Riss d'après l'étude des microrongeurs (vers 250 KA), cet ensemble fut ensuite vieilli par les datations radiométriques (stade isotopique 12, entre 480-410 KA) et par les données paléoenvironnementales (biozone 22, « mindélienne » entre 500-350 KA). Dans l'optique d'une occupation de type « sol », les curiosités faunistiques avaient été imputées à l'exploitation par l'homme de plusieurs niches écologiques étagées en altitude et aux variations saisonnières de l'occupation sur l'année. La moins grande fragmentation des ossements dans l'horizon supérieur de l'accumulation G pourrait indiquer un enfouissement plus rapide à la fin de l'occupation humaine intensive (Moigne 2000).

Ce « Niveau G », le plus riche, est daté par spectrométrie gamma entre 665-240 KA (moyenne à 455 KA) et par une microfaune de milieu froid et humide. Les microrongeurs et les pollens de climat rigoureux sont encore mieux représentés plus haut, dans le « Niveau inter F/G », avec un âge obtenu sur la face d'hominidé Arago XXI auquel s'ajoute la datation de quartz par ESR et qui donnent 515-345 KA (moyenne à 430 KA). Ces niveaux ont livré les restes d'un fossile spécifique : *Homo erectus tautavelensis*, qualifié d'« anténéandertalien » par Marie-Antoinette de Lumley à cause de ses caractères dérivés et popularisé sous le terme d'« homme de Tautavel » (plus de 80 ossements fragmentés, des dents pour moitié, appartenant à une vingtaine d'individus).

Les « Niveaux F.E.D. » se signalent par un radoucissement progressif du climat attesté par les microfaunes, dans un milieu ouvert cependant, avec la disparition définitive du moufflon dans la part supérieure (D) et une datation d'ossements vers 350 KA. Le plancher stalagmitique qui coiffe ce remplissage est daté de 400 KA (stade isotopique 11).

Le « Complexe supérieur » est également divisé en trois ensembles (« Ensembles 4, 5 et 6 ») qui, au fond de la grotte, se rapportent à des séries de planchers stalagmitiques coïncant de faibles remplissages sédimentaires où apparaissent les traces d'activités humaines, à peine reconnues en fouille sur quelques mètres carrés. Les

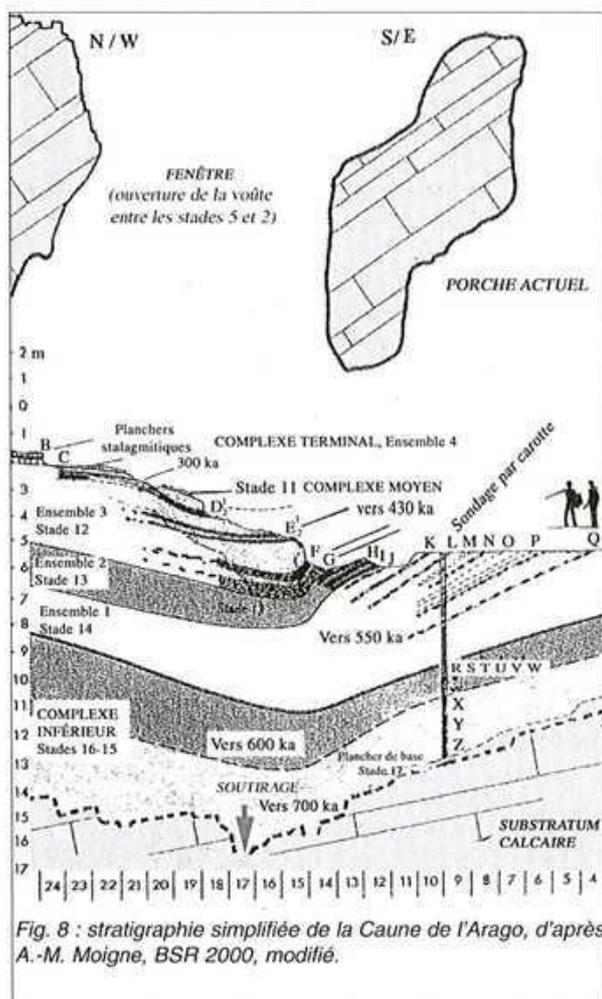


Fig. 8 : stratigraphie simplifiée de la Caune de l'Arago, d'après A.-M. Moigne, BSR 2000, modifié.

datations de la calcite par la méthode du déséquilibre radioactif de la famille de l'uranium et celles des dépôts fins par ESR sur les quartz, calent ces ensembles dans le Pléistocène final (en englobant dans celui-ci les deux dernières glaciations et le stade moyen du Paléolithique, que l'on admet aujourd'hui remonter jusqu'à 300 KA). Les dates s'échelonnent entre 350-195 KA (stades isotopiques 8 à 6 entre 300-128 KA, ex-Riss) et 92-32 KA (stades isotopiques 5 à 3, première partie de la glaciation du Würm).

Statistiquement trop faibles, les vestiges anthropogènes ne peuvent servir de référence, sauf pour signaler l'apparition du feu, mais aussi que les rares industries moustériennes (« Niveau C » : 324 outils, « Niveaux B et A » : respectivement 61 et 11 outils) ne comprennent pas de galets aménagés et qu'un seul biface est en position stratigraphique très incertaine (N. A). Le débitage est logiquement mieux organisé par une exploitation discoïde plus poussée que dans les niveaux acheuléens et l'outillage est plus diminutif (inf. à 30 mm de long en moyenne).

À ce stade du Paléolithique moyen correspond par ailleurs le « Complexe terminal » constitué des terres brunes (« T.B. »), qui sont des limons injectés dans des fissures au sein des dépôts sous-jacents à cause des déformations cassantes du remplissage contre les parois. Ces terres piégées en profondeur dans les fentes du sol recèlent, avec des faunes tempérées (macaque, sanglier), une abondante industrie moustérienne vrai-

semblablement issue de niveaux d'occupation disparus avec l'érosion du Complexe supérieur, niveaux probablement ruinés après l'ouverture du plafond de la grotte et la dégradation chimique du guano, entre les stades isotopiques 5 à 2. L'outillage moustérien de ces terres brunes serait contemporain des stades isotopiques 4 ou 3 (vers 70 KA). Il est de faible dimension modale par rapport aux industries acheuléennes, comme celui de l'Ensemble 4 à 6 (niv. C.B.A.) ; il est également exempt de galets aménagés et de bifaces. Le débitage Levallois est attesté et un silex exogène y prend une part plus importante au côté des quartz locaux.

5. 2. Aperçu des industries acheuléennes du « Complexe moyen »

L'évolution des industries lithiques des niveaux Q (Ensemble 1) à D (Ensemble 3) couvre globalement une séquence comprise entre 550 et 350 KA (stades isotopiques 14 à 12), soit 2000 siècles. L'optique de départ, qui était de représenter pour chaque « sol » un instantané de la vie quotidienne de l'homme ancien - et qui reste toujours celle offerte au grand public dans le musée ou dans la presse locale - n'a plus cours. De même, le qualificatif de « Tayacien » méditerranéen qui caractérisait mal les industries (Lumley 1976 b ; Lumley *et alii* 1979 b) sur la foi de quelques pointes typiques et « protolimaces », est abandonné au profit d'un « Acheuléen » *sensu lato*, avec toute la variabilité qui peut s'y attacher. Par contre, le terme de « Tautavélien » qui avait initialement été avancé, ne paraît pas du tout contradictoire avec la solide référence que constitue la grande quantité d'information recueillies sur ces industries et sur leur évolution dans un cadre chronostratigraphique fiable (le terme d'« Aragoyen » aurait sans doute mieux flatté la fibre républicaine catalane, mais ...).

Pour ce qui est de la valeur statistique des études typologiques par niveaux, il faut toutefois tenir compte de mélanges, difficiles à évaluer, et il s'agit plutôt pour chaque lot de l'estimation globale d'un stade technique pouvant assez bien refléter la gestion des ressources d'un même territoire par des groupes humains probablement équivalents (ce qui n'est pas certain toutefois). C'est surtout le cas des couches profondes à bifaces typiques, dont on n'a pas encore trouvé l'auteur. Celui-ci pourrait peut-être ne pas avoir les mêmes caractères spécifiques que le type humain rencontré dans la couche G (Abélanet 2003). Il en ressort quand même l'impression d'une évolution peu contrastée de ces comportements sur le temps long. Bien entendu, compte tenu de l'échelle chronologique et des conditions taphonomiques de la plupart des autres gisements de cet âge connus par ailleurs, cela reste un appui de tout premier ordre.

En réalité, les niveaux les plus épais des ensembles 2 et 3 (« sol » G, par exemple) semblent constituer une sorte « d'amalgame » de plusieurs occupations où les accumulations d'outils et de faunes témoignent d'une succession de passages dans la grotte sur un laps de temps difficile à quantifier, mais probablement long (Byrne, *op. cit.*). Si certains blocs ont manifestement servi d'enclume, il n'y a pas de structures en place dans les couches déformées par la flexure du remplissage. On y trouve plutôt un amoncellement de blocs dont l'origine est en partie naturelle et en partie anthropique

(manuports), dans une sorte de dépotoir. Ainsi, le remontage de quelques éclats fait-il état de dispersions horizontales assez faibles, de l'ordre du mètre, mais d'une distribution verticale pouvant atteindre 60 cm dans le Niveau G, ce qui est aussi le cas pour le raccordement des pièces cassées et dispersées après usage, montrant que les perturbations post-dépositionnelles ont été importantes (piétinement, compactage, flexure, diagénèse...). Par contre, quelques minces niveaux archéologiques de l'ensemble 1 (K et L, par exemple) reflètent de brèves haltes de chasse et sont plus proches de la notion de sol d'habitat occupé par un seul groupe humain. Du reste, c'est dans ces niveaux que s'observent logiquement les différences typologiques les plus significatives, par rapport à la vision moyenne de plusieurs occupations télescopées par ailleurs.

Les roches taillées sont variées (81 faciès), mais restent essentiellement d'origine locale, avec peu d'évolution notable au cours du temps. C'est principalement la zone très proche (5 km) et proche (moins de 20 km) qui sont mises à contribution pour près de 90% des matériaux : quartz filonien automorphe du Verdoube, quartz microcristallin xéromorphe d'aspect saccharoïdal et quartzites des alluvions de la Tet, cornéennes sombres de l'Agly et jaspes férugeois du Canigou. Les silex sont exogènes et proviennent principalement du littoral audois, à une trentaine de km. Ils forment la portion congrue. Cependant, dans le mince niveau H de l'ensemble 2, la présence de silex est deux fois plus importante que dans le niveau J, plus épais. Il se pourrait donc que l'exploitation de zones éloignées, par des groupes d'hommes mobiles, puisse mieux se refléter lors de ces brèves occupations, alors que l'exploitation quasi exclusive des ressources immédiates par des groupes d'hommes ancrés dans le milieu local serait mieux attestée dans les fortes accumulations, mais gommerait les particularismes (Byrne, *op. cit.*).

La conservation des industries lithiques est différentielle. Dans la poche phosphatée de la zone centrale de la grotte, la dissolution des silicates et des carbonates a dégradé les matériaux (ensemble 3, niveau G). Certaines roches ont quasiment disparu. C'est le cas pour des cornéennes locales (marnes indurées de l'Agly) dont il ne reste que les fantômes pulvérulents. Cela dit, l'extrême rareté de certains outils, par exemple des bifaces, ne peut s'expliquer par cette dégradation. Lorsque ces artefacts sont bien attestés dans certains niveaux inférieurs de l'ensemble 1, ils sont rarement taillés dans ces cornéennes, et le sont plutôt dans des matériaux plus durs (silex et quartz).

Dans l'Ensemble 1, en cours de fouille, l'étude typologique est encore préliminaire. Le Niveau Q de la séquence « INF » témoigne d'une bonne adaptation aux matériaux locaux : les éclats débités sur les quartz ont un indice d'allongement qui est le plus élevé de la stratigraphie. L'industrie sur éclat comporte surtout des racloirs, mais c'est la richesse en bifaces qui distingue cet étage ancien de la stratigraphie des autres niveaux (pourcentage de 6% en 2002). Au moins une partie de ces artefacts a été façonnée sur place à partir de galets et de gros éclats. Les matières premières mises à contribution sont diverses : d'abord le silex, puis le quartzite, les grès-quartzite et la cor-

néenne. Certains de ces outils sont réaffûtés et l'usage d'un percuteur tendre est évoqué. Il est à souligner leur bonne facture ainsi qu'une variabilité dans les dimensions et les types (Moigne 1999). L'aspect général de l'industrie ne diffère cependant pas des niveaux plus récents, mais choppers et galets aménagés ne sont pas signalés dans ces couches, sauf dans un niveau supérieur (L) qui ne livre d'ailleurs pas de biface pour l'instant.

Dans l'Ensemble 2, la grande masse de l'industrie ne diffère pas de l'Acheuléen précédent pour les principes du débitage, avec des outils légers dominés par les racloirs. Quelques galets aménagés apparaissent et l'absence de biface est notable.

Dans l'Ensemble 3, le niveau G est celui qui a livré l'industrie la plus copieuse, attestant une stratégie d'approvisionnement éclectique, comme dans les autres niveaux, mais encore plus focalisée sur le quartz local (60%). Le débitage en est d'autant plus opportuniste, avec un recours à des techniques archaïques (percussion lancée et posée sur enclume), qui produisent d'innombrables débris. Les supports transformés sont globalement peu standardisés, plus petits et moins allongés que dans les ensembles plus anciens. Les outils à encoches et les denticulés abondent (29%) mais les racloirs dominent encore largement (60%). Sur plus de 3500 outils, on ne compte qu'une vingtaine de bifaces plus ou moins typiques alors que les galets aménagés de facture archaïque (choppers) sont très nombreux (0,5%). Une fraction de cette *pebble culture* est affectée de nanisme sur de minuscules galets retouchés (Lumley *et alii* 1979 b), outils que l'on retrouve sur les terrasses toujours bien éolisés.

Lors de la brève occupation du Niveau F/G, avec une composition voisine pour l'outillage léger, on remarque un peu plus d'éclats à talon dièdre ou facetés en silex. Si les galets aménagés sont présents, ce n'est pas le cas des bifaces. Dans le Niveau F, avec le même type d'outils légers, on ne compte que 4 bifaces sur 1300 outils. Ils côtoient un grand nombre de galets aménagés. Le Niveau E fait état d'une légère augmentation des outils à encoche, progression déjà perceptible dans le niveau précédent, alors que la dimension moyenne des supports décroît encore. Cette tendance se vérifie jusqu'en haut de la stratigraphie. Sur près de 450 outils, la proportion des 8 bifaces est en augmentation (1,5%). Dans le Niveau D, avec une meilleure maîtrise du débitage par une exploitation discoïde des nucléus et avec la diminution de l'allongement des supports (inférieurs ou égaux à 30 mm en moyenne), on note l'augmentation du nombre des outils encochés (36%), la part principale est constituée de racloirs (53%). On ne compte que 10 bifaces (1 % environ) sur plus de 800 outils et très peu de galets aménagés.

5.3. Bilan

Il ne nous appartient pas d'établir, par études interposées, un véritable bilan de ce « Tautavelien » qui doit être comparé aux produits des stratigraphies équivalentes et à l'Acheuléen d'Europe. Non seulement nous n'avons pas manipulé récemment assez d'outils de ce

gisement, mais encore nos compétences dans ce champ d'études sont bien trop limitées pour oser nous y risquer. Du reste nous n'avons ni le temps, ni même l'intention, d'y mettre notre nez. Nul doute que la publication future de la monographie du site permettra de faire ce bilan là. En attendant, quelque soit l'angle sous lequel a pu être abordé la typologie de ces assemblages dans les différents travaux de recherche déjà réalisés, il en ressort assez d'informations fiables pour assurer une bonne base de comparaison avec nos industries des terrasses.

Au total, on assiste dans cette stratigraphie à une évolution très lente de l'outillage léger vers la réduction de la grandeur des éclats, un meilleur contrôle du débitage discoïde, une progression des outils encochés et des denticulés dans une ambiance caractérisée par la forte prégnance des roches locales (à l'exception toutefois d'épisodes brefs, peuplés de groupes humains plus mobiles et moins opportunistes sur les ressources locales). On le voit, toutes choses qui sont difficiles à mesurer avec pertinence sur des industries limitées en nombre et dispersées sur les terrasses quaternaires du Roussillon, industries trop souvent amputées de leurs petits éclats à cause du ravinement et à plus forte raison sans repères chronologiques nets. Ce qui est plus intéressant à retenir pour notre exposé, par contre, c'est que l'Acheuléen à vrais bifaces se situe vers le bas de la stratigraphie, dans un stade ancien et que l'évolution vers une plus grande part offerte à la *pebble culture* est - au contraire - bien attestée vers le haut de la stratigraphie.

Au passage, notons que les bifaces très élaborés des couches inférieures du Complexe moyen rendent caduques les classifications de l'abbé Breuil, plus ou moins reprises par François Bordes, concernant un Abbevillien antérieur à l'Acheuléen sur la base typologique de bifaces plus « rustiques », peu symétriques, aux arêtes sinueuses. Dater comme plus anciens des bifaces de style Abbevillien (dont la position stratigraphique n'a jamais été clairement établie dans le gisement éponyme) sur la seule base de la forme, n'a donc plus trop de sens.

On constate également que les industries « rissiennes », trop rares pour bien caractériser une évolution diachronique vers le haut, semblent prendre une tournure moustérienne non Levallois et qu'il faut les replacer dans les débuts du Paléolithique moyen. D'autres ont souligné, particulièrement dans les Pyrénées catalanes (Canal et Carbonell 1989), que l'indice Levallois doit être rapporté aux matériaux car il est logiquement plus faible sur les quartz que sur les roches plus isotropes. Par contre, si l'on regarde du côté des grottes de Montmaurin, on constate qu'avec une chronologie « rissienne » (sous toutes réserves), le profil de l'industrie de la Terrasse peut conserver une notable part de galets aménagés-nucléus d'allure archaïque pour exploiter les roches locales. Quant à l'assemblage lithique du dernier glaciaire à l'Arago, il intègre le débitage Levallois à un Moustérien à denticulés würmien, tout comme il fait une meilleure part aux roches exogènes, le silex en particulier. Hélas ! ces outils sont enfoncés dans les couches du Pléistocène moyen. D'après cette stratigraphie, nous ne pourrions donc pas trop savoir comment évoluent localement les industries du Pléistocène final (Riss et Würm alpins), en tout cas moins bien que celles du Pléistocène moyen (Mindel alpin). Finalement,

toutes ces constatations résument nos certitudes à peu de choses ; mais c'est beaucoup, car elles s'inscrivent dans un contexte chronostratigraphique assez cohérent, exceptionnel en réalité.

6. « Tautavelien » et terrasses quaternaires du Roussillon

Le « modèle catalan » des industries archaïques des terrasses quaternaires, que Collina-Girard a tiré en 1986 de ses recherches initiales de 1975, est obsolète. Il a été fortement biaisé par le faible nombre d'outils étudiés, par le manque de repères stratigraphiques et par une mauvaise interprétation géomorphologique de la terrasse de Cabestany. En réalité cette première et précieuse synthèse fut soumise, comme nous l'avons vu, aux présupposés qu'avait entraînée la découverte de la *pebble culture* africaine et aux premiers résultats chronostratigraphiques obtenus à la Caune de l'Arago, toutes choses aujourd'hui dépassées. Bien que cette vision théorique reste toujours en vogue dans le musée du site, qu'elle trouve un écho sur la feuille Rivesaltes de la carte géologique au 1/50000e et qu'elle se répercute toujours dans les plus récentes thèses (Byrne *op. cit.*), on peut désormais avancer que les industries lithiques recueillies en masse sur les terrasses pléistocènes du Roussillon et entreposées au dépôt archéologique départemental ou dans les réserves du musée de Tautavel, sont issues pour l'essentiel de mélanges plus ou moins importants. D'autre part, et malgré les quelques exceptions signalées plus haut, aucun de ces assemblages regroupant des centaines à des milliers de pièces ne livre de vrais bifaces, sinon des para-, pseudo- ou proto-bifaces qui n'emportent pas la conviction (fig. 5 et 7). On veut bien admettre une variabilité des types, comme cela peut s'observer dans les grandes séries trouvées en Afrique, par exemple (fig. 3), mais on cherchera vainement ici les éléments caractéristiques qui auraient pu servir de modèles à leurs avatars.

La partie majeure du stock récolté au centre de la plaine (Tet-Réart-Tech), celle qui est la mieux conservée près des cours d'eau ou dans les vallons actuels, doit être fortement rajeunie vers l'avant dernière glaciation alpine, voire au début de la dernière, pour ce qui est des outillages pouvant être considérés comme se trouvant *in situ*. Alors que le modelé actuel est globalement à sa place près des fleuves, ce sont là les reliquats plus ou moins dispersés, mais peu érodés et de faible dimension, des véritables « stations » préhistoriques du Paléolithique moyen, et dont l'ambiance typologique peut être qualifiée de moustérienne. Le débitage Levallois et quelques artefacts de silex y sont attestés, quelques rares outils en cornéenne des Corbières aussi, avec la présence d'outils retouchés, ce qui signifie qu'il s'agit bien de haltes de chasses ou d'habitats et non de sites d'approvisionnement en matière première. Malheureusement, c'est le lot qui peut le moins sûrement s'appuyer sur une référence statistique fiable dans la stratigraphie de la Caune de l'Arago, comme nous l'avons vu.

Les éléments pertinents de l'Acheuléen régional que l'on y trouve systématiquement mélangés en proportion diverse en fonction de leur liaison avec le relief résiduel ancien et qui sont plus ou moins fortement

éolisés ou roulés, y ont été déplacés, selon toute évidence. Le cas du Petit Clos est flagrant à cet égard, comme sont fort parlantes les prospections et les observations stratigraphiques récentes faites sur les rives du Tech lors des opérations LGV. La direction de recherche qui a été tracée dans le bassin du Réart et qui a introduit un indice d'érosion dans l'étude typologique des plus grosses concentrations, a également bien montré cette réalité en mettant en avant des séries plus ou moins anciennes selon leur degré de télescopage. Il faut donc admettre que ces industries acheuléennes sont toujours plus ou moins fortement imbriquées les unes dans les autres et déplacées sur des terrasses du Pléistocène moyen où les sols ont fondu, laissant apparaître la base alluvionnaire grossière mise en place par les fleuves - rarement plus épaisse que le mètre et souvent affectée par l'érosion éolienne des galets -, et où le sous-sol est par ailleurs largement chahuté par les remaniements chenalisés postérieurs, souvent encaissés jusque dans le Pliocène,

Toutefois, il est possible d'estimer que les assemblages les plus communs trouvés sur les grands plans T3 (typologie Calvet) entre Tech et Tet, et jusque dans les lambeaux émergeant à peine des limons holocènes, près du littoral, mais également ceux trouvés sur les mêmes formations étalées entre Millas et Perpignan en rive gauche de la Tet (Llabanère), contiennent une forte proportion d'outils du type *pebble culture*. Ces derniers sont d'ailleurs souvent assez faiblement patinés et éolisés, et se trouvent en général très dispersés sur l'espace et peu nombreux sur chaque parcelle qu'il faut regrouper. Compte tenu des nouveaux apports de la stratigraphie de Tautavel, il est nécessaire de rajeunir cette « *épi-pebble culture* » - où les pics et autres « coups-de-poing » frustrés, associés aux chopping-tools et aux choppers, semblent justement remplacer les bifaces - vers un Acheuléen qui se trouve aujourd'hui en position stratigraphique évoluée dans la seconde moitié du Pléistocène moyen (stades 13 à 11 des Ensembles 2 et 3 du Complexe moyen de l'Arago, très globalement entre 530 et 350 KA, plutôt donc centré vers 400 KA). Toutefois, compte-tenu que les industries rissiennes sont assez mal caractérisées à l'Arago car peu copieuses, il n'est pas interdit de pousser encore plus haut cette proposition (stades 13 à 7) jusqu'à 150 KA, donc.

Concernant les galets appointés disposant d'une bonne symétrie axiale et conçus un temps comme ancêtres du biface vrai (« pic de Mongri »), il vaut mieux ne pas les classer dans cette catégorie bifaciale, mais dans une classe parallèle : on voit mal les prototypes succéder aux types ! La rubrique ouverte pour le vrac des « coups-de-poing- » par Tavoso, puis par Collina-Girard, semble un bon système pour regrouper ces artefacts bifaçoïdes et autres choppers à pointes, en les distinguant bien des nucléus parmi tous ces « galets aménagés ». Le caractère archaïque indéniable de ce « Tautavelien » du Pléistocène moyen, qui, en plein air, reste très global et donc très théorique, car fortement regroupé pour notre propos sur l'espace des terrasses et dans les temps quaternaires, est bien identifié dans la grotte éponyme. Son profil typologique ne fait plus illusion et ne peut caractériser un âge « archaïque », eu égard à ce que l'on connaît aujourd'hui de l'Acheuléen régional. D'autre part, les choppers - ces artefacts *a prio-*

ri les plus élémentaires de la *pebble culture*, dont Collina-Girard avait d'ailleurs noté la curieuse augmentation sur les terrasses les plus récentes du Pléistocène moyen (son stade 3) et qui sont majoritaires parmi les gros outils du « sol » G de l'Arago - représentent (pour une partie restant à estimer dans le site) des galets qui ont été testés ou qui ont servi de nucléus opportunistes afin d'extraire quelques éclats corticaux, comme nous l'avons vu pour le Petit Clos (fig. 6).

Ces éléments peuvent être associés peu ou prou à une forte occupation de la plaine du Roussillon par des populations anténeanderliennes sur un temps très long, entre 500 et 300 KA, très approximativement, voire encore plus long vers nous, vers 200 KA, comme nous venons de le voir. Ces groupes humains se déplaçaient dans un relief « mindellien ». Ce dernier était encore éloigné de l'actuel vers la fin de cette séquence, surtout au niveau des berges du Tech et des cuvettes hydro-éoliennes, lesquelles étaient loin d'être toutes creusées au centre de la plaine à partir des buttes de molasse néogène. L'enracinement des groupes humains sur ce territoire s'exprime par l'exploitation intensive des ressources minéralogiques locales et par le fait que les chasseurs se débrouillaient très bien avec le quartz, roche aussi dure que le silex, mais moins fragile, moins isotrope et plus cassante dans les faibles épaisseurs, donc moins résistante pour couper sous forme d'outils légers. Ils se sont donc rabattus sur des *pebble tools* vite réalisés sur place pour triturer les carcasses animales et pour produire quelques déchets tranchants utiles. Bien longtemps après eux, au Néolithique, les hommes modernes fabriqueront d'ailleurs sur ces mêmes surfaces, à peu près le même genre d'outil expéditif sur les mêmes roches, pour creuser leurs structures, piler du dégraissant à poterie, repiquer leurs meules ou encore pour en tirer quelques éclats de fortune.

Quant aux industries les plus vieilles, très minoritaires et déformées par l'érosion éolienne ou par l'usure fluviale dans les ravinements, elles ont été charriées très anciennement sur ces formations du Quaternaire moyen ou plus récentes, formant indubitablement la part menue des mélanges sur T 3. Il y a très peu de chance pour que l'on sache exactement d'où elles viennent. On ne peut en effet espérer trouver plus de deux ou trois de ces artefacts in situ sur les surfaces réduites à quelques lambeaux résiduels des très vieilles terrasses (T4-T5), hors des glacis pliocènes colluviés qui les séparent des formations plus jeunes, bien entendu. Au début du Pléistocène moyen, vers 700 KA, on ne sait même pas comment se plaçait le modelé, les bordures des fleuves par exemple, à moins d'être très imaginaire. Comment envisager sérieusement d'y retrouver en surface des « stations » ? De ces outils, il ne reste donc quasiment que les plus lourds, très patinés et érodés, en position très secondaire, bien plus bas.

Or, nous savons maintenant que ce sont finalement ces industries fantomatiques de l'Acheuléen ancien qui seraient susceptibles en Roussillon - et probablement aussi en Empordan - de livrer les meilleurs bifaces, quoique ces outils emblématiques ne dépassent guère 5% des assemblages là où ils sont bien représentés à l'Arago, vers 600-550 KA et qu'ils soient dans l'ensemble assez légers. En fait, il faut considérer que les pièces les moins massives de ces périodes, et en parti-

culier les éclats, ont été entraînées très loin ou ont été complètement usées. Les retouches très peu creusées des bifaces typiques (ceux que nous avons vu à Tautavel sont éloquentes à ce titre) ont fort peu de chance d'avoir résisté à cette érosion et une galette résiduelle ne pourra guère nous renseigner sur les plus anciens complexes industriels paléolithiques de cette région, entre 800 et 500 KA.

Dans le contexte de ces nouvelles propositions, il est bien évident que l'on ne peut plus lorgner vers la *pebble culture* d'Olduvai pour caractériser l'essentiel des industries de ces terrasses comme étant « archaïques » dans le sens que leur donnait le « pré-Acheuléen », ce que pas mal de chercheurs ont admis depuis bien longtemps, mais que personne n'a clairement dit. C'est fait. Pour ce qui est de la plus grosse part des outillages plus ou moins éolisé sur ces formations, il s'agit d'un Acheuléen accompli du Paléolithique inférieur, mais de faciès opportuniste, à très rares bifaces atypiques et que le terme de Tautavélien (ou d'Aragoyen !) pourrait globalement assez bien définir.

Conclusion

Il serait sans doute souhaitable que la présentation au public des industries archaïques des terrasses du Roussillon dans leur contexte géomorphologique soit révisée dans le musée de Tautavel en fonction des connaissances actuelles, suggestion que nous avons faite à son conservateur, notre ami Jacques Pernaud, avec d'autres propositions que suggérait une communication présentée lors du colloque organisé en 2001 à l'initiative de l'université de Perpignan, à Tautavel même (Descamps, Martzluff 2005).

Peut-on aller plus loin ? Alors que le manque de fenêtres stratigraphiques suffisamment larges pour comprendre le sous-sol de ces formations quaternaires très érodées fait cruellement défaut, vouloir remettre un meilleur ordre dans ces industries pour affiner notre perception de l'occupation de la plaine par les populations fossiles suppose de fournir un gros effort dans le réexamen critique des méthodes, pour un résultat des plus incertains. Mais pourquoi pas ? Cette réflexion doit avant tout partir du terrain pour y intégrer les données taphonomiques lors de la collecte de la documentation. À ce niveau, elle ne peut se passer d'une confrontation aigüe

avec une solide connaissance archéologique d'autres périodes, mais surtout avec les données géomorphologiques et stratigraphiques des sites. Et ce n'est pas simple, puisque cela reste assujéti à un débat entre spécialistes. D'autre part, elle ne peut faire l'économie d'une certaine capacité en typo-technologie lithique, intégrant les acquis récents de cette discipline.

Cela veut par conséquent dire que, pour être intellectuellement productives, les prospections ciblées sur ces périodes (et à fortiori des fouilles, les sondages limités étant à proscrire en tant que pourvoyeurs de leurres), doivent être dirigées par des chercheurs capables et expérimentés, dans un cadre pluridisciplinaire fiable, et non pas résulter de récoltes entreprises au petit bonheur par des étudiants qui se font la main ou par des collectionneurs. Ramasser ces outils sans autre forme de procès, sans l'indispensable liaison avec un environnement archéologique, géologique et géomorphologique, pour entreprendre ensuite une étude avec une typologie mal digérée assortie de calculs statistiques sophistiqués, le tout sans l'ombre d'un dessin valable, est une démarche qui pouvait avoir sa valeur chez les pionniers d'après la seconde guerre mondiale. Elle reste vaine aujourd'hui. Prudence et rigueur dans l'approche des séries et de leur état de conservation doivent donc principalement guider un nouveau regard sur ces vieux outils. Il ne peut en aucun cas rester fixé sur un coin de table déconnectée du terrain – et l'on voit que ce dernier est très complexe – sans obligatoirement produire une modélisation factice qui pèsera ensuite lourdement dans notre appréciation de ce peuplement et de son contexte géographique.

Pour finir, disons que nous espérons être entendu des courageux paléolithiciens, géographes et géologues qui, en ordre dispersé et avec plus ou moins de bonheur, interviennent encore sur cet épineux problème des terrasses. Nous espérons aussi que cette analyse un peu lourde sera susceptible d'épauler le travail des étudiants ou d'autres chercheurs que l'on aurait imprudemment dirigés vers ces industries des terrasses dans notre région sans fournir auprès d'eux l'investissement d'un indispensable soutien. Ainsi pourront-ils prendre un peu plus de recul face à ces artefacts peu loquaces, quoique vénérables, sur lesquels ils louchent parfois péniblement pour se diriger ensuite vers des impasses.

BIBLIOGRAPHIE CITÉE

- Abélanet 1983 : ABÉLANET (J.) - Les temps d'avant l'Histoire, *Le Pays catalan*, t. 1, Jean Sagnes dir., Pau, p. 21-69, 8 fig.
- Abélanet 1985 : ABÉLANET (J.) - Les sites du Paléolithique inférieur, moyen et supérieur en Roussillon. Historique, *Sites paléolithiques des P.-O. - Inventaire*, Michel Martzluff et coll., Rapport ronéoté, Université de Perpignan-CREC et SRA Languedoc-Roussillon, p. 1-6, 2 fig., 114 fiches.
- Abélanet 1987 : ABÉLANET (J.), MARTZLUFF (M.), BLAIZE (Y.) - Le Paléolithique des Pyrénées-Orientales, état de la recherche et nouvelles données, *Bulletin de l'A.A.P.-O.* 4, Perpignan, p. 2-24, 5 fig.
- Abélanet 1991 : ABÉLANET (J.) - André Creus - Notice nécrologique, *Conflent*, n°172, Prades, p. 3-4.
- Abélanet et Descamps 1999 : ABÉLANET (J.), DESCAMPS (C.) - Les premières recherches à la Cauna de l'Arago (Tautavel), *Bulletin de la Société Préhistorique Ariège-Pyrénées*, 54, p. 5-14.
- Abélanet 2003 : ABÉLANET (J.) - Bilan des recherches archéologiques menées dans les Pyrénées-Orientales entre 1980 et 2003. La Préhistoire et la Protohistoire, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 18, Perpignan, p. 65-67, 2 fig.
- Abélanet et Descamps 2003 : ABÉLANET (J.), DESCAMPS (C.) - La Cauna de l'Arago (Tautavel) avant 1964 : pré-histoire des recherches. *Elné. Ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité* (2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elné, 30 oct.-1er nov. 1999), Amis d'Illiberis éd., Elne, p. 333-344.
- Aguirre et alii 1976 : AGUIRRE (E.), BESSABES (J.), TORRES (T.) - Los fósiles humanos de Atapuerca (Burgos) : nota preliminar, *Zephyrus*, 26-27, Salamanca, p. 489-511.
- Ambert et Clauzon 1993 : AMBERT (P.), CLAUZON (G.) - Morphogenèse éolienne en ambiance périglaciaire : les dépressions fermées du pourtour du golfe du Lion (France méditerranéenne), Actes du 2ème Géoforum International de géomorphologie de Francfort, *Zeitschrift für Geomorphologie*, suppl. Band, 84, Berlin, p. 55-71, 6 fig.
- Ambert 1993 : AMBERT (P.) - Outils du Paléolithique inférieur et faunes du Pléistocène ancien du Languedoc central (Hérault, Orb, Aude) dans leur contexte géologique, *Archéologie en languedoc*, 18, p. 3-22, 15 fig.
- Berger et alii 1993 : BERGER (G.-M.), FONTEILLES (M.), LEBLANC (D.), CLAUZON (G.), MARCHAL (J.-P.), VAUTRELLE (C.) - Notice explicative, *Carte géologique. France (1/50 000), feuille Rivesaltes (1090)*, Orléans, BRGM, 119 p. ; in carte géologique par Fonteilles (M.), Leblanc (D.), Clauzon (G.), Vaudin (J.-L.), Berger (G.-M.)
- Blaize 1985 : BLAIZE (Y.) - Les industries archaïques des terrasses quaternaires de la Tet, *Conflent*, 133, p. 2-11.
- Blaize 1985 : BLAIZE (Y.) - *Rapport de prospection. Conflent, Sites paléolithiques des P.-O. - Inventaire*, Michel Martzluff et coll., Rapport ronéoté, Université de Perpignan-CREC et SRA Languedoc-Roussillon, 15 p. np., 3 fig., 2 tab., 25 pl. hors texte, 21 fiches.
- Blaize 1987 : BLAIZE (Y.) - L'occupation préhistorique dans la région de Rodès, *revue D'Ille et d'Ailleurs*, 5, Jean Tosti dir., Ille-sur-Tet, p. 6-12, 1 fig.
- Blaize 1990 : BLAIZE (Y.) - Le peuplement paléolithique du Conflent, *Travaux de Préhistoire catalane*, Vol. 6 du C.E.P.C - Université de Perpignan, p. 7-16, 6 fig.
- Bonifay et Vandermeersch 1991 : BONIFAY (E.), VANDERMEERSCH (B.) - *Vue d'ensemble sur le Très ancien Paléolithique de l'Europe. Les premiers européens*, CTHS éd. Paris, p. 309-319.
- Boitel et alii 1996 : BOITEL (F.), DEPONT (J.), TOURENO (J.), LORENTZ (J.), ABÉLANET (J.), POMEROL (C.) - Découverte d'une industrie lithique dans le Pliocène supérieur du sud du Bassin Parisien (formation des sables et argiles du Bourbonnais), *Compte rendu de l'Académie des Sciences*, n°322, série II a, Paris, p. 505-514.
- Breuil 1937 : BREUIL (H.) - Terrasses et quartzites taillés de la haute vallée de la Garonne, *Bulletin de la S.P.F.*, p. 1-27.
- Breuil et Méroc 1950 : BREUIL (H.), MÉROC (L.) - Les terrasses de la Haute-Garonne et leurs quartzites, *Préhistoire*, 11, PUF éd., Paris, p. 1-15, 5 fig.
- Bruxelles et alii 2003 : BRUXELLES (L.), BERTHET (A.-L.), CHALARD (P.), COLONGE (D.), DELFOUR (G.), JARRY (M.), LELOUVIER (L.-A.), ARNOUX (T.), ONÉZIME (O.) - Le Paléolithique inférieur et moyen en Midi Toulousain : nouvelles données et perspectives de l'archéologie préventive, *Paléo*, 15, 16 p. 10 fig.
- Byrne 2002 : BYRNE (L.) - *Caractéristiques technologiques et typologiques des outillages lithiques du Pléistocène moyen de la Caune de l'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales)*. Thèse de Doctorat, Université de Perpignan, 271 p., 89 fig., 31 pl. hors texte, 102 tab. en annexes.
- Calvet 1994 : CALVET (M.) - *Morphogenèse d'une montagne méditerranéenne, les Pyrénées orientales*, Thèse de doctorat d'État, Université de Paris I - Sorbonne 3 t., 1178 p., 323 fig., 290 photos et 6 planches hors-texte, éditée en 1996, BRGM éd., doc. n° 255, 1177 p., 293 fig., ph. et pochette de cartes h.t.
- Canal et Soler 1976 : CANAL (J.), SOLER (N.) - *El Paleolític a les comarques gironines*. Girona, 191 p., 135 fig.
- Canal et Carbonell 1989 - CANAL (J.), CARBONELL (E.) - *Catalunya paleolítica*, Patronat eiximenis éd., Girona, 443 p.
- Capdeville et alii 1997 : CAPDEVILLE (J.-P.), CHALARD (P.), JARRY (M.), MILLET (D.), O'YL (W.) - Le gisement d'en Jaca-La Sauvegarde à Colomiers (Haute-Garonne) : nouvelles données, *Paléo*, 9, p. 69-99, 19 fig.
- Carbonell et alii 1988 : CARBONELL (E.), COLLINA-GIRARD (J.), GUILBAUD (M.), MORA (R.), SALA (R.) - Le gisement Pléistocène moyen de Puig d'en Roca (Espagne), *Bulletin de la S.P.F.*, 85-7, Paris, p. 204-209, 3 fig, 5 tabl.
- Carbonell i Roura 2000 : CARBONELL I ROURA (E.), SALA (R.) - *Planeta humano*, Península éd., Barcelona.
- Clauzon et alii 1989 : CLAUZON (G.), BERGER (G.), ALOÏSI (J.-C.), GOT (H.), MONACO (A.), MARTIN-BUSCAIL (R.),

GADEL (F.), AUGRIS (C.) MARCHAL (J.-P.), MICHAUX (J.), SUC (J.-P.) - *Notice explicative, Carte géologique. France (1/50 000), feuille Perpignan (1091)*, Orléans, BRGM, 40 p. ; in carte géologique par Berger (G.), Clauzon (G.), Michaux (J.), Suc (J.-P.), Aloisi (J.-C.), Got (H.), Monaco (A.), Augris (C.), Gadel (F.), Martin-buscaïl (R.), Marchal 1988

Collina-Girard 1975 : COLLINA-GIRARD (J.) - *Les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires de la plaine du Roussillon (P.-O., France) : Outillages sur galets (pebble - Culture) du Pleistocène inférieur et moyen sur les terrasses des basses vallées de la Tet et du Tech*, Thèse de Doctorat de IIIème cycle, Université de Provence, Marseille I, 407 p. 106 pl.

Collina-Girard 1975-76 : COLLINA-GIRARD (J.) - Étude de deux stations à galets aménagés de la région de Rodès (P.-O.) ; analyse des modes de débitage de l'outillage, *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, 20, p. 67-79.

Collina-Girard 1976 a : COLLINA-GIRARD (J.) - Les industries humaines de la vallée de la Tet (P.-O.), *IXème Congrès des Sciences préhistoriques et protohistoriques*, Livret guide C, Nice

Collina-Girard 1976 b : COLLINA-GIRARD (J.) - Les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires de la Tet et du Tech (Catalogne française), *Géologie méditerranéenne*, 3, p. 183-190.

Collina-Girard 1976 c : COLLINA-GIRARD (J.) - Les alluvions fluviales des fleuves côtiers dans le Roussillon (Tet, Tech, Agly), *La Préhistoire française*, t. 1-1, Henry de Lumley dir., CNRS éd., Paris, p. 78-82, 1 carte., 1 tab.

Collina-Girard 1978 : COLLINA-GIRARD (J.) - Évolution des industries à galets aménagés de la vallée de la Tet (P.-O.), *Bulletin de la SPF*, 75-6, p. 172-180.

Collina-Girard 1986 : COLLINA-GIRARD (J.) - Grille descriptive et évolution typologique des industries archaïques : le modèle catalan, *Bulletin de la SPF*, 83/11-12, p. 383-403.

Creus 1950 : CREUS (A.) - Paléolithique inférieur dans la région de Cabestany, *Congrès d'histoire de France méridionale*, 1949, Fédération historique du Languedoc éd., Valence, p. 50.

Creus 1957 : CREUS (A.) - Paléolithique ancien en Roussillon, *Bulletin de la S.A.S.L. des P.-O.*, 70, p. 93-112.

Debénath 1999 : DEBÉNATH (A.) - Les origines du peuplement : le Paléolithique ancien, *Nouvelle Histoire du Roussillon*, Jean Sagnes dir., Trabucaire éd., Perpignan, p. 12-23, 1 fig.

Debals 1998 : DEBALS (B.) - *Etudes sédimentologiques des formations quaternaires des bassins des fleuves côtiers du Roussillon (France), vallée de la Tet et du Tech*. Thèse de doctorat, 2 vol, Université de Perpignan, 288 p.

Descamps, Martzluff 2005 : DESCAMPS (C.), MARTZLUFF (M.) - Perception de l'homme de Tautavel par les élèves et étudiants des Pyrénées-Orientales : évolution sur une décennie (1991-2001), *De l'art d'être conservateur. Du site au musée, la Préhistoire et l'Antiquité mises en espace*, Presses universitaires de Perpignan éd., p. 131-143.

Giret 1995 : GIRET (A.) - Étude des formations quaternaires de la Tet par l'analyse morphométrique, *Quaternaire*, 6/3-4, p. 121-137.

Got 1967 : GOT (H.) - Contribution à l'étude sédimentologique des terrasses quaternaires du Roussillon, *Bull. de la Société géologique française*, 7-IX, p. 212-220.

Got 2003 : GOT (H.) - Les terrasses quaternaires du Roussillon, *Les origines de Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan, P.-O.). Du Néolithique au premier âge du Fer*, Isabelle Rébé et Remy Marichal dir., Monographies d'Archéologie méditerranéenne éd., 16, p. 33-35, 4 fig.

Jaubert et Servelle 1996 : JAUBERT (J.), SERVELLE (C.) - L'Acheuléen dans le bassin moyen de la Garonne (Région Midi-Pyrénées) : état de la question et implications, *L'Acheuléen dans l'Ouest de l'Europe*, actes du colloque de Saint-Riquier, 1989, Alain Truffeau dir., CERP éd., 4, 57 p. et ill.

Leakey et Lewin 1977-85 : LEAKEY (R. E.), LEWIN (R.) - *Les origines de l'homme*, publié aux Etats-Unis en 1977, traduit en 1979, réédité en 1985 chez Flammarion, 271 p.

Lumley et alii 1963 : LUMLEY (H.de), GAGNÈRE (S.), BARRAL (L.), PASCAL (R.) - La grotte du Vallonet (Roquebrune-Cap-Martin, Alpes Maritimes), *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, 10, p. 5-20, 7 fig., 1 tabl.

Lumley et Ripoll 1965 : LUMLEY (H. de), RIPPOLL PERELLÒ (E.) - El Paleolític medio a Catalunya, *Ampurias*, 26-27, p. 1-70.

Lumley-Woodyear 1969-1971 : LUMLEY-WOODYEAR (H.de) - *Le Paléolithique inférieur et moyen du Midi méditerranéen dans son cadre géologique (Ligurie, Provence, Bas-Languedoc, Roussillon, Catalogne)*, Thèse publiée in Vème suppl. à *Gallia-Préhistoire*, CNRS éd., Paris, 2 t., Ligurie, Provence : 463 p, 353 fig, 24 tabl. et Bas-Languedoc, Roussillon, Catalogne : 445 p., 300 fig.

Lumley et alii 1976 : LUMLEY (H. de), COLLINA-GIRARD (J.), ABÉLANET (J.), BAZILE (F.), MEIGNEN (L.) - Les premières industries humaines en Languedoc méditerranéen et en Roussillon, *La Préhistoire française*, t. 1-2, Henry de Lumley dir., CNRS éd., Paris, p. 777-794, 12 fig., 11 tab.

Lumley 1976 a : LUMLEY (H. de) - Les premières industries humaines dans les Pyrénées et le bassin de la Garonne, *La Préhistoire française*, t. 1-2, Henry de Lumley dir., CNRS éd., Paris, p. 795-796.

Lumley 1976 b : LUMLEY (H. de) - Les civilisations du Paléolithique inférieur en Languedoc méditerranéen et en Roussillon, *La Préhistoire française*, t. 1-2, Henry de Lumley dir., CNRS éd., Paris, p. 853-874, 14 fig., 2 tab.

Lumley 1976 c : LUMLEY (H. de) - Les premières industries humaines de Provence, *La Préhistoire française*, t. 1-2, Henry de Lumley dir., CNRS éd., Paris, p. 7657767 fig.2 tabl., 14 fig., 2 tab.

Lumley et alii 1979 a : LUMLEY (H. de), FOURNIER (A.), BEINER (M.), BOUDIN (R.-C.), CAMARA (A.), GELEIJNE (V.), MISKOVSKY (J.-C.), PARK (Y.-C.), PENEAUD (P.), SAAS (A.), SCHAAF (O.) - Étude géologique du remplissage de la Caune de l'Arago, *Dossiers de l'Archéologie*, 36, Dijon, p. 18-27, 13 fig.

Lumley et alii 1979 b : LUMLEY (H. de), CAMARA (A.), GELEIJNE (V.), KREZPKOWSKA (J.), PARK (Y.-C.), SVOBODA (J.) - Les industries lithiques de l'homme de Tautavel, *Dossiers de l'Archéologie*, 36, Dijon, p. 60-79, 30 fig.

Lumley *et alii* 1984 : LUMLEY (H. de), FOURNIER (A.), PARK (Y.-C.), YOKAYOMA (Y.), DEMOUY (A.) - Stratigraphie du remplissage pléistocène moyen de la Caune de l'Arago, à Tautavel. Étude de 8 carottages effectués de 1981 à 1983, *L'Anthropologie*, 88-1, Paris, p. 5-18.

Lumley *et alii* 1992 : LUMLEY (H. de), FOURNIER (A.) et coll. - *Panneaux explicatifs de la stratigraphie*, Musée de la Préhistoire, Tautavel.

Lumley et Merle des Isles 2000 : LUMLEY (H. de), MERLE DES ISLES (M.-R.) - Le musée de Préhistoire. Dans les pas du premier catalan. Il y a 450 000 ans, Tautavel (supplément au journal *L'Indépendant* du 8 avril 2000, rééd. en 2004), Perpignan, 26 p. et ill.

Lumley 1991 et 1998 : LUMLEY (M.-A.) - Tautavel. Caune de l'Arago, *Bilan scientifique Régional*, SRA, DRAC Languedoc-Roussillon, p. 96 et p. 160-162

Lumley 1992 et 1993 : LUMLEY (M.-A.), LUMLEY (H. de) - Tautavel. Caune de l'Arago, *Bilan scientifique Régional*, SRA, DRAC Languedoc-Roussillon, p.106-107 et p. 144-145.

Maroto *et alii* 1987 : MARTO (J.), SOLER (N.), MIR (A.) - La cueva de Mollet I (Serinyà, Girona). *Cypsela* VI, Centre d'Investigacions arqueològiques de Girona éd., p. 101-110.

Martzluff 1985 : MARTZLUFF (M.) - Rapport de prospection. Rossello-Bassin du Reart, *Sites paléolithiques des P.-O.- Inventaire*, Michel Martzluff et coll., Rapport ronéot., Université de Perpignan-CREC et SRA languedoc-Roussillon, p. 1-18, 5 fig., 13 pl. hors texte, 40 fiches.

Martzluff 1993 : MARTZLUFF (M.) - *Villeneuve-de-la-Raho. Un terroir du Roussillon. Géologie, archéologie, histoire*, Le publicateur éd., Perpignan, 95 p. et ill.

Martzluff 2003 a : MARTZLUFF (M.) - Prospection-inventaire plaine du Roussillon, Bassin du Tech, complément aux prospections du tracé LGV, Notices, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 18, p. 53-54, 1 fig.

Martzluff 2003 b : MARTZLUFF (M.) - Œuvrons ensemble pour un véritable service départemental de l'Archéologie, Regards sur 20 ans d'Archéologie en Roussillon, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 18, p. 57-63, 5 fig.

Martzluff 2004 a : MARTZLUFF (M.) - Petit Clos-parcelle IV 311. Formation sédimentaire contenant des industries du Paléolithique ancien-moyen sous un site antique, Notices, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 19, p. 36-40, 4 fig.

Martzluff 2004 b : MARTZLUFF (M.) - Atapuerca et les premiers peuplements de la Méditerranée, CR de la conférence d'E. Carbonell, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 19, p. 55-58, 5 fig.

Martzluff 2006 : MARTZLUFF (M.), DESCAMPS (C.) - Préhistoire des Pyrénées-Orientales : l'œuvre des sociétés savantes et des associations d'archéologie, *Congrès du centenaire : un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire*, XXVI Congrès préhistorique de France-Avignon, 21-25 sept. 2004, S.P.F éd. (sous presses), p. 1-13, 2 fig.

Moigne 1999-2000-2001 : MOIGNE (A.-M.) - Tautavel. Caune de l'Arago, *Bilan scientifique Régional*, SRA, DRAC Languedoc-Roussillon, p.170-171, 2 fig, p. 182-183, 1 fig. et p. 205-206, 1 fig.

Perrenoud 1993 : PERRENOUD (C.) - *Origine et mise en place des paragenèses phosphatées de remplissages karstiques quaternaires. Étude micromorphologique des sédiments de la Cauna de l'Arago (Tautavel, P.-O.) et de la Baume Bonne (Quinson, Alpes-de-Haute-Provence)*, Thèse de doctorat, Muséum, Paris, 177 p. et ill

Riéra 2002 : RIÉRA (D.) - *Contribution à l'étude des vieilles industries préhistoriques dans le bassin du Réart-Cantarana*, Mémoire de Maîtrise, Université de Perpignan, 116 p. et ill.

Tavoso 1969 : TAVOSO (A.) - *Étude des terrasses alluviales du Fresquel (Aude) et des industries préhistoriques associées*, Thèse de IIIème cycle, Faculté des Sciences Paris 1.

Tavoso 1976 : TAVOSO (A.) - Les première industries humaines dans le bassin du Tarn, *La Préhistoire française*, t. 1-2, Henry de Lumley dir., CNRS éd., Paris, p. 797-799, 3 fig.

Tavoso 1978-1986 : TAVOSO (A.) - *Le Paléolithique inférieur et moyen du Haut-Languedoc. Gisements des terrasses alluviales du Tarn, du Dadou, de l'Agout, du Sor et du Fresquel*, Thèse de doctorat de IIIème cycle, publiée en 1986 dans *Études quaternaires*, 5, Université de Provence, 404 p. et ill.

Serra-Joulin 2001-2002 : SERRA-JOULIN (D.) - Les industries lithiques de la grotte de la Terrasse à Montmaurin (Haute-Garonne), *Préhistoire Anthropologie méditerranéennes*, 10-11, ESEP-Université de Provence éd., p. 5-26, 21 fig.

Wendt 1954 : WENDT (H.) : *À la recherche d'Adam*, traduction de *De ich suchte Adam*, 1953, par G. Meister et J. Revermont, La table ronde éd., Paris, 410 p. 56 fig., 32 pl. h. texte.

Préhistoire récente à Tarerach : Le site Néolithique du Planal La station de la fin du Bronze ancien du Mas d'En Colom

BLAIZE YVES, BLAIZE MARIE, BLAIZE LOUISE

1. LE SITE NÉOLITHIQUE DU PLANAL

1. 1 Historique et situation du site

C'est en septembre 2000 que ce site a été découvert par Louise Blaize sur la commune de Tarerach, au lieu-dit *Lo Planal*, dans une vigne appartenant à Hervé Grieu.

Le gisement est localisé à 1 km au nord-est du village, sur la bordure occidentale du plateau de Montalba, dans la cuvette de Tarerach. Comme la station du *Mas d'en Colom*, le gisement occupe une position excentrée, à l'abri des vents d'ouest dominants, sous la crête qui s'abaisse en arc-de-cercle depuis le *Roc del Moro* jusqu'au col des *Ausinas*. Situé à la

charnière des premières pentes et d'un plat au sol peu épais constitué de sables issus de la décomposition du granit porphyroïde, à proximité immédiate d'un filon de quartz démantelé incluant des intrusions de porphyre vert, il réunit les conditions favorables à l'implantation d'un groupement humain dont la survie était assurée par une économie agro-pastorale.

Les vestiges sont dispersés sur un quart d'hectare environ sur un sol bouleversé par les aménagements culturels postérieurs. Dans un mur de 1,50 m soutenant les terres d'une *feixa*, nous avons découvert une meule et, au pied du mur, quelques très rares tessons très fragmentés ainsi que diverses pièces lithiques.

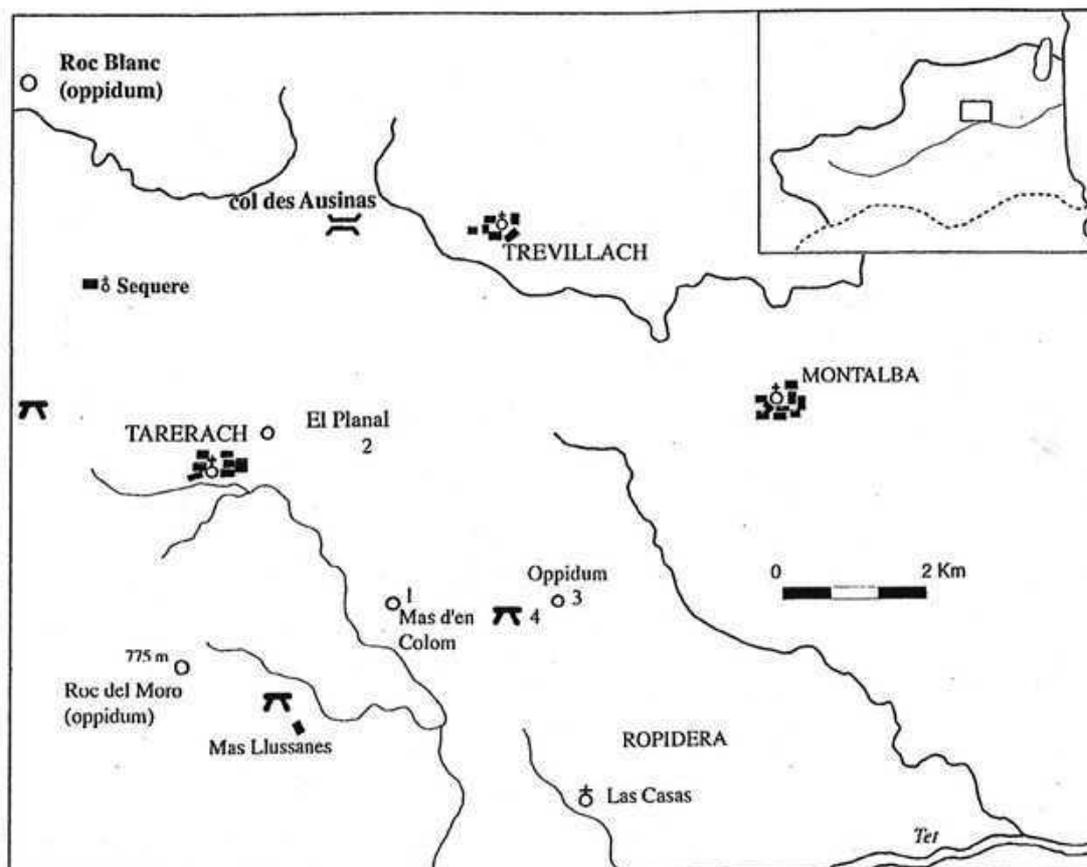


Fig. 1 : le plateau de Montalba

1. Station du Mas d'en Colom. Tarerach (Bronze ancien - Bronze moyen)
2. Station du Planal. Tarerach (Néolithique moyen)
3. et 4. Dolmen et oppidum de Ropidera. Rodès (Bronze final III)

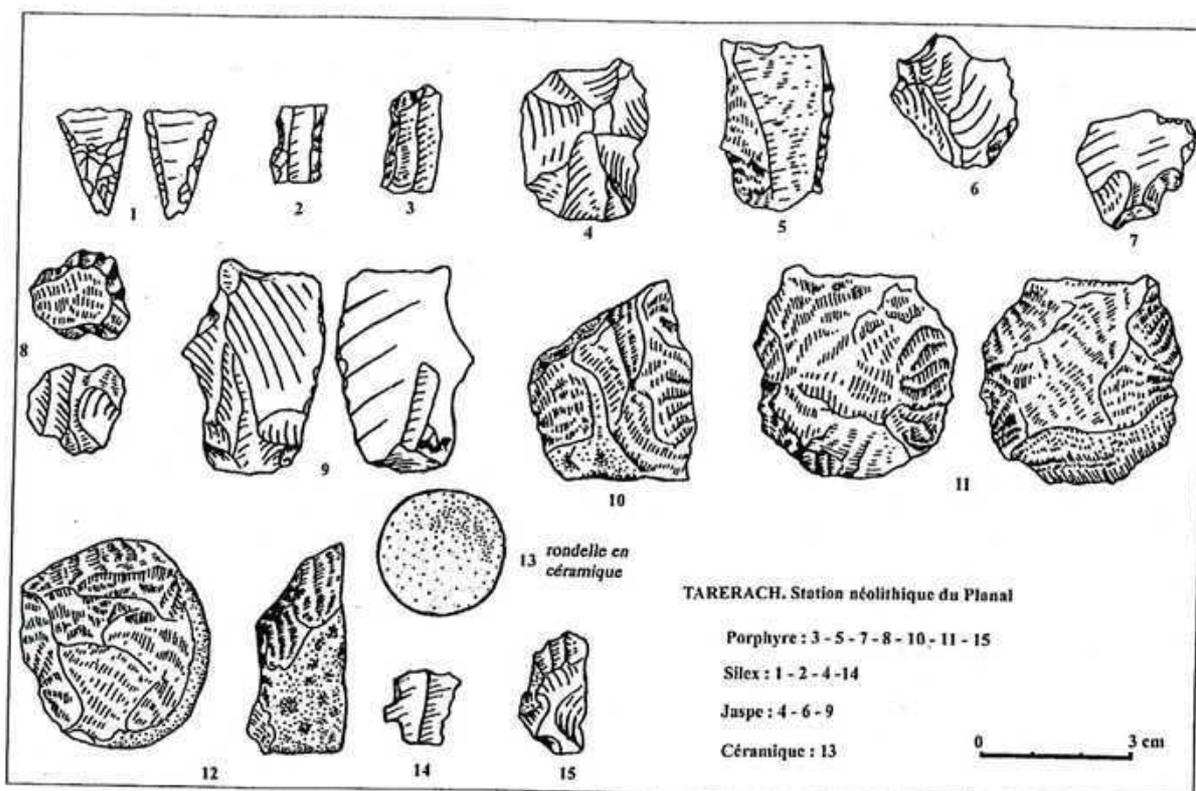


Figure 2

1. 2 L'industrie lithique (fig. 2)

24 jaspes, 22 porphyres, 10 silex et 1 roche indéterminée se répartissent en :

- 1 pointe de flèche sur éclat à tranchant transversal (fig. 2, n°1)
- des lamelles lustrées (fig. 2, n° 2 et 3)
- 2 racloirs dont 1 en silex (fig. 2, n° 4), l'autre en quartzite (fig. 2, n°5)
- divers micro éclats retouchés et micro grattoirs (fig. 2, n°6, 7, 8 et 15)
- 1 grattoir- bec

1. 3 Conclusions

La flèche tranchante, une lamelle de silex blond, un fragment de hache polie et le grattoir bec (un objet identique est signalé à Vierville dans la Manche en bordure du golfe de Carentan) (G. Verron, 1976) datent l'ensemble du Néolithique

Évidemment les vestiges sont peu nombreux. La vigne n'est pas labourée, elle est traitée chimiquement et il y a peu d'espoir d'enrichir ce lot qui atteste néanmoins la présence d'un peuplement humain sur le plateau de Montalba dès le Néolithique.

2. LA STATION DE LA FIN DU BRONZE ANCIEN DU MAS D'EN COLOM À TARERACH

2. 1 Historique et situation

La station a été découverte par Louise Blaize à l'automne 1999 sur la commune de Tarerach au lieu-dit *Mas d'en Colom*, lors de la vendange d'une vigne récemment plantée par H. Grieu, viticulteur à

Tarerach. Elle est située à 2 km au sud-est du village sur la rive gauche du ruisseau de Tarerach, cours d'eau intermittent qui draine le terroir de la commune. Elle occupe un replat de la bordure méridionale du plateau de Montalba à 480 m d'altitude (fig. 1).

2. 2 La station

Elle s'étend sur une surface restreinte de 150 m² environ. L'attention de Louise Blaize fut attirée par de nombreux tessons de céramique très fragmentée, concentrés sur une surface très pierreuse de 150 m². Les prospections menées au cours de ces dernières années ont permis de recueillir de nombreux tessons, des percuteurs en quartz, un affûtoir, un débris de meule, mais aussi, sur une surface restreinte de 3 m² environ, diverses pièces lithiques (fig. 3). Nous n'avons pas recueilli de charbons de bois, mais des silex sont brûlés, certains éclats de porphyre portent des cupules thermiques et quelques pierres de granit issues de la zone pierreuse sont rougies par le feu.

Les deux zones qui concentrent ces restes paraissent correspondre à l'emplacement d'un habitat. Lors de la mise en culture, le charruage a fait remonter tous ces vestiges à la surface du sol. Quelques éléments ont pu être repoussés sur le pourtour de la vigne par le tractopelle qui a déblayé le terrain des roches qui l'encombraient. Dans ces accumulations qui atteignent jusqu'à 2 m de hauteur (en tireté sur la figure 3), nous avons recueilli quelques rares tessons de céramique et des percuteurs de quartz. Les murs en pierre sèche, d'une hauteur de 1, 80 m, témoignent d'aménagements du siècle dernier, lorsque la bergerie du *Mas d'en Colom*, dont les ruines se dressent à 200 m de là, était en activité (fig. 3).

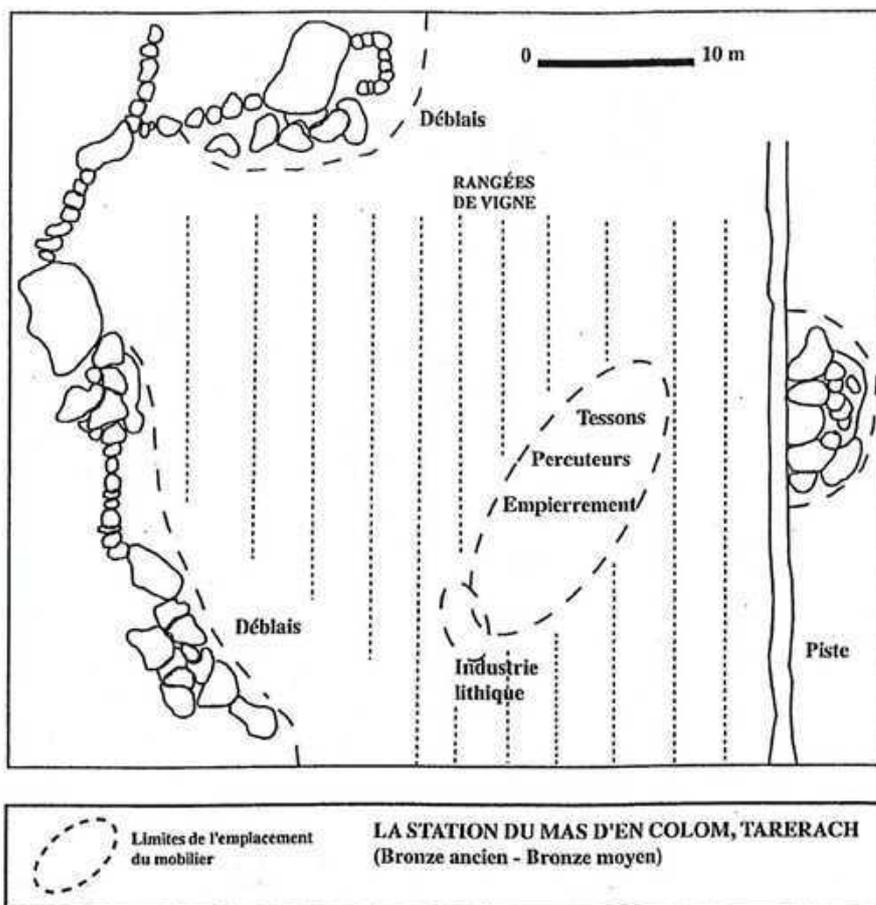


Figure 3

2.3 La céramique

Les tessons, très morcelés, ne permettent pas de reconstituer les formes. Toutefois, on reconnaît des fonds plats, des carènes douces appartenant à des urnes biconiques. Quelques tessons épais indiquent des jarres de stockage ; la majorité provient de vases de capacité moindre, et un rebord en pâte fine de teinte beige appartient à un bol.

La pâte est en général de fabrication locale, à dégraissant grossier. Les grains de quartz sont nettement apparents à la cassure. Bien que les surfaces externes soient érodées, on reconnaît deux tessons à décor rustiqué (surface grossière et rugueuse avec projection de pâte, (fig. 4, n°4).

Les éléments de préhension sont variés. On remarque des anses à ruban dont la largeur varie de 1,5 cm à 5 cm, selon qu'elles appartiennent à des vases de stockage ou à de la vaisselle d'usage domestique. On compte 3 anses en boudin sans pouvoir préciser si elles sont verticales ou horizontales. Dans le lot figurent 4 pouciers :

- 1 cylindrique à sommet plan ne débordant pas le corps de l'appendice (type 1 établi par Richard Lund, fig.4, n°8)

- 2 exemplaires à sommet plan ou concave débordant le corps de l'appendice de façon continue (type 2A et 2B du même auteur, fig. 4, n°9)

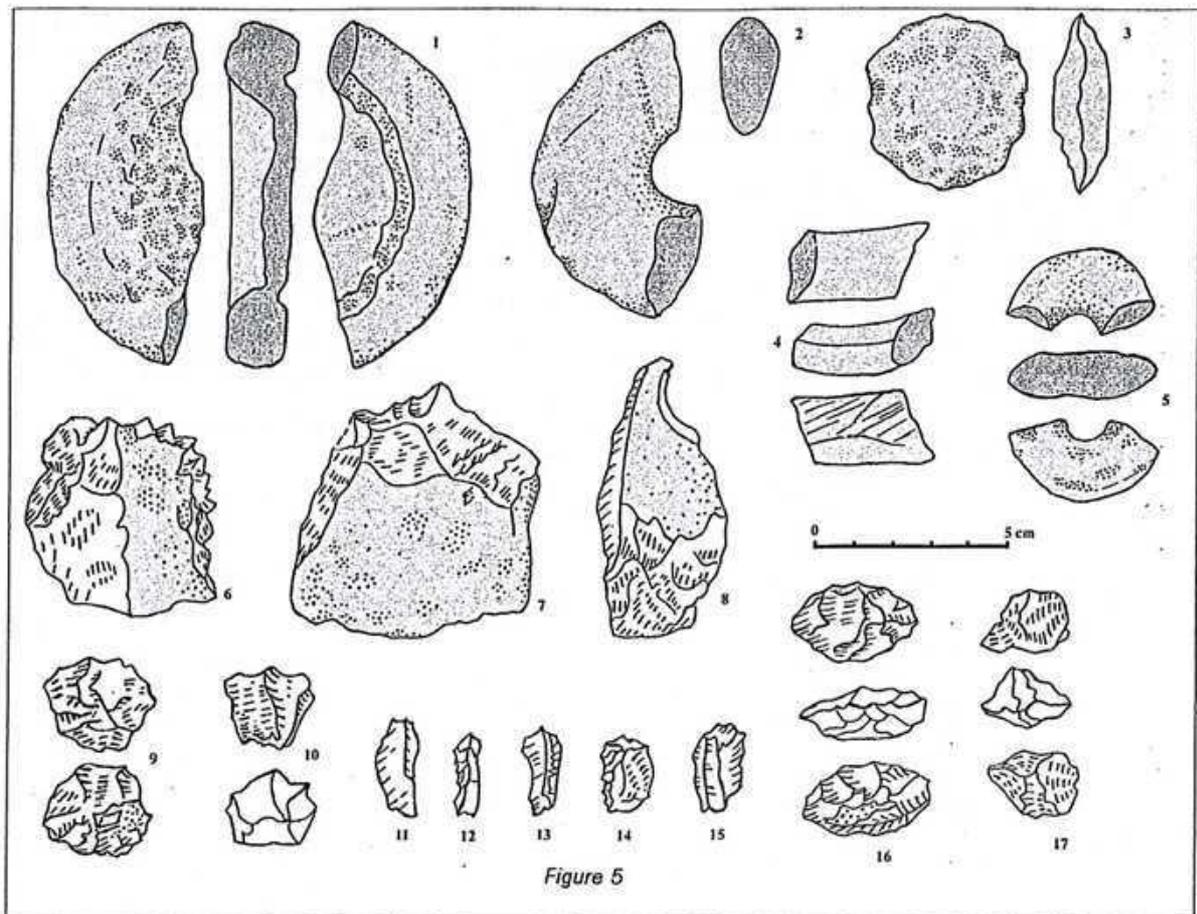
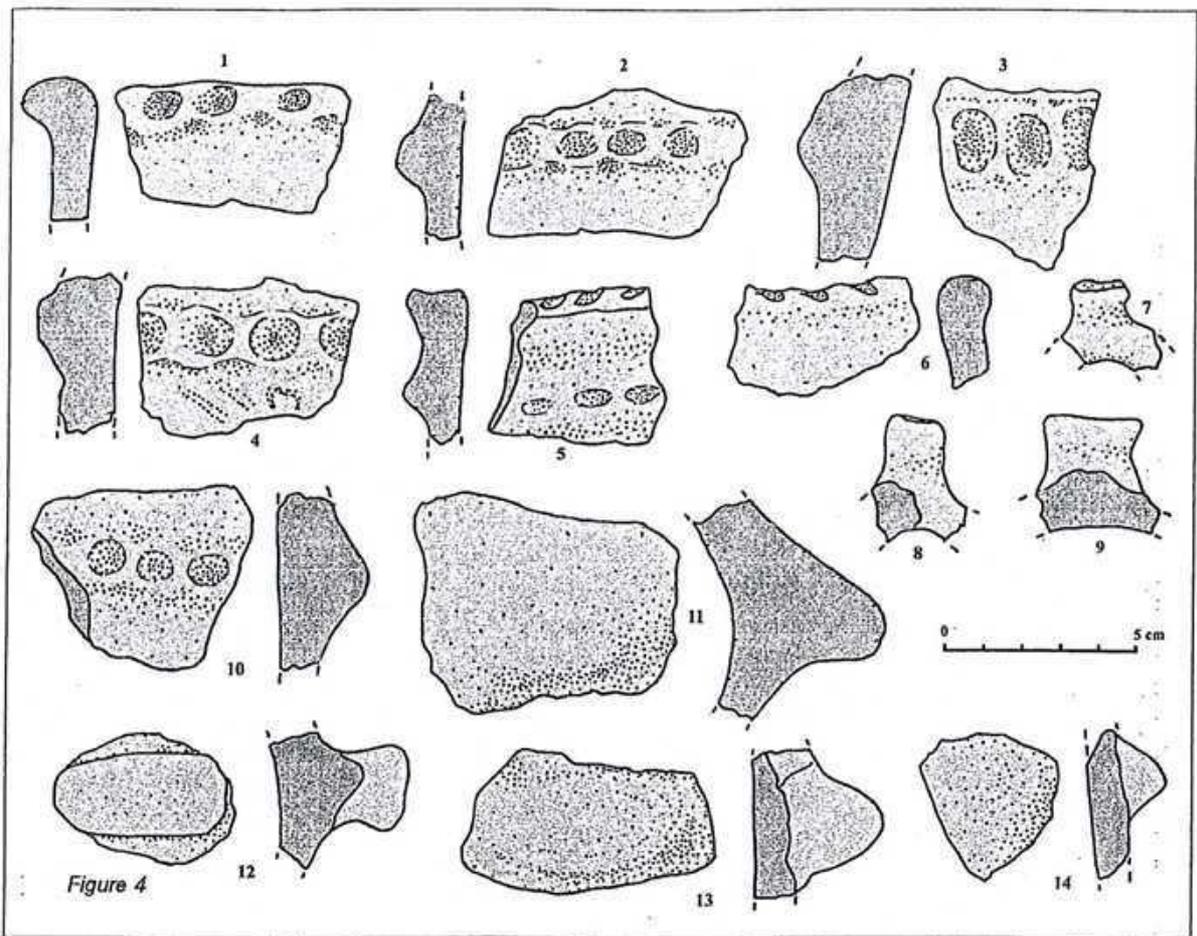
- 1 petit bouton cylindrique à sommet concave dont le diamètre (16 mm) est supérieur à la hauteur (10 mm) (type 3, fig. 4 n°7).

Les bossettes sont très variées, elles affectent des formes rondes ou étirées (fig. 4, n°13 et n°14) de grosseurs différentes, épaisses (fig. 4, n°11) ou dégagees (fig. 3, n°12).

Les décors sont exclusivement des cordons impressionnés. Parfois le cordon est immédiatement sous la lèvre (fig. 4 n°1) ou légèrement au dessous (fig. 4, n° 2 et n° 3). Deux tessons sont cupulés directement sur la lèvre, l'un d'eux avec un cordon impressionné au dessous (fig. 3, n°5 et 6), semblables aux deux tessons de la *Balma del Carrat* à Caunes (Aude) dans un contexte Bronze ancien (J. Guilaine, 1972).

2.4. L'industrie lithique

Parmi les éléments issus de la tradition chalcolithique figure l'industrie tirée en partie de roches locales : porphyre vert (43 ex.), jaspes (6 ex.), radiolarites (2 ex.) ; pour une autre partie en roches d'importation : silex (10 ex.), calcédoine, variété cornaline (2 ex.), et chert (1 ex.). Un galet de calcaire, 8 éclats et débris de chloritoschiste et 1 en roche indéterminée complètent cet inventaire. Parmi les éléments remarquables du débitage, nous avons 1 micro nucléus à éclats triangulaires (fig. 5, n° 17), 1 micro nucléus prismatique à lamelles (fig. 5, n° 10), 1 micro nucléus bipolaire à lamelles sur éclat (fig. 5, n° 15), pièces



taillées dans le porphyre, et 1 micro nucléus en roche indéterminée (olivine ?) (fig. 5, n° 9)

Le premier objet ramassé par Louise Blaize est un racloir de silex court et trapu (fig. 5, n°16). Il a été découvert dans les ravinelements provoqués par les pluies particulièrement abondantes cette année-là, toujours sur le même emplacement, facilement repérable dans les ceps de vigne plantés à 1 m de distance et dans les rangées écartées de 1,80 m (fig. 2).

C'est au cours de multiples retours sur les lieux que l'on a pu retrouver, parmi les débris et éclats de taille, d'autres outils dont : 1 racloir denticulé (fig. 5, n°9), 1 bec (fig. 5, n°7), 1 grand éclat encoché, aminci par retouches envahissantes sur sa partie proximale (fig. 5, n° 8). Dans le micro outillage, on compte des lamelles ayant servi d'armatures de faucille. Elles portent le « lustré des céréales » consécutif à un usage intensif (fig. 5, n° 12 à 14).

2. 5. L'artisanat en roche tendre

Il est attesté par 8 débris de parures ou de pièces d'équipement en chloritoschiste, un schiste satiné métamorphique de la zone à chlorite, dont il existe plusieurs enclaves dans le secteur, notamment à Marcevol au Mas Llusanes. Jean Abélanet, dès 1965, signalait des fragments d'anneaux disques à la Taula del Baro, rocher pittoresque situé à la limite des territoires de Tarérach et Montalba, dans le remplissage du dolmen « *La Barraca* » au Mas Llusanes et aux environs immédiats du mégalithe (J. Abélanet, 1987).

Depuis les découvertes se sont multipliées sur le plateau de Ropidéra. Des exemplaires y ont été découverts par P. Menudier, L. Blaize et Yvon Blaize. Nous reproduisons l'exemplaire trouvé par ce dernier sous un rocher en 2002 (fig. 5, n° 2).

Les disques perforés ont été reconnus dans la Préhistoire récente dès la fin du XIXe siècle (Cordier, 1997), mais entre les casse tête en silex taillés, les bâtons à fouir ou autres objets perforés et les anneaux disques en roche tendre signalés par Jean Abélanet, il n'existe qu'une vague parenté dans la forme, même si leur fonction n'est pas toujours bien établie (utilitaire, parure ?).

Au *Mas d'en Colom*, il s'agit encore d'autre chose : ce sont des débris de fabrication de bracelets qui ont été recueillis, du moins pour les 5 fragments brisés, et cela à différentes étapes de fabrication avant polissage (fig. 5, n° 1) : 1 disque interne (diamètre 4,5 cm) détaché au percuteur (fig. 5, n° 3), 1 fragment de bracelet qui porte de très nettes traces de polissage sur les faces internes et externes (fig. 5, n° 4) et 1 dernier fragment (diamètre de perforation 0,9 cm ; diamètre externe 4 cm) pourrait avoir appartenu à une fusaiole (fig. 5, n° 5).

Les bracelets, objets de parure très prisés au cours des temps passés et présents, existent depuis le Néolithique ancien. Ils sont façonnés en roches variées, calcaire en Provence, généralement en schiste dans les Alpes, le Puy-de-Dôme, le Loir-et-Cher, etc. En Seine-et-Marne, des bracelets de schiste étaient fabriqués sur place à partir de matière première importée (G. Bailloud, 1976). Dans le Rubané final en Bavière, en Alsace, en Ile-de-France, en Belgique, les bracelets sont en terre cuite. À la station du Mas

d'en Colom, à la fin du Bronze ancien, ils sont encore fabriqués avec des techniques empruntées au Néolithique.

2. 6. Datation et conclusion

La présence d'éléments lithiques auprès d'éléments céramiques ne semble pas résulter d'un mélange appartenant à deux cultures différentes sur le site du *Mas d'en Colom*. Ce mélange a déjà été constaté par divers auteurs. A. Bocquet note « la persistance dans les Alpes entre XVIIe et XIIe s. d'un outillage en silex et de nombreux gisements attribués au Chalcolithique (...) se sont constitués au Bronze ancien sans qu'il soit possible de le discerner en l'absence de mobilier métallique ». Jean Abélanet, dans la grotte sépulcrale des Châtaigniers à Vingrau, a mis au jour un mobilier funéraire homogène très caractéristique du Bronze ancien. La poterie comprend des pichets biconiques, des cruches à anses coudées, des urnes à panse renflée (J. Guilaine, 1972). « Les décors comportent essentiellement des cordons impressionnés disposés horizontalement ou verticalement. On connaît aussi le bouton rond collé directement sur la panse. Le matériel métallique comprend une perle en bronze en tonnelet et huit alènes losangiques bipointes » (Guilaine, 1972). Cet auteur constate par ailleurs « la présence de presque tous les éléments de tradition chalcolithique : cinq boutons prismatiques à perforation en V, deux perles tubulaires de dentales, ... ». La date de 1910-1610 avant J.-C. (GIF-1275 : 3430±120 BP) a été obtenue pour cet ensemble.

La station du *Mas d'en Colom* de Tarérach avec les décors rustiqués et les anses à pouciers qui rajeunissent l'ensemble est nettement postérieure et pourrait bien dater de la période de transition Bronze ancien/Bronze moyen. On connaissait déjà autour du plateau de Montalba les *oppida* du *Roc del Moro* à Tarérach, l'*oppidum* du type éperon barré du *Roc Blanc*, sur la rive droite de la Désix, face à l'*oppidum* de la *Croix de Fer* à Prats-de-Sournia et sur lequel ont été découverts des tessons romains (inédit). Sur le plateau de Montalba, les nouvelles découvertes (dolmen de *Ropidéra* à l'été 2005), l'*oppidum* situé à quelques centaines de mètres (été 2000) et la station du *Mas d'en Colom* viennent compléter notre connaissance sur l'occupation humaine de ce territoire à l'Âge du Bronze. Mais ce peuplement est beaucoup plus ancien comme le laisse supposer la station du *Planal* à Tarérach.

BIBLIOGRAPHIE

Abélanet Jean : Un petit artisanat d'anneaux disques en pierre d'époque néolithique dans la région de Tarérach-Montalba (Pyrénées-Orientales). *Etudes Roussillonnaises offertes à Pierre Ponsich*, Perpignan, Le Publicateur, 1987, p. 115-118.

Bailloud G. : Les civilisations néolithiques du Bassin parisien et du Nord de la France. *La Préhistoire française*, T. II. Les civilisations néolithiques et protohistoriques, p. 375-386, 1976.

Blaize Yvès : *Un village, une histoire. Trévillach. D'Ille et d'Ailleurs*, 10, p. 9-13, 1988.

Bocquet A. : Les civilisations de l'Âge du Bronze dans les Alpes. *La Préhistoire française*, T II. Les civilisations néolithiques et protohistoriques, p. 483-496, 1976.

Burnez C., Roussot-Laroque J : Nouveaux anneaux disques en Saintonge. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 92, n°1, janvier-mars 1995, p. 73.

Cordier G : Disques perforés en silex. Présentation d'un nouvel exemplaire (Panzoult, Indre-et-Loire) et essai d'inventaire. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 94, n°1, janvier-mars 1997, p. 103.

Guilaine Jean : L'âge du Bronze en Languedoc Occidental. Roussillon-Ariège. *Mémoires de la Société Préhistorique Française*, tome 9, p. 85, 1972 .

Iund Richard : Les vases à anses à poucier dans les Pyrénées de l'Est. *Roches ornées, roches dressées. Colloque en hommage à Jean Abélanet*, A.A.P.-O., P.U.P., Perpignan, p.363-385, 2005.

Verron G. : Les civilisations néolithiques en Normandie. *La Préhistoire française*, T II. Les civilisations néolithiques et protohistoriques, p. 387-401, 1976.

Les indigènes et la mort

L'exemple du Languedoc occidental au milieu du premier âge du Fer (VIIe s. av. J.-C.)

FLORENTE MAZIÈRE
Doctorant, Université de Provence, UMR 6573, Aix-en-Provence

Sous l'impulsion croisée des premiers échanges méditerranéens et de contacts soutenus avec le monde Hallstattien, les communautés de la fin de l'âge du Bronze et du début du premier âge du Fer (VIIIe-VIIe s. av. J.-C.) situées dans les vallées de l'Aude, de l'Orb et de l'Hérault connaissent d'importants changements. En l'absence de sources écrites, il est toujours délicat d'aborder ce type de problèmes. Mais la richesse des tombes protohistoriques dans cette partie du Midi permet de pallier en partie ces lacunes. Ainsi, grâce aux fouilles récentes des nécropoles de Pradines (Causses-et-Veyran) et de La Rouquette (Puisserguier), il est possible de dresser un tableau relativement exhaustif des processus de transformations des modes d'organisation sociale de ces petites communautés.

1. Le déroulement des funérailles

L'incinération s'impose rapidement au cours du Xe s. av. J.-C. Elle est adoptée massivement par les populations languedociennes, roussillonnaises et catalanes. Le défunt est posé sur un bûcher dont le mieux conservé a été découvert en 1999 à Causses-et-Veyran dans la nécropole de Pradines. Le radier de pierre qui le constitue s'étend sur 14 m². Au centre des trous de poteaux dessinent une structure parfaitement rectangulaire de 1,80 m de long et de 0,70 m de large destinée sans doute à maintenir les rondins de bois en tas. D'après la coloration et la fragmentation des os, la température est supérieure à 650°C. Les observations ethnologiques nous informent que la crémation dure au moins toute une journée. Généralement, les os

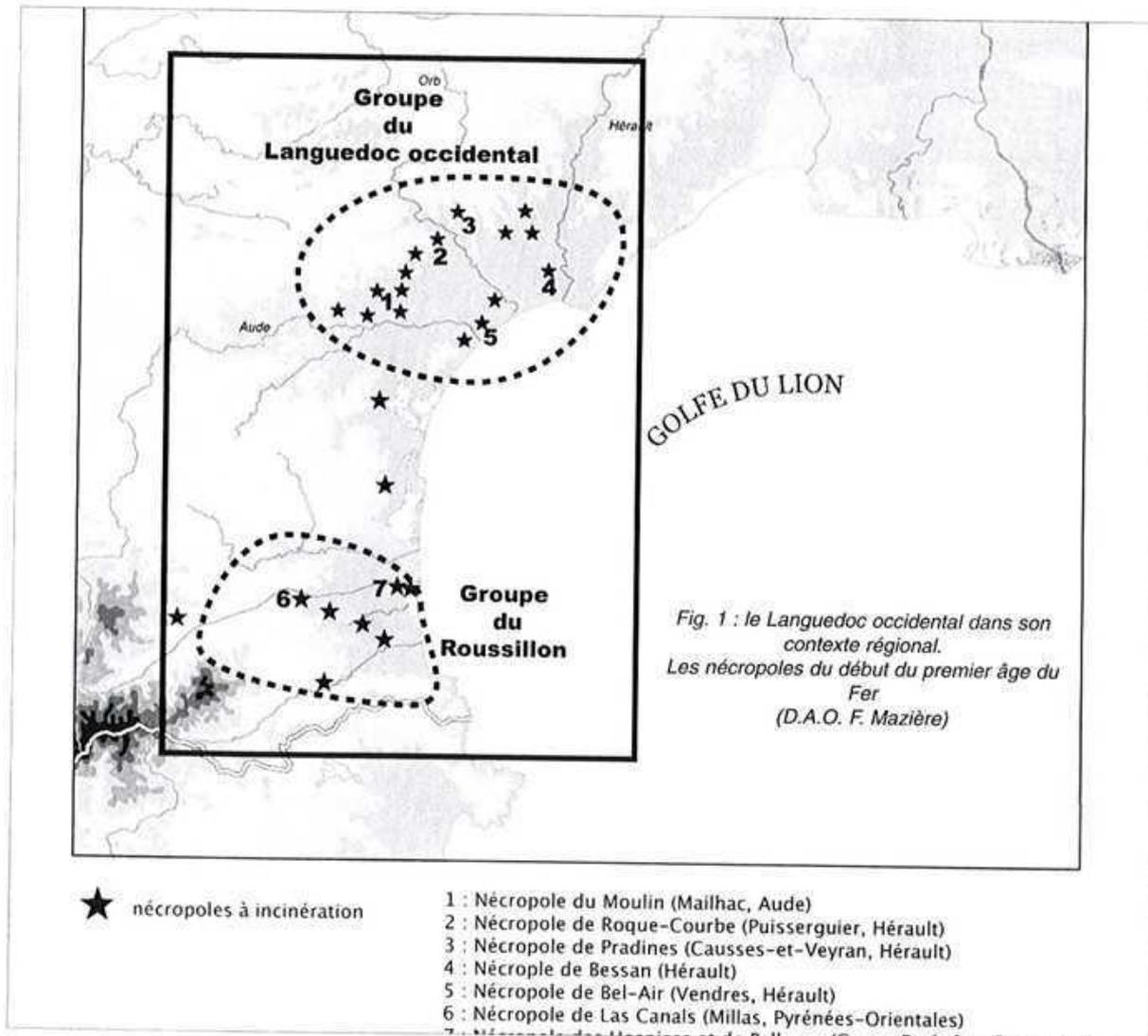




Fig. 2 : vue générale des bûchers de Pradines (Causses-et-Veyran, Hérault). (DAO : Fl. Mazière).

humains brûlés sont recueillis dans un récipient unique, l'ossuaire. Toutes les parties anatomiques du corps sont collectées, mais elles sont disposées sans véritable rangement. Le crâne ne bénéficie pas non plus d'une attention particulière. L'ossuaire ne porte jamais de marque distinctive ni de décor remarquable. Parfois, il est recouvert par une petite dalle ou un couvercle. Les os sont accompagnés par les objets personnels du défunt. Certains portent des traces de feu ce qui laisse supposer que lors de la crémation, le mort était paré de ces plus beaux atours. Ces petits objets, souvent en métal, sont d'un grand intérêt pour déterminer le sexe du défunt. Les panoplies masculines comprennent des rasoirs et des petits couteaux alors que celles qui sont attribuées aux femmes sont constituées de bracelets, d'aiguilles, de boutons décoratifs mais aussi de fusaïoles, petit objet en terre cuite utilisé pour filer la laine. Malgré la forte fragmentation des os humains brûlés, il est possible d'estimer précisément le nombre et l'âge du ou des défunts. Dans les nécropoles de La Rouquette et de Pradines, les femmes et les hommes sont représentés à part égale.

Les travaux menés par R. Donat, anthropologue, montrent que les tombes sont majoritairement réservées à un seul adulte. Les plus jeunes enfants sont donc relégués hors des cimetières. On suppose en effet que les jeunes corps sont ensevelis hors des nécropoles, dans un cadre privé et familial. L'âge est donc un critère essentiel de distinction sociale, comme dans d'autres sociétés méditerranéennes à l'époque archaïque. Les sépultures contenant plusieurs défunts sont rares mais leur présence se généralise surtout à partir de la seconde moitié du VIIe s. av. J.-C. La nécropole de Pradines révèle un cas très surprenant. Trois tombes implantées au centre du cimetière abritent un sujet adulte féminin et un ou plusieurs enfants. À moins que la simultanéité des décès soit due au hasard, il semblerait que l'association de plusieurs individus d'âges différents révèle un phénomène social ou des rites particuliers liés à la maternité.

Toutes les fosses sépulcrales localisées dans l'arrière-pays sont circulaires à profil tronconique. Par contre dans la zone d'Agde, elles présentent plutôt une forme rectangulaire. Ce phénomène permet d'identifier un groupe particulier à la basse vallée de l'Hérault. Partout, les funérailles suivent le même déroulement. L'ossuaire et les objets d'accompagnement sont déposés dans ce creusement. Il s'agit essentiellement de vases, des petits objets métalliques mais aussi des quartiers de viande (mouton, bœuf, porc). Les analyses du sédiment contenu dans les récipients ont permis de détecter des traces de boisson alcoolisée (bière ou hydromel) et des fruits. Des « espaces vides » matérialisent sans doute des dépôts d'objets périssables. Une fois de plus, les analyses ont permis de détecter des peaux ou des fourrures. On pense aussi que des pièces de bois ou des vanneries ont pu être déposées dans les tombes. Ces dépôts riches, parfois d'une cinquantaine de pièces, illustrent la complexité des pratiques funéraires.

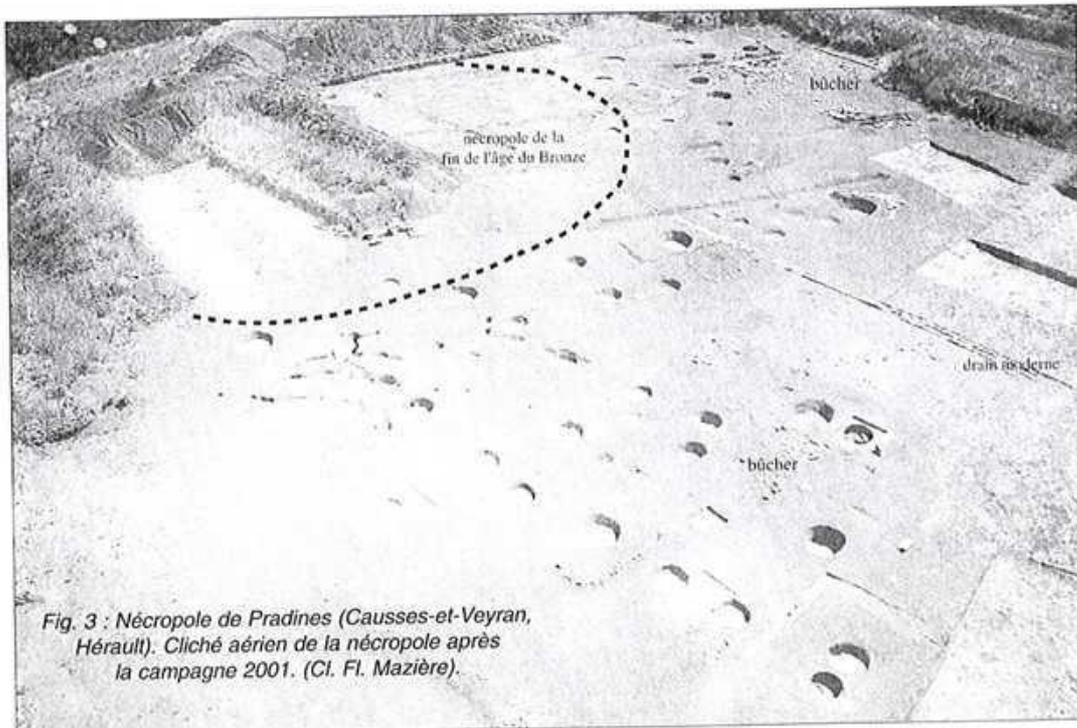


Fig. 3 : Nécropole de Pradines (Causses-et-Veyran, Hérault). Cliché aérien de la nécropole après la campagne 2001. (Cl. Fl. Mazière).



Fig. 4 : Nécropole de Pradines, Tombe 48 (Causses-et-Veyran, Hérault). Cliché du dépôt funéraire. Exemple de réouverture de tombe. (Cl. Fl. Mazière).

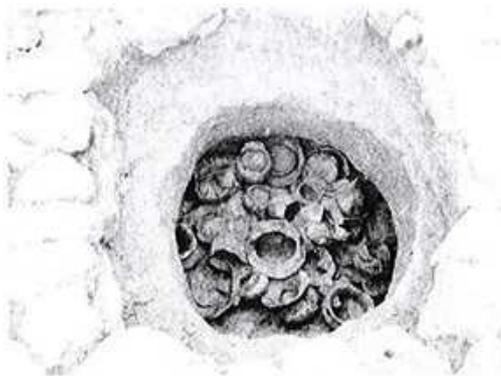


Figure 6 : Nécropole de La Rouquette Tombe 44 (Puisserguier, Hérault). Cliché du dépôt funéraire. (Cliché R. Haurillon, INRAP)

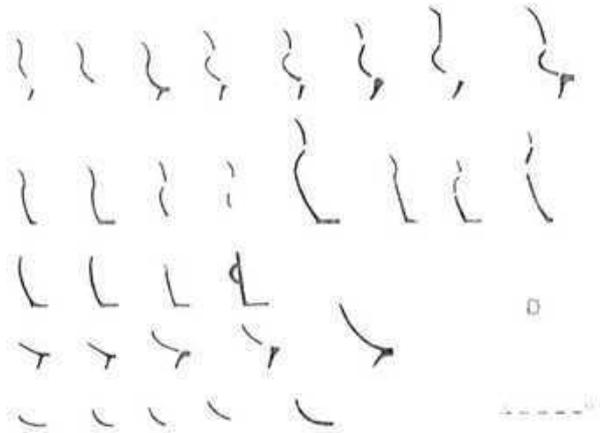
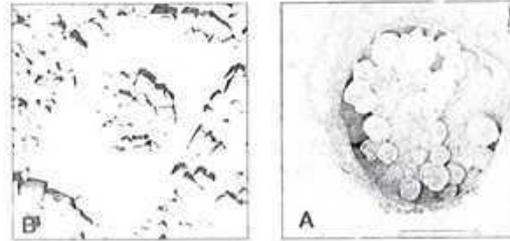


Fig. 5 : Nécropole de La Rouquette. Tombe 6 (Puisserguier, Hérault). Dépôt funéraire (A), signalisation (B), coupe (C) et mobilier (D). (DAO. E. Trouillot, INRAP)

Retenons, l'importance des services à boire qui suggèrent l'existence de rites collectifs au cours desquels s'expriment des liens de sociabilité. Le contenu de la sépulture est ensuite protégé par une lourde dalle. Puis, on dispose un petit tas de pierres et de terre qui signale la tombe en surface. Tout autour, un petit enclos de pierres de forme quadrangulaire délimite un espace réservé dans lequel aucune autre tombe ne peut-être implantée.

2. Quelques aspects des croyances celtiques

Les nécropoles ne sont pas des lieux simplement dévolus aux funérailles, la présence de plusieurs structures à vocation cultuelle suggère d'autres types de célébration. Ainsi, à La Rouquette et à Pradines, des vases ont été déposés dans de petites fosses ou sur des empièvements circulaires ou encore dans de petits caissons rectangulaires constitués de dalles posées de chant. Au premier abord, l'environnement archéologique et l'absence d'ossements humains pourraient suggérer l'existence de cénotaphes. Cependant, la composition et la situation des dépôts supposent une autre explication. On y trouve jamais

plus de 3 à 5 récipients, uniquement des vases à boire, associés systématiquement à une fusaiole. Ces lieux de dépôt sont souvent implantés à proximité d'une sépulture ce qui suggère l'existence de rites commémoratifs. Tombes et structures annexes se complètent, formant ainsi de véritables « ensembles funéraires », qui témoignent de l'importance de tous ce qui a trait au culte des ancêtres.

Dans le même domaine, la découverte d'une grande construction à vocation cultuelle jusque-là inédite constitue sans doute un des apports les plus importants de l'opération de La Rouquette. Elle est formée de deux gros murs curvilignes accolés qui limitent chacun un petit espace auquel on accède par un petit couloir et dans lequel est creusée une fosse contenant des vases à boire. Cette construction très élaborée pour l'époque est manifestement liée à des pratiques culturelles particulières, sans doute dédiées à des divinités chtoniennes.

3. La route de l'étain et l'émergence d'une « petite » élite.

Le littoral languedocien semble connaître une nouvelle situation économique au cours de la seconde moitié du VII^e s. av. J.-C., comme en témoigne la fondation *ex-nihilo* de deux nécropoles dans la région d'Agde. Cette zone restée autrefois à l'écart des dynamiques régionales témoigne soudainement d'une nouvelle richesse. Les deux nécropoles d'Agde, Le Bousquet et Le Peyrou, livrent en effet de nombreux objets importés, rares et précieux. La nationalité des explorateurs qui ont véhiculé ces produits soulève de nombreuses interrogations. Soit on insiste sur leur origine grecque à cause de la typologie des vases, soit on suppose un courant d'échange dominé par les phéniciens du fait de la présence de nombreuses imitations de vases phénico-puniques et de quelques pièces métalliques provenant du sud de l'Espagne. Au même moment, les communautés du Languedoc occidental amassent d'énormes quantités de bronze pour alimenter ces échanges. Ces cachettes, que l'on nomme aussi « dépôt launacien » d'après une découverte à Launac, recèlent plusieurs centaines de kilos de métal. On y trouve pêle-mêle des bracelets massifs, des anneaux de jambes, des haches, des lingots de toutes sortes, des fibules, des racloirs, des talons de lances, des pointes de lance, des fibules, ... Toutes ces pièces ne sont pas de fabrication locale. Au contraire, elles proviennent le plus souvent de régions lointaines : d'Auvergne, du Cotentin, de Sologne, du Berry, du Bassin Parisien, de Franche Comté et de

Bourgogne. Elles illustrent l'importance des courants d'échange qui empruntent la voie d'Aquitaine et débouchent dans la région entre Béziers et Agde. C'est la fameuse route de l'étain, mentionnée par quelques auteurs antiques dont Diodore de Sicile. Une fois embarqués, ces objets sont alors convoyés jusqu'en Italie centrale, en Sicile et jusqu'en Grèce où ils sont offerts à des divinités féminines. L'organisation de ces réseaux continentaux reste à préciser mais les communautés languedociennes qui servent d'intermédiaires, tirent profit de ce trafic international. Ainsi, la zone d'Agde-Béziers devient dès la seconde moitié du VII^e s. av. J.-C., et bien avant l'implantation grecque, un point de contact privilégié entre indigènes et explorateurs méditerranéens.

Hormis quelques cas isolés, les différences entre les tombes sont infimes. Les nécropoles suggèrent donc une population peu nombreuse et une organisation faiblement hiérarchisée.

Cependant quelques rares tombes se singularisent par des constructions funéraires plus soignées et plus imposantes, ou par l'adjonction de dépôts annexes à vocation culturelle, ce qui sous-entend la présence de quelques personnages émergents. Mais l'absence d'attributs de pouvoir, ou même d'objets à caractère usuel, ne facilite pas la définition de la sphère personnelle de ces individus. Leur rôle et leur fonction restent donc malheureusement indéterminés. Ils assurent très certainement la cohésion de ce petit groupe. Peut-être sont-ils à l'origine de lignées dont les descendants aiment à rappeler le souvenir pour s'assurer quelques prérogatives.

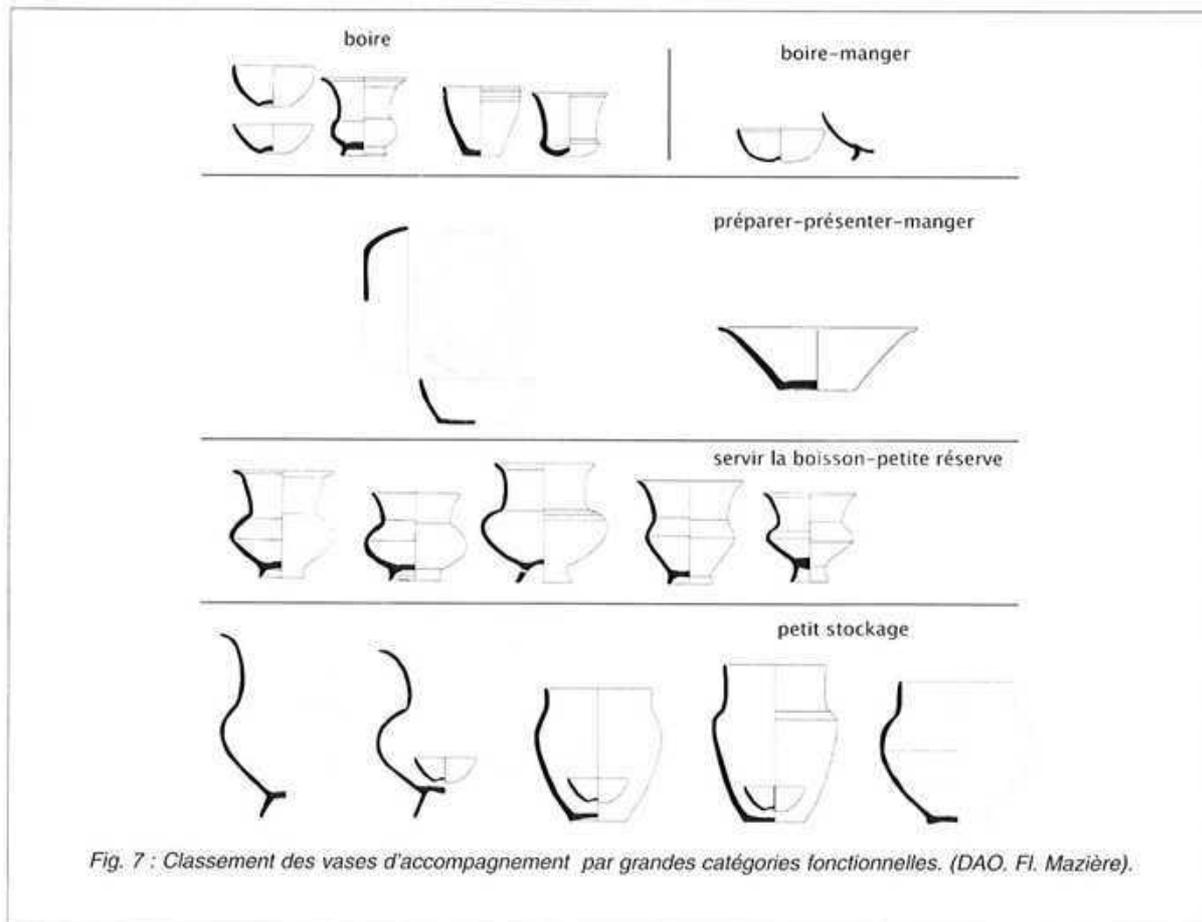


Fig. 7 : Classement des vases d'accompagnement par grandes catégories fonctionnelles. (DAO, Fl. Mazière).

3. Épilogue

L'installation des Grecs vers -540 dans la basse vallée de l'Hérault modifie à nouveau l'économie et les structures sociales locales. Dans la nécropole de Saint-Julien à Pézenas, les vases importés sont désormais attestés dans toutes les tombes et, parallèlement, on constate l'apparition des premières armes jusque-là absentes. Désormais, parmi les défunts un homme sur deux est un guerrier. Il est difficile de rechercher parmi ces guerriers une élite car les tombes paraissent encore assez homogènes. L'hypothèse ancienne d'une confrontation entre grecs et indigènes pour expliquer la présence de ces armes, doit être nuancée. *A contrario*, ces petites bandes armées ont sans doute été utilisées par les grecs pour sécuriser les routes commerciales. Hérodote ne mentionne-t-il pas la présence, au côté des phéniciens, de mercenaires "Hélisyques", petit peuple que l'on situe dans la basse vallée de l'Aude, lors de la bataille d'Himère en -480 ?

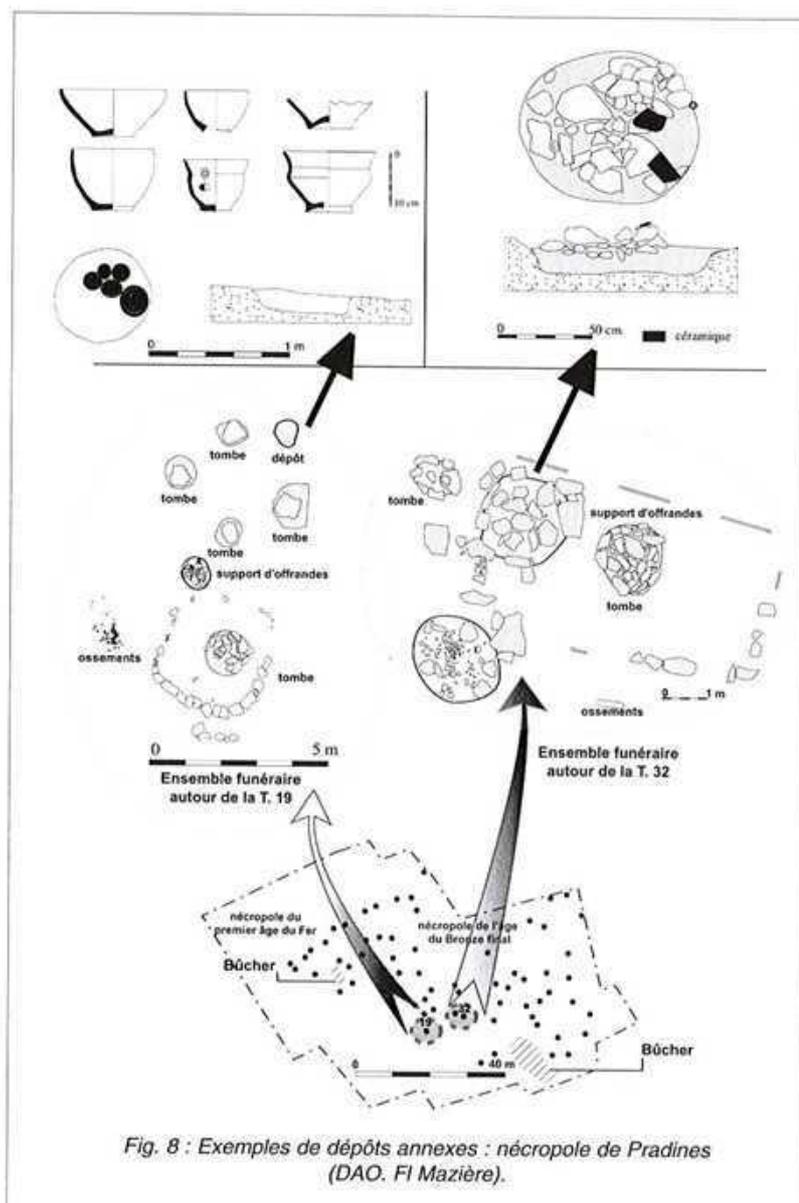


Fig. 8 : Exemples de dépôts annexes : nécropole de Pradines (DAO. FI Mazière).

Pour conclure sur cette « petite élite », un petit groupe se serait enrichi en contrôlant la route de l'étain, les principaux marqueurs de différenciation sociale étant à cette époque, la présence d'objet de prestige (mors à chevaux, vases décorés) mais surtout d'*orientalia*, notamment des vases grecs ou d'inspiration punique. Toutefois, il n'est pas possible d'envisager un pouvoir fortement structuré à l'échelle de grand territoire, comme on peut le constater par exemple à la même époque dans le Latium ou en Campanie, tout au plus peut-on penser que quelques familles ont eu une certaine influence dans les strictes limites de la communauté ou du clan.

Remerciements

Il m'est agréable de remercier ici Richard Donat, sans qui les fouilles et l'élaboration de cette recherche n'auraient pas été possibles. Je dois également beaucoup à la patience de Jacqueline Noël et Lydie Mazière qui ont passé de longues heures à coller puis dessiner les vases de Pradines. Je n'oublie pas non plus tous les membres de l'A.A.P.-O. (et les autres) qui m'ont apporté leur aide en diverses occasions.

Quelques nouveaux éléments sur les activités potières du site antique du boulevard Kennedy (Perpignan)

JÉRÔME KOTARBA et CÉLINE JANDOT (1)
I.N.R.A.P. Méditerranée

La réalisation d'une nouvelle opération d'archéologie préventive (2), un diagnostic, sur l'emprise du site d'époque romaine appelé Boulevard Kennedy (3) a occasionné la découverte de nouveaux vestiges qui complètent notre connaissance de ce site. Cette intervention est liée à un projet immobilier présenté par la société Parra-Bruguière Promotion qui touche cinq parcelles (AZ 360 à 364) restées pour l'instant sans construction. Ce terrain, d'environ 2000 m² de surface, correspond à une friche.

Nous y avons tout d'abord réalisé une tranchée continue le long des trois côtés ouverts. Ensuite, nous avons ouvert des tranchées perpendiculaires pour occuper au mieux l'espace mis à notre disposition. Sur l'une des fosses découvertes, nous avons procédé à un petit décapage ; sur la seconde, à l'ouverture d'un sondage profond.

D'une manière générale, les tranchées ont été menées jusqu'au terrain naturel, sauf dans la partie nord-ouest du terrain où la couverture sédimentaire était plus conséquente.

Principales données sur le site du Boulevard Kennedy

Ce gisement a été découvert en 1967 lors des travaux de viabilisation de ce nouveau quartier de Perpignan. Il se situait dans la propriété agricole de la famille Bauby, en bordure du boulevard Kennedy nouvellement créé. G. Claustres, lors des travaux en cours, y a fait des observations partielles car les terrassements étaient déjà bien avancés lors de son arrivée. Il y a collecté un lot de mobilier conséquent, partiellement conservé au dépôt départemental. En 1983-1984, lors de la révision de l'inventaire des sites des Pyrénées-Orientales, ce site a été pris en charge afin de le circonscrire, avec les approximations imposées par les nombreux remaniements liés à la viabilisation et à la construction de plusieurs immeubles le long du boulevard Kennedy. C'est à partir de ce travail qu'a été mis en place la protection portée sur le POS de Perpignan. Ensuite, en 1986 pour J. Kotarba sur la parcelle AK121, puis en 1987 pour R. Marichal sur la parcelle AK115, les creusements de fondations de nouveaux immeubles, sur l'emprise même du site, ont occasionné des observations complémentaires et augmenté les séries. Enfin, en 2001, des travaux de diagnostic ont été entrepris par A. Pezin sur la parcelle AK112.

Ce site du boulevard Kennedy comprend une partie artisanale liée à un atelier de potier et une partie plus classique d'habitat rural.

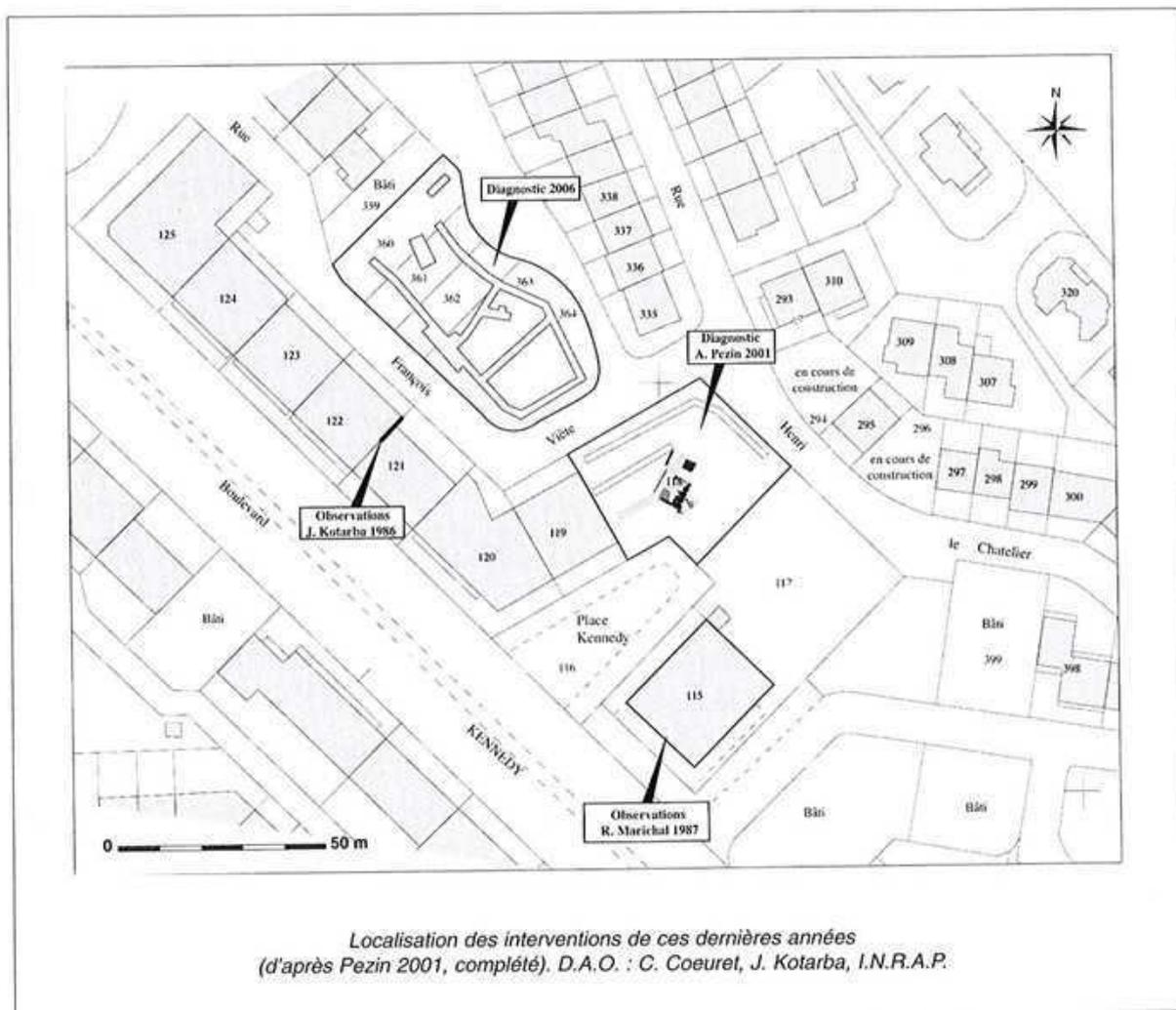
Pour la première activité, G. Claustres a observé dans les travaux de viabilisation de 1967 la présence de nombreux dépôts de terre rouge correspondant à des rejets de terre cuite. Ceux-ci s'étendent alors sur plus d'un hectare et sont parfois constitués d'amoncellement de plus de 2 m de haut. Ils comprennent des fragments de briques, de *tegulae* anépi-graphes, et d'*imbrices*, plus ou moins brisés ou empilés les uns sur les autres, et parfois même des tuiles vitrifiées et soudées entre elles. Les fours pourraient correspondre à plusieurs zones, peu éloignées les unes des autres. Cet auteur indique aussi la présence d'une brique épaisse percée de larges trous qui correspond à un fragment de sole. Il précise clairement que dans les déchets des fours et dans leurs environs immédiats, aucune *tegula* marquée n'a été trouvée.

Ce site comprend aussi une partie habitat qui contrairement à la précédente a livré de nombreuses marques sur *tegulae*. G. Claustres y a mis en évidence quelques vestiges de construction : deux murs parallèles distants l'un de l'autre de 3 m et liés au mortier de chaux. Ils sont sans doute à mettre en relation avec l'alignement de cinq *dolia* qui ont été implantés parallèlement à un mur de 0,35 m de large. Les *dolia* et ce mur ont été à nouveau dégagés lors du diagnostic de 2001. Le mur appartient en fait à un bassin

La fouille des 5 *dolia* a montré qu'ils contenaient tous des débris de construction. L'un d'eux contenait un gros bloc constitué de *tegulae* vitrifiées et soudées entre elles. Un autre *dolium* a livré de nombreux objets en fer. À partir des poteries associées et notamment des sigillées sud-gauloises et des lampes, G. Claustres a proposé de dater l'abandon des *dolia* du milieu du I^{er} siècle de notre ère. La présence d'un bloc de *tegulae* vitrifiées montre que l'activité potière est présente à cette période ou antérieurement. Les cinq *dolia* alignés sont difficiles à interpréter. Il pourrait s'agir d'un petit cellier de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère. D'autres fragments de *dolia*, trouvés çà et là sur le site, indiquent que d'autres récipients étaient présents sur ce site.

En 1967, un dépotoir a été mis en évidence par G. Claustres à 10 m environ des *dolia*. Il contenait des débris divers de construction associés à des rejets domestiques nombreux. Les formes des céramiques présentes permettent de dater ce dépotoir du II^e siècle et du tout début du III^e.

Les éléments de datation recueillis sur l'ensemble de ce site montrent une occupation longue peut-être scindée en deux périodes. La plus ancienne qui correspond à la création du site se situe sur les



dernières décennies du I^{er} siècle avant notre ère. La seconde comprend le II^e siècle et se termine au plus tard au tout début du III^e siècle de notre ère (G. Claustres, 1969, p. 12-24 ; *Gallia* 1969, p. 381 ; P.-Y. Genty, J. Kotarba, A. Pezin, rapport 1983, S.R.A. ; J.-P. Comps, J. Kotarba, 1997, p. 96 ; J. Kotarba, 2004, p. 29).

En 1986, la construction d'un nouvel immeuble dans la parcelle AZ 120 a occasionné des fondations profondes qui ont remanié des niveaux archéologiques assez profondément enfouis. On retiendra en particulier la présence d'une canalisation de 0,35 m de large et de 0,50 m de hauteur, bâtie avec des *tegulae* et briques de four. Elle est installée dans une large fosse qui lui est antérieure et qui contient des débris de terre cuite (J. Kotarba, rapport 1986, S.R.A.).

En 1987, la construction d'un nouvel immeuble (parcelle AZ 115), dans la partie sud du site a occasionné de nouvelles observations qui montrent que se développait là une partie de l'exploitation agricole. Dans son rapport, R. Marichal décrit les vestiges observés dans les 4 coupes suite au terrassement. Il constate d'abord que le niveau archéologique est en place entre 0,80 et 1,20 m de profondeur par rapport à la surface actuelle. Il y a observé deux bassins avec pavement en briquettes et murs en fragments de *tegulae*, plusieurs fondations de murs en galets et mortier de chaux, un sol de mortier sur hérisson

de galets, un possible chemin. Le mobilier collecté concorde bien avec celui décrit par G. Claustres (R. Marichal, rapport 1987, S.R.A.).

Le diagnostic réalisé en 2001 par A. Pezin, sur la parcelle AZ118, a permis de retrouver les 5 *dolia* fouillés par G. Claustres et aussi d'établir quelques relations chronologiques. Un grand creusement de forme complexe est comblé avec des nombreux déchets liés à l'activité potière : fragments de tuiles (dont des surcuits), de voûtains, de laboratoire de four. Le mobilier associé a été daté avec prudence de l'époque augustéenne. Une fois comblé, deux murets formant un angle droit s'installent dans ce grand creusement. Les *dolia* qui sont juste en bordure de l'un de ces murets, mais aussi du grand creusement précédent, ne sont pas possibles à rattacher en chronologie relative (A. Pezin, 2001a ; A. Pezin dans *Bilan scientifique*, 2001, p. 194-195).

Les nouvelles observations

Le diagnostic de 2006 montre que les parcelles concernées par ce projet ont de toute évidence fait l'objet d'un nivellement général lors de la viabilisation de 1967. En effet, on trouve sur une bonne partie du terrain, le sol géologique à moins de 0,20 m de profondeur et le sol humique qui le recouvre comprend principalement des déchets de constructions et des immondices. Dans la par-



tie sud du terrain, juste en bordure de la rue F. Viète, un décaissement plus profond lié sans doute à la création de cette rue se lit très bien et a été remblayé avec des débris. Il en est de même au niveau de la tranchée 2, c'est-à-dire dans la partie nord du terrain, où l'on trouve encore des remblais très récents à 1,50 m en dessous de la surface actuelle.

Le terrain naturel retrouvé est composé sur le tiers sud-est du terrain de graves sableuses, et sur le reste d'un limon argileux parfois fortement carbonaté. Ces deux formations appartiennent au Pliocène continental des environs de Perpignan

Les vestiges archéologiques observés se rattachent de manière certaine au site antique du boulevard Kennedy.

La fosse FS13

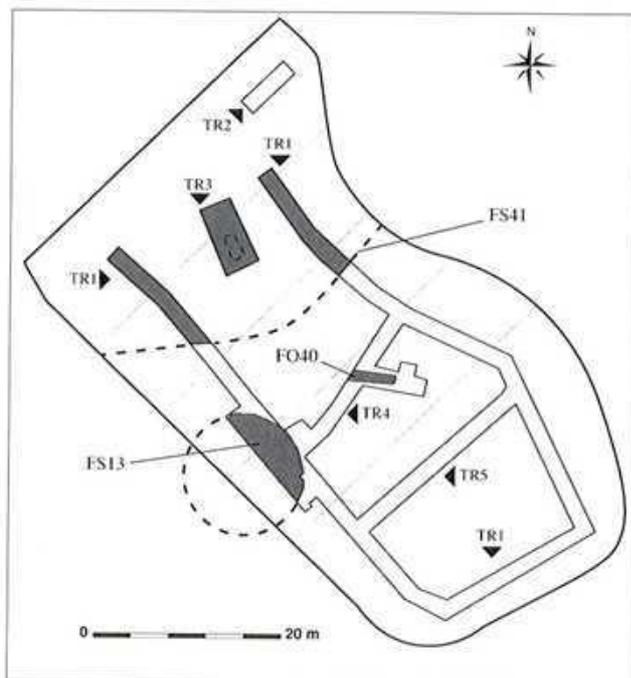
Elle a été retrouvée dans la tranchée 1, et dans un élargissement effectué pour en dégager en plan la plus grande surface possible. Cette fosse correspond, pour la partie dégagée, à un creusement de forme circulaire, dont le diamètre, s'il est régulier sur sa totalité, est de l'ordre de 12,75 m. Cette fosse est creusée dans un limon argileux brun clair contenant peu de carbonatation.

La coupe ouverte sur une moitié de la structure et menée jusqu'à son fond (coupe AB), montre un creusement dont le bord sud-ouest n'est pas vertical mais irrégulier et sans doute lié à des phases succes-

sives de comblement et d'effondrement des parois. Le fond de cette structure est grossièrement plat, ou en pente légère vers le centre de la structure.

Les différentes unités stratigraphiques distinguées en plan et en coupe sont les suivantes :

- US14 : limon sableux brun foncé avec de nombreux cailloutis ;
- US15 : amas hétérogène de fragments de terre cuite dont des morceaux de *tegulae* et de parois de four ;
- US16 : limon sableux avec cailloutis et fragments de *tegulae* épars ;
- US17 : amas de fragments de terre cuite ;
- US18 : amas de fragments de terre cuite mélangés dans un niveau sableux ;
- US19 : amas de terre cuite et de fragments de four surcuits ;
- US25 : sable brun moyen à gris avec quelques graviers ;
- US26 : passées de sable brun moyen à roux avec cailloutis et graviers de quartz et de roche jaune pourrie ;
- US27 : sable brun moyen à roux avec éléments de substrat remanié ;
- US28 : sable et graviers brun gris à brun roux ;
- US29 : sable, graviers et cailloutis brun moyen à gris ;
- US30 : limon argilo-sableux brun moyen à gris ;
- US31 : graviers et cailloutis dans un limon brun moyen ;
- US32 : limon brun moyen à gris avec graviers et cailloutis ;



Plan de l'intervention de 2006.
(D.A.O. C. Coeuret, I.N.R.A.P.)

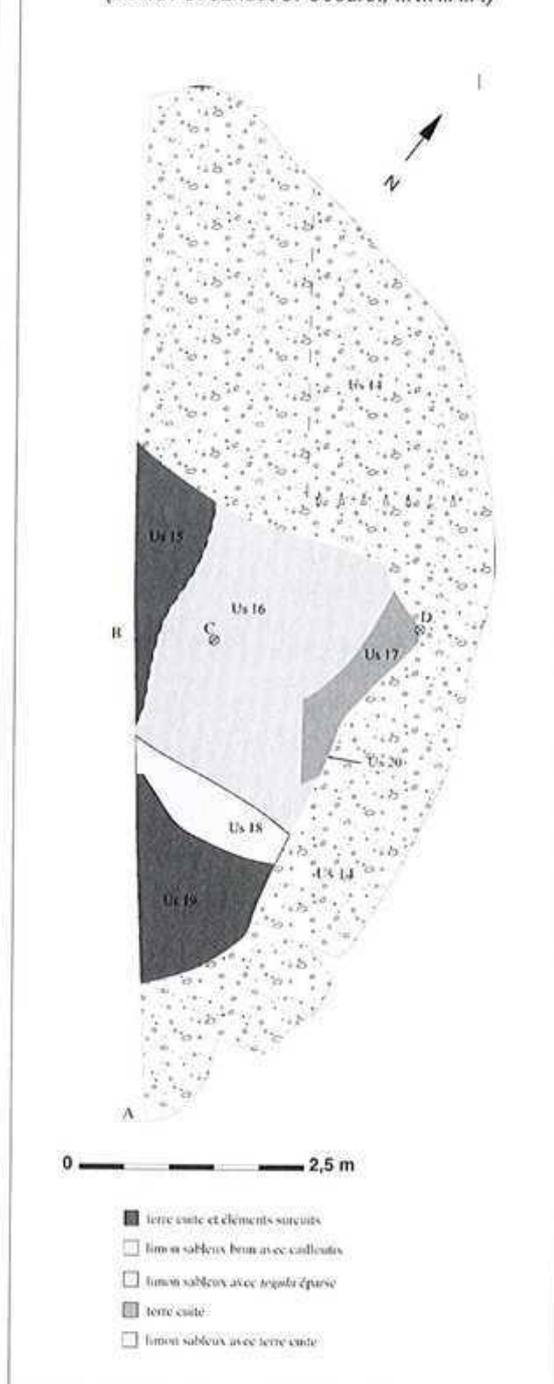
US33 : limon compact brun clair avec petits graviers.

Il en ressort que les rejets riches en débris de terre cuite issus de fours constituent un dépôt bien particulier à l'intérieur du comblement général de cette fosse qui est surtout composé de remblais sableux et graveleux. De plus, ces US16 à 19 occupent une sorte de bande qui en profondeur est largement surcreusée. Ainsi, les données des deux coupes levées sont différentes, et au niveau de la plus longue (coupe AB), ces US s'estompent largement en épaisseur. Il est par conséquent possible que ces rejets particuliers, qui appartiennent à l'épisode le plus récent du comblement de la fosse 13, comblent en fait le creusement d'une tranchée. Les différents paquets de rejets de fours, avec une zone plus riche en fragments de four très surcuits, une autre avec de nombreuses briques de laboratoire, indiquent clairement un apport séquentiel lié à la destruction ou à la réfection d'un four. Il s'y ajoute un peu de mobilier céramique en gros fragments qui appartient à des vases utilisés et donc pas aux productions de ce four. Par contre, les quelques morceaux de tuiles (*tegulae* et *imbrices*) surcuits retrouvés dans ces niveaux, appartiennent eux aux productions de cet atelier.

Les principaux éléments découverts dans les US16 à 19 sont représentés dans la figure 8. Il s'agit de :

- 1 : Sigillée italique : bord de plat de forme Goudineau 1
- 2 : Céramique commune italique : poêle
- 3 : Céramique commune réductrice à pâte roussillonnaise : partie supérieure d'une grande olpé (ansée ?) ;
- 4 : Céramique fine oxydante : bord d'assiette ;
- 5 : Céramique fine oxydante : partie supérieure d'une cruche ;
- 6 à 9 : Céramique modelée : bord de plat ou poêle

Relevé en plan de la partie dégagée de la fosse FS13.
(D.A.O. C. Jandot/C. Coeuret, I.N.R.A.P.)



tronconique. L'exemplaire n°8 porte un décor impressionné sur le dessus du rebord ;

10 : Céramique modelée : bord de couvercle plat portant des traces de peignage ;

11 : Céramique modelée : fond d'urne ;

12 : Céramique modelée : bord d'une jarre ansée portant un décor incisé profond exécuté avant cuisson ;

13 : Peson quadrangulaire en pâte roussillonnaise : partie basse.

Quelques éléments permettent de fixer la chronologie de ce dépôt. Le plat de forme Goudineau 1 en sigillée italique est une forme précoce de cette production dont P.-Y. Genty propose de dater l'utilisa-



Vue de la partie dégagée de la fosse FS 13
(cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

tion entre -45 et -30. Un fragment de fond de plat en sigillée italique porte le début d'une estampille radiale. Il s'y ajoute aussi la poêle en céramique italique ; un fond d'*ungentarium* ; un lot conséquent de céramique commune modelée et peignée et aussi quelques fragments d'amphore appartenant sans doute aux productions tardives italiques. Nous proposons de dater la constitution de ce comblement supérieur de la fosse 13 du 3e quart du Ier siècle avant notre ère.

La fosse FS41

L'emprise de cette fosse correspond à peu près à la totalité des parcelles 360 et 361. Nous pouvons délimiter son contour à partir des deux recouvrements observés en fond de tranchée 1, sur la branche sud-ouest et sur la branche nord-est. La tranchée 3, implantée à l'intérieur de cette fosse 41, avait pour but de bien tester toute sa puissance. Si nous pouvons délimiter précisément le bord sud et sud-est de cette fosse, nous ne sommes pas capables de le faire dans les autres directions.

Les différentes unités stratigraphiques distinguées en plan et en coupe sont les suivantes :

Dans la tranchée 1, branche nord-est :

- US1 : limon et gravier hétérogène avec fragments de tuile ;
- US2 : limon argileux brun foncé, compact, avec fragments de tuiles et éléments surcuits ;
- US3 : limon brun moyen, compact et homogène, avec un peu de cailloutis ;

- US4 : limon brun moyen avec cailloutis et fragments de tuile ;
- US5 : limon brun moyen avec graviers et cailloutis ;
- US6 et 7 : limon brun foncé compact homogène avec graviers et quelques fragments de tuile ;
- US8 : limon brun jaune compact, homogène ;
- US9 : limon brun moyen compact, homogène, avec quelques graviers, charbons et tuiles ;
- US12 : limon brun foncé, meuble, hétérogène, avec nombreux graviers et éléments contemporains épars ;

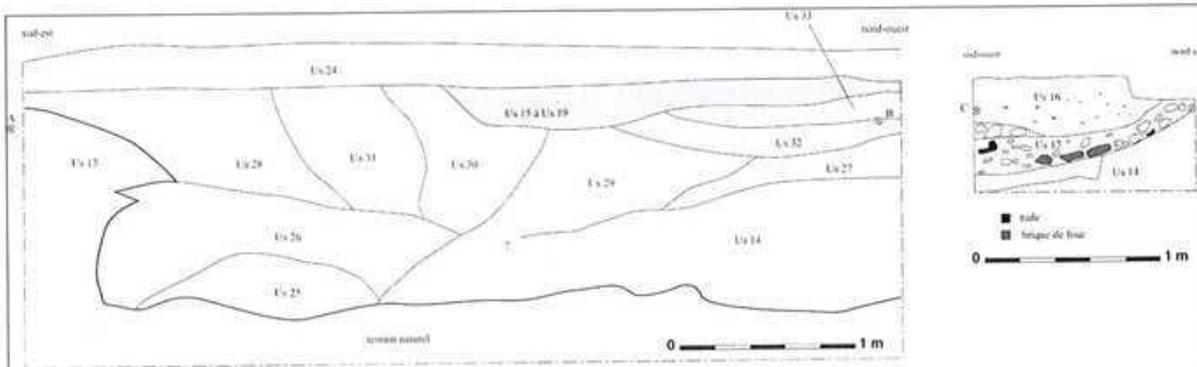
Dans la tranchée 1, branche sud-ouest :

- US21 : limon sableux brun roux (oxydé), avec graviers et cailloutis ;
- US22 : limon brun clair à jaune avec quelques éléments de tuile ;
- US23 : limon argileux brun foncé avec des éléments de tuile ;
- US42 : limon argileux brun moyen à brun foncé avec quelques cailloutis ;
- US43 : petit linéament comblé de sable, gravier et cailloutis, contenant quelques morceaux de tuile dont de la *tegula* ;
- US44 : limon argileux brun foncé avec des morceaux de tuile épars ;

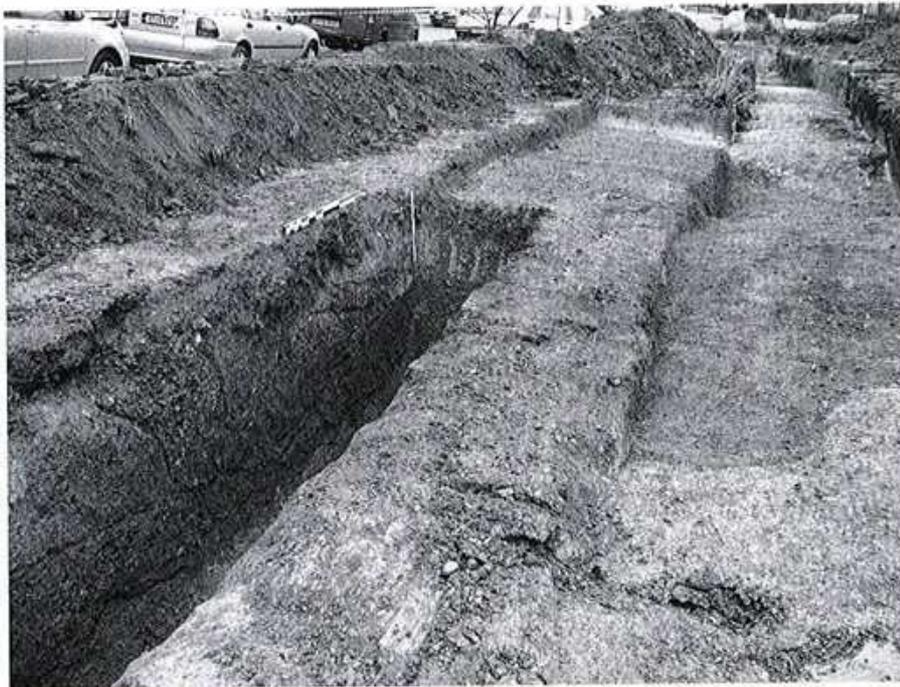
Dans la tranchée 3 :

- US34 : limon brun clair à verdâtre contenant des fragments épars de *tegulae* (dont certaines marquées) et d'*imbrices*, de rares éléments surcuits (tuile ou éléments de four), le tout bien réparti sur toute l'épaisseur de ce niveau. Il présente des traces d'oxydation ;
- US35 : petit niveau de graviers et sable tapissant le fond de ce creusement. On y observe des morceaux écrasés de poterie qui indiquent une phase de piétinement nette ;
- US36 : limon brun foncé, compact, présentant une structure prismatique nette, incluant comme l'US34, des morceaux épars de tuile et de rares éléments surcuits ;
- US37 : limon brun moyen, compact, avec petits fragments de tuile, des graviers et des traces carbonatées ;
- US38 : limon brun clair, compact, homogène, avec des graviers et du cailloutis ;
- US39 : limon sableux brun moyen à foncé, avec graviers et éléments contemporains épars

Cette vaste fosse possède un premier comblement graveleux, nettement piétiné au niveau de l'US35 c'est-à-dire dans une zone profonde, et qui est plus épais au niveau du bord sud-est reconnu (US 21 et US1). Ce niveau graveleux, en allant vers le nord-ouest, est recouvert par un limon argileux brun-gris plus ou moins foncé (US34 et 36, US 23, 42 et 44, US2, 3 à 7) qui contient des fragments de tuile (*tegulae* et *imbrices*) épars, souvent en gros morceaux, auxquels sont associés de rares éléments surcuits de tuile ou de four. Cet horizon paraît s'être constitué en une fois. Il a ensuite évolué, soumis à une certaine pédogénèse qui fait que l'US36 possède une structure en agrégats prismatiques. Cette partie du comblement



Coupes dans la fosse FS13
(D.A.O. C. Jandot/C. Coeuret, I.N.R.A.P.)

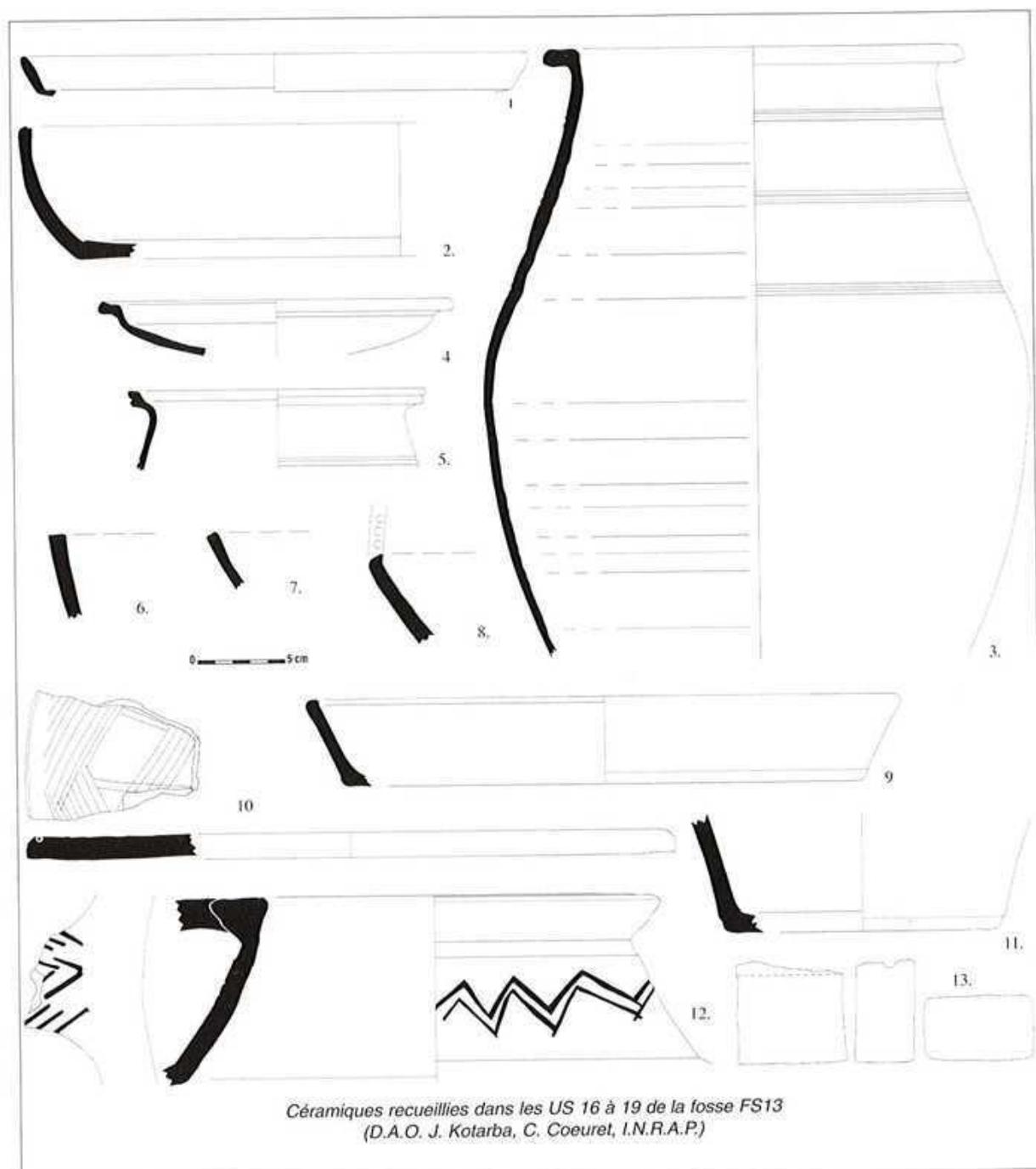


Vue de la coupe AB dans la fosse FS13
(cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

comprend aussi une zone plus claire (US37, US22, US8 et 9) difficile à comprendre, si ce n'est d'y voir une partie moins touchée par des phénomènes postérieurs de pédogénèse, ou bien une structure de type fossé que nous n'avons pas su lire.

Les éléments de datation recueillis dans le comblement de la fosse 41 proviennent principalement des US34 et 35 de la tranchée 3, niveaux qui ont été terrassés à la pelle mécanique par passes successives. Ces éléments de datation ne comportent aucun fragment de sigillée, ce qui rend très difficile une attribution chronologique fine. Les éléments présents sont surtout des fragments d'amphore de Bétique (Dressel 20), d'amphore hispanique (Dressel 7/11), de la céramique fine oxydante dont une partie à engobe blanc, et d'un mortier à lèvres pendante. L'ensemble de ces

éléments correspond bien en Roussillon à un contexte du I^{er} siècle de notre ère, sans beaucoup plus de précision. Les fragments de *tegula* estampillés FABRICIAE QUIETAE, retrouvés dans l'US34 ne sont pas non plus datables avec précision. Sur le site du Petit Clos, nous avons mis en évidence lors de la fouille de 1999, leur association aux estampilles NIVALIS dans des niveaux de la fin du I^{er} siècle de notre ère et du II^e siècle. Les US34 et 35 nous semblent appartenir à un faciès légèrement antérieur. Toutefois, le volume de mobilier trouvé est peu important, et nous ne sommes pas capable de discuter l'homogénéité de cet assemblage ni la façon dont il s'est constitué.



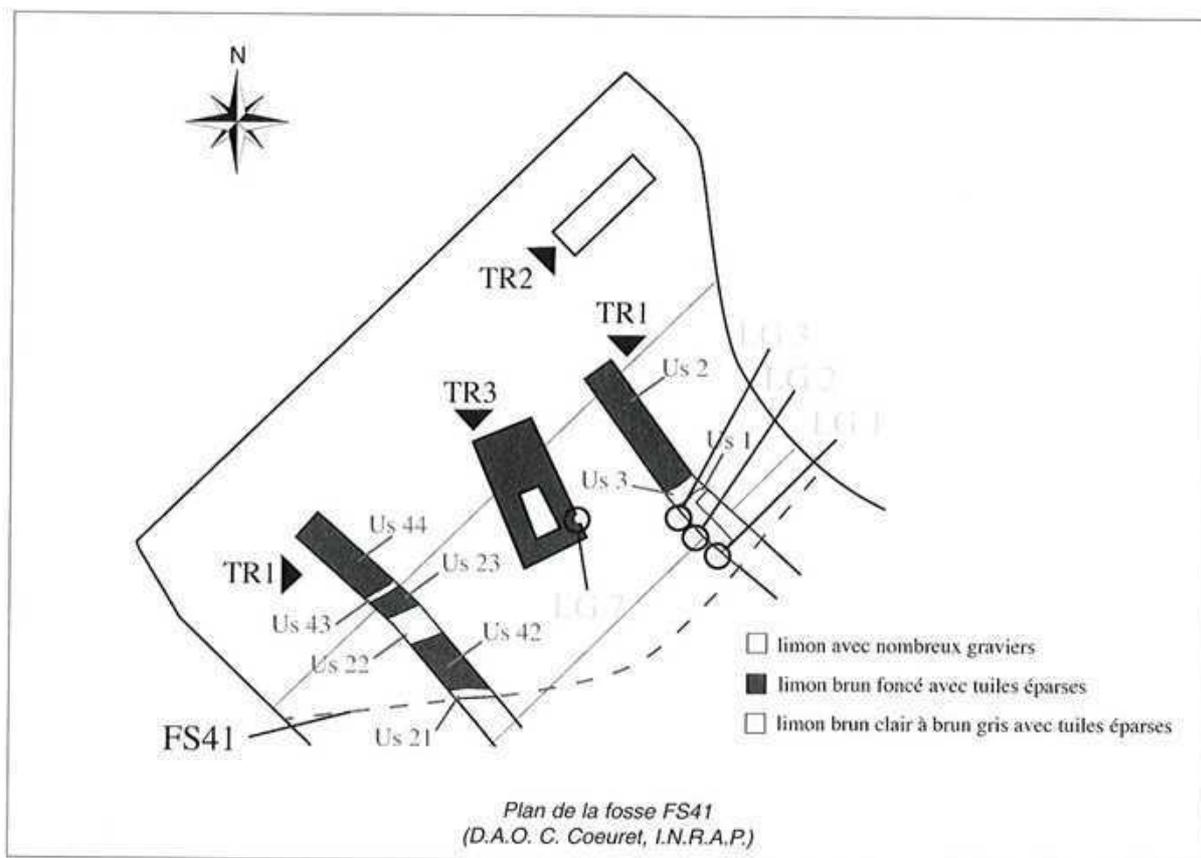
Autre creusement observé

La seule autre structure retrouvée est le fossé 40. Il se situe dans la tranchée 4 et présente une orientation grossièrement est-ouest. Il s'agit d'un creusement rectiligne dégagé sur 6,50 m de long et mesurant jusqu'à 0,50 m de large. Il a été recoupé au niveau de son extrémité est. Il a un profil évasé de 0,20 m de profond, avec un fond à peu près plat. Il est creusé dans du limon argileux brun clair carbonaté. Son comblement est composé d'un limon brun verdâtre contenant un peu de gravier et de cailloutis.

Quelques données sur les matériaux de construction de fours

Matériaux de la FS13

Les parties de construction de four ont été échantillonnées selon les différents grands types. Certains rejets indiquent l'entretien porté à la structure de cuisson. Des fragments de sole désignent un laboratoire de plan circulaire. Par ailleurs, également construites sur un plan circulaire, les parois de laboratoire, de part leur architecture, semblent révéler cette superstructure comme non permanente. Enfin, la forme de certaines briques montre l'emploi de voûtains situés probablement en support (arcs) dans la chambre de chauffe.



- Éléments déformés.

Il s'agit d'amas de terre cuite informes correspondant à des colmatages de partie de construction (façonnage manuel) et de négatifs d'accroche (roseau, gouge ou spatule) entre différentes parties du four. Certains portent les traces d'une forte cuisson (couleur bleutée).

- Parties de sole.

Pour les fragments, les épaisseurs varient de 6,5 à 8 cm (deux faces conservées). Parfois la pâte est très hétérogène (amalgame grossier de plusieurs pâtes), friable, fragilisant la solidité de l'ouvrage. Les traitements de surface, sur la partie supérieure, correspondent à des lissages pratiqués avec de probables branchages (irréguliers, pas de négatif de planche lisible), sur lesquels se surimposent sans ordonnance particulière des traces d'incisions de dimensions courtes (2 cm). Sur l'un des fragments, un dépôt blanchâtre concrétionné a été observé. La partie inférieure des morceaux n'indique pas de traitement particulier, hormis un dépôt sur paille, traduit par les empreintes observées (séchage après façonnage). Pour les carreaux, seules des parties ont été mises au jour. De forme cylindrique, leur diamètre est de 4,5 cm (conservation partielle) à 5 cm (restituables). Un fragment recelant deux carreaux a permis de lire leur espacement, de l'ordre de 5 cm. Cette observation partielle ne permet pas de dire s'il s'agit de carreaux espacés à l'intérieur d'une même rangée ou de deux rangées parallèles. Par ailleurs, de façon générale, leur état de conservation ne permet pas de dire s'ils

sont de profil cylindrique ou tronconique, de même que l'épaisseur traversée (l'un d'entre eux atteint 8,5 cm sans face de pose observée). Les traces de cuisson sont fortes, ainsi que la présence de dépôts de concrétion blanchâtre.

- Parois de laboratoire.

La fragmentation des éléments a favorisé, par défaut, la distinction de deux types. Le premier concerne des fragments de voûte simple, avec une face de pose permettant de définir un plan circulaire et deux parties façonnées donnant la troisième dimension, verticale. Les épaisseurs de ces parois varient de 4,5 à 10 cm. Parfois, un léger lissage a été observé du côté intérieur de la courbe ; toutefois, ces traitements semblent limités, l'aspect granuleux de la pâte sans façonnage spécifique domine. Sur la partie externe mais parfois aussi sur la partie interne, des amalgames d'argile cuite portant des stries façonnées au doigt ont été observés, indiquant une accroche ou assemblage avec d'autres matériaux.

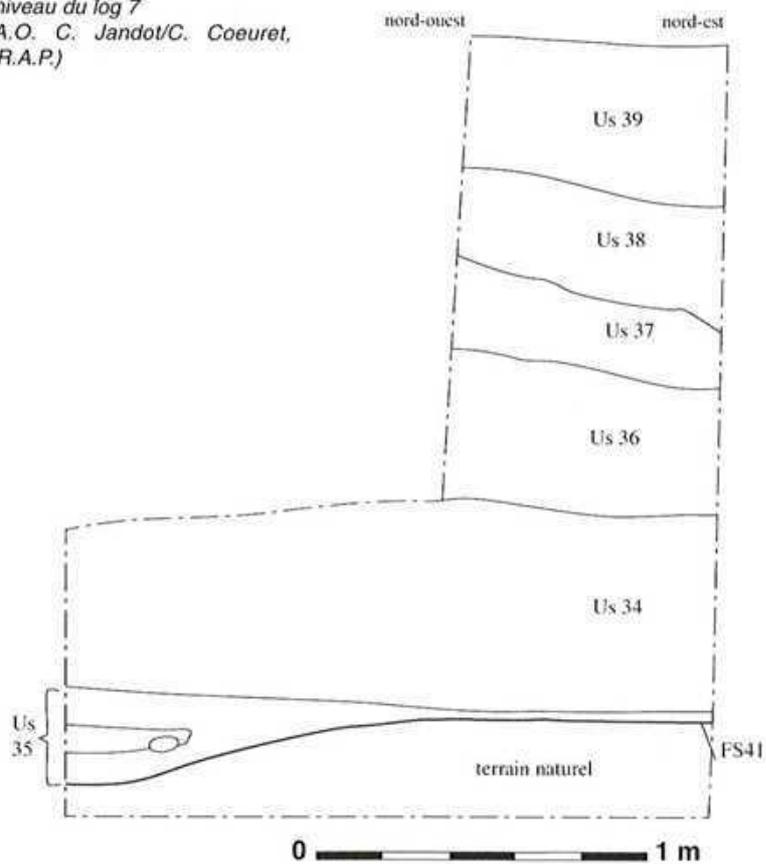
Le second type se distingue du précédent uniquement par l'observation d'une dimension supplémentaire. En effet, hormis la surface de pose et les deux faces verticales, un côté à bord droit a été constaté. Cela peut permettre de restituer que les parois du laboratoire, assemblées sur une forme, ont pu se décomposer en grands pans de brique courbes accolés les uns aux autres.

- Briques.

Les briques rectangulaires ont des épaisseurs allant de 5,5 à 7 cm. Elles montrent une forte cuisson



*Relevé de la coupe du sondage 3
au niveau du log 7
(D.A.O. C. Jandot/C. Coeuret,
I.N.R.A.P.)*



(couleur rouge foncé à bleu). En général, la partie supérieure présente des traces de lissage, avec présence d'incisions courtes (2 cm), aléatoires et désordonnées, la partie inférieure garde l'empreinte de fétus de paille.

Les briques quart-de-rond (ont-elles fait partie de la sole ?) ont des diamètres de 14 à 18 cm, pour des épaisseurs de 6,5 à 8,5 cm et présentent le même traitement de surface que les précédentes. Du côté courbe en plan, le profil n'est pas toujours vertical, il peut présenter un petit bourrelet en partie basse ou être totalement convexe.

Matériaux de la FS41

L'ensemble des matériaux observés présente les effets d'une cuisson forte, pour des pâtes homogènes. Il s'agit de fragments de briques ou *tegulae* déformés de 4 à 7 cm d'épaisseur. Les traitements de surface indiquent l'emploi de planches lors du séchage. Un élément de construction plus particulier a été observé. Il s'agit d'un fragment de coin, en forme de 1/2 losange à pan coupé, de 6 cm d'épaisseur.

Conclusion

Le site archéologique appelé couramment Boulevard Kennedy et parfois dans la littérature Lotissement Beau Soleil, s'étend bien sur les parcelles soumises à ce nouveau diagnostic. L'intervention permet même de constater qu'il s'étendait aussi sur la parcelle AK 359, récemment bâtie. Dans le sens nord-ouest vers le sud-est, les vestiges appartenant à l'ensemble de ce site se répartissent donc, entre la parcelle AK 360 (diagnostic de 2006) et AK 115 (surveillance de 1987), sur près de 150 m de long. L'étendue dans l'autre sens est plus difficile à préciser.

Les travaux de viabilisation de 1967, travaux qui ont précédé la découverte du site par G. Claustres, ont été importants, avec des arasements et des comblements qui ne sont pas possibles à préciser. Les parcelles soumises à cette intervention ont de toute évidence été arasées car elles n'ont plus de terre arable ancienne. Ces observations, alors que la parcelle 360 constitue un léger point haut, indiquent donc très vraisemblablement une ancienne hauteur arasée à la fin des années 1960. Il est difficile d'en savoir plus sur la topographie d'origine.

L'état de conservation du site sur ces parcelles est médiocre. Les seuls vestiges conservés et retrouvés sont deux fosses de très grande dimension et un petit bout de fossé. Les fosses conservent l'une et l'autre des stratifications complexes qui se sont mises en place durant l'Antiquité. La fosse 13, pour la partie que nous avons reconnue, est principalement comblée de cailloutis et sable, et comporte sur une petite partie des rejets de fours et de déchets domestiques. La fosse 41, également pour la partie reconnue, comporte un niveau piétiné anthropique à la base puis un épais niveau de limon argileux assez homogène, contenant lui des fragments de tuiles épars.

Ces deux fosses appartiennent très vraisemblablement à l'activité potière du site. En effet, l'importance de ces creusements laisse entrevoir des excavations permettant d'abord de récupérer des sédiments utiles, puis

une seconde utilisation, comme éventuelle réserve de sable et cailloutis pour la fosse 13, car ces éléments grossiers ressemblent beaucoup à ceux que l'on retrouve dans les matériaux de construction, et comme zone de « pourrissement » de limon argileux pour le comblement principal de la fosse 41.

Les rejets d'activité potière retrouvés dans une partie du comblement supérieur de la fosse 13 indiquent tout d'abord l'ancienneté de cette activité sur ce site. En effet, même si la datation proposée sur le 3^e quart du 1^{er} siècle avant notre ère pour ces rejets repose surtout sur un tiers de plat de forme Goudineau 1 en sigillée italique, on remarquera que les autres éléments associés ne sont pas en contradiction avec cette proposition. L'activité de cette période ne peut pas vraiment être précisée, car les vestiges rejetés concernent surtout la démolition d'au moins un four et de son laboratoire, et pas ou peu ses productions. Quelques tuiles surcuites présentes dans ces rejets montrent que des *tegulae* et *imbrices* sont alors produites. Aucune marque n'a été trouvée sur les tuiles présentes dans ces rejets.

Pour la fosse 41, si des surcuits de *tegulae* et d'*imbrices* ainsi que quelques éléments de fours sont présents, ils restent très diffus sur l'ensemble testé. Les fragments de *tegulae*, mais cette fois normalement cuits, portent pour une partie des estampilles. Il s'agit uniquement de FABRICIAE QUIETAE (5 exemplaires nouveaux, qui s'ajoutent aux 37 déjà inventoriés sur ce site). C'est avec NIVALIS, la marque la plus fréquente du Roussillon. Par contre, le contexte de découverte n'apporte pas de données nouvelles pour la datation de cette marque, puisque nous ne pouvons pas être plus précis que le 1^{er} s. après pour le comblement de cette fosse 41.

Cette nouvelle intervention sur le site du Boulevard Kennedy, connu de manière tronquée par les collectes anciennes de G. Claustres et par des observations ponctuelles postérieures, montre à nouveau que l'activité potière sur ce site a dû se faire sur une durée assez longue, et peut-être même avec un *hiatus* net entre les deux périodes d'activité. Celle du 3^e quart du 1^{er} siècle avant notre ère, suspectée lors de l'analyse du mobilier de 2001, est maintenant une certitude. Cette production, qui comprend au moins des tuiles, est bien différenciée dans le temps avec les tuiles marquées FABRICIAE QUIETAE, sans doute fabriquées sur ce site. Cet apport permet de s'interroger sur la datation précise des autres marques sur *tegula* trouvées antérieurement sur ce site, comme Q.I.A. (3 ex.), L. APONI / PLACIDI (2 ex.), L.A.P. (1 ex.), A. ATIL / PROCVL (1 ex.) et M.C.Q. (1 ex.). Certaines de ces marques, éventuellement produites en Roussillon, pourraient être bien plus anciennes que les marques FABRICIAE QUIETAE et NIVALIS qui ont été datées sur le site du Petit Clos de la fin du 1^{er} siècle de notre ère. Rappelons enfin que sur ce dernier site, l'activité potière et notamment tuilière est attestée à partir des fouilles de 1999 entre +50 et +80/100 de notre ère avec alors des tuiles qui portent des lettres tracées au doigt, et ensuite de la fourchette +80/100 à +150/170 avec alors la production des tuiles portant notamment les marques NIVALIS mais aussi d'amphores dont la forme Gauloise 4.

Notes

(1) INRAP Méditerranée, base de Perpignan. Pour cet article, comme pour le rapport d'opération, C. Jandot a plus particulièrement pris en charge la description des matériaux de terre liés au four, alors que J. Kotarba s'est occupé des données sur le site et des apports de cette opération.

(2) Cette opération de diagnostic réalisée par l'INRAP sur le terrain du 16/1/2006 au 19/1/06, correspond à l'intervention dénommée « rue Viète 2006 » prescrite par le Service Régional de l'Archéologie. D'un point de

vue administratif, elle est autorisée par l'arrêté de désignation n° 05/2150, pour l'opération n° 6402 - 9 / 2006.

(3) Site n° 66 136 006 AH de la Carte Archéologique Nationale.

BIBLIOGRAPHIE

concernant le site du boulevard Kennedy

Abélanet J., 1997 : Perpignan d'avant l'Histoire, dans *La ville et les pouvoirs*, Actes du colloque du huitième centenaire de la charte de Perpignan (sous la direction de L. Assier Andrieu et R. Sala), 23-25 octobre 1997, p. 35-39.

Bilan scientifique Régional, 2001 : Gutherz X. (dir.), *Bilan Scientifique 2001*, Montpellier, Ministère de la Culture et de la Communication-D.R.A.C.-S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2002, 236 p., fig.

Claustres G., 1968 : *Rapport 1968, Le Perpignan gallo-romain*, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1968, 7 p., ill. non paginée.

Claustres G., 1969 : Perpignan gallo-romain, *Fédération Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon, XLII^e congrès*, Perpignan, 1969, Montpellier, 1970 p. 11-24.

Comps J.-P., Kotarba J., 1997 : La campagne proche de *Ruscino*. Vie d'un terroir durant l'époque romaine. In : *Archéologie récente en Roussillon. Hommage à G. Claustres. Etudes Roussillonnaises*, tome XV, 1997, p. 83-101.

Fédière G., 1980 : Marques sur tuiles et sur briques d'époque romaine en Roussillon. In : *Ruscino, études archéologiques I*. RAN, sup. 7, Paris, 1980, p. 328-335.

Fédière G. et P., 2001 : Marques et autres empreintes sur matériaux de construction en terre cuite du Roussillon (Antiquité romaine), dans : *Roches ornées, roches dressées, Actes du colloque en hommage à J. Abélanet*, Perpignan 24-25 mai 2001. Presses Universitaires de Perpignan, collection Etudes, Perpignan, 2005, p. 393-415.

Gallia, 1969 : Barruol G. (dir.), Informations archéologiques, circonscription du Languedoc-Roussillon, dans *Gallia*, 27, 2, 1969, p. 381-418.

Genty P.-Y., Kotarba J., Pezin A., 1983-1984 : (coll. Castellvi G., Comps J.-P., Crabol D., Guérin P.), *Rapport de révision de l'inventaire des sites archéologiques des Pyrénées-Orientales*, octobre 1983 à mai 1984, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, notices non paginées.

Kotarba J., 1986 : *Rapport de prospection pedestre*, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1986, notices non paginées.

Kotarba J., 2004 : Perpignan la romaine. Sites et occupations antiques sur le territoire de la commune de Perpignan, autour de *Ruscino*, dans Sala R. (dir.), Ros M. (dir.), *Perpignan une et plurielle*, éd. Trabucaire, 2004, p. 18-34.

Kotarba J., Jandot C., 2006 : *Perpignan, rue F. Viète 2006. Quelques nouveaux éléments sur les activités du site antique du boulevard Kennedy*, R.F.O. de diagnostic, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2006, 44 p.

Marichal R., 1987 : *Perpignan, boulevard Kennedy, nouveau garage Volvo-Savic*, rapport de fouille de sauvetage urgent, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 1987, 7 p., ill. non paginées.

Pezin A., 2001 : (coll. Vignaud A., Audouit F.) *Perpignan, Boulevard Kennedy, parcelle AZ118, atelier de potiers du Haut Empire*, D.F.S. de diagnostic, Montpellier, S.R.A. Languedoc-Roussillon, 2001, 20 p.

La station routière d'Ambrussum (Villetelle, Hérault)

Fouilles 2000-2005 (1)

JEAN-LUC FICHES
DIRECTEUR DE RECHERCHES AU C.N.R.S.
(UMR 5140, LATTES)

Le relais routier, un quartier spécialisé

Sur le tronçon de la voie Domitienne qui conduit de Narbonne au Rhône, *Ambrussum* est la seule station routière dont le site n'est pas occupé, aujourd'hui encore, par une agglomération plus ou moins importante, ce qui constitue une heureuse exception pour les archéologues. Malgré l'abandon de l'habitat à la fin de l'Antiquité, la localisation de ce relais est cependant assurée depuis longtemps, en raison notamment de la survivance du toponyme qui désigne, au passage du Vidourle, un pont romain, le pont Ambroix (fig. 1), dont il ne subsiste aujourd'hui qu'une arche mais qui devait être un ouvrage imposant, de plus de 100 m de longueur (Fiches 1970 et 1980 ; Clément, Peyre 1991, p. 64) ; dans le bas Moyen Âge, une petite communauté monastique s'installa d'ailleurs près de l'église depuis longtemps disparue, *Sancta Maria de Ponte Ambrosio* (Fiches 1997).

Les itinéraires routiers d'époque romaine précisent qu'*Ambrussum* se trouvait à égale distance (15 milles) de Nîmes et de *Sextantio* (Castelnau-le-Lez), ce qui conduit bien aux abords du Vidourle : trois des gobelets d'argent découverts à Vicarello mentionnent AMBRVSSVM, le quatrième, indiquant AMBRVSIO ; on retrouve ces deux formes sur des documents plus tardifs, l'*Itinéraire d'Antonin* (AMBRVSSVM) et la *Table de Peutinger* (AMBRVSIVM), sur laquelle le nom de l'étape n'est accompagné d'aucune vignette ; quant à l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, rédigé en 333, il précise qu'AMBROSIVM était une *mutatio*. En outre, le nom, incontestablement d'origine préromaine, se rencontre désormais sur deux monnaies d'argent décou-



Fig. 1 : le pont Ambroix marquant le passage du Vidourle par la voie Domitienne
(photo J.-L. Fiches)

vertes sur le site qui présentent, au revers, les quatre lettres latines AMBR dans les cantons d'une roue (Fiches, Richard 1985). Cette frappe, dont les motifs s'apparentent à celle des Volques Arécomiques pour le revers et à celle que la colonie de Nîmes a émise vers 40 av. J.-C. pour le droit (tête casquée à droite), témoigne de l'importance d'*Ambrussum* au sein de la confédération volque, dans la période où fut créé, au pied de l'oppidum, un quartier spécialisé dans le relais routier.

Depuis la fin du IV^e s. av. J.-C., le franchissement du Vidourle était contrôlé, en effet, par un oppidum implanté au flanc d'un relief de garrigue qui domine le fleuve sur la rive droite (fig. 2). C'est cet oppidum, abandonné vers le début du II^e s. ap. J.-C., qui a d'abord attiré l'attention et qui a fait l'objet de fouilles dans les années 1970. Sa rue principale, pavée vers le début de notre ère et creusée de profondes ornières, est devenue une image emblématique de la voie Domitienne. Entre 1980 et 1985, l'extension des recherches dans ce que l'on croyait être un quartier bas implanté au début de l'époque impériale a montré qu'il n'était pas nécessaire alors de traverser la vieille ville par une rue pentue et à voie unique, mais qu'il était plus commode de contourner l'oppidum par le nord, suivant un tracé que suggérait déjà l'analyse des photographies aériennes (Favory in Fiches dir. 1989, p. 257-263, fig. 156), et d'implanter des équipements spécifiques au relais sur la terrasse alluviale du Vidourle, dans un secteur qui avait accueilli d'abord la nécropole du III^e s. av. J.-C. et où un sondage a permis de reconnaître les différents états de la route, large de 6 à 8 m, depuis son installation vers 30 av. J.-C. La fouille programmée se développe dans la station d'*Ambrussum* depuis 1993 de manière continue dans le cadre d'un chantier-école ouvert durant l'été à des étudiants et des bénévoles et animé par une équipe actuellement composée de Véronique Mathieu, Nora Le Coz, Marie-Alexandrine Boutin, Michiel Gazenbeek, Jérôme Marian, et David Tosna. Cette opération vise notamment à caractériser les différents équipements du relais ; c'est ainsi que des auberges, un établissement de bains, un enclos culturel et une maison de charron ont déjà été explorés (Fiches 2003a et b).

L'origine et l'organisation de la station routière

Bien qu'ayant fait l'objet, en 1994, d'un dégagement sur plus d'un hectare, l'agglomération routière n'est pas connue dans toute son extension. Son organisation générale n'apparaît que dans sa partie septentrionale, dans un secteur où la présence d'un abrupt rocheux a imposé une implantation dans la

zone inondable, ce qui a contraint ses occupants à se protéger des crues en effectuant à plusieurs reprises d'importants travaux caractérisés par d'épais remblais (Berger *et al.* 2003 et 2004).

Même si la limite nord-ouest de la station n'a pu être atteinte, on la situe non loin de l'endroit où la voie change d'orientation pour négocier au mieux la montée sur le plateau de garrigue. En ce point, l'habitat ne s'étend pas à l'ouest, comme l'ont montré des sondages effectués en 2004, à l'emplacement d'un futur bâtiment d'accueil. En revanche vers le sud, en direction du pont, le quartier, qui a bénéficié d'un relief plus doux pour une implantation en piémont à l'abri des inondations n'a pas été mis au jour. On peut estimer que les bâtiments construits le long de la voie Domitienne sur plus de 300 m couvraient une superficie de 2 ha au moins (fig. 2).

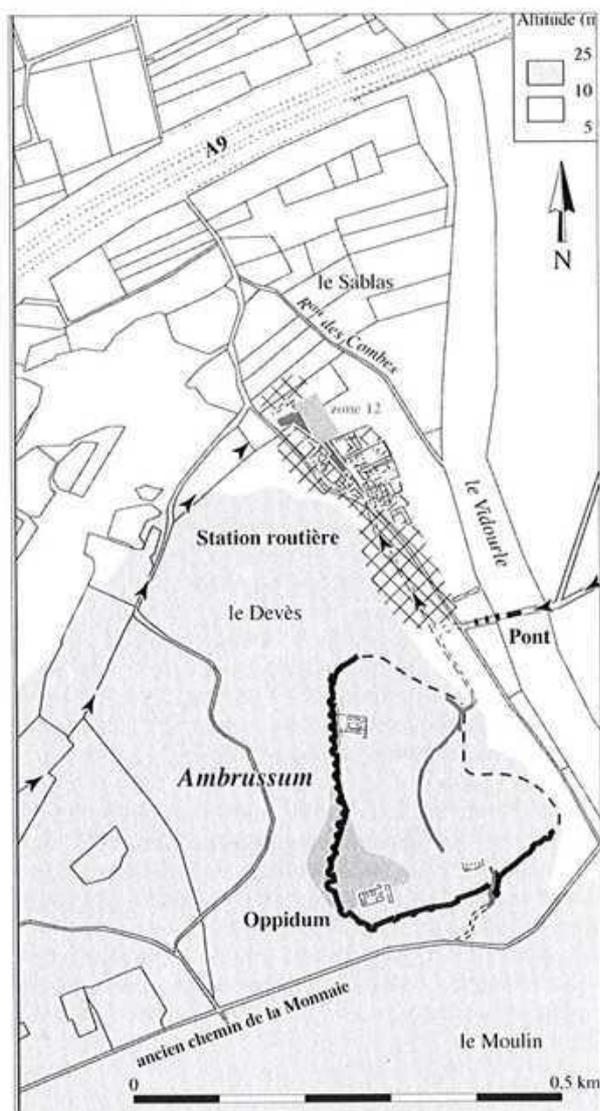


Fig 2 : Localisation de la station routière par rapport au pont Ambroix et à l'oppidum (D.A.O. I. Bermon). Les flèches indiquent le tracé de la voie Domitienne en provenance de Sextantio (à gauche) et de Nîmes (à droite). La zone quadrillée correspond à l'extension supposée de l'agglomération routière

La partie la mieux connue de l'agglomération routière correspond à quatre îlots situés entre la voie Domitienne et le Vidourle (fig. 3, zones 1, 4, 5 et 9). L'un d'eux au moins, qui joue un rôle d'auberge jusqu'à la fin du I^e s. (zone 1) alors que deux autres (zones 4 et 5) assurent cette fonction jusqu'au milieu du III^e s., a été implanté vers 30 av. J.-C. Or, cet ensemble présente une organisation normalisée qui semble être le résultat d'une opération de lotissement (Mathieu 2003) dont les lignes de force s'appuient sur l'orientation de la centuriation *Sextantio-Ambursum*, elle-même construite à partir du tracé rectiligne de la Domitienne entre ces deux relais.

Le vaste îlot de la zone 12, qu'on analysera plus loin, ne s'inscrit pas cependant dans ce schéma d'aménagement et l'on ne peut exclure que la partie du quartier située plus au sud ait été créée dans d'autres conditions et plus anciennement. En effet, l'ensemble cohérent décrit ci-dessus est limité au sud par une rue dont l'orientation est fournie par la façade latérale de la zone 14 (fig. 3) et que l'on a partiellement fouillée dans la zone 11. Or, cette rue n'a rien de commun avec les venelles qui assurent, comme elle, la communication entre la voie Domitienne et le fleuve dont la berge se trouvait d'ailleurs beaucoup plus près de l'habitat dans l'Antiquité (Berger *et al.* 2003 et 2004). Il convient d'abord de noter que sa largeur est pratiquement la même que la Domitienne. Elle présente, de plus, une direction originale, presque à contresens, par rapport aux ruelles dont l'orientation semble répondre au souci d'assurer au mieux l'évacuation des eaux de ruissellement. Enfin, bien que, dans la zone 11, elle n'ait été reconnue qu'à partir du troisième quart du I^e s. av. J.-C. sous la forme d'un chemin creux, elle peut avoir une origine plus ancienne. Elle dessert, en effet, un enclos cultuel qui a été créé dans la première moitié de ce siècle et l'on ne peut exclure qu'elle ait fait partie de l'itinéraire de franchissement du fleuve avant la construction du pont (Fiches dir. sous presse).

La caractérisation de la *mutatio* de l'Antiquité tardive

Il apparaît aujourd'hui que l'abandon d'*Ambursum* a été progressif. Il a d'abord touché, vers le début du I^e s., l'oppidum et, dans le relais, le sanctuaire établi sur la berge du Vidourle. Le phénomène s'est ensuite étendu en direction du nord : la maison qui abritait la forge d'un charron a été abandonnée dans la seconde moitié du I^e s., les trois auberges qui se trouvent dans son prolongement au nord, et les thermes, de l'autre côté de la rue, vers le milieu du III^e s., alors que la zone sur laquelle se concentrent les recherches actuelles ne l'a été que plus tard. C'est d'ailleurs en raison de la présence d'indices d'occupation dans l'Antiquité tardive que la zone 12, remarquable aussi par l'importance des bâtiments qui s'y rencontrent sur plus de 1000 m² (fig. 4), est devenue, depuis quelques années, le chantier principal. Bien qu'encore en cours de fouille (programme 2005-2007), elle a livré plusieurs ensembles architecturaux dont les plus anciens sont intégrés dans l'agglomération routière.

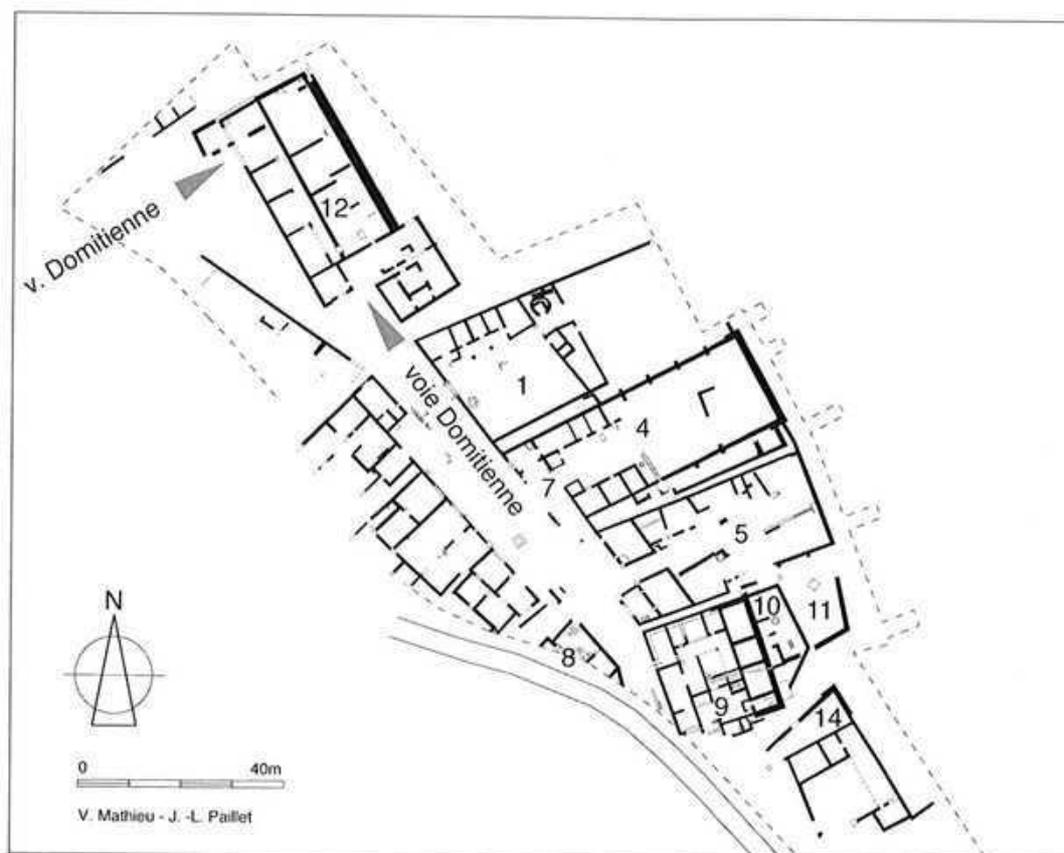


Fig. 3 : Les équipements de la station routière : auberges (1, 4, 5), thermes (8), maison de charron (9), enclos cultuel (11), édifices publics (12). Les flèches indiquent l'emplacement remarquable par rapport à la voie Domitienne des accès à l'îlot B de la zone 12

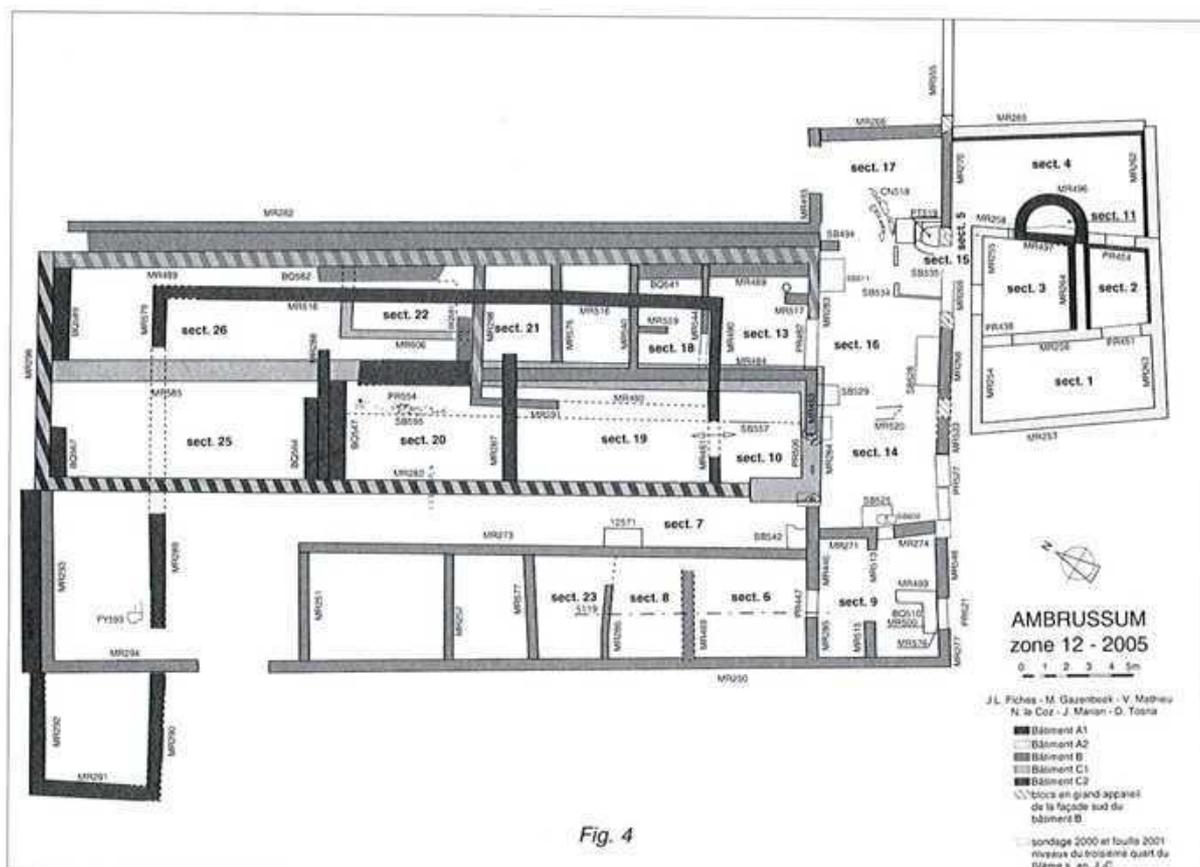


Fig. 4



Fig. 5
 Vue générale de l'annexe
 (Bât. A-2) depuis le Nord.
 À droite appartient à un
 état antérieur, très détruit
 (A-1).
 À droite, deux piliers de la
 galerie de façade de l'îlot B
 dont l'un surmonte
 la margelle du puits
 (photo J.-L. Fiches)

Ainsi, l'îlot B, dont certains murs reconnus par sondage et le puits sont antérieurs au début du IIe s., est équipé à cette date d'une galerie de façade alors qu'au sud-est, lui est associé un petit bâtiment (A-1), très mal conservé à l'exception d'une abside qui peut correspondre à la *piscina* d'un *frigidarium* et lui conférer une vocation thermique (fig. 5). Cette annexe est remplacée, vers la fin du IIe s., par une construction à trois pièces implantées en demi sous-sol qui s'ouvre sur une avant-cour (A-2) à laquelle on accède par une passage étroit qui longe la galerie de l'îlot B, désormais fermée. Ce petit bâtiment est le seul susceptible d'avoir été encore occupé au moment où l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* qualifie *Ambrussum* de *mutatio*. Vers 325, il a fait l'objet de modifications mineures (transformation de portes, reprises de murs) et d'un remblaiement destiné à rehausser les sols qui ont malheureusement été détruits par les labours, alors que l'îlot B a été abandonné et détruit dans le premier quart du IVe s. et qu'une partie de son emprise n'a reçu un nouveau bâtiment (C-1) qu'au milieu de ce siècle ou même après.

Préciser la fonction de cette nouvelle construction que ses dimensions (35,50 x 11 m) désignent comme un bâtiment public est pratiquement impossible en raison de son mauvais état de conservation (les sols ne sont pas conservés et l'emplacement des accès demeure hypothétique) et d'un plan peu caractéristique (fig. 6) : il présente deux longues nefs intérieures de largeur à peu près égale (4 à 4,50 m) qui ne semblent pas avoir reçu de divisions à l'exception d'une pièce (2,90 m x 5,50 m) appuyée à la partie centrale de la façade postérieure (sect. 22). Il apparaît, en, tout cas, que cet édifice n'a pas eu une

longue destinée puisqu'il a été utilisé au mieux durant un demi-siècle. En effet, dans le dernier quart ou vers la fin du IVe s., il a été partiellement détruit et son sol, s'il était bien dallé comme on le suppose, a fait l'objet d'une récupération. De nouvelles constructions (C-2), en partie appuyées à la façade principale et à la façade nord du bâtiment C-1, s'organisent alors en deux corps de bâtiments juxtaposés, au plan en L (fig. 7). Le plus vaste (26 x 9 m) présente deux cloisonnements aménagés au cours de deux phases successives entre lesquels un pavage grossier associé à des banquettes a été partiellement conservé (sect. 20, 25 ; fig. 8). Celui qui est au nord-ouest (24,50 x 6 m) est peut-être le résultat d'une extension en cours d'occupation puisqu'il se développe en dehors de l'emprise de l'édifice C-1 par une unité d'habitation (présence d'un foyer) qui s'ouvrait au sud vers l'extérieur. En tout cas, ces transformations supposent une certaine durée de l'occupation qui a dû s'étendre dans le Ve s., même si l'on n'a pas retrouvé de marqueurs caractéristiques de cette période comme la DSP. En effet, c'est surtout la présence de céramique à pisolithes, produite dès le troisième quart du IVe s., qui caractérise ces niveaux qui ont également livré deux monnaies de la fin du IVe s. et un fragment de *claire D Hayes 81b* du début du Ve s.

L'hôtellerie du Haut-Empire

On pourrait s'étonner que les témoins d'une occupation prolongée jusque dans l'Antiquité tardive se rencontrent non pas aux abords immédiats du franchissement du fleuve mais dans la partie de la station la plus éloignée du pont. Il convient cependant de souligner que la zone 12 occupe un emplacement stratégique par rapport à la Domitienne qui amorce, à ce

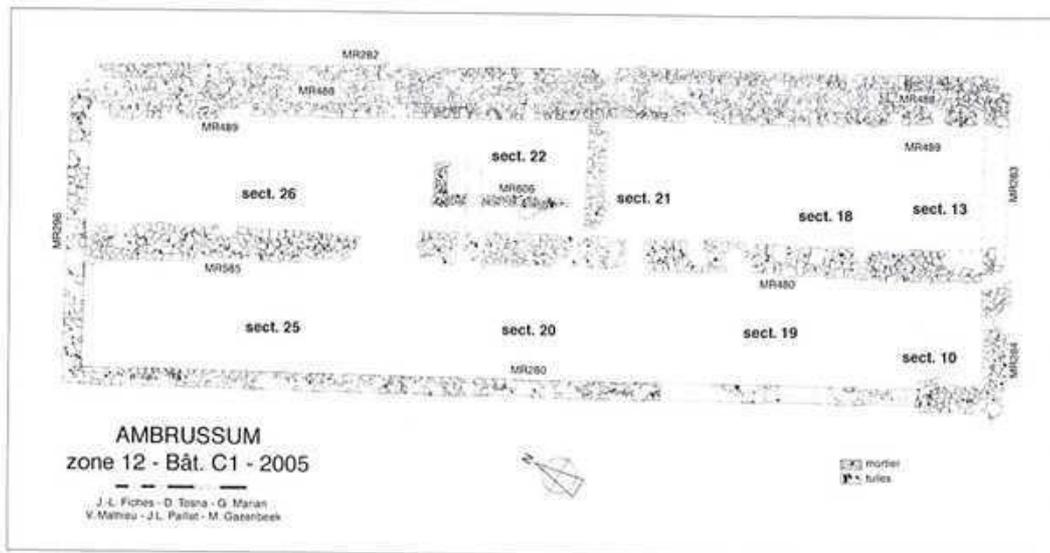


Fig. 6 :
L'édifice à 2
nefs du
Ive s. (C-1)
dont on a
conservé
que les fon-
dations

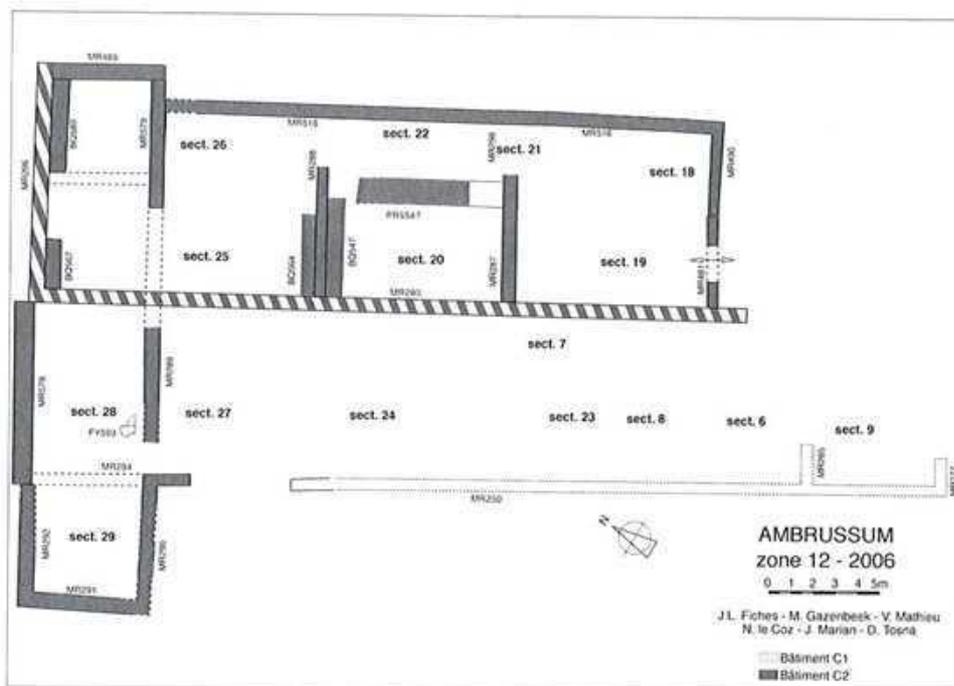


Fig. 7 : Les
transformations
de l'édifice à 2
nefs à partir du
dernier quart du
Ive s. (C-2)



Fig. 8 :
Banquettes, dallages
et cloisonnements
correspondant aux
transformations de
l'édifice à 2 nefs.
Vue du nord-ouest
(photo J.-L. Fiches)

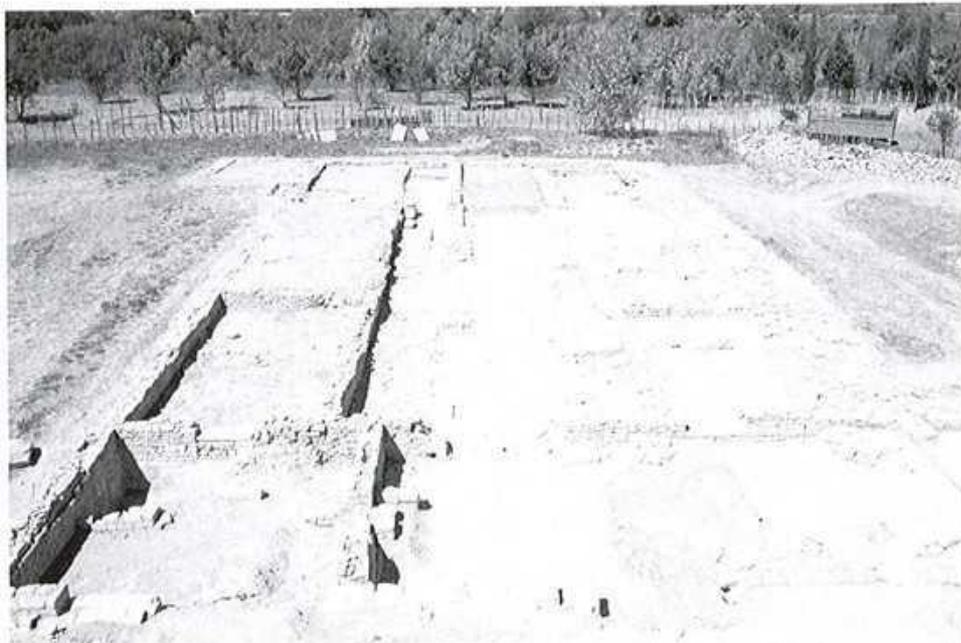


Fig. 9 :
La fouille de la zone 12 à la fin de l'été 2006 (vue du sud). Au premier plan, la galerie de façade et l'entrée de l'îlot B. À droite le puits. Au centre, la cour empierrée flanquée de 2 corps de bâtiments (photo J.-L. Fiches)

niveau, une nette inflexion dans son tracé. Suivant une direction nord-ouest depuis le pont, celle-ci s'engage, en effet, à l'ouest pour négocier la montée en garrigue. Or les deux entrées charretières de l'îlot B se trouvent dans l'axe de la voie (fig. 2 et 3) : l'une, au sud sur la façade principale, s'ouvre en direction du pont ; l'autre, sur la façade latérale à l'ouest, est en face du tronçon qui descend du plateau. On a donc visiblement cherché à ce que cet îlot, qui compte parmi les plus importants du relais, soit en quelque sorte « incontournable » pour les voyageurs, l'implantation de son angle sud ayant imposé un léger rétrécissement de la chaussée. Ce lieu qui voit se succéder des édifices importants jusque dans l'Antiquité tardive pourrait donc avoir été choisi pour les bâtiments « officiels » (c'est-à-dire organisés par l'administration) de la station.

Certes, l'îlot B n'est pas encore entièrement reconnu (fig. 9) : les sols de l'état initial n'ont pas été atteints, les niveaux du début du IIe s. ne l'ont été que très partiellement, le plan doit être complété au nord-ouest et plusieurs pièces sont à fouiller ou ne l'ont été que jusqu'au sol de la seconde moitié du IIIe s. qui précède la destruction. L'organisation générale invite cependant à y voir une hôtellerie. En effet, vers le début du IIe s., cet îlot de 800 m², qui s'appuie au nord-est sur un triple mur formant soutènement, comporte deux corps de bâtiments sensiblement de même largeur (5,40 à 6 m hors œuvre) et vraisemblablement pourvus d'un étage, entre lesquels on distingue trois espaces de circulation contigus : en avant de l'entrée sud, une galerie de façade (sect. 9 et 14 à 16) caractérisée par cinq piliers en grand appareil et qui abrite un puits (fig. 10) ; derrière la porte sud, une longue cour (sect. 7, 10, 19 et 20 : 7,60 m x 23 m) dont le sol est pavé de manière à former une chaussée à voie unique flanquée de trottoirs en terre battue ; derrière l'entrée ouest et dans le prolongement de la cour précédente dont elle est séparée par une large ouverture entre deux piliers, une seconde cour de plan presque carré (11 x 13 m). Chaque corps de bâtiments com-

prend une série de pièces qui occupent toute leur largeur. Leur extrémité sud est occupée par une salle qui s'ouvre sur la galerie de façade et dont la superficie est de 22 m² environ. Les autres pièces, qui s'ouvrent sur la cour empierrée, sont de dimensions plus petites et sensiblement de même module (autour de 13,5 m²). Il n'y a guère que la partie nord du bâtiment le plus long pour rompre ce rythme puisqu'elle semble bien avoir abrité deux unités plus vastes et de longueur sensiblement égale (9,50 à 10 m) qui s'ouvriraient chacune sur une cour.

Cette organisation d'ensemble a connu des aménagements qui ont pu entraîner des changements de fonction au cours des deux derniers siècles de l'occupation. C'est ainsi qu'une pièce supplémentaire a été aménagée au sud du bâtiment ouest (sect. 9), au détriment de la galerie qui a alors été fermée et pourvue d'une porte charretière. Ces transformations se sont accompagnées, dans la seconde moitié du IIIe s., de changements dans l'organisation de ce bâtiment où l'accès à la cour a été fermé dans la moitié des pièces pour privilégier une disposition en enfilade et une circulation interne débouchant sur le secteur 9.

Des bâtiments liés au relais de poste ?

Le plan de l'îlot B, la galerie de façade, l'aménagement soigné de l'une des cours, la présence de portes à double vantaux aux entrées, de corps de bâtiment peut-être pourvus d'un étage, d'aménagements intérieurs plus étendus et structurés distinguent nettement cet établissement des fermes-auberges des zones 1, 4 et 5 dont on connaît ailleurs en bord de route des équivalents, le plus souvent isolés en dehors d'une agglomération routière (Theriot *et al.* 2004). Le bâtiment à galerie de façade pourrait correspondre au lieu d'étape réservé à des fonctionnaires, des représentants des cités ou du pouvoir central, ou bien de particuliers disposant d'un titre de transport. C'est peut-être l'un d'eux qui a caché dans un mur une bourse retrouvée dans l'effondrement d'une paroi en terre.



Fig. 10 :
Le puits de l'îlot B dont la margelle a été surélevée après avoir reçu l'un des piliers de la galerie de façade (début IIIe s. ; le dallage, en partie épierré, correspond à l'utilisation de la seconde moitié du IIIe s. (photo J.-L. Fiches)

Ce petit trésor de circulation, perdu au cours de la première moitié du IIIe s., peut signaler, en effet, la présence d'un voyageur disposant d'un fonds, modeste sans être anodin, de 43 deniers et de bijoux en argent accompagnés de dés à jouer (Berdeaux-Le Brazidec 2004).

Peut-on aller plus loin et voir dans cet ensemble le relais de la poste impériale ? En effet, selon S. Crogiez, l'association de thermes et d'un édifice à cour pourrait, dans certains cas, caractériser ce type d'établissement et une station du *cursus publicus* (Crogiez 1990, p. 409). Mais il convient de rester prudent d'autant plus qu'ici les bains ne sont pas assurés et qu'en tout cas, ils n'ont pas été maintenus.

On peut également rapprocher l'édifice à galerie de façade d'*Ambrussum* de l'hôtellerie de Westergass qui prend place dans l'agglomération routière d'Oedenbourg à Bisheim à l'époque constantinienne (fig. 11, n° 2). Mais il s'agit, dans ce cas, d'un bâtiment à étage plus modeste (24 m x 29 m), derrière lequel se trouvent des thermes (7 m x 14 m) et qui comporte, derrière une portique ouvert en direction de la route, une cour intérieure entourée sur trois côtés d'une galerie desservant les différentes pièces (Nuber, Reddé 2002, p. 218-224). H. U. Nuber et G. Seitz interprètent cette construction comme un *praetorium*. Il n'est d'ailleurs pas rare, dans la région rhénane comme en Angleterre, que des lieux d'étape pour voyageurs de marque soient ainsi qualifiés. Il est vrai que le terme de *praetorium* est utilisé pour des installations routières comme l'indique une inscription (*CIL*, III, 6123 = 1490734 = *ILS*, 231) relatant qu'un gouverneur a fait construire des *tabernae* et des *praetoria per vias militares* le long des routes de la province de Thrace, sous Néron. Mais le seul établissement que l'on puisse aujourd'hui désigner ainsi avec quelque assurance est celui de Muru de Bangius en Sardaigne où une inscription sur plaque de marbre mentionne la restauration et l'inauguration, à l'époque sévérienne, d'un *praetorium* et peut-être d'un édifice qui lui serait associé (*AE*, 1992, 892). Or, il s'agit d'un bâtiment luxueux dans lequel on voit plutôt une résidence du gouverneur de la province (Zucca 1992). Situé en bordure d'une voie secondaire, son état initial du IIIe s.

(fig. 11, n° 1) présente un plan rectangulaire de 26,67 m x 21,80 m (soit 90 x 80 pieds) dans lequel 16 pièces s'ouvrent sur une cour centrale portiquée (11,80 x 5,90 m, soit 40 x 20 pieds). En face de l'entrée principale et à l'opposé sur le côté nord-ouest, le bâtiment se prolonge par une exèdre surélevée (8,80 m x 7,40 m, soit 30 x 25 pieds) probablement à usage cultuel. Sur le côté sud-ouest, sont ménagés deux autres accès dont l'un conduit à des thermes. C'est à la suite de la publication de l'inscription sarde que R. Fellmann a proposé de voir, à Kembs, à proximité du *vicus de Cambete*, indiqué par la *Table de Peutinger* sur la route Milan-Mayence par les Alpes Pennines, un *praetorium* dans un bâtiment d'époque flavienne, de plan carré, qui regroupait, à proximité de thermes, 40 pièces autour d'un portique ceinturant une cour (fig. 11, n° 4) (Fellmann, Wolf 1993). Mais là encore il s'agit de constructions beaucoup plus importantes que celles de Westergass et d'*Ambrussum*.

Quoi qu'il en soit, l'abandon du bâtiment à galerie de façade d'*Ambrussum* apparaît aujourd'hui comme le dernier avatar de la disparition progressive de l'agglomération routière. L'édifice à deux nefs qui le remplace dans la seconde moitié du IVe s. présente un plan complètement différent ; il devait donc avoir une autre destination et cette différence de nature s'explique d'autant mieux par le fait que la reconstruction n'a pas été immédiate et que, désormais, l'édifice ne s'inscrivait plus, comme le précédent, au sein d'une agglomération puisque les ruines de celles-ci étaient alors exploitées par des récupérateurs de matériaux comme ceux dont on a retrouvé l'installation, datée du troisième quart du IVe s., autour d'un puits dans la zone 10 (Manniez, Mathieu 1998). Même établi en rase campagne, cet édifice ne semble pas cependant avoir été destiné principalement à des fonctions agropastorales (peut-être davantage perceptibles dans l'état C-2) ; il traduit sans doute une évolution des équipements routiers à la fin de l'Antiquité, à une époque où l'entretien de la voie Domitienne et son contrôle par l'administration impériale sont toujours assurés comme le rappelle un milliaire de Julien (361-363) trouvé jadis au pont Ambroix (*CIL*, XII, 5648 ; *CIL*, XVII, 2, 263).

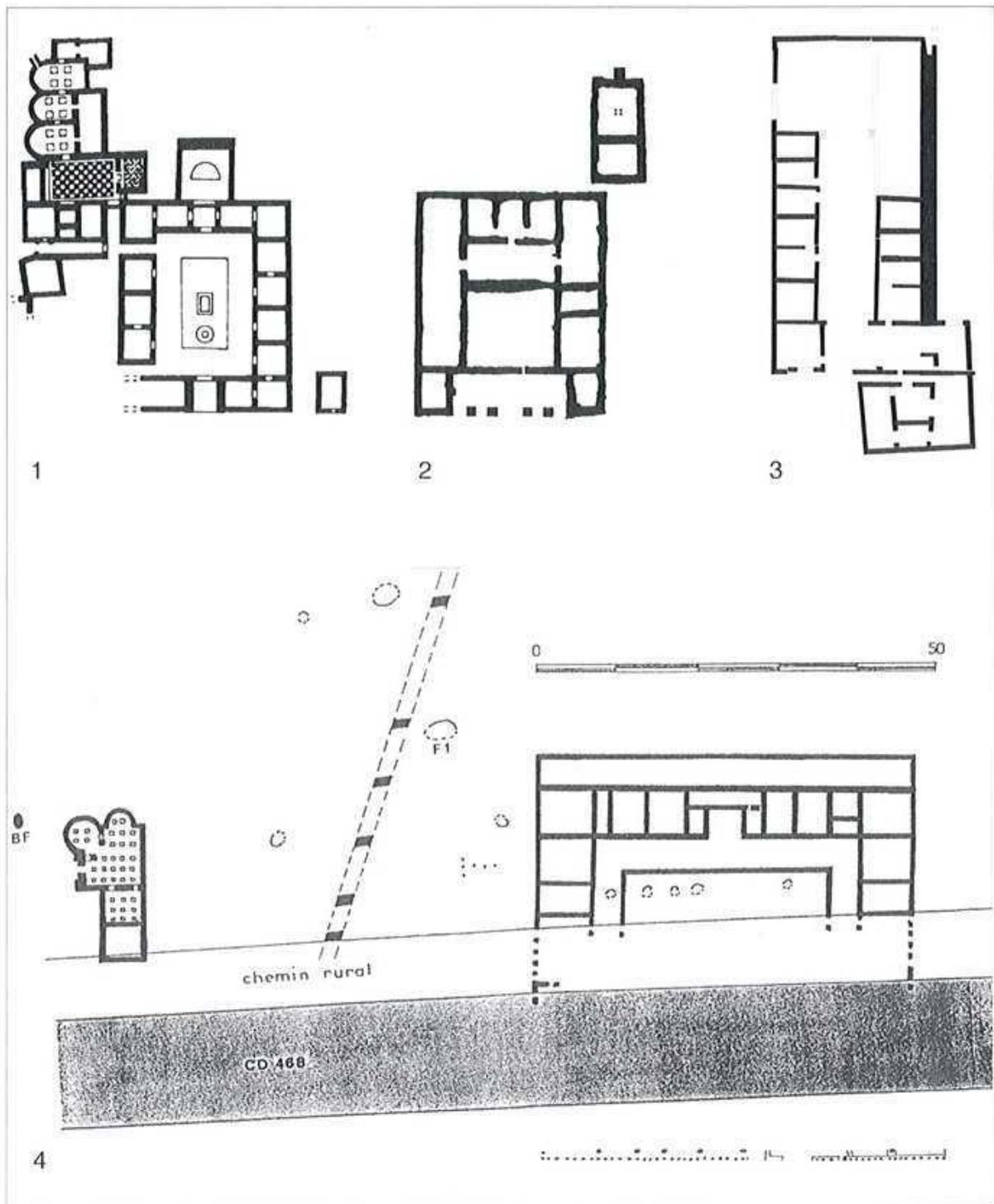


Fig. 11 : L'hôtellerie d'Ambrussum (îlot B et bâtiment A, n° 3) et les praetoria de Muru de Bangius (n° 1), de Westergass à Biesheim (n° 2) et de Kembs (n° 4)

BIBLIOGRAPHIE

(1) - (Cet article fait suite à une conférence donnée à Perpignan le 21 janvier 2006)

Berdeaux-Le Brazidec 2004 : BERDEAUX-LE BRAZIDEC (M.-L.) – Un dépôt de deniers découvert dans la station routière d'Ambrussum (Villetelle, Hérault), *RANarb*, 37, 2004, p. 259-275.

Berger et al. 2003 : BERGER (J.-F.), FICHES (J.-L.), GAZENBEEK (M.) – Origin of fluvial fluctuations of the river Vidourle and their effect on the organization and evolution of the site of Ambrussum (Hérault, France) between the Iron Age and late Antiquity. In : FOUACHE (É.) ed. – *The Mediterranean World Environment and History*, IAG Working Group on Geoarchaeology, Paris, Université de Paris-Sorbonne, 24-26 avril 2002. Paris, Elsevier, 2003, 77-108.

Berger et al. 2004 : BERGER (J.-F.), FICHES (J.-L.), GAZENBEEK (M.) – La gestion du risque fluvial à Ambrussum durant l'Antiquité par les riverains du Vidourle. In : BURNOUF (J.) et LEVEAU (Ph.) dir. – *Fleuves et marais, une histoire au croisement de la nature et de la culture. Sociétés préindustrielles et milieux fluviaux, lacustres et palustres : pratiques sociales et hydrosystèmes*. Paris, CTHS, 2004, 419-435.

Clément, Peyre 1991 : CLEMENT (P.), PEYRE (A.) – *La voie Domitienne. De la Via Domitia aux routes de l'an 2000*, Montpellier, Les Presses du Languedoc, 1991.

Crogiez 1990 : CROGIEZ (S.) – Les stations du *cursus publicus* en Calabre : un état de la recherche, *MEFRA*, 102-1, 1990, p. 389-431.

Fellmann, Wolf 1993 : FELLMANN (R.), WOLF (J.-J.), Note sur le *Praetorium* de Kembs-Neuweg 1991, *Cahiers alsaciens d'archéologie d'art et d'histoire*, 36, 1993, p. 113-114.

Fiches 1970 : FICHES (J.-L.) – Un ouvrage d'art sur la voie Domitienne : le pont d'Ambrussum. *Revue d'Études Ligures*, 36, 1970 (Hommage à F. Benoit, IV), Bordighera, 1973, p. 142-157.

Fiches 1980 : FICHES (J.-L.) – Ambrussum et la voie Domitienne. *Revue d'Études Ligures*, 46, 1980, 132-157.

Fiches dir. 1989 : FICHES (J.-L.) dir. – *L'oppidum d'Ambrussum et son territoire : fouilles au quartier du Sablas (Villetelle, Hérault) : 1979-1985*. Paris, CNRS, 1989, 286 p. (Monographie du CRA ; 2).

Fiches 1997 : FICHES (J.-L.) – Le relais d'Ambrussum, de l'oppidum au Puech des Mourgues. In : CASTELLVI (G.) et al. – *Voies romaines du Rhône à l'Èbre : via Domitia et via Augusta*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme (DAF, 61), 1997, p. 60-68.

Fiches 2003a : FICHES (J.-L.) – L'apport des fouilles récentes (1993-2000) à la connaissance de la station routière d'Ambrussum. In : *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne, Hommage à Guy Barruol*, Montpellier (*RANarb*, suppl. 35), 2003, p. 49-58.

Fiches 2003b : FICHES (J.-L.) – Villetelle, Ambrussum. In : VIAL (J.) – *Le Montpelliérais*. Paris, Acad. Inscr. Belles-Lettres, 2003, 390-406 (Carte archéologique de la Gaule, 34/3).

Fiches dir. sous presse : FICHES (J.-L.) dir. – Un enclos culturel sur la berge du Vidourle à Ambrussum (Villetelle, Hérault), *RANarb*, 40, 2007, sous presse.

Fiches, Mathieu 2002 : FICHES (J.-L.) et MATHIEU (V.) – Ambrussum. In : FICHES (J.-L.) dir. – *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon*. Lattes, ADAL, 2002, 521-557 (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 14).

Fiches, Richard 1985 : FICHES (J.-L.) et RICHARD (J.-Cl.) – L'Émission monétaire d'Ambrussum (Villetelle, Hérault) au I^{er} s. av. n. è. *RANarb*, XVIII, 1985, 381-387.

Manniez, Mathieu 1998 : MANNIEZ (Y.) et MATHIEU (V.) – La récente découverte d'une installation de l'Antiquité tardive sur le site d'Ambrussum (Villetelle, Hérault). I. Étude archéologique (avec une annexe de G. Depeyrot), *RANarb*, 31, 1998, 193-215.

Mathieu 2003 : Mathieu (V.) – Approche métrologique du quartier central de la station routière d'Ambrussum (Villetelle, Hérault). In : *Actes de la table ronde sur la métrologie agraire antique et médiévale (Avignon, 8-9 décembre 1998)*. Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 83-104 (Annales littéraires de l'Université de Besançon).

Nuber, Reddé 2002 : NUBER (H. U.), REDDÉ (M.) et collab. – Das Römische Oedenbourg (Biesheim/Kunheim, Haut-Rhin, France). Frühe Militärlager, Strassensiedlung und Valentinianische Festung, *Germania*, 2002, 1, p. 169-242.

Thernot et al. 2004 : THERNOT (R.), BEL (V.), MAUNÉ (St.) et collab. – *L'établissement rural antique de Soumaltre (Aspiran, Hérault). Ferme, auberge, nécropole et atelier de potier en bordure de la voie Cessero-Condatomagus (I^{er}-I^{le} siècle)*, Montagnac, éd. Monique Mergoïl, 2004.

Zucca 1992 : ZUCCA (R.) – Un'iscrizione monumentale dall'Oristanese, *L'Africa romana. Atti del IX^e Convegno di Studio, Nuoro, 1991*, vol. 9 II, sous la direction de Attilio Mastino, Sassari, 1992, p. 595-636.

Zehner 1998 : ZEHNER (M.) – *Carte archéologique de la Gaule*, 68, Haut-Rhin, Paris, 1998.

Hameau de Sainte Colombe à Salses-le-Château (Roussillon, P.-O.) : sur les traces du cimetière...

CÉLINE JANDOT (I.N.R.A.P.)

avec la collaboration
d'Aymat Catafau, (Maître de conférences, Université de Perpignan)
et Alain Vignaud (I.N.R.A.P.)

Introduction

Cette intervention sur la commune de Salses le Château se situe en partie sud-est de la ville, au lieu-dit « Sainte Colombe ». Elle répond à une demande de permis de lotir, instruite en prescription archéologique auprès de l'I.N.R.A.P. par le Service Régional de l'Archéologie. Le diagnostic concerne les parcelles n°3115 et 2977 placées le long de la rue Sainte Colombe (partie nord) ; elles sont à proximité immédiate d'un ancien habitat.

1. Étude documentaire et enquête orale

1.1. Les mentions de Sainte Colombe d'après les sources écrites

La première mention connue de l'église Sainte Colombe remonte au IX^e siècle (Coupeau 1998, p. 171). Une vocation plus ancienne voudrait lui être attribuée, probablement en raison, d'une part de son appellation, (Bassède 1990, p. 23) qui est le fait d'un martyr du III^e siècle et d'autre part du passage de la voie Domitienne à proximité, plus à l'Est. Ce lieu de culte est cité par la suite au XII^e, XIII^e et XV^e siècles, par le biais d'actes de donation et testaments (Ponsich 1980, Cazes 1990, Coupeau 1998) ; la dernière mention connue date de 1444 (Coupeau 1998, p. 171). Dans le courant du XVI^e siècle (A.D.P.-O., 3 E), deux actes (1551) liés à des testaments ne désignent plus Sainte Colombe comme lieu de culte et d'inhumation mais la cure de Salses.

L'église a du être détruite en 1639, lors de la contre-offensive espagnole et de la bataille de Salses.

1.2. Localisation de la paroisse et du hameau

Sur la carte de Cassini, la paroisse est située à l'est de la route dite de Narbonne, desservant Salses-le-Château. Quelques décennies plus tard, le hameau de Sainte Colombe est perpétué sur le tableau d'assemblage du cadastre Napoléonien, au nord d'un moulin, et comme sur la carte d'état major en fin de siècle, l'emplacement du hameau se situe à l'est de la route de Narbonne à Salses et à l'ouest du tracé supposé de la voie Domitienne.

1.3. Emplacement de l'église et du cimetière

D'après les textes, l'église est située au sud d'un lavoir, sur une éminence, à proximité de l'actuelle cave coopérative. Sur le cadastre napoléonien (fig. 1), rien ne subsiste à cet endroit, hormis une pâture (parcelle 448) dont la commune de Salses est pro-

priétaire ; de même, aucun bâti du cadastre pour le hameau de Sainte Colombe n'appartient à l'église d'après la lecture des propriétaires de l'état des sections, daté de 1825 (A.D.P.-O., 1025W177). Par contre, la parcelle 447, placée immédiatement à l'ouest du hameau est une « terre » de l'église Sainte Colombe.

In situ, des vestiges ont été découverts à l'emplacement de l'actuelle place Louis Carcassonne, parcelle 3172 (1) du cadastre actuel, (fig. 2) :

- le 17 octobre 1973 (2), sortis du sol par le biais d'une tranchée faite à la pelle mécanique, ils consistent en la mise au jour, sous 30 cm de terre, d'un pavage de briques puis d'un sarcophage sans couvercle placé 33 cm en dessous, ainsi que des tombes en bâtières jointoyées à la chaux et un mur supposé de l'église (3). Le sarcophage a été déposé dans la cour de M. J. Fourty (4).

- en avril 1984, l'enquête de révision réalisée par Pierre-Yves Genty (Genty *et alli* 1983-1984) a permis d'une part, de localiser avec plus de précisions les découvertes et de les inventorier (sous le numéro 66-190-007 H) ; d'autre part, de prendre connaissance de la mise au jour postérieure d'inhumations en pleine terre lors de la construction d'une maison neuve plus au nord (parcelle 3004).

En février 2006, lors du projet de diagnostic situé en partie sud-ouest de ces découvertes, une enquête de voisinage a été menée.

La place Louis Carcassonne, sise sur la butte, a été goudronnée, il y a peu. Jusqu'alors en terre battue, il n'était pas rare d'après certains, lors de périodes d'intempéries, de deviner par les affaissements, l'emplacement d'autres sarcophages. Par ailleurs, un bâtiment constitué de trois garages s'est installé sur l'espace non bâti appartenant à la parcelle 994, donnant sur la place. Enfin, lors de la phase « d'agrémentation » de ce nouvel ensemble, le long de la route, un muret en béton appartenant aux garages a été édifié, longeant la place et recouvrant l'arase du mur supposé de l'ancienne chapelle.

D'autres vestiges ont été signalés. Ils correspondent aux constructions liées au développement du hameau vers l'ouest, constituant nouveau lanierage parcellaire de l'ancienne parcelle 447 rectangulaire du cadastre napoléonien, jouxtant le futur projet : en par-

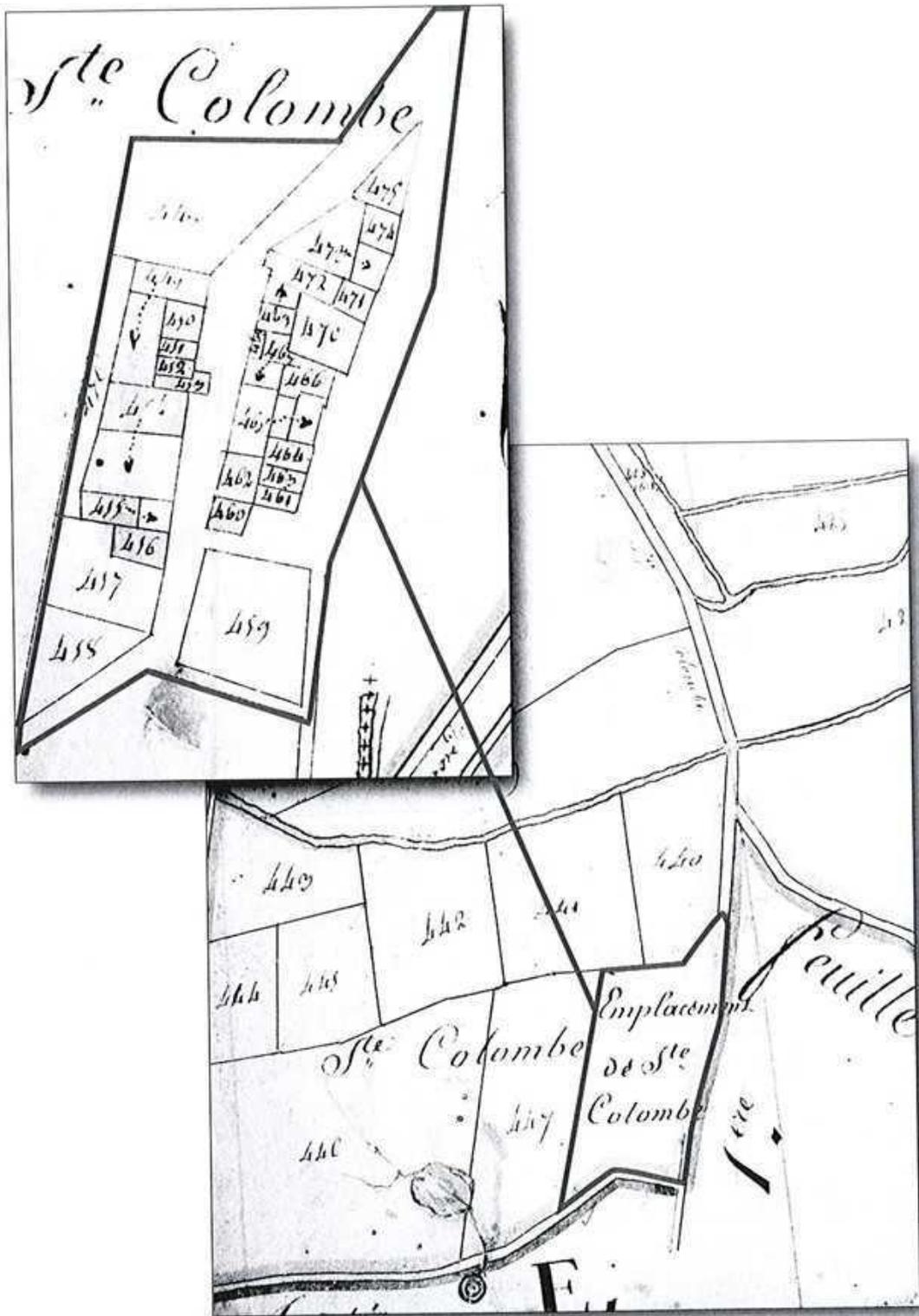


Fig. 1- Salses-le-Château. Cadastre napoléonien, section F des Étangs.

Figure 1 : Salses-le-Château. Cadastre napoléonien, section F des Étangs.
(cliché A. Catafau, U. P.)

(Source-Plan cadastral parcellaire, 1818. Section F ds Étangs, 5e feuille, A.D.P.-O., A.D. 2J127/192)

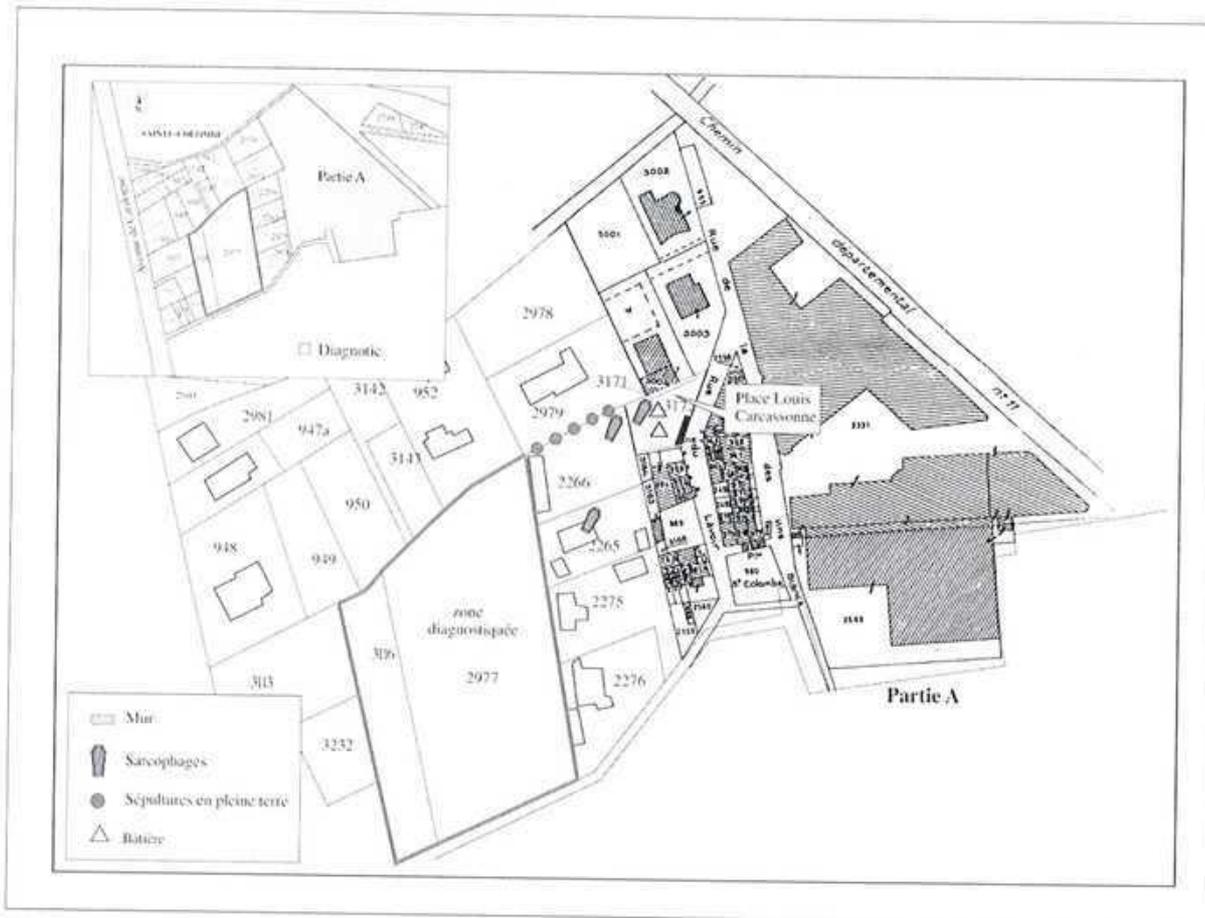


Figure 2 : Localisation des indices archéologiques sur extrait cadastral
(Source- Extrait cadastral 1983. Mairie de Salses-le-Château, D.A.O. C. Coeuret, I.N.R.A.P.)

celle 2265, plusieurs fragments de sarcophages lors de travaux liés à la construction de nouveaux bâtiments (vers 1973-1974) ont été découverts et réenterrés par les propriétaires.

La parcelle 2266 reçoit en partie ouest un bâtiment abritant un garage, le reste du terrain est en friche. Au nord, elle est longée par un chemin en terre battue qui dessert la maison de la parcelle 952. Dans la partie nord-est de l'espace en friche, dans un triangle formé entre un cyprès, la bouche d'égout et le bord de la place, un autre sarcophage a été découvert lors de travaux (1971), il a été laissé en place. Le long du chemin, de nombreuses inhumations en pleine terre (dont un adulte avec deux enfants) ont été exhumées à l'occasion de l'installation d'une conduite d'eau dans les mêmes années. Quelques clichés ont été pris de ces travaux lors de ces années. Deux d'entre eux sont détenus par les propriétaires.

Le sarcophage faisant l'objet des premiers signalements a été transféré de la maison de M. Fourty puis déposé dans la cour de la mairie de Salses-le-Château et sert actuellement de jardinière (fig. 3). Il s'agit d'un bloc monolithe taillé sur un plan trapézoïdal. Ses dimensions : (hors-œuvre) L. 1,90m, l. 0,76 m et 0,66 m, h. 0,44m, soit une cuve dans œuvre de 1,72 m de long pour 0,60 à 0,50 m de large.

Les rebords latéraux sont larges de 0,08 m tandis que les extrémités mesurent 0,09 m. L'épaisseur des parois sur le fond n'a pu être observée (remplissage de terre et de plantes). Taillé dans un calcaire tendre, de couleur blanc-jaune, aucun décor n'est observable, hormis sur un pan, des traces de taille faites au poinçon ou ciseau avec un tranchant d'une largeur de 3 à 5 cm, qui constituent des lignes horizontales de chevrons obliques.

En Roussillon, les découvertes de ce type de vestige sont rares (5), les comparaisons restent faibles. Il faut toutefois considérer que celui mis au jour à Espira-de-Conflent (Passarius, Donat 2002, p.14-15), placé dans une fourchette typo-chronologique référencée des VIe-VIIe siècle a pu être daté par le squelette inhumé dans le courant du VIIIe siècle. Ce module correspond à un sarcophage plus long, plus étroit et à la forme trapézoïdale plus marquée : 1,98 m de long pour 0,64 et 0,44 m de largeur.

D'après les données recueillies, l'opération de diagnostic menée préalablement aux travaux projetés sur les terrains (n° 3116 et 2977) à proximité de ces découvertes, dans ce secteur sensible, pouvait révéler d'autres vestiges. Le moulin-à-vent visible sur le cadastre napoléonien (assemblage) juste au sud de ces parcelles pouvait également générer d'autres aménagements.



Figure 3 :
Vue générale
du sarcophage
dans la cour
de la mairie
(cliché C. Jandot,
I.N.R.A.P.)

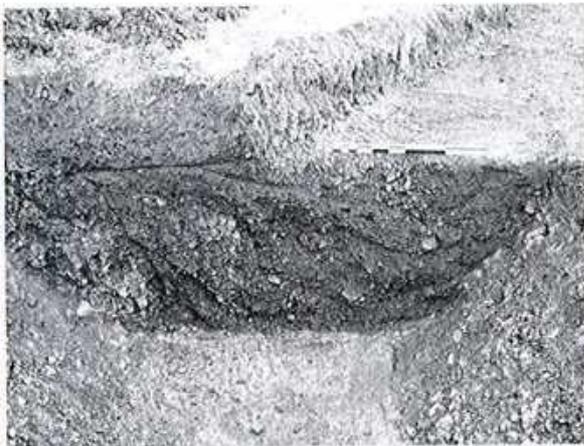


Figure 4 : Fossé (cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)



Figure 5 : Foyer à pierres chauffées de la Préhistoire
récente (cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)

2. Résultats archéologiques

L'intervention s'est faite sous la forme de tranchées pratiquées dans l'axe des lots préalablement implantés par le géomètre du futur lotisseur. Au total, 15 tranchées ont été ouvertes pour une surface de 742,14 m², soit une exploration à 8,3%.

Les vestiges mis au jour sur les parcelles diagnostiquées ont révélé une occupation ancienne, peu aménagée. Elle est caractérisée par la présence d'un fossé drainant transversal au sud, au profil régulier, en cuvette, de près de 3 m de large pour 1,70 m de profondeur (fig. 4), et par un foyer à pierre chauffée (fig. 5) en partie nord-ouest, constitué d'une fosse régulière de 1,10 m de diamètre pour 0,26 m de profondeur, comblée par une forte densité de pierres dont la majorité est fracturée ou cassée par une forte température.

La première structure ne contenait pas de mobilier ; la seconde, non datable avec précision avec du mobilier associé, pourrait bien s'apparenter, par ses dimensions, à celles trouvées pour le Néolithique final.

Conclusion

L'étendue du cimetière associé à l'église de Sainte Colombe n'est pas attestée à l'emplacement du diagnostic. Toutefois, cette opération a permis de recueillir de nouvelles informations sur le site de Sainte Colombe, avec une position très probable de l'église, une importance accrue du cimetière qui le jouxte avec la présence certaine de plusieurs sarcophages, de tombes en pleine terre et d'autres sous coffre de dalles. Ces éléments se trouvent à l'heure actuelle dans une zone non bâtie, pour partie dans un domaine privé mais aussi dans un espace public. Un ensemble qui mériterait d'être protégé ou étudié.

Notes

(1) : Cette parcelle correspond au n° 448 sur le cadastre napoléonien.

(2) : Lettre du 28 novembre 1973 de Mr J. Fourty (Salses-le-Château) adressée à Mr G. Barraol, Directeur des Antiquités historiques du Languedoc-Roussillon (Montpellier)

(3) : C'est en effet à proximité d'une église ou d'une chapelle que l'on trouve habituellement ce type de sépultures (Colardelle *et alii*, 1996).

(4) : Article du 9 décembre 1973 paru dans l'*Indépendant* (auteur anonyme).

(5) : Voir sur ce sujet : Passarrius, Donat, 2002, p. 5.

BIBLIOGRAPHIE

A.D. P.-O. : Archives Départementales des Pyrénées-Orientales

BASSEDE 1990 : Bassède (L.) : *Toponymie historique de Catalunya Nord*, revue Terra Nostra, N°73 à 80, Prades, 1990.

COLARDELLE *et alii* 1996 : Colardelle (M.), Démians d'Archimbaud (G.), Raynaud (C.) : « Typo-chronologie des sépultures du Bas-Empire à la fin du Moyen Âge dans le Sud-est de la Gaule », in Galinié (H.), Zadora-Rio (E.), *Archéologie du cimetière chrétien*, G.D.R. 94 du C.N.R.S., Actes du 2e colloque A.R.C.H.E.A., 11e supplément de la revue *Archéologique du Centre de la France*, Tours, 1996, p. 271-305.

CAZES 1990 : Cazes (A.) : *Le Roussillon sacré*, « Conflent », 1990.

COUPEAU 1998 : Coupeau (C.) : *Salses, des collines à l'étang. Histoire et archéologie d'un terroir au Moyen Âge (IXe-XIVe siècles)*. Mémoire de maîtrise d'histoire médiévale sous la direction de Marie-Claude MARANDET, Université de Perpignan, octobre 1998.

GENTY *et alii* 1983-1984 : Genty (P.-Y.), Kotarba (J.), Pezin (A.) et collaborateurs : *Rapport de révision de l'inventaire des sites archéologiques des Pyrénées-Orientales*, octobre 1983 à mai 1984, Montpellier, SRA Languedoc-Roussillon, notices non paginées.

PASSARRIUS, DONAT 2002 : Passarrius (O.), Donnat (R.) : Découverte d'un sarcophage du haut Moyen-Âge (Espira-de-Conflent, P.-O.), *Domitia*, 2, 2002, p. 5-17.

PONSICH 1980 : Ponsich (P.) - *Limits historics i repertori toponimic dels llocs habitats del antics països de Rosello, Vallespir, Conflent, Capcir, Cerdanya, Fenolledès*, revue « Terra Nostra »,

La Cova Del Peix à Cirac, (Grotte de Sirach, Conflent, P.-O.) : une originale carrière d'extraction « d'albâtre oriental (calcite) » pour vitraux d'église au « Siècle d'or »

MICHEL MARTZLUFF

MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN PRÉHISTOIRE, UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN,
MÉDI-TERRA ; CENTRE D'ANTHROPOLOGIE, FRE 2960-CNRS, EHESS, UPS, UTM
MARTZLUFF@UNIV-PERP.FR

Introduction

C'est dans le cadre de la poursuite d'un inventaire des sites paléolithiques et mésolithiques des Pyrénées-Orientales, recherche qui avait donné lieu à un premier rapport, il y a dix ans (Martzluff 1996), que nous avons exploré la *Cova del Peix*, ou grotte de Sirach à la fin des années 1990. Au côté de notre préoccupation essentielle concernant la Préhistoire, notre intérêt pour les techniques de débitage des roches monumentales d'époque historique (Martzluff 1984, 1988) a pu attirer notre attention sur un front de taille que recèle très curieusement cette cavité.

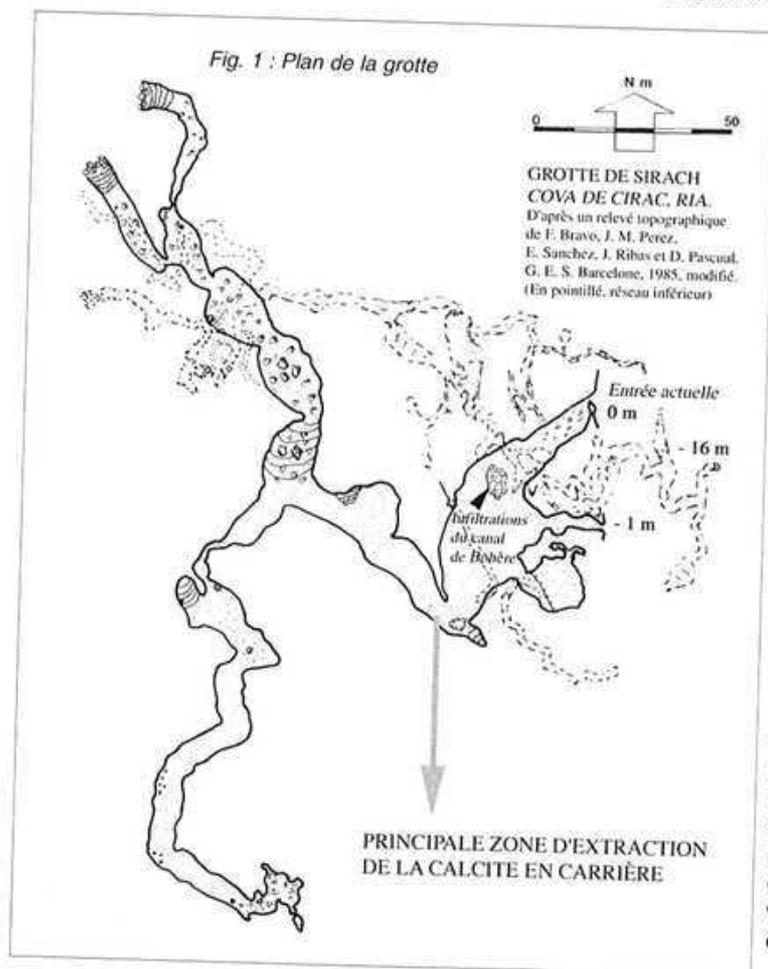
1. La Cova del Peix ou Cova de Cirac (grotte de Sirach, commune de Ria)

La grotte est creusée dans le massif calcaire dévonien du *Pla d'Embullà* (ou de *les Embulles*), riche milieu karstique où, depuis les années 1950, furent répertoriées plus d'une cinquantaine de cavités, dont le fameux réseau Lachambre qui traverse le synclinal de Villefranche-de-Conflent, depuis Fulla jusqu'à Ria-Sirach. Notre grotte se trouve à 600 mètres du village, l'entrée praticable se situant le long d'un chemin, à quelques mètres au-dessus d'une voie vicinale longeant, en rive gauche, le ravin du *Rec del Merder*, petit tributaire de la Tet aux eaux limpides. Son accès est

très aisé et elle est donc donnée comme connue depuis fort longtemps, mais aussi pour avoir produit quelques vestiges préhistoriques (tessons de l'Âge du Bronze, cf Salvayre 1977 ; Blaize 1991). Les premiers comptes rendus sont ceux du Spéleo club de Prades (S.C.P.) et de l'Entente spéléologique du Roussillon (E.S.R.) dans les années 1950. Un plan a été réalisé par le Groupe d'Études et de Recherches spéléologiques de Perpignan (G.E.R.S.) en 1960 (Salvayre 1977, pl. 48, n°387). Ce plan diffère beaucoup de celui levé par le *Grup d'exploracions subterrànies* de Barcelone (G.E.S.) et le Conflent spéléo-club de Prades (C.S.C.) dans les années 1980 (Bravo 1986), ce dernier document étant plus précis (fig. 1).

La grotte et ses diverticules se développent sur 1350 m en deux réseaux superposés, et d'abord dans une galerie supérieure divisée en deux branches. Le parcours y est facile : 339 m de long, 4 à 10 m de large sur 2,5 à 5 m de haut en moyenne. Dans ce cheminement supérieur, seule la partie proximale nous intéresse, les deux galeries qui la prolongent étant pour l'une - en partie creusée dans les argiles vers le sud - un site abritant une colonie de chauve-souris, et pour l'autre, vers le nord, une rampe ascendante encombrée de matériaux clastiques tom-

Fig. 1 : Plan de la grotte



bés de la voûte. À partir d'un puits de 8,5 m de profondeur creusé dans cette partie distale de la galerie supérieure, un réseau inférieur plus étroit et plus long (874 m) se termine par des boyaux labyrinthiques sans intérêt pour notre propos. Les diverses interventions des spéléologues n'ont rien signalé d'une exploitation de la calcite dans cette cavité et il semble bien que personne n'y ait jamais rien remarqué comme trace de cet ordre à ce jour.

On entre aujourd'hui dans le premier segment de la grotte par un bref et étroit couloir de 1,5 m sur 1 m qui descend et donne sur une première salle de 16 m de large sur 6 m de hauteur. Des infiltrations issues de la voûte proviennent du canal de Bohère, creusé à la fin du XIXe siècle (1868). Elles ont créé là une grosse flaque d'eau. Ce sont les seuls écoulements permanents actuels du réseau fossile. Le sol est très concrétionné, partout couvert d'épais planchers stalagmitiques. Un deuxième passage vers une autre entrée plus large, mais aujourd'hui colmatée, débouche au bout de 25 m dans cette salle (la troisième entrée, donnant sur le réseau inférieur, est inaccessible). La première partie de la galerie, très faiblement éclairée par le boyau d'accès, forme un coude à une cinquantaine de mètres de l'entrée et repart dans l'obscurité totale vers le Nord-est jusqu'à la division du réseau en deux parties.

2. Une étrange carrière dans les concrétions stalagmitiques du karst d'Embullà

Lors de notre passage dans la grotte, nous avons bien repéré que l'épais plancher stalagmitique couvrant le sol de la salle d'entrée avait été fracturé en plusieurs endroits, mais nous avons d'emblée attribué ces fronts de taille aux piochages que les spéléologues et les collectionneurs ont depuis longtemps fait subir aux sites archéologiques souterrains avec leurs fouilles, quoiqu'elles soient théoriquement devenues clandestines depuis 1941 (loi « Carcopino »). D'ailleurs, en examinant au plus près la mince lentille d'un dépôt détritique logé sous un plancher crevé à la pioche, au tout début de la première salle, niveau sédimentaire qui était lavé par les éclaboussures des écoulements issus de la voûte, nous avons trouvé un petit éclat de roche jaspée. Il s'agit d'un matériau gisant en position secondaire dans les alluvions néogènes des bas-flancs du Canigou, d'Espira-de-Conflent à Prades. Cet éclat est indubitablement le produit d'une taille intentionnelle et, vu la position géomorphologique de la grotte, il provient du colportage en ce lieu d'un galet de cette roche et de son débitage par l'homme préhistorique. Cet artefact peut donc être mis en relation avec l'occupation supposée de la cavité pendant la Préhistoire récente, mais sur laquelle nous n'avons rien d'autre de plus concret que cet objet, avec le témoignage d'un spéléologue (Salvyre, *op. cit. supra*, 1977).

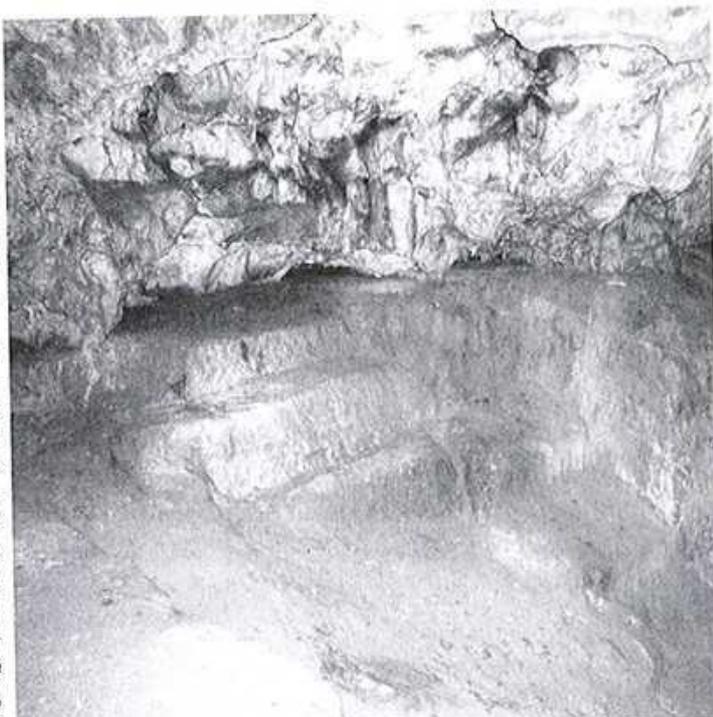
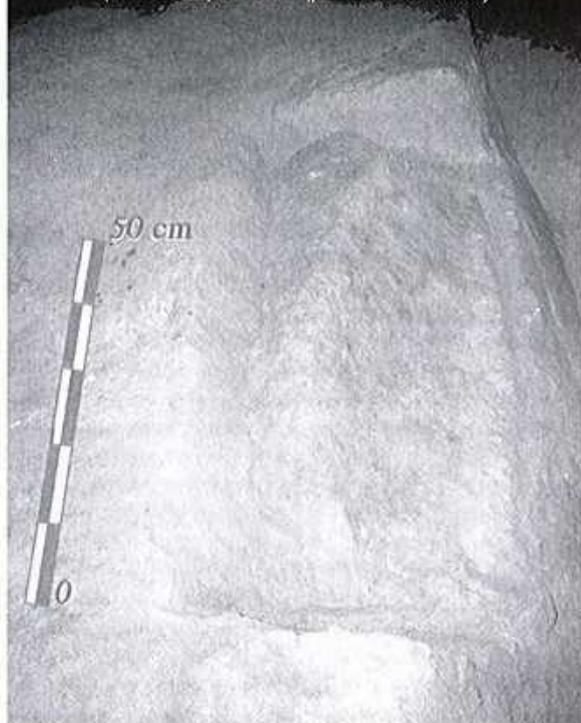


Fig. 2 : Vue du front d'exploitation en gradins dans le plancher stalagmitique sous la voûte (photo M. Martzluff)

C'est en continuant notre exploration jusqu'aux salles terminales que nous avons trouvé les négatifs explicites d'une vraie carrière ayant exploité les dépôts de calcite. Un petit front de carrière est en effet logé assez loin de l'entrée pour être dans l'obscurité totale, dans un secteur où pointe un gros pilier stalagmitique et où d'épais écoulements de calcite couvrent le sol. Cette exploitation consiste en des négatifs de volumes à surface parallélépipédiques formant des gradins (fig. 2). Ces découpes en escalier s'échelonnent sur une cinquantaine de cm de hauteur et un mètre de large environ pour chacune d'entre elles. Entaillés dans la roche, ces arrachements réguliers occupent une position qui ne peut pas être naturelle (fig. 2). Les empreintes des techniques du débitage sont d'ailleurs indubitables autant qu'archaïques (Bessac, 1980). Elles consistent en des saignées verticales faites au pic pour dégager le bloc à extraire à partir d'une saignée horizontale inférieure où des coins frappés à la masse pouvaient être insérés pour séparer le bloc de la roche mère (fig. 3). À la lumière de cette découverte, il est possible d'estimer que la fracture systématique en hauteur des plus grosses stalactites, dont les débris manquent au sol, ont également pu procéder de cette exploitation. Il en est de même pour les arrachements de planchers au début de la salle principale.

Cette carrière a vivement excité notre curiosité, et d'abord parce qu'en examinant de près les parois, nous avons relevé de nombreuses inscriptions gravées ou faites au charbon de bois, mais aucune plus ancienne que le XIXe siècle. Or les creusements des tailleurs de pierre étaient en maints endroits nappés d'une fine pellicule de calcite, d'épaisseur parfois centimétrique, contrairement aux graffitis. Ils ne pou-

Fig.3 : Technologie du débitage par creusement de saignées. Le détachement du bloc par la saignée horizontale (ici à droite) a avorté (photo M. Martzluff)



vaient donc leur correspondre. Ensuite, parce que nous avons songé un instant qu'il pouvait s'agir d'une exploitation de ces roches tendres pour un usage funéraire pendant l'Antiquité tardive ou le Moyen Âge ancien. Mais la dimension des arrachements est trop courte pour des cuves de sarcophages (40-45 cm de large et de haut sur 110-120 cm environ).

Bien entendu, nous avons par la suite parcouru les environs pour voir si, dans le bâti médiéval et moderne, il ne pouvait se rencontrer des blocs d'architecture ou des pierres sculptées en ce matériau. Nous n'en avons pas vu, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existe pas, bien entendu. Mais la publication récente d'une remarquable analyse géologique exhaustive des éléments architectoniques concernant les chapelles romanes de Conflent n'a rien signalé de tel (Laumonier 2005). En réalité, nous serions resté sur notre faim si nous n'avions pas été mobilisé cette année par Olivier Passarius et Aymat Catafau dans les prospections des brûlis de la basse montagne du Conflent. Conduites sous l'égide de l'A.A.P.-O., ces recherches avaient une implication forte dans une archéologie des paysages à laquelle pouvait contribuer l'étude des traces de techniques du débitage des roches monumentales que l'on rencontre dans les carrières, dans le bâti vernaculaire ou les structures agraires de ce vaste espace.

Or, si l'incendie, qui a ravagé en 2005 le plateau de *Ropidera* et les pentes des communes de Vinça, Rodès et Ille-sur-Tet en rive gauche de la Tet, avait bien nettoyé le sol d'un substrat cristallin surtout formé de granites, domaine de nos études antérieures (Martzluff 1986, 1998), il avait également franchi le fleuve pour s'attaquer au petit massif sédimentaire du

dévonien qui se trouve sur la commune de Bouleternère, vers le Sud. Lors des prospections de ce substrat calcaire, nous avons repéré des carrières d'exploitation de la roche à coup de mine pour les fours à chaux ainsi que des carrières pour travaux publics d'époque sub-contemporaine, carrières qui avaient largement détruit les réseaux karstiques à l'affleurement. Toutefois, le fond de quelques cavités, d'ailleurs sèches, ne montrait pas de traces d'exploitation du type de celle de la *Cova del Peix*.

Par contre, ces prospections ont permis la découverte d'une exploitation de petites veines de « marbre » coloré du type « marbre de Villefranche ». Nous nous sommes donc lancés sur la piste de l'exploitation d'un matériau que nous connaissions très mal, quoique les tailleurs de pierre aient toujours appelé du terme noble de « marbres » l'ensemble des roches compactes qui peuvent être sculptées. C'est ainsi que nous avons découvert que l'exploitation des « marbres » rouges, fort en vogue dans l'art baroque (couleur symbolique du pouvoir ?), était bien attestée à proximité d'Ille-sur-Têt au XVII^e siècle. C'est pourquoi nous nous sommes intéressés au bâti pouvant mettre en œuvre ces roches calcaires dans la région. C'est au cours de ces investigations que nous avons découvert une référence qui nous a semblé intéressante dans la revue *D'Ille et d'Ailleurs*, dirigée par Jean Tosti, revue à propos de laquelle nous ne tarirons jamais assez d'éloges et dont nous regrettons beaucoup la disparition, tant ces petites monographies de villages sont aujourd'hui utiles aux chercheurs par la qualité de leur information et de leurs illustrations.

3. Les vitraux d'albâtre de la chapelle Saint Bernardin, au couvent des Cordeliers d'Ille-sur-Tet

C'est une note de bas de page (Delonca 1991, p. 42) concernant le couvent d'Ille-sur-Tet, qui nous a mis sur la piste des vitraux de calcite. En effet, un écrit de l'Intendant du Roussillon mentionne en 1718 : « M. Villaroge nous a assuré avoir vu ... (sur l'église du couvent) ... des vitres d'albâtre ». Le texte précise qu'il s'agit d'un usage espagnol « de mettre aux fenêtres des feuilles minces de cette espèce de pierre » et que « cet albâtre avait été tiré d'une carrière des environs » (Archives départementales des P.-O., C. 1232).

Ce couvent des frères mineurs, sis à l'ouest d'Ille sur la route du Conflent, en rive droite de la Tet, est un édifice médiéval dont on ne connaît pas l'origine (XI^e ou XIII^e siècle ?). À la fin du Moyen Âge, les textes signalent en ce lieu qu'une ancienne maladrerie fut désaffectée en 1462 pour être transformée en couvent des Cordeliers de l'ordre des Franciscains. Il s'y trouvait une chapelle dédiée à Saint Bernardin (mention de la célébration d'un mariage en 1498). Cette bâtisse, éloignée des remparts de la ville fut endommagée par les gens de guerre et le roi Philippe II d'Espagne la fit réparer, probablement à la fin de son règne. En effet, quoique le Roussillon ait été l'enjeu de la politique hégémonique des maisons de France et de Habsbourg et qu'il en découla des conflits endémiques

pendants les Temps modernes entre 1505 (guerre d'Italie) et 1659 (Traité des Pyrénées), ce n'est pas tant cette insécurité qui a pu menacer le couvent au XVI^e siècle (siège de Perpignan en 1542-43 et reprise des conflits au XVII^e par la guerre de Trente ans).

Les ravages infligés à la chapelle semblent plutôt provenir des dommages qu'ont ajoutés à ce contexte belliqueux les guerres de religion et leur corollaire dans le bandolérisme. Ces fléaux laissèrent un mauvais souvenir dans la zone frontalière dont fait alors partie la vallée de la Têt, avec les raids des huguenots et des *bandolers* venus de France dès 1570, razzias particulièrement ciblées sur les établissements « papistes ». Il est donc probable que les dégâts infligés à la chapelle Saint Bernardin, et les réparations qui s'en sont suivies, datent des années 1580-90. C'est donc à cette occasion qu'y fut placé, selon la mode ibérique, un vitrage en albâtre tiré d'un gisement local, vitrage encore en place au début du XVIII^e siècle, d'après un témoin « officiel ».

En 1681, les religieux ont cependant quitté le couvent pour s'installer au plus près du village (métairie *d'en Barrere*). La bâtisse, très délabrée en 1789, fut vendue comme bien national à un habitant de Prades, le dernier religieux s'étant alors enfui en Espagne. La rumeur persistante d'un souterrain conduisant de ce monument au village médiéval de Casesnoves, sur l'autre rive de la Têt, et celle de l'existence d'un trésor, firent entreprendre des fouilles d'ampleur, dès la fin du XIX^e siècle, travail de sappe qui s'ajouta aux outrages du temps pour ruiner l'édifice. Ces vestiges dégradés furent rachetés par Serge Pagès, horloger-bijoutier à Ille, qui les restaura dans les années 1980 pour y établir sa demeure. Ce dernier nous a récemment assuré que, s'il avait bien retrouvé l'emprise de la chapelle avec l'aide de Pierre Ponsich et de Lucien Bayrou (Architecte des Bâtiments de France), il n'avait pas rencontré le moindre débris d'albâtre. Mais il nous a semblé assez improbable que les cassons de ces fragiles vitraux, probablement très diminués par l'érosion, puissent se découvrir par hasard lors de tels travaux d'aménagement, dans les décombres du champ de ruine qu'était devenu l'ancien couvent à la fin du XX^e siècle.

4. L'exploitation des différentes sortes d'albâtre

D'après le Petit Robert, l'albâtre est un nom latin d'origine grecque (*alabastrum*) qui a été attribué à des roches tendres (dureté entre 2,5 et 3 sur l'échelle de Mohs), roches utilisées pour fabriquer du mobilier funéraire (vases), de la statuaire et des éléments d'architecture. Il y a dans la littérature deux grandes catégories d'albâtre.

Dans la première, c'est un gypse blanc très tendre (il se raye avec l'ongle) qui a connu le succès que l'on sait dans la confection des vases canopes de l'Égypte antique, par exemple, mais aussi dans la réalisation de statuettes, voire de sculptures (tombe gothique d'Henry II d'Angleterre). Le gypse est un sulfate de calcium hydraté ($\text{CaSO}_4 \cdot \text{H}_2\text{O}$) dérivant de l'al-

tération de sels ferreux et se décomposant en plusieurs espèces minérales, dont le gypse monoclinique ($2\text{H}_2\text{O}$), pouvant parfois cristalliser en agglomérats monocristallins (« Gypse saccharoïde », albâtre). La bassanite ($1/2\text{H}_2\text{O}$) forme la constituante principale du plâtre. Ce gypse (cat. *guix*, ayant produit le toponyme de *guixera*) est relativement rare dans notre région, mais on le trouve en Vallespir, à Céret, Reynès, Coustouges, entre Palalda et Montbolo (Berbain 2005, p. 36-38 et p.65). Il existe aussi de gros filons exploités dans le bassin de l'Agly à Lesquerde (P.-O.) et à Fitou (Aude), ce secteur des Corbières méridionales se trouvant dans le Royaume de France avant l'annexion du Roussillon (Heurtebize 1994, p. 42-47).

Le second sens d'albâtre est attribué dans les dictionnaires à une variété colorée de calcite, l'« albâtre oriental ». La calcite est un carbonate de calcium (CaCO_3) qui compose par définition (avec l'aragonite, dans les dolomies) au moins 50 % des roches calcaires, mais souvent bien plus (craie), voire quasiment l'essentiel de la pierre (marbre vrai). On retrouve donc la calcite dans la composition d'une grande variété de roches, certaines pouvant être exploitées avec une vocation monumentale.

Une partie des précipitations de calcite dissoute par l'eau dans les massifs calcaires forme des dépôts de sources chargées en bicarbonate de calcium (fontaines pétrifiantes). Ces matériaux poreux sont appelés travertins ou parfois tufs calcaires (produisant le même son creux que les tufs volcaniques). Ces roches (cat. *tuyre*) peuvent se trouver en bancs très épais, par exemple dans la région de Maury (Corbières, P.-O.) ou autour du lac de Banyoles (*Empordà, Principat de Catalunya*) où ils forment un relief de falaises surcreusées par des grottes, certaines ayant été habitées par l'homme préhistorique ancien (Grottes de *Serinyà*).

Ce matériau a été activement exploité en pays catalan pour réaliser des éléments d'architecture romane (fenêtres) car il se laisse facilement tailler lorsqu'il est enfoui (économie des outils en fer) et durcit à l'air par la suite (Laumonier 2005). D'après cet auteur, les travertins des massifs dévonien et ceux des intercalations de marbres, abondantes dans les séries schisteuses du Paléozoïque (série de Canaveilles), ont été utilisés en faible quantité dans l'art roman du Conflent, même si la légèreté de cette pierre en facilitait le transport. Les églises romanes les plus anciennes d'Andorre conservent presque systématiquement dans leurs murs quelques encadrements d'ouvertures en *tuyre*, l'usage de cette roche du type meulière pouvant, à notre avis, baliser un fait stéréotomique médiéval antérieur aux XI-XII^e siècles, dans une époque où l'outil en fer était rarissime.

Il existe cependant en Roussillon une variété de *tuyre* qui a une origine différente, semble-t-il. Ce sont des calcaires plus ou moins gréseux qui forment des bancs d'épaisseur quelquefois métrique dans les molasses argilo-sableuses du Pliocène continental ou épi-continental constituant le substrat de la plaine

côtière. Cette roche pourrait témoigner de paléosols formés sous climat chaud à la fin du Tertiaire par le battage de nappes phréatiques (précipitation des carbonates sous l'action de bactéries en milieu racinaire). Ces travertins locaux un peu particuliers ont été exploités autour de la dépression de *Barrià* à Villeneuve-de-la-Raho (*Punta del tuyre*) pour réaliser des éléments d'architecture, au-moins entre les XVIIe et XIXe siècles (Martzluff 1993).

En milieu karstique, la dissolution des carbonates du substrat et leur précipitation à l'intérieur des cavités produit les divers types de concrétionnements qui tapissent les parois des grottes : stalactites, stalagmites, piliers et planchers stalagmitiques, etc. Outre son utilisation dans la sculpture funéraire, la calcite des réseaux karstiques peut aussi se découper facilement à la scie en plaques minces qui, une fois polies, laissent diffuser la lumière, car ce matériau possède une biréfringence qui tient à sa structure cristalline (double réfraction). Cet albâtre de second ordre développe d'ailleurs une structure maclée qui forme des stries parallèles et qui, associée à la coloration par des oxydes, peut produire des zonations esthétiques présentant un intérêt décoratif.

Il est à noter que sous certaines conditions (métamorphisme, injections hydrothermales) les calcaires peuvent produire des amas de calcite fibreuse colorée appelée onyx calcaire. C'est une roche de ce type qui est signalée sur le plateau d'*Embulles*, dans des calcaires dolomitiques exploités pour leur minéralisation de Talc (Berbain 2005, p. 79).

L'exploitation de cette calcite par les tailleurs de pierre à l'intérieur d'un milieu troglodyte naturel n'est pas attestée à l'est des Pyrénées, ni ailleurs, à notre connaissance du moins. Elle avait ici échappée

à de nombreux visiteurs. Il nous a cependant semblé que les carrières médiévales découvertes dans la *Trinxera del ferrocarril* avec le fabuleux gisement préhistorique d'*Atapuerca* (Burgos, Espagne), pouvaient éventuellement correspondre en partie à ce type d'exploitation. Pour ce qui est du Conflent, nous ne pensons pas, comme nous l'avons vu plus haut, que les grottes résiduelles des affleurements dévoniens de la montagne de Bouleternière, les plus proches d'Ille-sur-Tet, aient pu être exploitées au XVIe siècle pour façonner les vitraux de la chapelle Saint Bernardin. Il n'en reste aucune trace. Par contre, les dimensions des blocs extraits de la calcite du karst d'*Embullà*, dans la *Cova del Peix*, iraient assez bien avec une utilisation comme vitrage.

Conclusion

La mise en relation de la carrière de calcite de la *Cova del Peix de Cirac* avec le texte attestant la fabrication de vitraux en albâtre au XVIe siècle pour la chapelle Saint Bernardin d'Ille-sur-tet, repose sur des éléments que nous pensons assez solides pour être portés à la connaissance du public, mais elle ne s'assoie sur aucune preuve cependant. Si nous ne sommes pas mieux renseignés sur ce type d'exploitation de l'albâtre dans l'architecture ibérique du Siècle d'or et si nous n'avons pas trouvé pour l'instant les liaisons avec le karst du versant sud des Pyrénées catalanes, par exemple, c'est bien entendu par manque de temps pour pousser cette recherche plus loin. Mais c'est certainement aussi parce que cette tradition architecturale est passée relativement inaperçue. Dans tous les cas, il s'agit ici d'une information à verser au dossier de la recherche archéologique en Histoire des arts, en espérant que ces quelques détails susciteront des travaux mieux documentés.

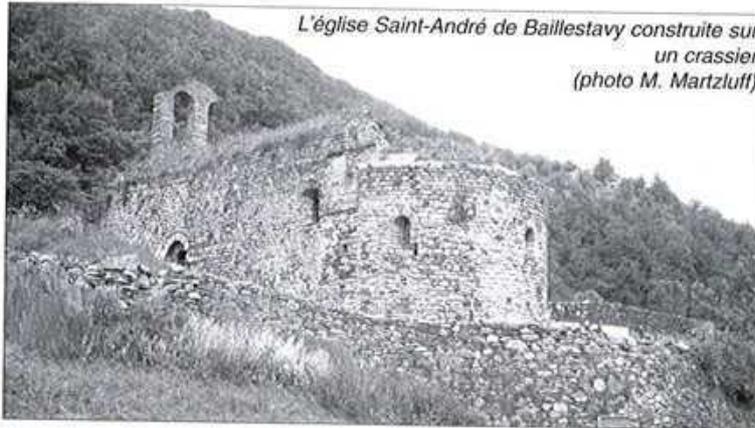
BIBLIOGRAPHIE

- Berbain 2005 : BERBAIN (C), FAVREAU (G), AYMAR (J) - *Mines et minéraux des Pyrénées-Orientales et des Corbières*, Association française de microminéralogie, 248 p.
- Bessac 1986 : BESSAC (J.-C.) : La prospection archéologique des carrières de pierre de taille : approche méthodologique. *Aquitania*, T. 4, p. 151-182.
- Blaize 1991 : BLAIZE (Y) : Ria-Cirac : aperçu géographique et préhistorique, Deux villages, une histoire. Ria-Cirac, Jean Tosti dir., revue *D'Ille et d'Ailleurs*, 22, p. 5-18, 6 fig. 11 clichés.
- Bravo 1986 : BRAVO (F.) : Cova de Cirac (Sirach), *Monographie réseau Lachambre*, Conflent spéléo-club de Prades éd., rééd. en français de la revue *Sota terra (Grup d'exploracions subterrànies del Club muntanyenc barcelonès)*, p. 75-76, 1 fig.
- Delonca 1991 : DELONCA (E) : État général de la société, in *Un Village en Roussillon* d'après Émile et Léon Delonca, 1947, revue *D'Ille et d'Ailleurs*, 1991, Jean Tosti dir., 20, p. 24-30, 5 fig. (la seconde note 6 est fautive, elle correspond à la note 8).
- Heurtebize 1994 : HEURTEBIZE.BELDA (M.-N.) : *Fitou. Cent ans d'histoire*, Nouvelle Pléiade éd., Paris, 140 p. et ill.
- Laumonier 2005 : LAUMONIER (B.) et LAUMONIER (A.) - Géologie et art roman : pierres romanes du Conflent (Pyrénées-Orientales), *Roches ornées, roches dressées. Colloque en Hommage à Jean Abélanet*, mai 2001, A.A.P.-O. et Presses Universitaires de Perpignan, 483-496, 3 fig., 3 tabl.
- Martzluff, 1984 : MARTZLUFF (M.) : *Les picapedrers*, mémoire oubliée et paysage archive dans les chaos granitiques des Pyrénées catalanes, (Cerdagne et sud de l'Andorre), *Terrain, Carnets du patrimoine ethnologiques*, n°2, Paris, p.78, 1 cliché.
- Martzluff, 1986 : MARTZLUFF (M.) : Quelques éléments traceurs pour une archéologie du paysage en haute Cerdagne. *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des P.-O.*, t. XLIV, Perpignan, p. 31-50, 5 fig.
- Martzluff, 1988 : MARTZLUFF (M.) : *Les hommes du granite dans les Pyrénées Nord-catalanes*. Texte bilingue catalan/français, éd. Terra Nostra-C.R.E.C. n°63, Prades, 128 p., 52 fig., 93 clichés, 1 carte.
- Martzluff 1993 : MARTZLUFF (M.) : *Villeneuve-de-la-Raho / Villanova de Raho, un terroir du Roussillon. Géologie, archéologie, histoire*. Le Publicateur, Perpignan, 96 p., 51 fig., 12 cartes.
- Martzluff 1996 : MARTZLUFF (M.) : *Du Paléolithique supérieur au Mésolithique dans les P.-O.*, rapport de prospections thématiques intermédiaire, S.R.A. Montpellier, 137 p. 79 fig.
- Martzluff 1998 : MARTZLUFF (M.) : Le paysage bocager de Cerdagne : approche archéologique d'un impact de la société paysanne sur le substrat minéral, *Le paysage rural et ses acteurs*, actes du Colloque du C.R.H.I.S.M. de l'Université de Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, Collection Études, p. 229-244, 5 fig.
- Salvayre 1977 : SALVAYRE (H.) : *Inventaire descriptif des cavités des Pyrénées-Orientales*, 2ème partie, revue *Conflent* éd., 90, 347 p.

Conférences et sorties 2006

Compte-rendus Conférences, sorties, expositions

Sur la route du fer et des retables baroques (21 mai 2006)



L'église Saint-André de Baillestavy construite sur un crassier
(photo M. Martzluff)

Ce 21 mai à Baillestavy, l'un des hauts lieux de la métallurgie du fer en Pyrénées, le programme était chargé mais le beau temps était au rendez-vous, et c'est un public de 68 personnes qui a été très cordialement reçu par Jacques Taurinya, maire de la commune.

Après une présentation historique et géographique de la vallée de la Lentilla, notre hôte fut également notre guide lors de la visite du vieux village et de son église fortifiée. La matinée fut principalement consacrée à l'église Saint-André, chapelle romane des plus curieuses, puisqu'elle fut édifiée sur un vaste crassier romain. L'association *Memoria de Sant Andreu de Vallestavy*, animée par Christiane Taurinya se propose d'ailleurs de recueillir des fonds pour commencer la restauration plus que nécessaire de ce bâtiment abandonné sur son amoncellement de scories et menacé de ruine aujourd'hui. C'est Gérard Mut qui nous accueillit sur le site archéologique.

Avec l'aide de la municipalité et celle de la Direction régionale des Affaires culturelles (D.R.A.C.), mais aussi avec l'appui de nombreux scientifiques, ce chercheur passionné anime une équipe pluridiscipli-

naire chargée de faire la lumière sur les origines et le développement de la métallurgie en Conflent. Et c'est ainsi qu'il nous fit découvrir cette longue aventure industrielle sur les pentes du Canigou, depuis l'Antiquité jusqu'aux temps modernes, en passant par les exploitations médiévales d'où naquit le fameux procédé de la forge « à la catalane ».

Après un apéritif offert par l'association et un repas des plus convivial, tous ces amateurs de culture prirent la direction d'un four à griller le minerai logé dans un coin de vallée encore marquée par l'activité minière récente. Cette visite fut également commentée par Alain Taurinya, incollable sur le sujet, comme sur bien d'autres concernant le passé de son terroir.

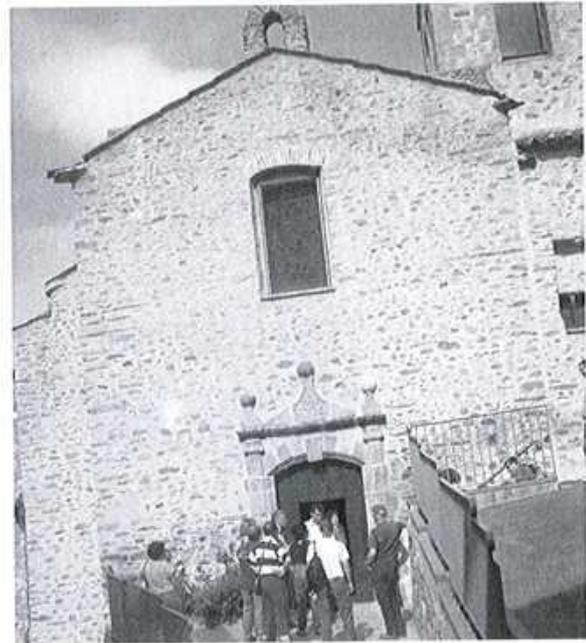
Vers 17 h, c'est Alain Sanchez, guide du pays d'Art et d'Histoire d'Ille, qui nous accueillit au village de Joch. À l'écart des sentiers battus, l'ancien chef lieu de la baronnie est aujourd'hui très peu connu, mais conserve pourtant de petits et grands trésors. Pressoirs à vin et à huile, meules de moulin, tuiles peintes et autres détails d'architecture sont à découvrir dans l'ordonnance médiévale des ruelles et des impo-

Près de l'église Saint-André, le public de l'A.A.P.-O. attentif aux explications de Gérard Mut
(photo M. Martzluff)





*Four à griller le minéral sur la route de Baillestavy
(photo S. Nadal)*



*La façade de l'église de Joch
(photo M. Martzluff)*



*Intérieur de l'église Saint André
(photo M. Martzluff)*



*L'église de Joch et ses retables
(photo M. Martzluff)*

sants remparts, pas toujours rendus, hélas ! à leur meilleur avantage. Par contre, les retables baroques sont superbement restitués dans leur église restaurée. Soulignons qu'ils furent ce jour là magistralement mis en valeur par la parfaite érudition de notre guide.

Encore une fois merci à tous ceux qui ont donné de leur temps pour nous faire ainsi connaître et aimer notre patrimoine culturel et merci pareillement aux adhérents de l'A.A.P.-O., très exigeants sur la qualité du savoir et toujours fidèles au rendez-vous pour cet acte de partage.

Michel Martzluff

L'ensemble épiscopal d'Egara (Terrassa, province de Barcelone)
Conférence du 1er avril 2006 et sortie du 10 juin 2006

L'actuelle ville de Terrassa conserve un des ensembles tardo-antiques et médiévaux les plus intéressants. Trois églises avec une stratigraphie qui s'étend du Ve au XIIe siècle (et avec de nombreuses œuvres ou travaux postérieurs), avec différents ensembles de peintures murales et sur panneaux, des vestiges sculptés d'époque antique et médiévale, un groupe important de mosaïques, des restes épigraphiques remarquables... Une conférence très pédagogique donnée par le responsable des fouilles actuelles, M. Domenec Ferran Gomez, et une sortie pour illustrer en grandeur nature et en trois dimensions la présentation de ce site exceptionnel, c'était une manière originale de prendre la mesure d'un ensemble unique en Catalogne et sans doute dans le Midi de la France et le nord de la Péninsule ibérique, c'est-à-dire dans le nord de l'ancien territoire du royaume wisigothique des Ve-VIIIe siècles.

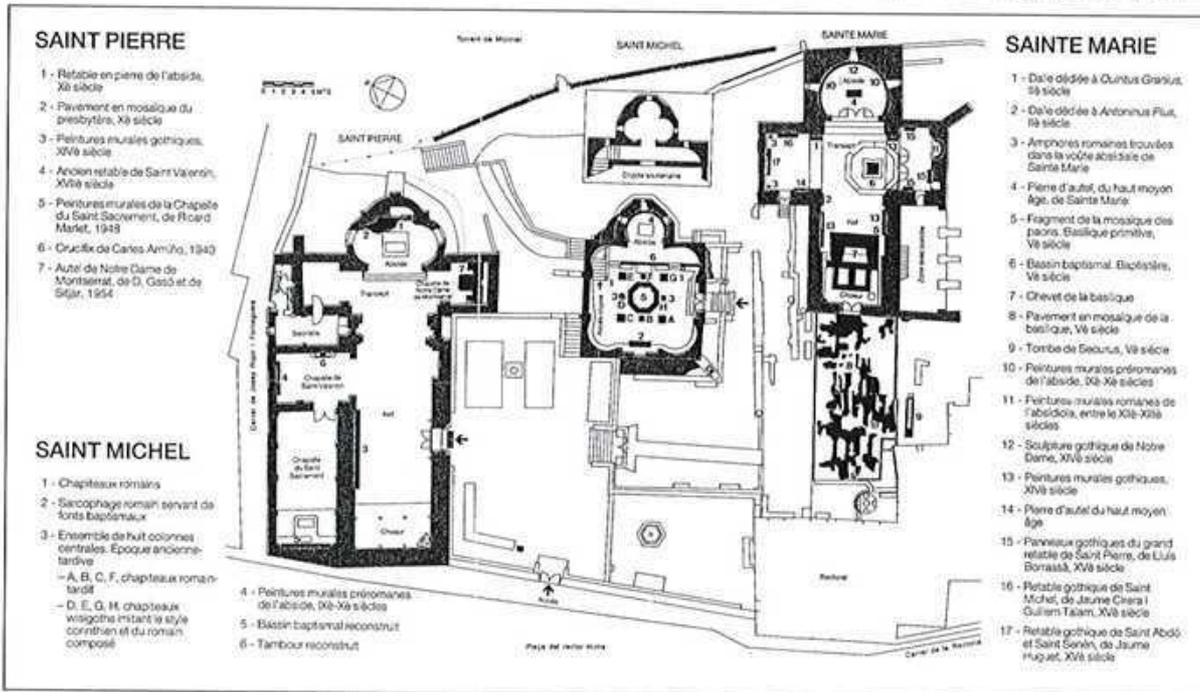
De la cité romaine, en définitive, il n'y a pas de vestige clair. Son existence est en réalité connue seulement à partir de l'épigraphie. Il s'agit de deux piédestaux conservés dans l'église Santa Maria. On remarque particulièrement le piédestal dédié à l'empereur Antonin le Pieux (120-140), où est mentionné le statut municipal d'Egara : *D(ECRETO) D(ECURIONUM) M(UNICIPIUM) F(LAVIVM) EGARA*.

Il faut ajouter aux preuves épigraphiques l'existence de nombreux éléments réemployés dans l'ensemble des églises de Sant Pere. L'emplacement du cœur de la cité romaine reste mal précisé, peut-être près du torrent qui borde l'éperon portant le groupe épiscopal. Mais il est sûr qu'à l'emplacement des

églises du groupe épiscopal se trouvait au IIe siècle une grande villa romaine. On peut donc imaginer pour l'origine de la première église la fondation par un maître chrétien de grand domaine d'un oratoire privé devenu lieu de culte public, ou alors la réoccupation du site antique au Ve siècle...

Ce groupe épiscopal entier, à l'histoire complexe, remonte en effet pour sa partie la plus ancienne au Ve siècle. Les raisons qui firent établir un groupe épiscopal à une si courte distance de Barcelone restent inexplicables au fond. On sait, ou plutôt on déduit d'une série de documents assez peu clairs, qu'au milieu du Ve siècle, entre 450 et 460 sans doute, l'évêque de Barcelone Nundinarius avait désigné pour lui succéder un certain Irénée, et l'avait, en attendant, placé à la tête d'une partie de son diocèse. Le pape Hilaire, en 465, juge illégale cette "transmission d'évêché" comme s'il s'agissait d'un héritage, et renvoie Irénée dans "son siège épiscopal", qu'il ne nomme pas. On déduit de l'existence d'une petite liste d'évêques d'Egara, cités dans les conciles wisigothiques entre 516 et 693, et de la tenue d'un concile à Egara en 615, qui rassembla douze évêques sous la présidence de l'évêque de Tarragone Eusèbe, que le diocèse de cet Irénée, correspondant sans doute une partie détachée du diocèse de Barcelone, devait être Egara... (1).

Après l'invasion musulmane et la reconquête carolingienne, on ne trouve plus aucune mention de cet évêché, et plusieurs actes insistent sur le rattachement de Terrassa au diocèse de Barcelone, en particulier en 878 lors du synode d'Atigny convoqué par



Charles le Chauve, à l'occasion de certaines tensions entre Francs et autochtones, compliquées sans doute par l'irruption de clercs et laïcs réfugiés de la partie de l'Hispania occupée par les musulmans – les fameux *Hispani* – qui apportent avec eux leurs usages religieux non encore "francisés" ou romanisés, les vieux rituels wisigothiques de l'Église mozarabe.

Terrassa reste un lieu essentiel, mais surtout d'un point de vue militaire, pour assurer la défense du comté de Barcelone face aux Musulmans, qui se trouvent encore tout près, à l'ouest. C'est d'ailleurs ce dont témoigne le changement de nom, à partir de 844 (capitulaire de Charles le Chauve) on ne parlera plus que du *Terracium Castellum*, qu'atteste aussi le léger déplacement, on passe d'une colline à l'autre, celle où se trouvent les églises est délaissée au profit de l'éperon voisin où se dresse la tour, le château, et qui devient par la suite le centre politique et géographique de la Terrassa médiévale, et que révèle le changement de fonction : de centre religieux (*Egara*) la localité devient bastion avancé (Terrassa) de la défense de Barcelone et de la côte face à l'arrière-pays encore lieu d'incursions musulmanes. Le binôme *Egara-Terrassa* constitue donc un bel exemple de rupture-continuité entre l'époque tardo-antique et l'époque carolingienne.

L'ensemble des trois églises d'*Egara-Terrassa* témoigne de cette riche histoire, qui se prolonge à travers les peintures conservées et les retables jusqu'à la fin du Moyen Âge.

De la période antique sont conservées les deux grandes inscriptions incluses dans les murs de Santa Maria, inscriptions essentielles pour l'identification du site au municipe d'*Egara*. Des amphores romaines incluses dans la voûte de l'abside de cette même église lors de ses derniers remaniements attestent de cette forte rémanence.

Sous l'emplacement de l'actuelle église Santa Maria, d'époque romane, on a pu retrouver quatre états antérieurs de la basilique, sans doute l'église majeure, le siège épiscopal (voir le plan). Quelques vestiges peuvent laisser supposer l'existence d'une première église du IV^e siècle, peut-être de fondation privée. À ce premier état semble correspondre une cuve baptismale, extérieure à cette basilique, située à l'ouest du bâtiment, sous l'emplacement actuel de la *rectoria*, l'ancien presbytère, à l'intérieur duquel se sont déroulées les fouilles les plus récentes. Par la suite fut établie la première grande basilique épiscopale dont la nef était ornée d'une superbe mosaïque, attribuée au milieu du Ve siècle, et à l'intérieur de la nef actuelle fut trouvé le premier chevet.

Avec cette première basilique il faut sans doute mettre en relation le baptistère situé plus à l'est, et dont subsiste encore la cuve, à l'intérieur de la nef actuelle de Santa Maria. En effet la basilique est plus tard légèrement déplacée vers l'est.

Juste au nord de Santa Maria s'élève la curieuse église de Sant Miquel. L'architecte et historien de l'art Puig i Cadafalch l'avait interprétée comme une église baptismale, remplaçant les premiers fonts baptismaux occultés par la construction de la grande basilique des Ve-VI^e



Église Santa Maria
(Photo G. Lannuzel)

Église Sant Pere
(Photo G.
Lannuzel)



Terrassa - Sant Pere

siècles. C'est avec cette idée qu'il l'avait "fouillée" et cru y retrouver les restes d'une cuve baptismale, de sorte qu'il avait lui-même reconstruit une église baptismale, dont les fouilles des années 1995-97 ont prouvé l'inexistence, et que les travaux récents ont eu pour objectif de rétablir dans un état plus conforme à ce que l'on peut penser de sa fonction : celle d'une église funéraire, destinée à entretenir la mémoire des premiers évêques et peut-être de quelques notables.

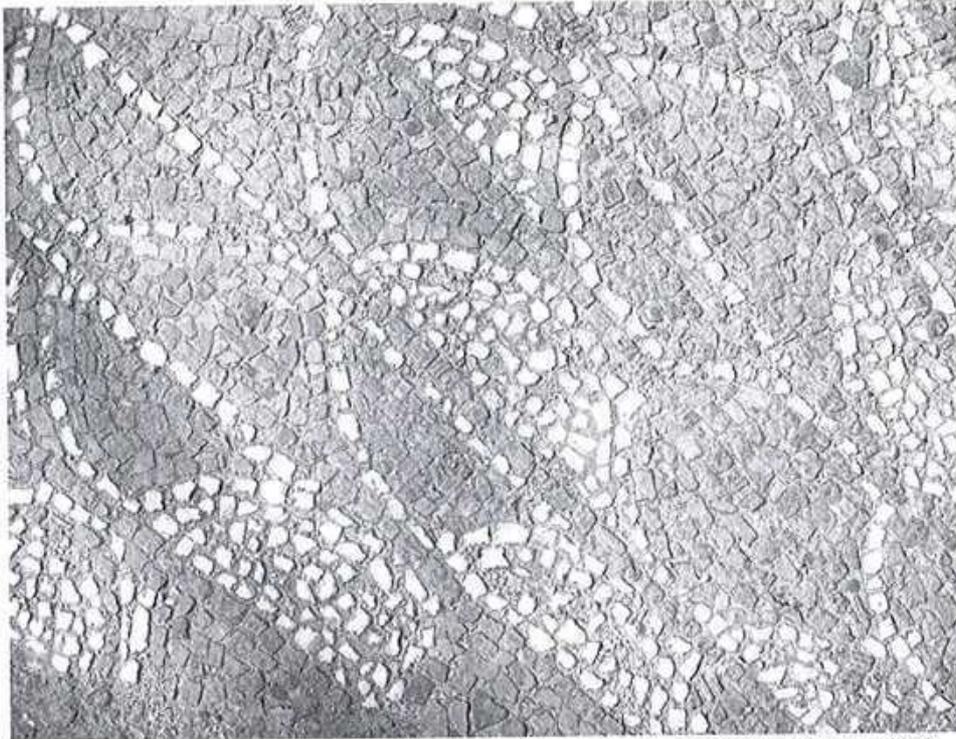
Santa Maria et Sant Miquel sont aussi remarquables par les très riches décors successifs qui les ornent : les plus anciennes fresques sont attribuées au VIe siècle par les archéologues, suivant la tradition de Puig i Cadafalch, mais avec un argumentaire nouveau, ce qui les placerait parmi les plus anciennes peintures murales de l'Occident chrétien, après la période des mosaïques paléochrétiennes. Un auteur comme Carles Mancho les attribue plutôt à un programme iconographique lié à une volonté didactique

et idéologique en relation avec la prise de contrôle par l'Église et le pouvoir politique francs sur la *Marca Hispanica* et sur l'église traversée par les conflits autour de l'hérésie adoptianiste d'Élipand de Tolède et de Félix d'Urgell, et les date donc des IXe-Xe siècles.

Postérieurement on retrouve d'autres états de la décoration de l'église de Santa Maria : une superbe fresque, particulièrement bien conservée dans une absidiole du transept sud, peinte au tournant des XIIe-XIIIe siècles évoquant la mort de Thomas Beckett à Cantorbéry, et sans doute réalisée dans les décennies suivant sa mort (1170) preuve de la diffusion très rapide de son culte comme saint martyr de l'Église grégorienne face aux pouvoirs politiques abusifs. D'époque gothique, un vaste programme peint très bien conservé et très intéressant a été déposé dans les années trente et est présenté sur les murs de transept, alors qu'il décorait l'abside de Santa Maria : curieuse époque sans doute où, en pleine guerre civi-



Église Sant
Miquel
(intérieur, église
funéraire)
(Photo G.
Lannuzel)



Pavement de mosaïque de l'ancienne basilique du Ve siècle, devant le portail actuel de Santa Maria
(Photo G. Lannuzel)

le, en 1937, on prenait le temps, pour dévoiler des restes, par ailleurs fort mal conservés, d'arracher et de détériorer irréversiblement un ensemble peint considéré comme moins précieux car plus récent...La "restauration" des fresques "wisigothiques" ou "carolingiennes" fut d'ailleurs l'occasion d'autres irrémédiables atteintes à l'ensemble peint le plus ancien, qui fut largement redessiné selon les interprétations des spécialistes de ce temps, "repeints" que les restaurateurs contemporains n'ont guère eu de mal à identifier mais dont l'effacement ne permettra pas de retrouver l'état d'origine. Pendant ce temps les fresques gothiques se craquelaient et se détérioraient sur leur support factice...

L'église Saint-Pierre est l'église paroissiale, celle de la communauté chrétienne vivant à Egara-Terrassa, présente d'autres joyaux : un extraordinaire retable de pierre, construit au fond de l'abside, témoignage unique sans doute de ce type de construction pour les Xe-XIe siècles, et le merveilleux retable gothique des saints Abdon et Sennen peint par Jaume Huguet au XVe siècle.

Autour de ces églises les inhumations nombreuses révèlent l'évolution des pratiques funéraires depuis l'antiquité tardive jusqu'au Moyen Âge. Nous avons remarqué avec intérêt la présence de tombes couvertes de meules de moulins, tout comme à Vilarnau, pour la même époque (IXe-Xe siècles) dans l'environnement immédiat de l'église Sant Pere.

Conférence et visite enrichissantes donc, qui ont permis de mesurer la complexité de cet ensemble, la relativité des interprétations successives des

archéologues et historiens de l'art et de mieux comprendre les débats encore en cours sur cet ensemble dont la fouille et l'étude ne sont pas finies et qui fait encore l'objet de bien des interprétations contradictoires. Le musée archéologique dont la construction est projetée tout près de cet ensemble sera l'occasion de revenir, et de suivre les évolutions futures de la recherche à Terrassa.

Notes

(1) - Je tire bonne partie de ces informations de l'exposé de notre conférencier, M. Domenec Ferran Gomez, directeur des fouilles sur l'ensemble Sant Pere de Terrassa, des pages consacrées à la seu D'Egara dans l'ouvrage *Del Roma al Romanic*, consultable à la bibliothèque de l'A.A.P.O., et surtout la thèse de Carlos Mancho Suárez, *La pintura mural a Catalunya durant l'alta Edat Mitjana*, soutenue en 2005 et en cours de traduction en français, sur la peinture d'époque pré-romane en Catalogne, dont tout le chapitre central concerne Terrassa. J'ai aussi librement emprunté le plan reproduit ici au service archéologique de Terrassa, qui nous l'a fourni lors de notre visite

Aymat Catafau

L'exposition sur le verre dans l'Antiquité à Gérone (10 juin 2006)



Le verre dans l'Antiquité

À 11 heures, comme prévu, nous étions à Sant Pere de Galligants, musée d'Archéologie de Catalogne à Girona. Divisés en deux groupes, nous avons visité à tour de rôle l'exposition et les collections permanentes du musée. Guide très compétente et dévouée ; la traduction est assurée par Aymat Catafau et Josette Olle, deux interprètes très compétents aussi et non moins dévoués.

Les vitrines, qui occupent une grande partie de l'église, sont disposées selon l'ordre chronologique, ce qui permet de suivre l'évolution des techniques et des formes.

Les premiers objets en verre ont été fabriqués vraisemblablement en Mésopotamie à la fin du III^e millénaire avant notre ère. Il s'agissait alors de parures : perles, pendentifs, éléments de colliers...

À la fin du XVI^e siècle avant notre ère apparaissent les premiers vases en verre. On applique des fils de verre en fusion sur un moule d'argile auquel on a préalablement donné la forme voulue. On obtient ainsi de petits vases à parfum par exemple.

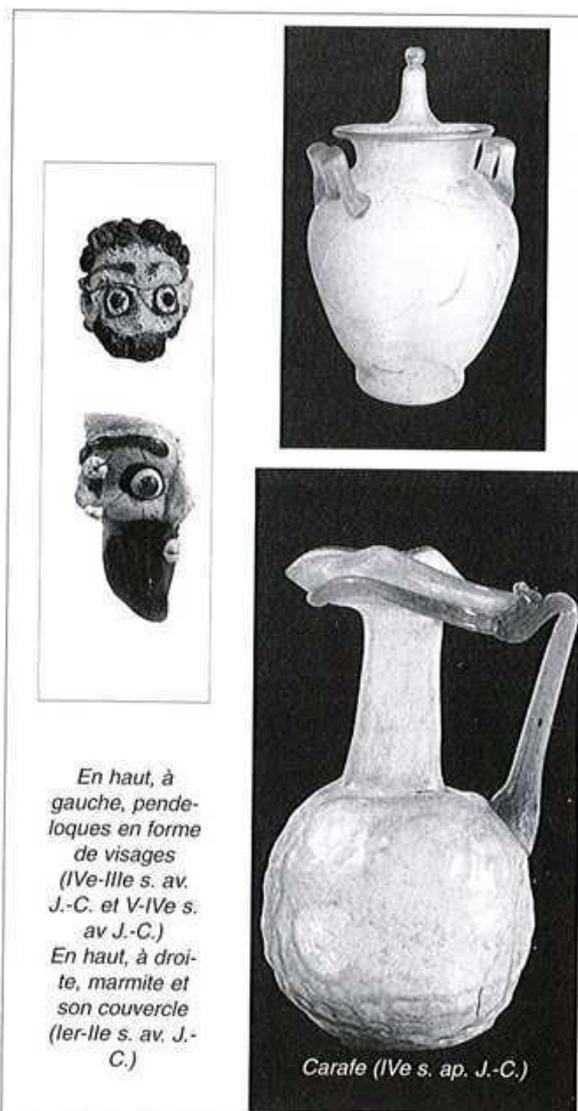
C'est de Syrie que viendra une véritable révolution avec la technique du verre soufflé, que l'on peut combiner avec le moulage : il suffit de souffler le verre à l'intérieur d'un moule. Le verre, que l'on produit désormais à bon marché, cesse d'être un produit de luxe pour faire son entrée dans la vie quotidienne. Ses propriétés facilitent son utilisation : il est inodore, il n'altère pas la saveur, il est

réutilisable et recyclable. La *pax romana* assure une diffusion de masse ; récipients de parfumerie, de cosmétique, à usage médical, vaisselle de table et de cuisine se retrouvent dans toutes les parties de l'empire.

À la fin du IV^e siècle et durant le Ve siècle, les invasions vont mettre fin à l'unité du monde romain. La production de verre se poursuit mais les formes et les décors varient selon les régions. En Gaule, les principaux centres de fabrication sont situés près du Rhône ou du Rhin.

Tandis que Byzance continue les productions romaines traditionnelles, à partir du VII^e siècle, la nouveauté viendra du monde musulman.

Chacune de ces étapes est magnifiquement illustrée par des pièces venues des musées archéologiques d'Amurías et de Barcelone principalement. Un regret cependant : si l'on acquiert en visitant l'exposition,



une bonne idée de la chronologie, on ignore tout du contexte archéologique. Comme la plupart des objets proviennent de tombes, il eût été judicieux de reconstituer quelques sépultures afin de mieux situer les conditions de la trouvaille. En ne le faisant pas, on met en avant le « bel objet », ce qui donne de l'archéologie une vision quelque peu dépassée. Mais ne boudons pas notre plaisir, qui fut grand en découvrant ces petites merveilles.

Une dernière remarque : comment se peut-il faire qu'à l'heure de l'apéro tous ces verres soient désespérément vides ? Heureusement, quelques minutes plus tard et quelques kilomètres plus loin, sur l'aire d'autoroute, il fut possible de remédier à cette carence.

Jean-Pierre Comps

Naufrages dans l'Antiquité *Bilan de 40 ans de fouilles sous-marines*

Port-Vendres (17 juin au 31 octobre 2006)



Suite aux différentes Portes-ouvertes reconduites chaque année durant les fouilles de l'ARESMAR, l'équipe municipale de Port-Vendres, conduite par son maire, M. Michel Streheiano, a souhaité présenter au public une partie des objets découverts dans les eaux de Port-Vendres depuis la fin des années 1950. Michel Salvat, agent du patrimoine de la commune et membre de l'ARESMAR, s'est vu confier le montage de cette exposition temporaire, inaugurée le 17 juin et prolongée à plusieurs reprises jusqu'au 31 octobre. Ce sont en tout plus de 4100 personnes qui ont eu le plaisir de découvrir ces objets, peu souvent visibles car conservés dans le dépôt archéologique local (convention Commune – DRASSM). Outre les Port-Vendrais et les touristes, une douzaine de classes du primaire ou des collèges (Perpignan, Elne, Font-Romeu) a pu faire connaissance avec ce patrimoine, accompagné de cartels de présentation des différentes épaves antiques, ainsi que d'une exposition de panneaux sur les méthodes et les techniques de fouilles, prêtée par le DRASSM.



*Panneau d'amphores, Redoute Béar
(cliché G. Castellvi)*



Cap Béar 3
(cliché G. Castellvi)



Port-Vendres 2 (cliché G. Castellvi)

L'exposition était présentée dans les trois salles du Dôme : panneaux du DRASSM dans la salle d'accueil du Dôme proprement-dit, exposition archéologique dans la salle ouest et projection dans la salle est d'un film de Cyril Tricot sur les *Fouilles de La Mirande (Port-Vendres 5)*, réalisé en 1986 avec l'équipe de Cyr Descamps, futur noyau de l'ARESMAR. Une exposition photographique d'Henri Colonna d'Istria, plongeur photographe de l'ARESMAR, enrichissait la présentation de cette exposition.

Les chercheurs de l'ARESMAR et du DRASSM ont pleinement collaboré au montage de cette exposition qui a connu un vrai succès et a démontré, une fois de plus, la richesse du patrimoine sous-marin port-vendrais qui mériterait bien, comme l'a souligné la grande majorité des signataires du Livre d'Or, un musée à la hauteur de ces découvertes.

Georges Castellvi

Une expérience de réduction de minerai de fer dans un bas fourneau à Baillestavy (27-28 octobre 2006)

Gérard MUT dirige un PCR de prospection thématique sur les mines de fer de la vallée de la Lentilla et c'est à son initiative que nous devons cette expérience dont la réalisation s'est avérée être une véritable leçon de travaux pratiques sur la réduction de minerai de fer. Le maître de forge était Jean Claude LEBLANC, docteur ès sciences des matériaux composites, chercheur à l'UMR 5608, UTAH - CNRS maison de la recherche à Toulouse, assisté de Catherine FERRIER géomorphologue à l'Université de Bordeaux.

Le but était de produire une loupe de fer à partir de minerai provenant du gisement de la Coume. Cette expérience a nécessité une quantité de 200 Kg de minerai et la fabrication de plus de 200 briques crues à base d'argile et de paille. On ouvrira ici une parenthèse pour signaler que tous les préparatifs en amont de l'expérience ont été fait par une partie des habitants du village efficacement aidés par les enfants avec l'appui inconditionnel de Monsieur MAYNERIS, maire de la commune, et de son conseil municipal. Pour notre part nous avons suivi, tout au long de ces deux jours, la construction du four depuis le premier coup de pioche qui préparait sa base jusqu'au moment où les forgerons ont forgé les premiers morceaux de fer issus de l'expérience.

Il serait trop long ici de décrire dans le détail toute la chaîne opératoire qu'a nécessité la construction de ce four où nous avons pu apprécier toute la virtuosité du maître de forge. Quelques détails techniques sont toutefois nécessaires pour comprendre la complexité de la tâche.

D'une hauteur de 140 cm pour un diamètre intérieur de 30 cm, le bas fourneau est bâti sur une solide base de pierres liées à l'argile. Le reste est en briques crues montées également au mortier d'argile. Deux tuyères en argile crue seront fabriquées in-situ et placées à des hauteurs, des inclinaisons et des décalages rigoureusement étudiés. On sentait là tout le savoir que nécessite une telle construction et la recherche développée pour l'obtenir. L'intérieur était enduit d'un secret mélange d'argile et de poussière de charbon de bois qui évitera les trop grandes fissures. Ce four, d'une capacité de 120 litres, est prévu pour atteindre au niveau du « massiot de fer » une température voisine de 1400°C. Tous ces préparatifs, construction du four, grillage du minerai, ont été effectués le 27 octobre.

Le 28, une foule d'invités, de curieux, quelques rares archéologues, et la population du village étaient venus assister à l'événement qui reproduisait les gestes autrefois quotidiens sur le site. L'expérience a utilisé 50 Kg de minerai, réduit en poudre par concassage, enfourné, mélangé à autant de charbon de bois, à un rythme de remplissage rigoureusement minuté.

Au préalable, il avait fallu préchauffer le bas fourneau pendant plus de deux heures en consommant 200 litres de charbons de bois. Enfin, à 11h 46,

la première charge de minerai était introduite dans le four par le haut de la cheminée. A 13 h 45, le premier laitier (déchet) commençait à couler mais ce n'est que bien plus tard que le maître de forge a extrait le massiot ou loupe de fer, d'une taille tout à fait exceptionnelle puisqu'elle approchait les 15 Kg, ce qui correspond bien à, plus ou moins, 30 % du minerai introduit dans le four.

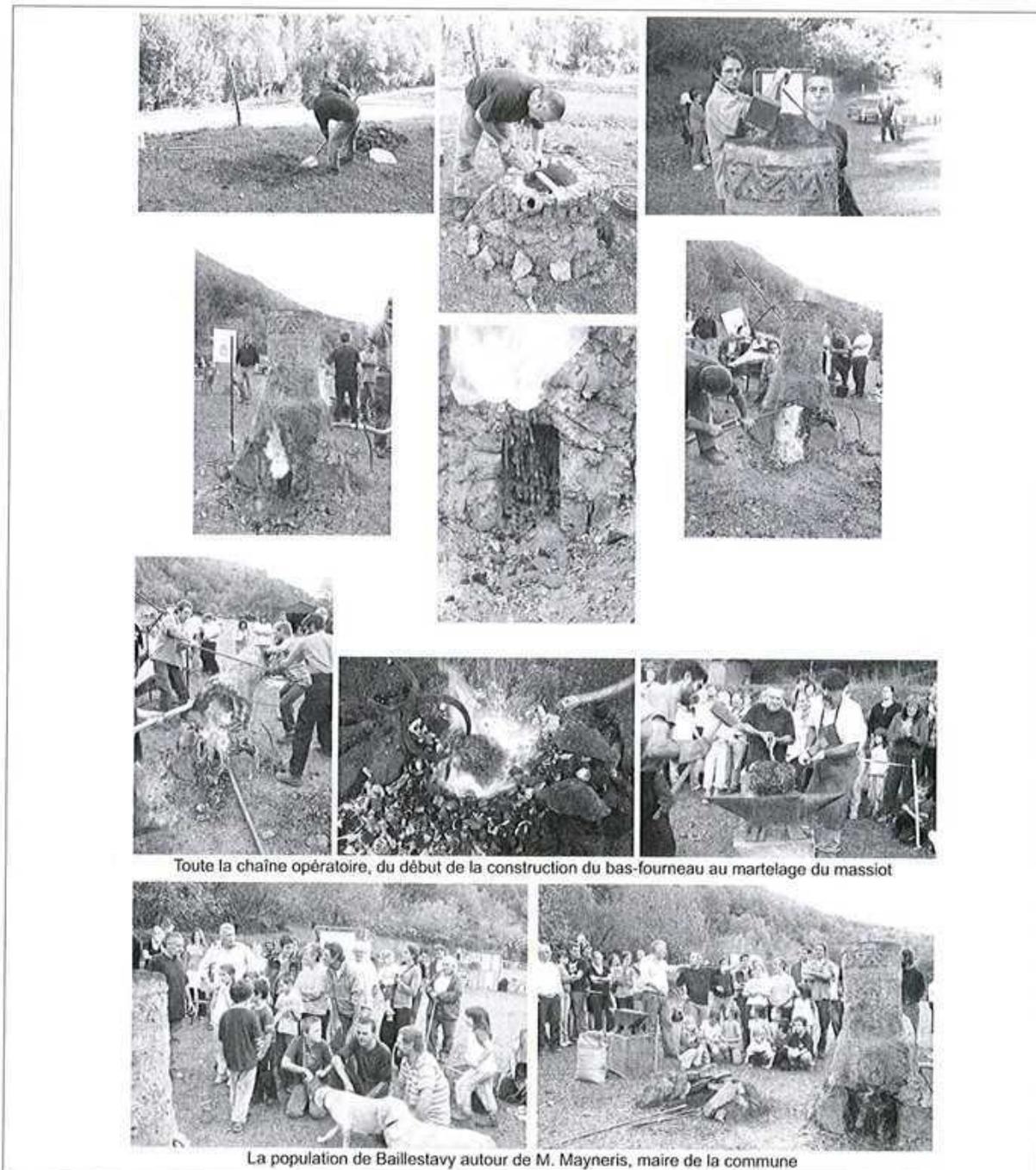
Le forgeage de ce bloc en fusion provoqua plus de coups de flash que la vallée n'en avait connue depuis sa création. C'était tout simplement un instant magique.

Une fête champêtre, avec grillade de viande « Rosée des Pyrénées » associée au « rouge du Roussillon », a permis aux participants d'attendre l'événement. Les forgerons de l'association « Lou Foc » de Fontenilles (Haute Garonne) mirent eux

aussi tout leur cœur à animer cette journée et fabriquer quelques objets d'art. Toutefois les forgerons locaux et leurs amis n'étaient pas en reste en montrant eux-mêmes leur savoir faire en la matière. Une exposition, montée par Gérard MUT, a permis aux visiteurs de tout connaître sur les mines de la région et sur les fouilles du site.

Une bien belle journée au bout du compte.

Pierre Campmajo et Denis Crabol (G.R.A.H.C.)



Toute la chaîne opératoire, du début de la construction du bas-fourneau au martelage du massiot

La population de Baillestavy autour de M. Mayneris, maire de la commune

« Images d'enfants, de la Préhistoire à nos Jours »
Exposition au Château-Musée de Bélesta de mai à novembre 2006

Le Château-Musée de Bélesta a présenté cette année une exposition réalisée par son équipe sur le thème de l'enfance, selon différents aspects : autour de la naissance, la vie quotidienne, les jouets, les croyances. Des panneaux avec photos et textes servaient de fil conducteur. Des objets archéologiques authentiques provenaient de collections conservées dans diverses structures comme le Musée St Raymond Musée des Antiques de Toulouse, le dépôt de fouilles départemental des Pyrénées-Orientales, le Musée de Tautavel et enfin le Musée Puig de numismatique de Perpignan. Des moulages réalisés par le CERP de Tautavel et des reconstitutions effectuées par Richard IUND (Château-Musée de Bélesta) complétaient l'illustration du propos.

Le Paléolithique

Les témoignages d'enfants sont rares : les plus anciennes traces datent de 3.6 millions d'années, en Tanzanie à Laetoli, des australopithèques (un adulte suivi d'un enfant) ont laissé leurs empreintes de pied dans la cendre volcanique. Plus récemment, des enfants se sont parfois aventurés au fond des grottes. Leur égarement a laissé des traces de pieds et parfois de doigts dans l'argile fraîche (grotte Chauvet - 32 000 ans, grotte de Fontenet en Ariège -12000 ans). Des mains d'enfants ont été retrouvées en négatifs sur les parois de grottes (comme à Gargas dans les Hautes-Pyrénées, datées de 27 000 ans). La Maternité est évoquée par les nombreuses gravures ou figurines féminines du Paléolithique trouvées en Europe Occidentale. Les ventres arrondis de certaines « Vénus » ne laissent aucun doute sur les promesses de la venue d'un enfant.

Si dans de rares cas, l'art paléolithique permet de reconnaître des silhouettes humaines, il est difficile d'y voir des enfants.

Aucune découverte du Paléolithique ne peut être vraiment interprétée comme un jouet. Mais les enfants préhistoriques jouaient certainement avec des jeux en bois, en peaux ou autres matériaux périssables qui n'ont pas laissé de trace.

Les croyances liées au monde de l'enfance nous sont connues à partir de la période où les hommes enterrent leurs morts. Il y a 90 000 ans à Qafzeh (Israël) un enfant a été enterré la tête posée sur des ramures de cervidé (croyance en une vie après la mort ?). Les sépultures d'enfants et d'adultes préhistoriques présentent les mêmes pratiques funéraires, comme la fréquence d'ocre rouge sur le corps ou/et le dépôt de parures (grotte des enfants à Grimaldi en Italie) et la variété des positions (décubitus dorsal ou latéral, flexion forcée).

Le Néolithique et les Âges des Métaux

Si les témoignages d'enfants sont plus fréquents à travers des objets archéologiques mieux conservés, nos connaissances sont très lacunaires. Il est vraisemblable que les enfants participaient dès qu'ils le pouvaient aux tâches quotidiennes (cueillette sauvage ou non, garde des troupeaux de moutons ou de bœufs) et suivaient un apprentissage pour la réalisation d'objets artisanaux.

À la différence du Paléolithique, les représentations de femmes enceintes sont rares. L'accent est mis plutôt sur les seins généreux, donc la fonction nourricière de la femme. Quelques statuettes de la fin du Néolithique et de l'Âge des métaux portent des nourrissons dans les bras, ce sont les seules images d'enfants.

Les objets de la vie quotidienne des adultes sont mieux connus, et certains présentent l'aspect maladroit d'une réalisation enfantine (petites poteries grossières effectuées par des petits doigts). Des poteries de taille réduite à goulot très fin ont peut-être été utilisées comme biberons.

Des maquettes ou modèles réduits ont parfois été considérés comme des jouets (chariots en terre cuite). Des figurines féminines à tête et bras articulés ont pu servir de poupées, mais sans certitude. Ces objets découverts en milieu funéraire sont alors interprétés comme des offrandes au défunt...

Dans les sépultures, il n'y a pas de pratiques funéraires différentes pour les enfants, qui sont généralement associés à des adultes dans les tombes collectives (grotte de Bélesta). Ils reçoivent eux aussi des poteries contenant des aliments (pour l'au-delà ?) et parfois des parures (des amulettes ?).



Chariot terre cuite IV millénaire (Hongrie)
(cliché . Porra-Kuteni)

L'Antiquité

Cette période au sens large (La Grèce et Rome) nous est mieux connue car les textes parlent des sociétés d'alors, et l'archéologie apporte de nombreux témoignages de l'enfance dans tous les thèmes traités.

La maternité est évoquée par des textes et des statuettes où figurent des enfants sur les genoux de leur mère ou nourrice (Tanagras), parfois même des déesses (*Dea nutrix*).

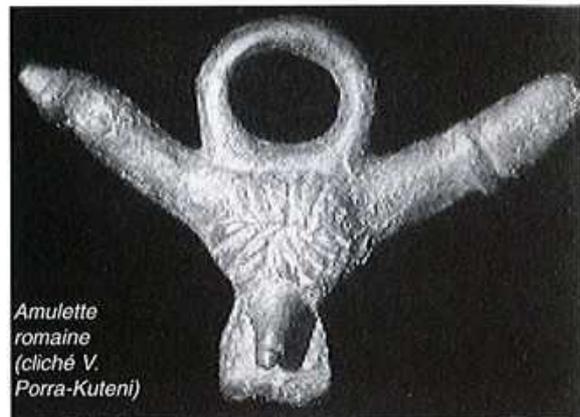
Des textes nous parlent du traitement des nouveau-nés dans la Rome antique :

Dès la naissance, le corps du bébé est entouré de bandelettes très serrées. Ses mains sont maintenues ouvertes, des attelles lui gardent les jambes raides. À deux mois, on libère le bras droit pour que l'enfant devienne droitier. Le bain donné chaque jour se fait dans de l'eau froide pour l'endurcir. C'est la mère elle-même (la « matrona ») et non pas une esclave comme en Grèce, qui élève le bébé et le petit enfant. À partir de sept ans, c'est le père qui se charge personnellement de l'éducation de son fils.

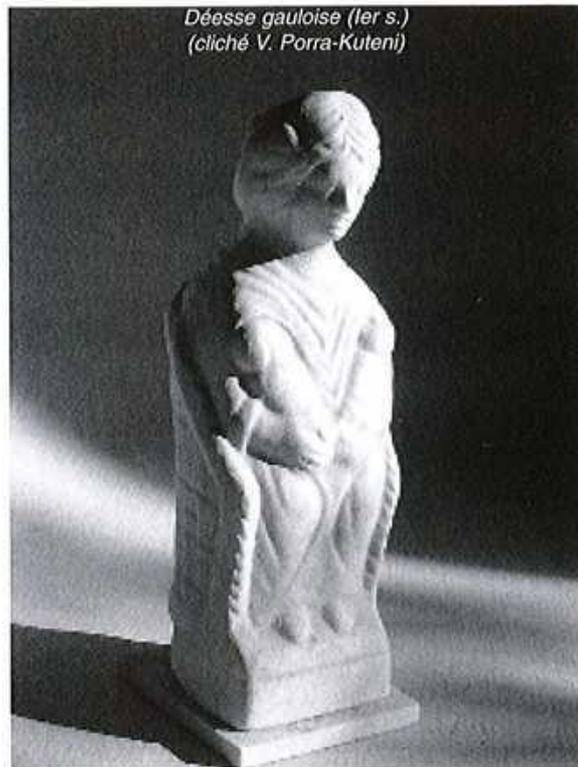
Durant toute l'Antiquité, les statues et figurines en pierre ou en terre cuite représentent souvent des enfants, ce sont soit des portraits, soit des évocations de l'enfance des nombreux dieux des panthéons grec et romain. Parfois des stèles funéraires donnent l'image du petit défunt.

Les fouilles des tombes ou des habitats ont livré plusieurs témoins de la vie quotidienne. Les petits vases en céramique munis d'un bec tubulaire que nous appelons communément « biberons » ont parfois conservé des résidus révélant la présence de lait. Sur les sites très bien conservés comme Pompéi, on a retrouvé des tablettes de cire sur lesquelles les écoliers romains apprenaient à écrire, avec des stylets en métal ou en os.

Les jouets sont vraiment attestés dans l'Antiquité. Les textes et l'archéologie font état d'une grande variété. Beaucoup de modèles réduits, notamment en terre cuite, reproduisent les contextes de la vie : chariots à traîner, poupées à choyer, dinettes à souper, etc. De petites statuettes d'animaux en terre cuite sont fréquemment retrouvées dans des sépul-



Amulette romaine
(cliché V. Porra-Kuteni)



Déesse gauloise (1er s.)
(cliché V. Porra-Kuteni)

tures d'enfants. Les petits romains aimaient se divertir avec ces figurines bon marché qui évoquaient leurs compagnons favoris. Dans un contexte funéraire, les petits animaux ont une fonction plus complexe. Le chien n'était pas qu'un simple compagnon de jeu, on lui prêtait aussi des vertus thérapeutiques. Gardien de l'enfant dans la vie, le chien devient son guide dans l'au-delà.

Une coutume universellement répandue consiste à offrir à l'enfant des fétiches, de formes et de matières diverses pour le protéger des influences malignes et de tout mal en général : le corail donnait longue vie, et l'amulette ithyphallique était censée attirer le regard du fascinateur pour l'empêcher de se fixer sur sa petite victime.

Le Moyen Âge

Cette période qui dure environ 1000 ans est célèbre par ses châteaux, ses cathédrales et ses guerres féodales. La vie quotidienne des enfants était bien différente si les parents étaient nobles, citadins ou villageois. Pendant le Moyen Âge, il y eut également des différences entre les hommes vivant sous le roi Dagobert (VIIe siècle), sous Charlemagne (IXe siècle), sous Saint Louis (XIII siècle), sous Charles V (XIVe siècle) ou sous Louis XI (XVe siècle), selon que l'on était en temps de paix et d'abondance ou de guerres et de famines.

Les conditions de vie des enfants nous sont connues par les textes. On s'aperçoit ainsi que jusqu'à l'adolescence, c'est à dire vers douze ans, un enfant est entouré des soins de ses parents, qu'il grandit, joue, s'exerce aux différents sports, apprend à lire et à écrire, est confié à des maîtres ou à des patrons pour s'initier à un métier.

Une forte mortalité infantile : trois enfants sur dix n'atteignent pas l'âge de un an et à peine un enfant sur deux atteint l'âge de vingt ans.

Les très nombreuses représentations de « vierges à l'enfant » dans l'art chrétien (sculptures, tableaux, enluminures) nous renseignent sur le traitement du nourrisson : comment il est emmaillotté bébé, vêtu plus grand, tenu avec soin, nourri, etc.

Les enluminures témoignent des activités des enfants du Moyen Âge, et nous laissent voir comment ils s'habillent, ils étudient, ils jouent, ils vivent en famille. Pour dormir, ils ont des petits lits en bois à bascule et pour les premiers pas des youpalas à roulettes. Pour apprendre à lire et écrire, ils utilisent des tablettes de bois avec des crayons à la mine de plomb. Lorsque les parents sont trop pauvres pour nourrir tous leurs enfants, ils confient l'un d'eux à un monastère pour qu'il devienne moine. À l'inverse, dans les châteaux très nombreux (un tous les 10 km), les enfants sont à l'abri du besoin et ont un maître personnel. Dans les écoles, les mauvais élèves reçoivent des fessées ou des récompenses.

Les enfants malades partent en pèlerinage avec leurs parents. Les sanctuaires les plus recherchés sont dédiés à Marie, sainte patronne des enfants. Il en existe des milliers. Les pèlerinages les plus importants sont ceux de la Vierge noire du Puy en Auvergne, et à Saint Jacques de Compostelle en Espagne (XVe siècle).

Les jouets se voient sur les enluminures et sont retrouvés dans les fouilles archéologiques : des dinettes en céramique et des sifflets de terre cuite en forme d'oiseau. Les jeux du cerceau et des billes sont bien attestés dans les textes et les miniatures.

Les garçons apprennent à se battre avec une épée en bois. Dès l'âge de 14 ans, ils peuvent aller à la guerre et doivent un service militaire pour protéger leur ville.

Dès qu'ils naissent, les bébés sont baptisés et portent des médailles ou des bijoux de corail sensés les protéger des maladies. Le corail pêché en Méditerranée, rouge comme le sang, passait pour empêcher les hémorragies.

Epoques moderne et contemporaine

Durant ces périodes, la place des parents dans la société détermine la vie de l'enfant, lui donne ou non accès à l'éducation, et selon, lui épargne le travail dès son plus jeune âge. Les objets de la vie quotidienne nous sont bien connus et les jouets sont bien sûrs, eux aussi le reflet de ce statut social. Les illustrations très abondantes nous renseignent sur les habitudes vestimentaires et les activités des ces enfants.

Devant la complexité des sociétés d'alors et l'abondance des documents, nous avons pris le parti d'évoquer ces périodes par le biais de la poupée, tout à fait révélatrice de la position des enfants selon le milieu social.

La Poupée

De son origine latine *puppa* (mamelle ou sein), le mot « poupée » possède une profonde connotation maternelle qui renvoie à une relation entre le monde des adultes et celui des enfants. L'objet inanimé plus ou moins anthropomorphique ne devient réellement « poupée », objet unique et intime, que lorsque l'enfant a établi un lien fort, considérant la statuette comme son propre nourrisson, son double ou son confident. La poupée intègre alors pleinement sa fonction de jouet. D'autre part dès lors qu'elle est conçue et fabriquée par les adultes, la poupée véhicule aussi ce que ces derniers souhaitent transmettre à leur progéniture. Par la présence de règles esthétiques plus ou moins marquées, par sa conception plus ou moins fragile, plus ou moins propice au jeu, la société des « grands » imprègne alors la poupée de codes à destination de l'enfant.

En Europe, de la Renaissance jusqu'au XVIIIe siècle, les artisans ont complexifié la fabrication de leurs modèles de poupées et de leurs toilettes, dans une surenchère de détails, de réalisme et de luxe. Ces poupées coûteuses et fragiles n'étaient pas vraiment des jouets, mais plutôt un apprentissage des bonnes manières et des conventions d'habillement. Le plus souvent sculptée dans le bois, peinte, articulée, avec des cheveux naturels, les yeux faits de billes de verre, la poupée du XVIIe au XIXe siècle représente, dans des dimensions réduites, une femme élégante. Elle témoigne d'une certaine conception de la place de l'enfant dans la société ou plutôt de son absence de place, l'enfant étant considéré comme simple adulte en devenir, « sage comme une image », toutes activités ludiques étant mal considérées.

Au XIXe siècle, la porcelaine émaillée, puis le biscuit mais aussi le papier mâché, la composition (pâte à base de sciure, de plâtre, de colle) sont utilisés dans la fabrication des poupées : surtout la tête et la poitrine, parfois les avant-bras et les jambes. Ces éléments sont réunis sur un corps (tronc, bras et cuisses) matelassé en tissu ou en peau. Ces techniques ont permis une augmentation de la production et une baisse du prix des poupées, les rendant accessibles aux enfants de la classe émergente : celle de la bour-



Poupées en porcelaine du XIXe s.
(cliclé V. Porra-Kuteni)

geoisie. L'évolution des mœurs, notamment en matière de pédagogie, commence à reconnaître à l'enfant le droit de jouer. Les ouvrages de l'époque dissocient clairement jeux de garçons et jeux de filles. La poupée est vue comme « coéducateur secret » d'une fillette, miroir « idéalisé » de l'enfant.

La physionomie de la poupée évolue elle aussi : le visage de la poupée mannequin prend des allures plus enfantines avec des joues charnues et une forme globale plus ronde. Parallèlement, la poupée « bébé » voit le jour dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Les vêtements du bébé (fille ou garçon) imitent ceux d'un enfant de sept, huit ans. Les perfectionnements s'orientent vers une plus grande possibilité de jeu et d'imitation d'une relation enfant-parent (les yeux mobiles se referment pour simuler le sommeil).

Véritable âge d'or de la poupée, le XIXe siècle est celui où le jouet perd son aspect purement artisanal. Les poupées sont produites sur un rythme industriel, par l'emploi d'une main d'œuvre importante, en partie enfantine ! (en France, le travail des enfants ne sera complètement interdit qu'en 1967).

Au XXe siècle, l'industrie du jouet est dominée par les sociétés françaises (Jumeau, Steiner, Bru, Gaultier) et allemandes (Motschmann, Heubach, Simon et Halbig, Kämmer) qui se livrent une vraie guerre économique, finalement remportée par l'Allemagne entre 1900 et 1915, notamment grâce à la popularité de ses « poupées de caractère » (bébé au faciès présentant une expression particulière le singularisant des autres modèles : rire, tristesse, aspect rêveur, etc.).

Les nouvelles modifications de la physionomie de la poupée révèlent de nouveaux changements en matière d'éducation dès le début du XXe siècle. L'enfant est considéré comme une personne à part entière avec des besoins spécifiques dont le jeu, devenu activité primordiale, sérieuse et formatrice. La fillette est désormais invitée à jouer « à la maman » avec une poupée qu'elle considère comme son propre enfant. L'importance du vêtement de poupée demeure, moins comme une simple sensibilisation à la mode que comme un apprentissage de la couture (pour preuve, la très populaire poupée Bleuette et son magazine « *La Semaine de Suzette* » qui propose des modèles de 1905 à 1960).

La poupée devient baigneur, poupon... Par souci de réalisme, des mécanismes et des perfectionnements la font parler, faire pipi, marcher, pleurer, etc. Le biscuit et le carton bouilli restent fréquemment utilisés au début du siècle mais le celluloïd devient, grâce à sa légèreté, sa résistance et son imperméabilité, l'un des matériaux les plus appréciés des fabricants mal-

gré son inflammabilité. C'est d'ailleurs cet inconvénient qui conduit à la recherche de nouvelles techniques permettant la réalisation de poupées en matières plastiques souples et solides. La première poupée en matière plastique voit le jour en 1948. Elle inaugure l'utilisation du vinyle, matériau majoritaire des poupées jouets d'aujourd'hui qu'il s'agisse de baigneur ou du retour en force de la poupée mannequin au XXe siècle (poupée Barbie).

Le jeu et les jouets

Les jeux d'enfants du passé sont-ils si différents de ceux que nous pratiquons ? Le jouet a une fonction essentielle dans le développement de l'enfant : il lui permet d'imaginer, d'inventer, de s'ouvrir aux autres, au monde extérieur. Il acquiert également en jouant le sens de la confrontation et de la compétition, mais avec le respect des règles et des limites. L'enfant doit communiquer pour pouvoir jouer avec l'autre, tout en restant dans une dimension hors du réel ou dans une interprétation parodique du monde adulte. Le jeu permet aussi le développement physique de l'enfant qui s'exerce, augmente son adresse et son agilité. Sa persévérance sera récompensée.

D'un point de vue historique, les jouets et les jeux nous donnent d'importantes indications sur la société, ses valeurs, son fonctionnement, ses coutumes. Et souvent, grâce aux différents objets retrouvés dans les divers endroits, on a pu retracer les routes commerciales, leur évolution et leur importance.

Les jouets se répartissent en plusieurs familles selon l'âge des joueurs et leur mode d'utilisation.

- Avant deux ans, un jouet a plusieurs rôles : il montre à l'enfant que ce qui a disparu peut revenir. Il lui permet de s'occuper seul. Il lui montre qu'il a une influence sur les objets et sur son corps. L'enfant découvre ses possibilités motrices, intellectuelles. Les jeux de nourrice permettent de gérer ses émotions.

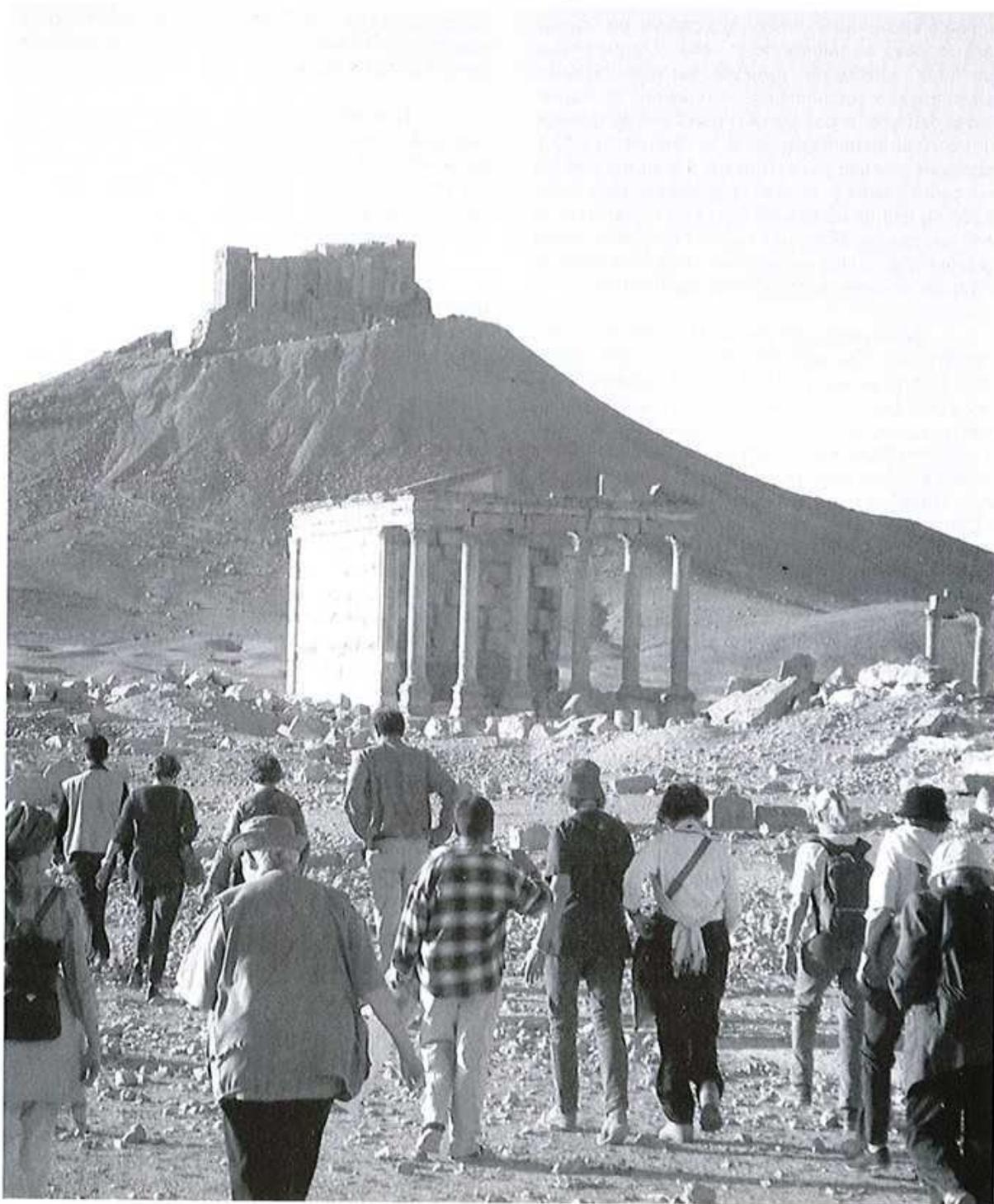
- Après deux ans, le jeu devient symbolique et imite les activités des adultes ou des animaux.

- Après 7 ans, l'enfant joue avec les autres, partage ses émotions et apprend la discipline.

- Après 12 ans, l'enfant apprend la compétition et fait des jeux de société.

Valérie Porra-Kuteni

La cité de Palmyre



Cette année l'A.A.P.-O. (Association Archéologique des Pyrénées-Orientales) a proposé à ses adhérents un voyage de l'autre côté de la Méditerranée : la Syrie ! Vingt-deux de ses membres ont répondu présents !

C'est à la suite de l'une des réunions de l'A.A.P.-O. sur « *les premiers Chrétiens au Proche-Orient* », que l'assistance enthousiaste avait demandé au conférencier Tarek Kuteni, d'organiser un voyage dans ce pays au patrimoine si riche. Il faut préciser que Tarek membre de l'A.A.P.-O. est aussi historien des premières communautés chrétiennes et musulmanes de Syrie, et compte plus de 10 ans de guidage sur les sites archéologiques de la Syrie et du Liban. Passionné par son pays d'origine, il a su transmettre ses connaissances et son engouement pour cette région du monde où plus de trente-six civilisations se sont succédées. Elles ont toutes laissé des traces dans les villes ou les campagnes, malgré les tremblements de terres et les convoitises des hommes.

Après avoir embarqué à Marseille, le voyage jusqu'en Syrie s'est bien déroulé, si ce n'est la découverte à l'arrivée de quelques valises recolorées par des couleurs non désirées dans les soutes de l'avion ..., mais tout fut oublié dès que Tarek accueillit le groupe à l'aéroport de Damas. Une fois les valises posées à l'hôtel, notre bus « VIP » nous amena sur le Mont Qassium qui surplombe l'oasis de Damas de 800 m. Là, c'était un vrai ravissement de voir s'étaler sous nos pieds « la perle de l'Orient », « le grain de beauté du désert », qui brillait dans la nuit de ses mille minarets illuminés de vert.

Après une nuit réparatrice, nous sommes partis découvrir au musée archéologique national, les trésors du patrimoine archéologique syrien. Quel plaisir de voir les objets authentiques tant cités dans les livres de Préhistoire et d'Histoire : les crânes surmodelés du début du Néolithique, les statuettes de Mari dans leurs robes à plis, les tablettes cunéiformes d'Ebla, la restitution de la plus ancienne synagogue de Doura Europos avec ses fresques intactes relatant des passages de l'Ancien Testament, les verreries romaines, les faïences musulmanes, etc. Même les jardins du musée prolongent la visite par la présentation à l'air libre de vestiges de l'antiquité gréco-romaine (sarcophages de pierre, stèles, statues, chapiteaux, colonnes) au milieu de plantes (eucalyptus, feuilles d'acanthé, mimosas) : un vrai cimetière de pierres.

Nous avons continué par la visite de la mosquée de Tékiá soulémaniya, chef-d'œuvre de l'art ottoman exécuté par un célèbre architecte de l'empire Sinan. Les souks alentours sont organisés dans un ancien caravansérail où sont en vente les produits de l'artisanat traditionnel : un souffleur de verre officiait devant nous et produisait des merveilles bleu nuit.

Après une pause déjeuner, la Mosquée des Omeyyades a dévoilé pour nous tout l'apparat de la grandeur de la première dynastie de l'Islam :

mosaïques riches de dorures et verreries byzantines, chapiteaux et colonnes de marbres lointains, belles proportions reprises de l'architecture grecque, un vrai régal pour les yeux et l'esprit. Certains d'entre nous se rappellent Cordoue... Tout proche, le Palais Azem nous montrent les traditions populaires de la Syrie du XIXe siècle, dans un ancien palais à l'architecture typique des belles demeures damascènes. Un immense patio ombragé d'orangers, de cédras, de jasmins et autres essences orientales apporte un repos savoureux et rafraîchit par le bruit des nombreuses fontaines (climatisation de l'époque).

Non loin, le quartier chrétien témoigne de l'occupation romaine de la vieille ville par des vestiges disséminés dans la rue droite (ancien *cardo* romain) et par une multitude de petites ruelles étroites donnant accès à la maison d'Ananie, saint oriental qui a accueilli saint Paul dans la ville éternelle.

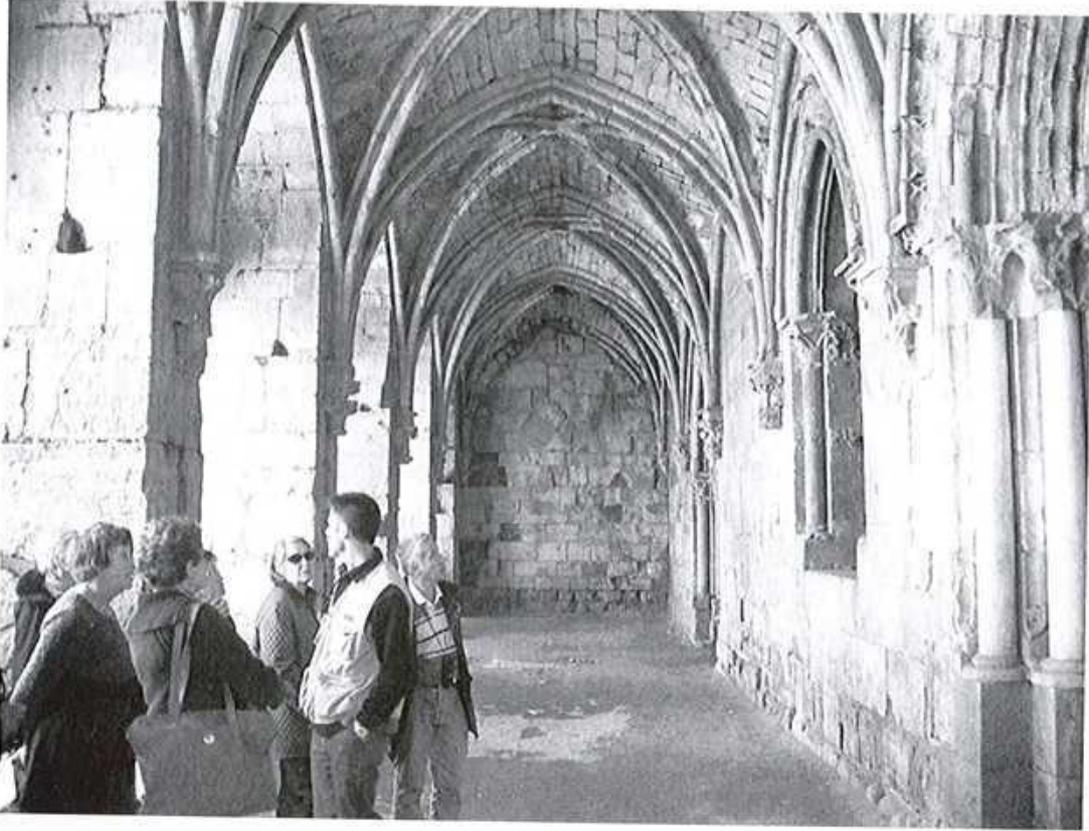
Le lendemain, nous quittons Damas pour nous rendre plus au Nord, à Maaloulla. Ce petit village bleu accroché aux montagnes, conserve l'une des plus anciennes églises chrétiennes encore utilisées. Ses officiants pratiquent l'araméen, la langue du Christ, pour célébrer les offices. Certains d'entre nous ont été émus d'entendre dire le Notre Père en Araméen par le Père de la paroisse.

Puis départ, encore plus au Nord, vers un chef-d'œuvre de l'époque des croisés avec le Crac des chevaliers, le château français médiéval le mieux conservé au monde. L'architecture rappelle nos monastères avec toutefois des caractères militaires. Notre petit groupe se sentant presque chez lui, dans un paysage il est vrai grandiose car surplombant toute une vallée, qu'il a fallu user de persuasion pour les inciter à repartir vers Tartous la deuxième ville côtière de Syrie. Là, nous restions dans la même période pour découvrir la cathédrale Notre Dame de Tartous édifiée par les croisés et modifiée par les musulmans. Cette journée s'acheva par une nuit à Lattaquié.

Au petit matin, la visite d'Ugarit l'un des sites majeurs de Syrie, surprit tout le monde par ses grandes dimensions, et l'utilisation d'un appareil cyclopéen pour construire sa muraille. À l'intérieur, les restes de la bibliothèque du roi permettaient d'imaginer les rayonnages de tablettes cunéiformes (premier alphabet au monde).

Le voyage se poursuit jusqu'au château de Saladin, étonnant mais harmonieux mélange d'architecture militaire des croisés, des byzantins et des musulmans. Le paysage verdoyant alentour est grandiose, avec ses collines à perte de vue, ce qui faisait oublier les 180 marches d'accès au milieu des pins, des citronniers et des mandariniers. Après les joies de l'esprit, le réconfort matériel par un thé parfumé au miel d'orange, pris sur la terrasse du splendide restaurant panoramique face à la citadelle.

Sur la route d'Alep, un arrêt s'imposait dans la ville antique d'Apamée pour voir son *cardo* à la longueur impressionnante de 2 km. La colonnade qui abritait les



Le Crac des chevaliers français, chef d'oeuvre d'architecture médiévale

échoppes d'alors, reste la plus longue du monde romain.

Après une nuit dans la seconde ville syrienne, notre petit groupe était prêt pour flâner dans les souks fantastiques (plus de 10 km de ruelles exigües) menant à la moquée d'Alep, au pied de la citadelle. Et c'est sous une pluie battante comme on les connaît bien en Méditerranée, que nous avons visité la forteresse édifée sur un ancien *tell*. Les participants se désolaient déjà de la prochaine visite de St Siméon sous la grisaille humide ... mais après un bon repas dans le vieux quartier arménien d'Alep, le dieu Baal de la pluie et de l'orage croisé la veille à Ugarit, s'apaisa et laissa reparaitre le soleil pour le bonheur de tous ... Cet ensemble monastique grandiose de 12 000 m² est implanté dans un paysage de garrigue aride, semblable aux terres d'Opoul dans nos Pyrénées catalanes. Expression de la nouvelle foi chrétienne, ce lieu de pèlerinage a attiré en son temps des milliers de fidèles.

C'est au petit matin que nous sommes repartis vers le désert, en faisant une halte au bord de l'Oronte pour admirer les célèbres *noria* qui irriguaient les jardins loués par Lamartine et bien d'autres auteurs. Sur la route du désert vers Palmyre, on s'est arrêté dans un village où les maisons arborent un toit en pain de sucre, architecture bien adaptée en milieu sec et très chaud (plafond haut pour la fraîcheur) depuis plus de 4000 ans. En continuant vers Palmyre

dans la steppe désertique seuls des troupeaux de moutons et quelques tentes bédouines animent le paysage. Arrivés à Palmyre « la fiancée du désert », nous découvrons une oasis très étendue et bien verte qui coupe l'aridité du désert. Avant de se lancer à l'assaut des ruines, il était nécessaire de prendre encore un déjeuner inoubliable avec un *mensef* (sur un grand plateau, un mouton rôti entier est couché sur un lit de blé concassé, accompagné de riz, plus familier aux occidentaux). Début de la visite des ruines par une marche dans la rue droite (pas très droite !) dans un éclairage magnifique, illuminant tous les bâtiments d'une lumière dorée, accentuée par le jaune des pierres de grès ocre. Depuis le château ayyoubide surplombant le site, Palmyre offre son plan « baroque » par son mélange de caractéristiques sémites, orientales et romaines. La nuit tombant, c'est le jour d'après que nous visitons le grand temple de Bêl, dieu palmyrénien, à l'architecture unique utilisée comme temple païen, puis église chrétienne et enfin mosquée. La promenade dans les tombeaux tours était incontournable pour voir la richesse des sculptures des tombes hypogées, et leur beauté faillit égarer l'une d'entre nous, s'étant éloignée pour peindre une aquarelle ...

Avant de partir pour Damas, un petit tour dans une tente bédouine permit de se restaurer en mangeant une pizza du désert « Maria » (viande hachée de mouton aux oignons et tomates, sur une galette cuite au feu de bois).

C'est à regret que nous laissons Palmyre et ses splendeurs, et que nous reprenons la route de Damas à travers les steppes syriennes. Un arrêt à Bagdad café (car sur la route de Bagdad) amusa tout le groupe lorsque l'on vit le chiffre 66 à côté du nom. Le gérant des lieux expliqua qu'il avait pris ce nombre au hasard pour se démarquer des concurrents qui l'avait copié ...

Arrivés à Damas, il n'était pas question d'élu-der le traditionnel shopping d'avant tout départ. Les souks du vieux quartier autour de la mosquée des Omeyyades recèlent mille trésors (étoffes damassées, marqueteries de bois, verres soufflés, dinanderies et

autres merveilles artisanales) capables de faire perdre le sens de l'orientation ... mais toutes les brebis ont été retrouvées. La soirée de gala accompagnée d'un repas traditionnel au son de la musique des derviches tourneurs, a consolé les participants d'un départ vers la France, imminent dans la nuit.

Tous enchantés par leur escapade orientale, beaucoup ont demandé à revenir en Syrie pour terminer la visite de ce pays aux traditions bien présentes. Il faut préciser, qu'il est rare de trouver autant d'harmonie dans un groupe de personnes qui, il est vrai, avaient toutes les mêmes centres d'intérêt et la convivialité nécessaire à un excellent séjour.

Tarek Kuteni

Divers

Fenêtre sur le sud

compte-rendus de lectures, soutenances de diplôme

Les nouveautés de la bibliothèque

***Composition du Bureau et du Conseil d'Administraton
au 11/01/2006***

Conférences et sorties 2007

Journées d'étude des 1er et 2 juin 2007

L'A.A.P.-0. c'est...

Devenue traditionnelle, cette appréciable rubrique donne un bon aperçu de la recherche archéologique de la province de Girona vue à travers la presse. La synthèse de ces articles traduits en français par Andrée Basso, qui a créé cette utile « fenêtre », a parfois été assortie d'une note qui précise la portée ou les limites de certains articles. Les articles sont présentés par ordre chronologique des sites qui y sont présentés.

.....

Découverte à Terrassa d'un gisement qui pourrait être aussi important que celui d'Atapercua

Les travaux pour le nouveau tunnel ferroviaire de la Généralité à Terrassa ont mis au jour un gisement archéologique de la même époque que celui d'Atapercua. Aucun reste humain n'a encore été retrouvé sur ce site, mais si cela arrivait, il s'agirait alors d'une découverte d'un intérêt scientifique majeur.

Près de 11.000 pièces ont été mises au jour. Beaucoup sont des fossiles d'animaux : hippopotames, rhinocéros, cerf, hyènes, chevaux ou éléphants qui ont peuplé cette zone entre 700 000 et 900 000 ans avant notre ère. Mais l'importance de ce gisement réside dans les outils qui y ont été localisés. La plupart sont en pierre, mais il y en a aussi en os.

Ce fait révélerait la présence d'hominidés dans cette zone, probablement les premiers humains de Catalogne et d'Europe, qui utilisaient ces outils pour découper la viande et travailler les peaux. Il s'agit du plus ancien site archéologique de Catalogne et un des quatre d'Europe datant du Pléistocène inférieur. Toutefois, malgré les recherches, des restes humains n'ont pas encore été mis au jour. Un groupe de soixante archéologues, paléontologues et restaurateurs provenant pour la plupart de l'Université Rovira i Virgili (Tarragone), continuera à fouiller cette zone de 2000 m² qui doit accueillir la future gare de Vallparadis. On prévoit que les fouilles et les travaux seront terminés en 2009.

Les responsables de fouilles ont présenté les résultats de leurs recherches. D'après l'un d'entre eux (Kenneth Martinez), Vallparadis était pour ses occupants un site où ils chassaient, dépeçaient, mangeaient, mais en aucun cas un campement ou un lieu de vie.

D'après le *Diari de Girona*, 21-12-2005

« La grotte des ancêtres »

C'est sous ce titre que le journal *Hora Nova* du 8 novembre 2005 retrace la chronologie des fouilles de la Grotte 120 située sur le massif de la haute Garrotxa sur le territoire de Sales de Llierca, fouilles qui ont permis de mettre au jour une occupation humaine et animale. L'article rédigé par les responsables de la fouille se termine ainsi : « Les travaux se sont révélés très positifs. Rares sont les gisements du nord-est de la Péninsule ibérique possédant des datations si reculées et un registre archéologique varié et bien préservé.

C'est pourquoi les études de la Grotte 120 peuvent se révéler d'une grande valeur pour étudier la vie des groupes humains du Paléolithique moyen chez nous. À tout ceci il faut ajouter une qualité humaine et scientifique de tout le personnel qui a participé à la fouille de ce site. On espère pouvoir bientôt partager cette responsabilité scientifique avec le plus grand nombre par la publication définitive des résultats obtenus ».

D'après *Hora Nova*, 8-11-2005

Découverte pour la première fois d'un arbre taillé par des néandertaliens il y a 56.000 ans à Capellades

La 24^{ème} campagne de fouilles de « l'Abric Romani » à Capellades est centrée, depuis le 17 août, sur un niveau archéologique (niveau P) qui a révélé des vestiges d'arbres taillés par les hommes de Néandertal il y a 56.000 ans. La datation a été rendue possible grâce à l'étude des cristaux de quartz qu'ils contiennent.

Le plus grand de ces fossiles mesure 40 cm de diamètre et est rattaché à la base d'un tronc haut de 1 m. Des branches sont dispersées autour.

Le professeur de Préhistoire et directeur des fouilles, Eudald Carbonell, a déclaré : « c'est la première fois qu'on découvre un arbre taillé par les néandertaliens sur un site. Pour le moment la fouille ne va pas aller plus loin ».

La découverte de cet arbre confirme l'importance qu'avait pour les hommes de Néandertal l'usage du feu et des végétaux dans leurs activités domestiques. Dans ce sens, Eudald Carbonell précise que cette découverte améliore la connaissance de la technologie de ces hommes. Il est démontré de cette manière, la complexité de leurs comportements, ce qui a souvent été mis en doute par certains chercheurs.

Ce sont les vestiges les plus anciens découverts à ce jour sur le site de Capellades : des végétaux fossilisés vieux de 40.000 à 70.000 ans.

Pour l'instant, plus de 300 foyers ont été fouillés et une centaine d'outils en bois ont été mis au jour. Ces découvertes font de « l'Abric Romani » l'abri qui a livré le plus d'outils en bois et de foyers fouillés au cours des 25 dernières années dans le monde.

D'après le *Diari de Girona*, 24-08-2006

D'après *El Punt*, 26-08-2006

Découverte de restes d'ours et d'outils de Neandertal à la grotte de l'Arbreda

Les fouilles de la grotte de l'Arbreda à Serinya ont repris il y a plus d'une semaine et différents éléments ont été mis au jour, parmi lesquels de nombreux ossements d'ours des cavernes (adultes et jeunes). De plus les archéologues ont découvert des outils datant de l'Homme de Neandertal : des pointes, des éclats en différents matériaux mais principalement en quartz. Les éléments découverts ont été datés pour le moment de 40.000 ans. En ce qui concerne les niveaux plus

anciens, trop peu de matériel a été mis au jour pour permettre une datation fiable.

D'après *El Punt*, 13-07-2006

Le gisement néolithique de la Dou porte les traces des premiers paysans de la Vall d'en Bas

Le suivi archéologique qui se déroule actuellement sur des travaux publics, a permis de mettre au jour à Sant Esteve d'en Bas (Garrotxa), les vestiges d'une occupation humaine datée d'il y a 6000 ans.

Les fouilles du mois d'août ont confirmé que la Dou était un lieu habité de façon permanente par ceux que l'on peut qualifier de premiers paysans et bergers de la Vall d'en Bas.

Sur les 200 m² fouillés jusqu'à présent, et à une profondeur d'1, 50 m, les chercheurs ont mis au jour des tessons de céramique (certains portent des décors), des outils de pierre ainsi que des restes de faune, qui devait faire partie de l'alimentation des occupants du site.

D'après le *Diari de Girona*, 02-09-2006

Découverte de gisements préhistoriques suite à des travaux

Les travaux de dédoublement de la route C63 à Sant Esteves d'en Bas (Garrotxa) ont mis au jour trois gisements archéologiques qui sont fouillés par trois archéologues de l'*Institut de Patrimoni Cultural* de l'Université de Gérone (UdG). Il s'agit de gisements de plein-air.

Le premier d'entre eux est situé au lieu-dit « la Dou » et présente des structures d'une grande homogénéité. Il daterait de la fin du Néolithique.

Dans le second ont été découvertes des cabanes de l'Âge du Bronze final (2500 ans avant J.-C.) et aurait été aussi occupé à l'époque ibère (IIIe s. avant J.-C.) comme le démontre la découverte de plusieurs silos. Le troisième site a livré une urne d'époque ibère également. De futurs travaux permettront d'obtenir d'avantage de renseignements.

Il faut rappeler que ces nouveaux sites se trouvent à proximité de celui de Codella à Las Preses. Au cours des fouilles de cet été, les archéologues de l'*Institut de Patrimoni Cultural* y ont mis au jour des cabanes néolithiques (6000 ans avant J.-C.), de la céramique, des outils de pierre ainsi que des restes de la faune consommée par les occupants de ce lieu. L'Université de Gérone espère pouvoir continuer les fouilles à Codella.

D'après le *Diari de Girona*, 6-11-2005

Le Musée d'Archéologie de Catalogne à Barcelone expose les découvertes préhistoriques faites à Menorca

Les spéléologues Pedro Arnau et Josep Marquez ont découvert par hasard la Grotte des Carritx en 1995. Deux ans après, Pedro Arnau découvrait celle des Mussols dans une falaise surplombant la mer. Les archéologues se sont montrés impressionnés par la qualité des vestiges et des objets archéologiques uniques en excellent état de conservation. Les deux

grottes étaient utilisées pour des cérémonies funéraires entre 1600 et 800 ans avant J.-C. Une troisième grotte, la Grotte des Pas a été découverte l'an dernier. Elle est en cours de fouille.

La Grotte des Carritx a été un cimetière pendant six siècles et les archéologues y ont trouvé 35.000 fragments osseux correspondant à plus de 200 personnes enterrées là au cours des ans. Parmi les objets les plus importants, il en ressort certains qui ont permis de reconnaître une cérémonie inconnue : une fois le défunt dans la grotte, on préparait un colorant avec laquelle on lui teignait les cheveux en rouge. Ensuite quelques mèches étaient coupées et placées dans de petits contenants en bois ou en corne de vache, qu'on déposait à ses côtés. L'étude des objets archéologiques a permis de découvrir que les habitants de l'île avaient de contacts avec le reste de la Méditerranée et avec le centre de l'Europe : collier en faïence en provenance de Venise, miroir en bronze, collier d'ivoire d'éléphant d'Afrique du Nord. Dans un coin de la grotte est apparue une marmite en céramique avec deux appliques en forme de sein, ce qui laisse à penser qu'il s'agit d'une divinité féminine liée à la Terre et à la fertilité. D'autres découvertes illustrent le passage vers un nouveau système qui substitue au monde féminin un monde patriarcal et masculin : sculptures en bois avec des traits humains et des cornes. Un de ces personnages pourrait être un prédécesseur de la divinité celtique Cernunnos.

Après Barcelone, cette exposition voyagera dans différentes villes à commencer par Alicante. Finalement, les objets seront exposés de manière permanente au Musée Bastio de Sa Font de Ciutadella.

D'après *El Punt*, 13-2-2006

Un groupe de chercheurs à la recherche de l'Atlantide au Parc National de Donana

Un groupe de chercheurs espagnols étudie au marécage de Hinojos, dans le Parc National de Donana, une hypothèse du scientifique allemand Rainer Kuhners qui situe la cité perdue de l'Atlantide dans cette zone de la province de Huelva.

Des sources de la mairie de Hinojos ont expliqué qu'une équipe de l'Université allemande de Wupertal a assuré avoir localisé les vestiges de cette cité mythique dans cette zone du sud-ouest espagnol. La découverte aurait été faite grâce à diverses photographies réalisées par satellite. Un des membres de l'équipe allemande, Rainer Kuhners, a expliqué que le mot « île » utilisé par Platon pourrait se référer à une portion de côte qui a été submergée entre 800 et 500 ans avant J.-C. par une grande inondation.

Cette recherche est dirigée par Juan José Villarias Robles du Conseil supérieur de Recherches scientifiques, docteur en anthropologie sociale et culturelle à l'Université de Chicago.

Les investigations se déroulent dans les zones connues sous le nom de Pacil del Maltiempo et Cardales. On utilise une sonde mécanique et un géoradar qui pourrait permettre de vérifier une origine anthropique ou au contraire un phénomène géomorphologique, ce qui mettrait un terme aux suppositions.

Cette hypothèse allemande n'est pas partagée par certains professeurs de différentes Universités

espagnoles qui pensent « peu probable » que l'on trouve des vestiges archéologiques sous les sables.

D'après le *Diari de Girona*, 07-08-2006

Découverte à Ullastret d'un trésor de 50 drachmes en argent ainsi que d'un fossé unique en Catalogne

Aurora Martín, directrice du Musée d'Archéologie de Catalogne à Ullastret, s'est montrée très satisfaite des résultats de la campagne de fouilles de cette année. Les travaux ont débuté en début d'année et ont permis la localisation d'un fossé situé à l'extérieur de la muraille à l'ouest, au champ d'en Gou. Il faisait partie d'un système défensif peu habituel dans le Principat, mais beaucoup plus courant en Catalogne nord et en Occitanie. C'est pourquoi on pense qu'il a été construit sous l'influence de ces populations.

Le dimanche 10 septembre, dans le secteur 10 de la zone 14 du site, un petit trésor numismatique a été mis au jour. Il s'agit de 54 monnaies d'argent d'Empuries datant du III^e siècle avant J.-C. portant le symbole de Pégase sur une face et celui de la déesse Artémis sur l'autre face. Elles auraient été cachées par leurs propriétaires.

Un nombre égal de monnaies avait été trouvé au cours des années 60, mais il s'agissait alors de 8 drachmes et de 46 diviseurs de drachmes. D'autres découvertes ont eu lieu cette année : 2 fragments de 2 épées de la Tène et d'autres objets en fer, ainsi qu'un vase complet de cuisine et des objets en pâte de verre d'origine méditerranéenne.

D'après *El Punt*, 15-10-2006

D'après le *Diari de Girona*, 15-10-2006

Redécouvrir les Ibères de Montbarbat

Depuis 1978, des fouilles ont lieu au village ibère de Montbarbat (entre Lloret de Mar et Maçanet de la Selva). Les différentes découvertes datent le site du premier Âge du Fer jusqu'au premier tiers du III^e s. avant J.-C.

Village frontière avec la tribu des Laietans, Montbarbat n'a jamais cessé d'être un « parent pauvre » d'Ullastret, le grand site ibère de la province de Girona. « À Lloret, nous ne trouverons ni outillage, ni structure aussi riche qu'en Empordà, où la terre a fait d'Ullastret un site prospère » explique Maria Del Vilar Vila qui dirige la fouille.

À Montbarbat, les structures les plus étudiées sont celles destinées à la guerre : muraille et tours de défense. « Nous ne devons pas perdre de vue que les ibères étaient de nature belliqueuse et se battaient pour un arpent de terre ». Ceci, ainsi que la situation vers la Tordera, frontière naturelle avec les Laietans, explique la présence d'une muraille de 370 m, dont 100 m ont été mis au jour, ce qui a permis d'estimer la surface du village à 5.673 m².

Bergers et agriculteurs, les *indiketes* de Montbarbat, ont développé très peu l'art du commerce. Cependant, le peu d'échanges qu'ils ont pratiqué « grâce à des commerçants itinérants » a été suffisant pour que les archéologues découvrent des amphores phéniciennes ainsi que d'autres objets en céramique, ce qui permet de dater le site.

À partir du 4 septembre, et pendant 1 mois, l'équipe d'archéologues travaillera le matin à Montbarbat et l'après-midi à Lloret, ce qui permettra de mieux connaître la tradition ibère de la Selva.

La campagne de fouilles sera centrée sur le décapage d'une zone du village qui, selon Maria Del Vilar, aurait été destinée à des travaux artisanaux. Au cours de la campagne précédente, on avait déjà nettoyé cette zone qui occupe le meilleur emplacement du village « au soleil ». « Les anciens artisans de Montbarbat y faisaient sécher des peaux et des roseaux pour faire des vêtements et des paniers » déclare Maria Del Vilar.

Cependant, elle ajoute ne pas encore avoir de preuves concluantes sur le type d'activités qui se déroulaient dans les endroits fouillés, et ceci à cause de l'acidité du terrain qui a détruit les restes organiques issus de ces activités.

D'après le *Diari de Girona*, 03-09-2006

Découverte d'une grande citerne ibère de 120 m³ au village de Castell (Palamos)

Les 28 étudiants du IV^e cours d'archéologie ibère organisé par le MNAC (Musée d'Archéologie de Catalogne-Empuries) à Castell près de Palamos, ont mis au jour sur l'acropole une grande citerne qui date du IV^e s. avant J.-C. et qui servait pour emmagasiner l'eau potable. Cette structure mesure 5 m de diamètre et pour le moment a été fouillée sur 7 m de profondeur. Le directeur du Musée d'Archéologie de Catalogne-Empuries, Xavier Aquilue, a expliqué qu'elle doit avoir une contenance de 120 m³ et que les archéologues allaient continuer à la fouiller.

Ce type de citerne est peu fréquent dans les villages ibères des *Indiketes*, mais qu'on en a trouvé de semblables dans ceux du Ponent. Il s'agit d'une citerne creusée dans la roche, ce qui est rare dans les villages de l'Empordà qui utilisaient des structures plus simples : des puits ou des petites citernes.

D'après *El Punt*, 16-09-2006

D'après le *Diari de Girona*, 16-09-2006

La montagne de Sant Julia de Ramis deviendra un musée en 2007

Les travaux pour rendre visitable l'ensemble archéologique de Sant Julia de Ramis commenceront cet automne et seront terminés en 2007.

Le 3 juillet dernier les fouilles au *Castellum Fractum*, un des sites de la montagne, fortification qui a fonctionné entre le IV^e et le VIII^e siècle de notre ère, ont commencé.

Les travaux ont mis au jour un édifice ibère singulier comprenant de nombreux foyers ainsi qu'une sépulture d'enfant. Ce bâtiment est daté du III^e siècle avant J.-C. Un pan de muraille ibère a également été découvert et mesure 2 mètres de haut. Cette muraille est très endommagée.

Les archéologues ont également trouvé un bracelet de femme, quelques pièces de monnaie, des aiguilles et des outils en fer.

L'importance des découvertes est telle que les

fouilles se poursuivront l'année prochaine.

D'après le *Diari de Girona*, 22-07-2006

Découverte d'une tour de défense au village ibère de la montagne de Sant Julia de Ramis

La découverte de la base d'une tour ibère au village de Sant Julia de Ramis obligera les archéologues à repenser le système de défense de l'ensemble de ce site ainsi que les différentes phases d'édification. Jusqu'à cette campagne de fouilles ils pensaient qu'il y avait deux phases de construction : les murailles et une remodelisation postérieure de cette dernière. Mais la découverte de cette tour qui n'a pu encore être datée tant que la céramique n'aura pas été étudiée, laisse à penser qu'il y aurait eu une phase intermédiaire.

La campagne de cet été a été axée sur l'extraction d'un pavement qui recouvrait une partie de cette muraille. Sous la première couche, cinq foyers composés d'une base de céramiques et recouverts de terre brûlée ont été mis au jour. Pour l'instant, ils n'ont pas encore été datés.

Dans une des habitations du village, le squelette d'un nouveau né a également été découvert. La directrice des fouilles, Isabel Miquel, a expliqué que ceci n'était pas rare dans les villages ibères et qu'il s'agissait de savoir si cette habitation avait servi à des rites religieux.

L'enlèvement d'une seconde couche a permis la découverte de la tour. Isabel Miquel a expliqué que ceci remettait en question le système de défense de Sant Julia et qu'il faudrait étudier la relation entre cette tour et les murailles. Ce qui est évident, d'après elle, c'est qu'on ne peut pas parler de deux phases d'édification et qu'il faudra en dater une troisième.

D'après le *Diari de Girona*, 29-07-2006

Les archéologues d'Empuries découvrent de la céramique attique à figures d'il y a 2500 ans

La campagne de fouilles de cet été à Empuries a permis de découvrir des tessons de céramique attique décorés de figures. Cette céramique que l'archéologue Marta Santos date de la période de fondation de la cité par les Grecs (VIe, Ve et IVe siècles avant J.-C.) a été mise au jour dans les fouilles de la *stoa*, grand édifice à portique érigé dans la seconde moitié du IIe siècle avant J.-C., période qui correspond à la croissance portuaire et à l'expansion commerciale de la colonie hellénistique.

D'après le *Diari de Girona*, 28-07-2006

L'Esculape d'Empuries

L'Esculape d'Empuries est considéré comme la plus belle sculpture grecque découverte en Catalogne. Il semble que cette statue soit en fait un « collage » fait dans l'Antiquité. L'étude exhaustive qui en a été faite renforce l'hypothèse soutenue par plusieurs spécialistes que le buste et le corps n'appartiennent pas à la même pièce, ni les deux bras, ce qui

amène à penser qu'il y avait dans l'antique cité trois statues de grandes dimensions.

Seul le bras droit serait d'origine mais on ne sait pas comment l'intégrer. Ceci sera une des questions qu'aura à résoudre la commission d'experts qui se réunira en septembre et qui devra également se prononcer sur l'identité de la statue : Esculape, Sérapis ou syncrétisme des deux ?

D'après *El Punt*, 23-07-2006

La tête de Bacchus découverte il y a un an sera exposée dès aujourd'hui au Musée d'Empuries. Il s'agit de la première grande découverte depuis 40 ans

Le Musée d'Archéologie de Catalogne à Empuries a présenté hier officiellement la tête de Bacchus découverte au mois de juin 2005 à l'*insula* 30 de la ville romaine.

Cette tête (Ier-IIe s. après J.-C.) est en marbre et très bien conservée. Elle représente le dieu Bacchus, mais elle aurait fait partie d'un Hermès. Elle a été découverte tout à fait par hasard dans une zone commerciale de la ville.

D'après *El Punt*, 18-05-2006

La tête découverte dans les ruines d'Empuries est en marbre de Carrare et représente le dieu Bacchus

La tête découverte il y a un an dans les ruines d'Empuries est en marbre de Carrare et représente le dieu Bacchus. À côté d'elle, ont été trouvées 350 pièces de monnaie, un anneau d'or en forme de serpent ainsi que des figurines de bronze.

Il s'agit d'objets des Ier-IIe siècles après J.-C. La dernière sculpture mise au jour remonte à 1970.

D'après le *Diari de Girona*, 18-05-2006

D'après *Hora Nova*, 16-05-2006

Les archéologues d'Empuries étudient les vestiges d'un ancien système d'eau

Les travaux en cours pour améliorer l'accès à Empuries ont mis au jour une série de vestiges archéologiques qui, d'après les premières hypothèses, feraient partie d'un ancien système hydraulique d'époque romaine.

Tant que ces vestiges ne seront pas étudiés et inventoriés, ils resteront visibles et les travaux routiers se poursuivront ailleurs. D'autres découvertes sont attendues.

D'après *Hora Nova*, 17-01-2006

D'après le *Diari de Girona*, 13-01-2006

Tronçons de voies romaines en Catalogne

La découverte de tronçons de voies romaines est fréquente dans la province de Girona. En octobre dernier, on a restauré à Castellfolit de la Roca, le pont du Turonell qui faisait partie de la voie romaine. De

même, en Janvier 2005, on a retrouvé un tronçon au Capsacosta qui arrivait jusqu'à Sant Pau de Seguries. Il s'agissait aussi d'un embranchement de la *Via Augusta*. Du fait que cette voie traversait la Péninsule ibérique, on en trouve des parties dans la Tarragone romaine ou bien dans le Maresme et le Vallès. Dans ce secteur, elle s'unissait avec la voie de la Selva jusqu'à la ville de Girona.

Beaucoup de ces tronçons se confondent actuellement avec le *Cami Ral*, la nationale II ou des chemins de promenade ou des pistes cyclables.

D'après *El Punt*, 02-02-2006

À Colomers, un tronçon supplémentaire de la voie romaine est nettoyé

Le village de Colomers avance dans la récupération de la chaussée romaine qui traverse son territoire municipal sur environ 3 km. Il ne reste que 300 m à nettoyer. Les travaux ont commencé il y a 3 ans et le nettoyage a permis de retrouver la quasi totalité de la chaussée qui passe par la commune. Jusqu'à présent, il s'est agi de débroussaillage, mais l'année prochaine, le travail consistera à restaurer les pierres descellées.

Cette voie suit le Ter en direction du Nord. Il est probable qu'elle allait vers la *Mantio Cinyana (Cilniana)* près de la *Via Augusta* ou vers Empuries.

Un autre des objectifs de la commune est de récupérer une autre chaussée romaine située à l'est du village.

D'après le *Diari de Girona*, 02-02-2006

D'après *El Punt*, 02-02-2006

Les travaux de la LGV mettent au jour des vestiges romains et préhistoriques près de l'antique *Via Augusta*

Les travaux de la LGV ont révélé des gisements d'époque romaine et de la Préhistoire à la Jonquera et à Agullana à proximité du tracé de la *Via Augusta*.

Le site de la Jonquera est situé près de la « bouche » sud du tunnel du Perthus. On y a découvert un milliaire ainsi que huit foyers d'époque préhistorique.

Plus au sud, un groupe d'archéologues a travaillé au lieu-dit la *Vinya de Can Perxes* à Agullana. Ils y ont mis au jour l'angle d'un édifice d'époque romaine qu'il reste à déterminer. En outre, sous les niveaux antiques, sont apparus des structures préhistoriques ainsi que du mobilier archéologique.

D'après le *Diari de Girona*, 11-10-2005

Découverte à Roses d'un dépotoir et de tombes du IV^e siècle suite à des travaux

Les travaux de construction d'un immeuble ont mis au jour une vingtaine de tombes et un dépotoir de céramiques au delà de la citadelle de Roses. D'après une première estimation des archéologues, les sépultures pourraient dater des IV-^e siècles après J.-C.

Quant au dépotoir, il semble qu'il ferait partie

d'un autre situé sur le terrain voisin découvert il y a quelques années et daté du II^e siècle après J.-C.

En ce qui concerne la nécropole mise au jour, la mairie rappelle qu'il y a quelques années, sur un terrain proche ont été découverts un cimetière romain et de nombreuses céramiques.

D'après le *Diari de Girona*, 21-02-2006

Les fouilles de Sarria de Ter se poursuivent avec la découverte de pièces de bronze et de céramiques

La campagne de fouilles archéologiques de cette année à Sarria de Ter apporte de nombreuses découvertes. Pour l'instant, on a localisé une vingtaine de tombes qui, ajoutées à celles déjà repérées, porte le nombre à plus de cinquante. Le responsable des fouilles, Joan Llinas, pense que ce chiffre atteindra les soixante dix.

La particularité de ce site réside dans le fait que des tombes wisigothes contiennent des individus de type germanique.

Il s'agit des seules qui, pour l'heure, ont pu être identifiées comme telles dans le pays, à l'exception de quelques-unes découvertes il y a une cinquantaine d'années en Catalogne Nord.

Parallèlement, l'équipe d'archéologues a pu identifier des objets en bronze (fibules et boucles de ceinture) et en fer. Ce sont les boucles de ceinture qui ont permis de définir le caractère germanique des individus inhumés.

On a également découvert une tombe d'enfant contenant une fibule, une boucle et une pièce de céramique provenant d'un jeu pour enfant.

D'après *El Punt*, 10-06-2006

Découverte d'une boucle de ceinture wisigothique et de plus de 80 monnaies du VI^e s. sur le site de Sarria de Ter

La campagne de fouilles de la nécropole du Pla de l'Horta à Sarria de Ter a permis de découvrir une boucle de ceinture wisigothique quadrangulaire décorée de pâte de verre, caractéristique rare en Catalogne. Elle date du VI^e siècle après J.-C. Cette découverte ajoutée à celle de 80 pièces correspondant à du matériel funéraire, confirme l'existence d'une communauté wisigothique dans la région.

La campagne de fouilles de cet été à la nécropole du Pla de l'Horta, découverte en 2004 à Sarria de Ter, a permis la mise au jour de 51 sépultures, ce qui porte leur nombre total à 79. Ce sont 69 tombes qui ont été fouillées et qui ont permis la découverte de 28 boucles de ceinturon en bronze, 2 fibules, 1 anneau, 12 appliques de ceintures, 6 à 9 boutons de bronze, 9 boucles de ceinturon en fer, 12 petites pièces de monnaie, des outils en fer (couteaux, poignards), 3 dizaines de colliers en pâte de verre et 1 jeton de jeu en céramique.

Ces objets seront restaurés et conservés ensuite au Musée d'Archéologie de Catalogne. Des études anthropologiques sur les squelettes seront

menées afin de déterminer l'âge et le sexe des individus.

D'après le *Diari de Girona*, 04-08-2006

Un village médiéval dévoré par les dunes

L'Empordà recèle de nombreux villages médiévaux plus ou moins bien restaurés, qui offrent une visite agréable. Mais il y en a un qui est unique. Il s'agit de Sidilla qui dépend de Sant Llorens de les Arenes sur le territoire municipal de Foixa. Ce village du VIII^e siècle a dû être abandonné par ses habitants, impuissants devant les dunes de sable du Ter amenées par la Tramontane. Le sable l'a totalement englouti. On ne voyait plus que la partie la plus haute de la voûte de l'église préromane dédiée à Sant Roma et utilisée comme refuge par les bergers. Pour empêcher que les dunes ne progressent encore, on y a planté des pins depuis une dizaine d'années.

Tout a changé avec l'enlèvement du sable : l'église et quelques autres bâtiments ont été dégagés. L'édifice de culte est à nef unique avec une abside trapézoïdale, l'une et l'autre recouvertes d'une voûte en fer à cheval peu accusée. La nef est divisée en deux travées par un arc en fer à cheval légèrement prononcé. Elle est dallée de pavés bien équarris. Le chœur surélevé est séparé de la nef par des tambours d'une trentaine de centimètres de haut. L'édifice mesure 22 m de long et possède 2 portes. Outre l'église, on a découvert une série de murs qui faisaient partie des maisons du village. Cent mètres plus au nord apparaît une construction rectangulaire dont il ne reste qu'un pan de mur.

Tout indique qu'il s'agit de l'ermitage de Sant Sebastià. Ce mur, comme ceux de l'église sont appareillés en *opus spicatum*.

Beaucoup de chercheurs ont plaidé pour la fouille du village, dont les dernières recherches datent de 1973. Les travaux de nettoyage avaient été menés à bien par des étudiants. Ces derniers avaient mis au jour le chevet, la nef ainsi que le pavement, les escaliers du chœur. Dix ans plus tard, la diputation faisait boucher toutes les ouvertures pour éviter l'effondrement.

Actuellement, la municipalité a un projet émanant de l'archéologue Gisela Ripoll et de l'architecte Montserrat Valls. Malgré l'accord du propriétaire du terrain sur lequel se trouve le site, les moyens économiques et administratifs font défaut et pour l'instant, rien n'est envisagé.

D'après *El Punt*, 14-08-2006

Découverte à Sant Quirze de Colera de peintures romanes de grande qualité qui pourraient dater du XII^e s.

Les travaux de restauration à Sant Quirze de Colera ont mis au jour diverses peintures qui datent du XII^e s. Elles étaient dissimulées par une couche de chaux, d'humidité et de saletés. L'historien Joan Badia i Homs les a définies comme étant exemplaires « d'un art roman de grande qualité » où ont pu intervenir deux artistes différents.

Dans l'absidiole du midi on a trouvé une mandorle, mais pas de figure du Christ. Il y a également les vestiges d'un tétramorphe, les symboles des Quatre

Évangélistes et deux anges aux ailes repliées, dans la lignée de ceux qui se trouvent dans l'église de Sant Climent de Taüll. Mais pour J. Badia i Homs, la ressemblance est iconographique et non stylistique.

En outre, il y a dans les peintures de Saint Quirze deux éléments peu habituels dans l'art roman : un ciel étoilé et un usage de la couleur bleue au sein d'un chromatisme très vif.

Tout indique que les peintures appartiennent au XII^e s., époque de splendeur de ce monastère mais également de l'art roman plus généralement.

D'après *El Punt*, 29-12-2005

Les recherches à la synagogue de Besalù permettent de découvrir des éléments d'une cour et d'un mur

La seconde phase des fouilles archéologiques de la synagogue médiévale de Besalù commencent à donner quelques résultats. Bien qu'il soit trop tôt pour déterminer quoique ce soit, les travaux ont permis de découvrir un mur et de confirmer la présence d'un espace pouvant correspondre à un accès à la synagogue. L'archéologue Maria Jose Lloveras a localisé les vestiges de la cour de la synagogue, ce qui était un des objectifs de cette campagne de fouilles. Pour cela, il fallait niveler le niveau du sol pour atteindre la place médiévale de la synagogue. Certains sondages ont atteint plus de 4 mètres de profondeur, mais aucun pavement n'a été mis au jour.

Toutefois, des vestiges de ce qui était la cour de la synagogue ont été découverts. Cette cour devait être recouverte d'un matériau poreux qui permettait le filtrage des eaux de pluie qui ensuite était destinée aux bains juifs ou « mikhvé ».

La date de construction de la cour et de la synagogue sont connues par un document du roi Jacques I^{er} qui en autorise l'édification en 1264.

En ce qui concerne les dimensions de la cour, le mur mis au jour indique qu'elle a pu être plus petite que ce que l'on pensait. De plus, un autre bâtiment se situant sous la synagogue a été découvert, mais il ne semble pas que ce soit une synagogue plus ancienne.

D'après *El Punt*, 04-02-2006

Un mur en parfait état de conservation localisé derrière la synagogue de Besalù

Les fouilles de la synagogue de Besalù ont permis de mettre au jour un mur en parfait état de conservation et qui daterait du milieu du XII^e siècle, époque de la construction de l'édifice religieux.

On ignore encore les dimensions de son élévation mais on pense que ce mur sera au même niveau que celui du « portail des juifs ». On ignore s'il a subi des modifications mais on pense qu'il s'étendra du Nord au Sud et occupera toute la longueur de la synagogue. De plus des pavements ont été mis au jour ainsi que de la céramique antique, ce qui confirme que le bâtiment a été construit sur un édifice plus ancien. Celui-ci qui pourrait être romain, n'a pas encore pu être daté avec certitude car les différentes couches archéologiques sont mal conservées. On a délimité les différents murs

qui ferment l'édifice mais on a écarté l'hypothèse que les constructions circulaires découvertes près de la cour fassent partie de la synagogue. Il s'agirait de silos ou de cuves faisant partie de la fabrique de teintures qui s'est installée postérieurement.

La synagogue utilisée au XIIIe et XIVe siècles a été découverte il y a quatre ans par des archéologues de l'Université de Girona au dessus du niveau du mikhvé découvert lui en 2002.

D'après *El Punt*, 16-04-2006

Découverte d'une rue médiévale à côté de la synagogue de Besalù

Les travaux de fouille de la synagogue de Besalù et de ses alentours ont permis la découverte d'un pavement très bien conservé qui correspond à un tronçon de rue qui doit dater du XIIIe ou du XIVe siècle.

Les historiens connaissaient l'existence de cette rue d'après des documents qui y font référence, mais jusqu'à ce jour, on n'en avait découvert nulle trace. Cette rue, aménagée avec des galets de rivière probablement extraits du Fluvià qui passe à côté, mesure 15 mètres de long et presque 2 mètres de large. Afin d'atténuer la forte pente, quelques marches, réparties à distance régulière, ont été aménagées. La rue est orientée parallèlement à un des murs extérieurs de la synagogue et perpendiculairement à la muraille sur laquelle s'appuie l'édifice de culte.

À l'origine cette rue devait sortir de la muraille par une porte aujourd'hui obstruée. Sur un de ses côtés, on peut voir les égoûts que les archéologues avaient localisés antérieurement.

D'après *El Punt*, 13-06-2006

Début de découverte à l'intérieur du château des Escaules

Une équipe d'archéologues a travaillé durant 15 jours au château des Escaules. Cette recherche a favorisé une première vision de l'intérieur de l'édifice ainsi que la découverte d'une des habitations.

Aucun matériel n'a été mis au jour, mais le château date du XIIe s. et il a été abandonné au XVIe s. Il est situé sur une colline à proximité du village des Escaules, à 150 mètres au dessus du niveau de la mer. Le donjon est la partie la mieux conservée de l'ensemble. Ce château fait partie d'un réseau de 12 édifices qui ont les mêmes caractéristiques et qui sont nommés « les châteaux de Llers ». Il s'agit d'une ligne de surveillance de la frontière entre les comtés d'Empuries et de Besalù.

La diputation de Girona prévoit la restauration de ce château.

D'après *El Punt*, 14-06-2006

La muraille de la Gran Via sera reconstruite « pierre à pierre » après avoir fait le parking

Les archéologues qui travaillent aux alentours de l'ancien hôpital de Santa Catarina à Girona ont mis au jour une partie de la muraille de la Gran Via de

Jaume Ier. Cette muraille sera visible une fois terminés les travaux pour transformer cet hôpital en siège de la Généralité. Au préalable elle devra être démontée ainsi qu'un ancien magasin à munitions des XIVe et XVe siècles pour permettre la construction d'un parking souterrain. Les deux ensembles seront reconstitués au même endroit.

Des travaux ont également lieu au croisement des rues Joan Maragall et Pompeu Fabra. L'archéologue Lluís Palahi a expliqué qu'on y a mis au jour des murs et des vestiges anciens comme ceux trouvés à la place de l'hôpital. Ces découvertes ont permis de compléter l'étude des maisons fouillées pendant l'été, certaines datant de plusieurs siècles. Les archéologues devront également intervenir sur les démolitions qui auront lieu dans la rue Pompeu Fabra, car on y a décelé des structures antiques.

D'après le *Diari de Girona*, 01-02-200

Découverte d'un cimetière faisant partie des anciennes propriétés de Sant Pere de Rodes

Les travaux de construction de logements à Vila-Sacra ont permis la découverte des restes osseux. On pense qu'ils pourraient appartenir à un cimetière faisant partie des anciennes possessions de l'abbaye de Sant Pere de Rodes qui possédait le village. Ces ossements se trouvent à peu de mètres de l'église et du palais de l'abbé. Il pourrait donc s'agir du cimetière qui habituellement se situe à côté des édifices religieux.

Ces terrains sont passés, suite à une loi au XIXe s., aux mains de particuliers. Les héritiers sont encore en possession de l'acte d'achat qui stipule la présence du cimetière.

Vila-Sacra est considérée comme une des possessions les plus importantes du monastère de Sant Pere de Rodes depuis le IXe s.

En 1240, l'abbé du monastère a acheté au noble Gilabert de Cruilles le château et le lieu de Vila-Sacra ainsi que ses juridictions. La communauté a construit l'église (XIIIe s.) sur les vestiges d'une église plus ancienne (Xe-XIe s.).

À partir du XIVe siècle, l'abbé de Sant Pere de Rodes est définitivement devenu le seigneur féodal de Vila-Sacra et a maintenu des terres et des maisons jusqu'au XIXe s.

Au cours de la « Guerra Gran » le monastère était entré dans une telle décadence, que la communauté des moines a été obligée de demander l'autorisation au roi Charles V de se transporter à Vila-Sacra (1798). Six ans après, ils partaient à Figueras. La communauté s'est éteinte en 1835.

Au XIXe siècle, une loi a exproprié les terres de l'église qui ont été mises aux enchères. Le palais de l'abbé (l'ancien château converti en palais gothique au XIV-XVe s.) de Vila-Sacra a été vendu à un particulier. D'autres terres sont également passées entre les mains de particuliers.

D'après le *Diari de Girona*, 12-02-2006

Un pavement de carreaux intact du XIVe siècle mis au jour au château de Montsoriu

La campagne de fouilles archéologiques au château de Montsoriu a permis de découvrir cet été une pièce du secteur du corps de garde. C'est sous plus d'1, 50 m de décombres qu'est apparu un pavement intact du XIV^e s.

Parmi le matériel mis au jour, il faut noter des centaines de tessons de céramique datant des derniers moments de l'occupation du château (XV^e-XVI^e s.), quelques monnaies, des aiguilles, des clefs, des boucles de ceinture et des ossements de faune.

D'après Gemma Font et Sandra Pujadas, les responsables du chantier, « cette pièce fait partie de la grande réforme subie par cet édifice au milieu du XIV^e s., quand, sous l'impulsion de Bernat II de Cabrera, grand amiral de la flotte catalane, on a transformé complètement la structure du château roman pour le transformer en grand « château-palais ». Ce n'est pas en vain que Montsoriu est considéré comme le grand château gothique de Catalogne ».

Les travaux ont été complétés par la fouille partielle de la zone extérieure de la porte principale, où sont apparus les vestiges du perron qui menait à l'entrée. Les différentes marches faites en pierre locale correspondent à la structure du XIII^e siècle, construite sur un éperon rocheux de la colline. Cet accès a été conçu de telle sorte que depuis les meurtrières du chemin de ronde, il soit facile à protéger et à défendre.

D'après le *Diari de Girona*, 02-08-2006

Le château de Sant Iscle de Vidreres a été abandonné au cours du XVIe siècle

Le château de Sant Iscle de Vidreres a été abandonné au début du XVI^e siècle quoique ses vestiges ont encore été utilisés au cours du XVII^e s. C'est ce qui ressort de la campagne de fouille qui s'y effectue depuis le 3 juillet dernier. La chapelle a été fouillée en 2005. Cette année les travaux dirigés par Joan Llinas se sont centrés sur divers points de la forteresse médiévale : la cour à portique, deux tours d'angle, un donjon et une pièce située au sud du monument.

Une bonne partie de l'activité s'est concentrée dans la cour au nord du château, cour identifiée l'année dernière suite à des travaux de nettoyage.

Pour l'instant, on a enlevé la couche de déblais qui le recouvrait, ce qui a permis de constater que ce château a cessé d'être occupé au début du XVI^e siècle, mais qu'il a été partiellement utilisé jusqu'au XVII^e siècle comme habitat précaire et temporaire ou comme étable pour le bétail.

D'après les archéologues, la cour est dans un excellent état de conservation et laisse augurer du bon état du reste de la fortification.

D'après le *Diari de Girona*, 28-07-2006

Découverte d'un millier de vases en céramique dans les voûtes de Santa Caterina à Girona

Les voûtes de l'hôpital Santa Caterina à Girona cachaient environ un millier de vases en céramique pour la plupart entiers. Ces vases étaient utilisés pour remplir les voûtes qui datent du XVIII^e-XIX^e siècle. L'édifice possède d'autres voûtes qui pourraient recéler également des vases.

On ne sait pas quel atelier a fabriqué ces pièces. La technique qui consiste à remplir les voûtes avec des céramiques était très habituelle au Moyen Âge et s'est poursuivie à l'époque moderne comme cela est prouvé à Santa Caterina.

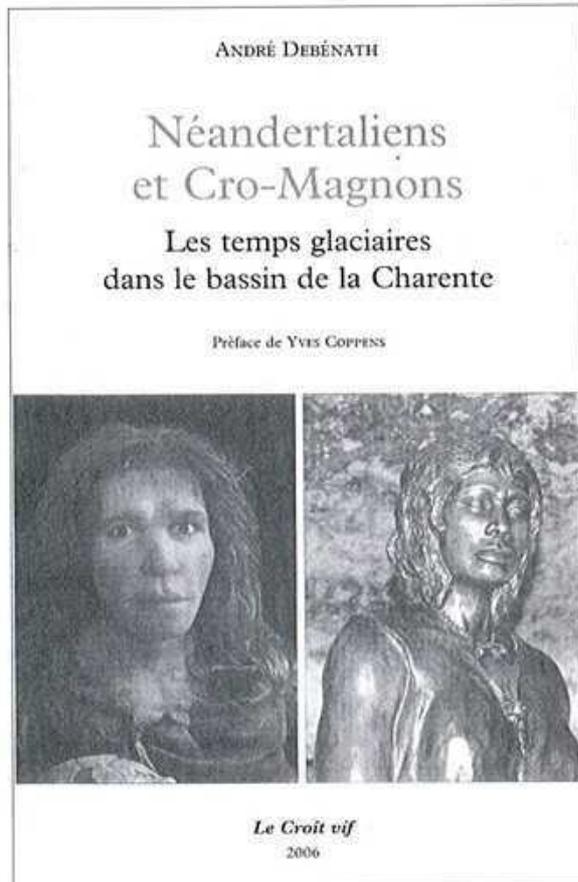
Les céramiques ne retourneront pas sous les voûtes de l'édifice qui seront renforcées avec des systèmes actuels. Elles ne datent pas de l'époque de construction de l'édifice (XVII^e s.) mais du XVIII^e s., lorsque le plafond a été surélevé.

D'après le *Diari de Girona*, 12-06-2006

Compte-rendus de lectures Soutenances de diplômes

Néandertaliens et Cro-Magnons : une toute récente contribution du Professeur André Debénath à l'Histoire de nos origines

André Debénath publie un livre sur Néandertal et Cro-Magnon. Un de plus sur le thème, direz-vous, tant c'est la mode actuellement ! Et bien justement ce n'est pas un livre qui sacrifie à la mode car il est en quelque sorte l'aboutissement d'une vie de recherche.



L'auteur ne nous est pas inconnu puisque, après avoir été directeur de recherche au C.N.R.S., il a occupé la Chaire de préhistoire de l'UP(VD) depuis sa création à Perpignan en 1995. Tout en restant Professeur émérite dans notre Université, il a pris sa retraite en 2002 après avoir subi une lourde intervention chirurgicale. Revenu sur ses terres de Charente, dans sa maison de Montbron, à deux pas de deux grands sites qu'il a fouillés (La Chaise et Fontéchevade), on pouvait s'attendre à ce qu'il reste confortablement installé auprès d'une canne à pêche sur les rives de « sa » Tardoire pour goûter le repos mérité d'une vie scientifique bien remplie.

Disciple du paléontologue et académicien Jean Piveteau, collègue du préhistorien François Bordes au sein du laboratoire de Géologie du

Quaternaire de l'Université de Bordeaux, André Debénath a repris les fouilles de nombreux gisements moustériens de Charente pour, dans les années 1990, finir par celui de la Quina, en collaboration avec son collègue et ami, l'américain H. L. Dibble. On trouvera, sur deux pages de la bibliographie de son livre, les références à ses recherches en Charente étalées entre 1967 et 1998 en passant par une thèse d'État soutenue en 1974.

Toujours dans le cadre de l'Institut bordelais, il a également mené de nombreuses missions au Maroc sur les sites du Paléolithique ancien-moyen et de l'Atérien. Au total, ses fouilles sur le Vieux continent lui ont permis de mieux faire connaître Néandertal en Europe et, en Afrique, de mettre en relation les industries levallois de l'Atérien du Maghreb avec l'homme moderne. Directeur de nombreuses thèses, il a par ailleurs participé à la formation des dirigeants actuels de la Préhistoire marocaine.

À l'Université de Perpignan et à Tautavel, si l'on ne peut oublier sa contribution à la synthèse du Paléolithique en Pyrénées catalanes dans l'ouvrage dirigé par Jean Sagnes en 1999 : *La nouvelle histoire du Roussillon*, on se souvient aussi qu'il fut ici « le patron » de plusieurs doctorants, parmi lesquels Virginie Teilhol. Celle-ci après avoir étudié dans sa thèse les enfants néandertaliens de la grotte de la Chaise et après avoir été employée ensuite par l'A.A.P.-O., émigra en Charente-Maritime pour prendre la direction du « Paléosite », cet original musée sur l'homme ancien de Saint-Césaire (www.paleosite.fr).

Voici donc une carrière bien remplie pour lui et pour d'autres, ce qui nous donne d'ailleurs quelque fierté de le savoir toujours membre de notre association, d'autant que ses recherches sont toujours alertes, car notre Professeur ne s'est pas ramolli dans ses charentaises, bien au-contraire. Si nous le savions toujours présent sur des chantiers de fouille en Afrique, si nous l'avons récemment écouté aux colloques d'Angoulême et d'Avignon, voilà que nous avons maintenant le plaisir de le lire dans un gros livre préfacé par Yves Coppens, l'un de ses vieux complices en paléontologie. Étonnant non ?

Toutefois, les liens tissés depuis une bonne décennie entre la région charentaise et l'archéologie roussillonnaise pour créer une sympathique « Charento-connexion », c'est-à-dire un petit cercle de « copains », comme aime à le dire André, ne suffisent pas à motiver le compte rendu d'un ouvrage, bien entendu. Pour être plus juste, il faudrait préciser que ces 356 pages, tout juste sorties des presses cet été, s'intitulent : *Néandertaliens et Cro-Magnons. Les temps glaciaires dans le bassin de la Charente* (Le Croît vif éd., Paris, 30) et que ce sous-titre semble nous éloigner quelque peu des préoccupations régionales en matière de Paléolithique.

En rester là serait bien évidemment ignorer que le bassin de la Charente couronne l'Aquitaine dans le prolongement du Périgord et que l'apport de cette région à l'étude de la Préhistoire ancienne n'est pas moindre que celui de la Dordogne. Qui n'a jamais entendu parler des sites troglodytes et d'abris-sous-roche prestigieux comme La Quina, La Chaise, Montgaudier, Fontéchevade, le Placard, Artenac, l'Abri du Chasseur au Bois-du-Roc, La Roche-à-Pierrot à Saint-Césaire, Hauteroche à Châteauneuf, La Combe-à-Rolland à qui l'on doit l'appellation des « feuilles de laurier » solutréennes, Le Roc-de-Sers et La Chaire-à-Calvin avec leurs bas-reliefs ou encore la station des Vachons et ses typiques pointes en silex... ne s'est pas encore sérieusement préoccupé de l'histoire de nos origines. Avis aux amateurs éclairés et aux étudiants qui nous lisent.

Il y a donc à ce niveau une initiation bonne à prendre. Mais il est évident que les 200 pages formant le corps du livre dans les chapitres V à VII et où l'on trouve au passage quelques truculents toponymes, tel l'Abri de la Font-qui-Pisse (Châteauneuf-sur-Charente), intéresseront au premier chef les paléolithiciens et leurs étudiants. Il s'agit en effet de la présentation exhaustive des sites paléolithiques du bassin supérieur, moyen et inférieur de la Charente dans leurs contextes stratigraphiques, ce répertoire étant argumenté par un bref historique de la recherche et une présentation de l'essentiel des mobiliers, le tout assorti de bonnes et nombreuses illustrations au trait, ce qui est loin d'être négligeable lorsque l'on a affaire en priorité aux industries lithiques.

En vérité, il y a dans ces pages beaucoup plus qu'un ouvrage de référence pour spécialiste et la volonté qu'il soit tout aussi profitable à un public bien plus large y est manifeste.

D'abord, on y découvre un magnifique cahier central qui illustre en 28 photographies - couleurs, s'il vous plaît ! - l'essentiel du propos. Cette iconographie originale et de qualité est surtout précieuse pour mieux apprécier les vestiges paléontologiques des grands prédateurs du Pléistocène, qu'il soient crânes humains ou celui d'un célèbre félin aux dents de sabre, mais aussi les sites et leurs stratigraphies, et plus encore les œuvres artistiques du Paléolithique supérieur. Ajoutons à cette iconographie bien d'autres vues noir et blanc dans le texte qui sont pour beaucoup originales.

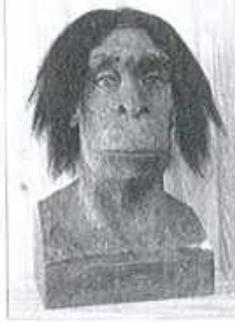
Ensuite, il faut dire que l'écriture est d'une belle venue, claire et précise, sans être surchargée de termes trop techniques et des néologismes propres à notre discipline. Mais cet effort va plus loin encore car, non seulement les principaux termes techniques concernant les cultures préhistoriques (on regrettera le mot « civilisations » qui nous paraît impropre pour ces périodes), mais aussi les technologies de la taille des pierres et les éléments géologiques liés à la connaissance du Quaternaire, sont ici explicités dans un chapitre de « généralités ». C'est là encore plus clairement exprimé le souci d'instruire ceux qui ne disposent

pas des pré-requis afin de les accompagner plus loin dans la connaissance. C'est sans doute là aussi quelque réminiscence des préparations du pédagogue pour ses cours dans notre Université (dont se souviennent d'ailleurs dans notre association plusieurs membres du bureau). Voilà donc un chapitre où l'amateur et l'étudiant néophytes peuvent trouver le meilleur profit.

Ce souci didactique est déjà présent au premier chapitre dans une synthèse géologique sur la région charentaise, d'autant plus brève qu'elle est parfaitement maîtrisée par un homme de l'art et - si l'on y ajoute le chapitre IV sur le Quaternaire (terrasses alluviales et remplissage des grottes) - on trouve là une leçon magistrale pouvant expliquer les profondes différences entre la Préhistoire ancienne de la France de l'Ouest et celle de notre milieu méditerranéen. Le même souci guide pareillement la troisième et dernière partie du livre, centrée sur les œuvres de Cro-Magnon dans le domaine artistique. Ce passage sur « l'Art » est le plus court, car nous sommes dans ce domaine loin de la profusion des sites périgourdins ou pyrénéens. Mais il révèle toutefois une vraie richesse, en particulier avec cet art pariétal en ronde bosse des abris du Roc-de-Sers et de la Chaire-à-Calvin, parmi les plus originaux. Sur l'art mobilier, dont l'auteur souligne aussi les originalités, on pourra sans doute soupçonner un certain parti-pris de sa part lorsqu'il répercute sur la légende d'une figure montrant un bois de renne trouvé au Placard et gravé d'une figure anthropomorphe, l'appellation de « Moine goguenard » qui lui fut donnée après sa découverte en 1875, peut-être à l'époque où le futur Ministre Combes faisait de l'archéologie en Charentes ...

Voilà, dans ce clin d'œil, une transition facile pour dire qu'André Debénath n'oublie jamais les acteurs de l'archéologie. C'est une démarche précieuse à nos yeux qui nous permet d'apprécier l'histoire des recherches dans cette région. Ce retour, c'est d'abord une historiographie très documentée qui valorise le rôle joué par les sociétés savantes et quelques pionniers du XIXe siècle, ce qui est un des « dadas » de l'auteur, comme il l'avoue lui-même. C'est aussi le constat de l'énormité des pillages par les collectionneurs des sites les plus accessibles - et ils sont légions en Charente - et aussi celui du lourd tribut que ces stratigraphies exceptionnelles ont dû concéder à la pioche des précurseurs les mieux intentionnés, tel les Chauvet, David, ou autres Bougeois, pour faire avancer les connaissances.

Concernant ces avancées de la science, l'auteur montre avec sobriété l'évolution spectaculaire de notre perception des hommes anciens au XXe siècle, en illustrant tout simplement ses premières et quatrième de couverture par trois reconstitutions de jeunes néandertaliennes, assorties d'un pertinent commentaire. Mais ce bilan concerne aussi le rôle d'acteurs décisifs plus récents, tels Jean Piveteau, le docteur Henry Martin et sa fille Germaine, ainsi que François Bordes, tous présents dans de courtes bibliographies placées en exergue et assorties de photographies.



Illustrations de couverture : Pierrette, jeune Néandertalienne (gisement de la Roche-à-Pierrot à Saint-Césaire, Charente-Maritime; reconstitution Élisabeth Daynes, Paris, cliché Philippe Mailly/Eurelios) à côté de la femme Cro-Magnon de l'abri Pataud (Les Eyzies, Dordogne; sculpture de Erik Granqvist, cliché R. Neipolet, Muséum national d'histoire naturelle). Au verso, reconstitution par le docteur Henri-Martin de la femme néandertalienne de La Quina (Gardes, Charente; sculpture de Ch. Bousquet, fonds archives Henri-Martin, cliché J.-F. Tournepeche) Depuis la fin du XIX^e siècle, de nombreuses tentatives de reconstitution des hommes fossiles ont été tentées. Ils furent d'abord assimilés au « bon sauvage » de J.-J. Rousseau. La représentation de la femme de La Quina réalisée en 1912 est la première qui s'appuie sur une étude scientifique, grâce à la reconstitution des volumes musculaires. L'aspect sinien du visage montre qu'à cette époque l'homme de Néandertal était considéré comme étant le chaînon manquant entre le singe et l'homme. La reconstitution de Pierrette date, elle, de 2004; elle est fondée sur la connaissance de nombreux restes fossiles, elle montre au contraire que les différences physiques entre l'*Homo neanderthalensis* et l'*Homo sapiens* ne sont pas bien grandes.

Ce que l'on peut regretter sur ce chapitre, c'est que tous les lecteurs n'auront pas - hélas ! - la bonne fortune d'avoir comme moi fait le pèlerinage sur ces sites charentais, guidé par cet extraordinaire conteur qu'est « A2B ». Manquent ici toutes les savoureuses anecdotes sur l'Abbé Bourgeois, sur la famille Martin, sur le « père Bordes » et bien d'autres encore, y compris sur le « petit père Combes », dans une mémoire anecdotique des recherches que ce véritable griot de la préhistoire charentaise n'a pas pu coucher sur le papier dans un ouvrage de cet ordre ; et c'est bien dommage, croyez-le !

Dans sa construction, comme dans sa conclusion sur « le rôle du bassin de la Charente dans l'histoire du Paléolithique », ce livre ne se démarque pas d'une conception classique, que ce soit sur la géologie régionale, la périodisation quaternaire du bassin fluvial, sur celle des industries, celle de l'art ou encore sur la phylogénèse humaine. C'est en particulier le cas pour le châtelperronien de Saint-Césaire et sur le problème de la succession Néandertal-Cro-Magnon.

Pour ceux qui aiment ce qui bouge, voire ce qui swingue en Préhistoire, au risque d'attraper parfois un léger tournis, nous conseillons donc la lecture du dernier *Dossiers de la recherche* (n°24, oct. 2006, 6,50), bonne revue de vulgarisation qui titre : « Neandertal : enquête sur une disparition ». Outre les différents points de vue très contradictoires sur cette question, issus de la plume même de grandes peintures mondiales actuellement en poste, on y trouvera aussi celui de jeunes chercheurs qui décoiffent. Jean-Guillaume Bordes, nouveau Maître de conférences à l'Université de Bordeaux I, est de ceux-là. Il y bouscule ses bons maîtres pour remettre carrément en question l'existence même de la culture Châtelperronienne, y compris à Saint-Césaire, sur les propres terres d'André Debénath. Cela promet du sport, du moins pour son élève, notre collègue Virginie Teillhol, dans la perspective des joutes neuroniques que cette révision récente des fouilles anciennes va nécessairement susciter autour de la présentation scientifique du « Paléosite ».

Remarquons toutefois que de nouvelles découvertes lors de nouvelles fouilles seraient mieux à même de démontrer par de nouveaux faits archéologiques que le Châtelperronien, enseigné à nos étudiants comme « une période de transition (plutôt franco-française d'ailleurs) entre le Moustérien et l'Aurignacien », n'existe plus. S'il était bien le fruit d'une mauvaise interprétation de mélanges stratigraphiques non détectés lors des fouilles anciennes - fussent-elles conduites par André Leroi-Gourhan lui-même à Arcy-sur-Cure - il en demeurerait une simple vue de l'esprit sur l'acculturation de Néandertal par Cro-Magnon qu'il nous faudrait donc évacuer. Pourquoi pas ?

C'est bien l'un des plus solides appuis de Darwin, Henry Huxley, qui écrit (pour notre malheur d'enseignant du reste) : « La grande tragédie de la science, c'est l'assassinat d'une belle hypothèse par un vilain fait ». Cela dit, Darwin lui-même était des plus prudents en la matière, et il a attendu l'accumulation de preuves pendant une bonne partie de sa vie avant de publier son ouvrage *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*. Il est vrai qu'à l'époque, la science ne galopait pas à sa vitesse actuelle d'une part et que, d'autre part, l'on n'exigeait pas des jeunes chercheurs qu'ils aient inventé la poudre au début de leur carrière. Si c'est le cas aujourd'hui, surtout chez les anglo-saxons, c'est tout autant pour faire « avancer le smliblik » que pour rassurer le « pôle d'excellence » de leur Université et de leur laboratoire sur la bonne place qu'ils vont occuper dans le flux des maigres crédits alloués par l'État aux Sciences humaines, les deux étant intimement liés. Et que dire lorsque, chez nous, ce seront des élus locaux ou des fondations qui tiendront pour l'essentiel les cordons de cette bourse. Passons ...

Pour en revenir à la vue classique des temps glaciaires dans l'Ouest préhistorique lointain de l'hexagone, tels qu'ils sont décrits par André Debénath après une présentation rigoureuse et très documentée de l'histoire des recherches, du cadre géologique, des sites, de leurs industries et des fossiles humains, elle est en réalité la seule synthèse des recherches quaternaires conduites dans cette région mythique depuis deux siècles. C'est du solide et de l'inédit (si l'on excepte une plaquette grand public « *Préhistoire de la Charente* » publiée par le même auteur en 1996 pour présenter les collections du musée d'Angoulême).

Ce n'est pas tout. Il y a dans cet ouvrage autre chose que de la pure science : on peut y lire en filigrane le profond respect de l'auteur pour la contribution de ses prédécesseurs et une vraie passion pour ce généreux territoire, qu'il aime à faire partager en ses racines humaines. Mais est-ce autre chose que de la science ? Les pérégrinations de nos cerveaux - aussi pertinentes soient-elles - ne nous font-elles pas souvent courir quelques risques à spéculer un peu trop

loin du battement de nos cœurs ? Ainsi, à considérer la trajectoire actuelle de notre espèce et les risques majeurs qu'elle fait encourir pour la vie sur notre planète, ne devrait-on pas en déduire objectivement qu'il y aurait plutôt intérêt à ce qu'elle disparaisse ?

Pourtant, depuis bien avant Néandertal, on le sait désormais, les hommes ne sont pas nés humains. Ils le sont devenus grâce aux acquis cumulatifs de leur culture matérielle, puis spirituelle. Hommes anciens et hommes modernes ne sont humains que par leurs œuvres. Le reste est dans l'imaginaire et dans la sympathie. C'est bien pourquoi la seule projection optimiste dans notre futur fait appel à cette subjectivité strictement fondée sur le pari d'une transformation positive des cultures humaines, possible à la condition d'agir pour. En témoigne l'engagement des nombreux scientifiques afin que le genre humain puisse évoluer dans le sens des responsabilités nouvelles que lui donnent aujourd'hui ses outils (lire à ce propos le dernier ouvrage du professeur Albert Jacquard : *Mon utopie*, éd. Stock, 2006, 16) ?

Et c'est pourquoi nous aimons la science humaniste qui marie raison de l'esprit et raison du cœur. Tiens, voilà une raison presque suffisante pour que *Néandertaliens et Cro-Magnons*, ce pur produit charentais, prenne place dans les bonnes bibliothèques du pays catalan.

Michel Martzluff

Carme OLIVERA, Esther REDONDO, Jérôme LAMBERT, Antoni RIERA MELIS, Antoni ROCA, *Els terratrèmols dels segles XIV i XV a Catalunya*, Barcelone, Generalitat de Catalunya-Institut Cartogràfic de Catalunya, 2006, 407 p.

(Ouvrage déposé à la bibliothèque de l'A.A.P.-O.).

Dans une perspective très actuelle, celle de l'approche pluridisciplinaire des phénomènes naturels au cours de l'histoire, l'ouvrage réunit des historiens et des géographes autour d'un sujet d'étude qui depuis la seconde moitié du XIXe s. a fait couler beaucoup d'encre (cf. l'abondante bibliographie en fin d'ouvrage). Cet ouvrage réunit, critique et interprète tous les témoignages écrits relatifs aux tremblements de terre survenus en Catalogne à la fin du Moyen Âge. Les conséquences des tremblements de terre sont envisagées dans leurs aspects matériels (dommages), sociaux (réactions populaires) et politiques (mesures prises par les autorités), car ces événements se sont inscrits dans un contexte historique de crise qui a démultiplié leurs effets. L'ouvrage, après une introduction méthodologique qui a trait tant à la collecte des textes et à la présentation des sources qu'à l'analyse des données macrosismiques (épicerne, magnitude, profondeur, calculs de vitesse de diffusion, d'intensité, d'énergie libérée), est constitué de l'inventaire raisonné de toutes les mentions des événements sismiques

de mars 1373, de mars, avril, mai et juin 1427, du 2 février 1428 et du 25 mai 1448.

L'ouvrage est complété d'un bel ensemble d'annexes, en particulier la retranscription de nombreux textes qui mentionnent ces événements et les analyses de tous les autres documents non retranscrits (300 textes, 102 p.). Chaque événement sismique est présenté dans ses caractéristiques géographiques (épicerne, intensité) puis une carte relève tous les lieux où il a été mentionné par des sources médiévales, puis toutes les mentions sont examinées, lieu après lieu, en évaluant la nature des dégâts éventuels et l'intensité des secousses ressenties, enfin ces données sont cartographiées pour donner l'image de la diffusion de chaque tremblement de terre. L'examen détaillé des sources (intensité, durée et dégâts mentionnés), permet d'écarter certaines dates parfois retenues comme celles d'événements sismiques, ou de réévaluer l'importance relative des événements, surtout pour des périodes comme celle de mars 1427 où les secousses se répètent les 2, 3, 13, 14, 15, 19, 21 et 22 mars. L'étude souligne l'importance des événements de 1427 qui avaient été occultés par celui beaucoup plus destructeur de la Chandeleur 1428. Celui-ci causa plus de mille morts et de nombreux dégâts.

Vingt ans après un dernier séisme du XVe siècle est pour la première fois étudié dans cet ouvrage, et ses effets étudiés en tenant compte des dommages dus aux événements précédents. L'information réunie ici est d'une valeur exceptionnelle par son exhaustivité et sa mise en œuvre critique. Harmonisées selon des critères communs aux cher-

Els terratrèmols dels segles XIV i XV a Catalunya

C. Olivera, E. Redondo, J. Lambert,
A. Riera Melis i A. Roca



Generalitat de Catalunya
Institut Cartogràfic de Catalunya

cheurs européens travaillant sur les mêmes questions (France, Italie, Allemagne) ces données peuvent prendre place dans une perspective plus large d'étude d'un moment particulièrement agité de l'histoire de l'Europe.

On soulignera l'intérêt de l'annexe "Catastrophe et société au bas Moyen Âge. La réponse catalane aux séismes des XIVe et XVe siècles", qui met en relation ces événements naturels et leurs conséquences dans les sentiments et les comportements collectifs (la peur, la panique), les mesures expiatoires, mais aussi les mesures fiscales et économiques pour favoriser la reconstruction, de même que l'impact de ces événements sur des populations soulevées déjà par des mouvements sociaux comme ceux de la guerre des remenses, des populations prêtes à suivre des prédicateurs passionnés et parfois à se lancer à la chasse aux hérétiques et aux sorcières (Gérone, 1427).

Pour ce qui est de notre région, on peut relever un certain nombre de témoignages concernant ces séismes. Les auteurs remercient souvent nos amis Rodrigue Tréton ou Gérard Soutadé pour les leur avoir communiqués.

Le tremblement de terre du 3 mars 1373 est ainsi mentionné deux fois à Perpignan par les membres du Conseil de la ville, dans les notes du Livre Vert Mineur, et par les prêtres de la communauté de Saint-Jacques, mais la même année eurent lieu le 19 mars et le 24 mai d'autres petits tremblements de terre, mentionnés au Livre Vert Mineur. Le 16 mai 1427 un tremblement de terre a lieu au moment même où se déroulent des tremblements de terre. Le deux août de la même année les jurés de Gérone informent les consuls de Perpignan que la ville d'Olot a été totalement détruite par un tremblement de terre et qu'elle est ruinée et inhabitée. Le deux février 1428 c'est pendant que les fidèles assemblés à l'église se préparent à faire bénir leurs cierges que survient un tremblement

de terre très violent qui a duré plus de deux PaterNoster, à tel point que l'on croit que toute la ville de Perpignan va être détruite, par chance aucun bâtiment de la ville n'en est affecté, mais à Barcelone la moitié de la grande rosace de l'église Santa-Maria de la Mar s'écroule, tuant vingt-deux personnes (LVM). A Puigcerdà, en mars, les consuls autorisent les habitants à démolir les maisons qui menacent de s'écrouler depuis le tremblement de terre de la Chandeleur. Le 11 août de la même année, les travaux de reconstruction n'étant pas totalement réalisés à Prats-de-Molló, en raison des nombreux tremblements de terre qui s'y succèdent, le procureur royal annule le terme qui avait été fixé pour leur achèvement (ADPO, 1B234, 153r). Un intéressant document de juin 1430 mentionne les dégâts occasionnés par le tremblement de terre à l'étang de Salses, à la Font Dame, aux maisons, murs et à la "fontaine" elle-même où la pêche est impossible en raison d'effondrements de rochers (remanserunt totaliter concassate parietesque stagni seu fontis, doc. transcrit n° 194, p. 314). En 1431 les habitants d'Arles-sur-Tech ont quitté la ville pour s'installer hors des murs par peur des tremblements de terre (doc. n° 198). Cette ville obtient en 1433 la possibilité de prolonger la perception des impôts aussi longtemps que nécessaire pour la reconstruction de ses murs et de ses tours détruits par le séisme et par des inondations (doc. n° 266). La même année l'abbé de Saint-Martin s'acquitte du paiement du travail d'un tailleur de pierre qui a refait le pinacle (le clocher ?) du monastère (doc. 270).

On le voit, les mentions sont précises, nombreuses. On rappellera pour mémoire les deux ouvrages du Groupe d'Étude des phénomènes sismiques (auxquels ont participé entre autres G. Soutadé, R. Tréton et R. Marichal) déposés à la bibliothèque de l'AAPO.

Aymat Catafau

Soutenance de Thèse d'Histoire

OLIVIER PASSARRIUS

Vilarnau, étude archéologique d'un village et d'un cimetière paroissial en Roussillon (IXe-XVe siècles).

30 juin 2006 Université François Rabelais, Tours

Devant un jury composé de Mmes Monique Bourin (Professeur émérite, Histoire du Moyen Âge, Université de Paris I-La Sorbonne), Cécile Treffort (Professeur d'Histoire du Moyen Âge, Université de Poitiers), Élisabeth Lorans (MCF-HDR, Université de Tours), Elisabeth Zadora-Rio (Directrice de recherches, CNRS, Université de Tours, directrice de la thèse) et de moi-même, notre ami Olivier Passarius a soutenu sa thèse, consacrée à la présentation et à l'étude de sa fouille de Vilarnau.

La plupart des adhérents de l'A.A.P.-O. ont entendu Olivier exposer les résultats de cette fouille, et ont suivi année après année, dans le bulletin ou lors des conférences de rentrée, l'avancement des travaux : fouille du cimetière, de l'église, du pôle castral. Olivier avait joint à ces données celles qui avaient été réunies lors de la fouille du pôle castral en 1997-98, dirigée par Patrice Alessandri, à laquelle il avait aussi participé. Beaucoup de nos adhérents aussi ont eux-mêmes personnellement participé aux fouilles, comme bénévoles ou stagiaires. Il est presque inutile de dire ici tout ce qu'Olivier a apporté à notre association au cours des huit années passées comme emploi-jeune d'abord, puis comme emploi consolidé, ni de louer sa disponibilité et sa bonne humeur. Il n'est cependant pas superflu de souligner la grande compétence d'Olivier, à la fois comme archéologue et comme historien.

La soutenance de sa thèse (composée de quatre volumes : 2 volumes de texte de 493 p. et 2 d'illustrations (324 figures) a permis aux membres du jury de dire ce que cette thèse apporte de neuf à la connaissance du Moyen Âge. Plusieurs aspects ont été mis en exergue par le jury : d'abord la qualité de la rédaction et de l'illustration, de même que celle de la documentation bibliographique, ensuite l'originalité de la méthode : loin d'une simple publication de fouille, le travail d'Olivier est une vraie thèse d'histoire, qui réunit la vision des textes et celle de l'archéologie. La démarche d'Olivier l'a conduit à présenter d'abord ce qui ressort des textes seuls, pour ensuite exposer les données de terrain, la confrontation des deux, leur mise en relation, permet de faire sentir les limites de la vision strictement historique, de mettre en valeur les apports spécifiques de l'archéologie et surtout de réévaluer ces différents éléments par leur confrontation.

Une première partie développe l'étude du territoire de Vilarnau et de ses environs : Cabestany, Villelongue-de-la-Salanque, Sainte-Marie-de-la-Mer, Perpignan-Est, soit toute la campagne de Ruscino, étudiée dans la longue durée, de l'occupation antique au XVe siècle. L'apport des prospections est mêlé à celui des fouilles occasionnelles et des informations tirées de la bibliographie : l'image du peuplement et de ses dynamiques complexes entre la Salanque et les terrasses y est finement reconstituée et présentée clairement à travers une superbe cartographie. En guise d'introduction géo-historique, cette partie est à elle seule un plaidoyer pour la prospection, pour des études de terrain à différentes échelles et pour une carte archéologique détaillée, renseignée par tous les acteurs de l'archéologie et utilisée pour la protection des sites.

Dans la deuxième partie, l'étude de l'habitat, ou plutôt des habitats simultanés et successifs de Vilarnau, entre château d'avall, église et cimetière et château d'amont, illustre plusieurs problèmes. Olivier Passarius a voulu distinguer – presque artificiellement – ce que lui apprenaient les textes de ce qu'il a pu retrouver par la fouille. Cette présentation séparée permet de souligner les limites de la documentation historique classique à la connaissance des formes réelles de l'habitat ou pour leur datation. On peut en prendre la mesure si l'on rappelle que l'église, mentionnée seulement au XIIIe siècle, est en fait construite dès le Xe s. et peut-être même la deuxième moitié du IXe, ce qui aurait été totalement ignoré sans fouille. De même que la fouille seule a permis de reconnaître que l'église et son cimetière (très tôt installé lui aussi) jouaient un rôle très précoce dans une première forme de groupement de l'habitat. C'est encore par les deux campagnes de fouille du pôle castral d'avall que put être datée cette occupation, avec une installation du pôle castral au XIe siècle, ce que les noms de la famille des seigneurs de Vilarnau laissaient supposer, mais dont on n'avait pas de mention explicite avant le milieu du XIIIe s. Un fait aussi important que la mise en fortification de l'église et du cimetière, dans la deuxième moitié du XIIIe s., aurait été ignoré sans l'archéologie.

En revanche les textes qui citent et décrivent le pôle castral de Vilarnau d'amont (XIIIe-XIVe s.) étaient en totale contradiction avec ce que l'on trouvait autour de l'église, il a donc fallu chercher ailleurs un emplacement possible pour ce "château d'amont" qui devait être dissocié de l'église Saint-Christophe de "Vilarnau d'amont" : ce fut le propriétaire, M. Cibaud, qui proposa l'emplacement du Mas Estève et du Mas Alzine. À propos du peuplement et de l'habitat, un des apports essentiels de la thèse d'Olivier Passarius est d'avoir proposé une vision précise, chronologiquement et archéologiquement, d'une série de phénomènes complexes d'installations-abandons de petits noyaux de peuplement, qui font apparaître la question de la naissance et de la formation du village comme beaucoup plus souple, plus ductile, moins contrainte et pré-déterminée que ne le laissaient supposer les textes et surtout leur interprétation guidée par des théorisations – utiles mais simplificatrices et schématiques – telles

que celle du "village ecclésiastical" (ou sous sa forme nord-catalane la cellera) ou du "village castral". Les enjeux de pouvoir, mais aussi les enjeux familiaux, les jeux des divers seigneurs successifs, ou des raisons plus matérielles (eau, chemins, défense...) ont pu jouer un rôle parfois décisif pour l'installation ou l'abandon de tel ou tel "noyau" d'habitat. L'ensemble de ces fluctuations, dont on ne saurait dire si elles sont propres à Vilarnau ou peuvent se retrouver ailleurs (songeons aux lieux d'habitat disparus assez nombreux, au cours des XIe-XIIIe s. ou à certains cas de villages bipolaires, en "amont" et "avall"), explique aussi sans doute le caractère en partie "inachevé" de Vilarnau, qui n'a jamais dépassé le seuil critique de la constitution d'une communauté villageoise, et dont l'aspect est davantage celui d'îlots de peuplement que d'un village (sauf peut-être à Vilarnau d'Amont, non fouillé).

L'apport le plus remarquable est celui de la fouille du cimetière, dont E. Zadora-Rio et E. Lorans comme C. Treffort ont souligné la rigueur, la pertinence des choix, l'ingéniosité de l'enregistrement et des représentations en tableaux et en plan. Si nombreux sont les aspects révélés par la fouille du cimetière de Vilarnau qu'il n'est possible ici que de les énumérer : la précocité de l'installation du cimetière près de l'église, l'habitat au sein du cimetière (fin Xe-XIe s., silos, fonds de cabane), la série de tombes qui réunissent des caractéristiques particulières (datation précoce XIe s., creusement anthropomorphe, proximité de l'église, dépôt de vases, couverture de meules), la mise au jour des circulations au sein de l'espace du cimetière, et plus généralement de la gestion de cet espace, l'identification de deux ensembles de sépultures à radiers maçonnés et présentant des signes d'organisation collective sur une longue période (regroupements familiaux ?), etc. La qualité de la fouille, l'intelligence de ses résultats font d'Olivier Passarius un des meilleurs spécialistes actuels de la fouille des cimetières, et de Vilarnau un site de référence. Cette spécialisation n'est pas unique, car on peut aussi tenir Olivier pour le meilleur spécialiste de la céramique d'époque carolingienne et féodale en Roussillon, de même que pour un des meilleurs continuateurs des grands programmes de prospection et d'inventaire initiés en son temps par P.-Y. Genty.

Cela n'a été possible que grâce à l'acharnement et au dévouement d'un jeune homme qui a grandi avec son site, car cette fouille et son étude l'ont occupé onze années, entre 22 et 33 ans ! Il y a appris la patience, la négociation, la nécessité de surmonter l'adversité et les oppositions, mais aussi l'enthousiasme communicatif dans la direction d'équipes de plusieurs dizaines de fouilleurs, dans la coordination des travaux de nombreux chercheurs, toutes qualités qui lui seront, sans aucun doute, fort utiles dans ses nouvelles responsabilités à la tête du futur Service Départemental d'Archéologie, au compte du Conseil Général : the right man in the right place.

Pour tous ceux qui le côtoient, ses qualités humaines dépassent celles de l'archéologue et c'est sans doute ce qui permet à Olivier Passarius d'entreprendre tant de chantiers et de les mener si brillamment à terme, avec un goût du travail d'équipe que tous à l'A.A.P.-O. ont pu apprécier. Peu d'amis ont pu se rendre à Tours, en raison de la date et des liaisons difficiles entre la Méditerranée et l'Ouest ... mais par la pensée beaucoup d'entre nous étaient présents et beaucoup seront heureux d'apprendre qu'Olivier a été élevé au grade de Docteur en Histoire, avec la mention Très Honorable et les Félicitations unanimes du jury, qui a tenu à souligner qu'il respectait ainsi les directives nationales les plus strictes qui conseillent de n'attribuer les félicitations qu'à un travail de thèse dépassant en ampleur et en qualité ce qui est attendu d'une thèse normale. Le travail d'Olivier, par sa rigueur, son étendue, ses résultats et son exemplarité méritait pleinement ces félicitations.

Nous lui souhaitons autant de succès avec la publication de Vilarnau et avec l'étude des zones brûlées, que dans ses projets de recherche futurs et sa vie professionnelle. Quant à sa vie privée, nous faisons confiance à Carine pour pourvoir au nécessaire comme au superflu ...

Aymat Catafau

Les nouveautés de la bibliothèque

ACQUISITIONS, DONNS ET ÉCHANGES DE LA BIBLIOTHÈQUE DU 1^{ER} NOVEMBRE 2005 AU 16 OCTOBRE 2006

La bibliothèque, dont une partie importante se trouve sur le site internet de l'association, compte au total 17112 références dont 16454 (soit 96,15%) disponibles sur le site internet et réparties comme suit :

- Ouvrages : 1914
- Tirés à part et extraits : 881
- Articles de revue : 12375
- Articles de colloque : 1284

À la date du 16 octobre, la fréquentation s'établit à 324 lecteurs (335 en 2005, 336 en 2004, 279 en 2003 et 382 en 2002) soit 3,40% de moins qu'en 2005 à la fin du mois d'octobre.

Les échanges ont été fructueux cette année avec 28 titres sur 43 (soit 45 numéros sur 138) et 29 ouvrages sur 119. Les dons ont été aussi importants avec 6 titres de revues sur 43 (soit 81 numéros sur 138) et 68 ouvrages sur 119. Les échanges 2006 portent sur un total de 42 institutions dont : Allemagne (2), Andorre (1), Belgique (1), Espagne (15), France (17), Italie (5), Portugal (1).

Les Revues :

Revues échangées :

- *Alberri* : 15 (2002), 16 (2003).
- *Archäologische Nachrichten aus Baden* : 71 (2005).
- *Arkeoikuska* : 2004.
- *Bilan Scientifique Régional Aquitaine* : 2004.
- *Bilan Scientifique DRASSM* : 2003, 2004.
- *Bollettino del Museo Civico di Storia Naturale di Verona. Botanica Zoologia* : anno 2005, volume 29 ; anno 2006, volume 30.
- *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier* : tome 36 (2005).
- *Bulletin de l'École Antique de Nîmes* : n°26 (2003-2006).
- *Bulletin de la Société Archéologique et historique des Hauts Cantons de l'Hérault* : 29-2006.
- *Bulletin de la Société d'Etude Scientifique de l'Aude* : tome CV-2005.

- *Bulletin de liaison de la Société Archéologique Champenoise* : n°3, 97^{ème} année, 2004. Échange.

- *Bulletin de liaison des Sociétés Savantes. Revue du CTHS* : 11-2006.

- *Bulletin du Groupe de Recherches Archéologiques de la Loire* : 5 (1994), 7 (1996), 9 (1998), 10 (1999), 11 (2000), 12 (2001), 13 (2002), 14 (2003), 15 (2005), 16 (2006).

- *Bulletino di Paleontologia Italiana* : volume 93-95, nuova serie XI-XII (2002-2003) ; 95, nuova serie XIII (2004).

- *Cahiers de la Rome* : 14-2005.

- *Cahiers Scientifiques du Museum d'Histoire Naturelle de Lyon* : 9-2005, 10-2006.

- *CERETANIA. Quaderns d'estudis cerdans* : 1 (1991) à 4 (2005).

- *Cuadernos de Arqueologia de la Universidad de Navarra* : 13-2005.

- *Domitia* : 7-2006. *Empúries* : 54 (2005). Échange.

- *Estudos Arqueológicos de Oeiras* : 12 (2004), 13 (2005).

- *Origini, preistoria protostoria delle civiltà antiche* : XXVII-2005.

- *Pallofe (La)* : n°44 (200).

- *Pirineos, revue d'écologie de montagne* : 160 (2005).

- *Saguntum* : 37-2005.

- *Sicilia Archeologia* : 102 (2004).

- *Sautuola* : XI-2005.

- *Zephyrus. Revista de Prehistoria y Arqueología* : tome LVIII-2005.

Acquisitions :

- *Archéologie Médiévale* : tome 35-2005.
- *Archéologie du Midi Médiéval* : 22-2004.
- *Bulletin de la Société Préhistorique française* : 4 (2005), 1 (2006), 2 (2006), 3 (2006).

- *Nouvelles de l'Archéologie (Les)* : n°101 (3ème trimestre 2005), 102 (4ème trimestre 2005), 103 (1er trimestre 2006).

Dépôts et dons :

- *Archéologia* : n°427 (novembre 2005). Dépôt INRAP.
- *Archéologia* : n°423 (juin 2005), 424 (juillet-août 2005), 425 (septembre 2005), 426 (octobre 2005), 428 (décembre 2005), 429 (janvier 2006), 430 (février 2006), 431 (mars 2006). Don C. Salles, don Martzluff
- *Arkéo Junior* : 122 (2005)
- *Cahiers de la Céramique du Verre et des Arts du Feu* : 1 (1955), 2 (1956), 10 (1958), 11 (1958), 12 (1958), 13 (1959), 22 (1961), 23 (1961), 24 (1961), 32 (1963), 33 (1964), 34 (1964), 35 (1964), 36 (1964). Supplément : 9 (1958), 12 (1958), 13 (1959), 35 (1964). Don C. Jandot.
- *Atrium construction* : n°24 (2006)
- *Cahiers de Saint-Jacques de Latour-Bas-Eine* : n°1 (mai 2005). Don O. Passarius.
- *Conflent* : 1978 (91), 1984 (127), 1991 (170, 171, 172, 173), 1992 (176, 177, 178, 179, 180), 1993 (181, 183, 184, 186), 1994 (187, 191), 1995 (197, 198), 1996 (199, 200, 201, 202, 203, 204), 1997 (205, 206, 208, 209), 1998 (213, 214, 215, 216). Don Martzluff.
- *Grands Reportages* : n°287 (décembre 2005). Don M. Martzluff.
- *Nissaga*. Bulletin de l'Association Catalane de Généalogie : n°33 (mai 2003), 33 (mai 2004), 34 (novembre 2004). Don A. Bournet.
- *Religions & Histoire* : 1 (mars-avril 2005), 2 (mai-juin 2005).
- *Vieilles Maisons Françaises. Patrimoine historique* : n°96 à 99 (1983), 100 à 105 (1984), 106 à 110 (1985). Don V. Porra

Ouvrages et tirés à part :

Échanges :

- Amiel C., Lelouvier L.-A. : *Gisements post-glaciaires en Bas-Quercy. Variabilité des espaces et des statuts de deux occupations mésolithiques sauveterriennes de plein air*. Centre d'Anthropologie, INRAP, DRAC Midi-Pyrénées, Toulouse, 2002. 203 p.
- Arias Cabal P., Ontañón Peredo R. (Ed.) : *La materia del lenguaje prehistórico. El arte mueble paelolítico de Cantabria en su Contexto*. Gobierno de Cantabria, Liébana 2006. 251 p.

- Benavente Serrano J. A. (coord.) : *Pioneros de la Arqueología Ibérica en el Bajo Aragón. Catalogo de exposicion itinerante de fotografia antigua*. Gobierno de Aragón, Caspe, 2005. 96 p.

- Bosch J. M., Cantelaube J., Codina J., Codina O., Llovera X., Vila A., Yáñez C. : *La Farga Rossell. Un exemple de forge à la Catalane*. Col.lecció Guies del Patrimoni Cultural d'Andorra, Govern d'Andorra, Àrea de Recerca Històrica, 2004. 40 p.
- Broglio A., Dalmeri G. : *Pitture paelolitiche nelle Prealpi Venete. Grotta di Fumane e Riparo Dalmeri*. Memorie del Museo Civico di Storia Naturale di Verona, 2, serie. Sezione Scienze D'ell'Uomo 9-2005. 190 p.
- Carrier C. : *Visages de Princes, images du pouvoir. Le portrait impérial des époques augustéenne et tibérienne*. DRAC Languedoc-Roussillon, Musée Archéologique de Nîmes, 2005. 34 P.
- Carroza L., Georjon c., Vignaud A. et alii : *La fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central. Les habitats de la colline du Puech Haut à Paulhan, Hérault*. Centre d'Anthropologie, INRAP, DRAC Languedoc-Roussillon, Toulouse, 2005. 666 p.
- Darde D., Gafà-Piskorz R. : *La collection Campana au musée archéologique de Nîmes*. Musée Archéologique de Nîmes, Ville de Nîmes, 2005. NP.
- Delage J.-Ph. : *Les ateliers de taille néolithiques en Bergeracois*. EHESS, Archives d'Ecologie Préhistorique, 15, 2004. 106 p., 53 figures.
- Deluc M., Valdeyron N., Vaquer J. (dir.) : *Sociétés et espaces. Rencontres méridionales de préhistoire récente*, troisième session, Toulouse, 6-7 novembre 1998. Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, 2000. 462 p.
- Fernández Vega P. A. (Coord.) : *Apocalipsis. Beato de Liébana*. Gobierno de Cantabria, Consejería de Cultura Turismo y Deporte, 2006. 206 p.
- Gusi-Jener F. (coord.) : *Dialektikè. Cahiers de typologie analytique 2006. Hommage à Georges Laplace*. Diputació de Castelló, Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques, 2006. 161 p.
- Gourevitch D., Moirin A., Rouquet N. (dir.) : *Maternité et petites enfances en Gaule romaine*. Editions du CEDARC, Treignes, 2005. 198 p. Échange.
- Guilaine J., Escallon G. (dir.) : *Les Voutes (Saint-Gély du Fesc, Hérault) et la fin du Néolithique en Languedoc oriental*. Centre d'Anthropologie, INRAP, DRAC Languedoc-Roussillon, Toulouse, 2003. 346 p.
- Longo L. (dir.) : « Prehistoric technology » 40 years later : functional studies and the russian legacy (Verona, 20-23 april 2005). Books of abstracts. Museo

Civico di Storia Naturale di Verona, Università (degli studi di Verona, 2005. 150 p.

- Longo L., Skakun N. (dir.) : *The roots of use-wear analysis : selected papers of S. A. Semenov. « Prehistoric technology » 40 years later : functional studies and the russian legacy (Verona, 20-23 april 2005). Memorie del Museo Civico di Storia Naturale di Verona (2. serie), Sezione Scienze dell'Uomo-n°7-2005. 141 p.*
- Loison G. : *L'Âge du Bronze ancien en Auvergne*. EHESS, Archives d'Ecologie Préhistorique, 14, 2003. 156 p., 106 fig. Échange.
- Melguizo Aisa S. : *Iberos en el bajo Regallo. Iberos en el bajo Aragón*. Institución Fernando el Católico, Diputación Zaragoza, Gobierno de Aragón, Caspe, 2005. 94 p.
- Montécinos A. : *La céramique vérazienne de Mailhac (Aude)*. EHESS, Archives d'Ecologie Préhistorique, 17, 2005. 128 p., 76 figures.
- Montes Barquín R., Lasheras Corrucho J. A. (coord.) : *Neandertales cantábricos. Estado de la cuestión*. Actas de la reunión científica. Monografías 20, Museo Nacional y Centro de Investigación de Altamira, 2005. 617 p.
- Montes Barquín R., Muñoz Fernández E., Moriote Expósito, Santamaría Santamaría S., Gómez Laguna A. J., Barrera González-Pardo E. : *La Cueva del Rincón (Venta de la Perra, Carranza, Bizkaia) y sus manifestaciones rupestres paleolíticas*. Kobie, anejo 9, año 2005, Bizkaiko Foru Aldundia – Diputación Foral de Bizkaia. 79 p., 15 fig.
- Neiss R., Sindonino S. : *Civitas Remi. Reims et son enceinte au IVe siècle*. Bulletin de la Société Archéologique Champenoise, tome 97, n°4. Collection archéologie urbaine à Reims, n°6. Reims, 2004. 128 p., 115 fig.
- Petillon J.-M. : *Des Magdaléniens en armes. Technologie des armatures de projectile en bois de cervidé du Magdalénien supérieur de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques)*. Artefacts 10, Editions du CEDARC, Treignes, 2006. 302 p.
- Rouquerol N. : *Du Néolithique à l'Âge du Bronze dans les Pyrénées centrales françaises*. EHESS, Archives d'Ecologie Préhistorique, 16, 2004. 187 p., 115 figures.
- Ruf M. À. (dir.) : *Estudis arqueològics i arqueomètrics*. 4t Congrés europeu sobre ceràmica antiga. 5è Curs d'arqueologia d'Andorra, 1997. Govern d'Andorra, Ministeri de Turisme i Cultura, Servei de Recerca Històrica, 1999. 374 p.
- Salzani L. : *La necropoli dell'età del bronzo all'olmo di Nogara*. Memorie del Museo Civico di Storia Naturale di Verona, 2, serie, Sezione Scienze

dell'Uomo, 8-2005. 539 p.

- Solaun Bustinza J. Li. : *Erdi aroko zeramika Euskal Herrian (VIII.-XIII. Mendekak). La cerámica medieval en el país Vasco (siglos VIII-XIII)*. EKOB 2, Euskal Kultura Ondare Bilduma, Colección de Patrimonio Cultural Vasco, Vitoria Gasteiz, 2005. 422 p., 1CD-Rom.
- Valaison (dir.) : *La marche vers l'Euro*. Ville de Perpignan, Musée des Monnaies et des Médailles Joseph Puig. Minuprint, Perpignan, 2001, 72 p.
- Valaison (dir.) : *Mémoire de pierre et d'airain, monuments et monnaies antiques*. Ville de Perpignan, direction de l'Action Culturelle, Musée des Monnaies et des Médailles Joseph Puig. Minuprint, Perpignan, 2004. 96 p.
- Vila A., Codina O., Bosch J. Ma. (dir.) : *L'obtenció del ferro pel procediment directe entre els segles IV i XIX*. Actes del 6è Curs d'arqueologia d'Andorra, 2000. Govern d'Andorra, Patrimoni Cultural d'Andorra, Àrea de Recerca Històrica, 2001. 388 p.

Dons, dépôts et acquisitions :

- Aurora Martín M., Javier Nietro F., Nolla J. Ma. : *Excavaciones en la ciudadela de Roses (Campaña 1976 y 1977)*. Servei d'Investigacions Arqueològiques, Diputació Provincial Girona. Sèrie Monogràfica n°2, 1979. 391 p. Don V. Porra.
- Bagneste A., Porra V., Patin V. : *Château-Musée de Bélesta. 6000 ans, la plus ancienne tombe en grotte du Midi de la France*. Les Guides du Patrimoine, Lieux de Mémoires, ND. 16 p.
- Barbut F. : *La route des abbayes en Languedoc Roussillon*. Editions Ouest France, Rennes, 1999. 126 p. Don Martzluff.
- Barnades G., Bournet A., Ibergay G., Treton R. : *Caixas (66300). Une commune sans village*. Maxi Service Copies, Perpignan. 2006. 367 p.
- Barzun J. : *Ce que l'homme a édifié*. Les Grandes époques de l'Homme, Editions Time Life, ND. NP. Don Martzluff.
- Battle M., Gual R. : *« Fogatges » Catalans. Capcir-Cerdanya-Conflent-Rosselló-Vallespir (recensements du XIe au XXe siècles)*. Revue « Terra Nostra », n°11, 1973. 88 p.
- Bayrou A. : *Fenouillèdes, diocèse d'Alet. Sénéchaussée de Carcassonne, fragments historiques et statistiques*. Edition de l'auteur, Saint-Priest-En-Jarez, 1980. 227 p. Don Martzluff.
- Berbain Ch., Favreau G., Aymar J. : *Mines et minéraux des Pyrénées-Orientales et des Corbières*. Association Française de Microminéralogie, Copy Center, Castelnau-le-Lez, 2005. 248 p. Acquisition.

- Bernardin D., Bernardin Ch., Texier A., Fabre B., Bouquet S., Rousseau Ch., Jousseau N. : *Corse San Nicolao. Costa-Verde. L'Aqueduc de Moriani « Canal de la Forge ». Rapport d'étude d'un site archéologique.* Groupe de Recherches Archéologique et Historiques Tolvère, Mornac, 2005. P. 121 à 193. Don Bernardin.
- Bernardin D., Faure-Gignoux E., Bernardin Ch., Mounier M., Mincet A., Brege C., Caze E., Dumas R., Jousseau N. : *Puymoyen. Champ des Prauds. « La Grotte Christianisée Du Chemin du Verger ».* Rapport Prospection Inventaire de Site 2005. Groupe de Recherches Archéologique et Historiques Tolvère, Mornac, SRA Poitou-Charentes, 2005. P. 3 à 35. Don Bernardin.
- Bernardin D., Texier A., Fabre B., Jousseau N., Rousseau Ch., Faure-Gignoux E., Bernardin Ch. : *L'Isle d'Espagnac. La Font Chauvin. Sondage géophysique et étude d'un mégalithe indéterminé.* Rapport d'opérations archéologiques, Troisième campagne, 2005. Groupe de Recherches Archéologique et Historiques Tolvère, Mornac, SRA Poitiers, 2005. P. 3 à 41. Don Bernardin.
- Bernardin D., Texier A., Fabre B., Mounier M., Ramette B., Brege C., Chauvin M., Rousseau F., Rousseau Ch., Dupuy J., Jousseau N. : *Mornac, église Saint-Martin. Etude architecturale du bâti et sondage géophysique.* Rapport de sondage archéologique, 2005. Groupe de Recherches Archéologique et Historiques Tolvère, Mornac, SRA Poitou-Charentes, 2005. P. 43 à 133. Don Bernardin.
- Bernardin D., Texier A., Ramette B., Moreau M., Moreau C. : *Fléac, Bellejoie « Le réseau hydraulique de la Source de Bellejoie ».* Rapport Prospection-Inventaire de Site 2005. Groupe de Recherches Archéologique et Historiques Tolvère, Mornac, SRA Poitou-Charentes, 2005. P. 77 à 119. Don Bernardin.
- Bertan P. (dir.) : *Dépôts de pente continentaux dynamique et faciès. Quaternaire, hors-série n°1-2004.* Revue de l'AFEQ. INRAP. Rennes. 2004. 259 p. Dépôt INRAP.
- Bessac J.-C., Chapelot O., De Filippo R., Ferdière A., Journot F., Prigent D., Sapin C., Seigne J. : *La construction. Les matériaux durs : pierre et terre cuite.* Editions Errance, Collection « Archéologiques », Paris, 2004. 208 p. Acquisition.
- Billaud Y. : *La Casa Xanxo rue de la Main de Fer. 1507-2000. Histoire d'une maison bourgeoise.* Direction de l'Action Culturelle, Ville de Perpignan, 2000. 11 p. Don J. Abélanet.
- Blanchemanche Ph. : *Bâtisseurs de paysages.* Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1990. 329 p. Acquisition.
- Bostyn F. (dir.) : *Néolithique ancien en Haute-Normandie : Le village Villeneuve-Saint-Germain de Pose « Sur la Mare » et les sites de la boucle du Vaudreuil.* Travaux n°4, 2003 de la Société Préhistorique Française. Ministère de la Culture, INRAP, département de l'Eure, 2003. 342 p. Dépôt INRAP.
- Bourdatchouk J.-L., Schaad D. (coord.) : *Archéologie et grands travaux. La RN 124. Les fouilles du contournement nord d'Auch (Gers) 1996-1997.* DRAC/SRA Midi-Pyrénées, Conseil régional Midi-Pyrénées, DDE Gers, ville d'Auch, AFAN. Toulouse, 1998. 61 p. Dépôt INRAP.
- Bouscaras A. : *Découverte d'une épave du premier âge du Fer à Agde.* Extrait de la Revue d'Etudes Ligures, XXXe année (Janvier-Décembre 1964) - n°1 à 4. P. 288 à 297. Don A. Bournet.
- Brun J.-P. : *Archéologie du vin et de l'huile en Gaule romaine.* Editions Errance, Collection des Hespérides, Paris, 2005. 271 p. Acquisition.
- Buchsenschutz O., Bulard A., Lejars Th. : *L'Âge du Fer en Île-de-France.* XXVIe colloque de l'Association pour l'Etude de l'âge du Fer, Paris et Saint-Denis 2002. FERACF, INRAP, Tours, Paris, 2005. 272 p. Dépôt INRAP.
- Camiade M. (Dir.) : *L'Albera. Terre de passage, de mémoires et d'identité. Terra de pas, de memòries i d'identitats.* Collection Etudes, Presses Universitaires de Perpignan, Institut Franco-catalan Transfrontalier. 2006. 319 p. Don IFCT.
- Camps Ch. : *Perpignan pas à pas. Ses rues, ses places, ses remparts.* Editions Horvath, Lyon, 1993. 206p. Don Martzluff.
- Carozza J.-M., Odier T., Carozza L., Jorda Ch., Pous M. : *Evolution paléographique de la plaine du Roussillon au cours de moitié de l'Holocène : implication sur la répartition des sites néolithiques.* Temps et Espaces de l'Homme en société, analyses et modèles spatiaux en archéologie. XXVème rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 2004. Editions APDCA, Antibes, 2005. P. 417 à 421.
- Carozza J.-M., Pous M., Odier T., Carozza L. : *Modélisation prédictive du risque archéologique : application de la méthode « Weights of Evidence » à la plaine du Roussillon. Premiers résultats.* Temps et Espaces de l'Homme en société, analyses et modèles spatiaux en archéologie. XXVème rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 2004. Editions APDCA, Antibes, 2005. P. 105 à 115.
- Catafau A. : *Le vocabulaire du territoire dans les comtés catalans nord-pyrénéens (IXe-XIIIe siècle).* Les territoires du médiéviste. Collection Histoire, Presses Universitaires de Rennes, 2005. P. 129 à 149
- Catafau A. : *Les celleres du Roussillon. Mises au point et discussions.* Cahiers de Fanjeaux, 40.

Editions Privat, 2006. P. 19 à 40. Don A. Catafau.

- Cau A. : *Fontestorbes (Bélesta, Ariège). La fontaine intermittente*. Société Spéléologique du Plantaurel, 1980. 44 p. Don Martzluff.

- Cerruti M.-Ch. (dir.) : *Bulletin bibliographie d'archéologie urbaine 2003*. Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie, de l'inventaire et du système d'Information, CNAU, Tours, 2005. 77 p. Dépôt INRAP.

- Cerruti M.-Ch. (dir.) : *Annuaire des opérations de terrains en milieu urbain 2004*. Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, de l'Ethnologie, de l'inventaire et du système d'Information, CNAU, Tours, 2005. 166 p. Dépôt INRAP.

- Chidiac A. (Dir.) : *Châteaux omayyades de Syrie*. Institut du Monde Arabe, Paris, 1990. 64 p. Don A. Bournet.

- Cliquet D. : Le gisement Paléolithique moyen de Saint-Germain-des-Vaux / Port-Racine (manche) dans son cadre régional. Essai palethnographique, volume I. *ERAUL* n°63, Université de Liège, Service de Préhistoire, nd. 349 p. Don J.-P. Duran.

- Cliquet D. : Le gisement Paléolithique moyen de Saint-Germain-des-Vaux / Port-Racine (manche) dans son cadre régional. Essai palethnographique, volume II. *ERAUL* n°63, Université de Liège, Service de Préhistoire, nd. P. 354 à 648. Don J.-P. Duran.

- Cliquet D. (dir.) : *Actes du colloque sur les outils bifaciaux*. Table ronde de Caen, 1999. NP. Don J.-P. Duran.

- Compagnon Eric, Louis Etienne, Willot Jean-Michel : *Au cœur des villages médiévaux du Nord de la France. Les fouilles de Guesnain et de Dechy (Nord)*. Service archéologique de Douai, association Arkeos, 2002. 117 p. Don V. Porra.

- Cotton F. : *La vie rurale à Treffort et en Revermont au Moyen Âge*. Les Amis des Archives de l'Ain, les Amis de Treffort, Bourg-en-Bresse, 1984. 90 p. Don Martzluff.

- Defleur A., Crégut-Bonnoure E. (dir.) : Le gisement paléolithique moyen de la grotte des Cèdres (Le Plan-d'Aups, Var). *Documents d'Archéologie Française* n°49, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 1995. Extraits. P. 12 à 51, 170 à 177. Don J.-P. Duran.

- Delagne A., Ropars A. (dir.) : Paléolithique moyen en pays de Caux (Haute-Normandie). Archéologie préventive-autoroutes A28/A29. *Documents d'Archéologie Française* n°56, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 1996. 243 p. Don J.-P. Duran.

- Delagne A. : *L'organisation de la production lithique au Paléolithique moyen. Approche technologique à partir de l'étude des industries de la Chaise-de-Vouthon (Charente)*. Thèse de Doctorat, Université de Paris X. Laboratoire de préhistoire et technologie comparée (ERA 28), 1992. 386 p. Don J.-P. Duran.

- Delaplace Ch. (dir.) : *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IVe-IXe siècles)*. Editions Errance, Paris, 2005. 256 p. Acquisition.

- Deloux J.-P., Brétigny J. : *Rennes le Château. Capitale secrète de l'histoire de France*. Editions Atlas, Paris, 1992. 64 p. Don Martzluff.

- Deloze V., Depaepe P., Gouédo J.-M., Krier V., Loch J.-L. : Le Paléolithique moyen dans le nord du Sénonais (Yonne). Archéologie préventive-autoroutes A5/A160. *Documents d'Archéologie Française* n°47, Editions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 1994. 276 p. Don J.-P. Duran.

- Démians d'Archimbaud G., Vallauri L., Thiriot J., Foy D. : *Céramiques d'Avignon. Les fouilles de l'hôtel de Brion et leur matériel*. Petit Palais Diffusion, Avignon, 1990. 185 p. Don J.-P. Comps.

- Desroches-Noblecourt Ch. : *Le secret des temples de la Nubie*. Editions Stock/Pernoud, 1999. 320 p. Don A. Bournet.

- Duran J.-P. : *Industries moustériennes en Languedoc, Roussillon et Catalogne au Würm ancien : la Combe, le Ratier, la Rouquette, les Anecs, Montou-La-Joliette, la caune de l'Arago, l'Arbreda*. Thèse de Doctorat soutenue le 29 mai 2002. Université de Perpignan, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 2002. Tome I. 572 p. Don J.-P. Duran.

- Duran J.-P. : *Industries moustériennes en Languedoc, Roussillon et Catalogne au Würm ancien : la Combe, le Ratier, la Rouquette, les Anecs, Montou-La-Joliette, la caune de l'Arago, l'Arbreda*. Thèse de Doctorat soutenue le 29 mai 2002. Université de Perpignan, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 2002. Tome II. P. 574 à 794. Don J.-P. Duran.

- Elsner J. : *Sites antiques du sud-ouest de l'Anatolie*. Bodrum Yachting-Loisirs Bleus, Elsner, 1986. Istanbul, 1987. 144 p. Don A. Bournet

- Escudier-Chiroleu S. : *Canohès dans la mémoire. I : des origines à la Révolution*. Les Cahiers de l'Amicale des collectionneurs de Canohès et des Environs, 1, 1999. 53 p. Don A. Bournet.

- Farizy C., David F., Jaubert J. : *Hommes et bisons du Paléolithique moyen à Mauran (Haute-Garonne)*. XXXe supplément à « *Gallia Préhistoire* », CNRS Editions, 1994. Extraits. P. 7 à 175, 248 à 253. Don J.-P. Duran.

- Fédière G., Fédière P. : *Marques et autres empreintes sur matériaux de construction en terre*

- cuite du Roussillon (Antiquité romaine)*. Roches ornées, roches dressées. Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet sous la direction de Michel Martzluff. PUP, Perpignan, 2005. P. 393 à 415. Don des auteurs.
- Giacomotti J., Ferrari O., Montefusco V. : *Faïences et porcelaines Italie*. Collection Antiquités & Objets d'art 4, Editions Fabri, Milan, 1990. 80 p. Don C. Jandot.
 - González Marcén P., Montón Subías S., Picazo Gurina M. (Ed.) : *Dones i activitats de manteniment en temps de canvi*. Treballs d'Arqueologia, 11. Universitat Autònoma de Barcelona, Centre d'Estudis del Patrimoni Arqueològic de la Prehistòria, 2005. 161 p. Don Jorge Martinez
 - Guilaine J. (dir.) : *Populations néolithiques et environnements*. Editions Errance, Collection des Hespérides, Paris, 2006. 295 p. Acquisition.
 - Hénon-Raoul Bénédicte : *Rapport d'activités 2004* INRAP. INRAP, Paris, 2006. 111 p. Dépôt INRAP.
 - Hoffman Y. : *En Pyrénées catalanes. Cerdagne-Capcir*. Editorial Escudo de Oro, Barcelona, 1989. 96 p. Don Martzluff.
 - Iund R. : Orientations of dolmens north of the Eastern Pyrenees. *Archaeoastronomy*, n°27, (JHA, xxxiii (2002)). P. S21 à S28. Don de l'auteur.
 - Lagatie Ch., Vanmoerkerke J. : *Europort Varty (Marne). Les pistes de l'archéologie. Quand la plaine n'était pas déserte...* DRAC/SRA Champagne-Ardenne, INRAP. Editions Dominique Guéniot, Langres, 2005. 164 p. Dépôt INRAP
 - Lambercy E. : *Les matières premières céramiques et leur transformation par le feu. Cours de Technologie céramique*. Granit 1 des dossiers d'Argile, Banon, 1993. 510 p. Don V. Porra.
 - Laporte J.-P. : les amphores de Tubusuctu et l'huile de Maurétanie césarienne. *Bulletin Archéologique du CTHS*, Nvelle série, 12-14, années 1976-1978, fascicule B, Afrique du nord. Paris, Bibliothèque Nationale, 1980. P. 131 à 157.
 - Le Doare J. : *Au pays des mégalithes. Carnac, Quiberon, Locmariaquer*. Editions d'Art Jos Le Doare, Châteaulin, 1983. 96 p. Don Martzluff.
 - Mazière F. : Pratiques funéraires en Languedoc occidental et en Roussillon du Bronze final III à la fin du premier Âge du Fer : essai de synthèse. *Món ibèric als països catalans*. Volum II. Institut d'Estudis Ceretans. XIII Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà, 14 i 15 de novembre de 2003, 2005. Tiré à part. P. 905 à 953. Don F. Mazière.
 - Meignen L. (dir.) : *L'abri des Canalettes. Un habitat moustérien sur les grands Causses (Nant, Aveyron)*. Fouilles 1980-1986. Monographie du CRA n°10, 1993. CNRS Editions, 1993. 345 p. Don J.-P. Duran.
 - Marzluff M., Crabol D. : *La structure mégalithique des Fontetes à Angostrina. Fouilles 1986*. C.R.E.C., Université de Perpignan, 1986. NP. Don Martzluff.
 - Moncel M.-H. : Les assemblages lithiques du site Pléistocène moyen d'Ornac 3 (Ardèche, moyenne Vallée du Rhône, France). *ERAUL* n°89, Université de Liège, Service de Préhistoire, 1999. 435 p. Don J.-P. Duran.
 - Morel P. : *Petite histoire du Languedoc*. Librairie B. Hartaud, Paris, 1944. 120 p. Don Martzluff.
 - Naudeillo F. : *L'archéologie dans notre région. I- La Préhistoire*. Dossiers de Presse n°4, Sept-Oct 1992. L'Indépendant, CDDP des Pyrénées-Orientales. 48 p.
 - Naudeillo F. : *L'archéologie dans notre région. III- L'Antiquité (Suite)*. Dossiers de Presse n°10, Octobre 1994. L'Indépendant, CDDP des Pyrénées-Orientales. 48 p.
 - Olivera C., Redondo E., Lambert J., Riera Melis A., Roca A. : *Els terratrèmols dels segles XIV i XV a Catalunya*. Generalitat de Catalunya, Institut Cartogràfic de Catalunya. Barcelona, 2006. 407 p. Don A. Catafau.
 - Paccard Maurice, Bouville Claude : *La grotte d'Unang. Malemort-du-Comtat*. Documents d'Archéologie du Vaucluse, 4, 1987. 205 p., 12 pl. Don V. Porra.
 - Pagès M. J. : *Ce pays qui fut cathare*. Imprimerie l'Abeille, Montpellier, 1984. 60 p. Don Martzluff.
 - Paillet A. : *Archéologie de l'agriculture moderne*. Editions Errance, Collection des Hespérides, Paris, 2005. 288 p. Acquisition.
 - Passarius O. : Le rôle de l'église dans la structuration du noyau villageois de Vilarnau d'Amont (Perpignan - Pyrénées-Orientales). *Les Cahiers de Fanjeaux*, 40. Editions Privat, 2006. P. 41 à 68. Don A. Catafau.
 - Pérouse M.-L. : *De la préhistoire à nos jours*. Chessy les Mines. Edition de l'auteur, Imprimerie Solaro, 6ème édition, 1991. 52 p. Don Martzluff.
 - Pinos Alain : *L'Homme de Néandertal dans le midi-toulousain. Approche typologique et technologique de deux séries lithiques issues de stations de plein air*. Archo en Saves, HS n°3, mars 1999. 102 p. don V. Porra.
 - Pla Cargol J. : *Los baños árabes de Gerona*. Separata de Gerona Arqueològica y Monumental. Dalmau Carles, Pla, S.A.. Gerona, 1949. 13 p. Don A. Bournet.
 - Poncin L. : *Un village de Haute Provence dans la*

Révolution. Sainte Croix du Verdon. Editions Les Alpes de Lumière, 1989. 68 p. Don Martzluff

- Poisson O. : *L'abbaye de St Genis des Fontaines.* Guide. Le Pubicateur, Perpignan, 1989. 48 p. Don Martzluff.

- Rafel i Fontanal N., Carreras Rossell T. (dir.) : *La fragilitat en el temps. El vidre a l'antiguitat.* MNAT, Barcelona, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 2005. 120 p. Acquisition.

- Reigniez P. : *L'outil agricole en France au Moyen Âge.* Editions Errance, Collection des Hespérides, Paris, 2002. 446 p. Acquisition.

- Reynal J., Poisson O. : *Le prieuré de Serrabona.* C.A.M.L., Le Pubicateur, 1984. 32 p. Don Martzluff.

- Ribas J. : *Canigou. Montagne sacrée des Pyrénées.* Editions Loubatières, Portet-sur-Garonne, 1994. 226 p. Don Martzluff.

- Rosenstein J.-M. : *Les Escaldes (Cerdanya). Historique d'une station thermale et climatique.* Terra Nostra n°97bis, 2000. 100 p. Don Martzluff.

- Sanmartí J., Ugolini D., Ramon J., Asensio D. (Ed. Científics) : *La circulació d'àmfores al Mediterrani occidental durant la Protohistòria (segles VIII-III aC) : aspectes quantitius i anàlisi de continguts.* Actes de la II Reunió Internacional d'Arqueologia de Calafell (Calafell, 21, 22 i 23 de març del 2002). *Arqueo Mediterrània* n°8/2004. Treballs de l'Àrea d'Arqueologia de la Universitat de Barcelona, 2004. 291 p. Don F. Mazière

- Sarret J.-P. : *Le château de Montségur.* G.R.A.M.E., Montségur, 1975. 32 p. Don Martzluff.

- Sempere E., Castells J., Briansó M. : *El llibre dels Cántirs (catalogació tipològica, simbologia, Museu d'Argentona).* Terra Nostra, 17. Museu del Cántir, Argentona, 1989. 64 p.

- Serpault Ph. : *De la Montagne Noire à la Méditerranée. La Route de la Glace à travers le Minervois.* Aude Magazine, n°11, mars-avril 2006. P. 70 à 75.

- Soulet J.-J. : *Les Arcades. Un pont aqueduc antique méconnu, l'origine de Perpignan...* Edité par l'auteur, 2006. 63 p. Don J. M. Vilà

- Soustiel J. : *La céramique islamique.* Office du Livre, Fribourg, 1985. 427 p. Don C. Jandot.

- Texier A., Texier J.-M. : *Voulême (Vienne). Une assiette Campanienne.* Groupe de Recherches Archéologique et Historiques Tolvère, Mornac, 2005. P. 59 à 73. Don Bernardin.

- Texier A., Texier J.-M., Fabre B. : *Nanteuil en Vallée.*

Le site gallo-romain des Guets Ferats. Rapport de Prospection Inventaire 2005. Groupe de Recherches Archéologique et Historiques Tolvère, Mornac, SRA Poitiers, 2005. P. 36 à 57. Don Bernardin.

- Tilmans E. : *Porcelaines de France.* Edition des Deux Mondes, Paris, 1953. 330 p. Don C. Jandot.

- Tuffreau A. (dir.) : *L'Acheuléen dans l'Ouest de l'Europe.* Actes du colloque de Saint-Riquier (6-10 juin 1989). Publications du CERP, n°4, Université des Sciences et Technologies de Lille, 1996. 161 p. Don J.-P. Duran.

- Vernet J.-L. : *L'homme et la forêt méditerranéenne de la Préhistoire à nos jours.* Editions Errance, Collection des Hespérides, Paris, 1997. 248p. Acquisition.

- Wieser S. (dir.) : *Archéologie d'une place. Sous les pas de Stanislas. Nancy XVIe-XVIIIe siècle.* La Gazette Lorraine, INRAP, juin 2005. 34 p. Dépôt INRAP

CD-Rom :

Auteurs : Brodeur J., Chaumot F, Fayet F. Réalisateur : Fayet F. *Images du sol, Histoire des hommes. Autour des fouilles de la gare Saint-Laud à Angers.* Collection Patrimoine Ressources, arts et cultures. CRDP Pays de la Loire, ARPA, INRAP, ville d'Angers. 2004 : Configuration minimale requise :

- Mac : Système OS X ou ultérieur. Ecran réglé 800x600 pixels. QuickTime 5 ou ultérieur. Acrobat Reader.

- PC : Système Windows 98, 98SE, NT, 2000, XP. Pentium III 500 Mhz ou équivalent, 256 Mo de Ram. Ecran réglé 800x600 pixels. QuickTime 5 ou ultérieur. Acrobat Reader. Dépôt INRAP.

Auteur : Solaun Bustinza J. LI., Erdi aroko zeramika Euskal Herrian (VIII.-XIII. Mendek). *La cerámica medieval en el país Vasco (siglos VIII-XIII).* EKOB 2, Euskal Kultura Ondare Bilduma, Colección de Patrimonio Cultural Vasco, Vitoria Gasteiz, 2005.

Configuration minimale requise :

- Mac : Système OS X ou ultérieur. Ecran réglé 800x600 pixels. QuickTime 5 ou ultérieur. Acrobat Reader.

- PC : Système Windows 98, 98SE, NT, 2000, XP. Pentium III 500 Mhz ou équivalent, 256 Mo de Ram. Ecran réglé 800x600 pixels. QuickTime 5 ou ultérieur. Acrobat Reader. Échange.

A l'attention des utilisateurs de Windows : Ces logiciels peuvent ne pas être compatibles avec le système d'exploitation Windows Vista dont la sortie est prévue fin 2006. Si vous désirez les acquérir, assurez vous auprès des éditeurs de la compatibilité avec le système Windows Vista.

Guillaume EPPE, documentaliste du C.E.P.C.

**Composition du bureau et du Conseil d'Administration de l'A.A.P.-O.
au 11/01/2006**

BUREAU

Président d'honneur :	JEAN ABÉLANET
Président :	MICHEL MARTZLUFF
Vice -Président :	JÉRÔME KOTARBA
Secrétaire :	FRANÇOISE JOUY-AVANTIN
Secrétaire-adjointe :	MARINA HUE
Trésorier :	BERNARD DOUTRES
Trésorier-adjoint :	GILBERT LANNUZEL

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

M. le Conservateur Régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon
M. le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture et du Patrimoine des P.-O.
Mme la Directrice des Archives Départementales des P.-O.
M. ou Mme le Responsable du dépôt archéologique départemental

Membres élus

JEAN ABÉLANET	JÉRÔME KOTARBA
ANNIE BASSET	GILBERT LANNUZEL
GEORGES CASTELLVI	MICHEL MARTZLUFF
AYMAT CATAFAU	ANNIE PEZIN
JEAN-PIERRE COMPS	VALÉRIE PORRA-KUTENI
BERNARD DOUTRES	JACQUES ROIG
MONIQUE FORMENTI	CLAUDE VAILLANT
MARINA HUE	ALAIN VIGNAUD
FRANÇOISE JOUY-AVANTIN	JOSEPH MICHEL VILA

Conférences et sorties 2007

.....

20 janvier 2007 :

Neandertal au sud des Pyrénées (Jorge Martinez)

10 février 2007 :

Verrieres et verriers catalans, l'Albera, Palau-del-Vidre et Perpignan (Martine Camiade, Denis Fontaine).

17 mars 2007 :

Les origines du blé (Philippe Marinval)

21 avril 2007 :

Premières fouilles dans le port nord de Tyr (Liban). Étude et datation des matériels (C. Descamps, J. Sicre, M. Salvat, G. Castellvi, V. Porra-Kuteni / ARESMAR)

12 mai 2007 :

Eburomagus / Bram et Montferrand (Michel Passelac)

20 Mai 2007 :

Sortie en Fenouillèdes (château de Fenouillet et Puylaurens)

1er et 2 Juin 2007 :

Journées d'études sur les zones brûlées : *De l'histoire des paysages à la valorisation des sites*

9 juin 2007 :

Sortie à Bram et à Montferrand

20 octobre 2007 :

Compte rendu des recherches

17 novembre 2007 :

Compte rendu des recherches

15 décembre 2007 :

Assemblée générale

Toutes les conférences sont illustrées ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 20 euros pour les salariés et retraités et 10 euros pour les étudiants et demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la bibliothèque archéologique, ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis avenue Marcelin Albert
66000 Perpignan
Tél : 04 68 55 06 91 - www.archeo-66.com

Sur la montagne brûlée de Montalba-le-Château, Rodès, Bouleternère et Ille-sur-Têt De l'histoire des paysages à la valorisation des sites

Journées d'étude des 1er et 2 juin 2007, Université de Perpignan (amphi Y)

Ces journées sont organisées par :

- Université de Perpignan (UPVD-CRHiSM),
- Association Archéologique des Pyrénées-Orientales (A.A.P.-O.)
- Conseil Général des Pyrénées-Orientales
- Aymat Catafau, Michel Martzluff et Olivier Passarrius

Avec la collaboration de :

- Conseil Architecture Urbanisme Environnement (CAUE)
- Département de Géographie - Faculté des Lettres-UPVD
- Laboratoire MEDITERRA - UPVD
- UMR 5045 Mutations des Territoires en Europe

Et le soutien de :

- Conseil Régional
- Pôle Universitaire Européen
- Université de Perpignan-Via Domitia :
- Ecole Doctorale
- Faculté des lettres
- Centre de Recherches Historiques sur les Sociétés - Méditerranéennes (CRHiSM)
- Département d'Histoire
- Département d'Histoire de l'Art et Archéologie

Programme prévisionnel (intervenants et collaborateurs au programme de recherches)

Les journées d'étude des 1er et 2 juin 2007 auront pour objectif de présenter sous forme de synthèses chronologiques et thématiques les principaux résultats d'une année et demie de prospections et d'études sur les zones brûlées. La première journée sera consacrée à la présentation des découvertes archéologiques et des résultats des études historiques et géographiques. La deuxième journée aura pour but de présenter la richesse patrimoniale de la zone, de proposer plusieurs pistes de mise en valeur, de découverte et de préservation de ce patrimoine.

Les actes des journées seront publiés avant la fin de l'année 2007 dans un ouvrage de format 21 x 29, 7, en couleurs, d'environ 300 pages.

Vendredi 1er juin

- 9h accueil
9h30 : Présentation des prospections, démarche et méthodologie, Olivier Passarrius (C.G.-ADPO)
9h45 : L'incendie du 24 août 2005, Johanna Faerber (U.P.)
10h : Le relief, les sols et les eaux de la zone brûlée, Marc Calvet (U.P.)
10h45 : La préhistoire ancienne, Michel Martzluff (U. P.)
11h00 : La Préhistoire récente, sites et culture matérielle, Alain Vignaud (INRAP), Michel Martzluff (U. P.), avec la collaboration de Jean Abélanet et Florent Mazière.
11h45 : Le mégalithisme, Valérie Porra (Château-Musée de Bélesta)
12h-12h30 : discussions
14h30: Antiquité et haut Moyen Âge : un relatif abandon des montagnes en regard de la densité d'occupation des vallées ? Jérôme Kotarba (INRAP)
14h45 : Le village de Ropidera au Moyen Âge : habitants, seigneurs, activités, territoires, Aymat Catafau (U.P.), Olivier Passarrius (C.G.)
15h15 : Les chemins, les drailles et les ponts, Jean-Pierre Comps (A.A.P.-O.)
15h45 : La céramique d'époque moderne et contemporaine collectée lors des prospections (Patrice Alessandri, INRAP)
16h15 : Les occupations et la mise en valeur de la montagne, terrasses et plateau au Moyen Âge, Olivier Passarrius, Aymat Catafau, Denis Fontaine (C.G.-A.D.P.-O.)
16h45 : La taille des pierres monumentales, carrières et meules, Michel Martzluff (U.P.)
17h15-18h : discussion

Samedi 2 juin 2007

- 9h : Evolution du paysage et des pratiques agraires durant l'époque moderne et contemporaine, O. Passarrius, A. Catafau.
9h30 : Les transformations de l'économie villageoise et de ses rapports à la montagne aux XIXe-XXe siècles, Nicolas Marty (U.P.)
10h : Les terrasses, les cabanes et les ruisseaux : variété des formes, quelques approches typologiques et ethnographiques, Danièle Orliac (CAUE)
10h45 : Néo-ruraux, chasseurs-cueilleurs et randonneurs : les nouveaux usages de la montagne au tournant des XXe et XXIe siècles, Guillaume Lacquement (U.P.) et Marjorie Bernat-Jaubert (U.P.)
11h15 : Quelques propositions de mise en valeur, Danièle Orliac CAUE, (+ Géographes)
11h45-12h15 discussion
12h15-12h30 : Conclusions, Aymat Catafau

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales,

c'est :

- 240 adhérents pour 2005-2006

Un pôle de regroupement :

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.



Un pôle d'animation :

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et rapide des travaux réalisés dans les P.-O.
- Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 1800 ouvrages et 650 tirés à part)
 - Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs intéressés (prospections, fouilles, traitement du matériel).
- Avec des expositions : sur les Âges des Métaux (en 1995), sur les Roches gravées dans les Pyrénées-Orientales (mai 2001), des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000, Perpignan, église Saint-Jacques en 2000, les journées du Patrimoine en 2003).

Un pôle de recherche :

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.
- Avec la réalisation de fouilles de sauvetage urgent grâce au recrutement de deux archéologues-animateurs, au titre d'emplois-jeunes et d'un troisième (contrat emploi solidarité).
- Avec l'organisation de colloques : sur les " Voies romaines du Rhône à l'Ebre " (en 1989), sur " les Pyrénées catalanes " et " les Roches ornées et Roches dressées " (mai 2001)...



Et un objectif fondamental : obtenir les infrastructures nécessaires !!

- Pour un dépôt archéologique départemental adapté aux besoins des différents opérateurs.
- Pour un service départemental de l'Archéologie qui puisse répondre aux urgences de la collectivité, valoriser le patrimoine et diffuser les résultats des recherches.